LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN TRADUITES...

Aurelius santo Augustinus (santo), ...




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
15 A
15/7


BIBLIOTECA NAZ.
VITTORIO EMANUELE


TOLLE . LEGE
LES CONFESSIONS DE S.T AVGVSTIN.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

Traduites en François

PAR MONSIEUR

ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,
Chez PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, rüe S. Jacques, à la Croix d'Or.

M. DC. LXXXIII.
Avec Privilege & Approbation.





AVIS AU LECTEUR.

ON CHER LECTEUR,

Je n'estime pas avoir besoin d'un long discours pour vous recommander l'excellence & l'utilité de l'ouvrage que je vous presente. Le seul nom de saint Augustin donne du respect pour tous ceux qu'il nous a laissez. Mais entre tous les Livres qu'il a écrits il n'y en a point qui soit plus connu, & qui de tout temps ait merité une estime plus generale & une reverence plus particuliere que celuy des Confessions. C'est le témoignage que ce Saint mesme, le plus humble de tous les hommes, nous en a rendu, en nous assurant qu'entre tous ses ouvrages il n'y en avoit point qui fust tant lû que celuy-là, ni qui plust davantage aux personnes de pieté. Dedono persev. c. 20.

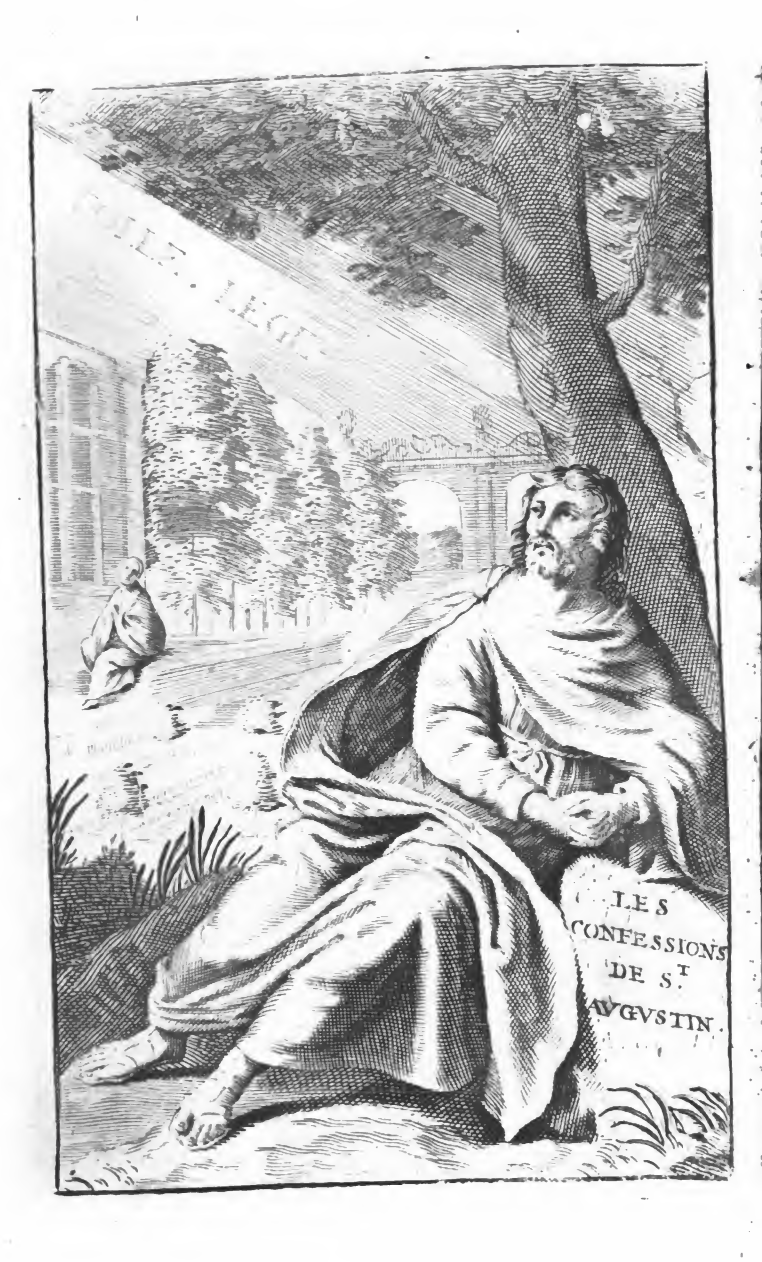
Et certes si l'unique fin des livres de devotion doit estre d'élever à Dieu l'esprit & le cœur de ceux qui les lisent, & beaucoup plus encore le cœur que l'esprit; puis que toute la connoissance du monde sans l'amour






BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
15 A
15/17




LES
CONFESSIONS
DE S.T
AVGVSTIN.

LES

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

Traduites en François

PAR MONSIEUR

ARNAULD D'ANDILLY.

NOUVELLE EDITION.



A PARIS,

Chez PIERRE LE PETIT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, rüe S. Jacques, à la Croix d'Or.

M. DC. LXXXIII.

Avec Privilege & Approbation.



AVIS AU LECTEUR.



ON CHER LECTEUR,

Je n'estime pas avoir besoin d'un long discours pour vous recommander l'excellence & l'utilité de l'ouvrage que je vous presente. Le seul nom de saint Augustin donne du respect pour tous ceux qu'il nous a laissez. Mais entre tous les Livres qu'il a écrits il n'y en a point qui soit plus connu, & qui de tout temps ait merité une estime plus generale & une reverence plus particuliere que celuy des Confessions. C'est le témoignage que ce Saint mesme, le plus humble de tous les hommes, nous en a rendu, en nous assurant qu'entre tous ses ouvrages il n'y en avoit point qui fust tant lû que celuy-là, ni qui plust davantage aux personnes de pieté. De dono persev. c. 20.

Et certes si l'unique fin des livres de devotion doit estre d'élever à Dieu l'esprit & le cœur de ceux qui les lisent, & beaucoup plus encore le cœur que l'esprit; puis que toute la connoissance du monde sans l'amour

& la charité ne rend pas plus saint, mais plus superbe; il est difficile d'en rencontrer aucun aprés les Ecritures divines, qui produise plus puissamment cet effet que ces Confessions admirables, & qui répande dans les ames une lumiere plus pure, & une chaleur plus vive & plus penetrante. Aussi a-ce esté le dessein de ce grand Saint en les écrivant, comme il le témoigne luy-mesme par ses paroles, qui font mieux voir que tout ce qu'on en sçauroit dire, le vray esprit de cet ouvrage & le fruit qu'on en doit tirer. Les treize Livres de mes Confessions, dit-il, sont employez à louër Dieu dans le souvenir des pechez que j'ay commis, & dans la reconnoissance des graces qu'il luy a plû de me faire; & ils élevent vers luy l'esprit & le cœur des hommes. Au moins est-ce l'effet qu'ils ont produit dans moy-mesme lors que je les ay composez, & qu'ils y produisent encore lors que je les lis. Les autres en auront telle opinion qu'il leur plaira: mais je sçay bien que plusieurs personnes de pieté les ont fort aimez, & les aiment encore beaucoup.

Confessionum mearũ libri 13. & de malis & de bonis meis Deum laudant, justum & bonũ, atque in eum excitant humanum intellectũ & affectum. Interim quod ad me attinet, hoc in me

Ainsi nous voyons que cet esprit tout brûlant de l'amour divin en a fait une telle effusion dans cet ouvrage, que ce travail a esté tout ensemble & un effet de sa cha-

rité, & une nouvelle cause qui l'a redoublée : & que si par tout ailleurs il paroist des étincelles de ce feu celeste qui le consumoit, il en paroist icy des flammes qui sont capables d'échauffer les plus froids, & de fondre la glace des ames les plus endurcies. On ne le voit nulle part plus fervent, plus animé, plus remply de zele, plus détaché de la terre, & plus soûpirant vers le ciel; plus dans les larmes, & plus dans la joye, plus humble & plus magnanime, plus abaißé dans luy-mesme, & plus élevé en Dieu, & pour dire tout en un mot, plus saint Augustin. Et il ne faut pas s'en étonner (comme il me souvient de l'avoir autrefois oüy dire à un grand personnage dont la memoire répand tous les jours de plus en plus une odeur de benediction dans l'Eglise; puis que parlant seulement aux hommes dans ses autres livres, il a esté obligé de s'accommoder aux hommes, & de se rabaisser dans des pensées plus ordinaires & dans un langage plus humain; au lieu que dans celuy-cy ne parlant qu'à Dieu, il a parlé d'une maniere toute divine, & comme il pouvoit dire avec S. Paul : Sive mente excedimus Deo, sive sobrii sumus vobis, *il a oublié toute la retenuë dont il avoit accoustumé d'user pour se propor-*

egerunt cùm scriberentur, & agunt cùm leguntur. Quid de illis alii sentiãt, ipsi viderint, multis tamen fratribus eos multũ placuisse & placere scio. *Retract. l. 2. c. 6.*

tionner à la foiblesse des hommes, afin de suivre devant Dieu l'excés de son Zele, & s'abandonner tout entier aux ravissemens de son amour, n'y ayant rien de plus visible que tout cet ouvrage n'est qu'un ouvrage d'amour.

Dans les sept premiers livres. *Soit qu'il déplore les desordres & les égaremens de sa jeunesse, & que par une humilité inconcevable il se charge de la honte & de la confusion de ses pechez, non devant quelques personnes, & mesme devant tout un peuple, mais devant toute la terre & toute la posterité.* Dans les 8. & 9. livres. *Soit qu'il benisse son liberateur, & qu'aprés avoir fait connoistre la grandeur de sa misere, il en releve d'autant plus la misericorde de celuy qui l'en a tiré, & la vertu toute-puissante de cette grace victorieuse qui avoit rompu en un moment toutes ses chaisnes, & qui le destinant déja pour estre son plus illustre défenseur, luy avoit fait ressentir par sa propre experience ce qu'il devoit un jour si divinement soûtenir au nom de toute l'Eglise.* Dans le 10. liv. *Soit que pourtant cette veuë, que la nature & l'Esprit saint avoient renduë si claire & si penetrante, jusques dans les replis les plus cachez de son ame pour y découvrir les moindres défauts & les moindres foiblesses qui pouvoient y estre restées,*

& qu'examinant sa nouvelle vie avec une severité de Censeur, aprés avoir condamné sa vie ancienne avec une rigueur de Juge, il dépeigne en luy-mesme sans y penser l'un des plus excellens modelles de la vertu & de la perfection Chrestienne, en faisant voir combien ces trois sources empoisonnées de tous les pechez des hommes, le desir de la volupté, la curiosité inquiete de sçavoir, & l'amour de la grandeur & de la gloire estoient taries dans son cœur. Soit enfin que pour nous apprendre ce qui pouvoit occuper cette grande ame que nulle creature n'occupoit plus, il nous fasse part de ses chastes & innocentes délices, comme il les nomme luy mesme, c'est à dire, de cette heureuse familiarité qu'il avoit avec Dieu dans ses Ecritures, en travaillant à découvrir les tresors ineffables qui y sont cachez, & se nourrissant avec une sainte avidité de cette manne celeste, il imprime de telle sorte cet esprit d'amour & de charité qui est l'ame de la loy nouvelle, qu'il semble que ce soit l'amour mesme qui nous parle par sa bouche, & qui enseigne à tous les hommes quel est le bonheur d'aimer celuy qu'on ne sçauroit ne point aimer sans se rendre miserable en cela mesme qu'on ne l'aime point.

Dans les 3. derniers livres.

Mais plus ce livre eſt admirable, plus il eſt difficile d'en conſerver toutes les beautez & toutes les graces en luy faiſant changer de langue. Je n'ay garde auſſi de me promettre de l'avoir fait : mais ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'ay fait tout ce qui m'a eſté poſſible pour eſtre au moins tres-fidelle, ſi je n'ay pû eſtre aſſez éloquent ; & pour m'éloigner de telle ſorte de cette baſſe ſervitude, qui en s'attachant trop aux mots & à la lettre fait des copies difformes & monſtrueuſes des plus beaux originaux, en penſant les leur rendre plus ſemblables, que je ne tombaſſe pas dans une autre extremité qui n'eſt pas moins vicieuſe, qui eſt de ſe donner la liberté d'ajoûter & de retrancher aux ſens des auteurs ſous prétexte de les faire parler plus élegamment.

C'eſt pourquoy auſſi pour m'aſſurer encore mieux des veritables pensées de ce grand Saint, j'ay prié quelques-uns de mes amis de prendre la peine de revoir ce livre ſur les Manuſcrits: ce qu'ayant fait avec grand ſoin ſur neuf fort bons & fort anciens, j'y ay trouvé quelques corrections importantes que j'ay ſuivies dans cette traduction. De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi elle n'eſt pas conforme en quelques endroits aux éditions vulgaires ; mais j'eſpere que bien-toſt

on en donnera une au public reveuë sur ces Manuscrits, qui sera plus exacte & plus correcte que toutes celles qui ont paru jusques icy.

Je souhaite, mon cher Lecteur, que ce feu de l'amour divin qui a embrasé le cœur de saint Augustin, & qui luy a fait produire un si excellent ouvrage, jette de si vives étincelles dans le vostre, qu'il l'enflamme du desir de renoncer à l'affection de tous les biens, & de tous les plaisirs perissables pour n'aspirer plus qu'à des richesses & à des felicitez eternelles: & j'espere de vostre charité que vous ne me refuserez pas de demander à Dieu dans vos prieres la mesme grace pour moy.



Approbation des Docteurs.

QUOY que toute l'Eglise ait toûjours esté dans de tres-grands sentimens d'amour & de respect pour la doctrine de saint Augustin, il faut avoüer neanmoins que les livres de ses Confessions ont emporté l'estime & l'approbation de tout le monde par-dessus tous ses autres écrits, parce que cet ouvrage estant encore plus une production de sa pieté à laquelle tous les Chrestiens peuvent & doivent aspirer ; que de sa doctrine dont tous les esprits ne sont pas capables, ceux qui sont trop disproportionnez à la force & à la sublimité des maximes de ses autres traitez, se sont laissez gagner à la douceur & à la pieté de celuy-cy. Cette estime a paru clairement dans le grand nombre de traductions qui s'en sont faites en toutes les langues Chrestiennes, & particulierement en la nostre, dautant que la France s'estant renduë disciple de ce grand homme durant sa vie en la personne de ces excellens Evesques, saint Hilaire d'Arles & saint Prosper, elle a deu avoir plus de soin que nulle autre nation de faire parler son maistre en sa langue. Ce qui fait que les traductions de ce Pere ne sont pas seulement des premieres qui ont esté faites en François ; mais comme il estoit juste que le plus fidelle interprete de l'Ecriture Sainte la suivist de prés, il se trouve que les traductions de quelques-uns de ses ouvrages sont presque aussi anciennes que celles du nouveau & de l'ancien Testament. Ceux qui sçavent combien nostre langue s'est enrichie & perfectionnée depuis peu, & à quel point l'art de la traduction avoit esté negligé ou ignoré jusqu'à present, croiront aisément quelles peuvent estre ces versions ancien-

nes : mais pour ce qui regarde celle-cy, le jugement qu'en feront toutes les personnes intelligentes és deux langues & en l'art de bien traduire, sera sans doute que ce non moins éloquent que fidelle traducteur ayant obligé le public par ses Stances veritablement Chrestiennes, & les autres excellentes productions de sa pieté & de son esprit, l'oblige maintenant encore davantage en rehaussant le merite & l'excellence de cet art, & en faisant par son exemple que les esprits capables des plus grandes choses, n'estimeront point que le travail des traductions soit au dessous d'eux. Celle-cy est un modelle tres-parfait de celles que le public doit attendre des personnes qui à son imitation voudront l'obliger par de semblables travaux, puis que son discours est un chef-d'œuvre de la clarté, de la douceur, & de la pureté de nostre langue ; & pour dire en un mot tout ce qui se peut dire de grand & de vray d'une excellente traduction, on peut s'assurer d'avoir maintenant les Confessions de saint Augustin telles que ce Docteur incomparable les eust luy-mesme données, s'il eust écrit en nostre langue & en nostre temps. Fait à Paris ce 2. Janvier 1649.

BOURGEOIS. RETART.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy; en datte du dix-neuf Aoust 1668. Signé, CADET. Il est permis à PIERRE LE PETIT Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer les Livres intitulez, *L'Office de l'Eglise, & de la Vierge, en Latin & en François, par le Sieur* DUMONT *Ecclesiastique. Les Confessions de S. Augustin. La Vie des Peres. S. Climaque, de la traduction de Monsieur* D'ANDILLY, *& les autres Oeuvres Chrestiennes du mesme Auteur*, & ce durant le temps & espace de dix ans consecutifs. Et défenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer lesdits Livres, d'en vendre de contrefaits, ni mesme d'en extraire aucune chose, à peine de six mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette ville; le 29. Janvier 1669.

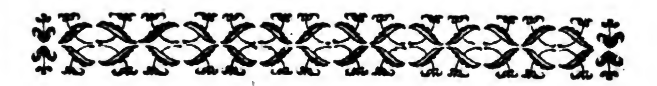


TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Il admire comment Dieu estant si grand, & l'homme si bas & si miserable, il ose entreprendre de le louër.* 1

II. *Il prie Dieu de venir en luy; & montre que Dieu est en l'homme, & l'homme en Dieu.* 2

III. *Dieu est par tout, & tout entier en chaque chose.* 3

IV. *Il décrit d'une maniere admirable la grandeur & la toute-puissance de Dieu.* 5

V. *Il demande à Dieu son amour & le pardon de ses pechez.* 7

VI. *Il décrit le commencement de son enfance; & parle ensuite d'une maniere tres-haute de la providence & de l'eternité de Dieu.* 8

VII. *Il montre que l'enfance mesme est sujette à divers pechez.* 13

VIII. *Il décrit de quelle sorte les enfans apprennent à parler.* 17

IX. *Il parle de l'aversion pour l'étude; de l'amour du jeu, & de la crainte des chastimens qui sont ordinaires aux enfans.* 18

X. *Il explique de quelle sorte l'amour du jeu, des fables & des spectacles le rendoit paresseux dans ses études.* 21

XI. *Il décrit de quelle sorte estant tombé malade dans son enfance il desira d'estre baptisé; & ce qui porta*

sa mere à differer son baptesme. 23
XII. *Comme Dieu faisoit tourner à son bien la contrainte dont on usoit envers luy pour le faire étudier.* 26
XIII. *De la vanité des fables & des fixions poëtiques qu'il aimoit avec passion.* 27
XIV. *Son aversion pour l'étude de la langue Greque.* 30
XV. *Priere à Dieu.* 32
XVI. *Contre les fables impudiques.* 33
XVII. *Il se plaint de la vanité qu'on luy donnoit en l'exerçant à imiter en prose les pensées des Poëtes, & à lés reciter en public.* 35
XVIII. *Que les hommes ont plus de soin d'observer les loix des Grammairiens que celles de Dieu.* 37
XIX. *Des dereglemens des enfans qui passent ensuite dans les âges plus avancez* 40
XX. *Il rend graces à Dieu des biens qu'il avoit receus de luy dans son enfance.* 42

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Il commence à raconter les desordres de sa jeunesse.* 44
II. *Qu'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches.* 45
III. *Qu'estant retourné chez luy il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remonstrances de sa mere. Des fautes qu'on avoit faites dans son éducation.* 48
IV. *D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons.* 53
V. *Que les pechez & les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le desir d'acquerir des biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre.* 55
VI. *Il monstre excellemment qu'il se trouve dans les pechez une fausse imitation de Dieu, & il la cherche*

dans son larcin. 57
VII. *Il loüe Dieu de ce qu'il luy a pardonné les pechez qu'il a commis, & l'a empesché d'en commettre plusieurs autres.* 61
VIII. *Qu'il avoit aussi aimé en ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie.* 62
IX *Combien l'exemple & la compagnie font commettre de pechez que l'on ne commettroit point seul.* 63
X. *Il déteste son peché & desire de se reposer en Dieu.* 65

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I. *Estant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour deshonneste.* 66
II. *Il déplore l'amour qu'il avoit pour les Comedies, & le plaisir qu'il sentoit à y estre émeu de douleur.* 68
III. *Il parle encore de ses amours, & de l'éloignement qu'il avoit de l'insolence des jeunes gens de Carthage.* 71
IV. *Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Ciceron luy inspira un violent amour pour la sagesse.* 73
V. *Que son orgueil luy donna du dégoust pour l'Ecriture sainte, à cause de la simplicité de son stile.* 75
VI. *Comme il tomba dans l'heresie des Manichéens.* 76
VII. *Il refute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu & la vertu des anciens Patriarches.* 80
VIII. *Que ce qui est contre la nature ne peut estre permis; mais que ce qui est contre la coûtume & les loix des hommes devient permis quand Dieu le commande.* 84
IX. *Que les jugemens de Dieu sont souvent differens de ceux des hommes touchant les actions bonnes ou mauvaises.* 88
X. *Resveries des Manichéens touchant les fruits de la*

terre. 90

XI. *Prieres & larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Revelation qu'elle en eut en songe neuf ans auparavant qu'elle arrivast.* 91

XII. *Belle parole d'un Evesque à sainte Monique touchant la future conversion de son fils.* 93

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *Durant neuf ans il estoit trompé & trompoit les autres, ne suivant que l'erreur & la vanité.* 95

II. *Il enseigne la Rhetorique. Il entretient une femme durant tout ce temps; Et se mocque d'un devin qui luy promettoit de luy faire gagner un prix* 97

III. *Sa passion pour l'Astrologie judiciaire, dont il ne put estre détourné par les sages remonstrances d'un tres-sçavant Medecin.* 99

IV. *Enseignant la Rhetorique à Tagaste, il perd son amy intime, & ressent une douleur incroyable de sa mort.* 102

V. *Il demande à Dieu pourquoy les larmes sont douces aux affligez.* 104

VI. *Il exprime l'extrême douleur qu'il ressentit de la mort de son amy.* 105

VII. *L'impatience de sa douleur luy fait quitter son païs & passer à Carthage.* 107

VIII. *Il décrit de quelle sorte le temps & la conversation de ses amis adoucirent sa douleur.* 108

IX. *De l'amitié humaine; & qu'il n'y en a point d'heureuse que lors qu'on aime son amy en Dieu.* 110

X. *Que les creatures estant passageres l'ame n'y peut trouver son repos.* 111

XI. *Que les creatures sont changeantes; & qu'il n'y a que Dieu d'immuable.* 113

XII. *Qu'il faut aimer les ames en Dieu, en qui seul est le veritable repos, & vers qui* JESUS-CHRIST *nous*

nous rappelle par son Incarnation. 115
XIII. *D'où procede l'amour. Et de deux livres qu'il avoit faits de la bienseance & de la beauté.* 117
XIV. *Qu'il avoit adressé ce livre à un Orateur Romain nommé Iquere. D'où procede l'estime qu'on a des personnes absentes.* 118
XV. *Comme son esprit estant obscurcy par les images des choses corporelles, ne pouvoit comprendre les spirituelles, & croyoit que l'ame estoit une partie de Dieu.* 122
XVI. *Qu'il avoit entendu de luy-mesme les Categories d'Aristote & tous les livres des arts liberaux.* 126

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *Il excite son ame à louër Dieu.* 131
II. *Que les méchans ne sçauroient fuir la presence de Dieu, & qu'ils doivent plûtost retourner à luy.* 132
III. *De Fauste Evesque Manichéen: & de l'aveuglement des Philosophes à qui la connoissance de la nature n'a point servy pour adorer Dieu.* 134
IV. *La seule connoissance de Dieu nous rend heureux.* 137
V. *Que les faussetez de Manichée touchant les Astres, le rendoient indigne de toute creance dans les autres points de sa doctrine.* 139
VI. *De l'éloquence de Fauste & de son ignorance dans les sciences.* 141
VII. *Il se dégoûte de la secte des Manichéens aprés avoir reconnu l'ignorance de Fauste.* 144
VIII. *Il va à Rome contre la volonté de sa mere.* 146
IX *Estant à Rome il tombe dans une grande maladie, dont il attribuë la guerison aux prieres de sa mere.* 150

X. Que se dégoûtant peu à peu de la doctrine des Manichéens, il en retenoit encore neanmoins beaucoup d'erreurs. 153
XI. Ridicule réponse des Manichéens aux passages du nouveau Testament qu'on leur opposoit. 157
XII. Que les écoliers de Rome quittoient leurs Maistres pour les priver des recompenses qu'ils leur devoient. 158
XIII. Symmaque l'envoye à Milan pour y enseigner la Rhetorique; & il y est receu favorablement par saint Ambroise. 159
XIV. Ayant oüy prescher saint Ambroise il quitte les Manichéens, & se resout de demeurer Catechumene dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il eust trouvé la verité. 161

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I. Sainte Monique le va trouver à Milan; & ayant sceu de luy qu'il n'estoit plus Manichéen, s'assure qu'il seroit bien-tost Catholique. 164
II. Comme sainte Monique se rendit à l'ordre de saint Ambroise, de ne point apporter de viande aux tombeaux des Martyrs. 166
III. Que les occupations & les études de saint Ambroise l'empeschoient de l'entretenir autant qu'il eust bien voulu. 168
IV. Il apprend des Sermons de saint Ambroise que l'Eglise n'enseignoit pas ce que les Manichéens luy imputoient. 191
V. Qu'il est necessaire de croire ce que l'on ne comprend pas encore; & comme il commença à reconnoistre l'autorité des Ecritures. 194
VI. Devant reciter un Panegyrique de l'Empereur il reconnoist la misere des ambitieux, en se comparant à

un pauvre que le vin avoit rendu gay. 197

VII. De son amy Alipe. Comme il l'avoit retiré de la passion pour les spectacles du Cirque, & l'avoit depuis engagé dans l'heresie des Manichéens. 200

VIII. Alipe se laisse emporter à la passion pour les spectacles des Gladiateurs qu'il abhorroit auparavant. 203

IX. Comme Alipe estant encore à Carthage fut arresté sur le soupçon d'avoir commis un larcin. 205

X. Exemple memorable de l'integrité d'Alipe; & de l'ardeur qu'avoit un autre de ses amis nommé Nebride pour la recherche de la verité. 207

XI. Il décrit excellemment quelles estoient ses irresolutions & ses diverses pensées touchant la vie qu'il embrasseroit. 210

XII. Divers sentimens de luy & d'Alipe touchant le mariage & le celibat. 214

XIII. Sa mere se disposant à le marier ne pût obtenir de Dieu aucune revelation sur ce mariage. 216

XIV. De la proposition qu'il avoit faite avec quelques-uns de ses amis, de vivre tous en commun. 217

XV. La femme qu'il entretenoit s'en estant retournée en Afrique il en prend une autre. 219

XVI. Sa crainte de la mort & du jugement avenir; & que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptez charnelles. 220

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I. *QUE s'efforçant de connoistre Dieu il n'avoit pû se le figurer que comme une substance infiniment étenduë, ce qui estoit encore le concevoir en la maniere des corps.* 222

II. Raisons de Nebride pour confondre les Manichéens. 225

III. De la peine qu'il avoit à comprendre d'où pou-

voit venir le mal, quoy qu'il reconnust déja qu'il ne pouvoit venir de Dieu, mais du libre arbitre. 227
IV. Que Dieu estant le souverain bien il est necessairement incorruptible. 229
V. Il continuë à representer ses doutes touchant l'origine du mal. 230
VI. Des vaines predictions des Astrologues. 233
VII. Il souffre de grandes peines en son esprit en recherchant la cause du mal, & ne pouvant concevoir les choses spirituelles. 238
VIII. Que Dieu le tenoit toûjours dans l'inquietude & dans la peine, jusqu'à ce qu'il connust la verité. 241
IX. Qu'il avoit trouvé la divinité du Verbe eternel dans les livres des Platoniciens; mais non pas l'humilité de son Incarnation. 242
X. Il commence à reconnoistre que Dieu estant la verité mesme, il ne devoit point estre conceu comme une chose corporelle. 245
XI. Que les creatures sont & ne sont pas. 247
XII. Que toute nature est bonne, mesme celle qui est corruptible. 248
XIII. Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu. 249
XIV. Comment il passa de diverses erreurs à la vraye connoissance de Dieu. 251
XV Que toutes les choses participent de la verité & de la bonté de Dieu. 252
XVI. Que toutes les choses naturelles sont bonnes; & ce que c'est que le peché. là mesme.
XVII. Par quels degrez il s'estoit élevé à la connoissance de Dieu. 253
XVIII. Qu'il ne connoissoit pas encore l'Incarnation de JESUS-CHRSIT qui est l'unique voye du salut. 256
XIX. Qu'en ce temps-là il croyoit que JESUS-

CHRIST *n'avoit esté qu'un excellent homme.* 257
XX *Que les livres des Platoniciens l'avoient rendu plus sçavant, mais aussi plus vain; & qu'il luy avoit esté avantageux de les lire avant l'Ecriture.* 259
XXI. *Qu'il trouva dans les Ecritures saintes l'humilité & la vraye voye du salut qu'il n'avoit point trouvée dans les livres des Platoniciens.* 261

LIVRE HUITIE'ME.

CHAP. I. *Saint Augustin se resout d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien, pour conferer avec luy touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser.* 265
II. *Simplicien luy raconte la conversion d'un celebre Professeur en Rhetorique à Rome nommé Victorin.* 268
III. *D'où vient que l'on ressent tant de joye de la conversion des pecheurs.* 272
IV. *Pourquoy on se doit davantage réjoüir de la conversion des personnes celebres & illustres dans le monde.* 275
V. *Il décrit excellemment la force & la tyrannie que l'habitude du peché exerçoit sur luy.* 277
VI. *Potitien luy raconte encore la vie de saint Antoine; & comme deux Officiers de l'Empereur ayant lû la vie de ce Saint avoient renoncé au monde.* 281
VII. *Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Potitien.* 285
VIII. *Dans cette violente agitation il se retire dans un jardin avec Alipe.* 288
IX. *Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui se veut convertir à Dieu.* 291
X. *Il refute l'erreur des Manichéens, qui croyoient que*

les deux volontez contraires venoient de deux natures contraires qui estoient en l'homme. 292

XI. *Comme d'un costé les voluptez tâchoient de le retenir ; & que de l'autre la chasteté l'attiroit à elle.* 296

XII. *Comme aprés avoir entendu une voix du ciel, il fut miraculeusement converty par la lecture d'un passage de saint Paul.* 299

LIVRE NEUVIE'ME.

CHAP. I. *IL loüe Dieu de l'avoir fait renoncer avec joye à tous les vains plaisirs de la terre.* 303.

II. *Ayant resolu de quitter sa profession, il differe d'executer son dessein jusqu'aux vacations qui estoient proches.* 305

III. *De l'heureuse mort de deux de ses amis Verecon-de & Nebride, dont le premier luy avoit presté sa maison des champs pour se retirer.* 308

IV. *Il se retire en la maison des champs de Verecon-de. Des livres qu'il fit alors. Des mouvemens de pieté qu'il ressentit en lisant les Pseaumes : Et comme il fut guery par miracle d'un grand mal de dents.* 311

V. *Il renonce à la profession d'enseigner la Rhetorique. Saint Ambroise luy conseille de lire Isaïe.* 317

VI. *Il reçoit le Baptesme à Pasques, six ou sept mois apres sa conversion avec Alipe & son fils Adeodat. Admirable esprit de cet enfant.* 318

VII. *D'où vient à Milan la coûtume de chanter à l'Eglise. Saint Ambroise trouve par revelation les corps de saint Gervais & de saint Protais. Miracles faits par ces corps.* 320

VIII. *Retournant en Afrique il perd sa mere à Ostie. Il rapporte quelle avoit esté l'education de cette sainte*

femme. 322

IX. *De la conduite admirable de sainte Monique envers son mary & dans tout le reste de sa vie.* 327

X. *Discours que S. Augustin eut avec sa mere touchant l'eternelle felicité.* 330

XI. *Mort de sainte Monique, qui demande à ses enfans des prieres pour elle aprés sa mort.* 334

XII. *De l'affliction qu'il ressentit à la mort de sa mere, quoy qu'il fist tous ses efforts pour la moderer.* 336

XIII. *Il prie Dieu pour sa mere morte.* 340

LIVRE DIXIE'ME.

CHAP. I. *N'Avoir de joye ny d'esperance qu'en Dieu.* 344

II. *Ce que c'est que se confesser à Dieu.* 345

III. *Du dessein qui le portoit à découvrir dans cette derniere partie de ses Confessions, non plus ce qu'il avoit esté avant sa conversion & son Baptesme; mais ce que la grace de Dieu l'avoit fait estre depuis.* 346

IV. *Suite des avantages de cette sorte de confession, par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvoit estre en luy de bon & de mauvais.* 349

V. *Que l'homme ne se connoist pas entierement soy-mesme.* 351

VI. *Qu'il n'estoit point en doute qu'il n'aimast Dieu; & qu'on apprend à le connoistre en considerant toutes les choses creées.* 352

VII. *Dieu ne peut estre connu par les sens.* 356

VIII. *De la force & de l'étenduë de la memoire.* 357

IX. *De la memoire que nous avons des sciences.* 360

X. *Que les sciences sont dans la memoire sans y estre*

entrées par les sens. 362
XI *Que les sciences s'acquierent en rassemblant les notions, qui estoient comme dispersées dans nostre esprit.* 363
XII. *De la memoire que nous avons des Mathematiques.* 364
XIII. *De quelle sorte la memoire retient les choses, & comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit.* 365
XIV. *De quelle sorte l'esprit se souvient avec joye des choses tristes.* 366
XV. *Des diverses manieres dont les choses qui sont absentes sont representées dans la memoire.* 369
XVI. *La memoire se souvient mesme de l'oubly.* 370
XVII. *Que la memoire est une chose admirable. Mais qu'il faut encore chercher Dieu au dessus d'elle.* 372
XVIII. *Que pour retrouver une chose que l'on a perduë il faut en avoir conservé la memoire.* 374
XIX. *Comment l'on retrouve ce que l'on a oublie.* 375
XX. *Que chercher Dieu c'est chercher la vie bienheureuse, & que tous les hommes la desirant, il faut qu'ils en ayent quelque connoissance.* 377
XXI. *De quelle sorte la vie bienheureuse peut estre dans la memoire.* 379
XXII. *Que la felicité consiste dans la veritable joye qui ne se trouve qu'en Dieu.* 381
XXIII. *Que tous les hommes aimant naturellement la verité, leurs interests & leurs passions font qu'ils la haissent, lors qu'elle leur est contraire.* 382
XXIV. *Que la connoissance que nous avons de Dieu se conserve aussi dans nostre memoire.* 384
XXV. *Dans quelle partie de nostre memoire Dieu se rencontre.* 385
XXVI.

XXVI. *Dieu est la verité que tous les hommes consultent.* 386

XXVII. *De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.* 387

XXVIII. *De la misere de cette vie.* 388

XXIX. *Ne s'apuyer que sur la grace de Dieu* 389

XXX. *Il s'examine sur les trois tentations, de la volupte, de la curiosité, & de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, & traite premierement de ce qui regarde la chasteté.* 390

XXXI. *De la volupté qui se rencontre dans le boire & dans le manger : & des bornes que la temperance Chrestienne y prescrit.* 392

XXXII. *Des odeurs ; & qu il n'y a rien d'assuré en cette vie.* 397

XXXIII. *Du plaisir de l'ouye, & de l'utilité du chant de l'Eglise.* 398

XXXIV. *Des plaisirs de la veuë.* 400

XXXV. *De la seconde tentation qui est la curiosité.* 403

XXXVI. *De la troisiéme tentation, qui est l'orgueil. Comment on peut desirer legitimement d'estre craint & aimé des hommes.* 407

XXXVII. *Il declare quelle estoit la disposition de son ame touchant le blâme & la louange.* 409

XXXVIII. *Combien la vaine gloire est dangereuse.* 413

XXXIX. *De la complaisance en soy-mesme.* 414

XL. *Il reprend tout ce qu'il a traité dans ce livre, & premierement comme il a recherché Dieu dans toutes les creatures & dans soy-mesme.* 415

XLI. *Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.* 417

XLII. *Des Platoniciens qui ont eu recours aux demons, comme à des mediateurs entre Dieu & les hommes.* 418

XLIII. *Que* JESUS-CHRIST *est nostre seul veritable Mediateur. De la pensée qu'il avoit euë de se se retirer dans le desert.*

LIVRE ONZIE'ME.

CHAP. I. *Pourquoy nous nous confessons à Dieu qui nous connoist mieux que nous mesmes.* 422
II. *Il demande lumiere à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Ecritures.* 423
III. *Il prie Dieu de luy faire entendre ce que Moyse a écrit de la creation du ciel & de la terre.* 427
IV. *Les creatures reconnoissent Dieu pour leur Createur.* 428
V. *Que le monde a esté creé de rien.* là mesme.
VI *De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde.* 430
VII. *Le Verbe divin qui est le Fils de Dieu est eternel comme son Pere.* 431
VIII. *Le Verbe eternel est le principe des choses temporelles, & l'unique Maistre qui nous instruit de la verité.* 433
IX. *En quelle maniere le Verbe parle à nostre cœur* 434
X. *De ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le ciel & la terre.* 435
XI. *Réponse à cette objection: Que l'eternité de Dieu ne se mesure pas par le temps.* 436
XII. *Ce que Dieu faisoit avant la creation du monde.* 437
XIII. *Qu'il n'y a point eu de temps avant la creation du monde.* 438
XIV. *Des trois differences qui se rencontrent dans le temps.* 440

XV. *En quoy consiste la mesure du temps.* 441

XVI. *Quel temps se peut & ne se peut pas mesurer.* 444

XVII *Où est le passé & l'avenir.* là mesme.

XVIII. *En quelle sorte le temps passé & l'avenir sont presens.* 445

XIX. *Il prie Dieu de luy faire comprendre en quelle maniere les hommes connoissent les choses avenir.* 447

XX. *Quels noms il faut donner aux differences du temps.* 448

XXI. *De quelle sorte on peut mesurer le temps.* 449

XXII. *Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulte.* 450

XXIII. *Ce que c'est que le temps.* 451

XXIV. *Le temps est ce avec quoy nous mesurons les mouvemens des corps.* 454

XXV. *Il s'adresse à Dieu.* 455

XXVI. *Si c'est par le temps que nous mesurons le mouvement des corps. Comment nous pouvons mesurer le temps mesme.* 456

XXVII. *De quelle sorte nous mesurons le temps.* 457

XXVIII. *C'est par l'esprit que nous mesurons les temps.* 461

XXIX. *De l'attention que nostre ame doit avoir pour s'unir à Dieu.* 463

XXX. *Il monstre de nouveau que c'est une question ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le monde.* 464

XXXI. *La difference qu'il y a entre les connoissances de Dieu & celles des hommes.* 465

TABLE

LIVRE DOUZIE'ME.

CHAP. I. De la difficulté qu'il y a de connoiſtre la verité. 467
II. Qu'il y a deux ſortes de cieux, l'un corporel & l'autre ſpirituel. 468
III. Des tenebres qui eſtoient répanduës ſur la face de l'abyſme. 469
IV. De la matiere premiere. 470
V. Quelle eſtoit cette matiere premiere. là meſme.
VI. Erreur des Manichéens touchant la matiere premiere; & comme il la faut concevoir. 471
VII. Que Dieu a creé d'abord le ciel, c'eſt à dire les ſubſtances ſpirituelles qui joüiſſent de ſon eternité; & la terre, c'eſt à dire la matiere premiere dont tous les corps ont eſté tirez. 473
VIII. La matiere premiere a eſté faite de rien; & d'elle ont eſté faites toutes choſes. 474
IX. Que le ciel creé au commencement marque les creatures ſpirituelles unies à l'eternité de Dieu: & la terre la matiere premiere: & que ni l'un ni l'autre n'eſt ſujet au temps. 476
X. Il prie Dieu de luy faire connoiſtre la verité. 477
XI. Diverſes veritez que Dieu luy avoit fait connoiſtre tres clairement. là meſme.
XII. Des creatures qui ſont ſujettes au temps; & de celles qui n'y ſont point aſſujetties. 480
XIII. Des creatures ſpirituelles, & de la matiere informe. 482
XIV. De la profondeur des ſaintes Ecritures. 483
XV. Diverſes veritez qu'on doit ſuppoſer comme conſtantes dans les ſens differens qu'on peut donner aux premieres paroles de la Geneſe. 484
XVI. Contre ceux qui conteſtent les veritez claires. 488

XVII. Que l'on peut entendre plusieurs choses par ces noms du ciel & de la terre. 490
XVIII. Qu'on peut sans faillir entendre en diverses manieres l'Ecriture sainte. 492
XIX. Veritez claires & indubitables sur ce sujet. 493.
XX. Diverses explications de ces premieres paroles du livre de la Genese : Dieu crea au commencement le ciel & la terre. 494
XXI. Que l'on peut aussi entendre diversement ces paroles de la Genese : Or la terre estoit alors invisible, sans ordre & sans forme. 495
XXII. Qu'il peut y avoir eu des choses qui ont esté creées de Dieu, quoy que l'Ecriture ne parle point de leur creation dans la Genese. 497
XXIII. Deux diverses sortes de doutes dans l'explication de l'Ecriture : l'un de la verité des choses : L'autre du sens des paroles. 499
XXIV. Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens veritables quel est celuy que Moyse a eu dans l'esprit. 500
XXV. Contre ceux qui déterminent trop hardiment, qu'entre plusieurs sens qui ne contiennent rien que de veritable, c'est le leur, & non pas celuy des autres qui est le vray sens de l'Ecriture. 501
XXVI. Qu'il est digne de l'Ecriture sainte d'enfermer sous les mesmes paroles plusieurs sens. 504
XXVII. Abondance de l'Ecriture sainte dans les divers sens qu'elle enferme. 505
XXVIII. Des divers sens que l'on peut donner à l'Ecriture sainte. 507
XXIX. En combien de sortes une chose peut estre avant l'autre. 509
XXX. Que ceux qui expliquent l'Ecriture sainte le doivent faire en esprit de charité. 512

XXXI. *Que l'on peut croire que Moyse a entendu tous les sens veritables qui se peuvent donner à ses paroles.* 514

XXXII. *Que tous les sens veritables que l'on peut donner aux paroles de l'Ecriture, ont esté prevûs par le saint Esprit.* 515

LIVRE TREIZIE'ME.

CHAP. I. *Dieu nous previent par ses bienfaits; & n'agit en nous que par sa pure bonté.* 517

II. *Toutes les creatures tiennent leur estre de la pure bonté de Dieu.* 518

III. *Tout procede de la pure grace de Dieu.* 520

IV. *Dieu a fait les creatures par la plenitude de sa bonté; & non par le besoin qu'il eust d'elles.* 521

V *De la Trinité.* 522

VI. *Pourquoy il est dit que l'Esprit de Dieu estoit porté sur sur les eaux.* 523

VII. *Des effets du saint Esprit.* 524

VIII. *L'unique bonheur des Anges & des hommes vient de leur union avec Dieu.* 525

IX. *Pourquoy il est dit seulement du saint Esprit qu'il estoit porté sur les eaux.* 526

X. *Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.* 528.

XI. *Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité.* 529

XII. *Dieu fait en formant l'Eglise ce qu'il a fait en creant le monde.* 530

XIII. *Que nostre renouvellement n'est point parfait tant que nous sommes en cette vie.* 531

XIV. *L'ame est soûtenuë par la foy & par l'esperance.* 534

XV. *Il compare l'Ecriture sainte au firmament: & les Anges aux eaux qui sont au dessus du firmament.* 535

XVI. *Nul ne connoist Dieu aussi parfaitement comme il se connoist soy-mesme.* 538

XVII. *De quelle sorte on peut entendre la creation de la mer & de la terre.* 539

XVIII. *Que les justes se peuvent comparer à des astres: & de la difference des dons de Dieu.* 540

XIX. *Moyens d'arriver à la perfection.* 543

XX. *Sens mystique de ces paroles de la Genese: Que les eaux produisent les reptiles & les oiseaux.* 545

XXI. *Interpretation allegorique des animaux terrestres.* 547

XXII. *Une ame renouvellée par la grace tire sa conduite de Dieu.* 551

XXIII. *De quelle choses l'homme spirituel peut juger.* 552

XXIV. *Pourquoy Dieu a beny l'homme, les poissons, & les oiseaux, & non pas les autres creatures.* 555

XXV. *Les fruits de la terre se doivent entendre allegoriquement des œuvres de pieté.* 559

XXVI. *Que le fruit des œuvres de misericorde est dans la bonne volonté.* 561

XXVII. *Ce qui est signifié par les poissons & par les baleines.* 564

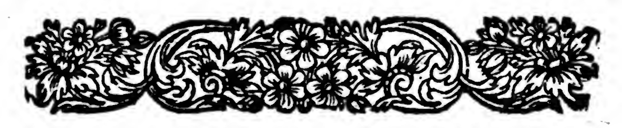
XXVIII. *Pourquoy Dieu dit que toutes les creatures qu'il avoit faites estoient extrêmement bonnes.* 565

XXIX. *Comment Dieu a vû huit fois, que ce qu'il avoit fait estoit bon.* là mesme.

XXX. *Contre les resveries des Manichéens.* 567

XXXI. *Les gens de bien approuvent tout ce qui est agreable à Dieu.* 568

XXXII. *Il fait un abregé de tous les ouvrages de Dieu dans la creation du monde.* 569



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Il admire comment Dieu estant si grand, & l'homme si bas & si miserable, il ose entreprendre de le loüer.

SEIGNEUR, vostre grandeur est infinie, & les plus hautes loüanges sont infiniment au dessous de vous. Vostre puissance n'a point de limites, & vôtre sagesse est sans mesure & sans bornes ; & cependant un homme ose vous loüer, luy qui n'est qu'une si petite partie de vos creatures, qui est accablé du poids de sa miserable & de sa mortelle condition, & qui publie par cet estat si funeste le crime qu'il a commis ; & la justice avec laquelle vous resistez aux superbes. Un homme, dis-je, qui n'est qu'une si petite partie de vos creatures ose entreprendre de vous loüer. Et c'est vous-mesme ; ô mon Dieu, qui luy

inspirez cette pensée, & luy faites goûter un plaisir secret dans ces loüanges qu'il vous donne, parce que vous nous avez créez pour vous, & que nostre cœur est toûjours agité de trouble & d'inquietude jusqu'à ce qu'il trouve son repos en vous.

Donnez-moy, s'il vous plaist, Seigneur, la lumiere qui m'est necessaire pour discerner si la premiere action de l'homme est de vous invoquer ou de vous loüer, & si la connoissance de vostre divinité precede l'invocation de vostre nom. Mais qui pourroit vous invoquer sans vous connoistre, puis que si l'on ne vous connoist pas on est capable d'invoquer au lieu de vous un autre que vous? Ou plûtost vous invoque-t-on afin que l'on vous connoisse plus clairement, quoy que l'on vous connoisse déja obscurement par la foy, selon ces paroles de vostre Apôtre: Comment les hommes invoquerõt-ils celuy auquel ils ne croyent pas; & comment croiront-ils en celuy qui ne leur a point esté annoncé? Le Prophete aussi nous enseigne que ceux qui cherchent le Seigneur le loüeront, parce que ceux qui le cherchent le trouvent, & l'ayant trouvé ils le loüent. Que je vous cherche donc, mon Dieu, en vous invoquant, & que je vous invoque en croyant en vous qui nous avez esté annoncé. Seigneur, la foy que vous m'avez donnée vous invoque, la foy que vous m'avez inspirée par l'humanité de vostre Fils, & par le ministere des Predicateurs de vostre parole.

CHAPITRE II.

Il prie Dieu de venir en luy; & monstre que Dieu est en l'homme, & l'homme en Dieu.

MAIS comment invoqueray-je mon Dieu? Comment invoqueray-je mon Seigneur, puis qu'en l'invoquant il semble que je l'appelle afin

qu'il vienne dans moy ? Et y a-t-il quelque lieu en moy où puisse venir mon Dieu, le Dieu veritable, le Dieu qui a creé le ciel & la terre ? Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait en moy quelque chose qui soit capable de vous comprendre ? Et mesme le ciel & la terre que vous avez créez & dans lesquels vous m'avez creé, sont-ils capables de vous comprendre ?

Mais puis que tout ce qui est ne seroit point sans vous, ne semble-t-il pas que tout ce qui est, vous comprend en soy ? Et ainsi puis que je suis du nombre des choses qui ont un estre, comment puis-je vous demander que vous veniez en moy, puis que je ne serois pas si vous n'estiez point en moy ? Cependant comment vous comprendrois-je, puis que vous estes mesme dans les enfers où je ne suis pas, & que selon vostre parole sacrée, si je descends dans l'enfer je vous y trouveray ?

Je ne serois donc point, mon Dieu, je ne serois point du tout si vous n'estiez point en moy. Ou ne dois-je point dire plûtost que je ne serois point si je n'estois point en vous, de qui procedent toutes choses, par qui subsistent toutes choses, & en qui sont contenuës toutes choses ? Cela est ainsi, Seigneur, cela est ainsi. Où vous priay-je donc de venir quand je vous invoque, puis qu'il est constant que je suis en vous ? Et de quel lieu viendriez-vous en moy ? Car où pourrois-je me retirer hors du ciel & de la terre, afin que mon Dieu qui remplit le ciel & la terre, pust de là venir en moy ?

CHAPITRE III.

Dieu est par tout, & tout entier en chaque chose.

LE ciel & la terre vous renferment-ils donc en eux, Seigneur, parce que vous les remplissez ?

Ou les rempliſſez-vous de telle ſorte qu'il reſte encore quelque choſe de vous aprés que vous les avez remplis, parce qu'ils ne peuvent vous renfermer tout en eux? Que ſi cela eſt, mon Dieu, où répandez-vous ce qui reſte ainſi de vous aprés que vous avez remply le ciel & la terre? Mais n'eſt-ce point une penſée plus digne de voſtre grandeur, de croire que vous n'avez pas beſoin d'eſtre contenu par quelque choſe, vous qui contenez toutes choſes, parce que vous ne les rempliſſez de vous qu'en les contenant en vous? Car les vaſes qui ſont pleins de vous ne vous tiennent pas renfermé en eux, & arreſté par leur circonference, comme ils tiennent & arreſtent l'eau dont ils ſont remplis, puis qu'encore qu'ils ſe briſent vous ne vous répandez point. Et lors que vous vous répandez ſur nous, vous ne tombez pas comme une liqueur qui eſt répanduë, mais vous nous élevez vers vous & vous ne vous écoulez pas, mais vous nous raſſemblez & réüniſſez en vous.

Mais rempliſſant ainſi toutes choſes dans cette vaſte étenduë de voſtre eſtre infiny & univerſel, les rempliſſez-vous toutes de toute cette univerſalité de voſtre eſtre? Ou parce qu'elles ne peuvent toutes vous comprendre tout entier, ne comprennent-elles que quelque partie de vous; & eſt-ce la meſme partie de vous qu'elles comprennent toutes enſemble? Ou chacune d'elles en comprend-elle une en particulier, les plus grandes une plus grande, & les plus petites une plus petite, comme s'il pouvoit y avoir en vous de plus grandes & de plus petites parties? Ou ne devons-nous pas dire plûtoſt que vous eſtes tout entier en toutes choſes, & que nulle d'elles neanmoins ne vous comprend tout entier?



CHAPITRE IV.

Il décrit d'une maniere admirable la grandeur & la toute-puissance de Dieu.

QU'ESTES-VOUS donc, ô mon Dieu, qu'estes-vous sinon le Dieu & le maistre de toutes les creatures ? Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur ? Y a-t-il un autre Dieu que celuy que nous adorons ? C'est vous, Seigneur, dont la majesté suprême est accompagnée d'une suprême bonté; & qui n'avez pas seulement une tres-grande puissance, mais une toute-puissance qui est infinie. C'est vous qui estes également tres-misericordieux & tres-juste: qui étant tres-present par tout, estes néanmoins tres-invisible & tres-caché en tous lieux, & n'estes pas moins aimable par vostre parfaite & souveraine beauté, que redoutable par vostre force invincible. C'est vous, ô mon Dieu, qui subsistant dans un estre toûjours immobile & toûjours le mesme, estes neanmoins toûjours incomprehensible; qui bien que vous soyez immuable causez tous les changemens, & toutes les revolutions du monde; & qui n'estant ni nouveau ni ancien, ni jeune ni vieux, renouvellez toutes choses, & faites vieillir & secher en mesme temps toute la force & la vigueur des superbes, sans qu'ils sentent vostre main qui les fait tomber dans la défaillance. C'est vous, Seigneur, qui agissez sans cesse, & ne laissez pas de demeurer dans un repos eternel; & qui bien que vous soyez incapable d'aucune indigence, avez soin toutefois de recueillir le fruit de vos dons. C'est vous qui nous soûtenez de vôtre main, qui nous remplissez de vôtre esprit, & qui nous couvrez de vostre protection. C'est vous qui nous créez de nouveau en nous ti-

rant du neant de nostre peché : qui nous nourrissez par vostre parole, & qui nous perfectionnez peu à peu par l'accroissement de vostre grace. C'est vous enfin qui nous cherchez aprés que nous nous sommes perdus, comme si vous aviez quelque besoin de nous trouver.

Vous aimez, Seigneur : mais vous aimez sans trouble & sans passion. Vous estes jaloux: mais vous estes exemt des craintes & des inquietudes de la jalousie. Vous vous repentez: mais vostre repentance est sans douleur & sans tristesse. Vous vous mettez en colere : mais il n'y a rien de plus calme ni de plus tranquille que vostre colere. Vous changez vos ouvrages : mais vous ne changez point vos desseins & vos conseils. Vous recouvrez ce que vous n'avez pû perdre. Vous estes comblé de richesses, & vous aimez les grands gains comme si vous estiez pauvre. Vous n'estes point avare ; & vous exigez toutefois l'interest & l'usure des dons que vous dispensez aux hommes. Quoy que personne ne puisse rien posseder qui ne soit à vous, on ne laisse pas de vous donner plus que vous ne demandez, afin que vous soyez redevable. Vous rendez ce que vous devez, sans estre obligé à aucune dette : & vous remettez ce qu'on vous doit sans rien perdre de ce que vous remettez.

Mais quelle proportion y a-t-il, mon Dieu, entre ce que vous estes & ce que je viens de dire de vous, ô mon Seigneur ! ô ma vie ! ô mes cheres & saintes délices ! Et que dit-on de grand de vostre divine majesté lors qu'on en dit les plus grandes choses ? Combien donc sont malheureux ceux qui ne parlent point du tout de vous, ô mon Dieu, puis que ceux mesmes qui parlent le plus, sont des muets s'ils ne parlent de vous.

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu son amour & le pardon de ses pechez.

QUI me fera la grace, Seigneur, de me reposer en vous? Qui me fera la grace de vous voir venir dans mon cœur & l'enyvrer du vin celeste de vostre amour, afin que je perde le souvenir de mes maux, & que je vous embrasse de toutes les puissances de mon ame comme mon seul & unique bien? Qu'est-ce que vous m'estes, ô mon Dieu? Eclairez-moy par vostre misericorde, afin que je le puisse dire. Et moy, Seigneur, que vous suis-je pour m'honorer d'un commandement aussi doux & aussi agreable qu'est celuy de vous aimer, & pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans vous mettre en colere contre moy, & sans me menacer de grandes miseres? Helas! Seigneur, n'est-ce pas une assez grande misere que de ne vous point aimer? Mais je vous conjure par vostre bonté, ô mon Dieu, de me dire ce que vous m'estes. Je vous conjure de dire à mon ame; je suis ton Sauveur; & de le luy dire en sorte que je l'entende. Je tiens en vostre presence les oreilles de mon cœur toutes prestes pour écouter cette favorable parole. Ouvrez-les mon Dieu, & dites à mon ame, Je suis ton Sauveur. Que je coure aprés cette voix; & que vous ayant trouvé je me tienne attaché à vous. Ne me cachez pas la beauté de vostre visage. Que je meure à moy-mesme afin de le voir, de peur que je ne meure pour jamais si je ne le voyois pas.

La maison de mon ame est bien étroite & bien petite pour un aussi grand hoste que vous, ô mon Seigneur & mon Dieu; mais je vous prie de l'ac-

croistre afin qu'elle soit capable de vous recevoir. Elle tombe en ruïne : mais je vous prie de la reparer. Il y a des choses qui peuvent offenser vos yeux; je le sçay & je le confesse : mais qui peut la rendre nette que vous seul, & à qui puis-je recourir qu'à vous ? Purifiez-moy, s'il vous plaist, Seigneur, de mes offenses secrettes & cachées, & ne m'imputez point celles d'autruy. Je croy, & c'est pour cela que je parle avec quelque confince. Vous sçavez, Seigneur, quelle est ma foy en vostre misericorde ; & c'est elle qui me fait croire qu'aprés que je me suis accusé de mes crimes en vostre presence, vous m'avez remis la malice de mon cœur. Mais je ne veux point contester avec vous, qui estes & mon juge & la verité : je ne veux pas me tromper moy-mesme, ni m'exposer au peril de me voir convaincu de peché & de mensonge. Je ne conteste donc point avec vous, mon Dieu; car si vous vouliez examiner avec rigueur les pechez des hommes, qui pourroit subsister devant le tribunal de vostre justice ?

CHAPITRE VI.

Il décrit le commencement de son enfance ; & parle ensuite d'une maniere tres-haute de la providence & de l'eternité de Dieu.

QUE si je ne puis, Seigneur, parler à vostre justice, permettez au moins que je parle à vôtre misericorde, bien que je ne sois que terre & que cendre. Permettez-moy de parler, puis que c'est à vôtre clemence & à vôtre bonté que j'adresse mes paroles, & non à un homme qui se mocqueroit peut-estre de moy. Il se peut faire neanmoins que vous vous en mocquez vous-mesme : mais j'espere que si vous vous mocquez de mes paroles, vous

aurez pitié de ma misere. Je commenceray donc, Seigneur, en vous declarant d'abord que j'ignore d'où je suis venu en ce monde, en cette vie miserable, à laquelle je ne sçay si je dois donner le nom d'une vie mortelle, ou plûtost d'une mort vivante. En mesme temps que j'y suis entré j'y ay esté receu entre les bras de vostre misericorde, ainsi que je l'ay appris de ces deux personnes dont vous vous estes servy pour me faire naistre, n'ayant pû par moy-mesme en avoir aucun souvenir.

Estant venu au monde je goûtay les premieres délices des enfans en goûtant la douceur du lait. Mais ce n'estoit ni ma mere ni mes nourrices qui en remplissoient leurs mammelles. C'estoit vous, Seigneur, c'estoit vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avois besoin selon l'ordre naturel que vous avez étably, & selon les richesses de vostre bonté & de vostre providence, qui étend ses soins jusques dans les principes les plus cachez, & les causes les plus secrettes de la subsistance de vos creatures. C'est vous qui me dôniez cet instinct de ne vouloir pas prendre plus de lait qu'il ne vous plaisoit de m'en donner, & qui inspiriez à celles qui me nourrissoient la volonté de me donner ce qu'elles recevoient de vous. Car elles se portoient par une affection bien reglée à me donner avec plenitude ce qu'elles recevoient de vous avec abondance, & elles se soulageoient en me la donnant. Elles tiroient un bien pour elles-mesmes du bien que je recevois d'elles, ou plûtost de vous par elles, puis que vous estes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, & que je vous dois toute la conservation de ma vie. Ce que j'ay bien remarqué depuis; toutes ces faveurs que vous nous faites au dedans & au dehors de nous, ayant esté comme une voix qui m'a annoncé cette verité. Mais dans ces premiers temps de mon enfance je ne sçavois que sucer le lait,

goûter avec joye ce qui contentoit mes ſens, & pleurer lors que je ſentois quelque douleur. Il ne ſe paſſa gueres de jours que je commençay à rire : d'abord c'eſtoit en dormant, & puis eſtant éveillé, comme je l'ay appris des perſonnes qui avoient ſoin de m'élever : & ne pouvant me ſouvenir de ce qui ſe paſſoit en moy en cet âge, j'ay crû ce qu'elles m'en ont dit ; parce qu'on remarque tous les jours les meſmes choſes aux autres enfans.

Peu à peu je m'accoûtumay à remarquer le lieu où j'eſtois, & à vouloir faire connoiſtre mes deſirs à ceux qui pouvoient les executer ; mais je me trouvois le plus ſouvent dans l'impuiſſance de le faire, parce que mes deſirs eſtoient au dedans de moy, au lieu que ces perſonnes eſtoient au dehors, & ne pouvoient par aucun de leurs ſens penetrer juſques dans mon ame. J'eſtois reduit alors à me tourmenter, à remuer mes pieds & mes bras, & à jetter divers cris, tâchant de rendre ces ſignes les plus conformes que je pouvois à mes volontez : mais outre que je faiſois peu de ces ſignes ſelon mon peu de pouvoir en ce petit âge, ceux que je faiſois avoient ſi peu de rapport aux mouvemens de mon cœur, qu'ils n'eſtoient pas capables de faire comprendre mon intention. Et quand on ne m'obeïſſoit pas, ou parce qu'on ne m'entendoit point, ou de peur que ce que je voulois ne me fiſt mal, je me dépitois de ce que des perſonnes âgées qui avoient toute autorité ſur moy, n'eſtoient pas ſoûmiſes abſolument à tous mes deſirs ; de ce que des perſonnes libres ne ſe rendoient pas eſclaves de mes volontez ; & n'ayant pas la force de me venger d'eux, j'avois recours aux larmes & me vengeois en pleurant. J'ay remarqué toutes ces choſes dans les enfans dont j'ay obſervé les actions ; & ces enfans dans leur ignorance m'ont fait beaucoup mieux connoiſtre ce qui s'eſt paſſé en moy lors que j'eſtois auſſi petit qu'eux, que ceux

qui m'ont élevé ne me l'ont appris avec toute la connoissance qu'ils en avoient.

Depuis ce temps plusieurs années se sont écoulées, & mon enfance est morte sans que je cesse d'estre vivant. Mais vous, Seigneur, non seulement vous estes toûjours vivant; mais rien ne meurt jamais en vous, parce qu'avant tous les temps, & generalement avant toutes choses vous estiez toûjours, & vous estiez toûjours Dieu & le Seigneur de toutes les creatures que vous avez tirées du neant. Car toutes les choses mobiles & passageres ont dans vous une cause qui ne passe point & est immobile: toutes les choses muables ont dans vous une origine immuable: & toutes les choses privées de raison & temporelles, ont dans vous des raisons vivantes & eternelles.

Seigneur, ne dédaignez pas, s'il vous plaist, & comme Dieu tout-puissant, de parler à vostre serviteur qui vous offre sa priere, & comme pere des misericordes de répondre à un pecheur miserable. Je prens la hardiesse de vous demander si mon enfance a succedé à quelque autre âge qui fust finy avant elle; & si cet autre âge est celuy que j'ay passé dans le ventre de ma mere, & dont j'ay oüy dire quelque chose, ayant vû moy-mesme des femmes durant leur grossesse. Mais encore qu'estois-je avant que d'estre cõceu? Avois-je quelque estre, & étois-je quelque part? Je vous prie de me le dire, ô mon Dieu! ô mon amour! Car ni mon pere, ni ma mere, ni l'experience des autres, ni ma memoire n'ont pû m'apprendre rien sur ce poinct. Mais ne vous mocquez-vous point de moy lors que je vous fais ces questions, vous qui me commandez seulement de vous loüer des choses dont j'ay cõnoissance, & de vous en rẽdre l'hõneur & la gloire? Je vous glorifie, Seigneur du ciel & de la terre, & je me cõfesse redevable à vôtre bonté des commencemens de ma vie & de mon

enfance dont je n'ay aucun souvenir, & dont vous ne donnez aucune connoissance aux hommes que parce qu'ils peuvent juger ce qui s'est passé dans eux-mesmes en remarquant ce qui se passe dans les autres, & qu'ils peuvent apprendre plusieurs choses qui leur sont arrivées dans ce premier âge, en ajoûtant creance au rapport que leur en font des nourrices & de simples femmes. Enfin j'estois & je vivois déja en ce temps de mon enfance, & je cherchois des signes pour faire connoistre aux autres mes desirs & mes volontez.

De qui, Seigneur, une telle creature peut-elle recevoir l'estre & la vie, sinon de vous? Quelqu'un peut-il se rendre le createur de soy-mesme? Et y a-t-il une autre source d'où l'estre & la vie puisse découler sur nous que vostre toute-puissance qui nous tire du neant; que vous, mon Dieu, en qui l'estre & la vie ne sont qu'une mesme chose, parce que vous estes tout ensemble & le souverain estre & la souveraine vie? Car vous estes l'estre suprême, & vous ne changez jamais. Le jour present ne se passe point en vous qui estes toûjours immuable & toûjours le mesme: & toutefois c'est en vous-mesme qu'il se passe, parce que tous les temps sont en vous aussi bien que toutes les autres choses du monde, & qu'ils ne pourroient suivre leurs revolutions ordinaires, s'ils ne trouvoient en vous l'affermissement immobile de leur mouvement & de leur cours.

Ainsi, Seigneur, parce que vos années ne peuvent finir, elles ne sont qu'un jour qui dure toûjours & qui n'est ni passé ni futur, mais toûjours present. Et combien de nos jours & des jours de nos ancestres ont-ils déja passé par ce mesme jour immuable qui est en vous, dont ils ont receu la mesure de leur estre qui est si borné & si imparfait? Et combien d'autres jours passeront encore par ce mesme jour qui reglera toûjours leur cours & leur donnera

le peu d'estre qui leur est propre ? Mais vous, Seigneur, vous estes toûjours le mesme, & l'on peut dire de vous, que vous avez fait aujourd'huy tout ce que vous avez fait hier & dans les siecles passez ; & que vous ferez aujourd'huy tout ce que vous ferez demain, & dans tous les siecles à venir, parce que vous n'agissez que dans ce grand jour de l'eternité, qui contient en soy la durée de tous les temps, & n'est précedé ny suivy par aucun jour.

Il y en aura peut-estre qui ne pourront comprendre cette verité : mais qu'y puis-je faire ? Qu'ils ne laissent pas de se réjouïr avec moy, & de s'écrier : Quelle est cette haute & ineffable merveille? Qu'ils se réjouïssent mesme de leur ignorance, & qu'ils s'estiment heureux de ne pouvoir vous trouver, mon Dieu, puis qu'ils vous trouvent en effet lors qu'ils ne vous trouvent point ; vostre grandeur infinie estant cause qu'ils ne peuvent vous trouver ; au lieu que s'ils vous trouvent selon leur imagination & leur idée ; ils ne vous trouvent pas en vous trouvant, puis qu'ils ne sçauroient trouver par une intelligence finie & bornée comme est la leur, un Dieu infiny & incomprehensible comme vous estes.

CHAPITRE VII.

Il montre que l'enfance mesme est sujette à divers pechez.

SEIGNEUR, faites-nous misericorde. Malheur sur les pechez des hommes. Et cependant c'est un homme & un pecheur qui vous parle, & vous ne laissez pas d'avoir compassion de sa misere, parce que vous estes l'auteur de son estre, & que vous n'estes pas l'auteur des pechez qu'il a commis. Qui me pourra dire quels ont esté les pechez de mon

enfance? Car vostre Esprit saint nous a déclaré dans les Ecritures, que nul n'est exemt de peché en vostre presence, non pas mesme l'enfant qui n'a vescu sur la terre que durant l'espace d'un jour. Qui me les racontera? Ne sera-ce point quelque enfant dans lequel je puisse remarquer les choses qui se sont passées dans moy-mesme, & dont je ne sçaurois me souvenir?

En quoy donc pouvois-je pecher alors? Estoit-ce en ce que je pleurois dans l'ardeur & dans l'impatience de tetter? Car si j'estois maintenant aussi aspre & aussi ardent à manger des viandes que j'estois alors à sucer le lait, on se mocqueroit de moy; & l'on me reprendroit avec tres-grande raison. Ces actions que je faisois meritoient donc d'estre reprises: mais parce que je n'eusse pas entendu ceux qui m'eussent voulu reprendre, ni la raison, ni la coûtume ne permettoient pas que l'on m'en reprist. Aussi nous nous défaisons de ces promtitudes & de ces impatiences à mesure que nous avançons dans l'âge: ce qui témoigne qu'elles sont mauvaises, puis qu'on ne voit point d'homme de jugement qui voulant retrancher d'une chose ce qui la rend defectueuse en retranche ce qui est bon. N'est-il pas vray qu'en cet âge mesme, quoy que si tendre, un enfant fait mal de demander avec tant d'ardeur & avec larmes des choses qui luy sont nuisibles; de se dépiter, & de s'aigrir contre ceux qui ne luy sont point soûmis, contre des personnes libres, & que leur âge avancé luy doit rendre venerables, contre son pere & sa mere, & contre tant d'autres qui sont incomparablement plus sages que luy; & de s'efforcer mesme autant qu'il peut de les blesser en les frappant, parce qu'ils ne veulent pas faire tout ce qu'il desire d'eux, & qu'ils ne luy obeïssent pas aveuglément en des choses qui luy seroient pernicieuses?

Ainsi la foiblesse du corps est innocente dans les enfans : mais l'esprit des enfans n'est pas innocent. J'en ay veu un que j'ay remarqué particulierement avoir esté si jaloux & si envieux qu'il en estoit devenu tout pasle ; & que ne sçachant pas mesme encore parler il ne laissoit pas de regarder avec colere & avec aigreur un autre enfant qui tettoit la mesme nourrice que luy. Ce qui est si ordinaire & si connu de tout le monde, que les meres & les nourrices pretendent expier ces fautes de leurs enfans par je ne sçay quels remedes superstitieux. Mais peut-on se persuader qu'un enfant soit innocent, lors que trouvant dans les mammelles de sa nourrice une source tres-abondante de lait ; & qu'étant si riche, pour le dire ainsi, de ce premier bien de la nature ; qu'il y en a assez pour luy & pour un autre, il en est neanmoins si avare qu'il ne peut souffrir qu'un autre enfant aussi foible & aussi jeune que luy, qui a un extrême besoin de cet unique secours de son indigence & de cette seule nourriture qui peut conserver sa vie, entre en partage avec luy, & reçoive ce qu'il a de trop ? On souffre toutefois avec douceur, & mesme avec tendresse ces injustices & ces passions en ces petites creatures, quoy que ce soient des defauts, & qui ne sont pas de peu d'importance, parce qu'on sçait qu'ils passeront avec l'âge. Autrement on n'auroit pas raison de les souffrir. Et c'est pourquoy aussi l'on ne peut les pardonner aux personnes plus âgées.

C'est donc à vous, ô mon Seigneur, & mon Dieu, que je dois rendre de justes loüanges comme à l'auteur de la vie, qui donnez aux enfans un corps enrichy de ses organes, composé de ses membres, & orné de l'éclat & de la beauté de ses lineamens & de sa figure : & qui avez imprimé dans toutes ses puissances naturelles comme un instinct

& un mouvement actif & secret, qui luy fait employer tous ses efforts pour conserver l'integrité & la perfection de ses parties. C'est avec raison que vous m'ordonnez, mon Dieu, de vous benir & de vous glorifier pour tous ces dons que j'ay receus de vostre liberalité, & de chanter des Cantiques de loüanges en l'honneur de vostre nom si grand & si ineffable. Car vous seriez toûjours reconnu comme le Dieu tout-puissant, & dont la bonté n'est pas moins infinie que la puissance, quand vous n'auriez produit que ces beaux & ces excellens ouvrages que nul n'est capable de produire que vous seul, qui estes cette unité indivisible d'où procedent toutes les diverses qualitez des estres, cette beauté originelle dont reluisent quelques traits dans toutes les beautez de la nature, & cette loy vivante & souveraine qui regle tout l'ordre de l'univers.

Je n'ay parlé de ce premier âge, mon Dieu, que pour marquer les premieres obligatiōs dont je vous suis redevable. Car du reste à peine puis-je me resoudre à le compter comme une partie de la vie que j'ay passée en ce monde, puisque je ne me souviens point d'avoir vescu durant tout ce temps; que je n'en ay pû rien sçavoir que ce que j'en ay appris par le témoignage & par le rapport des autres, & par ce que j'en ay pû remarquer moy-mesme dans les enfans, quoy que d'ailleurs ces cōjectures soient tres-fidelles & tres-assurées: puis qu'enfin pour ce qui regarde ma propre connoissance & mon souvenir, il ne m'en reste non plus d'idée que de celuy que j'ay passé dans le ventre de ma mere, & qu'ils sont tous deux ensevelis pour moy dans l'obscurité des mesmes tenebres. Que si j'ay esté conceu dans l'iniquité, & si le peché estoit en moy lors que ma mere me nourrissoit en son sein; dites, je vous prie, à vostre serviteur, ô mon Seeigneur & mon Dieu, en quel temps & en quel lieu j'ay pû jamais

jamais avoir esté innocent. Mais j'ay assez parlé de cet âge ; & en vain je m'y arresterois davantage, puis qu'il n'en reste aucune trace dans mon esprit.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle sorte les enfans apprennent à parler.

DE l'enfance je suis passé dans l'âge qu'on appelle puerile : ou plûtost cet âge est venu à moy & a succedé à l'enfance, qui à parler proprement ne s'en estoit pas allée (car où seroit-elle allée ?) mais qui toutefois n'estoit plus, puis que je n'estois plus ce petit enfant qui ne parloit point ; mais un enfant un peu plus grand qui sçavoit déja parler. Je me souviens de cet âge ; & j'ay remarqué depuis de quelle sorte j'avois appris à parler. Car je n'ay eu personne qui m'ait fait apprendre des mots avec quelque ordre & quelque methode, ainsi que l'on fit bien-tost aprés, lors qu'on m'apprit à connoistre les lettres pour m'apprendre à lire. Mais lors que me servant de divers cris, de differens accens de la voix, & de plusieurs mouvemens du corps pour découvrir la pensée & le desir de mon cœur, afin qu'on fist ce que je voulois, je ne pouvois exprimer tous mes sentimens ni les rendre intelligibles à ceux à qui je desirois les faire entendre ; je commençay par l'intelligence naturelle que vous m'avez donnée, mon Dieu, à prendre peine de retenir & d'imprimer fortement dans ma memoire les noms & les mots que j'entendois dire aux personnes qui me parloient : & lors qu'ensuite de la parole qu'ils avoient dite ils s'avançoient vers quelque chose, je remarquois & retenois qu'elle s'appelloit du nom qu'ils luy donnoient lors qu'ils la vouloient montrer : & je jugeois qu'ils la vouloient

montrer en considerant les mouvemens qu'ils faisoient du corps ; ces gestes estant comme des paroles naturelles communes à toutes les nations, qui se forment par des signes ou de la teste, ou des yeux, par les actions des autres parties du corps, & par le ton de la voix qui découvre le desir de l'ame dans tout ce qu'elle demande, ou veut avoir, ou rejette, ou fuit.

Ainsi entendant redire souvent les mesmes paroles, dont chacune estoit arrangée selon sa place naturelle dans les differens discours que l'on tenoit devant moy, je remarquois peu à peu ce qu'elles signifioient ; & ayant accoûtumé ma langue à les prononcer, je m'en servois pour faire connoistre ce que j'avois dans le cœur. Je commençay de cette sorte à me servir des mesmes signes que les autres pour leur déclarer mes sentimens ; & j'entray plus avant dans la societé de cette vie pleine de tant d'orages & de tempestes, demeurant soûmis en tout à l'autorité de mon pere & de ma mere, & obeïssant encore aux personnes avancées en âge qui me gouvernoient.

CHAPITRE IX.

Il parle de l'aversion pour l'étude ; de l'amour du jeu, & de la crainte des chastimens qui sont ordinaires aux enfans.

N'AY-JE pas sujet, mon Dieu, de déplorer les miseres & les tromperies que j'ay éprouvées en cet âge, puis qu'on ne me proposoit point d'autre regle de bien vivre, que de suivre la conduite & les avertissemens de ceux qui ne travailloient qu'à m'inspirer le desir & l'ambition de paroistre un jour avec éclat dans le monde, & d'ex-

celler en cet art de l'éloquence, qui fait acquerir de l'honneur parmy les hommes, & des richesses fausses & trompeuses? De là on m'envoya à l'école pour apprendre à lire. J'ignorois absolument à quoy ce travail & cette étude me pouvoient servir: mais mon ignorance n'empeschoit pas que je ne fusse chastié de ma negligence & de ma paresse. Car la severité de cette exacte discipline estoit loüée des personnes âgées, & l'exemple aussi bien que le grand nombre de ceux qui dans leur enfance avoient passé par ces chemins aspres & difficiles, nous tenoit lieu d'une loy & d'une necessité d'y passer comme eux; estant ainsi contraints d'essuyer les peines & les sueurs de cette dure & longue carriere de nos études, & de gemir sous le joug des travaux & des douleurs, qui se sont multipliez de cette sorte sur la posterité du premier homme.

Pendant ces exercices de mon enfance je fis rencontre de quelques-uns de vos serviteurs qui vous invoquoient dans leurs prieres; & j'appris d'eux (autant que je pouvois estre capable de concevoir quelque idée de vous) que vous estiez quelque chose de grand & de sublime, & qu'encore que vous fussiez caché à nos sens, vous pouviez exaucer nos prieres & nous secourir. Ensuite dequoy je commençay, tout enfant que j'estois, à vous demander l'assistance, & à m'adresser à vous comme à mon refuge & à mon asyle: J'apprenois à ma langue begayante à vous invoquer; & quoy que je fusse petit, l'affection avec laquelle je vous priois d'empescher que je n'eusse point le foüet à l'école n'estoit pas petite. Or il arrivoit souvent que vous n'exauciez pas ma priere: (ce que vous faisiez pour mon bien) & alors les personnes âgées, & mesme mon pere & ma mere, qui n'eussent pas voulu qu'il me fust arrivé aucun mal, se rioient de mes douleurs, qu'ils consideroient comme de legeres pei-

nes, & qui passoient dans mon esprit pour le plus grand & le plus redoutable de tous les maux.

Seigneur, se peut-il trouver quelqu'un qui sans avoir rien de l'insensibilité de quelques naturels stupides, que l'on voit supporter les tourmens avec une dureté inébranlable, ait un si grand cœur, une ame si genereuse & si heroïque, & soit attaché à vous par une affection si puissante? Se peut-il, dis-je, trouver un homme, qui s'estant consacré à vostre service: soit tellement élevé au dessus de l'infirmité humaine par la grandeur de son zele, & par la fermeté de son courage; qu'il se mocque des chevalets, des ongles de fer, & des autres especes de gesnes & de tortures, dont l'horreur fait trembler les hommes dans toute la terre, & les porte à vous demander avec un humble fremissement qu'il vous plaise les en garantir? Et que non seulement il se rie de ces supplices, mais se mocque mesme de ceux qui les apprehendent avec tant d'effroy, comme mon pere & ma mere se mocquoient de ces chastiemens & de ces peines que je recevois de mes maistres? Car il est vray que je ne les apprehendois pas moins que les hommes apprehendent les plus grands supplices, & qu'ils ne vous demandent pas avec plus d'ardeur de les en délivrer, que je vous conjurois d'éloigner de moy ces tourmens de petits enfans. Mais je ne laissois pas d'estre coupable de paresse & de negligence, ou en écrivant moins, ou en lisant moins, ou en apprenant moins mes leçons que je ne devois.

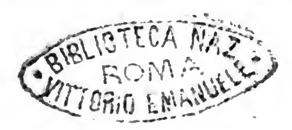
Car je ne manquois pas, Seigneur, ni d'esprit, ni de memoire: & vostre bonté a voulu que j'en eusse assez pour cet âge. Je ne manquois que d'affection à l'étude, laquelle estoit bannie de mon cœur par la passion du jeu qui me possedoit, & qui estoit la premiere cause de tous les traitemens rigoureux que je souffrois. Cependant ceux qui

punissoient en moy cette passion estoient possedez d'une pareille. Car les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes ; & celles des enfans au contraire sont punies par ceux mesmes qui les imitent, sans que nul ait pitié ni des enfans ni des hommes, qui sont encore plus enfans qu'eux. Et certes un juge équitable peut-il approuver que je fusse puny avec rigueur, à cause que je joüois à la paulme en un âge où l'on est enchanté de ce divertissement, & que ce jeu retardoit un peu le progrés que jeusse pû faire dans les lettres humaines, & dans les sciences seculieres, lesquelles ne devoient elles-mesmes me servir un jour que d'un jeu d'esprit plus indigne de la sagesse & de la gravité d'un homme, que ce plaisir des sens ne l'estoit de la foiblesse & de la legereté d'un enfant ? Et ce maistre qui me chastioit agissoit-il luy-mesme avec plus de moderation & de retenuë que moy, puis que lors qu'il estoit vaincu en quelque petite dispute par un homme de sa profession, il estoit plus émeu de dépit & de jalousie que je n'estois lors qu'un de mes compagnons m'avoit gagné une partie à la paulme ?

CHAPITRE X.

Il explique de quelle sorte l'amour du jeu, des fables & des spectacles le rendoit paresseux dans ses études.

JE pechois neanmoins contre vous, mon Dieu, qui avez non seulement étably un ordre immuable dans les choses naturelles que vous avez toutes creées ; mais qui reglez mesme les desordres du peché, dont vous n'estes point l'auteur. Je pechois en desobeïssant aux commandemens de mes parens & de mes maistres, puis que de quelque esprit



qu'ils fussent poussez touchant mes études, je pouvois toûjours, lors que je serois avancé en âge, me servir utilement des lettres & des sciences qu'ils desiroient que j'apprisse. Car ma desobeïssance ne venoit pas de sagesse, ny du choix que j'eusse fait de quelque exercice plus excellent & plus saint: mais elle n'avoit point d'autre source que la passion du jeu, que l'amour de ces exercices de divertissement & de plaisir, où je me picquois d'honneur de remporter toûjours la victoire, & les délices que je trouvois dans le recit de quelques fables & de quelques aventures feintes & imaginaires, qui me charmant par l'oreille & flatant ma curiosité, en redoubloient l'ardeur & la faisoient passer ensuite de mes oreilles dans mes yeux, parce qu'elles allumoient en moy un desir violent de voir ces spectacles que l'on represente sur les theatres, & d'assister à ces jeux publics qui servent de divertissement aux personnes plus âgées. En quoy toutefois il est remarquable, qu'à cause que les Magistrats qui les font representer, possedent les premieres charges & les plus éminentes dignitez, il n'y a presque point de pere qui ne desire de voir ses enfans élevez à ce haut degré d'honneur auquel est attaché le pouvoir de faire joüer ces comedies. Et cependant ils souffrent volontiers qu'on les chastie lors que pour se trouver à ces jeux ils se détournent de leurs études, par lesquelles neanmoins ils souhaitent qu'ils se rendent capables de monter aux plus grands honneurs de la Republique, pour avoir le droit de donner au peuple le plaisir de ces spectacles. Seigneur, regardez avec les yeux de vostre misericorde ces miseres de la vanité des hommes. Délivrez-en, s'il vous plaist, ceux qui vous invoquent déja comme moy; & délivrez-en aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, afin qu'ils vous invoquent, & que vous acheviez de les en délivrer entierement.

CHAPITRE XI.

Il décrit de quelle sorte estant tombé malade dans son enfance il desira d'estre baptizé : & ce qui porta sa mere à differer son Baptesme.

ESTANT encore dans l'enfance, j'avois entendu parler de la vie eternelle qui nous a esté promise par le mystere de l'Incarnation de JESUS-CHRIST vostre Fils & nostre Seigneur, qui est venu guerir nostre orgueil par son humilité prodigieuse. Et ma mere ne m'eut pas plûtost mis au monde, qu'agissant comme une personne qui avoit une ferme esperance en vous ; elle eut le soin de me faire marquer du signe de la Croix sur le front, en me mettant au nombre des Catechumenes, & de me faire gouster ce sel divin & mysterieux, qui est une figure de la vraye sagesse.

Vous sçavez, Seigneur, que lors que j'estois encore enfant, je me trouvay un jour surpris d'une douleur d'estomac, & pressé d'un étouffement si soudain & si violent, qu'on me croyoit prest de rendre l'esprit. Vous sçavez, dis-je, mon Dieu, vous qui deslors m'aviez pris en vostre garde, avec quelle ferveur & quelle foy je demanday à recevoir le Baptesme de JESUS-CHRIST vostre Fils, qui est mon Seigneur & mon Dieu, & que j'en conjuray la tendresse & la charité de ma mere, & de la mere commune de tous les fidelles, qui est vostre Eglise. Vous sçavez combien ma mere fut troublée dans la surprise d'un mal si subit & si mortel ; que son cœur chaste se pressant de m'enfanter comme une seconde fois, en me procurant par la foy

la vie eternelle, elle se sentoit plus animée d'ardeur & d'amour pour me mettre ainsi dans le ciel, qu'elle ne l'avoit esté pour me mettre au monde, & qu'elle se hastoit pour donner ordre à me faire recevoir les Sacremens divins & salutaires, afin que je fusse purifié de mes pechez, en faisant profession de croire en vous JESUS mon Sauveur. Mais dans ce mesme temps je me trouvay soulagé ; & mon mal diminuant on differa de me laver dans les eaux sacrées du Baptesme, parce qu'on croyoit qu'il estoit comme impossible que recouvrant la santé, je ne me soüillasse encore par de nouvelles offenses, & que l'on craignoit de m'exposer à ce danger, parce que les crimes ausquels on retombe aprés avoir esté plongé dans ce bain celeste, sont beaucoup plus grands & plus perilleux que ceux que l'on a commis avant qu'estre baptisé.

Ainsi je croyois deslors en vous aussi-bien que ma mere & toute nostre famille. Et il ne restoit plus que mon pere qui n'y croyoit pas encore, & qui ne put neanmoins par ses persuasions surmonter dans mon esprit l'autorité si legitime que ma mere y avoit acquise par son insigne pieté, ni me détourner par son exemple de croire en vous & en JESUS-CHRIST. Car elle travailloit sans cesse afin que je vous eusse plûtost pour pere, vous qui estes mon Dieu & mon Createur, que celuy par lequel vous m'aviez donné la vie. Et vostre grace la soûtenoit & l'assistoit en ce dessein, la rendant plus forte & plus puissante que son mary, à qui elle ne laissoit pas, quoy qu'elle fust beaucoup meilleure que luy, d'estre soûmise en toutes choses, parce qu'en cela mesme c'estoit à vous qu'elle estoit soûmise, puis que c'est vous qui luy commandiez de luy obeïr.

Pardonnez-moy, s'il vous plaist, mon Dieu, le desir que j'ay de sçavoir, si toutefois vous voulez bien

bien que je le sçache, par quel conseil on differa lors de me baptiser, & s'il m'estoit utile que l'on m'eust ainsi comme abandonné à moy-mesme, & donné comme une pleine & entiere liberté de me laisser aller aux vices & aux pechez. Car si ce n'étoit pas me donner cette liberté, d'où vient qu'encore aujourd'huy nous entendons si souvent retentir à nos oreilles cette parole commune sur le sujet de toutes sortes de personnes : Laissez-le : Qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé : quoy que pour ce qui regarde la santé du corps nous ne disons pas : Laissez-le : Qu'il se blesse de nouveau, s'il veut, il n'est pas encore guery.

Combien donc eust-il mieux valu qu'on n'eust pas retardé davantage à me procurer la guerison de mon ame, & que j'eusse employé tous mes efforts, aussi bien que mes parens tous leurs soins, afin que je pusse conserver par le secours de vostre puissance la santé spirituelle que j'eusse receuë par le don de vostre grace ? Il est sans doute que cette conduite m'eust esté plus avantageuse que l'autre. Mais quoy ! Il estoit si aisé de voir qu'au sortir de mon enfance j'allois estre exposé à tant de violentes tentations, & agité de tant de flots & de tant d'orages, que ma mere qui les prévoyoit bien aima mieux abandonner à tous ces perils cette terre qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que l'image mesme & la forme divine que j'aurois receuë au Baptesme.



CHAPITRE XII.

Comme Dieu faisoit tourner à son bien la contrainte dont on usoit envers luy, pour le faire étudier.

AINSI dans tout ce temps de mon enfance que l'on n'apprehendoit pas tant pour moy que celuy de la jeunesse où j'entray depuis, je n'avois point d'affection pour l'étude des lettres humaines, & avois une aversion étrange de la severité avec laquelle on me pressoit de m'y appliquer. Mais on ne s'arrestoit pas à mon inclination & à ma mollesse, & l'on me pressoit toûjours : De sorte que l'on me faisoit du bien sans que neanmoins je fisse bien, puis que l'éloignement que j'avois de tout travail m'eust empesché de rien apprendre si l'on ne m'y eust contraint, & que nul ne fait bien une action, quoy que bonne, s'il ne la fait volontairement. Ceux mesme qui me pressoient d'étudier ne faisoient pas bien ce qu'ils faisoient : mais vous, ô mon Dieu, me faisiez du bien par eux lors qu'ils faisoient mal, puis qu'ils n'avoient point d'autre but dans mes études que de me donner le moyen de rassasier un jour deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve en effet l'indigence & la pauvreté dans les richesses, & l'autre l'ignominie & la honte dans la gloire.

C'estoit ainsi, Seigneur, que vous qui sçavez le nombre des cheveux de nostre teste, faisiez servir à mon avantage & à mon bien les fautes que je commettois en refusant d'étudier. Car je meritois bien d'estre chastié, puis que n'estant encore que petit enfant, j'estois déja si grand pecheur. D'où il paroist que vous me fasiez du bien par ceux qui n'en faisoient pas ; & que vous trouviez dans moy-

mesme dequoy venger les pechez que je commettois moy-mesme. Car c'est un ordre immuable de vostre sagesse, ô mon Dieu, que toute ame dereglée trouve sa peine dans ses propres dereglemens.

CHAPITRE XIII.

De la vanité des fables & des fictions poëtiques qu'il aimoit avec passion.

JE ne suis pas encore tout-à-fait bien éclaircy d'où procedoit l'aversion que j'avois pour la langue Grecque, laquelle on me montroit en mon enfance. Car pour ce qui est de la Latine, je l'aimois: mais je n'en aimois pas ce que les premiers maistres enseignent. J'en aimois seulement ce que montrent ceux qu'on appelle Grammairiens, ne trouvant pas moins de dégoust ni moins de difficulté en ces premieres instructions, où l'on apprend à lire, à écrire, & à compter, qu'en la langue Grecque. Et quelle estoit la cause de ce mouvement en moy, sinon le peché & la vanité qui estoient répandus dans toute ma vie; sinon la corruption de ma chair, & de ma sensualité; sinon le déreglement de mon esprit qui estoit volage & leger, sans solidité & sans arrest; puis que ces premieres connoissances des enfans, qui font qu'encore aujourd'huy je puis lire tout ce qui est écrit, & écrire tout ce que je veux, estoient plus certaines, & en cela meilleures que ces secondes, où j'estois obligé de me souvenir des vaines & fabuleuses avantures d'un Prince errãt tel qu'estoit Enée, lors que j'oubliois mes égaremens & mes erreurs; & où l'on m'enseignoit à pleurer la mort de Didon, à cause qu'elle s'estoit tuée par un transport violent de son amour, cependant que j'estois si miserable que de regarder d'un œil

ſec la mort que je me donnois à moy-meſme en m'attachant à ces fictions & en m'éloignant de vous, mon Dieu, qui eſtes ma vie. Car y a-t-il une plus grande miſere que d'eſtre miſerable ſans reconnoiſtre, & ſans plaindre ſoy-meſme ſa propre miſere; que de pleurer la mort de Didon, laquelle eſt venuë de l'excés de ſon amour pour Enée; & de ne pleurer pas ſa propre mort, qui vient du défaut d'amour pour vous?

Je ne vous aimois pas, ô mon Dieu! vous qui eſtes la lumiere de mon cœur, la nourriture interieure de mon eſprit, & l'époux qui ſoûtenez & fortifiez mon ame: je ne vous aimois pas, & j'eſtois ſeparé de vous comme par un adultere ſpirituel: & dans cette fornication j'entendois de tous coſtez retentir cette voix à mes oreilles: Courage, courage. Car l'amour qu'on a pour le monde eſt un amour d'adultere, qui nous éloigne de vous. Et l'on nous crie: Courage, courage, afin qu'eſtant homme comme les autres nous ayons honte de n'eſtre pas auſſi enchantez de ce fol amour, & auſſi perdus que le ſont les autres. Au lieu de pleurer une ſi grande miſere je pleurois la mort de Didon, qui s'eſtoit portée à cette derniere extremité de ſe tuer elle-meſme, en meſme temps que je me portois à cette baſſeſſe de m'attaquer aux dernieres de vos creatures, au lieu de m'attacher à vous, ô mon Dieu, & qu'eſtant tout terreſtre je me tournois toûjours vers la terre. Ainſi d'une part j'eſtois émû de douleur lors qu'on me défendoit de lire ces vers, où la fin tragique de cette Princeſſe eſt repreſentée: & de l'autre je ne les pouvois lire ſans en eſtre auſſi émû de douleur. Voilà les folies auſquelles on donne le nom de belles lettres, & de la partie la plus noble & la plus utile de la Grammaire; les premieres inſtructions qui nous apprenent à lire & à écrire, eſtant tenuës pour baſſes

& méprisables en comparaison de ces secondes.

Mais que vostre verité, mon Dieu, dise maintenant & crie au fond de mon ame: On se trompe, on se trompe: ces premieres instructions sont beaucoup meilleures, & plus utiles que les autres: car j'oublierois plus volontiers aujourd'huy les travaux d'Enée, & toutes les autres fables, que la science de lire & d'écrire. Je sçay neanmoins qu'il y a des toiles tenduës sur les portes des écoles des Grammairiens; mais on les doit plûtost considerer comme des rideaux qui couvrent la vanité de leurs erreurs, que comme des voiles qui cachent la verité de leurs mysteres, afin de les rendre plus venerables.

Au reste, je me soucie peu qu'ils s'élevent & qu'ils crient contre moy, je ne les crains point, mon Dieu, lorsque je vous confesse les choses qui me viennent en l'esprit, & que je prens plaisir à marquer mes fautes, & à reconnoistre le mauvais chemin que j'ay suivi, afin de m'échauffer davantage dans l'amour de vos saintes voyes. Que ces vendeurs ou ces acheteurs de cette partie des lettres humaines ne m'attaquent pas, puis que si je leur demande s'il est vray qu'Enée soit autrefois venu à Carthage, selon que Virgile le dit, les moins habiles d'entre eux me répondront qu'ils n'en sçavent rien, & les plus sçavans avoüeront qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande avec quelles lettres on écrit le nom d'Enée, tous ceux qui sçavent lire me répondront selon la verité, & selon que les hommes par un commun consentement ont reglé la forme & l'usage de ces caracteres. Que si je leur demande aussi lequel des deux il vaudroit mieux oublier, ou l'art de lire & d'écrire, ou les fictions des Poëtes; & duquel des deux on sentiroit plus la privation & le défaut dans le commerce de la vie civile, qui ne voit ce que répondront tous ceux

qui n'ont pas entierement perdu la raiſon ?

Je pechois donc dans mon enfance, lors que l'amour de ces choſes vaines me les faiſoit préferer à celles qui ſont ſolides & utiles : ou pour mieux dire lors que j'aimois les unes & que je haïſſois les autres, ne pouvant ſouffrir qu'avec peine & avec dégouſt qu'on repetaſt ſi ſouvent ; un & un ſont deux, deux & deux ſont quatre : & prenant au contraire un tres-grand plaiſir à repaiſtre mon eſprit de ces ſpectacles vains & imaginaires d'un cheval de bois remply de ſoldats armez, de l'embraſement de Troye, & de l'ombre de Creüſe.

CHAPITRE XIV.

Son averſion pour l'étude de la langue Grecque.

MAIS d'où vient que j'avois tant d'averſion de la langue Grecque, quoy qu'elle ſoit pleine de ſemblables contes ? Car Homere excelle dans ces inventions fabuleuſes, & charme l'eſprit par ces agreables reſveries. Je n'y trouvois neanmoins que du dégouſt lors que j'eſtois encore enfant. Et je croy que les enfans nez en Grece à qui l'on fait apprendre Virgile avec non moins de difficulté & de peine que j'en reſſentois en apprenant Homere, ne trouvent pas plus de gouſt en la magnificence de ces vers Latins, que j'en trouvois en la beauté de ces Grecs.

La difficulté que je rencontrois dans l'étude de cette langue étrangere, meſloit comme une eſpece d'amertume dans la douceur de ces fables, d'ailleurs ſi ingenieuſes & ſi charmantes. Car comme ce langage m'eſtoit entierement inconnu, on employoit la rigueur des menaces & des chaſtimens pour me forcer à l'apprendre. Ce n'eſt pas que la

langue Latine ne m'eust esté aussi inconnuë lors que j'estois à la mammelle : mais remarquant moy-mesme ce que chaque mot signifioit, je l'appris non seulement sans qu'on employast aucune rudesse ni aucune séverité pour m'y obliger, mais mesme parmy les caresses de mes nourrices, parmy les divertissemens que me donnoient ceux qui prenoient plaisir à me faire rire, & parmy les jeux & les passe-temps dont ils m'amusoient.

Ainsi j'appris le Latin, sans y estre porté par aucune crainte de la peine, en estant pressé au dedans de moy par l'envie de produire, & comme d'enfanter au dehors les pensées que javois conceuës dans mon esprit & dans mon cœur : & ne le pouvant faire qu'avec l'aide des paroles, j'apprenois à parler en entendant parler les autres, & formois mon langage sur le leur sans recevoir aucune instruction d'eux. D'où il paroist qu'on apprend plus aisément ces sortes de choses par une curiosité libre, volontaire & naturelle, que par une impression de crainte, & une violence étrangere. Mais vostre sagesse, ô mon Dieu, renferme dans les bornes de vos loix cette curiosité qui n'est que trop libre d'elle-mesme, en retenant par cette crainte ses débordemens & ses excés. Et cet ordre admirable de vostre justice s'étend depuis les petites peines dont on punit les enfans, jusqu'aux grands supplices qui peuvent exercer la patience des Martyrs. C'est ainsi que par ces amertumes salutaires vous nous rappellez à vous, en nous retirant de cette douceur pernicieuse & de ce plaisir funeste qui nous avoit éloignez de vous.



CHAPITRE XV.

Priere à Dieu.

SEIGNEUR, exaucez ma priere, afin que je ne succombe point sous les chastimens de vostre séverité paternelle, & que je ne cesse jamais de vous rendre des actions de graces pour cette infinie misericorde par laquelle vous m'avez tiré de tous mes déreglemens. Faites, s'il vous plaist, que je trouve en vous un plaisir & une douceur qui passe sans comparaison tous ces faux plaisirs dont j'estois esclave, que je vous aime d'un amour ferme & inébranlable; & que je me tienne toûjours à vostre main toute-puissante, m'y attachant avec toutes les forces de mon cœur & de mon ame, afin que vous me preserviez de toutes sortes de tentations jusqu'à la fin de ma vie.

Seigneur, vous estes mon Roy & mon Dieu. Que tout ce que j'ay appris d'utile dans mon enfance soit consacré à vostre service. Si je sçay parler, si je sçay lire, si je sçay écrire, si je sçay compter, que tout cela ne soit employé que pour vostre honneur & pour vostre gloire. Car quant aux choses vaines que j'ay apprises, vous m'avez chastié des fautes que je commettois en y prenant trop de plaisir, & vous m'avez depuis pardonné ces fautes. Ce n'est pas que je n'aye appris plusieurs paroles utiles parmy ces folies: mais on les pourroit aussi bien apprendre en des lectures plus serieuses; & ce seroit une voye seure pour bien instruire les enfans.



CHAPITRE XVI.

Contre les fables impudiques.

MAIS malheur à toy torrent funeste de la coustume. Qui peut avoir assez de force pour te resister ? Ne te secheras-tu jamais ? Jusqu'à quand entraisneras-tu les enfans d'Eve dans cette vaste & si perilleuse mer, dont à peine se peuvent sauver ceux mesmes qui la passent sur le bois de la Croix de JESUS-CHRIST ? N'ay-je pas vû dans ces livres que tu autorises un Jupiter tonnant & adultere tout ensemble ? Ce n'est pas que la puissance divine pust jamais estre jointe avec une si infame corruption. Mais ils ont faussement armé de foudres un homme vraiment soüillé de vices & de crimes, afin que l'autorité que luy donneroit son tonnerre imaginaire portast les hommes à l'imiter dans un adultare veritable. Et qui est celuy de ces Maistres des lettres humaines qui considere avec l'attention qu'il devroit ce qu'un auteur nourry comme eux dans ces sciences prophanes, & dans la religion du Paganisme a écrit dans ses livres contre les imaginations des Poëtes qu'ils estiment tant ; & qui s'estant fait cette objection : On me dira peut-estre qu'Homere feignoit ces choses, & qu'il attribuoit aux Dieux les mouvemens & les passions des hommes, répond aussi-tost : Il auroit mieux fait de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre ainsi les Dieux semblables aux hommes. Mais nous pouvons dire avec plus de verité ; que ce Poëte en effet inventoit ces choses ; & qu'il les inventoit afin qu'attribuant aux Dieux des actions criminelles, elles ne passassent plus pour des crimes, & que ceux qui les commettroient à l'ave-

Ces p roles sont Cicer

nir semblassent imiter plûtost les Dieux celestes & tout-puissans, que des hommes perdus & des scelerats.

Et neanmoins, ô fleuve infernal, les hommes ne laissent pas de se plonger avec plaisir dans tes eaux si sales & si corrompuës, & ils donnent mesme des recompenses à ceux qui leur apprennent ces folies si dangereuses. On les met en honneur & en credit, comme des choses grandes & importantes: Et on les enseigne publiquement & à la veuë des Magistrats, qui ordonnent des gages à ces Professeurs publics, outre ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qu'ils instruisent. Et aprés cela, fleuve malheureux, tu fais encore retentir le bruit de tes flots & des cailloux qu'ils entraisnent; & nous entendons ces personnes qui nous crient: C'est dans ces livres que l'on apprend la pureté de la langue: C'est de ces livres qu'il faut tirer cette éloquence, qui est si necessaire pour persuader ce que l'on desire, & pour exprimer avec grace ses avis & ses sentimens. N'aurions-nous donc jamais sceu ce que signifient ces mots une pluye d'or, le sein d'une femme, une tromperie, les voutes du ciel, & les autres que nous lisons dans un endroit de l'Eunuque de Terence, si ce Poëte ne nous representoit un jeune homme vicieux & débauché, qui racontant une action infame qu'il avoit commise, dit qu'il avoit esté enflammé à la commettre par l'exemple de Jupiter mesme, ayant remarqué dans un tableau peint sur la muraille, que ce Dieu avoit fait descendre une pluye d'or dans le sein de Danaé, & avoit ainsi trompé cette femme? Mais voyez un peu de quelle sorte il s'anime luy-mesme à satisfaire sa brutale passion, comme ayant pour maistre & pour modelle celuy que le ciel adore. Un Dieu, dit-il, l'a bien voulu faire. Mais quel Dieu? Celuy qui fait trembler les voutes du ciel par le

bruit de son tonnerre. Et moy qui ne suis qu'un des moindres d'entre les hommes, j'aurois honte d'imiter le plus grand des Dieux ? Non certes : aussi l'ay-je imité, & avec joye.

N'est-il pas tres-vray de dire que cette honteuse description n'estoit nullement necessaire pour nous faire apprendre ces paroles avec plus de facilité : mais que ces paroles au contraire sont tres-propres pour faire commettre aux hommes cette infamie détestable avec plus de hardiesse ? Je ne condamne point les paroles, que je considere en elles-mesmes comme des vases riches & précieux. Je condamne seulement la corruption du vin qui est enfermé dans ces coupes d'or, que ces Docteurs qui estoient yvres eux-mesmes nous presentoient, voulant nous enyvrer aussi-bien qu'eux, & le voulant jusqu'à nous chastier severement si nous refusions d'en boire, sans qu'il nous fust permis d'en appeller au jugement d'un homme sobre. Cependant, mon Dieu, qui me faites la grace de reconnoistre devant vous les desordres de ma vie passée, sans apprehender la rigueur de vostre justice, j'ay appris tres-volontiers toutes ces folies : je les apprenois avec plaisir, miserable que j'estois, & c'estoit ce qui me faisoit passer pour un enfant de grande esperance.

CHAPITRE XVII.

Il se plaint de la vanité qu'on luy donnoit en l'exerçant à imiter en prose les pensées des Poëtes, & à les reciter en public.

PERMETTEZ, mon Dieu, que je marque icy combien j'usois mal de la raison & de l'intelli-

gence qu'il vous a plû me donner, en reconnoiſſant combien je me tourmentois l'eſprit, & l'occupois avec effort & avec violence dans ces folies & ces égaremens ridicules, lors qu'on m'obligeoit d'exprimer en proſe les paroles ardentes & enflammées de la Junon de Virgile, qui dans le tranſport de ſa colere ſe plaint en elle-meſme de ce qu'elle ne pouvoit empeſcher le Roy des Troyens d'arriver en Italie : & qu'on m'excitoit à ce travail, ou par l'honneur des loüanges qu'on me faiſoit deſirer, ou par la honte du blâme qu'on me faiſoit fuir, ou par la rigueur des chaſtimens qu'on me faiſoit craindre. Je ſçavois bien que Junon n'avoit jamais dit ces paroles : mais on nous contraignoit de nous égarer pour ſuivre ces fictions poëtiques, & de repreſenter en noſtre ſtyle ce que le Poëte décrit dans ſes vers. Et celuy-là remportoit le prix & la gloire d'avoir excellé ſur tous les autres, qui ſelon l'éminence & la dignité de ces perſonnes imaginaires, dont il repreſentoir les paſſions, avoit animé plus puiſſamment leurs coleres & leurs plaintes; qui les avoit fait paroiſtre plus vives & plus naturelles, & qui avoit ſoûtenu la force du raiſonnement & des penſées, par des expreſſions plus propres & plus élegantes.

Mais helas! ô mon Dieu! ô ma veritable vie! qu'y avoit-il de ſolide en ces vaines acclamations & en ces faux applaudiſſemens qu'on me donnoit, lors que j'avois mieux recité ces déclamations fabuleuſes que pluſieurs de mes compagnons? Ces recompenſes d'honneur eſtoient-elles autre choſe que du vent & de la fumée? & n'y avoit-il point d'autres ſujets où mon eſprit & ma langue puſſent s'exercer? Ne les pouvois-je pas employer, Seigneur, à reciter & à chanter vos loüanges, que vous avez vous-meſme dictées dans vos Ecritures ſaintes, qui euſſent ſoûtenu & affermy la mobilité

legere & volage de mon cœur, comme les branches des arbres soûtiennent & arrestent les pampres de vigne qui y sont enlassez & attachez : qui l'eussent empesché de s'évaporer & de se perdre dans le vague de ces chimeriques resveries, & d'estre la proye & le jouët des esprits impurs qui volent dans l'air ? Car il y a plusieurs manieres de sacrifier aux Anges rebelles.

CHAPITRE XVIII.

Que les hommes ont plus de soin d'observer les loix des Grammairiens que celles de Dieu.

MAIS qui peut trouver étrange, mon Dieu, que je m'emportasse de la sorte en des amusemens si frivoles, & qu'en me détachant de vous, qui habitez dans le fond du cœur, je me répandisse tout au dehors, puis qu'on ne me proposoit à imiter que des personnes, qui décrivant quelque action loüable qu'ils eussent faite n'eussent pu laisser échaper un mot barbare, ou quelque faute contre les regles de la Grammaire, sans en rougir lors qu'ils en estoient repris, & sans en recevoir une extrême confusion : & qui au contraire traçant un tableau de leurs débauches & de leurs déreglemens, avec un discours exact dans ses paroles, juste dans sa structure, & magnifique dans ses ornemens & dans ses pensées, estoient écoutez avec applaudissement, & s'élevoient dans une estime presomptueuse de leur suffisance ?

Seigneur, vous voyez ces choses; & en les voyant vous vous taisez, parce que vostre patience est invincible & que vostre misericorde est infinie, quoy que l'une & l'autre soit inseparable de vostre justice. Que si vous vous taisez pour un temps, vostre

ſilence ne durera pas toûjours ; & vous retirerez dés maintenant de la profondeur de cet abyſme l'ame qui vous cherche, qui ſent un deſir, & comme une ſoif ardente de ces délices ſacrées que vous faites goûter en vous, & dont le cœur vous dit ſans ceſſe : Seigneur, j'ay cherché voſtre viſage, & je le chercheray toûjours. Mais c'eſt au contraire eſtre éloigné de voſtre divin viſage que d'eſtre dans la nuit ſombre & tenebreuſe de ſes paſſions. Car ce n'eſt point par le mouvement du corps, ni par les eſpaces des lieux que nous nous éloignons de vous, Seigneur, ou que nous retournons à vous. Et lors que nous liſons dans l'Evangile que le plus jeune de vos deux fils s'en alla dans une terre fort éloignée, nous ne devons pas nous imaginer qu'il monta ſur des chevaux, ou ſur un chariot, ou ſur un vaiſſeau, ou qu'il vola par l'air avec des ailes viſibles, ou enfin qu'il fit un long voyage à pied en marchant ſur la terre à l'ordinaire des hommes ; mais que s'eſtant éloigné de vous par le mouvement du cœur, il diſſipa dans ſes profuſions & dans ſes débauches les biens qu'il avoit receus de vous. Car vous luy avez aſſez témoigné voſtre bonté paternelle, en luy accordant d'abord le bien qu'il vous demandoit pour vous quitter : mais vous la luy témoignaſtes encore beaucoup davantage, lors que revenant à vous dans ſon extrême miſere vous le receuſtes avec tant de tendreſſe & d'affection. Voilà de quelle ſorte il s'eſtoit plongé dans les déreglemens d'une paſſion tenebreuſe : & c'eſtoit ainſi qu'il s'eſtoit éloigné de la lumiere de voſtre viſage.

Conſiderez ce deſordre, ô mon Seigneur & mon Dieu, & conſiderez-le comme vous faites avec patience & avec douceur. Les hommes ont un ſoin prodigieux d'obſerver toutes les loix & toutes les regles du diſcours, qui s'étendent juſqu'aux moindres mots, & juſqu'aux ſyllabes meſmes, & qui

leur ont esté prescrites par de simples hommes comme eux. Et en mesme temps ils foulent aux pieds les loix & les regles eternelles du salut eternel qu'ils ont receües de vostre souveraine majesté. Ce qui passe dans un tel excés, que si un homme qui fait profession de sçavoir ou d'enseigner ces regles de la Grammaire établies par un long usage, prononce en Latin ce nom d'homme sans marquer l'aspiration dans sa premiere syllabe, il blesse davantage l'esprit de ceux qui l'écoutent, que si violant vos regles divines, il portoit une haine mortelle à un homme lequel il est obligé d'aimer en qualité d'homme, comme estant homme luy-mesme. Ils ne considerent pas que lors qu'un homme en hait un autre, il se fait sans comparaison plus de mal, par cette haine que ne luy en pourroit faire l'ennemy le plus barbare: & qu'il ne sçauroit exercer tant de cruauté contre celuy qu'il veut perdre, qu'il en exerce contre soy-mesme par cette passion violente qui luy déchire le cœur.

Et certes combien cette loy de ne point faire à autruy ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fist, est-elle plus profondement gravée dans nostre ame, que toutes ces loix & ces regles du langage ne le sont dans les livres des auteurs de Rhetorique? Et cependant on viole sans scrupule cette premiere, & l'on observe ces autres loix tres-religieusement. Que vostre conduite est admirable & secrette, ô Dieu de gloire & de majesté, qui demeurez en silence au plus haut des cieux, & qui selon la loy eternelle & immuable de vostre justice répandez de justes aveuglemens sur les passions injustes. Lors qu'un homme qui a dessein de passer pour éloquent parle devant un Juge en presence de tout un peuple, & qu'il poursuit avec une animosité furieuse la condamnation de celuy qu'il hait, il a un soin merveilleux de conduire si bien toutes ses paroles, qu'il

ne luy en échape une seule qui puisse blesser les regles de l'art, & qui choque tant soit peu l'oreille de ses auditeurs; & en mesme temps il ne se met point en peine de regler son esprit ny d'arrester la fureur qui le transporte, par laquelle il blesse la loy naturelle, & estant homme s'efforce de faire perdre la vie à un homme.

CHAPITRE XIX.

Des dereglemens des enfans qui passent ensuite dans les âges plus avancez.

JE commençois dés lors, mon Dieu, d'entrer insensiblement dans tous ces desordres. Mon esprit recevoit déja toutes les semences qui devoient produire un jour ces fruits malheureux; craignant beaucoup plus de faire une faute contre la Grammaire, que je n'avois soin aprés l'avoir faite de ne concevoir point de jalousie contre ceux qui n'en faisoient pas. Je reconnois, mon Dieu, & je confesse devant vous ces dereglemens de mon enfance, dans lesquels j'estois neanmoins loüé de ceux qui avoient sur moy une autorité si absoluë, que je ne connoissois point alors d'autre regle pour bien vivre que de leur plaire. Car je ne voyois point cet abysme d'ordure & de puanteur, où je m'étois si miserablement plongé en m'éloignant de vostre presence. Et y avoit-il alors rien de plus impur & de plus corrompu que moy, puis qu'encore que ces personnes fussent si peu reglées je ne laissois pas de les offenser par mes dereglemens; l'amour du jeu, la passion violente de voir des spectacles, & le desir d'imiter ensuite, & de representer les niaiseries que j'avois veuës, me portant à tromper & mon precepteur & mes maistres, & mon pere & ma mere, par un nombre infiny de mensonges?

Je

Je prenois aussi, ou plûtost je dérobois plusieurs choses au logis, & dessus la table de mon pere, ou pour satisfaire l'intemperance de ma bouche, ou pour avoir dequoy donner aux enfans qui me vendoient le plaisir que je prenois de jouër avec eux, quoy qu'eux-mesmes n'y en prissent pas moins que moy. Et souvent lors que nous joüyons ensemble, j'usois de surprise & de tromperie pour remporter le prix, & comme une espece de victoire dans ces jeux, tant j'estois possedé du vain desir d'avoir toûjours l'avantage au dessus des autres. Et cependant les voulant bien tromper de la sorte, je ne voulois nullement souffrir qu'ils me trompassent de mesme. Je criois contre eux & les accablois de reproches & d'injures lors que je les avois surpris : & quand ils m'y surprenoient je me mettois en colere au lieu de ceder.

Est-ce là cette prétenduë innocence des enfans? Il n'y en a point en eux, Seigneur : il n'y en a point, mon Dieu, & je vous demande pardon encore aujourd'huy d'avoir esté du nombre de ces innocens. Car c'est cette mesme & cette premiere corruption de leur esprit & de leur cœur, qui passe ensuite dans tout le reste de leur vie. Tels qu'ils ont esté à l'égard de leurs precepteurs & de leurs maîtres, ils le sont à l'égard des Rois & des Magistrats: aprés avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles & des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquerir de belles maisons, & pour avoir un grand nombre de serviteurs. Leur déreglement croist avec l'âge, comme les grands supplices que les loix ordonnent, succedent aux legeres peines des enfans. Et ainsi, mon Dieu & mon Roy, lors que vous avez dit dans l'Evangile: Que le royaume du ciel est pour ceux qui ressembleront aux enfans, vous n'avez pas proposé l'innocence de leur esprit pour

un modelle de vertu ; mais ſeulement la petiteſſe de leur corps comme l'image de l'humilité.

CHAPITRE XX.

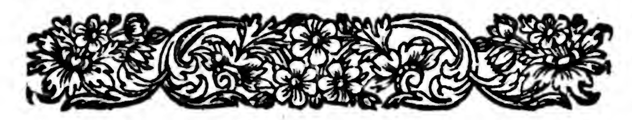
Il rend graces à Dieu des biens qu'il avoit receus de luy dans ſon enfance.

CEPENDANT, mon Dieu, je vous rends graces, à vous qui avez creé l'univers par voſtre bonté toute-puiſſãte, & qui le gouvernez par voſtre admirable ſageſſe. Je vous rends graces, Seigneur, & je reconnois que je vous ſerois infiniment obligé, quand vous ne m'auriez donné autre choſe que ce que nous avons dans noſtre enfance. Car enfin j'avois l'eſtre, la vie, le ſentiment : & tout ce qui eſtoit en moy tendoit à me conſerver, & marquoit par cette conſpiration generale de toutes les parties de la nature à une meſme fin, cette unité ſouveraine & ineffable dont j'avois tiré mon origine: J'eſtois porté par un inſtinct gravé dans mon ame, à entretenir tous mes ſens dans leur integrité naturelle : & parmy toutes ces petites choſes & ces penſées proportionnées à ma petiteſſe, je prenois plaiſir à connoiſtre la verité ; je ne pouvois ſouffrir que l'on me trompaſt ; j'avois grande memoire ; j'apprenois à bien parler ; j'eſtois ſenſible à l'amour qu'on me témoignoit ; je fuyois la douleur, le deshonneur & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle creature qui ne ſoit digne d'admiration & de loüange ?

Mais toutes ces choſes ſont des dõs que j'ay receus de mon Dieu. Ce n'eſt point moy qui me les ſuis données à moy-meſme. Elles ſont bonnes ; & elles compoſent toutes enſemble la perfection de mon eſtre. Et par conſequent celuy qui m'a creé eſt ſouverainement bon: il eſt luy-meſme tout mon bien; &

c'est luy à qui je rends graces avec joye de tous ces biens dont je joüissois dés lors, quoy que je ne fusse qu'un enfant. Car toute la cause de mon déreglement venoit de ce que je recherchois les plaisirs, les grandeurs & la verité, non dans luy qui est le Createur, mais dans les creatures qu'il a faites, soit dans moy-mesme, soit dans les autres; & qu'ainsi je tombois dans les maux, dans la confusion & dans l'erreur. Je vous rends graces, mon Dieu, qui estes seul toutes mes délices, toute ma gloire & tout mon appuy. Je vous rends graces de tous vos dons. Mais conservez-les moy, s'il vous plaist, comme il vous a pleu de me les donner. Car c'est ainsi que vous me conservez moy-mesme; que tous les biens que vous avez renfermez en moy croistront & se perfectionneront de plus en plus, & que je vivray en assurance avec vous aprés avoir receu l'estre & la vie de vous.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à raconter les desordres de sa jeunesse.

IL faut maintenant que je raconte mes impuretez passées, & ces voluptez charnelles qui ont corrompu la chasteté de mon ame. Et ce qui me porte à ce recit n'est pas que je les aime, Seigneur, mais c'est au contraire, afin que je continuë à vous aimer toûjours davantage. Car je vous aime, ô mon Dieu, & j'aime l'amour que j'ay pour vous : Et c'est par le mouvement de cet amour que je veux repasser dans ma memoire avec amertume & avec regret les desordres de ma jeunesse; afin que ce souvenir amer & cuisant serve à me faire goûter d'une maniere encore plus sensible les douceurs ineffables que je trouve en vous, & qui ne sont ni trompeuses comme les fausses douceurs de la terre, ni funestes

comme ces malheureux plaisirs, ni passagers & perissables comme ces vaines délices: mais qui sont solides, heureuses & assurées. C'est vous, mon Dieu, qui rassemblez & réünissez en vostre seul & unique amour toutes les puissances de mon esprit & de mon cœur, que le vice & les passions avoient divisées en tant de parties, lors que m'éloignant de vostre unité suprême je me suis répandu dans la multiplicité des creatures, & me suis égaré en tant de routes perduës. Car en la fleur de ma jeunesse je bruslois d'ardeur & de passion pour me rassasier des voluptez basses & terrestres, & je me suis débordé en beaucoup de sales amours qui cherchent à se cacher dans les tenebres. Ainsi la beauté de mon ame s'est flétrie, & je n'estois plus que corruption & pourriture devant vos yeux cependant que je me plaisois en moy-mesme, & que je n'avois point de plus grand plasir que de plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches.

JE mettois mon plus grand plaisir à aimer & à estre aimé. Mais je ne demeurois pas dans les bornes de l'amitié chaste & lumineuse où les seuls esprits s'entraiment d'une maniere spirituelle. Les vapeurs grossieres & impures qui s'élevoient de la boüe & du limon de ma chair & des boüillons de ma jeunesse, obscurcissoient mon cœur & l'offusquoient de telle sorte qu'il ne pouvoit discerner la serenité pure & resplendissante d'une affection legitime d'avec les images tenebreuses d'un amour infame. Ces deux causes qui se méloient ensemble allumoient en moy le feu d'une brutale concupis-

cence, emportoient la foiblesse de mon âge dans les déreglemens violens des passions, comme au travers des roches & des precipices, & la plongeoient dans le gouffre des crimes honteux.

Vostre colere estoit enflâmée contre moy, Seigneur, & je n'en avois aucun sentiment. Car pour punition de mon orgueil, le bruit que faisoient les chaisnes de ma captivité miserable; m'avoit rendu sourd à vostre voix : Je m'éloignois de vous & vous me laissiez aller. Mon cœur estoit tout brûlant, tout boüillant & tout écumant d'impudicité : Il se répandoit, il se débordoit, il se fondoit en débauches. Et cependant, Seigneur, vous vous taisiez. O mon Dieu, qui avez si tard remply mon ame d'une sainte joye, vous demeuriez alors dans le silence, & je m'éloignois toûjours de vous, en m'avançant de plus en plus dans les passions sensuelles, aussi steriles en vrais biens que fecondes en miseres & en douleurs. Mais quoy que je fusse dans l'estat du monde le plus vil & le plus abjet; je ne laissois pas d'estre superbe dans ma bassesse; & quoy que je me lassasse en marchant toûjours dans l'iniquité, je ne laissois pas d'estre inquiet & d'estre agité dans ma lassitude.

Qui eust pû, Seigneur, moderer alors mes peines en me faisant user legitimement des beautez fuyantes & passageres des creatures sensibles & corporelles, & en renfermant dans de justes bornes la liberté vague & indiscrete de joüir de ce qu'il y a de doux & de délicieux à nos sens, afin qu'au moins les flots impetueux de ma jeunesse ne s'étédissent point au delà des bords & du rivage de l'union conjugale, si je ne pouvois encore joüir du calme & de la tranquillité dont joüissent les personnes vertueuses, qui n'ont pour but dans l'usage du mariage que la generation des enfans, selon que vostre loy nous l'a ordonné, Seigneur, vous qui ne dédaignez pas de

former nos corps pour conserver la race des hommes, & dont la main favorable peut adoucir la pointe des épines de nostre concupiscence, lesquelles on n'auroit point connuës dans le paradis terrestre. Car vous estes tout-puissant & tout prest à nous secourir, lors mesme que nous sommes éloignez de vous.

Mais d'autre part je devois écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles celestes & de cette voix de tonnerre que vous avez fait sortir de la bouche de vostre Apostre comme d'une nuée toute divine : les personnes mariées souffriront des afflictions en la chair ; & je desire vous épargner ces peines & ces déplaisirs : il est avantageux à l'homme de ne point toucher de femme. Et un peu aprés : Celuy qui n'a point de femme ne pense qu'aux choses de Dieu & aux moyens de plaire à Dieu ; au lieu que celuy qui est marié pense aux choses de ce monde & aux moyens de plaire à sa femme. Je devois me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles ; & en me privant de ces plaisirs charnels & profanes pour le royaume des cieux me mettre en estat d'atteindre à joüir dans la felicité du paradis des délices toutes pures & toutes celestes de vos saints & ineffables embrassemens.

Mais helas ! les chaleurs ardentes de la jeunesse me transporterent tellement hors de moy-mesme que je vous abandonnay, Seigneur, pour suivre l'impetuosité de mes inclinations vicieuses. Je ne retins point mon incontinence dans les bornes legitimes du mariage. Mais en violant vostre loy je n'évitois pas vos chastimens (Et qui est l'homme sur la terre qui puisse les éviter ?) J'éprouvois toûjours l'effet de vostre presence par les peines & les playes secrettes dont vous me frappiez pour mon salut ; & ce traittement estoit d'autant plus doux qu'il paroissoit plus severe. Vous répandiez sur tous

mes plaisirs déreglez des dégousts pleins d'amertume, afin de m'engager par ce moyen à chercher d'autres plaisirs, qui fussent sans dégousts & sans déplaisirs. Mais où les pouvois-je trouver hors de vous, mon Dieu, qui feignez que l'accomplissement de vos preceptes est accompagné de quelque peine, comme dit vostre Prophete ; qui ne nous blessez que pour nous guerir, & ne nous tuez que pour nous empescher de mourir en nous separant de vous ?

Où estois-je, Seigneur, & combien dans cet exil me trouvois-je éloigné des délices de vostre sainte maison, en cette seiziéme année de mon âge, où la volupté commença à dominer tyranniquement sur moy, où je me rendis esclave de cette imperieuse maistresse, de cette folle & violente passion, qui à la honte des hommes regne avec tant de licence dans le monde, quoy qu'elle soit condamnée par vos loix si saintes & si redoutables? Lors que j'estois prest à perir dans cette tempeste, mon pere & ma mere n'eurent point le soin de me faire entrer dans le port du mariage : mais ils pensoient seulement à me faire apprendre à bien parler, & à me rendre capable de persuader les hommes par mon éloquence.

CHAPITRE III.

Qu'estant retourné chez luy il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remonstrances de sa mere. Des fautes qu'on avoit faites dans son éducation.

J'AVOIS en cette année discontinué mes études, parce qu'estant revenu d'une ville proche du lieu de ma naissance nommé Madaure, où l'on m'envoya d'abord pour apprendre les lettres humaines

&

& les principes de l'éloquence, j'attendois qu'on eust preparé l'argent necessaire pour un voyage plus long que n'avoit esté ce premier ; mon pere se disposant de m'envoyer à Carthage, plûtost par un effort de l'ambition qu'il avoit pour moy, que par le pouvoir que son bien luy en donnast, n'estant qu'un des moindres bourgeois de Thagaste. Mais à qui dis-je cecy? Ce n'est pas à vous, mõ Dieu, qui sçavez tout. Je le dis à mes freres en m'entretenant avec vous, je le dis à tous les hommes, ou plûtost à ceux qui pourront jetter les yeux sur ce que j'écris, en quelque petit nombre qu'ils puissent estre: Et le but que je me propose en tout ce livre, mon Dieu, est de considerer moy-mesme, & de porter les autres à considerer avec moy, combien est profond cet abysme de misere dans lequel nous sommes plongez, & du fond duquel nous devons pousser nos cris en haut, afin qu'ils penetrent jusques à vous. Et neanmoins vous vous approchez de nous, & vous estes tout prest de nous écouter aussi-tost que nostre cœur reconnoist ses fautes, & que nous cõmençons à vivre par l'esprit d'une veritable foy. Il n'y avoit personne alors qui ne loüast extraordinairement mon pere de ce qu'il me donnoit ainsi au delà de ce que son bien luy pouvoit permettre, tout ce qui m'estoit necessaire pour continuer mes études dans une ville si éloignée ; nul de ses concitoyens, quoy que beaucoup plus riches que luy, ne prenant un tel soin pour ses enfans. Et cependant il ne se mettoit nullement en peine que j'avançasse dans vostre crainte à mesure que j'avançois en âge, ni que je fusse chaste ; mais il ne desiroit autre chose sinon que je fusse éloquent, & que je sceusse composer un discours fleury, pendant que j'estois moy-mesme une terre deserte & infructueuse, & que le champ de mon ame, dont vous estiez, mon Dieu, le seul, le bon & le veritable maistre & possesseur, ne recevoit

aucune culture de vostre main, ni aucune influence de vostre grace.

Ainsi lors qu'en cette seiziéme année de mon âge la necessité de quelques affaires domestiques me contraignit d'interrompre mes études & de demeurer en la maison de mon pere, je me sentis piqué par les pointes des desirs impurs. Ces épines & ces ronces crurent tout d'un coup & s'éleverent par dessus ma teste, sans qu'il se trouvast aucune main favorable pour les arracher. Au contraire, mon pere se baignant un jour avec moy, & s'appercevant que je devenois tout homme, comme s'il eust esperé de me voir marié bien-tost & de se voir des petits enfans, il le vint dire à ma mere avec grande joye. Joye funeste & malheureuse, dans laquelle les enfans du monde s'attachant aux choses basses par le déreglement de leur volonté corrompüe, & estant enyvrez de leurs passions, qui comme un vin fumeux offusquēt par leurs vapeurs imperceptibles la plus haute partie de leur ame, vous oublient, mon Dieu, vous qui estes leur Createur, pour aimer au lieu de vous vostre creature. Il est vray que pour ce qui est de luy il n'estoit encore que Catechumene, & depuis fort peu de temps. Mais ma mere estoit plus avancée dans la pieté: vous aviez déja commencé à bastir vostre temple dans son cœur, & à y demeurer par la presence de vôtre esprit. C'est pourquoy elle se sentit à l'heure-mesme toute émeüe, & elle fut touchée d'une crainte vraiment chrêtienne. Elle apprehenda, quoy que je ne fusse pas encore fidelle ni baptizé, que je ne m'engageasse dans les égaremens & dans les desordres de ceux qui détournent leurs regards de dessus vous pour les porter sur vos creatures, au lieu de se tourner vers vous, pour vous contempler vous-mesme.

Helas! mon Dieu, vous demeuriez dans le silence pendant que je m'éloignois si fort de vous.

Mais comment oserois-je dire que vous soyez demeuré dans le silence ? De qui estoient ces paroles que ma mere vostre fidelle servante faisoit retentir à mes oreilles, sinon de vous, mon Dieu, qui me parliez par sa bouche ? Et cependant il n'y en eut aucune qui penetast jusques dans mon cœur, & qui me persuadast de luy obeïr. Car il me souvient que dans l'apprehension qu'elle avoit que je ne tombasse dans le vice, elle me prit un jour en particulier, & m'avertit avec un extrême sentiment de ne me point laisser emporter à des amours impudiques, & sur tout de ne commettre jamais d'adultere. Mais ces remonstrances passoient dans mon esprit pour des remonstrances de femme, & il me sembloit qu'il m'eust esté honteux de les suivre. Cependant je ne m'appercevois pas qu'elles estoient d'un Dieu, & qu'elles venoient de vous; & au lieu que je m'imaginois que vous vous taisiez, & qu'elle seule me parloit, c'estoit vous-mesme qui me parliez ainsi par elle, & c'estoit vous-mesme que je méprisois en elle: que je méprisois, dis-je, moy qui estois son fils, & qui estois vostre serviteur & le fils de vostre servante. Mais alors j'estois dans une profonde ignorance de toutes choses; & je courois dans le precipice avec un tel aveuglement, qu'estant parmy ceux de mon âge, qui se vantoient publiquement de leurs excés & de leurs débauches, & qui s'en glorifioient d'autant plus qu'elles estoient plus infames & plus criminelles, j'avois honte de n'estre pas aussi corrompu que les autres; & je me portois avec ardeur dans le peché, non seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant; mais encore pour estre loüé de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice ? Et cependant par un renversement étrange, c'estoit la crainte mesme du blâme qui me portoit à me rendre vicieux. Et lors que je n'avois rien fait qui pust

égaler les débauches des plus perdus, je faisois semblant de l'avoir fait pour ne paroistre pas d'autant plus vil & plus méprisable que je serois plus chaste & plus innocent.

Voilà, Seigneur, quels estoient ceux en la compagnie desquels je marchois dans le chemin large de la Babylone de ce monde, me roulant dans sa fange & dans sa bouë comme dans des eaux de senteurs & des parfums précieux. L'ennemy des hommes me fouloit aux pieds invisiblement, & me plongeoit dans le centre de la corruption du peché, afin que je ne pusse jamais m'en retirer, & il me seduisoit parce que je voulois bien estre seduit. Aussi ma mere, qui estoit déja sortie du milieu de Babylone, mais qui neanmoins marchoit encore lentement dans le chemin de la pieté, eut bien le soin de m'avertir d'estre chaste, mais elle n'en eut pas assez de veiller sur ma conduite aprés ce que mon pere luy eut dit de moy, & de donner des bornes à mes passions dont elle prévoyoit la violence, en les resserrant dans les bornes d'un legitime mariage, si elles ne pouvoient estre entierement étouffées. Ainsi elle ne se mit pas assez en peine de remedier à mon mal en me mariant; parce qu'elle apprehendoit que m'engageant dans les liens du mariage, on ne ruinast toute l'esperance qu'on avoit conceuë de moy: Je ne dis pas l'esperance de la vie future qu'elle attendoit de vostre misericorde, mais l'esperance que je deviendrois un jour habile dans les belles lettres; ce que mon pere & ma mere desiroient tous deux avec une passion immoderée, quoy que pour des causes bien differentes. Car mon pere le desiroit, parce qu'il ne pensoit presque point du tout à vous, & qu'il formoit sur moy des desseins & des pretentions imaginaires; & ma mere le desiroit, parce qu'elle croyoit que ces sciences que l'on fait apprendre d'ordinaire aux jeunes gens, non seule-

ment ne me nuiroient pas, mais me serviroient pour pouvoir vous connoistre & me donner tout à vous.

C'est, autant que je m'en puis ressouvenir, le jugement le plus veritable que je puis porter de la disposition où mon pere & ma mere estoient alors. Mais de plus au lieu de me conduire avec une severité temperée par la discretion & par la douceur, ils me lâchoient la bride dans mes divertissemens, me donnant une liberté qui passoit jusques dans l'excés & dans la licence; & me laissant emporter au déreglement de mes differentes passions. Ainsi mes tenebres croissant toûjours de plus en plus; il s'élevoit dans mon esprit comme un broüillard épais qui me déroboit la claire lumiere de vostre eternelle verité; & mon ame se fortifioit toûjours; ou, pour user du terme sacré de l'Ecriture, s'engraissoit encore davantage dans la corruption & dans le mal.

CHAPITRTE IV.

D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons.

VOus condamnez le larcin, mon Dieu, & ne le condamnez pas seulement par vostre loy gravée sur la pierre; mais par une loy encore plus ancienne que vous avez écrite dans le fond des cœurs, & que la malice de l'homme ne peut effacer. Car qui est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole? Et qui est le riche qui ne juge point coupable un pauvre qui luy dérobe son argent, lors même qu'il n'y est poussé que par son extrême misere? Et cependant, mon Dieu, j'ay voulu commettre un larcin; & je l'ay commis en effet, non par le besoin & par la necessité où je me visse reduit, mais par

un pur dégouſt de la juſtice, & par un excés & un comble d'iniquité. Car j'ay dérobé des choſes dont j'eſtois ſi éloigné de manquer, qu'il y en avoit chez nous en grande abondance, & de meilleures meſme que celles que je dérobois. J'ay dérobé ſans rien chercher dans le larcin que le larcin meſme; & voulant plûtoſt me repaiſtre de la laideur du vice que du fruit de l'action vicieuſe. Il y avoit un poirier prés de la vigne de mon pere, dont les poires n'eſtoient ni fort belles à la veuë, ni fort délicieuſes au gouſt. Nous nous en allâmes une troupe de méchans enfans aprés avoir joüé enſemble juſques à minuit, comme ce deſordre n'eſt que trop commun: nous nous en allâmes, dis-je, ſecoüer cet arbre pour emporter tout ce qu'il y avoit de fruit. Et nous nous en revinſmes tout chargez de poires, non pour les manger, mais ſeulement pour les prendre, quand on les euſt dû jetter aux pourceaux (quoy que nous en mangeâmes quelque peu) nous contentant du plaiſir que nous trouvions à faire ce qui nous eſtoit défendu.

Mon Dieu, voicy mon cœur devant vous: voicy mon cœur dont il vous a plû avoir pitié lors qu'il eſtoit dans le profond de l'abyſme. Qu'il vous diſe maintenant ce qu'il recherchoit dans cette action, ce qui le portoit à ſe rendre coupable gratuitement & ſans avoir aucun ſujet de ſa malice que ſa malice meſme. Car j'ay aimé cette malice toute honteuſe qu'elle eſtoit; j'ay aimé à me perdre; j'ay aimé mon peché, je ne dis pas ſeulement ce que je deſirois d'avoir par le peché, mais le peché en ſoy & dans ſa difformité naturelle. Etrange corruption de l'ame, ô mon Dieu, qui ſe détachant de vous dont la fermeté immobile eſt ſon unique ſoûtien, devient enſuite ſi aveugle & ſi dereglée, qu'elle ne fait pas ſeulement pour ſatisfaire ſa paſſion des choſes honteuſes & infames; mais qu'elle trou-

ve sa propre satisfaction dans sa honte mesme & son infamie.

CHAPITRE V.

Que les pechez & les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le desir d'acquerir les biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre.

CAR encore, quand on aime le corps on y trouve quelque grace & quelque beauté. L'or & l'argent ont un lustre & un éclat qui leur est propre. L'attouchement trouve un rapport & une proportion qui luy plaist : Et enfin chacun de nos sens se porte naturellement vers son objet par une certaine convenance qui l'y attire. L'honneur du monde, le pouvoir de commander, la gloire de vaincre, & d'avoir l'avantage sur les autres, ont aussi un attrait & un élevement qui éblouït & qui allume le feu de la vengeance dans l'esprit des hommes. Et neanmoins, mon Dieu, le desir d'avoir toutes ces choses ne nous doit jamais détourner de l'obeïssance que nous vous devons, ni nous faire violer vostre sainte loy. Cette vie mesme dont nous vivons sur la terre, a quelque chose qui nous charme, parce qu'elle est belle en son genre, & qu'elle a une proportion & un rapport avec les beautez d'icy-bas, qui sont les moindres & les dernieres de toutes. Les hommes trouvent encore une douceur particuliere dans l'amitié qui les unit ensemble par un lien si étroit & si agreable, ne faisant qu'une ame de plusieurs ames.

C'est pour ces choses ou d'autres semblables, que les pechez se commettent d'ordinaire, lors que les hommes se portent vers elles avec une affection déreglée. Ils sont si passionnez pour acquerir ces derniers de tous les biens, qu'ils abandonnent les plus excellens & les plus nobles, les plus suprêmes, vous-

mesme, ô mon Dieu, vostre verité & vostre loy. Car toutes ces choses d'icy-bas donnent aussi de la satisfaction & du plaisir ; mais non pas comme mon Dieu qui est le Createur de l'univers, en qui seul le juste trouve sa joye, & qui est le bien unique & les chastes délices des ames pures. Ainsi lors que l'on s'informe de quelque crime, & qu'on en recherche la cause, on ne croit pas d'ordinaire qu'un homme en ait esté susceptible, s'il ne paroist y avoir pû estre poussé par l'envie d'acquerir, ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens que nous avons déja dit estre les derniers de tous les biens. Car ils ont en effet leurs graces & leurs beautez, quoy que si on les compare à ces biens suprêmes & à ces richesses eternelles qui seules produisent une veritable felicité, ils n'ayent rien que de bas & de méprisable.

Il a tué un homme, nous dira-t-on de quelqu'un. Pourquoy ? Parce qu'il aimoit sa femme ; ou qu'il avoit dessein sur sa terre ; ou qu'il luy vouloit prendre son bien pour avoir de quoy subsister ; ou qu'il craignoit qu'il ne luy prist ce qu'il avoit ; ou qu'ayãt esté offensé il s'est laissé transporter à l'ardeur de la vengeance. Que si l'on nous disoit : Il a tué un homme sans sujet, pour avoir seulement le plaisir de tuer un homme, cela nous paroistroit incroyable. Aussi lors que nous lisons dans l'histoire d'un homme brutal & cruel au dernier poinct, qu'il estoit méchant & qu'il tuoit des hommes par un divertissement abominable & de gayeté de cœur, la cause neanmoins est marquée au mesme endroit, de peur, dit cet Historien, que s'il donnoit quelque relâche à sa cruauté, sa main sanguinaire & son esprit furieux ne perdissent cette longue habitude de faire des meurtres. Que si vous recherchez encore la cause de cette conduite si inhumaine, vous trouverez qu'il ne s'exerçoit & ne se fortifioit ainsi dans le mal, qu'afin de pouvoir ensuite se rendre

maiſtre de Rome, s'élever aux charges, commander aux armées, & poſſeder de grandes richeſſes, & tout enſemble pour s'affranchir de l'aſſujettiſſement des loix & de cet eſtat miſerable où il ſe trouvoit reduit par la ruine entiere de ſa maiſon, & par la crainte des peines ſi juſtement deuës aux crimes que ſa conſcience luy reprochoit. Ainſi ce Catilina meſme dont nous parlons, n'a pas aimé proprement les homicides comme homicides, mais comme un moyen d'acquerir les choſes qu'il ſe propoſoit pour ſa fin en répandant le ſang des hommes.

CHAPITRE VI.

Il monſtre excellemment qu'il ſe trouve dans les pechez une fauſſe imitation de Dieu ; & il la cherche dans ſon larcin.

QUE pouvois-je donc aimer en toy, ô malheureux larcin, malheureux crime que je commis alors durant la nuit eſtant âgé de ſeize ans? Car tu ne pouvois pas avoir rien de beau eſtãt un larcin. Et je ne ſçay meſme pourquoy je t'adreſſe ma parole, puis que tu n'as point d'eſtre veritable. Ces poires que nous dérobaſmes eſtoient belles, parce qu'elles eſtoient voſtre creature, ô mon Dieu createur de toutes choſes, infiniment beau & infiniment bon, qui eſtes le ſouverain bien & le ſeul veritable bien de mon ame. Ces poires, comme je dis, eſtoient belles : mais helas ! miſerable que j'eſtois, je ne les deſirois pas à cauſe de leur beauté, puis qu'en ayant qnantité d'autres beaucoup meilleures, je n'aimois dans celles-cy que le plaiſir que j'avois de les dérober. Car je ne les eus pâs plûtoſt cueillies que je les jettay, ſans qu'il m'en reſtaſt d'autre ſatisfaction que celle de mon peché & de ma malice qui me

tenoit au lieu d'un festin délicieux. Que si j'en mangeay quelqu'une, je n'y trouvay du goust que parce que le crime estoit une espece d'assaisonnement qui me rendoit doux & agreable ce que j'en mangeois.

Et maintenant, mon Dieu, je cherche ce qui m'a pû plaire dans ce larcin, & je n'y trouve aucune apparence de beauté. Je ne dis pas seulement de cette beauté qui reluit dans la prudence & dans la justice, ni mesme de celle qui paroist dans l'esprit & la memoire de l'homme & dans toutes les fonctions de ses sens & de cette vie qui luy est commune avec les plantes. Je ne parle pas non plus de cette beauté que nous remarquons dans les astres & dans les étoiles, qui brillent chacune en leur place avec un ordre & une harmonie merveilleuse, ni de celle encore qui se voit dans la terre & dans la mer en cette multitude innombrable de plantes & d'animaux, qui succedent les uns aux autres par une generation continuelle. Je parle de cette beauté imaginaire dont le peché couvre & déguise sa laideur, & je n'en trouve aucune dans cette action.

Car il se trouve dans les vices mesmes une image obscure, ou plûtost une ombre des biens solides qui trompe les hommes par une fausse apparence de beauté. Ainsi l'orgueil n'a pour but que la grandeur & l'élevement : & vous seul, mon Dieu, estes souverainement grand & infiniment élevé au dessus de toutes choses. L'ambition aspire aux honneurs & à la gloire : & vous seul meritez un honneur suprême & estes environné de gloire dans l'eternité. La cruauté des tyrans ne tend qu'à se faire craindre: mais qui merite d'estre craint que vous seul, mon Dieu, dont le pouvoir absolu comprend si generalement tous les temps, tous les lieux, & toutes les creatures, que quoy que l'on fasse pour tirer quelque chose de vos mains, il est impossible ni de l'enle-

ver par surprise, ni de le ravir par violence. L'amour infame se veut rendre agreable par ses caresses: mais il n'y a point de douceur ni de tendresse égale à celle de vostre amour ; & rien ne merite d'estre aimé avec tant d'ardeur, ni ne rend si heureux ceux qui l'aiment que vostre verité, qui est plus belle sans comparaison & plus éclatante que toutes les belles choses du monde. La curiosité veut passer pour la science, parce qu'elle desire tout sçavoir : mais vous seul, mon Dieu sçavez tout, & rien n'est caché à vostre lumiere. L'ignorance mesme & l'indiscretion se couvrent du nom de simplicité & d'innocence, parce que vous estes le plus simple de tous les estres, & que rien n'est pur ni innocent comme vous, toutes vos œuvres rendant un témoignage public que vous estes ennemy de toute corruption & de tout mal. La paresse semble ne desirer que le repos : & où se trouve le repos assuré & veritable que dans le Seigneur ? Le luxe & la superfluité veulent passer pour richesse & pour abondance : mais vous estes seul la source abondante & inépuisable d'une douceur toute celeste & incorruptible. La profusion veut paroistre liberale & magnifique ; mais c'est vous qui répandez toutes sortes de biens sur les hommes avec une liberalité & une magnificence vraiment divine. L'avarice veut posseder de grands tresors : & vous les possedez tous. L'envie dispute de la preéminence & de l'excellence : & qu'y a-t-il d'éminent & de sublime qui ne soit bas en comparaison de vous? La colere veut se venger : mais vous seul sçavez vous venger avec une souveraine justice. La crainte se trouve surprise dans la veuë d'un accident subit & inopiné ; elle tremble pour ce qu'elle aime, & elle tâche de s'assurer contre les maux en prevenant les perils: mais pour vous, mon Dieu, que vous peut-il arriver qui vous surprenne ? qui peut vous oster ce que vous aimez ? & où trouvera-t-on

hors de vous un ferme repos & une pleine assurance ? La tristesse se desseche & se consume dans le regret des choses qu'elle a perduës, & que le cœur avoit aimées avec passion, parce qu'elle voudroit qu'on ne luy ostast rien de tout ce qu'elle possede, comme il est impossible de vous rien oster de ce que vous possedez. Ainsi l'ame devenant adultere se separe de vous qui estes son époux unique pour s'abandonner à l'affection des creatures, & elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posseder tout purs & sans mélange que lors qu'elle retourne à vous.

En cette sorte, mon Dieu, ceux mesmes qui s'éloignent de vous & qui s'élevent contre vous par leurs pechez, ne laissent pas de s'efforcer au milieu de leur déreglement de vous devenir semblables en quelque chose, quoy que d'une maniere criminelle. C'est ce qui fait voir à tout le monde que vous estes le principe & l'auteur souverain de tous les estres, puis que vostre creature ne peut s'écarter tellement de vous qui estes la beauté suprême, qu'elle n'en conserve quelques ombres, & qu'elle ne fasse paroistre dans sa difformité mesme quelques traits confus qui marquent le doigt de son createur. Qu'ay-je donc pu aimer dans ce larçin, & en quoy ay-je voulu me rendre semblable à mon Dieu, mesme par une fausse & une criminelle ressemblance ? Est-ce que dérobant de la sorte durant la nuit j'ay pris plaisir à violer la justice par une secrette tromperie, si je ne le pouvois faire par une puissance souveraine, voulant paroistre faussement libre lors que j'estois veritablement esclave, & me flattant dans ce pouvoir que j'avois de faire impunément ce qu'il ne m'estoit pas permis de faire, comme dans une image noire & tenebreuse de la toute-puissance divine ?

CHAPITRE VII.

Il loüé Dieu de ce qu'il luy a pardonné les pechez qu'il a commis, & l'a empesché d'en commettre plusieurs autres.

O Esclave malheureux qui fuit son maistre, & qui n'embrasse qu'une ombre au lieu des biens veritables qu'il a quittez ! O corruption étrange! ô vie moustrueuse ! ô abysme de mort ! Est-il possible que je n'aye pris plaisir à faire ce qui estoit injuste, que parce qu'il estoit injuste ? Comment pourray-je jamais assez reconnoistre vostre infinie misericorde, mon Dieu, de ce que je repasse maintenant tous ces desordres dans mon esprit, sans que pour cela mon ame se trouble dans l'apprehension de vostre justice ? Que je vous aime, Seigneur, que je vous rende mille actions de graces, & que je benisse sans cesse vostre souveraine Majesté, de ce qu'il vous a plû me pardonner tant d'injustices & tant de crimes que j'ay commis. Je reconnois que vostre misericorde & vostre grace amollissant la dureté de mon cœur, a fait fondre mes pechez comme la glace se fond au soleil : Je reconnois que c'est vostre grace qui m'a empesché de faire tout le mal que je n'ay point fait. Car y a-t-il quelque desordre dont je ne fusse capable, puis que j'ay bien pû prendre plaisir à commettre une mauvaise action pour le seul plaisir de la commettre ? Ainsi j'avouë, mon Dieu, que vous m'avez tout pardonné generalement, tant les maux que j'ay commis par moy-mesme, que ceux que je n'ay point commis, parce que vous ne m'avez pas abandonné à moy-mesme.

Qui est l'homme qui considerant bien sa misere

& sa foiblesse osera attribuer à ses propres forces sa chasteté & son innocence qu'il aura conservée, & se croira moins obligé de vous aimer que ceux à qui vous avez pardonné davantage, comme n'ayant pas eu besoin de cette misericorde par laquelle vous faites grace aux grands pecheurs qui se convertissent & quittent leur mauvaise vie? Que celuy donc qui aura esté si heureux que de suivre la voix par laquelle vous l'aurez appellé à vous, & d'éviter tous ces desordres dont je me ressouviens maintenant, & qu'il pourra lire dans ce livre où j'en fais une confession publique; ne se mocque pas de moy en me voyant tombé dans de si extrêmes maladies, puis que le mesme medecin qui m'en a guery est celuy qui l'a préservé d'estre malade, ou plûtost qui a fait qu'il fust moins malade. Et qu'ainsi non seulement il ne vous en aime pas moins; mais qu'il vous en aime encore davantage, reconnoissant que cette main favorable & toute-puissante qui referme les blessures profondes de mes pechez, est la mesme qui a rendu son ame impenetrable aux atteintes mortelles du peché.

CHAPITRE VIII.

Qu'il avoit aussi aimé en ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie.

QUEL avantage ay-je donc tiré alors, miserable que j'estois, de ces actions criminelles dont la pensée seule me fait rougir maintenant, & particulierement de ce larcin, dans lequel je n'ay rien aimé que le larcin mesme, c'est à dire que le neant, puis que le peché n'est autre chose; en quoy ma misere estoit d'autant plus extrême? Et neanmoins je n'aurois pas fait ce larcin estant seul. Je me

souviens fort bien de la disposition d'esprit dans laquelle j'estois alors; & je voy clairement que je ne l'aurois jamais fait estant seul. C'est donc la compagnie des autres que j'ay aimée: & ainsi il n'est pas vray que je n'aye rien aimé dans cette action que le larcin; mais au contraire ce que j'y aimois n'estoit rien en effet, puis que mesme ce que je viens de dire n'est encore qu'un neant.

Qu'est-ce donc dans la verité que le fond de ce desordre? Et qui me l'enseignera, sinon celuy qui répand sa lumiere dans mon ame, & qui perce au travers de son obscurité & de ses ombres? Car recherchant encore de plus prés la cause de cette action, examinant la disposition de mon esprit, & sondant le fond de mon cœur, il me semble que si je n'eusse aimé que ces poires, & si je n'eusse eu autre dessein que d'en manger, j'eusse pû commettre ce larcin estant seul, pour satisfaire ainsi mon intemperance. Et cependant je trouve au contraire que ce qui allumoit en moy ce desir estoit que nous avions fait tous ensemble cette partie, & que nous nous animions l'un l'autre dans ce dessein. Ainsi je n'estois point poussé par le plaisir que j'eusse de manger ces poires, mais par le plaisir que je prenois à les dérober; & ce plaisir ne venoit que de ce que nous les dérobions en compagnie.

CHAPITRE IX.

Combien l'exemple & la compagnie font commettre de pechez que l'on ne commmettroit point seul.

QUELLE estoit donc cette disposition d'esprit où je me trouvois alors? Je sçay qu'elle estoit tres-honteuse & tres-dereglée, & que j'estois

bien miserable d'estre tombé dans un si étrange déreglement. Mais encore quelle estoit cette disposition ? Helas ! qui peut comprendre la profondeur des pechez, selon l'oracle de l'Ecriture ? Ce n'estoit autre chose sinon que nous riyons en nous-mesmes, & que nous sentions un plaisir dans le fond du cœur de ce que nous trompions ceux à qui estoit ce poirier, qui ne s'attendoient nullement que nous leur dûssions ainsi enlever leurs poires, & qui en seroient sans doute tres-sensiblement touchez. Pourquoy donc le plaisir que je prenois en cette action venoit-il de ce que je la faisois en la compagnie des autres? Est-ce à cause qu'on n'est pas si porté à rire & à se réjoüir lors qu'on est seul ? Mais quoy qu'il soit vray que cela arrive plus rarement, nous voyons neanmoins quelquefois qu'un homme qui est tout seul s'éclate de rire, s'il luy vient tout d'un coup en la pensée, ou s'il se presente à ses yeux quelque chose d'extraordinairement plaisant. Mais quoy qu'il en soit, il est toûjours vray qu'étant seul je n'eusse jamais fait cette action. C'est ce que je puis dire tres-assurément.

Mon Dieu, vous voyez devant vous ce vif & ce veritable souvenir que j'ay encore de l'estat où j'étois alors. Il est certain que si j'avois esté seul je n'aurois point commis ce larcin, puis que je n'estois pas porté à le commettre par l'amour que j'eusse pour la chose que je dérobois ; mais par le plaisir mesme de la dérober. Et à moins que d'estre en compagnie, je n'eusse pris aucun plaisir à le faire, & ne l'eusse jamais fait. O amitié pernicieuse & ennemie de la vertu, est-ce ainsi que tu seduis malheureusement les esprits ? Est-ce ainsi que tu leur inspires une secrette envie de nuire aux autres ? Est-ce ainsi que tu fais passer pour un jeu & pour un divertissement cette injustice par laquelle nous volons le bien d'un homme sans y estre poussez ni par la

ven-

vengeance, puis qu'il ne nous a fait aucun tort, ni par le gain, puis qu'il ne nous en revient aucun avantage : mais seulement parce qu'on se dit l'un à l'autre : Allons, faisons, & que l'on a honte de n'avoir pas perdu toute honte.

CHAPITRE X.

Il déteste son peché, & desire de se reposer en Dieu.

QUI peut débroüiller cette confusion & ce cahos ? Qui peut développer tant de plis & tant de replis, qui se trouvent dans une action si déreglée ? Mais pourquoy m'arrester de la sorte sur un objet si honteux & si difforme ? Je ne veux plus le regarder : je ne veux plus y penser. C'est vous que je veux, justice eternelle, innocence souveraine, dont la beauté est incomparable, dont les graces sont les délices des yeux chastes, dont la jouïssance comble l'ame d'un plaisir celeste, sans luy causer le moindre dégoust. C'est dans vous que l'on trouve une paix profonde, une vie exemte d'agitation & de trouble. Celuy qui entre dans vous, entre dans la joye de son Seigneur ; & il n'aura plus rien à craindre, puis qu'il ne luy peut manquer aucun bien estant uny au souverain bien. Je me suis détaché de vous, mon Dieu, durant ma jeunesse, de vous qui estes seul le soûtien & l'affermissement des ames. Je vous ay abandonné malheureusement pour m'aller perdre dans des routes égarées, & devenant moy-mesme à moy-mesme une terre sterile & infructueuse, je suis tombé dans le comble de la pauvreté & de la misere.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Estant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour deshonneste.

JE vins à Carthage, où je me trouvay aussi-tost environné de toutes parts des feux de l'amour infame Je n'aimois pas encore, mais je desirois d'aimer : & dans ma pauvreté & mon indigence des biens du ciel, laquelle estoit d'autant plus grande qu'elle estoit plus secrette & plus cachée à mes yeux, je me voulois mal de ce que je n'estois pas encore assez pauvre. Comme je desirois d'aimer, je cherchay un objet que je pusse aimer. Les chemins seurs, & où il ne se rencontroit point de pieges & de perils, m'estoient devenus odieux. Mon cœur estoit tout sec & tout affamé dans la privation & le besoin où il estoit de cette nourriture interieure, qui est vous-mesme, mon Dieu : mais je ne

ſentois point cette faim ſpirituelle, & je n'eſtois touché d'aucun deſir pour cet aliment celeſte & incorruptible. Ainſi le peu de ſoin que j'avois de le rechercher ne procedoit pas de mon abondance; mais de ma neceſſité : & mon dégouſt ne venoit pas de ce que j'en fuſſe raſſaſié & remply; mais au contraire de ce que j'en eſtois trop dépourveu & trop vuide. Ce defaut de la ſeule bonne nourriture que mon ame puſt recevoir, l'avoit renduë toute languiſſante & toute malade : & comme elle eſtoit couverte d'ulceres, elle ſe jettoit miſerablement hors d'elle-meſme, ſouhaitant d'adoucir l'ardeur & l'inflammation de ſes playes en gouſtant les plaiſirs voluptueux de l'attouchement des creatures ſenſibles & animées, pour leſquelles on a d'autant plus d'amour qu'elles ſont vivantes, & qu'on n'aimeroit point ſi elles ne l'eſtoient pas. Ce qui faiſoit que je trouvois plus de délices & plus de douceurs à aimer & à eſtre aimé, lors que je poſſedois entierement la perſonne qui m'aimoit, & qu'elle s'eſtoit toute donnée à moy.

C'eſtoit ainſi que je corrompois la ſource de l'amitié par les ordures & les impuretez de mes débauches; & que je terniſſois ſa ſplendeur & ſa lumiere par les vapeurs infernales qui ſortoient comme de l'abyſme de mes paſſions charnelles & vicieuſes. Cependant lors que j'eſtois ſi difforme & ſi infame, je ne travaillois par mon exceſſive vanité qu'à paroiſtre agreable & honneſte homme; & je tombay dans les filets de l'amour, où je deſirois tant de tomber & d'eſtre pris. Je ne ſçaurois, mon Dieu, vous benir aſſez de voſtre miſericorde, lors que je me ſouviens combien par voſtre bonté vous meſlaſtes de fiel & d'amertume dans la douceur ſenſuelle que je gouſtois. Car auſſi-toſt que je me vis aimé ſelon mon deſir, que j'eus obtenu en ſecret la joüiſſance de ce que

j'aimois ; & que je fus ravy de me voir lié avec les nœuds de l'amour, je me vis aussi-tost cruellement déchiré comme avec des verges de fer toutes brûlantes par les jalousies, les soupçons, les craintes, les coleres, & les piques.

CHAPITRE II.

Il déplore l'amour qu'il avoit pour les Comedies, & le plaisir qu'il sentoit à y estre émeu de douleur.

J'AVOIS aussi en mesme temps une passion violente pour les spectacles du theatre, qui estoient pleins des images de mes miseres, & des flammes amoureuses qui entretenoient le feu qui me dévoroit. Mais quel est ce motif qui fait que les hommes y courent avec tant d'ardeur, & qu'ils veulent ressentir de la tristesse en regardant des choses funestes & tragiques qu'ils ne voudroient pas neanmoins souffrir ? Car les spectateurs veulent en ressentir de la douleur ; & cette douleur est leur joye. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie d'esprit ? puis qu'on est d'autant plus touché de ces avantures poëtiques que l'on est moins guery de ses passions, quoy que d'ailleurs on appelle misere le mal que l'on souffre en sa personne, & misericorde la compassion qu'on a des malheurs des autres. Mais quelle compassion peut-on avoir en des choses feintes & representées sur un theatre, puis que l'on n'y excite pas l'auditeur à secourir les foibles & les opprimez, mais que l'on le convie seulement à s'affliger de leur infortune ; de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs, qu'ils l'ont plus touché de regret & d'affliction ; & que si ces sujets tragiques & ces malheurs veritables ou supposez, sont representez avec si peu de grace & d'industie qu'il ne s'en afflige pas, il sort tout dégousté &

tout irrité contre les Comediens. Que si au contraire il est touché de douleur il demeure attentif & pleure, estant en mesme temps dans la joye & dans les larmes. Mais puis que tous les hommes naturellement desirent de se réjoüir, comment peuvent-ils aimer ces larmes & ces douleurs ? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à estre dans la misere, il prend plaisir neanmoins à estre touché de misericorde : & qu'à cause qu'il ne peut estre touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur, il arrive par une suite necessaire qu'il cherit, & qu'il aime ces douleurs ?

Ces larmes procedent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux autres. Mais où vont les eaux de cette source & où coulent-elles ? Elles vont fondre dans un torrent de poix boüillante, d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires & de ces sales voluptez : & c'est en ces actions vicieuses que cet amour se convertit & se change par son propre mouvement, lors qu'il s'écarte & s'éloigne de la pureté celeste du vray amour. Devons-nous donc rejetter les mouvemens de misericorde & de compassion ? Nullement : Et il faut demeurer d'accord qu'il y a des rencontres où l'on peut aimer les douleurs. Mais, ô mon ame, gardetoy de l'impureté. Mets-toy sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos peres, qui doit estre loüé & glorifié dans l'eternité des siecles. Garde-toy, mon ame, de l'impureté d'une compassion folle. Car il y en a une sage & raisonnable, dont je ne laisse pas d'estre touché maintenant. Mais alors je prenois part à la joye de ces amans de theatre, lors que par leurs artifices ils faisoient réüssir leurs impudiques desirs, quoy qu'il n'y eust rien que de feint dans ces representations & ces spectacles. Et lors que ces amans estoient contraints de se séparer, je m'affligeois avec eux comme si j'eusse esté

touché de compassion ; & toutesfois je ne trouvois pas moins de plaisir dans l'un que dans l'autre.

Mais aujourd'huy j'ay plus de compassion de celuy qui se réjouït dans ses excés & dans ses vices, que de celuy qui s'afflige dans la perte qu'il a faite d'une volupté pernicieuse, & d'une felicité miserable. Voilà ce qu'on doit appeller une vraye misericorde. Mais en celle-là ce n'est pas la douleur que nous ressentons des maux d'autruy qui nous donne du plaisir. Car encore que celuy qui ressent de la douleur en voyant la misere de son prochain luy rende un devoir de charité qui est loüable, neanmoins celuy qui est veritablement misericordieux, aimeroit mieux n'avoir point de sujet de ressentir cette douleur : Et il est aussi peu possible qu'il puisse desirer qu'il y ait des miserables, afin d'avoir sujet d'exercer sa misericorde, comme il est peu possible que sa bonté mesme puisse estre malicieuse, & que la bienveillance nous porte à vouloir du mal à nostre prochain.

Aussi il y a bien quelque douleur que l'on peut permettre ; mais il n'y en a point que l'on doive aimer. Ce que vous nous faites bien voir, ô mon Seigneur & mon Dieu, puis que vous qui aimez les ames incomparablement davantage & plus purement que nous ne les aimons ; exercez sur elles des misericordes d'autant plus grandes & plus parfaites que vous ne pouvez estre touché d'aucune douleur. Mais qui est celuy qui est capable d'une si haute perfection ? Et moy au contraire j'estois alors si miserable que j'aimois à estre touché de quelque douleur & en cherchois les sujets, n'y ayant aucunes actions des Comediens qui me plûssent tant, & qui me charmassent davantage que lors qu'ils me tiroient des larmes des yeux, par la representation de quelques malheurs étrangers & fabuleux qu'ils representoient sur le theatre. Et faut-il s'en

étonner, puis qu'estant alors une brebis malheureuse qui m'estois égarée en quittant vostre troupeau, parce que je ne pouvois souffrir vostre conduite, je me trouvois comme tout couvert de gale?

Voilà d'où procedoit cet amour que j'avois pour les douleurs, lequel toutefois n'estoit pas tel que j'eusse desiré qu'elles eussent passé plus avant dans mon cœur & dans mon ame. Car je n'eusse pas aimé à souffrir les choses que j'aimois à regarder: mais j'estois bien aise que le recit & la representation qui s'en faisoit devant moy m'égratignast un peu la peau, pour le dire ainsi, quoy qu'ensuite, comme il arrive à ceux qui se grattent avec les ongles, cette satisfaction passagere me causast une enflure pleine d'inflammation, d'où sortoit du sang corrompu & de la bouë. Telle estoit alors ma vie: mais peut-on l'appeller une vie? mon Dieu.

CHAPITRE III.

Il parle encore de ses mœurs, & de l'éloignement qu'il avoit de l'insolence des jeunes gens de Carthage.

SEIGNEUR, vostre misericorde ne m'abandonnoit point dans tous ces desordres, & je croy pouvoir dire qu'elle voloit, bien que de fort loin, au dessus & tout à l'entour de moy, comme pour me couvrir de ses ailes. Helas! Combien me suis-je seché & consumé dans le vice? Combien ay-je suivy une curiosité sacrilege, qui en m'éloignant de vous me conduisoit dans la bassesse des creatures, & dans les tromperies & les enchantemens des demons, ausquels je sacrifiois mes actions criminelles? Et en tout cela j'éprouvois vos

chaſtimens. Mon impudence paſſa meſme juſqu'à ce point, qu'en l'une de vos Feſtes les plus ſolemnelles, & dans voſtre propre Egliſe, j'oſay concevoir des deſirs damnables pour une perſonne, & traiter avec elle un accord funeſte, qui ne pouvoit produire que des fruits de la mort & de l'enfer. Vous m'en chaſtiaſtes aprés tres-ſeverement, mais non pas à proportion de mon crime : tant vous eſtes grand en miſericorde, ô mon Dieu, vous qui eſtiez mon ſeul & mon unique refuge dans le commerce que j'avois alors avec ces inſignes & ces épouvantables pecheurs parmy leſquels je m'égarois & me perdois errant çà & là la teſte levée, m'éloignant toûjours de vous, quittant voſtre voye ſainte pour ſuivre les miennes toutes corrompuës, & aimant une fauſſe liberté, qui n'eſt en effet qu'un malheureux eſclavage.

Ces études que l'on nomme les occupations des honneſtes gens me conduiſoient d'elles-meſmes au Barreau, vers lequel je commençois déja à jetter les yeux dans l'ambition d'y exceller, & d'y recevoir d'autant plus de loüange & de gloire, que je ſçaurois mieux par mon éloquence faire paſſer le menſonge pour la verité : tant eſt grand l'aveuglement des hommes, qui tirent meſme des ſujets de vanité & de gloire de leur propre aveuglement. Je tenois déja le premier rang dans les écoles de Rhetorique : ce qui me cauſoit une joye meſlée de preſomption, & me rendoit tout enflé d'orgueil. Vous ſçavez neanmoins, Seigneur, que j'eſtois plus retenu & plus moderé que les autres, & tres-éloigné des folies & des inſolences de ces jeunes fous & débauchez qui font gloire de ce nom, & le font paſſer entre eux pour un terme de galanterie, quoy que leurs actions ſoient toutes pleines d'une malignité diabolique. Je vivois neanmoins parmy eux ayant une eſpece de pudeur qui venoit plûtoſt d'imprudence

pudence que de retenüe, de ce que je ne leur ressemblois pas. Je me plaisois quelquefois en leur compagnie, & aux témoignages d'amitié qu'ils me rendoient, bien que j'eusse toûjours en horreur leurs actions, c'est à dire, cette malice noire & cette licence débordée avec laquelle ils insultoient à la modestie des nouveaux venus & des étrangers, qu'ils couvroient de confusion & de honte, se joüant d'eux pour avoir le plaisir de les troubler & de les mettre en desordre, & nourrissant de ces mocqueries sanglantes & injurieuses la malignité de leurs divertissemens & de leurs réjoüissances: En quoy ils imitoient parfaitement les actions des demons, & faisoient voir qu'on avoit raison de les appeller des fous & des insensez. Car ils estoient veritablement fous & perdus de jugement aussi bien que de conscience, puis qu'ils donnoient lieu à ces esprits infernaux de se mocquer d'eux invisiblement, & de les tromper par leur secrette séduction, en leur inspirant ce malheureux plaisir qu'ils prenoient à se mocquer des autres, & à les tromper.

CHAPITRE IV.

Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Ciceron luy inspira un violent amour pour la sagesse.

C'ESTOIT parmy ces personnes qu'estant encore fort jeune j'étudiois les livres de l'éloquence en laquelle je souhaitois d'exceller par cette fin damnable & malheureuse de l'ambition qui ne travaille que pour s'élever dans l'éclat & dans la gloire, & n'établit les fondemens de ses plus solides joyes que sur le vuide de la vanité. Dans le

cours de cette étude, & selon l'ordre qu'on tient pour apprendre cette science, j'estois arrivé à la lecture d'un livre de Ciceron, de cet Orateur fameux, duquel neanmoins presque tous les hommes admirent plus la langue que le cœur. Mais ce livre, qui porte le titre d'Hortense, & contient une exhortation à la philosophie, me toucha de telle sorte qu'il changea mes affections, & ensuite les prieres que je vous faisois, mon Dieu, & m'inspira d'autres pensées & d'autres desirs. Je commençay aussi-tost à mépriser toutes les vaines esperances de la terre; Je bruslois d'un amour ardent, & d'une passion incroyable d'acquerir cette sagesse immortelle, & j'avois déja commencé à me lever afin de retourner à vous. Car je ne lisois pas ce livre pour polir mon style; ce qui estoit le fruit que ma mere avoit pour but en m'entretenant dans les études, mais pour nourrir mon esprit: Et y considerant plus le sens que les termes; & l'excellence du sujet qu'il traite que la noblesse des paroles, je demeuray persuadé de la doctrine qu'il y enseigne. J'estois alors en ma dix-neufiéme année, & il y avoit plus de deux ans que j'avois perdu mon pere.

Combien bruslois-je, mon Dieu, combien brûlois-je du desir de me détacher des choses basses & terrestres, afin de m'élever vers vous, sans que je sceusse toutefois à quoy tendoit cet amour que vous me donniez pour la sagesse? Car c'est en vous que se trouve la sagesse, & cet amour de la sagesse est appellé par les Grecs Philosophie; & c'estoit à l'amour de cette science que ce livre m'enflammoit. Il y en a toutefois qui s'en servent pour tromper les hommes, en colorant & en couvrant leurs erreurs de l'éclat & de la beauté d'un nom si grand & si venerable. Cet auteur dans ce Traité a parlé presque de tous ceux qui de son temps & dans les siecles passez ont esté tenus pour Philosophes; &

en lisant ce discours on reconnoist la verité de cet avertissement salutaire que vostre Esprit saint nous a donné par la bouche de vostre fidelle serviteur, lors qu'il dit : Prenez garde que personne ne vous trompe par la Philosophie, & par de vaines subtilitez, en suivant plûtost les traditions des hommes & les maximes du monde, que l'Esprit de JESUS-CHRIST ; en qui la plenitude de la verité reside corporellement.

Vous sçavez, mon Dieu, vous qui estes la lumiere de mon cœur, que ces paroles de vostre Apostre n'estoient pas encore alors venuës à ma connoissance : & la seule chose qui me plaisoit en ce discours de Ciceron estoit qu'il m'exhortoit puissamment à aimer, à rechercher, à acquerir, & à embrasser, non une secte particuliere de Sages & de Philosophes, mais la sagesse mesme quelle qu'elle pust estre. J'en estois tout ravy & tout embrasé ; & la seule chose qui me refroidissoit un peu dans une si grande ardeur estoit que je ne voyois point le nom de JESUS écrit dans ce livre. Car par vostre misericorde, mon Dieu, ce nom de mon Sauveur vostre Fils estoit entré dans mon cœur dés mes plus tendres années avec le lait de ma mere, & il y estoit demeuré gravé si profondément, que tous les discours où je ne trouvois point ce nom, quelque remplis d'éloquence, de doctrine, & de veritez qu'ils fussent, ne me ravissoient pas entierement.

CHAPITRE V.

Que son orgueil luy donna du dégoust pour l'Ecriture sainte, à cause de la simplicité de son style.

DANS cette pensée je resolus de m'appliquer à lire l'Ecriture sainte, pour connoistre ce

que c'estoit. Et je reconnus par experience & non par lumiere, que c'est un livre qui ne peut estre penetré par les superbes, ny entendu par les enfans : qui paroissant bas dans l'entrée, se trouve fort élevé dans la suite ; & dont la doctrine est voilée de mysteres & de figures. Je n'estois pas capable d'entrer dans ses secrets si sublimes, ny de m'abaisser pour gouster son élocution, qui est simple & humble. Car je n'en faisois pas alors le mesme jugement qu'aujourd'huy ; & elle me sembloit indigne d'estre comparée à la majesté du stile de Ciceron. Mon orgueil méprisoit sa simplicité, & mes yeux n'estoient pas assez clairs ny assez perçans pour découvrir ses beautez cachées. Il est vray que paroissant basse pour s'accommoder aux humbles & aux petits, elle croist avec eux, & se trouve plus élevée à mesure qu'ils s'avancent : mais je dédaignois d'estre petit ; la vanité dont j'estois enflé me faisant croire que j'estois grand.

CHAPITRE VI.

Comment il tomba dans l'heresie des Manichéens.

ESTANT en cet estat je tombay dans les erreurs d'une secte d'hommes superbes & insensez, qui estoient tres-charnels, & tres-grands parleurs. Leurs paroles estoient un piege du diable, & comme un charme & un enchantement composé du mélange des lettres de vostre nom, du nom de nostre Sauveur JESUS-CHRIST, & de celuy du S. Esprit, consolateur de nos ames. Ils avoient à toute heure ces noms en la bouche, mais leur langue en proferoit seulement le son, sans que leur cœur fust remply des veritez qu'ils signifient. Le nom de la verité estoit aussi continuelle-

ment sur leurs lévres : ils m'en parloient sans cesse: mais elle n'estoit point en eux. Car ils ne disoient que des choses fausses, non seulement de vous qui estes veritablement la verité ; mais aussi des élemens & des creatures du monde, qui sont les ouvrages de vos mains, dont les Philosophes mesmes ont dit beaucoup de choses tres-vrayes, mais au delà desquelles je devois passer par le mouvement de vostre amour, qui me devoit mener jusqu'à vous, ô mon Pere, qui estes la bonté souveraine & la beauté suprême, qui est l'idée & le principe de toutes les beautez du monde.

O verité ! verité ! combien soûpirois-je deslors vers vous du plus profond de mon ame, quand ces hommes vous nommoient si souvent, & me parloient si souvent de vous, mais seulement en l'air, quoy que ce fust en plusieurs volumes ? Dans cette faim & ce desir que j'avois de me rassasier de vous, ils me presentoient au lieu de vous le soleil & la lune, qui veritablement sont d'excellens ouvrages de vostre puissance; mais vos ouvrages & non pas vous-mesme, ni les premiers de vos ouvrages, puis que vos creatures spirituelles sont plus excellentes que ces creatures corporelles, quoy que toutes éclatantes de lumiere & toutes celestes.

Mais je ne cherchois pas mesme ces premieres de vos creatures. C'estoit vous seule que je cherchois, ô verité ! qui n'estes capable ny d'estre changée ny d'estre obscurcie. J'avois faim & soif de vous connoistre ; & au lieu de vous, aprés m'avoir presenté le soleil, ils me presentoient encore des fantosmes lumineux, qui n'ayant rien que de faux, & n'arrestant l'esprit que par l'accoustumance qu'il a de s'attacher aux choses sensibles, meritent encore moins d'estre aimez que ce soleil, qui au moins est veritable, & tel qu'il paroist à nos yeux. Toutefois parce que je croyois que ce fust vous, je

me repaiſſois de ces viandes creuſes ; mais non pas avec avidité, parce qu'alors je n'y trouvois pas le meſme gouſt que l'on trouve en vous. Auſſi n'eſtes-vous rien moins que toutes ces vaines fictions, qui au lieu de me nourrir ne ſervoient qu'à m'épuiſer davantage.

Les viandes que l'on voit en ſonge ſont tres-ſemblables à celles que l'on nous preſente lors que nous ſommes éveillez, & toutefois elles ne nourriſſent pas ceux qui dorment, parce qu'ils dorment. Mais ces chimeres n'eſtoient en rien ſemblables à vous, ainſi que vous me l'avez fait voir depuis, parce que c'eſtoient des fantômes corporels & des corps imaginaires, qui n'ont pas un eſtre ſolide & réel comme ces veritables corps, ſoit celeſtes ou élementaires que nous voyons de nos yeux, & que les beſtes & les oiſeaux voyent auſſi comme nous. Et quoy que ces corps ſubſiſtent plus veritablement en eux-meſmes que dans noſtre imagination, lors que noſtre penſée nous les repreſente, neanmoins nous approchons plus prés de la verité en nous les imaginant tels qu'ils ſont, que lors que nous prenons ſujet de ceux-là de nous en imaginer d'autres beaucoup plus grands, & meſme infinis, leſquels en effet ne ſont point du tout. Tels eſtoient ces vains fantômes, dont je me repaiſſois alors, ſans m'en pouvoir raſſaſier.

Mais vous, mon amour, en qui je trouve d'autant plus de force que l'excés de mon affection me fait tomber dans la défaillance & dans la langueur, vous n'eſtes ni ces corps que nous voyons, quoy que celeſtes, ni ceux que nous ne pouvons voir d'icy-bas, puis que ce ne ſont que vos creatures, & que ce ne ſont pas les plus excellentes. Combien donc eſtes-vous éloigné des fantômes que je me figurois alors, de ces fantômes corporels, qui ne ſont en aucune ſorte, puis que les images des

corps qui ont l'eſtre, ont beaucoup plus de verité que ces fantômes, que les corps en ont encore plus que les images, & que l'ame qui eſt la vie de ces corps en a beaucoup plus que ces meſmes corps: Et que vous n'eſtes neanmoins ni ces images, ni ces corps, ni meſme l'ame qui les anime, & qui les ſurpaſſe de beaucoup en excellence. Mais, ô vie de mon ame, vous eſtes la vie des ames, la vie des vies, qui vivez par vous-meſme, & qui ne changez jamais. Où eſtiez-vous donc alors à mon égard, ô mon Dieu? & combien eſtiez-vous éloigné de moy? Mais je ne l'eſtois pas moins de vous dans ce malheureux exil, où comme un enfant prodigue je ne pouvois pas ſeulement me raſſaſier du gland dont je paiſſois les pourceaux.

Combien les fables des Grammairiens & des Poëtes valent-elles mieux que ces dangereuſes tromperies? Et combien les vers qui nous repreſentent une Medée qui vole, ſont-ils moins perilleux que ces cinq élemens fantaſtiques qu'on me déguiſoit en tant de diverſes manieres pour y trouver du rapport avec ces cinq antres tenebreux qui ne ſont point, & qui tuënt l'ame de ceux qui les croyent? Car la poëſie en elle-meſme & l'art de faire des vers peut eſtre mis au nombre des choſes qui ſont capables de donner quelque nourriture à noſtre eſprit: Et quant à ces vers qui repreſentent une Medée qui vole, je les recitois & les entendois reciter aux autres, mais ſans prendre cette fable pour autre choſe que pour une fable; au lieu que j'ay ajoûté foy à ces perilleuſes tromperies.

Helas! malheureux que j'eſtois, par quels degrez me ſuis-je laiſſé tomber dans la profondeur de cet abyſme? N'eſtoit-ce pas en me tourmentant & en m'agitant par l'ignorance de la verité, lors, mon Dieu, (car je vous confeſſe ma faute, à vous qui avez eu pitié de moy quand je ne vous la confeſ-

ſois pas encore) lors, dis-je, mon Dieu, que je vous cherchois, non par cette lumiere d'eſprit & d'intelligence que vous m'avez donnée par deſſus les beſtes, mais par les organes de mes ſens corporels, qui n'ont pour objet que les choſes exterieures; au lieu que vous eſtes plus interieur à mon ame que ce qu'elle a de plus caché au dedans d'elle, & que vous eſtes plus élevé que ce qu'elle a de plus haut & de plus ſublime dans ſes penſées. Je tombay entre les mains de cette femme audacieuſe & impudente, dont Salomon parle dans ſon enigme, qui eſtant aſſiſe à l'entrée de ſa porte crie aux paſſans: Mangez hardiment de ce pain que j'ay fait cuire en cachette, & beuvez de cette eau que j'ay dérobée. Cette femme me trompa, parce qu'elle ne me trouva pas renfermé dans moy-meſme, mais répandu au dehors dans les objets de mes yeux charnels, & repaſſant par mon imagination les images qu'ils avoient receües avec une ſi grande avidité.

CHAPITRE VII.

Il refute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu, & la vertu des anciens Patriarches.

JE ne connoiſſois pas encore alors cette nature inviſible, qui ſeule poſſede un eſtre veritable & ſouverain; & je ne m'eſtimois pas peu habile lors que je me laiſſois emporter aux vaines ſubtilitez de ces maiſtres impertinens; qui me venoient demander de quel principe le mal procedoit? Si Dieu eſtoit renfermé dans le cercle ſi étroit d'une forme corporelle? S'il avoit des cheveux & des ongles? Et ſi ces anciens Patriarches qui avoient pluſieurs femmes en meſme temps, qui tuoient des

hommes, & qui ſacrifioient des animaux, devoient paſſer pour des perſonnes juſtes & vertueuſes ? Car eſtant ignorant comme j'eſtois, je me trouvois ſurpris par ces queſtions ; mon eſprit ſe rempliſſoit de trouble & de nuages ; & m'éloignant de la verité je m'imaginois m'avancer vers elle, parce que je ne ſçavois pas que le mal n'eſt autre choſe que la privation du bien, qui n'eſt proprement que le neant. Et comment l'euſſé-je ſceu, puis que mon œil ne pouvant connoiſtre que les corps qui ſe preſentoient à luy, mon eſprit ne pouvoit rien comprendre au delà des images corporelles, & des fantoſmes que mon imagination ſe figuroit ?

Je ne ſçavois pas que Dieu eſt un pur eſprit qui n'a point de membres, qui n'a ni longueur ni largeur, ni cette étenduë qui eſt propre au corps, parce qu'un corps eſt toûjours moins grand dans ſa partie que dans ſon tout ; & qu'encore qu'il fuſt infiny il ſeroit toûjours moins grand dans un certain eſpace que dans toute ſon étenduë infinie ; ne pouvant jamais eſtre tout entier en chaque lieu ; ce qui n'eſt propre qu'à Dieu & aux natures ſpirituelles. J'ignorois auſſi ce qu'il y a en nous qui nous rend ſemblables à Dieu, & en quelle ſorte l'Ecriture a raiſon de dire que nous avons eſté créez à ſon image. Je ne connoiſſois point cette juſtice interieure & veritable, qui ne juge pas ſelon la couſtume, mais ſelon la loy tres-juſte du Dieu tout-puiſſant, & qui ordonne des pratiques differentes, ſelon les diverſes rencontres des temps, & les differentes qualitez des nations, quoy qu'elle demeure la meſme dans tous les temps & dans toutes les nations. Je ne conſiderois pas que c'eſt par cette juſtice qu'ont eſté juſtes Abraham, Iſaac, Jacob, Moïſe, & David, & tous ces autres grands Patriarches, qui ont eſté loüez par la bouche de Dieu-meſme ;

& que s'ils passent dans l'estime de quelques ignorans pour des personnes injustes & dereglées, c'est parce qu'ils jugent humainement de ces divins hommes, & qu'ils mesurent par leurs actions & leur coustume particuliere la conduite generale de tous les hommes. De mesme que si quelqu'un qui n'auroit jamais oüy dire comment il se faut armer, entrant dans un Arsenal se couvroit la teste avec des greves & des cuissarts, & s'armoit les jambes & les cuisses avec un casque, puis se plaignoit ensuite que ces armes seroient mal faites. Ou comme si en un jour où l'on auroit défendu de tenir marché l'aprés-disnée, quelqu'un s'offensoit de ce qu'il ne luy seroit pas permis de vendre alors ce qu'il auroit pû vendre le matin. Ou enfin comme si quelqu'u'un trouvoit étrange que dans une maison quelques serviteurs maniassent des choses sales ausquelles celuy qui donne à boire ne doit pas toucher; ou que l'on défendist de faire auprés de la table ce que l'on peut faire derriere les écuries, & qu'il trouvast mauvais que dans une mesme maison & parmy les serviteurs d'un mesme maistre toutes choses ne fussent pas également permises, ni à tous, ni en tous lieux.

C'est ce que font ces personnes qui ne peuvent souffrir qu'on leur die que ce qui a esté permis aux anciens justes dans leur siecle, ne l'est plus aux gens de bien dans celuy-cy, parce que Dieu, selon la diversité des temps, leur a commandé des choses alors qu'il ne nous commande plus aujourd'huy, quoy qu'ils ayent esté soûmis aussi bien que nous à son eternelle justice. Et neanmoins ils n'ont pas de peine à comprendre que dans un mesme homme l'habillement qui est propre à l'un de ses membres ne l'est pas à l'autre; que dans un mesme jour ce qui a esté permis le matin ne l'est plus au soir; & que dans une mesme maison l'on souffre & l'on

commande mesme de faire en un endroit ce que l'on défend & l'on punit lors qu'on le fait en un autre. Ainsi la justice de Dieu est immuable, parce qu'elle est eternelle ; mais les temps changent, parce qu'ils s'écoulent sans cesse, & que leur estre n'est qu'une perpetuelle revolution. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre ; dautant que vivant si peu & estant accoustumez aux loix d'un mesme païs, ils ne peuvent accorder avec ce qu'ils voyent tous les jours ces rencontres & ces évenemens si differens, qu'ils n'ont pû voir dans la suite de tous les siecles, & qui s'étendent par toutes les Provinces du monde, au lieu qu'ils sont témoins eux-mesmes de ce qui convient & ne convient pas dans les heures d'un mesme jour, dans les membres d'un mesme corps, & dans les endroits differens d'un mesme logis. C'est pourquoy ils se soûmettent à cet ordre humain & sensible dont ils reconnoissent l'utilité par leur propre experience ; & ils accusent au contraire l'ordre de la providence de Dieu, parce qu'ils ne peuvent voir cette chaisne merveilleuse de tant d'effets differens, qui découvre son ineffable sagesse dans la liaison & dans le rapport que toutes ses parties ont ensemble.

Je ne sçavois point alors ces veritez : je ne faisois aucune reflexion sur ces choses : & je ne m'appercevois point d'une si grande lumiere, quoy qu'elle me frappast les yeux, & qu'elle jettast des rayons de toutes parts. Je ne considerois pas que lors que je faisois des vers, il ne m'estoit pas permis de mettre toute sorte de pieds par tout où j'aurois voulu les mettre ; mais que je devois les placer differemment selon les differentes especes de vers ; & que dans un mesme vers je ne pouvois pas repeter toûjours le mesme pied ; quoy que neanmoins l'art de la poësie par lequel je reglois tou-

tes les mesures des syllabes demeurast indivisible dans soy-mesme. Qu'ainsi la justice suprême de Dieu, à laquelle toutes les ames saintes sont soûmises, devoit en une maniere sans comparaison plus sublime & plus excellente, renfermer en elle-mesme toutes les loix differentes qu'elle peut donner aux hommes, & qu'elle demeure toûjours la mesme, quoy qu'elle ne leur commande pas toûjours la mesme chose, & qu'elle diversifie ses ordonnances, selon la diversité des personnes & des temps. C'est ce qui me portoit dans l'aveuglement où j'estois, & me faisoit blâmer ces saints Patriarches, qui non seulement ont usé des choses presentes, selon l'instinct & le commandement exprés qu'ils avoient receu de Dieu; mais qui ont mesme annoncé les choses futures par la lumiere divine, dont il a éclairé leurs ames.

CHAPITRE VIII.

Que ce qui est contre la nature ne peut estre permis; mais que ce qui est contre la coustume & les loix des hommes devient permis quand Dieu le commande.

MAIS comme il y a des loix tres-justes qui peuvent changer, il y en a d'autres qui ne changent jamais. Car peut-on s'imaginer, ou quelque temps dans l'ordre des siecles, ou quelque lieu dans le monde, auquel il ne soit pas juste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de tout son esprit, & son prochain comme soy mesme? Et ainsi les crimes infames & contraires à la nature, tels qu'estoient ceux de Sodome, doivent estre rejettez avec execration, & punis avec séverité en quelque temps & en quelque lieu que ce

puiſſe eſtre. Et quand tous les hommes de la terre s'accorderoient à les commettre, ils ſeroient tous coupables également ſelon les regles de la loy eternelle & immuable; l'homme ayant eſté creé dans un tel eſtat que ces actions ne peuvent jamais eſtre legitimes. Car c'eſt violer la ſocieté que nous devons avoir avec Dieu, que de ſoüiller ainſi par ce déreglement brutal & abominable la pureté de la nature dont il eſt l'auteur.

Quant aux fautes que l'on commet contre les coûtumes des païs; elles ſe doivent éviter ſelon que les mœurs differentes des peuples nous y obligent; ſans que les citoyens ou les étrangers ſe donnent la liberté de violer un ordre étably par un long uſage, ou par les loix d'une ville ou de tout un peuple; puis qu'il eſt certain que les hommes dans le gouvernement civil composent enſemble un meſme corps, & qu'une partie eſt toûjours difforme lors qu'elle eſt diſproportionnée à ſon tout.

Mais quand Dieu commande quelque choſe contre les loix ou les coûtumes de quelques pais, on doit, ou le faire quand il n'auroit jamais eſté fait, ou le renouveller quand il auroit eſté diſcontinué, ou l'établir quād il n'auroit jamais eſté étably. Car s'il eſt permis à un Roy de faire dans une ville qui luy eſt ſujette quelque ordonnance que ny luy, ny ſes predeceſſeurs n'auroient jamais faite auparavant; & ſi on luy obeït ſans violer l'ordre de cette ville, ou plûtoſt ſi ce ſeroit violer ce meſme ordre que de ne luy pas obeïr, eſtant une loy generale parmy tous les hommes, que chaque peuple doit obeïr à ſon Roy: Avec combien plus de raiſon devons-nous obeïr à Dieu avec une ſoûmiſſion parfaite, luy qui eſt le Monarque ſouverain de toutes les creatures? Que ſi dans la ſocieté de la vie humaine on préfere toûjours les puiſſances ſuperieures aux inferieures, qui ne voit que Dieu doit eſtre ſans comparaiſon

préferé à tous, estant infiniment élevé au dessus de tous ?

Ce que nous avons dit des crimes infames, qu'ils ne peuvent jamais estre permis, se doit dire aussi de ceux qui se commettent contre le prochain avec un desir de luy nuire, ou par des paroles outrageuses, ou par des actions injustes & violentes; soit que celuy qui l'offense veüille se venger, comme un ennemy se venge de son ennemy; soit qu'il ait dessein d'en tirer quelque bien & quelque avantage, comme un voleur qui vole un passant; soit qu'il tâche de se délivrer d'un mal qu'il apprehende; comme lors que l'on attaque celuy que l'on craint; soit qu'il soit poussé d'envie, comme un miserable est jaloux du bonheur d'un homme plus heureux que luy, ou comme celuy qui est dans un estat avantageux porte envie à ceux qui luy donnent sujet de craindre qu'ils ne deviennent ses égaux, ou à ceux qu'il voit avec regret l'estre déja devenus, soit enfin qu'il trouve un plaisir sensible dans le mal d'autruy, qui est l'esprit de ceux qui se plaisent à voir les combats sanglans des gladiateurs, ou à se railler & à se joüer de tout le monde.

Voilà les sources des pechez des hommes, qui naissent tous de ces trois concupiscences marquées par l'Ecriture, de l'élevement de l'orgueil, de la curiosité des spectacles, & des plaisirs bas & sēsuels; soit que l'homme soit possedé seulement de l'une de ces passions, ou de deux, ou de toutes les trois ensemble. C'est ainsi, mon Dieu, qui vous approchez autant de nous par vostre souveraine bonté, que vous estes élevé au dessus de nous par vôtre souveraine puissance, que tous les desordres de la vie humaine violent vostre Decalogue divin (qui est cette harpe mysterieuse à dix cordes) les dix Commandemens que vous avez gravez sur les tables de la loy, dont les trois premiers regardent les

fautes que l'on peut commettre contre vous, & les sept autres celles que l'on commet contre le prochain.

Mais comment est-ce, mon Dieu, que ces pechez se commettent contre vous? Qu'y a-t-il qui vous regarde dans les crimes infames des hommes, par lesquels ils se corrompent eux-mesmes, puis que vous estes entierement incorruptible? Et que vous peuvent nuire les injustices & les violences qu'ils font à leur prochain, puis qu'il est impossible que l'on vous fasse aucun mal? Vous ne laissez pas neanmoins de punir les fautes que les hommes commettent contre eux-mesmes, parce qu'ils pechent tout ensemble & contre vous & contre leurs propres ames, & que leur iniquité, selon l'Ecriture, retombe sur eux, ou lors qu'ils corrompent la nature que vous avez creée, & qu'ils renversent tout l'ordre que vous y avez étably; ou lors qu'ils usent avec excés des choses qui leur sont permises; ou qu'ils abusent d'eux-mesmes pour satisfaire à leur passion brutale en violant la loy naturelle; ou lors qu'ils se soûlevent contre vous par la revolte de leur esprit & par les blasphêmes de leurs paroles, & qu'ils veulent resister à vostre puissance qui les presse & à l'aiguillon qui les pique, pour user des termes de l'Ecriture: ou enfin lors que rompant les liens de la societé civile qui tend au bien general & universel, ils divisent les esprits par des partialitez, ou les unissent avec eux par des factions, pour executer leurs entreprises temeraires & pour satisfaire à leurs interests particuliers, ou en détournant les maux qu'ils craignent, ou en se procurant les biens qu'ils desirent.

Ce sont les desordres où les hommes se precipitent lors qu'ils vous abandonnent, mon Dieu, qui estes la source de la vie & le seul & le veritable Createur & Moderateur du monde; & qu'au lieu d'ai-

mer la verité eternelle qui doit eſtre commune à tous, ils ſe portent par un mouvement ſuperbe de l'amour propre vers un faux bien qu'ils ſe rendent particulier, & qu'ils veulent poſſeder tout ſeuls. Mais comme nous nous ſeparons d'avec vous par une volonté ſuperbe, nous retournons auſſi à vous par la pieté d'un cœur humble; & enſuite vous nous gueriſſez de ces habitudes vicieuſes & corrompuës dans leſquelles nous avons languy ſi long-temps; vous nous pardonnez nos fautes lors que nous les reconnoiſſons; vous exaucez nos gemiſſemens lors que nous ſoûpirons dans noſtre eſclavage; & vous rompez les chaiſnes dans leſquelles nous nous ſommes engagez volontairement, pourveu que noſtre ame ne s'éleve plus contre vous par l'audace d'une fauſſe liberté, dans laquelle aimant plus un faux bien qu'elle ſe rend propre, que vous qui eſtes le ſeul bien veritable & la ſource univerſelle de tous les biens, elle perd tout en vous perdant, pour avoir deſiré quelque choſe de plus que vous lors qu'elle poſſedoit tout en vous poſſedant.

CHAPITRE IX.

Que les jugemens de Dieu ſont ſouvent differens de ceux des hommes, touchant les actions bonnes ou mauvaiſes.

MAIS outre ce grand nombre de crimes dont nous venons de parler, qui bleſſent ou l'honneſteté par leur infamie, ou l'equité par leur injuſtice, il y en a d'autres que ceux qui en ſçavent bien juger blâment dans la veuë de la perfection dont ils ſont encore éloignez, & qu'ils loüent en meſme temps dans l'eſperance des fruits que ces commencemens ſont capables de produire; comme on

on loüe les bleds qui semblent promettre beaucoup, quoy qu'ils ne soient encore qu'en herbe. Il y a aussi des actions qui paroissent semblables à ces deux especes de crimes que je viens de rapporter, & qui sont innocentes neanmoins, parce qu'elles ne blessent, mon Dieu, ny vostre loy eternelle, ny la societé humaine & la justice civile, comme lors que des personnes ont usé des choses de cette vie en une maniere qui estoit conforme à leur temps, sans qu'on ait sujet de croire qu'ils l'ayent fait par intemperance ou par avarice, & que d'autres ont puny les coupables par l'autorité d'une puissance legitime, avec un desir de corriger les excés des hommes, sans qu'on ait aussi sujet de croire qu'ils l'ayent fait par un mouvement de vengeance & de cruauté. Ainsi il y a plusieurs actions que les hommes ont jugé dignes d'estre condamnées que vous avez neanmoins autorisées par vostre approbation divine : comme il y en a plusieurs que les hommes approuvent & relevent par leurs loüanges, que vous condamnez neanmoins par vostre équitable jugement ; parce que souvent l'intention de celuy qui agit & les circonstances particulieres & secrettes du temps auquel il agit, rendent une action toute autre qu'elle ne semble estre à ceux qui ne la considerent que par l'apparence.

Mais lors que vous commandez une chose toute extraordinaire, & que vous aviez auparavant défenduë ; qui doute que l'on ne doive vous obeïr, quand bien vous ne découvririez pas aux hommes les raisons sublimes de vostre commandement, ou qu'il se trouveroit contraire à quelques loix de la societé humaine, puis que la justice de toute societé consiste à vous obeïr ? Ainsi il faut faire tout ce que vous commandez : mais heureux sont ceux qui sçavent que c'est vous qui le commandez. Car tout ce que les anciens Patriarches ont fait qui pa-

roiſt nouveau & extraordinaire, ils l'ont fait ou pour s'accommoder au temps auquel ils vivoient, ou pour tracer dans leurs actions une image des choſes futures.

Chapitre X.

Reſveries des Manichéens touchant les fruits de la terre.

Mais comme je ne ſçavois point alors ces veritez, je me mocquois de ces grands Prophetes & de ces hommes divins qui vous ont ſervy avec tant de pureté. Et que faiſois-je, mon Dieu, en me mocquant d'eux, ſinon de me rendre digne d'eſtre mocqué de vous, m'eſtant laiſſé tomber peu à peu dans des reſveries prodigieuſes, juſques à m'imaginer que lors qu'on cueille une figue, elle pleure avec des larmes de lait auſſi-bien que le figuier qui l'a produite : Et que neanmoins ſi l'un de ceux que les Manichéens eppellent Saints & Elûs euſt mangé cette meſme figue, non aprés l'avoir cueillie luy-meſme, ce qui ſelon leurs maximes l'euſt rendu coupable, mais l'ayant trouvée cueillie par le crime d'un autre, il pouſſoit dehors en ouvrant la bouche, ou en ſoûpirant dans la priere de petits Anges, ou plûtoſt de petites parties de Dieu meſme, du Dieu ſouverain & veritable, qui fuſſent toûjours demeurées unies & comme liées à ce fruit, ſi elles n'en euſſent eſté détachées par les dents de cet élû & par la chaleur de ſon eſtomac. Et mon aveuglement eſtoit crû juſqu'à tel point, que je me figurois qu'il valoit mieux avoir compaſſion des fruits de la terre, que des hommes meſmes pour leſquels ils ont eſté créez. Car ſi quelqu'un qui n'euſt pas eſté Manichéen m'en euſt demandé, j'euſſe crû que

ce fruit que je luy aurois donné, auroit esté comme condamné à un supplice capital.

CHAPITRE XI.

Prieres & larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Revelation qu'elle en eut en songe, neuf ans auparavant qu'elle arrivast.

VOILA l'abysme dans lequel je m'estois plongé. Et vous, mon Dieu, vous avez étendu vôtre main du haut du ciel pour me retirer de ces profondes tenebres où j'estois ensevely. Ma mere cependant me pleuroit avec une douleur plus sensible que les meres ne pleurent leurs enfans lors qu'elles les voyent porter en terre. Car elle me voyoit mort devant vous; & elle le voyoit par l'œil de la foy, & par la lumiere de l'esprit que vous aviez répandu en elle. Aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, & vous n'avez point méprisé ses larmes dont elle versoit des torrens en vostre presence dans tous les lieux où elle vous offroit sa priere. Vous l'avez exaucée dés lors, & l'en avez comme assurée par ce songe que vous seul sans doute luy envoyastes, & qui la consola de telle sorte qu'elle me permit de demeurer avec elle & de manger à sa table: ce qu'elle avoit commencé quelque temps auparavant de ne vouloir plus, tant elle avoit en horreur l'heresie détestable que je soûtenois.

Il luy sembla donc qu'étant debout sur une longue regle de bois, & estant toute triste & toute accablée de douleur, elle vid venir à elle un jeune hōme étincelant de lumiere, qui avec un visage gay & soûriant luy demanda le sujet de son affliction & de ses larmes continuelles; mais d'une maniere qui témoignoit assez qu'il ne le faisoit pas tant pour

s'en informer que pour la consoler & pour l'instruire. Surquoy luy ayant répondu, qu'elle déploroit la perte de mon ame, il luy commanda de ne se mettre plus en peine, & de considerer que j'estois au mesme lieu où elle estoit : Qu'alors regardant attentivement elle s'apperceut que j'estois prés d'elle sur cette mesme regle. Et d'où cette consolation luy pouvoit-elle venir, mon Dieu, sinon de ce que vous daignez prester l'oreille à la voix & aux gemissemens de son cœur ?

O Dieu eternel ! qui n'admirera vostre puissance infinie, & vostre bonté égale à vostre puissance, voyant que vous avez autant de soin du moindre de nous, que si vous n'aviez à conduire que luy seul; & que vous avez autant de soin de tous les hommes ensemble, que de chaque homme en particulier ? Mais ne fistes-vous pas voir encore l'impression de vostre esprit dans son ame, lors que me racontant ce songe, comme je tâchois de l'interpreter à mon avantage en luy disant qu'il luy marquoit qu'elle pourroit estre un jour de mon sentiment, & non pas que je dûsse estre du sien; elle me répondit sur le champ sans hesiter : Cela ne peut estre ; parce qu'il ne m'a pas dit, Considerez que vous estes où il est ; mais considerez qu'il est où vous estes. Je vous confesse, mon Dieu, ce qui m'arriva pour lors, autant que je m'en puis souvenir, & ce que j'ay dit souvent depuis, que cette réponse si soudaine de ma mere, par laquelle sans se troubler du faux sens que j'avois donné à ces paroles ; lequel avoit tant d'apparence de verité, elle dissipa ce nuage en un moment, & vit tout d'un coup ce qui n'estoit pas si aisé à découvrir, & dont je ne m'estois pas apperceu moy-mesme avant qu'elle me l'eust dit. Cette réponse, dis-je, me toucha déslors beaucuup davantage que n'avoit fait le songe & la vision dont il vous pleut de favoriser sa pieté, ayant voulu pour la

consoler dans sa douleur luy faire voir tant de temps auparavant une image de la joye dont vous deviez la combler un jour.

Car depuis il s'est passé presque neuf années durant lesquelles je suis demeuré dans cet abysme de fange & de boüe & dans ces tenebres de l'erreur, tâchant souvent de me relever, & retombant toûjours encore plus bas. Et durant tout ce temps, mon Dieu, cette veuve chaste, sobre & devote, telle que vous les aimez, ne cessa point de gemir pour moy devant vous, s'animant de telle sorte par la vive esperance de vos promesses, que bien loin d'en devenir plus negligente, elle ne donna jamais ni de relâche à ses soûpirs, ni de tréve à ses larmes, ni de fin à ses vœux & à ses prieres. Vous receviez favorablement le sacrifice qu'elle vous offroit pour moy; & neanmoins vous me laissiez plonger de plus en plus dans cette nuit tenebreuse de l'impieté de l'erreur.

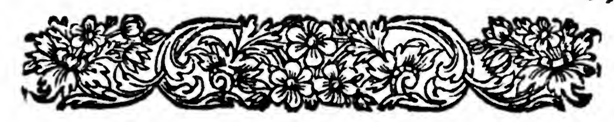
CHAPITRE XII.

Belle parole d'un Evesque à sainte Monique touchant la future conversion de son fils.

MAIS vous ne vous estes pas contenté, mon Dieu, de luy avoir donné cette premiere parole pour gage de vos bienfaits, vous luy en avez encore donné une seconde en une occasion que je raconteray maintenant; puis qu'elle me revient dans la memoire. Car je passe beaucoup de choses, ou parce qu'elles se sont effacées de mon esprit, ou parce que je me haste de venir bien-tost aux faveurs principales que j'ay receuës de vous, pour lesquelles je me sens pressé de vous rendre de tres-humbles actions de graces. Vous luy avez donc parlé encore une secõde fois par un bon Evesque nourry

dans le sein de vostre Eglise, & dans la connoissance de vos Ecritures. Elle le supplioit un jour de prendre la peine de conferer avec moy pour combattre mes erreurs, & me détromper de mes fausses opinions en m'instruisant de la verité, ce qu'elle faisoit toûjours lors qu'elle rencontroit des personnes qui en estoient capables: Mais ce sage Prelat s'en excusa (& certes avec beaucoup de prudence, ainsi que je l'ay reconnu depuis) & luy répondit que j'estois encore trop indocile, parce que la nouveauté de cette heresie m'avoit remply de présomption & de vanité, & que j'avois déja embarassé plusieurs personnes ignorantes par la vaine subtilité de mes questions, ainsi qu'elle-mesme le luy avoit raconté. Laissez-le, luy dit ce saint homme; contentez-vous de bien prier Dieu pour luy; & vous verrez qu'il reconnoistra luy-mesme l'erreur & l'impieté de ces heretiques par la lecture de nos propres livres.

Il luy conta ensuite que sa mere, qui estoit aussi tombée dans l'erreur de la mesme secte, l'ayant donné tout petit aux Manichéens afin de l'instruire, il avoit non seulement lû, mais transcrit presque tous leurs ouvrages; & que sans que personne se mist en peine de disputer contre luy, ou de le convaincre par des argumens, il avoit découvert de luy-mesme combien cette heresie estoit détestable, & qu'ensuite il l'avoit abandonnée. Ce qu'ayant dit à ma mere; & voyant qu'aprés cela neanmoins elle ne se rendoit pas, mais qu'elle le pressoit avec encore plus d'instance, & fondant en larmes le conjuroit de me voir & d'entrer en discours avec moy, il luy répondit enfin comme importuné de ses prieres; Allez & continuez de faire ce que vous faites: Car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes perisse jamais. Ce qu'elle receut, ainsi qu'elle m'a témoigné souvent, avec la mesme confiance que si Dieu le luy eust dit de sa propre bouche.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Durant neuf ans il estoit trompé & trompoit les autres; ne suivant que l'erreur & la vanité.

DURANT ce temps de neuf ans qui s'écoula depuis la dix-neufiéme année de mon âge jusqu'à la vingt-huitiéme j'estois seduit, & je seduisois les autres : J'estois trompé, & je trompois les autres dans le déreglement de mes differentes passions. Je les trompois en public par ces sciences qu'on nomme les belles lettres; & je les trompois en secret par le faux nom de religion. Mon orgueil agissoit en l'un, ma superstition en l'autre, & ma vanité en tout. D'une part, je brûlois d'un si grand desir pour la vaine gloire & pour les loüanges populaires, que je les recherchois jusques dans les applaudissemens du theatre, jusques dans les prix qu'on donne à ceux qui réüssis-

ſent en quelque ouvrage d'eſprit au deſſus de tous les autres, juſques dans ces ambitieux combats pour des couronnes fragiles & periſſables, juſques dans les niaiſeries des ſpectacles, & dans les diſſolutions des voluptez. Et d'autre part deſirant d'eſtre purifié de ces ſoüillures, je portois des viandes à ceux que les Manichéens appellent ſaints & élûs, afin que dans leur eſtomac où ils les faiſoient paſſer les ayant mangées, ils en forgeaſſent, comme dans une boutique, des Dieux & des Anges qui me rendiſſent net de cette corruption. Voilà les erreurs que je ſuivois; voilà les actions ridicules que je faiſois, & que faiſoient mes amis qui n'eſtoient pas moins trompez que moy, & qui l'avoient eſté par moy-meſme.

Que ces ſuperbes, mon Dieu, dont l'orgueil n'eſt pas encore heureuſement abattu & humilié ſous voſtre main toute-puiſſante, ſe mocquent de moy tant qu'il leur plaira; je ne laiſſeray pas de vous confeſſer mes crimes & mes deſordres: Et je vous conjure de me permettre & de m'accorder la grace pour voſtre gloire de raſſembler maintenant dans mon ſouvenir tous les tours & les retours de mes égaremens paſſez, afin que je vous les offre en ſacrifice de loüange. Car où puis-je, Seigneur, me conduire moy-meſme ſans vous, ſinon dans le precipice? Et que ſuis-je lors que mon ame eſt dans la ſanté ſinon un petit enfant qui ſucce le lait de voſtre grace, ou qui ſe nourrit de cette viande incorruptible qui eſt vous-meſme? Et qu'eſt-ce que l'homme ſinon erreur & aveuglement? Et quelque homme que ce ſoit eſt-il autre choſe puis qu'il eſt homme? Que les forts & les puiſſans ſe mocquent de nous ſi bon leur ſemble: Quant à nous qui ſommes foibles & pauvres nous reconnoiſtrons devant vous noſtre foibleſſe & noſtre indigence.

CHAP.

CHAPITRE II.

Il enseigne la Rhetorique. Il entretient une femme durant tout ce temps; Et se mocque d'un devin qui luy promettoit de luy faire gagner un prix.

J'ENSEIGNOIS alors la Rhetorique, & je vendois l'art de vaincre l'esprit de l'homme par la puissance de la parole, estant moy-mesme vaincu par la passion de l'interest & de l'honneur. Vous sçavez neanmoins, mon Dieu, que je desirois d'avoir des Ecoliers sages & vertueux, ainsi que les hommes les appellent; & qu'avec simplicité & sans artifice je leur enseignois les artifices de l'éloquence, non pour faire courir fortune de la vie à un innocent, mais pour sauver quelquefois celle d'un coupable. Vous me voyïez de loin, mon Dieu, lors que je chancelois dans ce chemin si glissant; & vous voyïez reluire comme au milieu d'une fumée tres-épaisse, la fidelité avec laquelle j'instruisois ceux qui se rangeoient sous ma discipline, quoy qu'ils n'aimassent que la vanité & ne cherchassent que le mensonge non plus que moy.

Durant tout le cours de ces années j'avois une femme qui ne m'estoit pas conjointe par un mariage legitime, mais que j'avois choisie par une ardeur volage & imprudente d'une passion amoureuse & dereglée. C'estoit neanmoins la seule femme que je visse, & je luy gardois fidelité: mais je ne laissois pas d'éprouver à mon malheur la difference qui se rencontre entre l'union sainte du mariage, lequel se contracte afin d'avoir des enfans, & la liaison d'un amour de volupté, où les enfans naissent contre le desir de ceux qui leur ont donné la vie,

quoy qu'estant nez ils les contraignent malgré eux de les aimer.

Je me souviens aussi qu'ayant resolu d'entrer dans une dispute publique où l'on recitoit sur un theatre les vers que l'on avoit composez, & où celuy qu'on jugeoit avoir mieux réüssi que les autres remportoit le prix, un devin me fit demander ce que je luy voulois donner pour me faire gagner ce prix. A quoy l'horreur que j'avois de ces sacrileges abominables me fit répondre, que quand cette couronne seroit d'or & immortelle, je ne souffrirois pas que pour me la procurer on fist mourir une mouche. Ce que je disois, parce qu'il devoit immoler quelques animaux dans ses détestables sacrifices pour convier les demons par ses hommages impies à me vouloir estre favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur, ne ne fut pas par un desir chaste de vous plaire que je rejettay ce mal & ce crime. Car je ne pouvois pas vous aimer, puis que mon esprit ne pouvoit vous concevoir que comme une lumiere corporelle, & que mon ame qui soûpiroit aprés ces fantômes vains, séloignoit & se separoit de vous comme par un adultere, en s'appuyant sur le vuide du mensonge, & se rendant le joüet des vents. Mais lors mesme que je ne voulois pas qu'on sacrifiast pour moy aux demons, je m'y sacrifiois moy-mesme par cette maudite superstition. Et n'est-ce pas se rendre le joüet des vents, que de l'estre de ces esprits de tenebres, lors que par nos erreurs criminelles nous leur sommes un sujet de mocquerie & de risée?

CHAPITRE III.

Sa passion pour l'Astrologie judiciaire, dont il ne put estre détourné par les sages remonstrances d'un tres-sçavant Medecin.

AINSI parce que ces observateurs des Astres que l'on nomme Mathematiciens, ne faisoient ni sacrifices, ni prieres aux demons, je ne cessois de les consulter pour acquerir par leur moyen la connoissance des choses à venir. Mais la veritable pieté chrestienne condamne aussi cette science. Car l'homme est obligé, Seigneur, de vous confesser ses fautes, & de vous dire; Ayez pitié de moy, & ne me refusez pas de guerir mon ame qui est devenuë malade par le peché: il ne doit pas abuser de vostre bonté pour se porter par la confiance qu'il a en vostre misericorde à une plus grande liberté de faire le mal; mais se souvenir de cette parole du Sauveur: Maintenant que vous estes guery gardez-vous de pecher de nouveau, de peur qu'il ne vous arrive pis. Or ces Astrologues s'efforcent de détruire une doctrine si sainte lors qu'ils disent: Il y a dans le ciel une cause inévitable qui fait pecher. Et c'est Venus, Saturne, ou Mars qui vous ont fait faire une telle ou telle action, voulant ainsi que l'homme qui n'est que chair & que sang, & une pourriture pleine d'orgueil soit exemt de toute faute, & qu'elle soit rejettée sur celuy qui a creé les cieux & les astres, & qui regle tous leurs mouvemens. Or qui est celuy-là sinon vous, mon Dieu, qui estes la douceur mesme & l'origine de toute justice, qui rendez à chacun selon ses œuvres, & ne méprisez pas un cœur contrit & humilié?

Il y avoit alors à Carthage un homme de grand

esprit, tres-sçavant & tres-celebre en la medecine; & c'estoit luy qui avoit de sa propre main mis sur ma teste si malade la couronne qui estoit le prix de ce combat de vers où j'estoisdemeuré victorieux: & il me l'avoit mise en qualité de Proconsul, & non pas de Medecin. Car c'est vous seul, ô mon Dieu, qui estes le Medecin de ces malades, vous qui resistez aux superbes, & qui faites grace aux humbles. Ce qui n'empesche pas neanmoins que vous ne m'ayez assisté par ce vieillard, & que deslors vous n'ayez pris soin de la guerison de mon ame. Car estant entré dans sa familiarité, & trouvant un extrême plaisir à écouter ses discours, qui sans un grand ornement de langage estoient graves & agreables par la beauté & la vivacité de ses pensées, lors qu'il apprit dans nos entretiens que j'estois passionné pour les livres de l'astrologie judiciaire, il me conseilla avec une bonté paternelle de ne m'y arrester plus, & de n'employer pas inutilement à une étude si vaine le travail & le soin qui sont necessaires pour apprendre des choses utiles.

Il me dit ensuite qu'il s'y estoit autrefois appliqué de telle sorte, que dans les premieres années de son âge il avoit eu dessein d'en faire profession pour gagner du bien: & que puis qu'il avoit pû entendre Hippocrate, il auroit aussi pû entendre les livres qui traittent de cette science: mais que depuis il l'avoit abandonnée pour étudier en medecine, parce qu'il avoit reconnu qu'elle estoit tres-fausse, & qu'estant homme d'honneur il auroit esté honteux de gagner du bien à tromper le monde. Mais vous, me disoit-il, qui pouvez subsister en montrant la Rhetorique, & qui n'étudiez cette science trompeuse que par une curiosité toute volontaire, & non par la necessité de sçavoir un art qui vous donne dequoy vivre, vous devez d'autant plus ajoûter foy à mes paroles que je me suis efforcé de l'apprendre si parfaitement

que je pretendois tirer d'elle ſeule ma vie & ma ſubſiſtance.

Surquoy luy ayant demandé comment il ſe pouvoit donc faire que l'on prediſt par cet art pluſieurs choſes veritables, il me répondit comme il put; Que la puiſſance du hazard & de la fortune, laquelle il diſoit eſtre répanduë dans toutes les parties de la nature, en eſt la cauſe. Car ſi quelqu'un, diſoit-il, ouvrant le livre d'un Poëte, dont le deſſein & l'intention dans ſon Poëme eſtoient tres-éloignez des ſujets ſur leſquels on le conſulte au hazard, il arrive ſouvent par une étrange merveille qu'il ſe rencontre un vers conforme à la choſe dont il s'agit; l'on ne doit pas s'étonner ſi l'eſprit de l'homme pouſſé par quelque inſtinct & quelque eſprit plus élevé que le ſien, & ſans ſçavoir ce qui ſe paſſe en luy-meſme, peut par hazard & non par ſcience répondre quelque choſe qui s'accorde aux actions & à l'eſtat des affaires de celuy qui l'interroge.

Voilà, Seigneur, l'inſtruction que vous me procuraſtes alors par ce Medecin, ſoit qu'elle vinſt de luy, ou de vous par luy: & vous commençaſtes à figurer dans mon eſprit les premiers traits de ce poinct de doctrine, dont je devois un jour m'éclaircir par moy-meſme avec plus de ſoin & d'exactitude. Car pour lors, ni luy, ni mon tres-cher amy Nebride, qui bien que tres-jeune eſtoit tres-vertueux & tres-circonſpect, & ſe mocquoit de toute cette ſcience de predire, ne me purent perſuader d'y renoncer, parce que l'autorité de ceux qui en ont écrit, eſtoit plus puiſſante ſur moy que celle de mes amis, & que je n'avois point encore trouvé de raiſon certaine telle que je la cherchois, par laquelle il me paruſt clairement que c'eſt par hazard & non par une ſcience tirée de l'obſervation des aſtres, que ces Mathematiciens diſent quelquefois la verité lors qu'on les conſulte.

CHAPITRE IV.

Enseignant la Rhetorique à Thagaste il perd un de ses amis intimes, & ressent une douleur incroyable de sa mort.

DANS les premieres années que j'avois commencé à enseigner la Rhetorique en la ville où je suis né, la conformité des mesmes études & de la mesme profession m'avoit acquis un amy qui estoit en la fleur de sa jeunesse & de mesme âge que moy. Nous avions esté nourris ensemble dés nostre enfance : nous avions esté ensemble au college, & nous avions joüé ensemble. Mais nostre amitié n'estoit pas alors si forte qu'elle fut depuis, quoy que jamais elle n'ait esté veritable, dautant qu'il n'y en a point de veritable que celle que vous formez, mon Dieu, entre ceux qui sont attachez à vous par cette charité que le S. Esprit répand dans nos cœurs. Cette amitié neanmoins m'estoit extrêmement douce ; parce qu'elle estoit animée par la chaleur des mesmes desseins & des mesmes affections. Je l'avois détourné de la vraye foy dans laquelle il avoit esté instruit dés sa jeunesse, quoy que non pas pleinement & parfaitement, pour le porter dans ces superstitieuses & ces détestables resveries qui faisoient répandre à ma mere tant de larmes sur mon sujet. Son esprit estoit entré avec moy dans l'erreur ; & je ne pouvois plus vivre sans luy. Mais vous, Seigneur, qui estes tout ensemble le Dieu des vengeances & la source des misericordes, & qui poursuivant de prés vos esclaves fugitifs les sçavez ramener à vous par des moyens admirables, vous me l'enlevastes & le tirastes du monde, lors qu'à peine il y avoit un an que je joüissois de la douceur

de ſon amitié, qui m'eſtoit plus chere que tous les autres plaiſirs de ma vie.

Qui eſt celuy qui pourroit raconter vos bontez, Seigneur, quand il ne parleroit que de celles qu'il a éprouvées en luy-meſme? Que fiſtes-vous alors, mon Dieu, & combien l'abyſme de vos jugemens eſt-il profond & impenetrable? Car mon amy eſtant malade d'une grande fiévre, il demeura long-temps ſans ſentiment dans une ſueur mortelle: & lors qu'on n'eſperoit plus rien de ſa vie, on le baptiſa ſans qu'il en euſt connoiſſance. Ce qui ne me mit pas beaucoup en peine, parce que je m'imaginay que l'eau qu'on avoit verſée ſur ſon corps ſans qu'il le ſceuſt, n'effaceroit pas de ſon eſprit les ſentimens que je luy avois inſpirez. Mais il en arriva tout autrement. Car s'eſtant mieux porté enſuite de ſon Bapteſme & ayant eſté guery; ſi-toſt que je luy pûs parler (ce que je pûs dés le moment qu'il fut en eſtat de m'entendre, parce que je ne le quittois point & que nous ne pouvions vivre l'un ſans l'autre) je commençay à vouloir railler avec luy, croyant qu'il ſe mocqueroit auſſi bien que moy du Bapteſme qu'il avoit receu ſans connoiſſance & ſans ſentiment, & qu'il ſçavoit bien alors avoir receu. Mais il ne m'eut pas moins en horreur quand je luy fis ce diſcours que ſi j'euſſe eſté ſon ennemy; & il me dit auſſi-toſt avec une admirable fermeté, que je ceſſaſſe de luy tenir ce langage ſi je voulois continuer d'eſtre ſon amy. Je fus ſurpris & troublé de ces paroles, & je differay à luy en témoigneur mes ſentimens juſqu'à ce qu'il fuſt guery & que ſa ſanté fuſt aſſez forte pour me permettre d'agir avec luy en la maniere que je deſirois. Mais vous le délivraſtes, Seigneur, de l'importunité de mes folies, en le retirant du monde pour me ſervir un jour de conſolation auprés de vous. Car peu de jours aprés & en mon abſence la fiévre le reprit & il mourut.

La douleur de sa perte remplit mon cœur de tenebres. Je ne voyois autre chose devant mes yeux que l'image de la mort. Mon païs m'estoit un supplice : La maison de mon pere m'estoit en horreur: Tout ce qui m'avoit plû en sa compagnie m'estoit devenu sans luy un sujet de tourment & d'affliction: mes yeux le cherchoient par tout, & ne le pouvoient trouver : Et je haïssois toutes les choses que je voyois, parce que je ne le voyois point en aucune d'elles, & qu'elles ne pouvoient plus me dire : Il viendra bien-tost ; comme elles me le disoient durant sa vie lors qu'il se trouvoit absent. Ainsi je devins importun à moy-mesme en m'interrogeant sans cesse & demandant à mon ame pourquoy elle estoit triste & me troubloit de la sorte : à quoy elle ne sçavoit que répondre. Et lors que je luy disois qu'elle esperast en Dieu, elle me desobeïssoit avec justice, parce que cet homme qu'elle avoit perdu & qui luy estoit si cher, estoit meilleur & plus veritable, que ce fantôme du Dieu des Manichéens, auquel je voulois qu'elle mist son esperance. Ainsi je ne trouvay de la consolation qu'en mes larmes, qui ayant succedé à mon amy estoient devenuës les seules délices de ma vie.

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu pourquoy les larmes sont douces aux affligez.

MAINTENANT, Seigneur, que ces mouvemens de mon affliction sont passez, & que la douleur de ma playe s'est adoucie par le temps, puis-je approcher de vostre bouche les oreilles de mon cœur, & apprendre de vous qui estes la verité mesme, pourquoy les larmes sont si douces aux mise-

rables ? Mais n'ay-je point tort de vous faire cette demande, & ne dois-je point considerer qu'encore que vous soyez present par tout, vous estes infiniment éloigné de nos miseres ? Car vous demeurez toûjours en vous-mesme par une immuable stabilité ; Au lieu que nous sommes agitez & troublez par les accidens qui nous arrivent dans la revolution des choses du monde. Mais quelle esperance nous resteroit-il dans nos maux si nous ne pleurions devant vos yeux ? Je vous demande donc, ô mon Dieu, d'où vient que l'on cueille des fruits si doux des amertumes de la vie, telles que sont les pleurs, les soûpirs, les gemissemens & les plaintes ? Est-ce l'esperance que nous avons d'estre exaucez de vôtre bonté qui nous y fait trouver cette douceur ? Cela peut estre vray dans les larmes que nous versons en vous priant, parce que nous les répandons dans le desir qu'elles arrivent jusques à vous. Mais la mesme chose se rencontre-t-elle dans l'affliction d'une perte semblable à celle qui m'accabloit alors de douleur ? Car je n'esperois pas ni ne demandois pas par mes pleurs de faire revivre mon amy ; mais je pleurois & soûpirois seulement parce que j'estois malheureux, & qu'en le perdant j'avois perdu toute ma joye. Ou dirons-nous que les larmes sont ameres d'elles-mesmes, & qu'elles nous semblent douces en comparaison du regret de ne joüir plus de ce que nous possedions auparavant, & de l'horreur que nous donne cette perte ?

CHAPITRE VI.

Il exprime les douleurs qu'il ressent de la mort de son amy.

MAIS pourquoy, mon Dieu, entray-je dans ce discours, puis que ce n'est pas maintenant

le temps de vous faire des questions, mais de vous confesser mes fautes ? J'estois miserable; & il n'y a point de cœur qui estant engagé dans l'amour des choses mortelles ne soit miserable; qui ne soit déchiré lors qu'il les perd; & qui alors ne connoisse & ne sente la misere par laquelle il estoit déja miserable avant mesme qu'il les eust perduës.

Voilà l'estat où j'estois alors. Je pleurois tres-amerement, & je ne trouvois point d'autre consolation que dans l'amertume de mes larmes. Ainsi j'estois malheureux; & cette vie toute malheureuse qu'elle estoit, m'estoit encore plus chere que mon amy. Car quoy que j'eusse bien voulu la changer pour une plus douce & plus agreable, je n'eusse pas mieux aimé la perdre que l'avoir perdu. Et je ne sçay mesme si j'eusse bien voulu la perdre pour luy, comme on le dit (si ce n'est point une fable) d'Oreste & de Pilade, qui desiroient de mourir l'un pour l'autre, ou en mesme temps, parce qu'il leur eust esté plus fâcheux de ne vivre pas ensemble que de mourir. Mais par je ne sçay quel sentiment si contraire à celuy de ces deux amis, quoy que j'eusse un extrême dégoust de vivre, je n'avois pas une moindre apprehension de mourir. Je croy que d'autant plus que j'aimois passionnément mon amy, je haïssois & craignois davantage la mort qui me l'avoit enlevé, & la regardois comme ma plus cruelle ennemie, m'imaginant que puis qu'elle avoit bien pû le ravir, elle raviroit bien-tost le reste des hommes. Voilà l'estat miserable où j'estois alors.

Mon Dieu, je vous presente mon cœur. Voyez dans ses replis les plus cachez les fautes dont je me souviens, vous qui estes toute mon esperance, & qui me purifiez de la corruption de semblables amitiez en me faisant lever les yeux vers vous, & en me tirant des filets dont j'estois enveloppé. Je m'étonnois de voir vivre les autres hommes aprés la

mort de celuy que j'avois aimé, comme ne devant jamais mourir. Et parce que j'estois un autre luy-mesme, je m'étonnois encore davantage de me voir vivre aprés sa mort. Certes cet ancien avoit raison, qui parlant de son amy, le nommoit la moitié de son ame : car je ressentois que celle de mon amy & la mienne n'avoient esté qu'une seule ame qui donnoit la vie à deux corps. Ainsi la vie m'estoit en horreur à cause que je ne voulois pas n'estre vivant qu'à demy. Et c'estoit peut-estre par cette mesme raison que je craignois de mourir, de peur que celuy que j'avois si fort aimé ne mourust entierement.

CHAPITRE VII.

L'impatience de sa douleur luy fait quitter son païs & passer à Carthage.

QUELLE folie de ne sçavoir pas aimer les hommes comme des hommes! Et que l'homme est peu sage de souffrir avec tant d'impatience ces infortunes humaines ! Je m'agitois, je soûpirois, je pleurois, & j'estois en trouble, sans trouver aucun repos, ni sans sçavoir à quoy me resoudre. Car je portois mon ame toute déchirée & toute sanglante qui ne pouvoit souffrir de demeurer dans mon corps, & ne sçavois où la mettre. Elle ne trouvoit point de soulagement, ni dans les bois les plus agreables, ni parmy les jeux & la musique, ni dans les lieux les plus odoriferans, ni dans les festins les plus magnifiques, ni dans les voluptez de la chair, ni dans les livres & dans les vers. Toutes choses, & la lumiere mesme m'estoient en horreur ; & tout ce qui n'estoit pas mon amy m'estoit devenu insupportable, excepté les larmes & les soûpirs dans lesquels seuls je trouvois un peu de soulagement.

Quand je cessois de pleurer je me sentois aussi-tost accablé du pesant fardeau de mes douleurs, dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me décharger & me guerir. Je le sçavois bien; mais je n'avois ni la volonté ni la puissance de vous demander du secours: & je m'en trouvois d'autant plus incapable, que lors que je pensois à vous, je n'en concevois rien de certain ni de solide. Car ce n'estoit pas vous, mais ce vain fantôme & mon erreur qui estoit mon Dieu. Si je tâchois de mettre mon ame en repos en la mettant entre les mains de ce Dieu imaginaire, elle se laissoit tomber dans ce vuide, & venoit encore m'accabler. Ainsi j'estois à moy-mesme un lieu malheureux où je ne pouvois demeurer, & d'où je ne pouvois m'éloigner. Car comment mon cœur eust-il pû s'éloigner de mon propre cœur? Comment me serois-je enfuy de moy-mesme? Comment ne me serois-je point suivy moy-mesme? Je quittay neãmoins mon païs, parce que mes yeux cherchoiẽt moins mon amy aux lieux où ils n'avoient pas accoûtumé de le voir; & de Tagaste je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle sorte le temps & la conversation de ses amis adoucirent sa douleur.

LE temps ne passe pas inutilement. Il n'est pas sterile dans son cours. Il fait de fortes impressions sur nos sens, & produit de merveilleux effets dans nos esprits. A mesure qu'il continuoit ses revolutions, il jettoit d'autres especes dans ma fantaisie, & d'autres images dans ma memoire, & me faisoit rentrer peu à peu dans mes plaisirs accoûtumez; ma douleur cedant de jour en jour à mes divertissemens ordinaires. Mais si ce n'estoit

pas d'autres douleurs qui luy ſuccedaſſent, c'en eſtoit au moins des cauſes & des ſemences pour l'avenir. Car d'où venoit que cette affliction m'avoit ſi aiſément penetré le cœur, ſinon de ce que j'avois répandu mon ame ſur l'inſtabilité d'un ſable mouvant, en aimant une perſonne mortelle comme ſi elle euſt eſté immortelle? Or ce qui me remit & me ſoulagea davantage fut la douceur de la converſation de mes autres amis, avec leſquels j'aimois ce que j'aimois au lieu de vous, mon Dieu: ce qui n'eſtoit qu'une grande fable & un long menſonge dont noſtre ame eſtoit encore plus infectée par les impreſſions corrompuës qu'elle concevoit de nos diſcours. Mais lors qu'un de mes amis venoit à mourir, cet objet fabuleux & imaginaire ne pouvoit pas guerir mon affliction veritable.

Il y avoit auſſi d'autres choſes qui me plaiſoient fort en leur compagnie, comme de s'entretenir, de ſe réjouïr, de ſe rendre divers témoignages d'affection, de lire enſemble quelques livres agreables, de ſe divertir, de ſe traiter avec une civilité officieuſe, de diſputer quelquefois ſans aigreur, ainſi qu'un homme diſpute quelquefois avec ſoy-meſme, & d'aſſaiſonner comme par le ſel de ces legeres conteſtations qui ſont tres-rares, la douceur ſi commune & ſi ordinaire de ſe trouver preſque toûjours dans les meſmes ſentimens, de s'inſtruire l'un l'autre, & d'apprendre l'un de l'autre, d'avoir de l'impatience pour le retour des abſens, & de les recevoir avec joye à leur arrivée.

Ces témoignages d'affection & autres ſemblables, qui procedent du cœur de ceux qui s'entr'aiment, & ſe produiſent au dehors par leur bouche, par leur langue, par leurs yeux, & par mille autres demonſtrations ſi agreables, eſtoient comme autant d'étincelles de ce feu de l'amitié qui embraſe nos ames, & de pluſieurs n'en fait qu'une ſeule.

CHAPITRE IX.

De l'amitié humaine ; & qu'il n'y en a point d'heureuse que lors qu'on aime son amy en Dieu.

C'EST là ce qu'on aime dans les amis ; & que l'on aime de telle sorte, qu'une personne s'estime coupable, lors qu'elle n'aime point celuy qui l'aime sans rechercher autre chose l'un de l'autre que des témoignages d'affection. C'est de là que procedent nos plaintes & les tenebres de nostre douleur, quand la mort nous enleve nos amis. C'est ce qui change en amertume les douceurs dont nous jouïssions auparavant. C'est ce qui noye nostre cœur dans nos larmes, & fait que la perte de la vie de ceux qui meurent, devient la mort de ceux qui restent en vie.

Seigneur, bienheureux celuy qui vous aime, & qui aime son amy en vous, & son ennemy pour l'amour de vous. Car celuy-là seul ne perd aucun de ses amis qui n'en aime aucun qu'en celuy qui ne se peut jamais perdre. Et qui est celuy-là, sinon nostre Dieu, qui a fait le ciel & la terre, & qui les remplit, parce qu'il les a créez en les remplissant ? Nul ne vous perd, Seigneur, que celuy qui vous abandonne : & où peut aller ou s'enfuir celuy qui vous abandonne, sinon de vous favorable, à vous-mesme irrité & en colere ? Car où ne rencontre-t-il pas vostre loy vangeresse dans ses peines, vostre loy qui est la verité, comme vous estes vous-mesme la verité ?

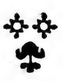


CHAPITRE X.

Que les creatures estant passageres l'ame n'y peut trouver son repos.

DIEU des vertus, convertissez-nous ; montrez-nous vostre visage, & nous serons sauvez. Car de quelque costé que se tourne l'ame de l'homme, & quoy qu'elle recherche pour y trouver son repos, elle n'y trouve que des douleurs jusqu'à ce qu'elle se repose en vous, quoy que les choses qu'elle recherche hors d'elle & hors de vous soient toutes belles, parce qu'elles sont vos creatures, qui ne seroient rien du tout si elles n'avoient receu de vous tout ce quelles sont. Elles naissent, & elles meurent : En naissant elles commencent d'estre ; elles croissent ensuite pour venir à la perfection de leur nature, à laquelle elles ne sont pas plûtost arrivées qu'elles vieillissent & qu'elles meurent. Car tout déperit en ce monde ; tout est sujet à la défaillance & à la mort. Ainsi elles ne sont pas plûtost nées ; qu'elles tendent en croissant à un estre plus parfait ; & plus elles se hastent d'estre plus parfaitement tout ce qu'elles sçauroient estre, plus elles se hastent de n'estre plus. Telle est leur nature, cest tout ce qu'elles ont receu de vous, & tout ce qu'elles en devoient recevoir, puis qu'elles sont partie des choses qui ne peuvent subsister toutes en un mesme temps, mais qui en s'écoulant & en succedant les unes aux autres, composent ce grand corps de l'univers dont elles sont des parties. C'est en cette mesme maniere que le discours se forme dans nostre bouche par une suite de plusieurs sons, puis qu'afin qu'il soit achevé, il faut qu'aussi-tost qu'une parole s'est fait entendre elle passe pour donner lieu à une autre.

Que mon ame vous loüe de toutes ces choſes, ô mon Dieu, mais qu'elle ne s'y attache point par cet amour violent qui la tient captive lors qu'elle s'abandonne aux plaiſirs des ſens. Car comme ces creatures periſſables paſſent & courent à leur fin, elle eſt déchirée par ces differentes paſſions qu'elle a pour elles, & qui la tourmentent ſans ceſſe; parce que l'ame deſirant naturellement de ſe repoſer dans ce qu'elle aime, il eſt impoſſible qu'elle ſe repoſe dans ces choſes paſſageres, puis qu'elles n'ont point de ſubſtance & qu'elles ſont dans un flux & un mouvement perpetuel : elles n'ont pas plûtoſt paru qu'elles diſparoiſſent & s'enfuyent avec une telle vîteſſe que lors meſme qu'elles ſont preſentes aux ſens corporels, les ſens ne peuvent les atteindre ni les ſuivre dans une courſe. Ce qui arrive, parce que nos ſens ſont terreſtres & groſſiers, comme il faloit qu'ils fuſſent pour eſtre proportionnez à ce corps peſant & materiel. Ils ont aſſez de force & d'activité pour recevoir les impreſſions de ces choſes exterieures, & les rapporter à l'ame, qui eſt la fin à laquelle ils ont eſté deſtinez; mais non pas pour les arreſter dans ce mouvement ſi rapide, par lequel elles paſſent du point qui leur eſt marqué pour commencer d'eſtre, au terme qui leur eſt marqué pour n'eſtre plus. Car comme c'eſt voſtre Verbe, mon Dieu, qui en les creant leur donne tout l'eſtre qui leur eſt propre, c'eſt luy auſſi qui leur preſcrit, & le moment de leur origine pour commencer d'eſtre, & ſon terme pour n'eſtre plus.



CHAP.

CHAPITRE IX.

Que les creatures sont changeantes ; & qu'il n'y a que Dieu d'immuable.

O Mon ame, ne te laiſſe pas aller au vain amour des creatures, & prens garde que le bruit & le tumulte de tes vanitez & de tes paſſions pour les choſes periſſables, ne rendent ſourdes les oreilles de ton cœur, & ne l'empeſchent d'oüir la voix de la parole eternelle. Car c'eſt cette parole eternelle, c'eſt le Verbe qui te crie du haut du ciel que tu renonces à luy, & c'eſt en luy que tu trouveras un repos inébranlable, parce que c'eſt en luy ſeul que l'amour eſt aſſuré de n'eſtre jamais abandonné de l'objet qu'il aime, ſi luy-meſme ne l'abandonne le premier, & s'il ne ceſſe d'aimer cet objet ſi divin & ſi aimable. Les creatures ne demeurent point dans un eſtat ferme & immobile ; elles paſſent toutes, & il faut qu'elles paſſent neceſſairement, afin qu'elles ſoient ſuivies des autres, & qu'elles accompliſſent par cette ſucceſſion continuelle le cours de ce monde inferieur & ſenſible, dont toutes les parties ſont coulantes & paſſageres. Mais le Verbe de Dieu ne paſſe point : il eſt immobile & immuable. C'eſt en luy, mon ame, que tu dois établir ta demeure : c'eſt à luy que tu dois donner en garde les dons que tu as receu de luy-meſme ; & le faire au moins maintenant que tu dois eſtre laſſé d'avoir eſté ſi long-temps trompée. Attache-toy deſormais à la verité. Remets en ſes mains ce que tu as receu de ſes mains. Tu conſerveras tout en la rendant dépoſitaire de tout. Et de plus tes playes ſe refermeront : toutes tes langueurs ſe gueriront : tes defauts ſe reformeront ;

ta force se renouvellera : les choses qui en toy sont sujettes à l'inconstance & au changement ne s'écouleront point hors de toy : elles ne te porteront point en bas vers le neant où elles tendent ; mais elles seront immobiles avec toy, estant appuyées sur celuy qui est toûjours le mesme, & incapable de changer jamais.

Pourquoy es-tu si malheureuse que de te corrompre en suivant les vicieuses inclinations de la chair ? N'est-ce pas plûtost à elle à se purifier par ta pureté & à te suivre ? Toutes les choses que tu connois par les sens de cette chair ne sont que les parties de ce tout que tu ignores, & dont les parties ne laissent pas de te plaire. Mais si tes sens charnels avoient une activité si étenduë qu'ils fussent capables d'embrasser & de comprendre ce tout ; & que Dieu en punition de tes offenses ne les eust point bornez comme il a fait, à n'en connoistre que quelque partie ; tu desirerois que ce qui s'en presente devant toy passast aussi-tost, afin que le reste suivist, & que toutes les parties se succedant l'une à l'autre, & composant la perfection de ce tout, elles te plûssent davantage estant considerées toutes ensemble. Car il seroit de tous les sens ce qui est de celuy de l'ouïe, par lequel tu entends tout ce que l'on peut dire. Or tu ne veux pas que les syllabes demeurent fixes ; mais qu'elles passent avec vîtesse, afin que les autres leur succedent, & que tu entendes tout le discours. Par où il paroist clairement que lors qu'un tout est composé de plusieurs parties, & que ces parties ne subsistent pas toutes ensemble en mesme temps pour le composer, elles plaisent beaucoup davantage, lors qu'on les peut considerer toutes, que lors qu'on en considere seulement quelqu'une en particulier. Mais l'auteur de toutes ces creatures passageres est incomparablement plus excellent qu'elles, & il

n'eſt point ſujet à paſſer, parce que rien ne luy peut ſucceder & remplir ſa place. Que ſi les corps te plaiſent, ô mon ame, prens d'eux un ſujet de loüer Dieu, & porte ton amour vers cet admirable ouvrier qui les a formez : de peur qu'en te plaiſant ſeulement en eux, & n'élevant point ta penſée vers leur auteur, tu ne viennes à luy déplaire toy-meſme.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut aimer les ames en Dieu, en qui ſeul eſt le veritable repos, & vers qui JESUS-CHRIST *nous rappelle par ſon Incarnation.*

QUE ſi les ames te plaiſent, aime-les en Dieu, parce qu'elles ſont errantes & muables en elles-meſmes, & qu'elles ſont fixes & immobiles en luy, de qui elles tiennent toute la ſolidité de leur eſtre, & ſans qui elles s'écouleroient & periroient. Ne les aime donc qu'en Dieu, & entraîne vers luy avec toy toutes celles que tu pourras, & leur dis : Voilà celuy qui doit eſtre l'objet unique de noſtre amour : voilà celuy que nous devons ſeul aimer. C'eſt luy qui a creé toutes choſes, & il n'eſt pas éloigné de nous : Car il ne s'en eſt pas allé aprés les avoir creées ; mais eſtant toutes procedées de luy, elles ſont toutes demeurées en luy. Si on le cherche, on le trouvera au lieu où l'on gouſte la douceur de la verité : On le trouvera dans le fond du cœur ; mais le cœur s'eſt éloigné de ſa preſence. Pecheurs revenez à voſtre cœur : uniſſez-vous à celuy qui vous a créez : Attachez-vous fortement à luy, & vous ſerez inébranlables : Repoſez-vous en luy, & rien ne troublera voſtre repos.

Pourquoy vous égarez-vous dans les chemins rudes & difficiles ? Où allez-vous ? Le bien que

vous aimez vient de luy : mais ce bien n'eſt doux & agreable que lors que vous l'aimez pour luy & en luy ; & c'eſt avec juſtice qu'il ſe convertit en amertume pour ceux qui l'aiment injuſtement, lors qu'ils ſe ſéparent de celuy de qui ce bien & les autres biens procedent. Pourquoy allez-vous errant çà & là par des chemins aſpres & penibles ? Le repos n'eſt pas où vous le cherchez. Vous faites bien de le chercher ; mais il n'eſt pas où vous le cherchez. Vous cherchez une vie heureuſe dans la region de la mort : vous ne l'y trouverez pas. Car comment trouveroit-on la vie heureuſe où l'on ne trouve pas meſme la vie ?

Celuy qui eſt noſtre veritable vie eſt deſcendu icy-bas. Il a ſouffert noſtre mort, & a fait mourir noſtre mort meſme par l'abondance de ſa vie : Il a tonné en criant que nous retournions d'icy à luy dans le ſecret où habite ſa divinité, & d'où il eſt venu à nous, lors qu'il eſt deſcendu dans le ſein de la bienheureuſe Vierge, où il a épouſé la nature humaine, cette chair mortelle qu'il devoit rendre immortelle, & d'où il eſt ſorty comme l'époux de ſa couche nuptiale, & a marché à grands pas comme un geant qui ſe haſte d'arriver juſqu'au bout de ſa carriere. Car il ne s'eſt point arreſté ; mais il a toûjours couru en criant par ſes paroles, par ſes actions, par ſa vie, par ſa mort, par ſa deſcente aux enfers, par ſon Aſcenſion dans le ciel ; & ne criant autre choſe ſinon que nous retournions à luy. Il eſt diſparu de devant nos yeux ; afin que nous revenions à noſtre cœur, & que là nous le trouvions. Il s'en eſt allé ; & neanmoins il eſt icy. Il n'a pas voulu demeurer plus long-temps avec nous ; & toutefois il ne nous a pas abandonnez : Car il s'en eſt allé au lieu d'où il n'eſtoit jamais party, parce que c'eſt luy qui a creé le monde, & qui eſtoit en ce monde, & qui eſt venu dans le monde ſauver les pecheurs.

C'est luy à qui mon ame confesse toutes ses miseres, afin qu'il luy plaise de la guerir : Car c'est luy qu'elle a offensé. Enfans des hommes jusques à quand aurez-vous le cœur endurcy ? Est-il possible qu'aprés que la vie est descenduë vers vous, vous ne vouliez pas monter vers elle, pour trouver la vie en elle ? Mais où estes-vous montez lors que vous vous estes élevez au dessus de vous-mesmes par l'enflure de l'orgueil, & avez porté vos testes jusques dans le ciel ? C'est de là que vous devez descendre par l'humilité, afin de monter ensuite, & de monter vers Dieu ; puis qu'en vous élevant contre luy vous n'estiez pas montez vers luy, mais tombez dans le fonds d'un précipice. Dis leur ces choses, ô mon ame, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes : & entraisne-les ainsi avec toy vers Dieu. Tu les entraisneras vers luy, si c'est par son esprit que tu leur parles : & tu leur parleras par son esprit, si tes paroles sont toutes ardentes & enflammées du feu de la charité.

CHAPITRE XIII.

D'où procede l'amour. Et de deux livres qu'il avoit faits de la bienseance & de la beauté.

JE ne comprenois pas alors ces veritez : je me précipitois dans l'abysme, & je n'aimois que les beautez basses & perissables. Je disois à mes amis, Aimons-nous quelque chose qui ne soit beau ? Car qu'appellons-nous estre beau ? & qu'est-ce que la beauté, sinon ce qui nous attire & nous attache aux objets que nous aimons ? Estant certain que s'il n'y avoit en eux quelque agréement & quelque beauté, ils n'auroient point d'attraits qui nous portassent à les aimer. Je considerois que dans les

corps mesmes on peut distinguer deux choses, ou ce qui tient lieu comme d'un tout, & qui pour cette raison mesme a une beauté qui luy est propre : ou ce qui a rapport à un autre, & qui nous plaist à cause de cette convenance & de cette proportion qu'il a avec la chose à laquelle il se rapporte, comme chacun de nos membres est proportionné à nostre corps, & comme un soulier bien fait est proportionné au pied pour lequel il a esté fait. Cette consideration qui estoit sortie ce me semble du plus profond de mon ame, fit une telle impression dans mon esprit, que j'écrivis deux ou trois livres, si je ne me trompe, sur ce sujet mesme de la convenance & de la beauté. Car, mon Dieu, vous en sçavez le nombre, que j'ay oublié maintenant, ces livres n'estant plus entre mes mains, & s'estant égarez sans que je sçache moy-mesme ce qu'ils sont devenus.

CHAPITRE XIV.

Qu'il avoit adressé ce livre à un Orateur Romain nommé Iquere. D'où procede l'estime qu'on a des personnes absentes.

MAIS qu'est-ce qui me put porter alors, mon Seigneur & mon Dieu, à dédier ces mesmes livres à Iquere Orateur Romain, que je n'avois jamais vû, & que j'aimois à cause de la reputation de sa suffisance, qui le rendoit illustre parmy les hommes de son siecle ? J'avois seulement oüy rapporter de luy quelques paroles qui m'avoient semblé fort belles : mais l'estime que je faisois de cet Orateur venoit principalement de ce que ceux qui me les avoient rapportées en témoignoient une grande estime, & le relevoient avec

des loüanges extraordinaires. Car ils ne pouvoient assez admirer qu'un homme originaire de Syrie, aprés s'estre rendu excellent en la langue Grecque, fust devenu un maistre incomparable de l'éloquence Latine, & qu'il fust tout ensemble un des plus sçavans philosophes de son temps. Comment se peut-il faire, mon Dieu, que nous aimions un homme lors qu'il est fort éloigné de nous, parce qu'il est loüé de ceux qui sont avec nous? Est-ce que cet amour passe de la bouche de celuy qui le louë dans le cœur de celuy qui l'entend louër? Nullement. Mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre: car ce qui nous porte à aimer un homme qu'on louë devant nous, est lors que celuy qui le louë nous paroist avoir autant d'estime & de reverence pour luy dans le fond du cœur, comme il en témoigne par ses paroles; c'est à dire, lors qu'il le louë, parce qu'il l'aime veritablement.

Voilà comme j'aimois alors les hommes, mon Dieu, en me reglant sur le jugement des hommes, au lieu de me regler sur le vostre, qui est souverainement juste, & qui ne peut jamais nous tromper. Neanmoins je ne loüois pas alors ceux que j'estimois, en la maniere qu'on louë un celebre cocher du Cirque, ou un chasseur renommé de l'Amphitheatre; mais d'une maniere entierement differente & sans comparaison plus grave & plus serieuse, comme j'aurois desiré moy-mesme d'estre loüé. Or je n'eusse nullement voulu estre loüé ni estre aimé, comme le sont les Comediens, & ceux qui servent au divertissement du peuple, mais au contraire j'aurois beaucoup mieux aimé estre inconnu que d'estre celebre de la sorte, & estre hay mesme que d'estre aimé en cette maniere. Mais comment les mouvemens si dissemblables de ces differens amours peuvent-ils se trouver tout ensemble dans une mesme ame?

Comment puis-je aimer dans un autre ce que je hay veritablement dans moy-mesme, le fuyant avec une horreur & une aversion violente, quoy que celuy dans qui je l'aime soit homme aussi-bien que moy? Car ce que l'on peut dire à l'égard d'un bon cheval, que celuy qui l'aime ne voudroit pas neanmoins estre cheval, quand il seroit en son pouvoir de le devenir, ne se peut pas dire en cette rencontre; puis qu'un Comedien estant homme aussibien que nous, nous pourrions passer dans sa condition & dans son estat civil, sans rien perdre de nostre estat naturel. Comment donc est-il possible que j'aime dans un homme ce que je hay & ce que je fuirois d'estre, moy qui suis homme aussi bien que luy? O mon Dieu, que l'homme est un abysme profond & impenetrable; qu'il y a dans luy de ressorts cachez! & neanmoins, mon Dieu; vous sçavez le compte de tous les cheveux de sa teste, selon la parole de vostre Ecriture, sans qu'à vostre égard il s'en puisse perdre un seul, quoy qu'il soit vray qu'il est plus aisé de compter ses cheveux, que cette innombrable varieté d'affections & de mouvemens qui se forment dans son cœur.

Mais pour ce qui est de cet Orateur, je le considerois d'une telle sorte dans l'affection que je luy portois, que j'eusse souhaité de pouvoir estre ce qu'il estoit. Ainsi je m'égarois dans les pensées vaines & présomptueuses de mon esprit: je me laissois emporter à tous les vents de mes passions: & neanmoins, mon Dieu, vous preniez toûjours soin de moy au milieu de ces déreglemens par une conduite d'autant plus merveilleuse qu'elle estoit plus secrette & plus cachée. Mais comment sçay-je assurément, mon Dieu, ce que je vous ay dit un peu auparavant, que l'amour que je portois à cet homme venoit plûtost de ce que ceux qui le loüoient devant moy témoignoient l'aimer; que des choses

choses mesmes dont ils le loüoient ? Je le sçay, parce que si ces mesmes personnes au lieu de me le loüer me l'eussent blâmé & m'eussent rapporté ce qu'ils luy avoient oüy dire en le rabaissant & le méprisant, je n'aurois senty aucun mouvement d'amour pour luy. Et neamoins si la personne eust esté la mesme, les choses eussent esté les mesmes, & il n'y eust eu que la disposition differente de ceux qui m'auroient parlé de luy, qui eust pû produire des impressions si differentes dans mon esprit. Voilà l'estat déplorable où languit une ame foible qui n'est point encore appuyée sur le ferme soustien de la verité : selon que soufflent les vents excitez par l'esprit & par la langue de ceux qui luy parlent, elle se trouve agitée par des mouvemens tout contraires, elle se tourne tantost d'un costé & tantost d'un autre, & sa lumiere s'obscurcit d'une telle sorte qu'elle ne peut discerner la verité, quoy qu'elle luy soit toûjours presente.

Je considerois comme un grand avantage pour moy, que mes études & ce discours que j'avois fait pûssent venir à la connoissance de cet Orateur. Que s'il les eust approuvez, j'aurois encore esté plus brûlant pour mieux faire à l'avenir; & s'il n'eust pas témoigné les approuver, j'en aurois esté blessé dans le cœur, parce qu'il estoit plein de vanité & vuide de cette fermeté inébranlable qui ne se se rencontre que dans vous. Cependant, mon Dieu, je prenois plaisir à faire diverses meditations dans mon esprit sur la bienseance & la beauté, qui estoient le sujet de ce livre que je luy avois adressé, & je n'avois point besoin pour les admirer que personne les loüast avec moy.



CHAPITRE XV.

Comme son esprit estant obscurcy par les images des choses corporelles ne pouvoit comprendre les spirituelles, & croyoit que l'ame estoit une partie de Dieu.

MAIS, ô Seigneur tout-puissant, qui estes seul la cause adorable de toutes les merveilles que nous voyons, je ne pouvois comprendre alors dans vostre sagesse, qui est l'art de tous les arts, le secret d'une verité si importante. Mon esprit ne s'attachant qu'aux formes sensibles & corporelles distinguoit la beauté de la bienseance, en disant, que ce qui est beau est beau par soy-mesme; & que ce qui est bienseant n'est beau que par un rapport & une proportion qu'il a avec un autre: ce que je faisois voir par des exemples tirez des corps. Je passay delà à vouloir connoistre la nature de mon ame; mais je ne m'en pouvois representer qu'une fausse idée estant préoccupé par cette fausse opinion que j'avois touchant les choses spirituelles. Et lors que l'éclat mesme de la verité me frappoit les yeux, & me faisoit violence en quelque sorte, mon esprit s'ébloüissoit de sa lumiere, & se tournoit aussi-tost de la consideration des choses incorporelles pour s'attacher aux couleurs, aux lineamens, & aux grandeurs palpables & sensibles qui se trouvent dans les corps. Et parce que je ne pouvois former dans mon esprit aucune image corporelle, par laquelle je me pûsse figurer mon ame, je croyois qu'il m'estoit impossible de la concevoir.

Mais comme je trouvois dans la vertu une paix & une tranquillité qu'on doit aimer, & dans le vice une guerre & une discorde qu'on doit haïr, je

remarquois qu'il y a une certaine unité dans la vertu, & une certaine division dans le vice. Et comme je ne suivois que le fantosme de mes imaginations vaines & égarées, je mettois dans cette unité l'ame raisonnable, & la nature de la verité suprême & du souverain bien: & dans cette division je me figurois une certaine substance d'une vie irraisonnable, & la nature du souverain mal, qui non seulement estoit une substance, mais qui estoit mesme une veritable vie, & qui neanmoins ne procedoit point de vous, mon Dieu, qui estes la cause unique & souveraine de tous les estres. Et comme j'estois possedé de ces resveries, j'appellois cette premiere nature à laquelle je rapportois tout le bien, Unité, la considerant comme un esprit sans aucun sexe; & cette seconde à laquelle je rapportois tout le mal, Dualité, que je considerois comme la cause, tant de cette fureur qui pousse les hommes dans toutes les actions violentes & criminelles, que de ces mouvemens impurs qui les portent dans les desordres honteux de leurs passions brutales.

Je ne sçavois pas, mon Dieu, & vous ne m'aviez pas encore appris, que nulle substance n'est un mal, & que nostre ame n'est pas le bien souverain & immuable. Car comme on tombe dans les crimes d'injustice lors que cette partie de nostre ame, qui est le siege de la colere se revolte contre la raison, & s'emporte avec violence dans des mouvemens tumultueux & dereglez: & comme on tombe dans les crimes d'intemperance, lors que cette partie de l'ame qui reçoit l'impression des plaisirs du corps se deregle & s'emporte dans l'excés: ainsi l'on tombe dans la fausseté & dans l'erreur, lors que la partie superieure de l'ame raisonnable se deregle & se corrompt. Et c'est l'estat où je languissois alors, ne sçachant pas que mon

ame devoit estre éclairée par une lumiere plus sublime pour estre participante de la verité suprême & eternelle, n'estant pas elle-mesme, comme je me l'imaginois faussement, la nature & l'essence de la verité. Car c'est vous, mon Dieu, qui allumez ma lampe, selon la parole de vostre Prophete : c'est vous qui éclairez mes tenebres ; & nous avons tous receu de vostre plenitude, parce que vous estes la lumiere veritable qui éclaire tout homme venant dans le monde, qui n'est point sujette à la vicissitude des siecles ; & qui est incapable d'estre jamais obscurcie.

Je tâchois alors d'aller à vous ; mais vous me rejettiez loin de vous, me laissant dans mes erreurs funestes & mortelles ; parce que vous resistez aux superbes. Et pouvois-je monter dans un plus haut point d'orgueil, que de m'imaginer comme je faisois par une folie prodigieuse, que j'estois naturellement ce que vous estes ? Car ne pouvant pas nier que je ne fusse sujet à changer, puis que je ne desirois d'acquerir l'intelligence & la sagesse que pour passer dans un estat plus parfait, j'aimois mieux m'imaginer que vous estiez changeant aussi-bien que moy, que de croire que je ne fusse pas ce que vous estes. C'est pourquoy vous me repoussiez loin de vous, & vous me resistiez avec tres-grande raison dans l'extravagance de mes pensées. Mon imagination estoit toute remplie de ces images des corps. Ayant l'ame toute charnelle j'accusois la chair avec les Manichéens, comme estant mauvaise par elle-mesme. J'estois, selon la parole de vostre Ecriture, un esprit qui s'agitoit sans cesse, & ne retournoit jamais à vous. Et m'égarant de plus en plus, je me representois un monde chimerique & imaginaire des choses qui n'estoient ni dans vous, ni dans moy, ni dans les corps, qui n'estoient point des ouvrages créez par vostre verité, mais des resve-

ries que mon imagination se formoit sur les fantosmes qu'elle avoit receus des corps. J'allois attaquer, insensé que j'estois, les plus simples des enfans de vostre Eglise, qui sont maintenant mes concitoyens & mes freres, & de la compagnie desquels j'estois alors malheureusement banni sans le connoistre; & je leur disois avec autant de présomption que d'impertinence : comment l'ame que Dieu a creée est-elle dans l'aveuglement & dans l'erreur? Et je ne voulois point souffrir que l'on me répondist : Comment Dieu mesme est-il dans l'erreur, puis que l'ame estant selon vous vne partie de Dieu, c'est luy-mesme qui erre lors qu'elle erre? Et j'aimois mieux soûtenir, selon les principes des Manichéens, que vostre nature immuable avoit esté contrainte d'errer en meslant nostre ame, qui est une partie d'elle-mesme, avec la nature du mal, que de reconnoistre que l'ame de l'homme qui est muable a peché par sa propre volonté, & qu'ensuite de ce déreglement volontaire elle est tombée par une juste punition dans l'aveuglement & dans l'erreur.

J'avois environ vingt-six ou vingt-sept ans, lors que j'écrivis ces livres; & mon esprit estoit tellement remply de ces fantosmes & de ces images corporelles, que parmy le tumulte & le grand bruit qu'elles excitoient dans mon ame, je ne pouvois entendre, ô douce & eternelle verité, vostre harmonie celeste & divine qui ne s'entend que par l'oreille du cœur, quoy que j'élevasse alors le mien pour vous écouter, meditant en moy-mesme sur cette bienseance & cette beauté, & desirant de me tenir devant vous, de vous écouter & de recevoir cette joye dont l'ame est ravie lors qu'elle entend la voix de l'époux. Mais quoy que je fisse, l'erreur dont j'estois prévenu m'emportoit aussi-tost hors de moy, dans la consideration des corps, & le

poids de ma présomption & de mon orgueil me précipitoit toûjours en bas. Car vous ne répandiez pas encore dans moy cette joye secrette que vous donnez à l'ame qui vous écoute; & mes os ne pouvoient recevoir ce tressaillement divin dont parle vostre Prophete, n'estant pas encore brisez & humiliez.

CHAPITRE XVI.

Qu'il avoit entendu de luy mesme les Categories d'Aristote, & tous les livres des arts liberaux.

QUE me servoit-il, mon Dieu, dans l'estat funeste où j'estois alors, de ce qu'environ à l'âge de vingt ans m'estant tombé entre les mains un traité d'Aristote, que l'on nomme les dix Categories, dont j'avois entendu parler à Carthage avec tant d'ostentation & de pompe à mon maistre en Rhetorique & à d'autres qui passoient pour fort habiles, & que pour cette raison je souhaitois ardemment de lire, dans la creance que j'avois que c'estoit quelque chose tout extraordinaire & tout divin : ce traité, dis-je, m'estant tombé entre les mains je le lûs seul & l'entendis : de sorte qu'en ayant conferé depuis avec ceux qui disoient l'avoir appris d'excellens maistres qui le leur avoient expliqué, non seulement de vive voix, mais aussi par des figures qu'ils en avoient tracées sur le sable, ils ne m'en purent dire davantage que ce que j'en avois compris de moy-mesme en le lisant en particulier.

Il me sembloit que ce livre parloit assez clairement des substances, comme est l'homme; & de ce qui est en elles, comme est la figure de l'homme : quel il est, de quelle taille; & combien il a

de pieds de hauteur : De sa parenté , comme de qui il est frere : En quel lieu il est : En quel temps il est né : S'il est debout ou assis : S'il est habillé ou armé : S'il agit , ou s'il souffre quelque chose : Et generalement de tout ce qui est compris sous ces neuf derniers genres , dont j'ay rapporté icy quelques exemples , ou dans le genre de la substance : ce qui s'étend presque à l'infiny.

Quel bien m'apportoit cette connoissance ? ou plûtost quel mal ne me causoit-elle pas ? puis que m'imaginant que tout ce qui est , est absolument compris sous ces dix Categories , j'estois contraint de vous concevoir , mon Dieu , qui estes parfaitement simple & immuable , comme si vostre grandeur & vostre beauté eussent esté en vous , ainsi que des accidens sont dans leur sujet , qui est la maniere en laquelle ces qualitez se rencontrent dans les corps : Au lieu que vous estes vous-mesme vostre grandeur & vostre beauté , & que le corps n'est ni grand ni beau , entant seulement qu'il est corps , puis que quand il seroit moins grand ou moins beau , il ne laisseroit pas d'estre corps. Ainsi ce que je pensois de vous n'estoit qu'une ombre & un fantosme , & non pas la verité de vostre nature. Ce n'estoit que des songes & des resveries , que je me formois dans ma misere , & non pas ces perfections suprêmes & immuables dont vous joüissez dans vostre eternelle felicité. Car je portois alors sur moy-mesme l'effet de cette juste peine , à laquelle vous avez condamné tous les hommes ; mon esprit estant une terre maudite qui ne me produisoit que des chardons & des épines , & ayant besoin d'un grand travail pour acquerir le vray pain de l'ame.

Que me servoit-il encore , mon Dieu , d'avoir lû alors & d'avoir entendu seul sans l'aide d'aucun homme tous les livres des arts liberaux qui ont pû

tomber entre mes mains ; puis que toutes ces belles lettres, dont le nom mesme montre qu'elles sont destinées pour des personnes libres & honnestes, n'empeschoient pas que je ne fusse un esclave malheureux de mes passions dereglées ? Je me portois dans ces connoissances avec grand plaisir ; & je ne considerois pas que c'est vous, mon Dieu, qui estes le principe & la source de tout ce qu'il y a en elles de certain & de veritable. Je tournois le dos à vostre clarté & le visage vers vos creatures dans lesquelles elle reluit. Et ainsi mes yeux qui voyoient les choses que vous éclairez, n'estoient point éclairez eux-mesmes. J'ay compris sans beaucoup de peine, & sans estre aidé d'aucun homme tout ce que j'ay pû lire touchant l'art de l'Eloquence, la Dialectique, la Geometrie, la Musique, & l'Arithmetique. Vous sçavez, mon Dieu, que ce que je dis est veritable : Car la promtitude d'esprit pour bien comprendre, & la netteté pour se bien exprimer, sont un don & une faveur que vous dispensez à qui il vous plaist. Mais helas ! j'ay esté bien éloigné de vous l'offrir comme je devois, & de vous en faire un sacrifice. Je ne me suis servy que pour me perdre de ces qualitez qui me pouvoient estre si avantageuses, & à l'exemple du plus jeune de vos deux enfans, j'ay voulu estre le maistre de cette part de mon bien ; & au lieu de remettre entre vos mains ces richesses que j'avois receuës de vostre bonté ; je m'en suis allé dans une terre extrêmement éloignée pour les dissiper malheureusement en me prostituant à l'amour des creatures. Et que me servoit cette bonté d'esprit que j'avois receuë de vous, puis que je n'en usois pas bien ? Car il est vray que dans la facilité avec laquelle j'avois appris tous ces arts & ces sciences, je ne m'appercevois de la peine que les personnes mesmes intelligentes & laborieuses ont à les

comprendre, que lors que je m'efforçois de les leur rendre claires & faciles; n'y ayant que les plus ſpirituels qui entendiſſent aiſément ce que je diſois.

Mais, mon Seigneur & mon Dieu, qui eſtes la verité ſuprême, dequoy me ſervoient tous ces avantages, puis que je vous conſiderois comme un corps reſplendiſſant, & d'une grandeur immenſe dont j'eſtois une petite partie? Y a-t-il rien de plus déteſtable que cette opinion folle & extravagante? C'eſt neanmoins ce que je croyois alors de vous. Et je ne rougis point, mon Dieu, de reconnoiſtre voſtre infinie miſericorde en le confeſſant, & d'implorer ſur moy le ſecours de voſtre grace, puis que je n'ay point rougy de publier mes blaſphêmes, & d'aboyer contre vous devant tous les hommes. Que me ſervoit donc alors cette promtitude & cette vivacité d'eſprit avec laquelle j'avois penetré toutes ces ſciences, & j'avois éclaircy moy ſeul ſans le ſecours d'aucun homme tant de livres ſi obſcurs & ſi difficiles; puis que j'eſtois tombé dans des excés ſi horribles en ce qui regarde le ſalut & la doctrine de la pieté, & par une ignorance honteuſe & ſacrilege? Ou que nuiſoit aux plus ſimples & aux plus petits de vos enfans d'avoir un eſprit beaucoup plus lent, puis qu'ils ne s'égaroient point comme moy; mais que ſe tenant toûjours prés de vous, ils demeuroient à couvert, ainſi que de petits oiſeaux du ciel, dans voſtre Egliſe comme dans leur nid, pour y prendre leurs plumes peu à peu, & pour faire croiſtre toûjours de plus en plus les deux ailes de leur double charité, en ſe fortifiant par la nourriture d'une foy ſaine, & d'une doctrine veritable?

O mon Seigneur & mon Dieu! faites-nous la grace de mettre toute noſtre eſperance en vous ſeul, & de nous tenir cachez ſous vos ailes: Pro-

tegez-nous contre tous nos ennemis ; & portez-nous dans noſtre langueur. Vous nous porterez eſtant tout petits, & vous nous porterez juſqu'à l'extrême vieilleſſe, parce que nous n'avons de force qu'autant que nous nous appuyons ſur vous, & que toute noſtre force n'eſt que foibleſſe, lors que nous nous appuyons ſur nous-meſmes : mais noſtre foibleſſe ſe change en force, lors qu'elle eſt ſoûtenuë par voſtre force. Noſtre bien ne perit jamais, puis qu'il eſt tout en vous qui ne mourez point : Et nous ne tombons dans le mal & dans le déreglement, que parce que nous nous éloignons de vous. Retournons donc, mon Seigneur, retournons à vous, afin que nous ne periſſions pas. Car ſi nous avons eſté ſi malheureux que de nous perdre, noſtre bien neanmoins ne s'eſt pas perdu avec nous, puis que c'eſt vous-meſme qui eſtes toûjours vivant : Et quand nous retournerons dans noſtre demeure veritable aprés une ſi longue abſence, nous ne craindrons pas de la trouver abbatuë, puis que nous n'avons point d'autre demeure que voſtre eternité qui eſt immuable.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Il excite son ame à loüer Dieu.

RECEVEZ, mon Dieu, ces Confessions comme un sacrifice que vous presente ma langue, cette langue que vous avez formée & que vous faites mouvoir, afin qu'elle publie vos loüanges. Guerissez toutes les puissances de mon ame; & qu'elles disent ensuite: Seigneur, qui est semblable à vous? puis que celuy qui se confesse à vostre divine majesté ne vous apprend rien de ce qui se passe dans luy-mesme, non plus qu'un cœur qui se ferme ne se cache pas à vos yeux, & n'est pas assez fort pour resister par son endurcissement à la puissance de vostre main: Vous domtez sa dureté quand il vous plaist, ou par vostre misericorde, ou par vostre justice; & il ne se peut défendre de vostre chaleur, selon le langage du Prophete.

Que mon ame vous louë donc, afin qu'elle vous aime davantage, & qu'elle publie les graces que vous luy avez faites, afin qu'elle vous en louë. Toutes vos creatures, Seigneur, ne cessent jamais de celebrer vos loüanges. Celles qui sont pourveuës d'esprit & d'intelligence vous loüent par leur propre bouche : & les animaux & les choses corporelles & insensibles vous loüent par la bouche de ceux qui vous considerent, afin que nostre ame sortant par vostre assistance des langueurs & des lassitudes où elle estoit tombée, se serve des ouvrages que vous avez faits comme de degrez pour passer à vous, & pour s'élever vers vous qui en estes le merveilleux ouvrier, & qu'elle trouve sa nourriture & sa veritable force dans cette sublime élevation.

CHAPITRE VII.

Que les méchans ne sçauroient fuir la presence de Dieu, & qu'ils doivent plûtost retourner à luy.

QUE les méchans estant troublez & inquietez s'en aillent & s'enfuient où ils voudront pour tâcher d'éviter vostre presence : vous les voyez par tout où ils vont : vous percez les ombres dont ils se couvrẽt, & découvrez leur difformité & leur laideur parmy les beautez de toutes les parties de la nature qui les environnent. Quel mal vous ont-ils pû faire? ou en quoy ont-ils pû deshonorer la majesté de vôtre empire, qui subsiste dans sa justice & dans sa fermeté inébrãlable depuis le haut des cieux jusques au fond des abysmes ? Car où ont-ils fuy lors qu'ils ont fuy devant vous; & en quel lieu ne les avez-vous point trouvez? Mais ils ont fuy afin de ne pas voir celuy qui les voit: & ils sont tombez entre vos mains au milieu

de leur aveuglement, parce que vous n'abandonnez aucune des choses que vous avez faites. Ils ont fuy, & tout ce qu'ils ont fait par cette fuite, c'est qu'estant injustes ils vous ont rencontré armé de vengeances & de peines pour les châtier justement; & que se tirant des mains de vostre bonté, ils sont tombez en celles de vostre justice, & se sont venus briser contre la severité de vos loix & la rigueur de vostre colere. Ils sont si aveugles qu'ils ne voyent pas que vous estes par tout; que nul lieu ne vous peut comprendre; & que vous seul estes present à ceux mesmes qui s'éloignent de vostre presence.

Qu'ils se convertissent donc & qu'ils vous cherchent, puis que vous n'abandonnez pas vos creatures comme elles abandonnent leur Createur. Qu'ils se convertissent & qu'ils vous cherchent, puis que vous estes dans leurs cœurs, dans les cœurs de ceux qui vous confessent leurs crimes, qui se jettent entre vos bras, & qui pleurent dans vostre sein aprés un long & penible égarement. Vostre bonté est mesme si grande que vous essuyez leurs larmes: mais ils pleurent encore davantage, & ils trouvent leur joye & leur consolation dans leurs pleurs; parce que ce n'est pas un homme de chair & de sang, mais c'est vous-mesme leur Createur, qui les soûtenez dans leurs foiblesses, & les consolez dans leurs miseres. Où estois-je donc quand je vous cherchois? vous estiez present devant moy, & j'estois éloigné & comme absent de moy-mesme; & n'avois garde ainsi de vous trouver, puis que je ne pouvois pas me trouver moy-mesme.



CHAPITRE III.

De Fauste Evesque Manichéen : & de l'aveuglement des Philosophes à qui la connoissance de la nature n'a point servy pour adorer Dieu.

JE parleray maintenant en la presence de mon Dieu de l'estat où j'estois en la vingt-neuviéme année de mon âge. Un Evesque des Manichéens nommé Fauste estoit alors venu à Carthage. On peut dire de luy que c'estoit un grand piege du demon ; & où plusieurs personnes se prenoient estant attirez & charmez par l'élegance de ses discours. Mais quant à moy encore que je loüasse son éloquence, je sçavois bien neanmoins la discerner de la verité des choses que je desirois d'apprendre ; & je considerois plûtost quelle estoit la doctrine que cet homme si estimé parmy eux me proposoit comme une viande pour rassasier mon esprit, que non pas ses belles paroles, qui estoient comme les vases & les plats dans lesquels il me la presentoit : car sa reputation me l'avoit fait passer pour tres-sçavant dans toutes les belles lettres, & tres-instruit dans tous les arts liberaux.

Or dautant que j'avois lû plusieurs livres des Philosophes & avois fort bien retenu leurs sentimens & leurs maximes, j'en conferois quelques-uns avec ces longues fables des Manichéens ; & je trouvois beaucoup moins de vrai-semblance en ces fables, & plus de probabilité dans ces opinions des Philosophes, dont l'esprit a bien pu connoistre les secrets de la nature & les merveilles du monde, mais non en trouver le Seigneur & le Createur, parce que vostre grandeur est incomprehensible en elle-mesme, & que regardant de prés & d'un œil favorable

les modeſtes & les humbles, vous ne regardez que de loin & avec averſion ceux qui s'élevent dans leur orgueil ; vous ne vous approchez que de ceux qui ont le cœur contrit & humilié, & ne vous laiſſez point trouver par les ſuperbes, quoy que leur curieuſe & vaine ſcience les rende capables de compter les étoilles & les grains de ſable, de meſurer les vaſtes regions du ciel, & de découvrir les routes des planetes & des aſtres : Car ils cherchent ces choſes par la lumiere naturelle de l'eſprit que vous leur avez donné, & trouvent beaucoup de ſecrets : Ils prediſent pluſieurs années auparavant les éclipſes du ſoleil & de la lune : Ils en marquent le jour, l'heure & la grandeur ; & les effets ſuivent leurs predictions : ils en ont meſme écrit des regles qui ſe liſent encore aujourd'huy, par leſquelles on prevoit en quelle année, en quel mois de l'année, en quel jour du mois, à quelle heure du jour, & en quelle partie de leur globe le ſoleil & la lune doivent s'éclipſer ; & ce qu'on a preveu arrive toûjours.

Ceux qui ignorent ces choſes s'en étonnent & les admirent : ceux qui les ſçavent s'en glorifient & s'en élevent ; & par un orgueil impie, en s'éloignant de voſtre lumiere, & s'éclipſant dans leurs ames par les tenebres que leur cauſe cet éloignement, ils prévoyent la défaillance du ſoleil, lors qu'elle eſt encore ſi éloignée, & ne voyent pas la leur propre lors qu'elle eſt preſente. Car ils ne cherchent pas avec une pieté religieuſe qui eſt l'auteur de cet eſprit avec lequel ils cherchent ces choſes : Et lors qu'ils trouvent que c'eſt vous qui les avez créez, ils ne ſe donnent pas à vous afin que vous conſerviez ce que vous avez fait en eux, & qu'ils faſſent mourir ce qu'eux ſeuls ont fait en eux-meſmes : ils ne vous offrent pas en ſacrifices leurs penſées vaines & ſuperbes, comme des oiſeaux qui vo-

lent dans l'air ; leurs ſpeculations curieuſes, comme des poiſſons qui ſe promenent par les ſentiers ſecrets des abyſmes d'eaux ; & leurs ſales impudicitez comme les beſtes des champs, qui ſe plongent dans la boüe, afin que vous, mon Dieu qui eſtes un feu devorant, conſumiez en eux ces malheureuſes paſſions qui les conduiſent à la mort, & leur donniez un nouvel eſtre & une vie immortelle.

Mais ils ignorent le chemin qui les peut conduire à vous: & ce chemin n'eſt autre que voſtre Verbe, par lequel vous avez creé toutes les choſes dont ils trouvent la meſure & font le dénombrement ; par lequel vous les avez créez eux-meſmes qui les nombrent & les meſurent ; par lequel vous avez creé les ſens qui leur font appercevoir ces objets qu'ils meſurent & qu'ils nombrent, & par lequel vous avez creé l'eſprit qui les rend capables de les meſurer & de les nombrer. C'eſt voſtre ſageſſe qui eſt ſans bornes & ſans meſures : & c'eſt voſtre fils unique qui en s'incarnant a eſté fait noſtre ſageſſe, noſtre juſtice & noſtre ſanctification ; qui a eſté pris pour un d'entre nous, & qui en cette qualité a payé le tribut à Ceſar. Ils ignorent ce chemin par lequel en deſcendant de leur vanité, & comme d'eux-meſmes pour aller à luy, ils pourroient enſuite monter vers luy. Ils ignorent entierement ce chemin ; & ſe croyant auſſi élevez & auſſi reſplendiſſans que les aſtres, ils tombent en terre & leur cœur enflé de folie ſe remplit de tenebres & d'aveuglement. Ils diſent pluſieurs choſes veritables en parlant des creatures ; mais ils ne cherchent pas avec pieté la verité meſme qui eſt l'ouvrier qui les a formées ; & c'eſt pourquoy ils n'ont garde de le trouver : ou s'ils le trouvent en connoiſſant qu'il eſt Dieu, ils ne l'honorent pas comme un Dieu, & ne luy rendent pas les actions de graces qui luy ſont deuës ; mais ils s'égarent & ſe perdent dans la vanité

vanité de leurs pensées : & comme ils se vantent d'estre sages en s'attribuant ce qui vient de vous, ils vous attribuent au contraire par un aveuglement détestable ce qui vient d'eux. Ils veulent faire trouver le mensonge en vous qui estes la verité mesme : ils changent la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance & en l'image de l'homme qui est corruptible, & en celle des oiseaux, des bestes, & des serpens. Ils convertissent ainsi vostre verité en mensonge, & rendent à la creature les honneurs & les adorations qui ne sont deuës qu'au seul Createur.

J'avois neanmoins retenu beaucoup de choses veritables que ces Philosophes ont dites des creatures : & comme j'en comprenois les raisons par la supputation & l'ordre des temps, & par les visibles revolutions des astres ; je les conferois avec les discours de Manichée, qui ayant beaucoup écrit sur ce sujet, s'est montré fort fecond en resveries ; & je ne trouvois point dans ces fables les raisons des solstices, des équinoxes & des éclipses, ni de tout le reste de ce que j'avois appris de la nature & du cours des astres dans les livres de ces Philosophes payens. On me vouloit neanmoins obliger d'y ajoûter foy, bien qu'il n'y eust aucun rapport avec cette connoissance que j'en avois acquise, tant par les regles de Mathematique que par mes yeux propres, mais qu'au contraire il y eust une difference merveilleuse.

CHAPITRTE IV.

La seule connoissance de Dieu nous rend heureux.

SEIGNEUR, qui estes le Dieu de verité, suffit-il pour vous estre agreable d'estre instruit dans ces connoissances ? Malheureux est celuy qui con-

noist toutes choses, & qui ne vous connoist pas. Bienheureux est celuy qui vous connoist, quoy qu'il les ignore. Et quant à celuy qui vous connoist & connoist aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux pour les connoistre; mais c'est la seule connoissance qu'il a de vous qui le rend heureux, pourveu qu'en vous connoissant comme Dieu, il vous glorifie aussi comme Dieu; qu'il vous rende graces de vos dons, & qu'il ne se perde pas dans la vanité de ses pensées.

Car comme celuy qui possede un arbre, & vous rend graces des fruits qu'il rapporte, sans sçavoir combien il a de hauteur, ni combien il a de tour, est plus heureux que celuy qui sans le posseder & sans connoistre ni aimer l'esprit tout-puissant qui l'a formé, sçait toutes les mesures & tout le nombre de ses branches: de mesme ce seroit une folie de douter qu'un fidelle Chrestien, à qui toutes les richesses du monde appartiennent de droit, & qui n'ayant presque rien, possede toutes choses en s'attachant à vous, mon Dieu, à qui elles sont toutes assujetties, ne soit beaucoup plus heureux, encore qu'il ne connoisse pas seulement le cours des étoilles qui sont à l'entour du Pole, que celuy qui sçachant mesurer le ciel, nombrer les étoiles & peser les élemens neglige de vous connoistre, vous qui avez disposé & arrangé toutes les parties de l'univers avec poids, nombre & mesure.

CHAPITRE V.

Que les faussetez de Manichée touchant les Astres le rendoient indigne de toute creance dans les autres poincts de sa doctrine.

MAIS qui obligeoit Manichée de nous faire dans ses livres de si longs discours des Astres, dont la connoissance n'est point necessaire pour estre instruit dans la pieté ? Car puis que vous avez daigné apprendre aux hommes dans vos Ecritures que la pieté est la vraye sagesse, quand il auroit eu une connoissance parfaite des Astres, ce n'auroit pas esté une preuve qu'il possedast cette vraye sagesse: mais c'est une preuve indubitable qu'il ne la possedoit pas, de ce que ne connoissant rien dans cette science de la nature, il a eu la hardiesse & la presomption d'enseigner ce qu'il ignoroit. C'est mesme l'effet ordinaire de la vanité de se vouloir signaler par cette connoissance des choses naturelles lors qu'on la possede : au lieu que c'est le devoir de la pieté de vous rendre graces & de confesser vôtre nom. Mais vous avez permis que cet homme qui n'avoit aucun soin de vous loüer ait beaucoup parlé des choses de la nature, afin qu'estant convaincu de fausseté par ceux qui en ont une veritable connoissance, on pust voir clairement quel estoit son esprit & son jugement dans les autres qui sont plus cachées. Car il n'avoit pas une mediocre estime de luy-mesme; mais il s'efforçoit de persuader que le saint Esprit, qui remplit de divines consolations & qui enrichit des dons celestes les ames qui vous sont fidelles, residoit personnellement en luy avec une pleine & une absoluë puissance. Ainsi lors que l'on découvre ses faussetez en ce qu'il dit du ciel, des étoilles & du

mouvement du soleil & de la lune, quoy que cela ne regarde point la doctrine de la religion, on ne laisse pas neanmoins de connoistre manifestement que la hardiesse avec laquelle il en a écrit estoit impie & sacrilege; puis qu'outre qu'il ignore ce dont il parle, & tombe dans des erreurs & des faussetez grossieres, il en parle avec une si haute presomption & un orgueil si insupportable, qu'il veut qu'on ajoûte creance à tout ce qu'il en dit comme à des discours qui procedent d'une personne divine.

Quand je voy quelqu'un de mes freres en JESUS-CHRIST qui n'est pas instruit en ces connoissances où qui s'y trompe, je le souffre sans aucune peine, sçachant qu'il ne luy importe nullement de sçavoir la situatiõ & l'estat d'une creature corporelle, pourveu qu'il ne croye rien d'indigne de vostre majesté infinie, ô mon Dieu createur de toutes choses. Mais ce defaut de connoissance luy est dommageable, s'il estime qu'il fait partie de la doctine essentielle de la pieté, & s'il ose soûtenir avec obstination ce qu'il ne sçait pas. La charité ainsi qu'une bonne mere supporte cette foiblesse en celuy qui n'est encore que dans l'enfance de la foy, jusqu'à ce que devenant un nouvel homme & un homme parfait, il ne soit plus sujet à estre agité par les vents des differentes doctrines. Mais qui n'auroit en horreur & ne rejetteroit comme détestable la folie de celuy qui seroit convaincu d'avoir enseigné des choses fausses aprés avoir voulu passer pour docteur, pour guide, pour chef, & pour maistre de ceux à qui il auroit osé entreprendre de persuader que ces choses estoient telles qu'il les disoit, & de le faire avec tant d'audace que de pretendre qu'en le suivant on ne suivroit pas un homme, mais vostre Esprit saint?

Neanmoins je ne sçavois pas encore bien asseurément si l'on pouvoit expliquer selon la doctrine de Manichée ces changemens qui augmentent ou

qui diminuent la longueur des jours & des nuits, & les vicissitudes mesmes du jour & de la nuit, ces éclipses du soleil & de la lune, & ce que j'avois remarqué de semblable dans les autres livres que j'avois lûs. Que si cela se pouvoit, & qu'il n'y eust point de repugnance visible entre ce qu'il a écrit & ce qui se passe dans la nature, je n'estois pas toutefois asseuré que ce qu'il en dit fust veritable; mais j'estois disposé à me rēdre à son autorité à cause que je le tenois pour un saint & pour un homme de Dieu.

CHAPITRE VI.

De l'eloquence de Fauste; & de son ignorance dans les sciences.

DURANT ces mesmes années qu'avec un esprit errant & volage j'écoutois ces Manichéens, je bruslois d'impatience de voir Fauste, dautant que ceux que j'avois rencontrez jusques alors ne pouvant répondre à mes questions, me promettoient toûjours qu'aussi-tost qu'il seroit arrivé, & que je serois entré en conference avec luy, il me donneroit sans peine un éclaircissement & une satisfaction toute entiere, non seulement sur ces difficultez, mais aussi sur toutes celles qui me pourroient venir en l'esprit, bien qu'elles fussent beaucoup plus grandes.

Lors qu'il fut venu je trouvay qu'il estoit de fort douce humeur & de fort bonne compagnie, & que dans sa facilité de parler il contoit beaucoup plus agreablement que nul des autres les fables qu'ils avoient accoûtumé de me dire. Mais toutes ces belles paroles qui estoient comme des vases precieux qu'il me presentoit de fort bonne grace, n'estoient pas capables d'éteindre ma soif. J'estois déja las &

rebuté de pareilles choses. Je ne les trouvois pas meilleures pour estre mieux dites, ni plus vrayes pour estre plus éloquentes: Et l'esprit de cet homme ne me paroissoit pas plus sage pour voir son visage bien composé, & ses discours bien étudiez. Je connus alors que ceux qui me l'avoient tant vanté estoient de mauvais juges du merite & de la suffisance des personnes, & qu'ils ne l'estimoient docte & prudent qu'à cause qu'ils le trouvoient disert & agreable dans ses discours.

J'ay connu aussi une autre sorte de gens à qui la verité est suspecte, & qui refusent de la recevoir lors qu'elle leur est proposée en de beaux termes. Mais vous m'aviez deslors enseigné, mon Dieu, par des voyes secrettes & admirables, qu'il y a de l'erreur dans l'opinion des uns & des autres. Et ce qui me porte à croire que c'est vous qui me l'aviez enseigné, est que cela est veritable, & que nul autre que vous ne peut enseigner la verité de quelque part & de quelque lieu qu'elle nous vienne. J'avois donc déja appris de vous, que l'on ne doit pas estimer qu'une chose est veritable, parce qu'elle est dite avec éloquence, ni qu'elle est fausse parce qu'elle est exprimée avec des termes rudes & barbares: comme aussi au contraire, qu'une chose ne doit pas estre tenuë pour veritable, parce qu'elle est énoncée sans aucune politesse, ni pour fausse, parce qu'elle est expliquée avec un style élegant & magnifique: mais que la verité & le mensonge, la sagesse & la folie sont comme de bonnes ou de mauvaises viandes, qui nous peuvent estre presentées dans des paroles nobles ou basses, comme dans des plats d'argent ou de terre.

Cet extrême desir que j'avois depuis si long-temps de connoistre Fauste, fut donc satisfait en quelque maniere par la chaleur & la vivacité qu'il faisoit paroistre dans ses discours, & par la grande facilité

qu'il avoit à se servir de termes fort propres pour expliquer ses pensées. En quoy je le loüois, & l'estimois autant que faisoient les autres, & mesme plus qu'eux. Mais je souffrois avec peine de ce qu'estant au milieu d'une grande troupe d'auditeurs, je n'avois pas la liberté de luy representer mes doutes, & de luy faire des questions dans une douce & paisible conference pour m'en éclaircir avec luy en luy proposant mes raisons & en écoutant les siennes. C'est pourquoy ayant enfin trouvé une occasion assez favorable estant accompagné de mes plus intimes amis, je luy demanday audience en un temps & en un lieu où sans blesser la bienseance nous pouvions conferer ensemble dans une liberté toute entiere.

Luy ayant proposé quelques questions qui me sembloient considerables, je reconnus d'abord que de toutes les sciences il ne sçavoit que la Grammaire, & encore assez communément. Et parce qu'il avoit lû quelques oraisons de Ciceron, quelques traits de Seneque, mais fort peu, quelques vers des Poëtes, & les livres de ceux de sa secte qu'il avoit trouvez le plus élegamment écrits en Latin, & que d'ailleurs il s'exerçoit sans cesse à parler, il avoit acquis cette facilité de langage, qui estoit d'autant plus agreable & plus propre pour seduire & pour inspirer l'erreur, qu'elle estoit accompagnée d'adresse d'esprit, & d'une certaine grace naturelle. Seigneur mon Dieu, qui estes le juge de ma conscience, & dont l'œil discerne parfaitement tout ce que j'ay dans le cœur & dans la memoire, ce rapport que je fais n'est-il pas conforme à la verité? Cependant vous me conduisiez deslors par les voyes secrettes & ineffables de vostre providence, & vous commenciez à mettre devant mes yeux la difformité de mes erreurs & de mes égaremens, afin que je les visse & que je les eusse en horreur.

CHAPITRE VII.

Il se dégouste de la secte des Manichéens aprés avoir reconnu l'ignorance de Fauste.

LORS que j'eus reconnu que Fauste estoit ignorant dans les sciences où j'avois crû qu'il excelloit, je commençay à desesperer de pouvoir par son moyen estre éclaircy de mes doutes, dans lesquels neanmoins il auroit pu n'estre pas instruit sans laisser d'estre intelligent en la doctrine de la veritable pieté, pourveu qu'il n'eust pas esté Manichéen. Mais les livres de ceux de cette secte sont remplis d'un nombre infiny de fables touchant le ciel, les étoiles, le soleil & la lune : ce qui faisoit qu'en conferant les supputations mathematiques que j'avois leuës dans d'autres livres avec ce qui estoit écrit dans les leurs, pour juger si leurs raisons estoient meilleures, ou du moins aussi bonnes que celles des autres auteurs, je n'esperois plus que Fauste me les pust expliquer aussi nettement que je l'avois souhaité.

Et en effet, aussi-tost que je luy eus proposé mes difficultez pour les examiner, il refusa modestement d'y répondre, & ne se vouloit point charger d'un fardeau trop pesant pour luy : car il sçavoit bien qu'il ignoroit cette science, & il ne rougit point de me l'avoüer. Il n'estoit pas du nombre de ces grands parleurs, dont j'ay souffert plusieurs avec grande peine, qui en s'efforçant de m'éclaircir sur ces points, ne me disoient rien de solide ni de raisonnable : mais il estoit retenu & judicieux comme l'est un homme d'honneur : & quoy qu'il fust dans l'aveuglement au regard de vous, il n'y estoit pas d'une telle sorte à l'égard de luy, qu'il ne connust bien

bien ſon ignorance ; & il ne voulut pas s'engager mal à propos dans une diſpute & dans des difficultez d'où il voyoit qu'il luy ſeroit impoſſible de ſortir. Cette conduite me le fit eſtimer encore davantage, parce que cette moderation d'eſprit avec laquelle il reconnoiſſoit ſes defauts, eſtoit plus belle & plus eſtimable que les choſes meſmes dont je deſirois d'acquerir la connoiſſance. Et je le vis toûjours proceder de cette ſorte dans toutes les queſtions ſubtiles ou difficiles que je propoſois.

Ayant rallenty par ce moyen cette grande affectiõ que j'avois pour la doctrine des Manichéens, & perdant de plus en plus l'eſperance de pouvoir trouver de la ſatisfaction en conferãt avec leurs autres Docteurs, puis que celuy-cy qui eſtoit ſi celebre parmy eux m'avoit paru tel que j'ay dit en pluſieurs choſes que je deſirois de ſçavoir, je commençay à traiter avec luy de la ſcience qu'il aimoit en luy parlant de la Rhetorique dont j'eſtois alors Profeſſeur à Carthage, & que j'enſeignois à de jeunes gens, & je liſois avec luy ou ce qu'il deſiroit le plus d'entendre, ou ce que j'eſtimois avoir le plus de rapport à ſon eſprit. Ainſi tous les efforts que j'avois reſolu de faire pour me rendre ſçavant en cette ſecte, ceſſerent entierement aprés que j'eus connu Fauſte; non pas neanmoins de telle ſorte que je la quittaſſe abſolument: mais parce que je ne voyois encore rien de meilleur que ce que j'avois embraſſé, je reſolus de m'en contenter, ſi je n'en rencontrois quelque autre meilleure & plus digne d'eſtre ſuivie.

Tellement que ce Fauſte qui avoit eſté pour tant d'autres un piege mortel, avoit déja ſans le ſçavoir & ſans le vouloir, commencé à me tirer de celuy où j'eſtois tombé. Car dans le ſecret de vôtre providence, mon Dieu, vous n'abandonniez point mon ame, & voſtre main me conduiſoit par des voyes cachées & admirables, cependant que ma mere vous offroit

continuellement pour moy en ſacrifice le ſang de ſon cœur, qui jour & nuit couloit par ſes larmes. C'eſt ainſi que vous m'avez traité mon Dieu, puis que c'eſt vous qui conduiſez les pas de l'homme & faites qu'il deſire d'entrer dans vos voyes. Car qui peut procurer noſtre ſalut ſinon voſtre main, Seigneur, qui reforme & qui repare ce qu'elle meſme a formé ?

CHAPITRE VIII.

Il va à Rome contre la volonté de ſa mere.

AINSI ce fut par l'ordre de voſtre providence que je me laiſſay perſuader d'aller à Rome pour y enſeigner la Rhetorique plûtoſt qu'à Carthage. Et il faut que je raconte icy le ſujet qui me porta à ce voyage, afin de vous en rendre graces & de publier vos loüanges devant tout le monde, parce qu'on y voit reluire d'une maniere admirable voſtre ſageſſe toute divine dans ces détours ſi ſecrets & ſi imperceptibles par leſquels vous m'avez conduit, & voſtre ineffable miſericorde toûjours preſente pour me ſecourir, lors meſme que j'eſtois ſi loin de vous. Car j'entrepris ce voyage, non dans le deſſein d'acquerir plus de bien & plus d'honneur ainſi que mes amis me le faiſoient eſperer, quoy qu'alors la conſideration de ces avantages puſt avoir quelque force ſur mon eſprit. Mais la principale raiſon & preſque la ſeule qui m'y porta, fut que j'avois oüy dire que la jeuneſſe y eſtoit beaucoup plus docile & mieux reglée, & que ceux qui étudient, non ſeulement ne ſe jettent jamais en foule & avec inſolence dans la claſſe d'un autre maiſtre que le leur, mais qu'ils n'y entrent pas meſme que lors qu'il le leur permet.

Au contraire à Carthage c'eſt une choſe honteuſe que de voir juſqu'à quel poinct la licence regne parmy les écoliers. Ils entrent dans les claſſes avec une impudence extrême qui tient quelque choſe de la fureur ; & aprés y eſtre entrez ils troublent l'ordre que les maiſtres y ont étably pour l'avancement de leurs diſciples, & avec une brutalité nompareille ils commettent mille inſolences qui devroient eſtre punies par les loix, ſi elles n'eſtoient autoriſées par la coûtume. En quoy ils ſont d'autant plus malheureux qu'ils eſtiment comme permis ce qui ſera toûjours défendu par voſtre loy eternelle & inviolable. Et aprés cela ils s'imaginent qu'ils commettent ces excés impunément, ne conſiderant pas qu'ils ſont punis par cet aveuglement meſme dans lequel ils les commettent, & que les maux que leur peché cauſe dans leur ame ſont incomparablement plus grands que tous ceux qu'ils peuvent faire ſouffrir aux autres. Ainſi ayant aimé la licence lors que je n'eſtois qu'écolier dans ma jeuneſſe, j'eſtois contraint de la ſupporter dans les jeunes gens en cet âge où j'eſtois devenu leur maiſtre. Et c'eſt ce qui me donnoit d'autant plus d'envie d'aller en un lieu où tous ceux qui en avoient connoiſſance m'aſſuroient que l'on ne vivoit pas de la meſme ſorte.

Ce fut-là le veritable mouvement qui me fit reſoudre d'entreprendre ce voyage. Mais vous, mon Dieu, mon eſperance & mon treſor en la terre des vivans, vous me portiez à changer de lieu pour me faire changer de vie : vous me faiſiez ſentir des dégouſts & des déplaiſirs pour m'arracher de Carthage, & vous me faiſiez propoſer des conditions favorables & avantageuſes pour m'attirer à Rome, employant en l'un & en l'autre l'entremiſe de perſonnes qui n'aimoient qu'une vie morte, dont les uns m'irritoient par leurs excés, & les autres ne me promettoient que des choſes vaines. Ainſi par une

conduite secrette de vostre providence, vous vous serviez & de leur déreglement & du mien propre pour me faire sortir de mes erreurs. Car ceux qui troubloient mon repos estoient possedez d'une passion aveugle & furieuse : & ceux qui me promettoient ailleurs un estat plus favorable n'avoient des pensées que pour la terre. Quant à moy, comme je fuyois à Carthage une veritable misere, je cherchois à Rome une fausse felicité.

Il n'y avoit que vous, mon Dieu, qui sceussiez la veritable cause de mon voyage : mais vous ne la découvriez ni à moy ni à ma mere, laquelle s'affligea extraordinairement de mon départ, & me suivit jusqu'à la mer. Voyant qu'elle s'opiniastroit à ne me point abandonner afin de m'obliger à retourner avec elle, ou à luy permettre de me suivre, je feignis que mon dessein estoit seulement d'accompagner un de mes amis, jusqu'à ce que le temps estant devenu plus favorable il se fust embarqué, & eust fait voile. Je trompay ma mere de la sorte, & une mere qui m'aimoit avec tant de passion, & je me dégageay d'elle par ce mensonge. Mais vous m'avez pardonné cette faute, mon Dieu, avec une infinité d'autres, m'ayant préservé par vostre misericorde des eaux de la mer, lors que mon ame estoit soüillée par tant d'impietez execrables, pour me conduire jusqu'à l'eau de vostre grace, qui me purifiant de toutes mes taches dans le baptesme, devoit arrester enfin ces torrens de larmes qui couloient tous les jours des yeux de ma mere, lors qu'elle vous adressoit ses vœux & ses prieres pour le salut de mon ame. Neanmoins voyant qu'elle ne pouvoit se resoudre à s'en retourner sans moy, je luy persuaday enfin avec une grande peine de passer la nuit suivante en un lieu proche de nostre vaisseau, où il y avoit une chapelle dediée en l'honneur de saint Cyprien, dans laquelle s'en estant allée prier &

pleurer pour moy, je me dérobay secrettement & partis la mesme nuit. Et que vous demandoit-elle, mon Dieu, avec tant de larmes, sinon que vous empeschassiez mon voyage? Mais vous qui vouliez l'exaucer dans le plus grand de ses desirs, selon l'ordre & la profondeur de vos conseils, vous luy refusastes ce qu'elle vous demandoit alors, pour luy accorder en m'attirant à vostre service, ce qu'elle vous demandoit toûjours.

Le vent s'estant levé durant la nuit nous fismes voile, & nous perdismes bien-tost la veuë du rivage: où ma mere venant le matin & ne me trouvant plus, elle fut outrée de douleur, & se plaignoit à vous dans la violence de ses gemissemens & de ses soûpirs. Mais vous n'écoutiez point, mon Dieu. tout ce qu'elle vous disoit, permettant que je fusse emporté par le mouvement de mes passions en un lieu où vous aviez resolu de les guerir, & que cette extrême affliction qu'elle ressentoit à cause de moy fust la juste punition de cette tendresse humaine & charnelle qu'elle avoit pour moy. Car elle ne pouvoit me quitter, & elle estoit attachée à moy comme sont les meres d'ordinaire, & beaucoup plus que beaucoup de meres. Ainsi elle regrettoit mon absence, ne sçachant pas que vous vous en serviez pour faire ce qu'elle souhaitoit si ardemment & pour la combler de joye. Elle ignoroit le succés de ce voyage: & c'est ce qui la portoit à se tourmenter & à s'affliger de la sorte: en quoy elle témoignoit qu'elle estoit heritiere de la faute & de la punition d'Eve, recherchant avec tant de douleurs celuy qu'elle avoit enfanté dans des douleurs. Et neanmoins aprés s'estre plainte de cette tromperie que je luy avois faite, & de la cruauté avec laquelle je la traitois, & vous avoir recommandé de nouveau le soin de mon ame, elle s'en retourna chez elle; & moy je continuay mon voyage pour aller à Rome.

CHAPITRE IX.

Estant à Rome il tombe dans une grande maladie, dont il attribuë la guerison aux prieres de sa mere.

ESTANT arrivé à Rome vous me frapastes soudain d'une grande & perilleuse maladie ; & j'estois sur le point de descendre dans les enfers chargé de tant de crimes que j'avois commis contre vous, contre mon prochain, & contre moy-mesme, outre l'engagement où je me trouvois du peché originel par lequel nous mourons tous pour le premier homme. Car vous ne m'aviez fait encore aucune grace en faveur de JESUS-CHRIST ; & il n'avoit point encore effacé par le merite de sa passion l'inimitié que j'avois contractée avec vous par mes dereglemens & mes desordres. Et comment l'auroit-il pu effacer par sa croix, puis que je me la representois comme fantastique & imaginaire ? Ainsi autant qu'estoit fausse dans mon esprit la mort de son corps, autant estoit vraye en effet la mort de mon ame : & autant qu'estoit veritable en soy cette mesme mort de son corps, autant estoit fausse la vie de mon ame, en cela mesme qu'elle ne croyoit pas en la mort de ce Sauveur. Cependant ma fiévre redoubloit toûjours, & j'estois sur le point de mourir, & de mourir pour l'eternité. Car où pouvois-je aller si je fusse mort en cet estat, sinon dans les flâmes de l'enfer parmy des tourmens proportionez à l'énormité de mes crimes, selon l'ordre eternel & immuable de vostre souveraine justice ? Ma mere qui ne sçavoit pas l'estat déplorable où j'estois reduit ne laissoit pas de prier pour moy en mon absence. Et vous, mon Dieu, qui estes present par tout l'écoutiez favorablement au lieu où elle estoit, & me fai-

ſiez miſericorde au lieu où j'étois, tirant mon corps d'une maladie ſi violente, lors que mon ame eſtoit infiniment plus malade par ſon impieté & par ſes blaſphêmes. Car eſtant à l'extremité & dans un peril ſi viſible je ne demandois pas neanmoins que l'on me donnaſt le bapteſme, témoignant avoir moins de ſentiment de pieté en cet âge que je n'en avois n'eſtant qu'un enfant, lors que dans une grande maladie je demanday à ma mere qu'elle me fiſt baptiſer, ainſi que je l'ay rapporté cy-deſſus & que je vous en ay rendu graces.

Mais en devenant plus grand j'eſtois devenu plus extravagant & plus inſenſé, & ma freneſie eſtoit montée juſqu'à tel poinct que je me mocquois meſme de ce remede divin & ineffable que vous preſentez aux hommes dans le bapteſme. Ainſi vous n'avez pas permis, mon Dieu, qu'eſtent dans un eſtat ſi funeſte je mouruſſe d'une double mort : ce qui euſt bleſſé ma mere d'une playe ſi profonde & ſi ſenſible qu'elle fuſt demeurée inconſolable durant tout le reſte de ſa vie. Car je ne puis aſſez exprimer combien eſtoit violente cette affection qu'elle avoit pour moy ; & avec combien plus de peines & plus de douleurs elle tâchoit de m'enfanter à Dieu par l'eſprit, qu'elle n'en avoit reſſenty dans le corps pour me mettre au monde. Je ne voy donc pas comment elle euſt pû jamais ſe conſoler ſi vous euſſiez permis qu'une ame qui luy eſtoit ſi chere fuſt perie par une mort ſi malheureuſe, qui luy euſt déchiré les entrailles, & qui l'euſt percée juſques dans le fond du cœur. Et que fuſſent devenus, mon Dieu, tant de vœux & tant de prieres qu'elle vous offroit ſans ceſſe avec tant de zele ? Auriez-vous bien pû mépriſer, mon Dieu, vous qui n'eſtes que miſericorde, le cœur cõtrit & humilié d'une veuve chaſte, ſobre, charitable envers les pauvres, qui rendoit toute ſorte de ſoûmiſſion & de devoirs à vos ſervi-

teurs: qui avoit ſoin tous les jours d'aſſiſter à l'oblation ſainte qui ſe fait à voſtre Autel : qui ne manquoit jamais de ſe trouver à l'Egliſe deux fois le jour, le matin & le ſoir, non pour s'entretenir de vains diſcours & de ces contes que font la pluſpart des vieilles gens ; mais pour vous entendre dans vos paroles, & pour eſtre entenduë de vous dans ſes prieres.

Auriez-vous bien pû mépriſer ſes larmes, ô mon Seigneur & mon Dieu, par leſquelles elle ne vous demandoit pas de l'or & de l'argent, ni quelque bien paſſager & periſſable, mais la gueriſon de l'ame & le ſalut de ſon propre fils ? Auriez-vous bien pû la rejetter dans cette demande & luy refuſer voſtre aſſiſtance divine, vous qui luy aviez donné cette pieté meſme & cette foy avec laquelle elle avoit recours à vous ? Non certes, mon Dieu, vous n'aviez garde de la traiter de la ſorte : mais au contraire vous l'aſſiſtiez de voſtre grace, vous l'écoutiez favorablement dans ſes prieres, diſpoſant toutes choſes pour mon ſalut, ſelon l'ordre preſcrit & arreſté dans vos deſſeins eternels. Vous n'aviez garde de la tromper dans ce que vous luy aviez revelé en ſonge & dans ces paroles que vous luy aviez fait dire par vos ſerviteurs touchant ma converſion, dont j'ay rapporté quelques-unes ſans d'autres encore que j'ay paſſées ſous ſilence. C'eſtoit des gages que vous luy aviez donnez ; & comme une promeſſe ſignée de voſtre main divine qu'elle conſervoit dans ſon cœur, & qu'elle vous preſentoit ſans ceſſe dans ſes prieres comme pour vous faire ſouvenir de l'acquitter. Car voſtre bonté eſt ſi exceſſive envers nous, qu'encore que vous nous remettiez toutes nos dettes, vous voulez bien neanmoins vous obliger à nous & vous rendre noſtre redevable par vos promeſſes.

CHAPITRE X.

Que se dégouſtant peu à peu de la doctrine des Manichéens, il en retenoit encore neanmoins beaucoup d'erreurs.

VOus me retiraſtes donc, mon Dieu, de cette grande maladie, & vous ſauvaſtes le fils de vôtre ſervante, afin que me rendant la ſanté de ce corps fragile je pûſſe recevoir un jour en une maniere ſans comparaiſon plus excellēte la gueriſon de mon ame. Je voyois alors ſouvent dans Rome ceux que les Manichéens appellent Saints, que ces heretiques ont trompez malheureuſement, & qui enſuite trompent les autres. Et je ne vivois pas ſeulement avec ceux qui ſont au rang des diſciples parmy eux, du nombre deſquels eſtoit celuy chez qui j'avois eſté malade & j'avois recouvré ma ſanté, mais encore avec ceux à qui ils donnent le nom d'Elûs.

Je croyois encore que ce n'eſt pas nous qui pechons; mais que c'eſt une certaine nature étrangere qui peche en nous. Comme j'eſtois ſuperbe je prenois plaiſir à croire que je n'eſtois jamais coupable: Et lors que j'avois fait quelque mal je ne voulois point reconnoiſtre que je vous euſſe offenſé, & vous ſupplier de guerir mon ame; mais j'eſtois bien-aiſe de me juſtifier & de rejetter ma faute ſur je ne ſçay quel principe qui eſtoit diſtingué de moy, quoy qu'il fuſt en moy. Cependant, mon Dieu, j'eſtois moy-meſme tout ce que je ſentois dans moy-meſme me porter au mal: c'eſtoit mon propre déreglement qui avoit cauſé en moy cette diviſion & cette revolte: & mon peché eſtoit d'autant plus incurable que je ne croyois point eſtre pecheur. Ainſi mon orgueil me portoit à cette injuſtice déteſtable d'aimer

mieux que ce fust vous, ô Dieu tout-puissant, qui fussiez surmonté en moy (selon cette erreur où j'estois alors, que mon ame qui se laissoit vaincre par le peché estoit une partie de vous-mesme) que non pas moy qui fust surmonté par vous en soûmettant ma volonté corrompuë à la puissance de vostre grace, quoy que l'un fust la cause de ma perte, & que l'autre dust estre la cause de mon salut.

Mon Dieu, vous n'aviez pas mis encore une sentinelle à ma bouche, selon la parole de vostre Prophete, & une porte de circonspection à mes lévres, afin que mon cœur ne s'emportast point en des paroles malicieuses pour chercher des excuses dans ses pechez, comme font les hommes injustes & criminels : Et c'est pourquoy je vivois encore avec leurs élûs. Mais comme je n'avois plus d'esperance de pouvoir dans cette fausse doctrine acquerir la connoissance de la verité, je commençois de jour en jour à avoir plus de froideur & d'indifference pour elle, quoy que je fusse resolu de m'en contenter jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de plus certain & de plus solide. Il me vint aussi en l'esprit que ces Philosophes que l'on nomme Academiciens, avoient esté plus sages & plus prudens que les autres, lors qu'ils ont soûtenu que l'on doit douter de tout, & que l'homme est incapable de comprendre aucune verité. Car je pensois comme on le croit d'ordinaire, que ce fust là leur opinion, ne concevant pas bien alors quelle avoit esté sur ce point leur intention veritable.

Estant dans ces sentimens je ne fis point de difficulté de témoigner à celuy chez qui je logeois qu'il avoit trop bonne opinion des Manichéens, & qu'il ajoûtoit trop de foy à tant de fables dont leurs livres sont remplis. Il est vray que je vivois avec eux dans une plus grande familiarité qu'avec les autres qui n'estoient pas infectez de cette heresie : mais je n'a-

vois plus cette ardeur & cette animosité à la défendre que j'avois témoignée autrefois, quoy que l'amitié qui me lioit avec ces heretiques, qui sont à Rome en assez grand nombre & qui s'y tiennent cachez, m'empeschast de me mettre fort en peine de chercher quelque chose de plus assuré que je pusse suivre. Ce qui me retenoit d'autant plus, qu'aprés les fausses impressions qu'ils m'avoient données, je desesperois entierement de pouvoir trouver la verité dans vostre Eglise, ô Dieu eternel, maistre souverain du ciel & de la terre, createur de toutes les choses visibles & invisibles.

Il me sembloit qu'il estoit honteux pour vous de croire que vous eussiez une figure humaine semblable à la nostre, & que vous fussiez composé de membres & de parties qui eussent les mesmes traits & les mesmes lineamens qu'a nostre corps, & qui fussent renfermez dans une aussi petite circonference. Mais la principale chose & presque la seule qui m'entretenoit dans l'erreur & me mettoit dans une impossibilité d'en sortir, estoit que lors que je me voulois former une idée de Dieu, je me representois toûjours quelque chose de corporel & de sensible, m'imaginant que ce qui n'avoit point de corps n'avoit point d'estre. C'est ce qui me portoit à croire qu'il y avoit une certaine substance du mal qui estoit aussi corporelle, & qui avoit une forme hideuse & épaisse à laquelle ils donnoient le nom de terre, & une autre plus déliée & plus subtile, telle que peut estre le corps de l'air, laquelle ils s'imaginoient estre le mauvais esprit qui estoit répandu sur cette terre. Et parce que cette étincelle de pieté que je pouvois avoir en moy me forçoit de croire que Dieu estant bon comme il est, ne pouvoit pas avoit creé aucune nature qui fust mauvaise, j'establissois deux masses contraires & opposées, & toutes deux infinies, quoy que celle du mal le fust moins, & que celle du bien le fust davantage.

De ce principe sortoient toutes mes autres erreurs, comme des ruisseaux corrompus d'une source empoisonnée. Car lors que je voulois recourir à la foy de vostre Eglise, mon esprit en estoit frappé aussi-tost, parce que mon imagination me la representoit toute autre qu'elle n'estoit en effet. Et il me sembloit, mon Dieu, qui m'avez fait une misericorde que je ne sçaurois jamais assez reconnoistre; il me sembloit, dis-je, que je témoignerois plus de pieté envers vous, vous croyant infiny de toutes parts, quoy que je fusse contraint d'avouër, que du costé où le principe du mal s'oppose à vous, vous estiez finy, que non pas de croire que vous fussiez borné & renfermé de tous costez dans la circonference si petite d'un corps humain, qui estoit l'opinion chimerique que les Manichéens faisoient passer pour la foy de vostre Eglise.

Il me sembloit qu'il valoit mieux croire que vous n'aviez point creé le mal (lequel je me persuadois estre non seulement une substance, mais une substance corporelle, ne pouvant pas me figurer que l'esprit mesme fust autre chose qu'un corps subtil qui occupoit quelque place & quelque lieu) que de vous croire l'auteur de la nature du mal telle que je me la representois. Je pensois de mesme que vostre Fils unique JESUS-CHRIST nostre Sauveur estoit sorti pour nostre salut de cette étenduë brillante & lumineuse de vostre grandeur, ne pouvant croire de luy autre chose que ce que ma folle imagination me representoit. Ensuite de quoy je concluois, qu'estant de cette nature il ne pouvoit pas naistre de la Vierge sans estre meslé avec la chair; & qu'il ne pouvoit pas s'y mesler sans en recevoir quelque tache dans sa souveraine pureté. Ainsi j'apprehendois de reconnoistre qu'il fust né avec un corps, de peur d'estre contraint d'avouër qu'il eust esté soüillé en quelque sorte par cette alliance avec

le corps. Je ne doute point que les personnes plus spirituelles & plus éclairées de vostre Eglise, estant touchées d'amour & de charité pour moy, ne se rient doucement de ces imaginations si extravagantes, lors qu'ils les verront representées dans ce livre. Mais neanmoins j'estois tel alors.

CHAPITRE XI.

Ridicule réponse des Manichéens aux passages du Nouveau Testament qu'on leur opposoit.

JE croyois de plus, qu'il estoit impossible aux Catholiques de défendre les passages de l'Ecriture que les Manichéens combattoient. Il est vray neanmoins que je souhaitois quelquefois de conferer sur chacun des points dont il s'agissoit avec quelque homme tres-sçavant dans l'intelligence de ces saints livres. Car ayant assisté à Carthage à une conference qu'eut avec les Manichéens un nommé Helpide qui disputoit contre eux & les combattoit de vive voix, je fus touché de luy avoir veu proposer quelques passages de l'Ecriture qui me sembloient extrêmement forts, & ausquels je ne voyois pas que ces heretiques pussent bien répondre. Aussi eux-mesmes avoient peine d'avancer en public la principale réponse qu'ils y donnoient, laquelle ils nous disoient à nous autres en particulier, qui est que les Ecritures du Nouveau Testament avoient esté falsifiées par quelques personnes qui vouloient mesler la loy des Juifs avec la foy de l'Eglise; quoy que cependant ils ne pussent eux-mesmes produire aucun exemplaire plus correct qui servist de preuve à cette falsification prétenduë. Mais ce qui me perdoit principalement, mon Dieu, est que mon esprit estoit tellement remply de ces images

corporelles & materielles, qui me revenoient sans cesse dans la pensée, qu'en estant accablé & comme étouffé en quelque sorte, il ne pouvoit quelque effort qu'il fist, respirer cet air si pur & si calme de vostre eternelle verité.

CHAPITRE XII.

Que les Ecoliers de Rome quittoient leurs Maistres pour les priver des recompenses qu'ils leur devoient.

COMME j'estois venu à Rome pour y enseigner la Rhetorique, j'avois commencé déja de le faire avec tout le soin qui m'estoit possible. J'avois assemblé pour cela en mon logis quelques écoliers qui me connoissant m'avoient fait ensuite connoistre aux autres. Mais j'appris bien-tost que si les desordres qui regnoient en Afrique ne se trouvoient pas en ce lieu, il y en avoit d'autres qui ne valoient gueres mieux. Car il est vray qu'on n'y voit pas comme à Carthage ces insolences des jeunes gens qui entrent impudemment dans une classe pour y troubler tout l'ordre & la discipline. Mais on m'avertit d'une autre tromperie qu'ils ont accoûmé de faire, qui est que plusieurs jeunes hommes conspirant ensemble pour ne rien donner à ceux qui prennent la peine de les instruire, abandonnent tout d'un coup leur maistre & vont à un autre. Ames basses, sans foy & sans honneur, qui ne craignent pas pour épargner un peu d'argent de fouler aux pieds l'équité & la justice. Mon cœur haïssoit déja ces personnes, quoy que cette haine ne fust pas parfaite. Car peut-estre que je ne les haïssois pas tant, parce que leur action estoit injuste en elle-mesme envers qui que ce fust, que parce que leur injustice m'estoit desavantageuse.

Il est vray neanmoins que ceux qui agissent de la sorte, sont infames à vos yeux, & qu'ils vous abandonnent par un adultere spirituel en se prostituant à l'amour des choses passageres & perissables; & en se laissant aller à la passion de l'argent, qui n'estant que de la boüe soüille les mains qui le tiennent. Ils s'efforcent d'embrasser & de retenir avec eux ce monde qui les quitte & qui fuit toûjours, & ils vous méprisent, mon Dieu, vous qui demeurez eternellement, & qui rappellez à vous l'ame pecheresse qui ne devoit aimer que vous, estant prest de vous reconcilier avec elle aprés mesme qu'elle a corrompu sa pureté par ses déreglemens & ses desordres. Je hay maintenant de telles personnes comme estant pecheurs, quoy que je les aime comme se pouvant corriger de leurs vices & de leurs pechez; & je souhaite que s'en corrigeant en effet ils préferent à l'argent la science qu'ils apprennent, & qu'ils vous préferent à la science, mon Dieu, vous qui estes la verité suprême, la source inépuisable d'un bien qui ne se peut perdre, la paix & les délices tres-pures des ames pures. Mais pour lors j'avois plûtost peine à les souffrir estant méchans, parce que j'aimois mon avantage particulier, que je ne souhaitois qu'ils devinssent bons pour le seul interest de vostre gloire.

CHAPITRE XIII.

Symmaque l'envoye à Milan pour y enseigner la Rhetorique; & il y est receu favorablement par S. Ambroise.

En ce mesme temps ceux de Milan ayant écrit à Symmaque Gouverneur de Rome, afin qu'il luy plust de leur donner un Professeur en Eloquence, que la ville devoit faire venir à ses dépens,

je poursuivois cet employ par ceux mesmes qui estoient possedez de ces resveries des Manichéens, qui ne sçavoient pas non plus que moy que j'en devois estre dégagé par ce voyage. Et Symmaque m'ayant ordonné de faire une harangue pour juger si j'estois capable de cette fonction, il en fut satisfait & m'y envoya.

Estant arrivé à Milan j'allay trouver l'Evesque Ambroise vostre serviteur fidelle, qui estoit alors illustre par toute la terre, & consideré comme l'un des plus grands personnages de son siecle. Il faisoit sa charge avec un soin merveilleux, dispensant à vostre peuple par ses saints discours le froment tres-pur de vostre parole qui engraisse & qui fortifie les ames, l'huile sacrée & mysterieuse qui nous donne une joye toute divine, & le vin celeste qui nous rendant plus sobres dans les choses de la terre nous enyvre saintement des plaisirs du ciel. Vous m'adressiez à luy, mon Dieu, sans que j'y pensasse, afin qu'il me fist penser à me convertir à vous. Ce saint homme me receut en pere, & témoigna se réjoüir de ma venuë avec une charité digne d'un Evesque.

Aussi-tost je commençay à l'aimer, non pas d'abord comme un maistre de la verité, puis que j'avois perdu entierement l'esperance de pouvoir la trouver dans vostre Eglise; mais comme une personne qui avoit de l'affection pour moy. J'allois l'écouter avec grand soin, lors qu'il enseignoit le peuple, non avec l'intention que je devois, mais comme pour éprouver si son éloquence répondoit à la réputation qu'il avoit acquise, ou s'il estoit moins ou encore plus éloquent que la renommée ne le publioit. Tout mon esprit estoit occupé à considerer les paroles, méprisant les choses & n'y faisant nulle attention; & je prenois grand plaisir à la douceur de ses discours, quoy qu'il fust vray qu'estant

qu'estant beaucoup plus solides & plus sçavans que ceux de Fauste, ils n'estoient pas neanmoins si agreables ni remplis de tant de charmes en ce qui estoit des expressions & de la grace de s'expliquer. Car quant au sens il n'y avoit aucune comparaison, l'un s'égarant dans les chimeres trompeuses des Manichéens, & l'autre instruisant tres-utilement les hommes pour les conduire au salut. Mais ce salut est bien éloigné des pecheurs tel que j'estois alors : neanmoins je m'en approchois peu à peu sans que je le sceusse.

CHAPITRE XIV.

Ayant oüy prescher S. Ambroise il quitte les Manichéens & se resout de demeurer Catechumene dans l'Eglise jusques à ce qu'il eust trouvé la verité.

CAR comme écoutant ce saint Evesque je ne me mettois point en peine d'apprendre ce qu'il disoit, mais seulement de juger de la maniere en laquelle il le disoit ; (cette vaine affection pour l'éloquence m'estant restée aprés avoir perdu toute esperance qu'un homme pust trouver un chemin pour aller à vous) neanmoins comme les choses estoient inseparables des paroles, je ne pouvois pas empescher que les unes & les autres n'entrassent tout ensemble, & comme en foule dans mon esprit. Et lors que j'appliquois toute mon attention à bien remarquer l'éloquence de ses discours, j'en reconnoissois en mesme temps la force & la verité : ce qui neanmoins ne se fit que peu à peu & par degrez. Car d'abord il me sembla que ce qu'il disoit se pouvoit défendre, & que j'avois eu tort de croire qu'on ne pust sans temerité soustenir la foy Catholique contre les argumens des Mani-

chéens : en quoy je me confirmay davantage aprés luy avoir entendu expliquer ſouvent avec une merveilleuſe clarté quelques paſſages des plus difficiles & des plus obſcurs de l'ancien Teſtament, qui faiſoient mourir mon ame lors que je les interpretois ſelon la lettre qui tuë.

C'eſt pourquoy aprés luy avoir vû expliquer ſelon le ſens ſpirituel & allegorique pluſieurs endroits de la vieille Loy, je commençay à condamner cette fauſſe créance que j'avois euë qu'il fuſt impoſſible de répondre à ceux qui font mille railleries, & vomiſſent mille blaſphêmes contre la Loy & les Prophetes. Toutefois je n'eſtimois pas encore que je deuſſe deſlors embraſſer la foy Catholique, parce qu'elle pouvoit avoir des hommes ſçavans capables de la défendre, & de répondre avec éloquence & avec des raiſons vray-ſemblables aux objections de ſes adverſaires, ni auſſi que je deuſſe deſlors condamner les Manichéens, parce que la religion qu'ils combattoient me ſembloit auſſi ſoûtenable que la leur. Car ſi la foy Catholique ne me paroiſſoit plus alors vaincuë comme auparavant, elle ne me paroiſſoit pas neanmoins encore victorieuſe.

J'employay tous mes efforts pour tâcher à trouver des argumens capables de convaincre de fauſſeté les opinions des Manichéens. Et ſi j'euſſe pu me repreſenter dans mon eſprit une ſubſtance ſpirituelle, toutes ces chimeres & ces fantoſmes ſe fuſſent diſſipez & évanouïs : mais cela n'eſtoit pas en ma puiſſance. Cependant quant à ce monde élementaire & toutes les parties de la nature qui peuvent tomber ſous la connoiſſance de nos ſens, plus je conſiderois avec ſoin leurs opinions, & les comparois avec celles des Philoſophes, plus je trouvois que pluſieurs d'entre ces derniers en avoient parlé d'une maniere beaucoup plus vray-ſemblable & plus ſolide.

Aussi selon la coûtume des Academiciens (au moins comme on explique d'ordinaire leurs sentimens) doutant de tout sans pouvoir me déterminer à rien, je resolus d'abandonner les Manichéens. Car dans l'incertitude où j'estois, je ne croyois pas devoir demeurer dans une secte dont la doctrine me paroissoit moins probable que celle de beaucoup de Philosophes, ausquels neanmoins j'estois tres-éloigné d'avoir recours pour trouver la guerison de mon ame, ne rencontrant parmy eux aucune trace du nom & de la connoissance salutaire de JESUS-CHRIST. Je resolus donc enfin de demeurer Catechumene dans l'Eglise Catholique que mon pere & ma mere m'avoient tant recommandée, jusqu'à ce qu'il me parust quelque chose de plus certain que je pûsse suivre, & qui pust me regler dans la conduite de ma vie.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Sainte Monique le va trouver à Milan ; & ayant sceu de luy qu'il n'estoit plus Manichéen, s'assure qu'il seroit bientost Catholique.



MON Dieu, en qui j'avois mis mon esperance dés ma plus tendre jeunesse, où estiez-vous alors, & en quel lieu vous estiez-vous retiré pour vous éloigner de moy? N'est-ce pas vous qui m'aviez formé & donné une nature differente de celle des animaux de la terre, & des oiseaux qui volent dans l'air? Ne m'aviez-vous pas desparty plus de connoissance & plus de lumiere qu'à ces creatures? Et cependant je marchois dans des tenebres, & dans des chemins glissans. Je vous cherchois hors de moy, & n'avois garde de vous trouver, puis que vous estes le Dieu de mon cœur. J'estois tombé

dans le profond de l'abysme ; & non seulement j'estois dans la défiance, mais mesme dans le desespoir de pouvoir rencontrer la verité.

Ma mere, dont la pieté genereuse ne trouvoit rien de difficile, m'ayant suivy par mer & par terre estoit arrivée à Milan. La confiance qu'elle avoit en vous, luy faisoit mépriser les plus grands perils, & dans le danger de faire naufrage elle consoloit mesme les matelots, qui consolent d'ordinaire ceux qui n'estant pas accoustumez à la navigation sont agitez de trouble & de crainte, lors qu'ils voyent une tempeste ; & elle leur assuroit qu'ils arriveroient à bon port, parce que vous le luy aviez promis dans une vision qu'elle avoit euë. Elle me trouva encore en tres-grand peril par le desespoir où j'estois de pouvoir connoistre la verité. Et lors que je luy déclaray que je n'estois plus Manichéen, mais que je n'estois pas encore Chrestien Catholique, elle ne s'emporta point de joye, quoy que cette déclaration la mist hors de peine en ce qui regardoit le premier point de ma misere qui avoit tiré tant de larmes de ses yeux, & l'avoit obligée si long-temps à me pleurer comme mort, mais comme un mort que vous deviez ressusciter, & qu'elle portoit continuellement dans le fond de sa pensée, ainsi que dans un cercueil, afin que touché de compassion vous dissiez au fils de cette veuve: Jeune homme, levez-vous: Je vous le commande : & qu'ainsi il ressuscitast, il recouvrast la parole, & que vous le rendissiez à sa mere.

Son cœur, comme je viens de dire, ne tressaillit point d'une joye immoderée, lors qu'elle apprit que vous aviez déja fait en moy une si grande partie de ce qu'elle vous demandoit tous les jours avec tant de larmes qu'il vous plust d'y faire, & que j'avois quitté l'erreur, quoy que je ne fusse pas encore entré dans la verité. Au contraire, parce

qu'elle sçavoit avec certitude que vous ne manqueriez pas d'accomplir la derniere partie qui restoit de cet ouvrage, dautant que vous luy aviez promis de l'achever tout entier, elle me répondit avec un esprit tranquille & plein d'une extrême confiance, qu'elle s'assuroit en JESUS-CHRIST qu'avant qu'elle partist de ce monde il luy feroit la grace de me voir un bon Catholique.

Voilà ce qu'elle me dit. Mais en mesme temps elle redoubloit ses larmes & ses prieres vers vous, mon Dieu, qui estes la source des misericordes, afin qu'il vous plust d'avancer vostre secours, & d'illuminer bien-tost mes tenebres. Elle alloit à l'Eglise avec plus de soin & de ferveur que jamais. Elle estoit ravie d'entendre vostre serviteur Ambroise, & de boire à cette fontaine des veritez Evangeliques, dont les claires eaux réjaillissoient jusques à la vie eternelle. Elle aimoit & reveroit ce saint Prelat ainsi qu'un Ange de Dieu, parce qu'elle sçavoit que c'estoit luy qui m'avoit reduit dans le doute où j'estois alors, lequel elle regardoit comme une crise, qui aprés m'avoir mis en quelque sorte plus en danger, me devoit faire passer dans une santé parfaite.

CHAPITRE II.

Comme sainte Monique se rendit à l'ordre de saint Ambroise, de ne point apporter de viandes aux tombeaux des Martyrs.

MA mere, selon la coustume de l'Afrique, ayant apporté du pain, du vin, & quelques viandes aux chapelles des Martyrs, & le portier de l'Eglise luy ayant dit qu'il ne luy pouvoit permettre de presenter cette offrande, à cause que l'E-

vesque l'avoit défendu, elle receut cet ordre avec tant de respect & d'obeïssance, que je ne pus voir sans admiration qu'elle fust si facilement resoluë à condamner plûtost la coûtume qu'elle suivoit auparavant, qu'à examiner pourquoy on ne luy permettoit pas de la suivre. Aussi l'intemperance ne pouvoit rien sur son esprit; & l'amour du vin ne la portoit pas à la haine de la verité, comme il arrive à beaucoup d'autres de l'un & de l'autre sexe; qui estant yvrognes n'ont pas moins de dégoust des exhortations qu'on leur fait touchant la sobrieté, que du vin qui est meslé avec beaucoup d'eau. Lors qu'elle apportoit à l'Eglise son petit panier plein des viandes qu'elle devoit offrir à l'honneur des saints Martyrs pour en goûter & donner le reste aux pauvres, elle ne reservoit pour elle que fort peu de vin bien trempé, afin d'en user tres-sobrement. Et s'il arrivoit qu'elle voulust honorer de cette sorte plusieurs Martyrs, elle ne portoit par tout que la mesme chose. Et ainsi le vin qu'elle beuvoit n'estoit pas seulement fort trempé, mais aussi fort chaud, & elle en donnoit à goûter à ceux qui l'accompagnoient en cette devotion, par ce qu'en ces exercices religieux elle ne cherchoit qu'à satisfaire à sa pieté, & non pas à son plaisir.

Ainsi lors qu'elle eut appris que selon l'ordre de ce saint Evesque, & de cet illustre Predicateur de vostre parole, cette coûtume ne se devoit plus pratiquer par les personnes mesmes qui l'observoient avec plus de sobrieté, afin de ne point donner sujet d'en abuser à ceux qui estoient plongez dans l'intemperance, & parce qu'elle avoit trop de rapport à la superstition des payens dans les funerailles de leurs parens & de leurs amis; elle s'en départit tres-volontiers: & au lieu d'un panier plein de fruits terrestres, elle apprit à apporter sur les tombeaux des Martyrs un cœur plein de

Je n'avois pas mesme d'autre pensée touchant vôtre serviteur Ambroise, sinon que je le regardois comme un homme heureux selon le monde, le voyant si fort honoré des plus grandes puissances de la terre ; & il n'y avoit que son celibat qui me sembloit difficile à supporter. Je ne pouvois m'imaginer, comme ne l'ayant jamais éprouvé, quels estoient ses combats contre les attaques de la vanité; quelles estoient ses esperances; quelles estoient ses consolations dont vous le favorisiez dans les évenemens les plus fascheux, & quelles estoient ses joyes lors que son cœur se nourrissoit du pain si délicieux de vos Ecritures saintes. Il ne sçavoit pas aussi de son costé quelles estoient les agitations de mon esprit ; & le precipice où j'estois prest de tomber. Car je ne pouvois m'éclaircir de mes doutes avec luy comme je l'eusse bien desiré, la grande multitude des personnes qui avoient affaire à luy, & qu'il assistoit dans leurs besoins, m'empeschant de luy pouvoir parler à mon aise : & ce peu de temps durant lequel ils le laissoient libre, ne luy donnant autre loisir que de reparer les forces de son corps par les soustiens necessaires à la vie, & celles de son esprit par la lecture.

Lors qu'il lisoit, ses yeux couroient les pages du livre ; mais son esprit s'arrestoit pour en penetrer l'intelligence ; & sa langue & sa voix se reposoient. Estant souvent entré dans sa chambre, dont la porte n'estoit jamais fermée à personne, & où tout le monde entroit librement sans qu'on l'avertist de ceux qui venoient, je le trouvois lisant tout bas, & jamais d'une autre sorte. Aprés m'estre assis & estre demeuré dans un long silence, (car qui auroit osé le troubler le voyant si attentif ?) je me retirois, parce que je jugeois bien que durant ce peu de temps qu'il avoit à luy pour reprendre une nouvelle vigueur ensuite d'un si grand

rompement de teste, que les affaires d'autruy luy avoient causé, il ne desiroit pas d'estre diverty, & qu'il craignoit possible qu'en lisant haut ceux qui se trouveroient presens & l'écouteroient attentivement, n'entrassent en quelque doute s'il se rencontroit dans l'auteur qu'il lisoit des passages qui fussent obscurs, & que luy ensuite ne se trouvast obligé de les expliquer; & qu'ainsi employant la plus grande partie de son temps en ces explications, il ne pust lire tout ce qu'il s'estoit proposé. Ou bien le desir de conserver sa voix qui s'enroüoit fort aisément, luy estoit un juste sujet de lire tout bas. Enfin quelque raison qui le portast à en user de la sorte, elle ne pouvoit estre que bonne, puis qu'il estoit si sage & de si grande vertu.

Ainsi je n'avois aucun moyen de m'éclaircir de ce que je desirois en consultant ce grand Prelat, qui estoit comme vostre saint Oracle, si ce n'étoit quelque chose qui se pust expliquer en peu de mots. Mais les doutes & les inquietudes qui m'agitoient, avoient besoin de rencontrer une personne qui eust assez de loisir pour me donner le temps de les luy déclarer en particulier, & de les répandre tous dans son sein, & je ne le trouvois jamais en cet estat. Je ne manquois point tous les Dimanches d'aller entendre ses predications, dans lesquelles il expliquoit excellemment vostre parole à son peuple: & elles me confirmoient tous les jours de plus en plus dans la creance qu'il n'estoit pas impossible de démesler tous les nœuds de ces artificieuses calomnies, par lesquelles ces trompeurs de Manichéens déchirent les divines Ecritures du vieux Testament.

Mais lors que j'eus aussi appris, qu'encore que les plus spirituels d'entre vos enfans que vous avez, mon Dieu, engendrez dans vostre grace dans le

sein de l'Eglise Catholique, qui est leur Mere, croyent que vous avez formé l'homme à vostre image, ils ne croyent pas toutefois que vous soyez renfermé dans les limites d'une forme humaine & d'un corps humain : quoy que je ne pûsse avoir encore aucune idée, non pas mesme grossiere & imparfaite, d'une nature purement spirituelle, je ne laissay pas neanmoins de ressentir une joye meslée de honte, de ce qu'ayant esté durant tant d'années si téméraire & si impie, que de blâmer par mes discours des choses dont je devois m'enquerir pour m'en instruire, ce n'estoit pas contre la Religion Catholique que j'aboyois, mais contre les chimeres de mes imaginations fantastiques. Car, ô mon Dieu, qui pour estre élevé au dessus de toutes choses n'en estes pas moins proche de nous, & qui pour estre si caché à nos yeux n'en estes pas moins present à vos creatures, comme vous n'estes point composé de parties dont les unes soient plus grandes ou plus petites que les autres, mais qu'estant tout entier en chaque lieu vous n'estes neanmoins en aucun lieu, vous n'avez aussi nullement cette forme corporelle que je m'imaginois alors, quoy que l'homme que vous avez creé à vostre image soit compris entierement dans un espace limité de toutes parts.

CHAPITRE IV.

Il apprend des Sermons de S. Ambroise que l'Eglise n'enseignoit pas ce que les Manichéens luy imputoient.

Ainsi ne pouvant comprendre comment il se pouvoit faire que l'homme fust creé a vôtre image, je devois me contenter de proposer mes doutes pour apprendre ce que l'on en devoit

croire, & non pas insulter aux Catholiques comme s'ils croyoient ce qu'en effet ils ne croyoient pas. C'est pourquoy je me sentois pressé dans le fond du cœur d'un desir d'autant plus ardent de connoistre la verité, que j'avois honte d'avoir esté trompé si long-temps par les vaines promesses des Manichéens, qui en se vantant de ne rien dire que de certain, m'avoient fait soustenir avec opiniastreté & avec une ignorance puerile tant de choses incertaines comme certaines & asseurées. J'ay vû clairement depuis qu'elles estoient fausses; mais deslors je connoissois avec certitude qu'elles estoient du moins incertaines, lors qu'avec tant d'aveuglement & tant de chaleur, je blâmois dans mes disputes vostre Eglise Catholique. J'estois asseuré déslors qu'encore que je ne cõnusse pas si la doctrine qu'elle enseignoit estoit veritable, au moins je ne pouvois douter qu'elle n'enseignoit point les choses dont je l'avois accusée avec tant d'aigreur. Ainsi je me trouvois confus; Je changeois de sentiment, & me réjoüissois, mon Dieu, de ce que vostre Eglise unique, qui est le corps de vostre fils unique, dans laquelle dés mon enfance on m'a fait connoistre le nom de JESUS, n'avoit rien de ridicule dans sa creance, & qu'elle n'enseignoit nullement dans la pureté de sa doctrine, que vous, mon Dieu, Createur de toutes choses, ayez une figure humaine, & qu'ainsi vous soyez renfermé dans l'espace d'un lieu terminé de toutes parts, quelque grands & quelque vaste que l'on se le puisse imaginer.

Je ressentois aussi beaucoup de joye de ce qu'en m'expliquant la Loy & les Prophetes on ne me les proposoit plus à lire avec ces mesmes yeux qui m'y faisoient auparavant remarquer tant d'absurditez, & accuser vos Saints comme s'ils les eussent entendus tout litteralement, bien qu'en effet ils en

fussent tres-éloignez : Et je prenois grand plaisir à ouïr saint Ambroise repeter souvent dans ses sermons, & recommander tres-expressément à son peuple comme une regle de la foy, cette importante maxime : Que la lettre donne la mort ; mais que l'esprit donne la vie. Et lors qu'en tirant les voiles mystiques il découvroit les sens cachez des passages, qui à les interpreter selon la lettre semblent enseigner une mauvaise doctrine, il ne disoit rien qui me choquast, quoy que j'ignorasse encore si ce qu'il disoit estoit veritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice, tenoit mon esprit en suspens, sans qu'il voulust pancher de costé ni d'autre ; & cette suspension m'y faisoit tomber d'une autre maniere encore plus dangereuse. Car je voulois estre aussi assuré des choses que je ne voyois pas, comme je le suis que trois & sept font dix ; n'estant pas capable de mettre en doute si je ne me trompois point en faisant cette supputation ; mais desirant seulement de comprendre toutes les autres choses avec la mesme certitude, soit qu'elles fussent corporelles & éloignées de mes sens, soit qu'elles fussent spirituelles, bien qu'alors je ne m'en figurasse aucunes que comme estant corporelles. Or cela ne pouvoit arriver qu'aprés que la foy auroit guery mon ame, & dégagé mon esprit des nuages qui l'obscurcissoient, afin qu'il pust en quelque sorte arrester sa veüe sur vostre eternelle & immuable verité.

Mais comme il arrive souvent que celuy qui a passé par les mains d'un mauvais Medecin, apprehende de se confier à un bon ; ainsi mon ame malade ne pouvant recevoir sa guerison que par la foy ; & craignant d'ajoûter creance à des choses fausses, elle refusoit les remedes, & resistoit à vôtre conduite, mon Dieu, qui avez étably la foy, comme une medecine salutaire, dont la vertu mer-

vielleuſe eſt capable de guerir les maladies ſpirituelles de tout l'univers.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt neceſſaire de croire ce que l'on ne comprend pas encore ; & comme il commença à reconnoiſtre l'autorité des Ecritures.

JE commençay neanmoins déſlors à préferer la doctrine Catholique à celle des Manichéens, en ce que trouvay que le procedé des Catholiques qui veulent que l'on croye avec ſoûmiſſion ce que l'on ne comprend pas avec évidence (ſoit qu'on le puiſſe faire comprendre, mais que ceux avec qui l'on traite en ſoient incapables ; ſoit qu'on ne le puiſſe pas) eſtoit beaucoup plus modeſte & plus ſincere que celuy des Manichéens, qui en ſe mocquant de la credulité de ceux qui ſe laiſſent perſuader ce qu'ils ne ſçauroient comprendre, promettent d'abord de ne rien enſeigner que de tres-clair ; & puis ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, veulent qu'on ajoûte foy ſur leur parole à mille contes fabuleux & ridicules.

Voſtre main favorable ayant enſuite, mon Dieu, touché & amoly peu à peu mon cœur, vous me fiſtes conſiderer combien je croyois de choſes que je n'avois jamais veuës, & ſans que j'euſſe eſté preſent lors qu'elles s'eſtoient paſſées, comme tant d'évenemens que j'avois lûs dans les Hiſtoires profanes ; tant de lieux & tant de villes où je n'avois jamais eſté ; tant de choſes que j'avois entendu dire à mes amis, à des Medecins, & à pluſieurs autres perſonnes, auſquelles ſi l'on n'ajoûtoit point de foy il faudroit bannir tout le commerce de la vie humaine. Et enfin avec quelle certitude indu-

bitable je me tenois assuré d'estre le fils de Patrice & de Monique, encore que je ne le pusse sçavoir que par la creance que j'avois ajoûtée à ce qu'on m'en avoit dit.

Vous me fistes connoistre de cette sorte, mon Dieu, qu'il ne faut pas blâmer ceux qui ajoûtent foy à vos Ecritures, dont vous avez si puissamment étably l'autorité presque dans toutes les parties du monde : mais qu'au contraire ceux qui refusent d'y croire meritent d'estre blâmez, & qu'on ne les doit point écouter lors qu'ils nous disent : D'où sçavez-vous que ces livres ont esté donnez aux hommes par l'esprit du vray Dieu, du Dieu qui est la verité mesme ? Car ce qui me faisoit voir que je n'en devois point douter, estoit que toute cette diversité de sentimens & de questions sophistiques des Philosophes qui se combattent les uns les autres, & dont j'avois lû les livres, n'avoit pû ébranler dans mon esprit cette ferme créance que vous estiez, encore que je ne sceusse pas ce que vous estiez, ni me faire douter que la conduite des choses humaines ne fust un effet de vôtre admirable Providence. Il est vray que ma foy n'estoit pas toûjours égale, ayant esté tantost plus forte & tantost plus foible : mais je n'ay jamais douté de vostre estre, ni du soin que vous daigniez prendre de nous ; encore que j'ignorasse quelle estoit l'idée qu'on devoit avoir de nostre nature, & quelle est la voye qui nous conduit ou qui nous ramene à vous.

Ayant ainsi reconnu que nous sommes trop foibles de nous-mesmes pour trouver la verité par des raisons claires & évidentes, & que pour cet effet nous avons besoin de l'autorité des livres divins, je commençay dés lors à croire que vous n'en auriez pas donné une si grande par tout l'univers à cette Ecriture que l'Eglise revere & tient pour

sainte, si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchast, & l'on crust en vous. Et parce que j'en avois déja entendu expliquer plusieurs endroits en des sens tres-raisonnables, j'attribuois à la profondeur des mysteres qu'elle contient ces prétenduës absurditez que je pensois y avoir trouvées, & qui avoient accoustumé de me choquer. Et son autorité me sembloit d'autant plus digne de foy, plus sainte, & plus venerable, que d'une part elle est simple pour le stile, & proportionnée à l'intelligence des lecteurs les plus simples & les moins habiles, & que de l'autre elle renferme dans le sens caché sous l'écorce de la lettre la sublime dignité de ses mysteres secrets, s'exposant ainsi aux yeux & à la lecture de tous les hommes par des termes tres-clairs, & par des expressions tres-basses & tres-ordinaires, & exerçant en mesme temps tout l'esprit & toute la suffisance de ceux qui ont une plus haute lumiere & une veuë plus perçante. Ainsi par un langage si populaire, comme par un chemin public & royal, elle reçoit tous les hommes dans son sein; & par la penetration de ses veritez obscures, comme par des routes difficiles à trouver, & par des sentiers étroits, elle conduit vers vous quelques personnes particulieres. Et quoy que le nombre de ces personnes soit assez petit, il ne seroit pas neanmoins si grand qu'il est, si elle n'estoit élevée à ce haut point d'autorité qu'elle s'est acquise sur tous les peuples, & si elle n'attiroit à elle toutes les nations de la terre par l'humilité sainte de son langage. Je meditois sur ces choses, & vous m'assistiez: je soûpirois, & vous m'entendiez: je flottois sur cette mer, & vous gouverniez ma course: je m'égarois dans la voye large du siecle, & vous ne m'abandonniez pas.

CHAPITRE VI.

Devant reciter un Panegyrique de l'Empereur, il reconnoist la misere des ambitieux, en se comparant à un pauvre que le vin avoit rendu gay.

JE soûpirois aprés les honneurs, les richesses, & le mariage : mais vous vous mocquiez de moy : Car dans l'ardeur de ces passions, je souffrois des douleurs tres-ameres & tres-cuisantes, & vous m'étiez d'autant plus favorable que vous me laissiez moins trouver de douceur & de délices hors de vous, mon Dieu. Mais puis que vous avez voulu me conserver le souvenir de ces circonstances, & m'inspirer la pensée de vous les confesser avec action de graces, examinez-s'il vous plaist, le fond de mon cœur que je tiens en vostre presence, & faites que mon ame que vous avez dégagée des pieges de la mort du peché, d'où il estoit si difficile de la retirer, s'attache desormais fortement à vous. Dans quelle misere n'estoit-elle point reduite ? & vous touchiez ses playes pour les luy faire sentir, afin que renonçant à toutes choses elle se convertist à vous, qui estes élevé au dessus de toutes choses, & estes l'unique principe de l'estre de toutes choses, afin, dis-je, qu'elle se convertist, & que dans sa conversion elle trouvast la guerison de ses playes.

Plus donc j'estois miserable, plus vous fustes misericordieux envers moy, mon Dieu, dans le moyen dont vous vous servistes pour me faire connoistre ma misere, lors que je me préparois à prononcer un Panegyrique en la loüange de l'Empereur, où je devois dire beaucoup de mensonges, qui n'auroient pas laissé d'estre favorablement écoutez de ceux mesmes qui sçauroient que je mentois

Car il me ſouvient que mon eſprit eſtant tourmenté d'inquietudes ſur ce ſujet, & comme agité d'une fiévre ardente par les penſées qui troublent les hommes en ces rencontres, lors que je paſſois par une ruë de Milan j'apperceus un pauvre, qui à mon avis avoit un peu bû, & qui ſe réjoüiſſoit & joüoit. Le voyant je ſoûpiray, & me tournant vers quelques-uns de mes amis qui m'accompagnoient, je leur parlay avec ſentiment de tant de maux que noſtre folie nous faiſoit ſouffrir, & leur repreſentay que par tous nos efforts pareils à ceux qui me donnoient alors tant de peines, & qui par les aiguillons d'une ardente ambition me contraignoient de traîner la charge ſi peſante de ma miſere, & de l'augmenter en la traînant, nous ne prétendions autre choſe que de poſſeder une joye auſſi tranquille que celle dont ce pauvre joüiſſoit déja devant nous, & à laquelle nous n'ariverions peut-eſtre jamais; puis qu'avec ce peu d'argent qu'il avoit ramaſſé de ſes aumônes, il avoit acquis ce que je m'efforçois d'acquerir par tant de travaux, tant de tours &. de retours, ſçavoir la joye d'une felicité temporelle.

Il eſt vray qu'il ne joüiſſoit pas d'une veritable joye. Mais celle que mon ambition me faiſoit rechercher avec tant d'ardeur eſtoit encore moins veritable. Et enfin il eſtoit gay, & moy triſte: Il eſtoit ſans apprehenſion, & moy dans la crainte. Que ſi quelqu'un m'euſt demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou me réjoüir, ou craindre, j'aurois répondu ſans doute que j'aurois mieux aimé me réjoüir. Et ſi l'on m'euſt auſſi demandé ce que j'aurois mieux aimé, ou d'eſtre tel que ce pauvre eſtoit alors, ou d'eſtre tel que j'eſtois alors moy-meſme, j'aurois plûtoſt choiſi ſans doute d'eſtre tel que j'étois, que non pas de luy reſſembler, quoy que je me ſentiſſe accablé de mille ſoins, & de mille in-

quietudes : mais ç'auroit esté plûtost par aveuglement que par raison, & selon la verité que je me serois porté à ce choix. Car je ne devois pas me préferer à ce pauvre, parce que j'estois plus sçavant que luy, puis que ma science ne me donnoit pas de la joye, & que je ne m'en servois que pour me rendre agreable aux hommes, non en les instruisant, mais en voulant seulement leur plaire. C'est pourquoy, Seigneur, vous preniez la verge de vôtre justice, & vous brisiez mes os, selon la parole du Prophete, parce que je n'avois pour but que de plaire aux hommes.

Loin donc de moy ceux qui disent qu'il faut faire difference entre les sujets que chacun a de se réjoüir. Le pauvre trouvoit sa joye dans son yvresse, & moy je cherchois la mienne dans la gloire : mais dans quelle gloire, Seigneur ? dans celle qui n'est pas en vous. Et ainsi comme la joye de ce pauvre n'estoit pas une veritable joye ; aussi la gloire que je cherchois n'estoit pas une veritable gloire ; & elle me troubloit l'esprit plus que le vin ne troubloit celuy de ce pauvre. Mais de plus ; son yvresse devoit finir avec la nuit ; & moy je m'estois couché & levé avec la mienne, & j'estois en estat de m'y lever & de m'y coucher encore long-temps. J'avoüe donc qu'il faut faire difference entre les diverses causes de nostre joye, & que celle qu'une solide esperance donne à une ame vraiment Chrestienne, surpasse sans comparaison ce vain contentement dont ce pauvre joüissoit alors. Mais il ne laissoit pas d'avoir en ce point de l'avantage sur moy puis qu'il estoit plus heureux ; non seulement parce qu'il estoit transporté de joye, lors que j'avois le cœur déchiré de mille soins ; mais aussi parce qu'il avoit trouvé de quoy acheter du vin en souhaitant toutes sortes de prosperitez à ceux qui luy donneroient l'aumône ; au lieu que je

travaillois pour acquerir une vaine reputation en publiant des mensonges.

Je dis alors plusieurs choses semblables à mes amis ; & faisant souvent des reflexions sur l'estat où je me trouvois, je me trouvois toûjours dans un estat miserable : & plus je m'en affligeois, plus je redoublois ma misere. De sorte que s'il m'arrivoit durant ce temps-là quelque succés favorable, j'avois peine à en avoir de la joye, parce que c'estoit comme un oiseau qui s'envoloit de mes mains presque auparavant que je le pusse tenir.

CHAPITRE VII.

De son amy Alipe. Comme il l'avoit retiré de la passion pour les spectacles du Cirque, & l'avoit depuis engagé dans l'heresie des Manichéens.

VOILA quel estoit entre mes amis & moy le sujet ordinaire de nos plaintes. Mais j'en parlois principalement & avec beaucoup plus de confiance avec Alipe & Nebride, dont le premier, sçavoir Alipe, estoit d'une des meilleures maisons de Tagaste où j'estois né, & estoit plus jeune que moy, y ayant esté mon écolier, & depuis à Cathage. Il m'aimoit extrêmement, parce que je luy paroissois sçavant, & homme d'honneur : & mon affection pour luy n'estoit pas moindre, à cause de la grande inclination à la vertu qui reluisoit en ses mœurs, bien qu'il fust dans un âge si peu avancé. Neanmoins le gouffre de la vie libertine de Carthage où la jeunesse est toute boüillante d'ardeur pour les amusemens des spectacles, l'avoit entraisné dans une folle passion pour les divertissemens du Cirque. Lors qu'il estoit miserablement transporté de cette manie, & que j'enseignois la Rhetorique en public, il ne venoit point encore à mes leçons,

à cause de quelque mauvaise intelligence qui estoit survenuë entre son pere & moy: & ayant appris qu'il aimoit éperduëment ces spectacles, je souffrois une extrême douleur de voir qu'il estoit sur le point de me faire perdre, s'il ne l'avoit déja fait, les grandes esperances que j'avois conceuës de luy. Mais je ne pouvois ni l'advertir de sa faute, ni l'en corriger, en usant de la liberté d'un amy, ou de l'autorité d'un maistre. Car je croyois qu'il estoit entré sur mon sujet dans les mesmes sentimens qu'avoit son pere: Ce qui n'estoit pas neanmoins: mais au contraire sans s'y arrester, il ne laissoit pas de me salüer & de venir en ma classe, d'où il sortoit aprés avoir un peu écouté.

Cela fut cause toutefois que j'oubliay le dessein de luy parler, pour le conjurer de ne pas perdre un aussi bon esprit qu'estoit le sien en se laissant emporter dans l'aveugle & furieuse passion de ces jeux publics. Mais vous, Seigneur, qui par vostre providence regnez sur toutes vos creatures, & reglez la conduite de leur vie, vous n'aviez pas oublié que vous l'aviez destiné à estre du nombre de vos enfans, pour en faire aprés un grand Evesque dans vostre Eglise. C'est pourquoy afin qu'il parust à tout le monde, que son changement ne pouvoit estre attribué qu'à vous seul, vous le fistes bien par moy, mais sans que j'en eusse la moindre pensée. Car comme je faisois un jour ma leçon à mon ordinaire, il vint, me salua, prit place entre mes écoliers, & commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Il arriva ensuite que pour expliquer un passage de l'auteur que je lisois, j'estimay à propos d'user de la comparaison des spectacles qu'on voit au Cirque, par laquelle il me sembloit que je pouvois faire comprendre plus agreablement & plus clairement l'explication que je voulois donner à ce passage, & en mesme temps je repris avec une raillerie piquãte

ceux qui se laissent emporter à une telle manie.

Vous sçavez, mon Dieu, que je ne pensois nullement alors à guerir Alipe de cette folle passion. Mais il prit cela pour luy, & crût que je ne l'avois dit que pour luy seul; & au lieu qu'un autre qui m'auroit entendu parler de la sorte, eust pris sujet de m'en vouloir mal, luy qui estoit fort bien nay, n'en voulut mal qu'à luy-mesme, & m'en aima encore davantage. Aussi vous avez dit il y a longtemps dans vos saintes Ecritures : Reprenez le sage & il vous aimera. Je ne l'avois pourtant pas repris; mais, vous Seigneur, qui vous servez de toutes sortes de personnes, soit qu'elles agissent avec dessein ou sans dessein, pour executer les ordres eternels & toûjours justes de vostre sagesse, vous fistes de mon cœur & de ma langue des charbons ardens pour consumer & pour guerir la passion qui desseichoit cet esprit lequel donnoit de si belles esperances.

Que celuy-là, mon Dieu, taise vos loüanges qui ne considere pas vos misericordes, dont je vous rends du plus profond de mon ame de tres-humbles actions de graces. Alipe aprés ce discours se retira de ce gouffre, dans lequel il prenoit plaisir de s'abysmer, & où il se laissoit aveugler par une miserable volupté. Il en détacha courageusement son esprit: Il renonça à toutes les folies du Cirque, & il n'y retourna jamais depuis. Il obtint ensuite de son pere, quoy qu'avec peine, de luy permettre de m'avoir pour maistre: Et ainsi estant retourné à mes leçons, il s'embarrassa avec moy dans les erreurs des Manichéens, aimant en eux cette profession publique qu'ils faisoient d'une haute continence, laquelle il croyoit sincere & veritable, au lieu que ce n'estoit qu'une feinte & une image vaine, propre seulement à tromper les ames bien nées, qui ne connoissant pas encore le fond de la vraye & de la solide vertu, se laissent aisément éblouïr par

l'éclat & l'apparence d'une vertu fausse & contrefaite.

CHAPITRE VIII.

Alipe se laisse emporter à la passion pour les spectacles des Gladiateurs, qu'il abhorroit auparavant.

SON pere & sa mere estant des personnes toutes attachées au siecle & à la terre, l'avoient toûjours porté à s'avancer dans le monde. Et comme leurs paroles avoient fait impression sur son esprit, il estoit allé à Rome pour y apprendre le droit. Demeurant en cette ville, il devint passionné pour les combats des Gladiateurs, & sa passion n'estoit pas moins extraordinaire dans sa cause & son origine, que violente dans son excés. Car lors qu'il en estoit le plus éloigné, & qu'il en avoit le plus d'horreur, quelques-uns de ses compagnons & de ses amis l'ayant rencontré par hazard aussi-tost aprés disner, l'entraisnerent comme en se joüant avec luy, quelque resistance qu'il leur pust faire, & le menerent à l'amphitheatre au temps de ces jeux funestes, quoy qu'il leur criast : Si vous avez assez de force pour entraisner mon corps en ce lieu, en aurez-vous assez pour rendre malgré moy mes yeux & mon esprit attentifs à la cruauté de ces spectacles? J'y assisteray donc sans y estre & sans y rien voir, & ainsi je triompheray d'eux & de vous. Ils ne laisserent pas neanmoins de l'emmener avec eux, voulant peut-estre éprouver s'il auroit assez de pouvoir sur luy pour faire ce qu'il disoit.

Lors qu'ils furent arrivez en ce lieu, & qu'ils se furent placez le mieux qu'ils pûrent, ils trouverent tout l'amphitheatre dans l'ardeur de ces plaisirs cruels & abominables. Alipe ferma les yeux aussi,

toſt, & défendit à ſon ame de prendre part à une ſi horible fureur : Et pleuſt à Dieu qu'il euſt encore bouché ſes oreilles. Car le ſentant frapper avec violence par un grand cry que fit tout le peuple dans un accident extraordinaire qui arriva en ces combats, il ſe laiſſa emporter à la curioſité ; & s'imaginant qu'il ſeroit toûjours au deſſus de tout ce qu'il pourroit voir, & qu'il le mépriſeroit aprés l'avoir vû, il ouvrit les yeux, fut frappé auſſi-toſt d'une plus grande playe dans l'ame, que le gladiateur ne l'avoit eſté dans le corps. Il tomba plus malheureuſement que celuy qui par ſa chûte avoit excité cette clameur, laquelle eſtant entrée dans ſon oreille, avoit en meſme temps ouvert ſes yeux pour luy faire recevoir le coup mortel qui le perça juſques dans le cœur: Car la fermeté qu'il avoit témoignée, eſtoit plûtoſt une audace qu'une veritable force, par ce qu'elle eſtoit preſomptueuſe ; & qu'au lieu de s'appuyer ſur vous, mon Dieu, qui rendez forts les plus foibles, il ne s'appuyoit que ſur luy-meſme, qui n'eſtoit que fragilité & que foibleſſe. Il n'eut pas plûtoſt vû couler ce ſang qu'il devint cruel & ſanguinaire : Il ne détourna point ſes yeux de ces ſpectacles, mais il s'y arreſta au contraire avec ardeur : Cette barbarie penetra juſques dans le fond de ſon ame, & ſe ſaiſit d'elle ſans qu'il s'en apperceuſt : Il goûta cette fureur avec avidité comme un breuvage délicieux ; & il ſe trouva en un moment tout transporté & comme enyvré d'un plaiſir ſi ſanglant & ſi inhumain. Ce n'eſtoit plus ce meſme homme qui venoit d'arriver, mais l'un de la troupe du peuple, & le compagnon veritable tant d'eſprit que de corps de ceux qui l'avoient amené. Que diray-je davantage ? Il devint ſpectateur comme les autres ; il jetta des cris comme les autres ; il s'anima de chaleur comme les autres, & il remporta de ce lieu une paſſion d'y retourner

encore

encore plus violente que celle de tous les autres, n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avoient entraisné la premiere fois, mais y entraisnant luy-mesme tous ceux qu'il pouvoit. Vous l'avez tiré neanmoins de cet abysme, mon Dieu (quoy que ce ne fut que long-temps aprés) par une misericorde & une puissance également infinie, luy aprenant à n'esperer plus que de vostre grace ce qu'il avoit esperé en vain de ses propres forces.

CHAPITRE IX.

Comme Alipe estant encore à Carthage fut arresté sur le soupçon d'avoir commis un larcin.

AINSI, mon Dieu, vous voulustes que la memoire de cette chûte luy demeurast gravée dans l'esprit pour le preserver de tomber à l'avenir. C'est ce qui me fait souvenir encore de ce qui luy arriva étant à Carthage lors qu'il étudioit sous moy, & que se promenant sur le midy dans la salle du palais, & pensant à une declamation qu'il devoit faire pour s'exercer selon la coûtume des écoliers, il fut arresté comme un voleur par les gardes du palais. Car vous permistes sans doute, mon Dieu, que cet accident luy arrivast, afin que devant estre un jour une personne si considerable dans vostre Eglise, il apprist déslors avec combien de retenüe & de circonspection un homme doit juger la cause d'un homme, de peur qu'il ne condamne un innocent par une credulité inconsiderée.

Voicy donc comme cette histoire se passa. Alipe se promenoit seul devant le lieu où l'on rendoit la justice, ayant des tablettes à la main, lors qu'un jeune écolier qui estoit un veritable voleur, commença sans qu'il s'en apperceust, à couper avec une coignée qu'il avoit apportée en cachette des bar-

reaux de plomb qui avançoient sur la ruë des changeurs, lesquels ayant entendu le bruit de cette cognée commencerent à crier, & envoyerent des gens pour prendre celuy qu'ils trouveroient. Ce garçon entendant cette rumeur s'enfuit, & laissa là sa cognée de peur qu'on ne le surprist en estant saisi. Alipe qui ne l'avoit point vû entrer l'entendant sortir, & voyant qu'il se retiroit si viste, s'approcha pour en apprendre la cause, & ayant trouvé la cognée, il la prit & la consideroit tout étonné, ne sçachant rien de ce qui s'estoit passé. Sur ces entrefaites, ceux qui avoient esté envoyez pour prendre le voleur arrivent & trouvent Alipe seul, tenant à la main cette mesme cognée qu'ils avoient entenduë d'en-bas, & dont le bruit leur avoit donné l'alarme. Aussi-tost ils se saisissent de luy, ils l'entraisnent comme un criminel, & assemblent ceux qui demeuroient dans le palais, se réjoüissent avec eux d'avoir pris sur le fait un voleur public, & le menoient devant le Juge pour luy faire son procés.

Mais comme ce qui estoit arrivé jusques-là, suffisoit pour donner à Alipe une instruction si necessaire, aussi mon Dieu, vous ne differastes pas davantage de justifier son innocence dont vous estiez l'unique témoin. Car comme ils le menoient ou en prison ou au supplice, ils trouverent en leur chemin un architecte qui avoit le principal soin de tous les édifices publics: ce qui redoubla encore leur joye, estant ravis d'avoir rencontré si heureusement celuy qui avoit accoûtumé de les soupçonner d'avoir pris ce qui se voloit dans le palais, afin qu'il reconnust luy-mesme ceux qui estoient veritablement coupables de tous ces vols. Mais il arriva par bonheur que cet architecte connoissoit Alipe, l'ayant vû souvent chez un Senateur, auquel il alloit rendre ses devoirs: c'est pourquoy il le prit aussi-tost par la main, le tira à part, & luy ayant

demandé la cause d'un si grand desordre, il apprit de luy tout ce qui s'estoit passé. L'architecte commanda ensuite à cette populace si émeuë & si irritée de venir avec luy. Et comme ils passoient pardevant le logis de celuy qui estoit coupable de ce vol, ils virent à la porte un petit garçon qui estoit à luy, & qui estoit si jeune qu'il pouvoit découvrir aisément tout ce qu'il sçavoit sans crainte de fâcher son maistre, qu'il avoit suivy lors qu'il avoit esté pour couper ce plomb. Alipe l'ayant reconnu, il en avertit l'architecte, lequel luy monstrant la cognée, & luy demandant à qui elle estoit: Elle est à nous, répondit l'enfant; & luy ayant fait encore quelques demandes, il tira de luy tout le reste. Ainsi ce crime retombant sur cette maison, & tout ce peuple qui avoit déja commencé de triompher d'Alipe demeurant confus; vostre serviteur, mon Dieu, sortit heureusement de cette rencontre, & apprit par sa propre experience à estre encore plus sage & plus circonspect à l'avenir, luy qui devoit estre un jour le dispensateur de vostre parole, & le juge de tant d'affaires importantes dans vostre Eglise.

CHAPITRE X.

Exemple memorable de l'integrité d'Alipe, & de l'ardeur qu'avoit un autre de ses amis nommé Nebride pour la recherche de la verité.

J'AVOIS rencontré Alipe, dont je parle, dans la ville de Rome: Et il s'unit à moy par le lien d'une si étroite amitié, que lors que j'allay à Milan, il se resolut d'y venir aussi pour ne me point quitter, & tout ensemble, parce qu'ayant appris la Jurisprudence, il estoit bien aise d'y trouver quelque employ pour l'exercer, suivant en cela plûtost l'incli-

nation de ses parens que la sienne propre. Il avoit déja esté trois fois en charge, & témoigné une probité si incorruptible, qu'il estoit admiré de tous les autres : Au lieu que luy au contraire admiroit qu'il pust y avoir des personnes qui preferassent un peu d'argent à l'integrité & à l'innocence. Car estant employé à Rome en qualité d'Assesseur auprés d'un des principaux officiers des finances de l'Empereur au département d'Italie, on avoit tâché d'ébranler sa fermeté & sa constance, non seulement par les interests du bien & de la fortune, mais encore par la terreur & par les menaces. Il y avoit un Senateur extrêmement puissant, qui s'estoit assujetty la pluspart des officiers; ou par la consideration de ses bienfaits, ou par l'apprehension de son credit & de son autorité. Comme il avoit accoûtumé de ne trouver rien qui luy resistast, il voulut faire quelque chose qui estoit défenduë par les loix, Alipe s'y opposa. On luy offrit des presens; il les rejetta avec mépris : On le fit menacer; il se mocqua de ces menaces; tout le monde admirant que par un courage & une generosité toute extraordinaire, il ne desirast point d'avoir pour amy, ni ne craignist point d'avoir pour ennemy un magistrat si considerable, & qui avoit mille moyens ou d'obliger ceux qu'il aimoit, ou de perdre ceux qu'il haïssoit. L'officier mesme dont Alipe estoit assesseur, n'osoit le refuser ouvertement, quoy qu'il ne souhaitast pas non plus que l'affaire réüssist : mais il s'excusoit sur luy, disant qu'il s'y opposoit; & il disoit vray, puis qu'en effet Alipe auroit plûtost quitté sa charge que d'y consentir.

La seule chose qui pensa tenter Alipe à cause de son amour pour les lettres, fut de recevoir quelque argent dans l'exercice de sa charge, dont il auroit pû acheter des livres. Mais ayant consulté les regles de la justice, il prit une meilleure resolution,

& jugea qu'il valoit mieux ne pas faire ce que son devoir luy défendoit, que d'abuser du pouvoir qu'il auroit eu de le faire. Je sçay bien que ce n'est pas là une grande chose: mais celuy qui est fidelle dans les petites, le sera aussi dans les grandes; & cet oracle, mon Dieu, de vostre verité eternelle est infaillible. Si vous n'avez esté fidelle dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les veritables? Et si vous n'avez pas esté fidelle dans le maniement d'un bien qui est hors de vous, qui vous donnera les biens de l'ame qui sont seuls proprement à vous? Alipe donc estoit dans la disposition d'esprit que je viens de dire. Et pour lors nous estions unis ensemble d'une amitié tres-étroite, estant tous deux agitez de doutes & d'inquietudes touchant la maniere de vie que nous devions suivre.

Il y avoit aussi un de mes amis nommé Nebride, lequel ayant quitté son païs qui estoit proche de Carthage, ayant quitté Carthage mesme où il demeuroit d'ordinaire, ayant quitté son bien paternel qui estoit tres-considerable, ayant quitté sa maison & sa mere mesme, qui n'estoit pas pour le suivre comme la mienne, n'estoit venu à Milan pour autre raison que pour vivre avec moy, & pour travailler ensemble selon l'ardeur violente qui l'animoit à la recherche de la verité & de la sagesse. Il soûpiroit comme moy; il estoit dans l'irresolution & dans le doute, cherchant avec une passion extrême la vie bienheureuse, & ayant une lumiere & une vivacité d'esprit admirable pour penetrer dans les questions les plus difficiles. Ainsi nous estions trois amis ensemble, tous trois pauvres & miserables, gemissant l'un avec l'autre & déplorant nostre misere, & vous presentant nos bouches ouvertes dans la faim qui nous pressoit, afin que vous daignassiez les remplir de la nourriture celeste aprés laquelle nous soûpirions, attendant le temps favorable que

vous aviez marqué dans l'ordre de vostre eternelle providence. Et parmy tous les dégousts & les déplaisirs que nous causoit nostre vie toute seculiere, par une secrette conduite de vostre misericorde sur nous, lors que nous voulions un peu considerer quel estoit nostre but dans tous les maux que nous souffrions, il ne se presentoit à nostre esprit que des fantômes & des tenebres. Nous en avions peine nous-mesmes, & nous nous disions l'un à l'autre : Ne sortirons-nous donc jamais de cet estat miserable ? Nous redisions cette parole fort souvent, & nous n'en sortions pas neanmoins, parce que nous ne trouvions rien de ferme & d'assuré sur quoy nous nous pûssions apuyer en quittant toutes ces choses vaines & perissables.

CHAPITRE XI.

Il décrit excellemment quelles estoient ses irresolutions, & ses diverses pensées touchant la vie qu'il embrasseroit.

MAIS rien ne m'étonnoit davantage que lors que je repassois dans mon esprit, & considerois attentivement le long-temps qui s'étoit écoulé depuis la dix-neuviéme année de mon âge, en laquelle j'avois commencé à brusler de l'amour de la sagesse, me disposant aprés l'avoir une fois acquise de renoncer à toutes les vaines esperances & aux promesses trompeuses de l'ambition & de la fortune. Car j'ay déja trente ans, & je me voyois encore plongé dans la fange & dans la boüe où j'estois alors, ne pensant qu'à joüir des choses presentes, qui m'échapoient des mains & qui divisoient mon esprit par une infinité de desirs & de passions. Demain, disois-je toûjours, nous trouve-

rons ce que nous cherchons. La verité se découvrira à nous ; & nous nous attacherons à elle. Fauste s'en va venir, & il nous éclaircira toutes choses. O Academiciens, c'est vous qui avez excellé parmy tous les Philosophes, lors que vous nous avez appris qu'on ne peut rien suivre de certain & d'assuré pour le reglement de cette vie. Mais pourquoy desesperer de la sorte ? Cherchons plûtost avec soin & avec confiance. C'est déja beaucoup que les passages de l'Ecriture sainte ne me semblent plus absurdes & insoûtenables comme je les avois crûs auparavant; mais que je reconnois au contraire qu'on les peut fort bien soûtenir, & d'une maniere qui ne choque nullement la raison. Il faut m'arrester cependant en ce mesme lieu où mon pere & ma mere m'avoient mis dés mon enfance, en attendant que je m'éclaircisse de la verité. Mais où la chercher, & quand la chercher ? L'Evesque Ambroise n'a point de temps pour me resoudre mes doutes, & je n'en ay point moy-mesme pour pouvoir lire. Mais quand j'en aurois, où trouverons-nous des livres? Quand les aurons-nous ? Où est l'argent pour en acheter ? Où sont les personnes qui nous en pourroient prester ?

D'un autre costé je disois : Il faut regler mon temps, & distribuer mes heures d'une telle sorte, qu'il m'en reste pour songer à mon salut. Voicy un grand sujet de mieux esperer pour l'avenir. L'Eglise Catholique n'enseigne pas ce que je pensois : Elle est tres-éloignée des erreurs, dont je l'accusois si injustement : ceux qui sont instruits dans sa doctrine, condamnent comme un blasphême cette pensée, que Dieu soit renfermé dans la circonference d'un corps humain. Puis que je suis déja satisfait sur un poinct si important, à quoy tient-il que je ne presse pour recevoir l'éclaircissement des autres? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les

heures de la matinée, qu'ay-je à faire durant le reste du jour? Pourquoy ne l'employeray-je pas à une occupation si importante? Mais quand iray-je donc rendre mes devoirs à mes principaux amis & aux personnes de condition, dont le support & la faveur me sont necessaires? Quand étudieray-je pour preparer les leçons pour lesquelles je reçoy quelque recompense de mes écoliors? Quand prendray-je du temps pour moy-mesme, afin de donner quelque relâche à mon esprit aprés tant de soins & tant de veilles? Mais que tout se perde, que tout perisse à la bonne heure. Abandonnons toutes les choses du monde qui sont si vaines & si inutiles, & donnons-nous tout entiers à la recherche de la verité. Cette vie n'est que misere, & l'heure de la mort est incertaine: si elle nous surprend tout d'un coup, en quel estat sortirons-nous de ce monde? Où apprendrons-nous ce que nous n'y aurons pas appris par nostre faute? Ou plûtost que nous restera-t-il, sinon d'estre punis severement d'une negligence si criminelle? Mais peut-estre qu'il ne reste plus aucun sentiment à l'homme aprés sa mort, & que l'ame estant éteinte, toutes ses inquietudes cessent avec elle. Il est donc d'autant plus necessaire de bien éclaircir ce poinct. Mais à Dieu ne plaise que cela soit ainsi. Ce n'est pas en vain que la religion Chrestienne s'est élevée en un si haut poinct de gloire, & s'est acquise une si grande autorité par toute la terre. Dieu n'auroit jamais fait pour nous tant de prodiges & tant de merveilles, si nostre ame devoit mourir avec nostre corps. Pourquoy donc differons-nous davantage de renoncer à toutes les esperances du siecle, pour nous employer tout entiers à connoistre Dieu, & à rechercher la vie bienheureuse?

Mais attendons encore un peu. Cette vie qu'on mene dans le monde a ses douceurs & ses charmes.

Et

Et il ne faut pas aiſément s'en retirer, parce qu'il ſeroit honteux d'y rentrer aprés en eſtre ſorty. Je ſuis ſur le poinct d'obtenir quelque employ conſiderable; & quand j'en ſeray venu à bout, n'auray-je pas ſujet d'eſtre content ? J'ay beaucoup d'amis qui ſont tres-puiſſans; Et quelque haſte que j'aye de borner mes eſperances, je puis toûjours aſpirer à quelque charge de judicature. Aprés cela je pourray prendre une femme qui ait du bien, afin de pouvoir entretenir une famille; & mon ambition & mes deſirs ſeront alors ſatisfaits. Combien a-t-on vû de grands perſonnages & tres-dignes de ſervir d'exemple à tous les autres, qui pour s'eſtre engagez dans le mariage n'ont pas laiſſé de s'occuper à l'étude de la ſageſſe ?

Dans cette diverſité de mouvemens & de penſées dont mon cœur eſtoit agité en meſme temps, & pouſſé tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, comme un navire battu par des vents cõtraires, le temps ſe paſſoit & je demeurois irreſolu. Je differois de jour en jour, ô mon Seigneur & mon Dieu, de me convertir & de vivre en vous, & ne differois un ſeul jour de mourir en moy. Aimant la vie bienheureuſe, j'apprehendois le lieu où elle reſide, & en meſme temps que je la cherchois je la fuyois. Je croyois que ce me ſeroit une extrême miſere de paſſer ma vie ſans une femme, ne conſiderant pas que c'eſt voſtre grace qui nous doit guerir de cette foibleſſe, parce que je n'avois jamais éprouvé un remede ſi divin; & me figurant qu'un homme doit eſtre chaſte par ſes propres forces, en quoy je recõnoiſſois mon impuiſſance, j'eſtois ſi aveugle que de ne ſçavoir pas cet oracle de voſtre Ecriture; Que nul ne peut eſtre continent ſi vous ne luy donnez cette vertu. Et vous me l'euſſiez donnée ſans doute, mon Dieu, ſi j'euſſe frappé vos oreilles par le gemiſſement interieur de mon ame, & ſi jeuſſe remis

entre vos mains toutes mes inquietudes & mes peines par une foy ſolide & veritable.

CHAPITRE XII.

Divers ſentimens de luy & d'Alipe touchant le mariage & le celibat.

ALIPE faiſoit tous ſes efforts pour tâcher à me divertir du mariage, diſant que ſi je m'y engageois nous ne pourrions jamais vivre enſemble avec un parfait repos dans l'amour de la ſageſſe, ainſi que nous le deſirions depuis long-temps. Car quant à luy il eſtoit tres-chaſte. Ce qui eſtoit d'autant plus merveilleux qu'étant tombé dans quelques déreglemens en ſa premiere jeuneſſe, il s'en eſtoit retiré auſſi-toſt avec un dégouſt & un regret de s'eſtre laiſſé emporter à ce deſordre, & depuis il avoit vécu dans une parfaite continence.

Je luy reſiſtois de mon coſté, en luy oppoſant les exemples de ceux qui aprés s'eſtre mariez eſtoient toûjours demeurez dans l'étude de la ſageſſe, dans le ſervice de Dieu, & dans l'affection & la fidelité qu'ils devoient à leurs amis. Mais j'eſtois tres-éloigné de l'éminence de la vertu qui a paru dans ces perſonnes. Je ne me ſervois de leurs noms que pour couvrir ma foibleſſe, & cette maladie dans laquelle je languiſſois. Car eſtant enchanté par la mortelle douceur d'un plaiſir brutal, & ne pouvant ſouffrir que l'on touchaſt à mes playes, je traiſnois ma chaiſne aprés moy, apprehendant qu'on ne la rompiſt, & repouſſant tout ce qu'on me pouvoit dire en faveur de la chaſteté, comme une main qui vouloit me deſlier, & me tirer d'une ſervitude que j'aimois.

De plus, le demon ſe ſervoit de moy pour ſe-

duire Alipe. Il luy tendoit des pieges par mes paroles pleines d'attraits & de charmes pour le faire tomber & luy faire perdre la pureté & la liberté de son esprit. Car ayant une opinion avantageuse de moy, il admiroit que je fusse tellement attaché à ce plaisir bas & sensuel, jusqu'à luy avouër franchement toutes les fois que nous nous entretenions ensemble sur ce sujet, que je ne me pouvois resoudre en façon du monde de passer ma vie dans le celibat. Et voyant que pour me défendre sur ce qu'il témoignoit estre surpris de ce sentiment dans lequel j'estois, je luy disois, qu'il y avoit bien de la difference entre un plaisir passager qu'il avoit éprouvé autrefois, dont il luy restoit à peine quelque trace dans la memoire, & la vie reglée qu'on peut mener avec une femme, lors particulierement qu'elle est jointe à l'honnesteté d'un legitime mariage; & qu'ainsi il ne faloit pas trouver étrange, ou que j'estimasse ce genre de vie, ou que luy méprisast ce qu'il ne connoissoit pas. Voyant, dis-je, que je luy parlois de la sorte, il commença à se porter luy-mesme au mariage, estant vaincu non par une volupté sensuelle, mais par la curiosité & par le desir d'éprouver comme il témoignoit luy-mesme quel pouvoit estre ce contentement, sans lequel ma vie qu'il estimoit beaucoup d'ailleurs me sembloit un supplice plûtost qu'une veritable vie.

Son esprit qui estoit libre de ce joug s'étonnoit de ma servitude; & cet étonnement le portoit à vouloir éprouver, si ce qui me sembloit si desirable l'estoit en effet autant que je me le figurois, ne considerant pas que par cette experience qu'il vouloit faire, il tomberoit peut-estre dans la mesme servitude qui estoit la cause de son étonnement; parce qu'il vouloit faire alliance avec la mort, & que selon la parole de l'Ecriture, celuy qui aime le peril se perdra dans le peril. Car ni luy ni moy

n'estions que fort legerement touchez du desir de conduire avec sagesse une famille, de bien vivre avec une femme, & d'élever des enfans en l'amour & en la crainte de Dieu, qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moy je n'estois poussé que par le desir de satisfaire cette passion brutale qui n'est jamais satisfaite, & qui m'accabloit depuis si long-temps sous la pesanteur de ses chaisnes : & pour luy l'étonnement de me voir esclave, le portoit à se rendre esclave aussi bien que moy. Voilà l'estat déplorable où nous estions alors, ô mon Dieu, jusques à ce que vostre grandeur infinie n'abandonnant pas nostre bassesse, & estant touché de compassion pour nostre misere, nous daignast tirer de cet esclavage par une conduite merveilleuse & entierement inconnuë aux hommes.

Chapitre XIII.

Sa mere se disposant à le marier, ne pût obtenir de Dieu aucune revelation sur ce mariage.

On travailloit avec soin pour me marier. J'avois déja fait la recherche d'une fille, & on me l'avoit déja promise. Ma mere fit tout ce qu'elle put pour avancer cette affaire dans le desir qu'elle avoit qu'aprés que je serois marié je receusse le baptesme, auquel elle reconnoissoit avec grande joye que je me disposois chaque jour de plus en plus, esperant de trouver ainsi dans ma profession de foy l'accomplissement de ses vœux & de vos promesses. Mais lors que pour satisfaire à son propre mouvement & à ma priere tout ensemble, elle vous demandoit sans cesse & du plus profond de son cœur, qu'il vous plust de luy faire connoistre en songe

quelque chose de mon mariage avenir, vous ne voulustes jamais le luy accorder. Elle voyoit seulement quelques images vaines & fantastiques causées par les efforts continuels de son esprit dans la violente application qu'elle avoit à cette pensée. Et elle me les racontoit avec mépris, & non avec la foy qu'elle avoit accoûtumé d'ajoûter aux choses que vous luy faisiez connoistre. Sur quoy elle me disoit, qu'elle discernoit aisément par une certaine douceur qui ne se peut exprimer par les paroles, ce que vous daignez luy reveler durant son sommeil, d'avec ce que son imagination luy representoit dans ses songes. On continuoit neanmoins de faire instance sur mon mariage, & la fille que l'on demandoit pour moy ne pouvant estre de deux ans en âge de se marier, on estoit resolu d'attendre, parce qu'on jugeoit ce party avantageux.

CHAPITRTE XIV.

De la proposition qu'il avoit faite avec quelques-uns de ses amis de vivre tous en commun.

NOUS estions plusieurs amis ensemble, qui nous entretenant souvent des peines & des inquietudes de la vie du monde qui nous paroissoient insupportables, avions proposé & presque resolu de vivre en repos en quelque lieu à l'écart. Nostre dessein estoit de mettre en commun tout ce que nous possedions ; de ne faire plus qu'une famille de toutes nos familles differentes, afin que l'amitié qui formoit l'union de nos cœurs empeschast la division de nos biens ; & qu'ainsi nul de nous n'ayant rien de propre, toutes choses fussent à tous en general & à chacun en particulier. Nous estions environ dix personnes qui croyïons pouvoir vivre dans cette socie-

té : & il y en avoit de fort riches, mais particulierement un nommé Romanien qui estoit de la mesme ville que moy, & mon intime amy dés mon enfance. La poursuite de quelques affaires tres-importantes l'avoit alors amené à la suite de la Cour de l'Empereur, & nul n'avoit plus d'ardeur que luy pour cette proposition, ni plus d'autorité pour nous le persuader à tous, dautant qu'il avoit beaucoup plus de bien qu'aucun des autres.

Nous avions avisé qu'en chaque année deux d'entre nous seroient choisis comme intendans, pour avoir l'administration de tout le bien & de toutes les choses necessaires à la famille, pendant que les autres demeureroient dans un plein repos sans se méler d'aucunes affaires. Mais lors que nous vinsmes à considerer si les femmes que quelques-uns avoient déja, & celle que je voulois avoir, demeureroient d'accord de nostre dessein, tout ce beau projet que nous croyïons si bien étably s'évanouït & s'en alla en fumée.

Nous nous trouvasmes donc dans nos soûpirs & dans nos plaintes ordinaires, & nous fusmes obligez de retourner dans le chemin large du siecle, parce que ces pensées differentes qui rouloient dans nôtre esprit, estoient des pensées vaines & inutiles, au lieu que vos desseins, mon Dieu, sont immuables & eternels. Ainsi vostre sagesse se mocquoit de nos resolutions, estant preste d'accomplir les siennes, & devant nous donner bien-tost la nourriture qui nous estoit necessaire au temps que vous aviez jugé le plus propre, & ouvrir vostre main liberale pour remplir nos ames de benedictions & de graces.



CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenoit s'en estant retournée en Afrique, il en prend une autre.

CEPENDANT mes pechez se multiplioient. J'avois souffert que l'on éloignast de moy la femme que j'entretenois, parce qu'elle estoit comme un obstacle à mon mariage. Mais je n'avois pû l'arracher de mon cœur, où elle estoit si fortement attachée, sans le déchirer ; & cette playe saignoit encore. Quant à cette femme elle s'en retourna en Afrique, m'ayant laissé un fils que j'avois eu d'elle, & se voyant separée de moy, elle vous fit vœu, mon Dieu, de passer tout le reste de sa vie en continence. Mais je fus si malheureux, que je n'eus pas seulement le courage d'imiter une simple femme, & que ne pouvant souffrir le retardement de deux ans qu'il me faloit attendre pour me marier, parce que je n'estois pas tant amoureux du mariage, qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en estoit retournée, comme si j'eusse eu dessein de faire toûjours durer la maladie de mon ame, & mesme de l'accroistre jusqu'à ce que ma passion dereglée se changeast en un amour legitime. Ainsi la playe que j'avois receuë par l'éloignement de cette premiere femme n'estoit pas guerie ; mais au contraire aprés une inflâmation & des douleurs tres-cuisantes, elle avoit passé à une espece de corruption & de pourriture, qui rendoit ma maladie encore plus incurable & plus desesperée, quoy qu'elle ne parust pas si violente.

CHAPITRE XVI.

Sa crainte de la mort & du jugement avenir ; & que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptez charnelles.

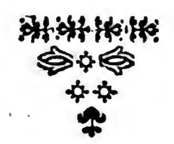
QUE le ciel vous loüe : que la terre vous glorifie, ô source de grace & de bonté ! Plus ma misere m'éloignoit de vous, & plus vostre misericorde s'approchoit de moy. Vous avanciez déja vôtre main pour me tirer de la fange de mes crimes, & me laver dans les eaux sacrées du baptesme lors que je n'avois pas la moindre pensée de ce qui estoit si prest d'arriver. Dans la passion que j'avois pour des voluptez charnelles, je n'estois retenu que par la seule apprehension de la mort & de vostre jugement ; la diversité de tant de fausses opinions qui me sont passées par l'esprit n'ayant pû en effacer cette crainte.

Je m'entretenois de la fin des biens & des maux avec mes deux amis Alipe & Nebride, & leur témoignois que j'aurois preferé les sentimens d'Epicure à ceux de tous les Philosophes de l'antiquité, si j'eusse pû perdre la creance que j'avois qu'aprés que le corps est mort l'ame est encore vivante, & qu'elle sera traitée selon le merite de ses actions; ce qu'Epicure n'a point voulu croire. Je leur demandois pourquoy nous ne serions pas heureux, & ce que nous voudrions chercher davantage si nous estions immortels, & si nous vivions dans une perpetuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la pouvoir perdre : ne considerant pas que cette pensée que j'avois, faisoit connoistre la grandeur de ma misere, en ce qu'elle témoignoit que j'estois si aveuglé & si plongé dans le vice, que je ne pouvois ap-

percevoir la lumiere toute pure de cette beauté celeste, qui merite seule d'estre aimée pour elle-mesme & sans aucun interest d'aucune autre recompense, que les yeux de la chair sont incapables de voir, & qui ne sçauroit estre veuë que des yeux de l'ame & du fond du cœur.

Malheureux que j'estois, je ne considerois pas de quelle source venoit le plaisir que je prenois à m'entretenir doucement de ces choses, quoy que honteuses, avec mes amis ; & que selon les sentimens où j'estois alors, & au milieu mesme de toutes les voluptez charnelles, je n'eusse pû vivre heureux si j'eusse esté sans amis, & sans des amis que je n'aimois nullement par interest, & que j'estois assuré qui m'aimoient de la mesme sorte.

O voyes égarées! Malheur à l'ame audacieuse qui en s'éloignant de vous, mon Dieu, espere trouver quelque chose de meilleur que vous. Elle a beau se tourner & se retourner de tous costez, elle ne trouve par tout que des inquietudes & des déplaisirs. Car vous seul estes son repos ; & vous venez soudain la secourir : vous la tirez de cet égarement funeste: vous la faites entrer dans vostre voye: vous la consolez, & luy dites ; Courez, je vous soûtiendray : Je vous conduiray où vous desirez aller ; & là je vous soûtiendray encore.



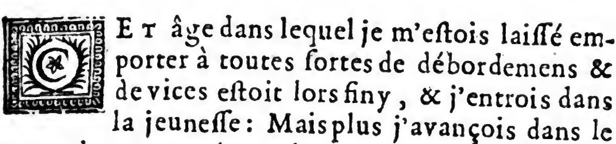


LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Que s'efforçant de connoiſtre Dieu, il n'avoit pû ſe le figurer que comme une ſubſtance infiniment étenduë, ce qui eſtoit encore le concevoir en la maniere des corps.



CET âge dans lequel je m'eſtois laiſſé emporter à toutes ſortes de débordemens & de vices eſtoit lors finy, & j'entrois dans la jeuneſſe: Mais plus j'avançois dans le cours de mes années, plus je me perdois dans les égaremens de mon eſprit, ne pouvant me repreſenter autrement une ſubſtance que comme quelque choſe de corporel, & qui ſe peut voir par les yeux du corps. Je ne vous conſiderois pas neanmoins, mon Dieu, comme ayant une figure humaine. Car depuis que j'avois receu quelque inſtruction de la verité, j'avois toûjours rejetté une telle

erreur, & me réjouïssois de la voir condamnée par la foy de vostre Eglise catholique, qui est nostre mere spirituelle. Mais je ne sçavois que penser autre chose de vous; & n'estant qu'un homme & un homme si aveugle, je m'efforçois de vous comprendre, vous qui estes le seul Dieu souverain & veritable. J'avois une ferme creance que vostre nature est incapable de corruption, d'alteration & de changement; parce qu'encore que je ne sceusse pas les raisons divines de cette haute verité, je connoissois neanmoins évidemment, & j'estois tres-persuadé, que ce qui ne se peut ni corrompre, ni alterer, ni changer, est sans doute plus parfait & plus excellent que ce qui est capable de corruption, d'alteration & de changement.

Mon esprit s'efforçoit de rejetter loin de luy tous ces vains fantômes, & je tâchois d'éloigner de ma pensée ces images trompeuses & grossieres qui voloient sans cesse à l'entour de moy. Mais à peine cette nuée estoit dissipée qu'elle se rassembloit en un clin d'œil, & aussi épaisse qu'auparavant venoit fondre sur mon esprit, qu'elle couvroit de tenebres & me contraignoit, non pas de vous concevoir sous la forme d'un corps humain, mais de penser neanmoins que vous estiez quelque chose de corporel, qui remplissoit toutes les parties du monde, & qui estoit mesme répandu hors du monde dans des espaces infinis; quoy qu'en mesme temps je vous crusse incorruptible, inalterable & immuable, parce que ces qualitez me paroissoient beaucoup plus excellentes que leurs contraires. La raison qui m'en faisoit juger ainsi, estoit que tout ce que je me serois figuré sans lieu & sans espace n'eust esté rien, je dis rien du tout, & non pas mesme un vuide tel que seroit un lieu duquel on auroit osté generalement toute sorte de corps, ou celeste, ou composé de terre, d'eau ou d'air;

en ſorte qu'il ne demeuraſt qu'un vuide comme un ſpacieux neant.

Mon cœur s'eſtant donc appeſanty & devenu tout charnel, je ne me connoiſſois pas ſeulement moy-meſme, & je tenois pour un pur neant tout ce qui ne s'étendoit & ne ſe répandoit point dans quelque eſpace, ou qui au moins n'eſtoit pas tel qu'il compriſt, ou qu'il puſt comprendre quelque choſe de ſemblable. Car mon eſprit ſe formoit des images proportionnées aux ſeuls objets de mes yeux, & je ne m'appercevois pas que cette action de mon eſprit par laquelle je me formois ces images corporelles n'eſtoit pas corporelle comme elles, & que neanmoins elle n'euſt pû les former, ſi elle n'euſt eſté elle-meſme quelque choſe de fort grand.

Ainſi, mon Dieu, qui eſtes la vie de ma vie, la penſée que j'avois de voſtre grandeur me faiſoit croire que vous eſtiez répandu en des eſpaces infinis, & que vous penetriez de telle ſorte tout le corps de l'univers, que vous vous étendiez de toutes parts au delà de luy ſans aucunes bornes & ſans aucunes limites, en ſorte que la terre, le ciel & toutes les choſes creées fuſſent remplies de vous, & ſe terminaſſent en vous, ſans que pour cela vous fuſſiez terminé en aucune ſorte. Car tout ainſi que le corps de cet air élementaire qui couvre la terre, ne ſçauroit empeſcher la lumiere du ſoleil de le penetrer, non en le déchirant ou en le diviſant, mais en le rempliſſant tout entier de ſa clarté, je m'imaginois que vous paſſiez de la meſme ſorte, non ſeulement à travers les corps du ciel, de l'air, & de l'eau, mais auſſi à travers le corps de la terre, toutes leurs parties depuis les plus grandes juſques aux moindres, vous faiſant place pour joüir de la preſence de voſtre majeſté ſuprême, qui en conduiſant tout ce qu'elle a fait, ſe meſloit

& se répandoit d'une maniere imperceptible au dedans & au dehors de toutes les creatures.

Voilà quelle estoit ma pensée sur ce sujet, parce que je ne pouvois m'imaginer autre chose : & neanmoins cette imagination estoit fausse, puis que si cela estoit ainsi, une plus grande partie de la terre contiendroit une plus grande partie de vostre estre, & une plus petite une moindre; & toutes choses seroient tellement remplies de vous, que le corps d'un élephant en contiendroit une plus grande partie que celuy d'un petit oiseau, parce qu'estant beaucoup plus grand il occuperoit un plus grand lieu; & ainsi à proportion dans toutes les parties du monde, les plus grandes comprendroient de plus grandes parties, & les plus petites de plus petites : ce qui n'est pas neanmoins; mais je m'égarois, mon Dieu, parce que vous n'aviez pas encore éclairé les tenebres de mon ame.

CHAPITRE II.

Raisons de Nebride pour confondre les Manichéens.

LE seul argument de Nebride contre les Manichéens me devoit suffire, mon Dieu, pour confondre ces trompeurs malheureux, qui sont les premiers trompez par leurs vaines illusions, & que l'on peut appeller tout ensemble & de grands parleurs & des muets; puis que leur langue qui est si promte à debiter leurs songes & leurs resveries, est toûjours muette pour parler selon vostre Verbe & vostre parole eternelle. Et voicy quel estoit cet argument dont il se servoit d'ordinaire contre eux dés devant que nous fussions partis de Carthage, & qui avoit fort ebranlé tout ce que nous

estions qui l'avions oüy. Il leur demandoit quel mal vous eust pû faire cette nation de tenebres, dont ils font un principe opposé à vous, si vous n'eussiez pas voulu combattre contre elle. Si l'on répond qu'elle vous en pouvoit faire; il s'ensuivroit donc que vous ne seriez pas inviolable & incorruptible. Et si l'on dit au contraire qu'elle ne vous pouvoit faire aucun mal; on n'a donc point raison de feindre que vous ayez sujet de combattre, & de combattre encore d'une telle sorte, que vous ayez esté obligé de faire qu'une portion & une partie de vous-mesme, ou une production de vostre propre substance vinst à se mesler parmy ces puissances que vous n'auriez point creées, & qui vous seroient ennemies, & à estre corrompu par elles de telle sorte, que passant de la felicité dans la misere, elle eust besoin de secours pour la retirer de ce malheur, & la purifier de ses taches. Or ils disent que cette partie de vostre substance est l'ame de l'homme, que vostre Verbe estant libre, pur, & sans défaut, est venu secourir lors qu'elle estoit esclave, impure, & toute défigurée; d'où il s'ensuivroit qu'il ne seroit pas luy-mesme incorruptible, puis qu'il n'est qu'une seule & une mesme substance avec vous.

Ainsi Nebride confondoit les Manichéens, & faisoit voir que quelques sentimens qu'ils eussent de vostre substance, s'ils la croyent incorruptible, toutes leurs suppositions qui ne sont fondées que sur ce combat prétendu du bien & du mal, sont visiblement fausses & détestables: & que s'ils osent dire que vous estes corruptible, cela seul est un blasphême si grand & si étrange, que l'on ne sçauroit pas mesme le proferer sans horreur: il ne m'en faloit donc pas davantage pour rejetter entierement & détester une si pernicieuse doctrine, puis qu'ils ne pouvoient répondre à cet argument,

ſans que leur cœur & leur langue commiſt un horrible ſacrilege; leur cœur s'ils avoient un ſentiment ſi indigne de voſtre adorable Majeſté; & leur langue s'ils avoient la hardieſſe de proferer un ſi grand blaſphême.

CHAPITRE III.

De la peine qu'il avoit à comprendre d'où pouvoit venir le mal, quoy qu'il reconnuſt déja qu'il ne pouvoit venir de Dieu, mais du libre arbitre.

MAIS encore que je crûſſe deſlors fermement que le Seigneur noſtre Dieu, le Dieu veritable, qui a creé non ſeulement nos ames, mais auſſi nos corps; & non ſeulement nos ames & nos corps, mais generalement tout ce qui a l'eſtre, ne puſt en façon quelconque eſtre capable d'alteration, de corruption ou de changement, je ne pouvois toutefois penetrer & diſtinguer avec aſſez de clarté quelle eſtoit la cauſe du mal. Je jugeois bien neanmoins que quelle qu'elle pûſt eſtre, je la devois conſiderer de telle ſorte qu'elle ne m'obligeaſt pas à croire; que ce Dieu qui par ſa nature eſt immuable, fuſt ſujet à changement, afin de ne devenir pas moy-meſme mauvais, en cherchant la cauſe du mal. C'eſt pourquoy dans cette recherche & dans ce doute, je ſuppoſois comme une choſe conſtante & indubitable, que ce que les Manichéens diſoient ſur ce ſujet eſtoit tres-faux, & j'avois une averſion & une horreur extrême de leur ſentiment, voyant qu'ils cherchoient le principe & l'origine du mal avec une malice ſi noire & ſi aveugle, qu'ils aimoient mieux ſouſtenir que voſtre ſubſtance divine eſtoit ſuſceptible du mal, que d'avoüer que la leur foible

& miserable estoit capable de le commettre.

Je m'efforçois de connoistre & de comprendre la verité de ce que j'avois oüy dire, que le mal que nous faisons vient de nostre libre arbitre, & que le mal que nous souffrons vient de l'équité suprême de vos jugemens. Mais je ne pouvois bien démesler ce point, ni m'en éclaircir comme je le desirois. Ainsi lors que je tâchois de me retirer de cet abysme si profond, j'y retombois aussi-tost, & faisant souvent les mesmes efforts, je me retrouvois toûjours dans le mesme estat.

Une chose me faisoit un peu ouvrir & lever les yeux vers vostre lumiere : c'est que je n'estois pas plus assuré de vivre, que je l'estois d'avoir une volonté. Ainsi quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose ; je ne pouvois douter que ce ne fust moy qui vouloit ou ne vouloit pas : Et déja je commençois à m'appercevoir que c'estoit en cela que consistoit la cause de mon peché ; mais quant à ce que je commettois à regret, il me sembloit que je ne faisois pas tant ce mal que je le souffrois, & je jugeois que ce n'estoit pas tant un peché comme une peine : sur quoy considerant que vous estes juste, je me trouvois aussi-tost obligé de reconnoistre qu'il faloit que je fusse chastié & puny avec justice.

Mais je disois ensuite : Qui m'a creé ? N'est-ce pas le Seigneur mon Dieu, qui non seulement est bon, mais la bonté mesme ? D'où vient donc que je me suis rendu coupable en voulant le mal & ne voulant pas le bien, pour me rendre ainsi digne du supplice ? Et puis que j'ay esté formé tout entier par un Dieu qui est souverainement doux, qui est-ce qui a pû planter dans mon cœur une racine si amere ? Si c'est le demon, comment est-ce que luy-mesme est devenu demon ? Et si c'est sa mauvaise volonté, qui d'un bon ange qu'il estoit aupa-

auparavant, l'a fait devenir un ange de tenebres, d'où est procedée en luy cette mauvaise volonté qui l'a rendu un demon ; puis que son Createur qui est souverainement bon l'avoit creé tout bon en le faisant ange ? Ces pensées me remplissant l'esprit d'irresolutions & de doutes, me faisoient retomber dans mon erreur, sans descendre neanmoins jusqu'en cet abysme si profond, & comme en cet enfer où vostre nom ne peut estre glorifié, qui est l'estat de ceux qui osent dire par un blasphême execrable, que c'est plûtost vous qui souffrez le mal par contrainte, que non pas nous qui le commettons.

CHAPITRE IV.

Que Dieu estant le souverain bien, il est necessairement incorruptible.

JE faisois tous mes efforts pour trouver l'éclaircissement de mes autres difficultez en la mesme sorte que j'avois déja remarqué que ce qui est incorruptible, est beaucoup meilleur que ce qui ne l'est pas ; & qu'ainsi l'on est obligé de demeurer d'accord que quel que vous soyez, mon Dieu, vous avez un estre incorruptible. Car nul esprit n'a jamais pû & ne pourra jamais rien concevoir de plus excellent que vous, puis que vous estes le souverain bien. Or estant constant & indubitable que l'on doit préferer ce qui est incorruptible à ce qui est sujet à corruption, comme deslors je ne mettois pas en doute de l'y préferer ; j'aurois pû, mon Dieu, si vous n'estiez pas incorruptible élever ma pensée jusqu'à concevoir quelque chose de meilleur que vous.

Voyant donc que ce qui est incorruptible, est

ainsi ma recherche estoit inutile pour le découvrir. Voicy donc comme je le cherchois. Mon esprit se representoit l'univers, & tout ce qui est visible dans son étenduë, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes & les animaux. Il se representoit aussi tout ce que nos yeux ne sçauroient appercevoir, comme le firmament, les Anges & tous les esprits celestes; & mon imagination les plaçoit en certains lieux comme s'ils eussent esté corporels. De tout cela je composois une grande masse, où je rangeois par ordre tous ces divers corps de vos creatures, tant celles qui en effet sont corporelles que celles que je m'estois imaginé l'estre, quoy que ce ne soient que de purs esprits. Je me figurois cette masse aussi grande qu'il me plaisoit, ne pouvant pas sçavoir en effet sa veritable grandeur; mais je me la representois toûjours finie & bornée de toutes parts. Aprés cela je vous considerois, mon Dieu, comme environnant & penetrant entierement cette masse, & demeurant neanmoins infiny de tous costez: De mesme que si une mer infinie de toutes parts enfermoit une éponge d'une grandeur démesurée, mais pourtant finie, cette éponge seroit toute remplie de cette mer sans bornes & sans limites.

Ainsi je m'imaginois, mon Dieu, que vostre essence estant infinie, elle remplissoit de la mesme sorte vos creatures qui sont finies, & je disois en moy-mesme: Voilà quel est Dieu, & quelles sont ses creatures: O combien il est bon & incomparablement meilleur qu'elles, quoy qu'estant tout bon, il n'ait pû les créer que bonnes! Voilà de quelle sorte il les environne & les remplit. Mais cela estant ainsi, d'où peut donc proceder le mal? Et comment s'est-il glissé dans le monde? Quelle est la racine dont il est sorty? Quelle est la semence dont il a esté produit? Mais peut-estre aussi qu'il

n'y a point de mal. Si cela est, pourquoy donc le craignons-nous, & nous tenons-nous sur nos gardes contre un ennemy purement imaginaire? Que si c'est sans cause que nous craignons, cette crainte est donc un mal elle-mesme, puis qu'elle agite & tourmente nostre esprit sans aucun sujet: Et ce mal est d'autant plus grand, qu'il nous porte à craindre sans qu'il y ait rien à craindre. Ainsi ou il n'y a point de mal que nous devions apprehender, ou cela mesme est un mal, que nous apprehendons comme un mal, ce qui en effet n'est point un mal.

Quel est donc le principe du mal, puis que Dieu qui est tout bon, n'a rien fait qui ne fust bon? Il est vray qu'estant le souverain bien, il n'a pû communiquer sa bonté à ses creatures dans la plenitude qu'il la possede; mais cela n'empesche pas que le Createur & les creatures ne soient bons? D'où peut donc proceder le mal? Viendroit-il de la matiere de laquelle Dieu auroit creé toutes choses? Y avoit-il quelque matiere mauvaise qu'il ait formée & mise en ordre; mais en telle sorte neanmoins qu'il ait laissé quelque chose de mauvais qu'il n'ait pas voulu changer en bien? Et pourquoy auroit-il fait cela, puis qu'étant tout-puissant, il ne luy auroit pas esté difficile de la convertir & de la changer entierement, sans qu'il restast en elle rien de mauvais? Ou pourquoy a-t-il voulu se servir de cette matiere corrompuë pour en former quelque chose? Et que ne l'a-t-il plûtost aneantie par sa toute-puissance? Pouvoit-elle subsister contre sa volonté? Ou bien si elle estoit eternelle, pourquoy durant tous ces temps infinis qui ont precedé la naissance des siecles a-t-il souffert qu'elle demeurast de la sorte, & pourquoy s'est-il avisé si tard de s'en servir pour en former quelque creature? Que si Dieu s'est resolu tout d'un coup de faire

quelque chose ; ce qu'il devoit faire, estoit plûtost d'aneantir cette matiere mauvaise, afin de demeurer luy seul, comme estant le bien suprême & veritable, & la source infinie de tous les biens. Ou si celuy qui estoit infiniment bon devoit communiquer sa bonté & la faire reluire par la creation de quelque excellent ouvrage ; ne pouvoit-il pas détruire cette matiere mauvaise & en former une bonne, dont il eust creé toutes choses ? Car il ne seroit pas tout-puissant s'il ne pouvoit rien créer de bon sans l'aide d'une matiere mauvaise que luy-mesme n'auroit pas creée.

Voilà les pensées que je roulois dans mon esprit, qui estoit lors en un estat déplorable, agité sans cesse par la frayeur de la mort, & rongé de mille soins qui le dévoroient. Et quoy que je ne connûsse pas encore la verité, mon cœur neanmoins estoit ferme & inébranlable dans la foy de JESUS-CHRIST nostre Sauveur & nostre souverain maistre, que l'Eglise Catholique nous enseigne. Ce n'est pas que la foy que j'en avois alors ne fust tres-informe, & comme flottante en plusieurs points, mais elle demeuroit enracinée dans mon ame, & s'y fortifioit tous les jours de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Des vaines prédictions des Astrologues.

J'AVOIS aussi renoncé dessors aux trompeuses prédictions des Astrologues, & à l'impieté de leurs resveries. Que je vous benisse encore sur ce point, mon Dieu, du plus profond de mon cœur, & que je reconnoisse la misericorde infinie que vous m'avez faite. Ouy, mon Dieu, c'est vous seul qui m'avez détrompé de ces illusions & de ces son-

ges. Car qui peut nous tirer de toutes les erreurs pernicieuses & mortelles, que celuy qui est la vie suprême qui ne peut mourir, qui est la sagesse eternelle qui éclaire toutes les ames dans leurs tenebres & dans leurs aveuglemens, sans avoir besoin d'aucune lumiere, & qui gouverne tout l'univers par cette admirable Providence, qui s'étend jusqu'à une feuïlle d'arbre que le vent emporte ? Vous vous servistes, mon Dieu, d'une rencontre merveilleuse pour vaincre cette opiniastreté avec laquelle je combattois les raisons du sage vieillard Vindicien & de Nebride, qui bien que jeune avoit une lumiere d'esprit incomparable, dont le premier soûtenoit tres-fortement, & le second me disoit souvent, quoy qu'avec quelque sorte de doute qu'il n'y a point de science capable de prévoir les choses futures ; mais que les conjectures des hommes rencontrent quelquefois par hazard la verité, & que dans la multitude des choses qu'ils prédisent, il en arrive quelques-unes, non que ceux qui les assurent en ayent aucune connoissance ; mais parce qu'entre tant d'évenemens imaginaires qu'ils prédisent en l'air, il est presque impossible que dans le cours des choses du monde, il ne s'en trouve quelqu'un de veritable. Vous vous servistes donc pour me faire rendre à la verité d'un de mes amis qui n'estoit pas fort sçavant en Astrologie, & qui estoit neanmoins fort curieux, & fort ardent à consulter les Astrologues. Il avoit appris de son pere une chose tres-importante pour ruïner toute la vaine estime de cette science, sur laquelle il ne faisoit pas assez de reflexion.

Cet homme nommé Firmin, qui avoit esté fort bien élevé, & qui n'estoit pas peu instruit dans l'éloquence, me consultant un jour comme le plus cher de ses amis touchant quelque affaire qui luy donnoit une grande esperance pour sa fortune, &

me demandant ce qu'il m'en sembloit selon ce que j'en pouvois juger par son horoscope, je ne refusay pas de luy dire mes conjectures, & ce qui me vint en la pensée. Mais comme je commençois déja à entrer sur ce sujet dans l'opinion de Nebride, j'y ajoûtay que j'estois presque persuadé que toutes ces prédictions estoient vaines & ridicules. Alors il me raconta que son pere avoit eu une curiosité nompareille pour les livres qui traitent de cette science, & qu'il avoit un amy qui ne les aimoit pas moins que luy : de sorte qu'ils donnoient l'un & l'autre tout leur temps à cette étude, & brûloient d'une telle passion pour ces niaiseries, qu'ils observoient jusqu'à la naissance des animaux qui naissoient chez eux, & remarquoient quelle estoit la situation du ciel en ce moment, afin de se rendre sçavans par ces sortes d'experiences.

Il disoit donc avoir appris de son pere, que lors que sa mere estoit grosse de luy qui me parloit, il se rencontra qu'une servante de son amy l'estoit aussi : ce qu'il ne manqua pas de reconnoistre aussitost, luy qui observoit mesme si exactement quand ses chiennes faisoient leurs petits. Ainsi il arriva que tous deux remarquant avec un soin nompareil le jour, l'heure & le moment de l'accouchement, l'un de sa femme, & l'autre de sa servante, elles accoucherent toutes deux ensemble, & si fort en mesme temps, que n'y ayant pas à dire une minutte, ils furent obligez de faire tous deux la mesme figure, l'un de la naissance de son fils, & l'autre de celle du fils de sa servante : car comme ces deux femmes commencerent d'estre en travail, ils se donnerent avis de ce qui se passoit dans leurs maisons, & tinrent des valets tout prests pour s'envoyer à l'instant qu'elles seroient accouchées, ce qui leur estoit facile par le pouvoir que chacun d'eux avoit chez soy. Il ajoûtoit que ces valets

qu'ils s'envoyerent, se rencontrerent si justement à moitié chemin, qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre remarquer qu'un mesme moment, & un mesme regard des planettes dans la naissance de ces deux enfans. Et neanmoins Firmin, comme estant d'une maison considerable parmy les siens; vivoit dans le monde avec estime & avec éclat, son bien s'augmentoit tous les jours, & il estoit élevé dans les charges les plus honorables; au lieu que le fils de cette servante estoit toûjours dans une vie sujette & malheureuse, sans sentir diminuer le poids du joug si rude & si ennuyeux de sa condition servile: ce que je sçavois par le rapport de celuy-là mesme qui le connoissoit parfaitement.

Ayant oüy cette histoire, & l'ayant cruë, parce que celuy qui la racontoit estoit tres-digne de foy, ce qui me restoit de doute fut éclaircy, & toute ma resistance fut vaincuë. La premiere chose que je fis ensuite, fut de tâcher à guerir mesme l'esprit de Firmin de cette curiosité si vaine, luy representant pour cela, qu'en considerant la figure de sa nativité j'aurois dû pour luy dire vray, y remarquer que ses parens estoient des principaux de leur province, & tenoient un grand rang dans leur ville; qu'il estoit fort bien nay; qu'il avoit esté élevé avec grand soin, & instruit dans les belles lettres. Que si ce serviteur fust venu me consulter, & me faire voir que les mesmes constellations avoient présidé à sa naissance, puis que selon ce qu'il m'en avoit rapporté luy-mesme, il ne pouvoit y en avoir eu d'autres, il eust falu que pour luy dire la verité, j'y eusse reconnu qu'il estoit nay d'une famille tres-basse, d'une condition servile, & que toutes les autres circonstances de sa fortune estoient tres-differentes & tres-éloignées de celles que j'eusse dû avoir remarquées auparavant. Or comment aurois-je pû n'ayant que les mesmes astres

aſtres à conſulter dans ces deux nativitez, leur répondre diverſes choſes ; ce que neanmoins j'aurois dû faire pour leur dire la verité à tous deux ; puis que ſi je leur avois voulu dire à tous deux les meſmes choſes, comme l'inſpection des aſtres m'y obligeoit, je me ſerois neceſſairement trompé en l'un ou en l'autre ? De là je conclus tres-certainement que ce que l'on dit de veritable aprés avoir obſervé ces aſtres, ſe dit par hazard & non par ſcience; & que ce que l'on dit de faux, ne ſe doit pas attribuer au défaut de l'art, mais à la tromperie qui ſe rencontre aiſément en tout ce qui ne ſe dit que par hazard.

Le recit de cette Hiſtoire m'ayant donné un grand jour pour découvrir entierement la fauſſeté de cet art ; comme je ſouhaitois avec paſſion de pouvoir convaincre d'erreur & rendre ridicules ceux qui font profeſſion de cette ſcience, & qui vendent aux autres leurs ſonges & leurs reſveries, pour leur oſter tout moyen de ſe défendre, en diſant que Firmin ou ſon pere n'avoit pas dit vray en ce qui m'avoit eſté conté, je commençay à conſiderer en moy-meſme tout ce qui ſe pouvoit dire ſur cette matiere, & à faire particulierement reflexion ſur l'exemple de deux jumeaux, dont la pluſpart venant au monde ſe ſuivent de ſi prés, que de quelque importance que l'on veuïlle dire qu'eſt ce petit intervalle de temps dans la nature des choſes, il eſt neanmoins ſi inſenſible qu'un Aſtrologue ne ſçauroit le remarquer, ni faire pour cela d'autre figure que celle qu'il eſt obligé de conſiderer pour bien réüſſir dans ſes prédictions. Et neanmoins ſes predictions ne ſe trouveroiët pas veritables, puis qu'en obſervant deux figures tout-à-fait ſemblables, il auroit dû dire les meſmes choſes d'Eſaü & de Jacob, dont la vie ayant eſté ſi differente, ces meſmes choſes qu'il auroit prédites, ſe ſeroient par conſe-

quent trouvées fausses. Ou s'il prédisoit veritablement les évenemens de leur vie, il ne diroit donc pas les mesmes choses de tous les deux, quoy qu'il ne pust voir que les mesmes dans les figures de la nativité de l'un & de l'autre. Et ainsi ce seroit par hazard & non par science qu'il diroit vray.

Car comme vous gouvernez tout l'univers, mon Dieu, avec une justice suprême & une sagesse incomparable, vous faites par de secrets mouvemens, que sans que ces Astrologues ni ceux qui les consultent sçachent ce qui se passe dans eux, les uns rendent des réponses, & les autres les reçoivent telles qu'ils meritent, selon la corruption qui est cachée dans le fond des ames, & l'abysme impenetrable de vos jugemens. Et que l'homme ne soit pas si hardy, mon Dieu, que de vous demander : Qu'est-ce que cela ? Et pourquoy cela ? Qu'il se garde bien de vous le demander, puis qu'il est homme, & par consequent incapable de pénetrer les secrets de vostre admirable conduite.

CHAPITRE VII.

Il souffre de grandes peines en son esprit en recherchant la cause du mal, & ne pouvant concevoir les choses spirituelles.

SEIGNEUR, qui estes mon protecteur & mon seul appuy, vous m'aviez alors affranchy de ces liens ; mais je ne pouvois encore trouver aucune issuë pour sortir du labyrinthe où j'estois entré en voulant chercher la cause du mal. Vous ne permettiez pas neanmoins que l'agitation de mes pensées sur ce sujet, pust me détourner en aucune sorte de la foy qui me faisoit croire,

non seulement que vous estes, mais que vostre essence est immuable, que vous prenez soin des hommes, que vous les jugez selon leurs œuvres, & que JESUS-CHRIST vostre Fils vnique nostre Seigneur, & l'instruction des divines Ecritures, que l'autorité de vostre Eglise Catholique nous rend si recommandables, sont la seule voye de salut par laquelle vous voulez conduire les hommes à cette vie bienheureuse que vous nous reservez aprés nostre mort.

Ces veritez estant donc si puissamment établies dans mon esprit, que rien n'estoit capable de les ébranler, je ne laissois pas toutefois de rechercher avec mille inquietudes & mille peines d'où pouvoit proceder le mal. Quels tourmens mon cœur ne souffrit-il point dans l'enfantement de ces pensées? Quels soûpirs ne jetta-t-il point? Vos oreilles les entendoient, mais je ne le sçavois pas; & lors que dans le silence je travaillois avec tant d'effort à cette recherche, ces accablemens muets de mon esprit estoient comme des voix éclatantes qui s'élevoient jusqu'au trône de vostre misericorde.

Vous sçaviez, mon Dieu, ce que je souffrois, & nul homme du monde ne le sçavoit. Car qu'étoit-ce que ce peu que je disois à mes plus intimes amis? Comment auroient-ils pû pénetrer jusques dans mon ame pour y voir ce grand trouble & ce grand tumulte dont elle estoit agitée, & que je n'aurois pas pû moy-mesme leur découvrir quand je n'aurois fait autre chose que de m'en entretenir avec eux? Mais tous ces efforts & toutes ces plaintes qui estoient comme des rugissemens de mon cœur, montoient jusqu'à vous: Mes desirs estoient presens devant vous; & la lumiere de mes yeux n'estoit plus avec moy, pour vser des termes de l'Ecriture: Car cette lumiere est interieure, &

j'estois tout exterieur : elle n'occupe point de lieu, & je ne portois mon imagination que vers les choses qui remplissent quelque lieu, & là je ne trouvois point de lieu où me reposer ; nulle d'elles ne me recevoit en sorte que je pusse dire ; Cela me suffit, & me voicy bien, ni ne me permettoit de retourner en un lieu où je pusse avoir quelque repos, parce que j'estois au dessus de toutes ces choses, comme j'estois au dessous de vous ; & que comme je vous suis assujetty, ô mon Dieu, qui estes ma seule veritable joye, il vous a plu de m'assujettir tout ce que vous avez creé de moins noble que je suis.

C'est là le juste temperament que j'estois obligé de garder, & comme la moyenne region au dessous de vous, & au dessus des creatures dans laquelle je devois chercher mon salut, afin de conserver inviolablement l'avantage que j'avois d'avoir esté creé à vostre image, qui me devoit donner un empire sur mon corps en me tenant assujetty à vostre puissance absoluë & souveraine : mais ayant voulu par mon orgueil me revolter contre vous, & m'armer de la dureté de mon cœur, comme d'un bouclier impenetrable, pour combattre mon Seigneur & mon Maistre, ces creatures qui devoient estre sous mes pieds s'élevoient sur ma teste & m'accabloient de telle sorte qu'elles ne me donnoient point de tréve, & ne me permettoient pas de respirer : Je les rencontrois par tout qui se presentoient en foule à mes sens : & lors que je pensois rentrer dans moy-mesme, & m'entretenir avec mes pensées, ces images corporelles me venoient troubler : elles m'environnoient de tous costez, comme pour m'empescher de retourner en arriere, & sembloient me dire : Où vas-tu, toy qui es si impur & si indigne de t'élever à la connoissance des choses divines ?

Voilà l'estat où mes playes m'avoient reduit ; parce que selon les oracles de vostre parole, vous humiliez les superbes en permettant qu'ils reçoivent de grandes blessures. Ma présomption m'éloignoit de vous ; & l'orgueil qui m'avoit enflé le visage, me fermoit les yeux de telle sorte, que je ne pouvois appercevoir la lumiere de la verité.

CHAPITRE VIII.

Que Dieu le tenoit toûjours dans l'inquietude & dans la peine jusqu'à ce qu'il connust la verité.

SEIGNEUR, vous estes eternel ; mais vostre colere contre nous n'est pas eternelle ; puis que vous avez eu pitié de vostre creature, qui n'est que terre & que cendre, & qu'il vous a plu de purifier toutes les taches qui défiguroient mon ame, & qui la rendoient si difforme & si desagreable à vos yeux. Vous agitiez sans cesse mon cœur par des pointes secrettes & invisibles, afin qu'il demeurast toûjours dans l'impatience jusqu'à ce qu'il eust une connoissance assurée de vous, en vous considerant par un regard interieur ; & non plus par des fantosmes sensibles & corporels. Ainsi mon ame estant touchée par vostre main salutaire & toute-puissante se guerissoit peu à peu de l'enflure de son orgueil ; & l'œil de mon esprit, qui estoit tout trouble & tout tenebreux, s'éclaircissoit par le remede si cuisant des peines & des douleurs que je souffrois ; & reprenoit de jour en jour de nouvelles forces.



CHAPITRE IX.

Qu'il avoit trouvé la divinité du Verbe eternel dans les livres des Platoniciens, mais non pas l'humilité de son Incarnation.

VOSTRE bonté, mon Dieu, me voulant faire connoistre comme vous resistez aux superbes, & donnez vostre grace aux humbles, & combien est grande la misericorde que vous avez fait paroistre aux hommes dans cette prodigieuse humilité, par laquelle vostre Verbe s'est fait homme & a habité parmy nous, vous permistes que par le moyen d'un homme extraordinairement vain & glorieux, il me tomba entre les mains quelques livres des Philosophes Platoniciens traduits de Grec en Latin, dans lesquels je lûs, non pas en mesmes paroles, mais dans un sens tout semblable appuyé d'un tres-grand nombre de raisons : Que le Verbe estoit dés le commencement : Que le Verbe estoit en Dieu, & que le Verbe estoit Dieu: Qu'ainsi dés le commencement le Verbe estoit en Dieu : Que toutes choses ont esté faites par luy, & que rien n'a esté fait sans luy : Que ce qui a esté fait a vie en luy : Que la vie estoit la lumiere des hommes : Que cette lumiere luit dans les tenebres ; & que les tenebres ne l'ont point comprise : Qu'encore que l'ame de l'homme rende témoignage de la lumiere, elle n'est pas pourtant elle-mesme la lumiere, mais que le Verbe de Dieu qui est Dieu, est cette lumiere veritable qui éclaire tout homme venant en ce monde : Qu'il estoit dans le monde : Que le monde a esté fait par luy, & que le monde ne l'a point connû.

Voilà ce que je lûs dans ces livres. Mais je n'y lûs pas que le Verbe estant venu chez soy, les siens

ne l'ont pas receu : & qu'il a donné le pouvoir d'estre faits enfans de Dieu à tous ceux qui l'ont receu, & qui ont crû en son nom. J'y lûs aussi que ce Verbe qui est Dieu, n'estoit pas nay de la chair ni du sang, ni des desirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Mais je n'y lûs pas que le Verbe a esté fait homme, & a habité parmy nous.

Je trouvay qu'il estoit marqué en plusieurs endroits de ces livres & en differentes expressions; que le Fils ayant la mesme essence que le Pere n'a pas crû faire un larcin en se rendant égal à Dieu, puis qu'il est par sa nature une mesme chose avec luy. Mais je n'y lûs point qu'il s'est aneanty soy-mesme en prenant la forme d'un esclave; qu'il s'est rendu semblable à l'homme en se revestant de nos infirmitez; qu'il s'est humilié & a esté obeïssant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix, en recompense dequoy Dieu l'a ressuscité des morts, & luy a donné un nom qui est au dessus de tout autre nom; afin qu'à cet adorable nom de JESUS, toutes les puissances du ciel, de la terre, & des enfers plient les genoux, & que les nations reconnoissent & publient à haute voix que JESUS-CHRIST nostre Seigneur est dans la gloire de Dieu son Pere.

Je trouvay dans ces mesmes livres, que vostre Fils unique est eternel comme vous; qu'il subsiste avant tous les temps & au delà de tous les temps d'une subsistance immuable; que les ames ne sont heureuses que par les effusions qu'elles reçoivent de sa plenitude, & qu'elles ne sont renouvellées pour devenir sages que par la participation de sa sagesse qui se communique à elles. Mais qu'il soit mort dans le temps pour les pecheurs; que vous n'ayez pas épargné vostre Fils unique, & que vous l'ayez livré à la mort pour les hommes, je ne le vis point dans ces livres dautant que vous

avez caché ces mysteres aux sages du monde, & les avez seulement revelez aux humbles & aux petits, afin que ceux qui gemissent sous la pesanteur de leurs pechez viennent à luy, & qu'il les soulage, parce qu'il est doux & humble de cœur; & que c'est luy qui conduit dans la justice ceux qui sont doux & humbles de cœur, qui leur apprend à marcher dans ses saintes voyes, & qui nous pardonne tous nos pechez, lors qu'il voit en nous une humilité veritable & une douleur non feinte de l'avoir irrité par nos offenses.

Mais ceux qui sont enflez d'orgueil par la haute opinion qu'ils conçoivent de leur science ne l'écoutent point quand il dit: Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Et lors mesme qu'ils connoissent Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu, & ne luy rendent pas les actions de graces qui luy sont deuës, mais ils s'égarent & se perdent dans la vanité de leurs pensées, & deviennent d'autant plus fous, qu'ils se croyent estre plus sages. C'est pourquoy je trouvay que dans ces livres la gloire de vostre incorruptible majesté vous estoit ravie pour la donner à des idoles & à des statuës formées sur l'image & la ressemblance de l'homme, qui est corruptible, des oiseaux, des bestes, & des serpens. J'y trouvay cette viande d'Egypte, laquelle fit perdre autrefois le droit d'aînesse à Esaü, c'est à dire, au peuple Juif le premier né d'entre tous les peuples, qui ne respirant que son retour en Egypte, adoroit une beste au lieu de vous adorer, & abaissoit son ame qui estoit formée à vostre image devant l'image d'un veau qui mange de l'herbe.

Je vis toutes ces choses dans ces livres. Mais je ne voulus point me repaistre de cette viande de l'idolatrie: Car il vous a plû, Seigneur, d'appeller

les Payens à la participation de vostre heritage: Il vous a plû de lever l'opprobre & la honte de Jacob, de ces peuples ensevelis durant tant de siecles dans le peché & dans l'ignorance, lors que pour accomplir les figures anciennes, vous avez preferé le peuple Gentil representé par Jacob qui estoit le puisné, au peuple Juif marqué par Esaü qui estoit l'aisné. J'estois venu à vous, Seigneur, du milieu de ces Payens, & je commençay à tourner ma pensée vers cet or que vous commandastes à vostre peuple d'emporter d'Egypte, parce qu'en quelque lieu qu'il fust il estoit à vous. Et cet or est la sagesse dont vous aviez répandu quelque lumiere parmy les infidelles, comme lors que vous dites aux Atheniens par vostre Apostre, que c'est par vous que nous avons l'estre, le mouvement & la vie, ainsi que quelques-vns d'entre eux l'avoient déja dit auparavant. Et ce qu'il y avoit de bon & de vray dans ces livres des Platoniciens que j'avois lûs venoit aussi du mesme tresor. Mais je ne m'arrestay point à ces idoles des Egyptiens, ausquelles ils offroient l'or de vostre sagesse, changeant ainsi en mensonge vostre verité, & rendant à des creatures l'honneur & l'adoration qui ne sont dûs qu'au seul Createur.

CHAPITRE X.

Il commence à reconnoistre que Dieu estant la verite mesme, il ne devoit point estre conceu comme une chose corporelle.

AYANT tiré de ces connoissances un avertissement salutaire de revenir à moy, j'entray en moy-mesme dans le plus secret de mon cœur & de mes pensées, & je me trouvay capa-

ble de le faire, parce que je fus aidé de vostre secours. J'entray donc ainsi dans moy-mesme, & avec l'œil de mon ame, quoy qu'il n'eust encore que peu de clarté, je vis au dessus de ce mesme œil de mon ame, & au dessus de la lumiere de mon esprit la lumiere immuable du Seigneur, & cette lumiere n'estoit pas celle que nous voyons, ni quelque autre de mesme nature, mais qui auroit esté seulement plus grande, plus parfaite, plus éclatante, & plus étenduë dans toutes les parties de l'univers: Elle estoit d'une autre espece, & entierement differente de la lumiere ordinaire. Elle n'estoit point au dessus de mon esprit, comme l'huile est au dessus de l'eau, & le ciel au dessus de la terre, mais elle estoit au dessus de moy-mesme comme m'ayant donné l'estre, & j'estois au dessous d'elle comme ayant esté creé par elle. Celuy qui connoist la verité, connoist aussi cette lumiere; & celuy qui connoist cette lumiere, connoist aussi l'eternité; & c'est la charité qui la fait connoistre.

O eternelle verité ! ô veritable charité ! ô chere eternité ! C'est vous qui estes mon Dieu, & c'est pour vous que je soûpire jour & nuit. Aussi-tost que je commençay à vous connoistre, vous m'ouvristes les yeux pour me faire voir qu'il y avoit des choses qui pouvoient tomber sous l'intelligence humaine; mais que je n'estois pas encore capable de les entendre : & vos regards furent si clairs & si penetrans, que la foiblesse de ma veüe ne pouvant les soustenir, je fus avec tremblement touché d'amour & de crainte, & trouvay que le peché qui avoit presque effacé vostre image dans mon ame, m'avoit tellement éloigné de vous, que je n'entendois que comme d'un lieu fort élevé au dessus de moy cette voix par laquelle vous me disiez: Je suis la nourriture des forts : Croissez & puis vous me mangerez : Vous ne me changerez pas

neanmoins en voſtre ſubſtance, comme il arrive en la nourriture corporelle; mais ce ſera vous qui ſerez changé en moy.

Je connûs alors que vous chaſtiez les hommes à cauſe de leurs pechez, & que par cette raiſon vous aviez rendu mon ame plus ſeche qu'vne toile d'araignée, ſelon la parole du Prophete. Ce qui me fit dire en moy-meſme : La verité n'eſt-elle donc rien, parce que je ne la voy point ſe répandre en aucuns eſpaces ni finis ni infinis ? Et vous me répondiſtes en criant comme de fort loin : Tant s'en faut qu'elle ne ſoit rien, que c'eſt moy qui ſuis celuy qui eſt. Cette voix que j'entendis interieurement dans mon cœur, fit ceſſer de telle ſorte tous mes doutes, que j'aurois eſté capable depuis ce moment de douter plûtoſt ſi j'eſtois en vie, que de douter s'il y a une verité qui ſe voit par l'œil de l'intelligence, & reluit dans toutes les creatures viſibles.

CHAPITRTE XI.

Que les creatures ſont & ne ſont pas.

JE conſideray enſuite toutes les choſes qui ſont au deſſous de vous, & je reconnûs qu'on ne ſçauroit dire ni qu'elles ſont abſolument, ni qu'abſolument elles ne ſont pas. Car elles ſont, en ce qu'elles ont receu leur eſtre de vous : Et elles ne ſont pas, en ce qu'elles ne ſont pas ce que vous eſtes; n'y ayant point d'eſtre veritable que celuy qui ſubſiſte ſans alteration & ſans changement. Tout mon bonheur conſiſte donc à eſtre attaché à Dieu, puis que ſi je ne ſubſiſtois en luy, je ne pourrois pas ſubſiſter en moy; & que c'eſt luy qui changeant & renouvellant toutes choſes ſubſiſte

neanmoins dans un estat toûjours immuable, & est d'autant plus digne d'estre reconnu de moy pour mon Seigneur & mon Dieu, qu'il n'a besoin d'aucun bien que je possede.

CHAPITRE XII.

Que toute nature est bonne, mesme celle qui est corruptible.

JE compris aussi que toutes les choses qui se corrompent sont bonnes, & qu'ainsi qu'elles ne pourroient se corrompre si elles estoient souverainement bonnes, il ne se pourroit faire aussi qu'elles se corrompissent si elles n'estoient pas bonnes. Car si elles avoient une souveraine bonté, elles seroient incorruptibles; & si elles n'avoient rien de bon, il n'y auroit rien en elles capable d'estre corrompu, puis que la corruption nuit à ce qu'elle corrompt, & qu'elle ne sçauroit nuire qu'en diminuant le bien. Ainsi, ou la corruption n'apporte point de dommage, ce qui ne se peut soustenir; ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelque bien; ce qui est indubitable. Que si elles avoient perdu tout ce qu'elles ont de bon, elles ne seroient plus du tout. Autrement si elles subsistoient encore sans pouvoir plus estre corrompuës, elles seroient dans un estat plus parfait qu'elles n'estoient auparavant que d'avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, quis qu'elles demeureroient toûjours dans un estre incorruptible. Or qu'y auroit-il plus extravagant que de dire que les choses deviennent meilleures par la perte de tout ce qu'elles ont de bon? Il est donc clair qu'elles ne seroient point du tout si elles estoient privées de toute la bonté qu'elles possedent. D'où il s'ensuit

que tant qu'elles subsistent, elles sont bonnes; & que toutes les choses qui sont, sont bonnes; & que ce mal dont je cherchois l'origine avec tant de soin n'est nullement une substance, puis que si c'en estoit une, ce seroit un bien & non pas un mal. Car, ou ce seroit une substance incorruptible, ce qui seroit un tres-grand bien : ou ce seroit une substance corruptible, laquelle ne pourroit estre sujette à corruption que parce qu'elle seroit bonne.

Ainsi je vis & reconnus clairement que vous n'avez rien fait que de bon; & qu'il n'y a point de substance qui ne vous doive son estre. Car encore que vous n'avez pas creé toutes choses dans un égal degré de bonté, elles sont neanmoins toutes, parce qu'elles sont toutes bonnes chacune en particulier : & elles sont tres-bonnes toutes ensemble, puis qu'il est dit de tous vos ouvrages, qu'aprés les avoir considerez, vous les avez trouvé tres-bons.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu.

QUANT à vous, mon Dieu, il n'y a point de mal, non seulement au regard de vous, mais mesme au regard de cet univers que vous avez creé, parce qu'il n'y a rien hors de luy qui soit capable de s'y introduire comme par force & avec violence, & de troubler l'ordre que vous y avez étably. Il est vray que quant aux creatures particulieres dont est composé le monde, il y en a quelques-unes que l'on estime mauvaises, parce qu'elles ne conviennent pas à d'autres : mais elles sont bonnes neanmoins, parce qu'il y en a d'autres ausquelles elles conviennent, & qu'en elles-mesmes elles sont bonnes. Et toutes ces choses qui ne conviennent

point entre elles, conviennent à la partie inferieure du monde que nous appellons la terre, laquelle tire de l'avantage d'avoir au dessus d'elle vn air plein de vents & de nuées.

Et bien qu'à considerer ces choses séparément, je puisse desirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne sont, je n'aurois garde neanmoins de desirer qu'elles ne fussent point en tout, puis que quand elles seroient seules, je devrois toutefois vous loüer de les avoir faites, parce que toutes vos creatures, les animaux de la terre, les dragons & toutes les eaux, le feu, la gresle, la neige, la glace, & ces tourbillons qui vous obeïssent, les montagnes, les collines, les arbres fruitiers & les cedres, les bestes, les reptiles & les oiseaux; les rois du monde & toutes les nations, les princes & tous les grands, les jeunes, les vierges, les vieillards & les enfans, que toutes vos creatures, dis-je, font voir sur la terre que vous estes digne de loüange.

Mais quand je considerois qu'on vous loüe aussi dans le ciel, & que tous vos anges, toutes vos puissances, le soleil, la lune, les étoiles, la lumiere, les cieux des cieux, & les eaux qui sont au dessus des cieux chantent incessamment vos loüanges, les loüanges du Dieu qui les a créez & qui est assis sur son trône au plus haut du ciel, je ne souhaitois point qu'ils fussent meilleurs qu'ils ne sont, parce que je considerois generalement tous vos ouvrages. Et quoy que j'estimasse que les superieurs estoient plus nobles & plus excellens que les inferieurs, je jugeois neanmoins & avec grande raison, qu'ils valoient mieux tous ensemble que les seuls estres superieurs, considerez en eux-mesmes & séparément.

CHAPITRE XIV.

Comment il passa de diverses erreurs à la vraye connoissance de Dieu.

IL faut bien manquer de jugement pour trouver à dire, mon Dieu, à quelqu'une de vos creatures : & j'en manquois bien aussi lors que j'osois remarquer des defauts en plusieurs de vos ouvrages. Et parce que mon ame n'avoit pas la hardiesse d'accuser son Dieu de quelque imperfection, je ne voulois point vous reconnoistre pour createur de tout ce qui ne m'agreoit pas dans le monde : Ce qui me fit passer dans cette folle opinion, qu'il y avoit deux substances premieres qui estoient les principes de toutes les autres, l'une bonne & l'autre mauvaise : mais mon esprit ne trouvoit point de satisfaction dans cette erreur, & je suivois plûtost les sentimens des autres que les miens propres.

De là je passay à m'imaginer un Dieu qui remplissoit les espaces infinis de tous les lieux ; & croyant que c'estoit vous qui estiez ce Dieu ; j'establis vostre siege dans mon cœur, qui devint par ce moyen le temple abominable de l'idole que je m'éstois ainsi formée. Mais aprés qu'il vous eut plû d'éclairer mon entendement lors que je n'y pensois pas, & de me fermer les yeux pour m'empescher de voir les objets de la vanité, je commençay à goûter quelque repos, & ma folie s'estant assoupie, mon ame s'éveilla pour vous considerer, mon Dieu. Je vis alors que vous estiez infiny : mais d'une maniere toute autre que je ne me l'estois imaginé, & cette veuë n'avoit rien de charnel ni de terrestre.

CHAPITRE XV.

Que toutes les choses participent de la verité & de la bonté de Dieu.

APRE'S cela, je jettay mes yeux sur les autres choses, & je reconnus qu'elles vous sont redevables de leur estre, & qu'elles ont toutes en vous leurs fins & leurs bornes. Je reconnus que la subsistance qu'elles ont en vous, n'est pas comme la subsistance d'un corps en un certain lieu; mais qu'elles subsistent en vous par vostre verité, qui est comme la main avec laquelle vous soûtenez toutes choses. Je reconnus qu'elles sont toutes vrayes entant qu'elles sont, & que la fausseté n'est autre chose que la creance qu'on a, qu'une chose est lors qu'elle n'est point. Je reconnus que chacune d'elles a du rapport, non seulement aux lieux qui luy sont propres, mais aussi aux temps qui luy conviennent, & que vous qui estes seul eternel n'avez pas commencé à agir aprés des temps & des siecles infinis, puis que tous ces temps & ces siecles, soit passez ou à venir, ne pourroient ni arriver ni s'écouler, si vous n'estiez le principe & le moteur immobile de leurs cours & de leurs revolutions.

CHAPITRE XVI.

Que toutes les choses naturelles sont bonnes; & ce que c'est que le peché.

JE remarquay aussi, & reconus par experience qu'il ne faut pas s'étonner si le pain qui est si agreable à ceux qui ont le goust bon, est desagreable

ble aux personnes qui l'ont mauvais ; & si la lumiere qui réjouït les yeux qui sont sains, offense ceux qui sont malades. Vostre justice mesme, mon Dieu, déplaist aux méchans : comment donc les viperes & les vermisseaux ne leur déplairoient-ils point ? Mais cela n'empesche pas que vous ne les ayez créez bons, & qu'ils ne trouvent leur juste rapport selon le rang que vous avez voulu qu'ils tinssent dans l'univers entre les plus basses de vos creatures, qui est aussi le rang qui est d'autant plus propre aux méchans qu'ils sont moins semblables à vous : comme au contraire les bons ont d'autant plus de rapport avec les creatures les plus élevées qu'ils sont plus semblables à vous.

Je recherchay en suite ce que c'estoit que le mal & le peché ; & je trouvay que ce n'estoit point une substance, mais seulement un déreglement de la volonté, qui en s'éloignant de vous, mon Dieu, qui estes la souveraine substance, se porte dans l'affection de ce qui est au dessous de vous, & qui en rejettant ce qu'elle a de plus précieux & de plus caché dans elle-mesme, s'enfle d'orgueil & se répand toute par sa vanité dans les choses exterieures.

CHAPITRE XVII.

Par quels degrez il s'estoit élevé à la connoissance de Dieu.

J'ADMIROIS de voir que je commençois à vous aimer, & non plus un fantôme au lieu de vous : Mais je ne pouvois neanmoins jouïr continuellement de vous. Car comme d'une part l'amour de vostre beauté m'enlevoit pour m'unir à vous : je sentois aussi-tost de l'autre que le poids de ma misere m'arrachoit & me separoit de vous avec violence, pour me faire retomber avec gemissement

dans la basseſſe d'où je tâchois de ſortir. Et ce poids n'eſtoit autre choſe que les habitudes de mes paſſions charnelles.

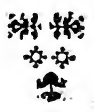
Mais au moins je me ſouvenois toûjours de vous & je ne pouvois douter qu'il n'y euſt une choſe ſouverainement bonne à laquelle je devois m'attacher, quoy que je viſſe bien pourtant que je n'eſtois pas encore tel que je devois eſtre pour m'y attacher, parce que le corps qui eſt corruptible appeſantit l'ame, & que cette maiſon de terre qui eſt ſi groſſiere & ſi peſante, accable l'eſprit lors qu'il veut s'élever dans ſes penſées.

J'eſtois auſſi tres-aſſuré, que depuis la creation du monde, vos grandeurs inviſibles, voſtre puiſſance eternelle, & voſtre divinité ſouveraine ont eſté renduës intelligibles & comme viſibles par l'ordre, la ſageſſe, & la conduite qui reluiſent dans l'eſtabliſſement & la conſervation de toutes les choſes que vous avez faites. Et recherchant ce qui me fait diſcerner la beauté des corps tant celeſtes que terreſtres, & quelle eſt la regle qui eſt preſente à mon eſprit lors que je juge ſelon la verité des choſes qui ſont ſujettes au changement, & que je dis; Cela doit eſtre ainſi; & cecy doit eſtre d'une autre ſorte; je trouvay qu'au deſſus de mon eſprit qui eſt ſujet au changement, il y avoit une verité immuable qui eſt l'eternité meſme.

Ainſi allant par degrez, j'eſtois monté de la connoiſſance des corps à celle de l'ame ſenſitive, qui exerce ſes fonctions par le moyen des organes corporelles. De là je paſſay juſqu'à la puiſſance interieure, à laquelle les ſens rapportent les objets exterieurs; ce qui eſt la borne de la connoiſſance des beſtes. Puis je m'élevay juſqu'à cette partie ſuperieure de l'ame de l'homme, qui par le raiſonnement & le diſcours juge de tout ce que les ſens luy rapportent.

Cette partie la plus excellente de mon ame se considerant elle-mesme, & trouvant qu'elle n'estoit pas immuable, fit un effort pour s'élever jusqu'à sa plus haute maniere de concevoir & de connoistre. Car laissant celle qui luy estoit ordinaire, elle ferma les yeux à cette multitude d'images & de fantômes qui la troubloient auparavant, afin qu'elle pûst découvrir quelle est la lumiere qui l'éclaire dans la connoissance du bien immuable lors qu'elle declare avec assurance qu'il doit estre preferé à celuy qui est sujet au changement. Ce qu'elle n'eust jamais fait si elle n'en eust eu quelque connoissance, & si elle n'eust esperé de parvenir par ce moyen jusqu'à cette veuë de vostre estre, que l'esprit humain ne sçauroit envisager que par des regards tremblans, & qui passent comme un éclair.

Ayant agy de cette sorte, mon Dieu, je vis par la lumiere de l'intelligence vos invisibles beautez comme peintes dans celles des choses visibles que vous avez tirées du neant; mais je ne pus y arrester la pointe de mon esprit: L'éclat de vostre splendeur m'éblouït les yeux; & ainsi estant retombé dans mes foiblesses accoûtumées, il ne me resta de ce que j'avois apperceu qu'un souvenir agreable qui m'avoit laissé dans un tres-grand desir de goûter cette viande si délicieuse, dont je n'avois senty que l'odeur qui estoit excellente & m'avoit ravy, mais dont je n'avois pû encore me rassasier & me nourrir.



CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne connoissoit pas encore l'Incarnation de JESUS-CHRIST *qui est l'unique voye du salut.*

JE cherchois le moyen d'acquerir des forces qui me rendissent capable de joüir de vous ; mais je n'en pouvois trouver jusqu'à ce que je connusse le mediateur d'entre Dieu & les hommes JESUS-CHRIST homme, qui estant un Dieu élevé au dessus de toutes choses, & meritant des benedictions infinies dans tous les siecles, m'appelle & me dit; Je suis la voye, la verité & la vie. Et parce que je n'avois pas la force de manger d'une viande si solide, il s'est revestu de nostre nature: Le Verbe s'est fait chair : afin que vostre sagesse eternelle par laquelle vous avez creé tout le monde, pust en s'accommodant à nostre foiblesse devenir un lait divin pour nous nourrir dans nostre enfance.

Mais n'estant pas humble, je ne pouvois connoistre l'humble JESUS-CHRIST mon maistre, & j'ignorois les profonds mysteres que son infirmité nous enseigne. Car la verité eternelle, qui est vostre Verbe estant infiniment élevée au dessus des plus élevées de vos creatures, éleve à soy ceux qui se soûmettent à elle. Et ayant avec le limon dont nous avons esté formez, basty dans la plus basse partie du monde la petite maison de son humanité pour y faire sa demeure, il s'en est servy pour humilier les superbes, & les faire passer de l'amour d'eux-mesmes à l'amour qu'ils doivent avoir pour luy. De cette sorte il les a gueris de leur orgueil, & remplis d'une affectiō toute sainte, afin que n'estant plus emportez hors de la voye de salut par la confiance qu'ils avoient en leurs propres forces, ils

connussent leur foiblesse en voyant à leurs pieds un Dieu devenu foible & infirme par la participation de nostre nature mortelle, & que lassez de leur long égarement, ils se prosternassent devant cette divinité rabaissée, qui en se relevant, les releveroit aussi avec elle.

CHAPITRE XIX.

Qu'en ce temps-là il croyoit que JESUS-CHRIST *n'avoit esté qu'un excellent homme.*

MAIS j'estois bien éloigné de ces pensées, & n'avois autre creance de JESUS-CHRIST mon Sauveur, sinon que c'estoit un homme d'une sagesse admirable, auquel nul ne se pouvoit égaler, principalement en ce qu'estant par miracle nay Vierge, il me sembloit que sa conduite toute divine sur nous, avoit merité cette autorité souveraine qui le rendoit le maistre du monde, afin de nous enseigner par son exemple à mépriser les biens temporels pour acquerir l'immortalité.

Mais je n'avois pas le moindre soupçon du mystere enfermé dans ces paroles: Le Verbe s'est fait chair; & ayant appris par l'histoire qui est écrite de luy, que lors qu'il estoit dans le monde il a mangé, beu, dormy, marché, s'est réjoüy, s'est attristé, & a conversé avec les hommes, je concevois fort bien que la chair n'avoit pû seule estre unie au Verbe, mais seulement avec une ame & un esprit raisonnable. Ceux qui connoissent l'immutabilité de vostre Verbe, dont j'avois deslors assez de connoissance pour n'en point douter, sçavent bien que toutes ces actions ne luy pouvoient estre propres, puis que mouvoir en un temps les membres du corps par une volonté libre, & puis ne les mou-

voir plus; estre touché de quelque passion, & puis n'en avoir plus de sentiment; faire des discours admirables, & puis se taire, sont des conditions propres à une ame qui est sujette au changement. Que si ces actions avoient esté faussement rapportées de JESUS-CHRIST, toutes les autres choses qu'on a écrites de luy seroient suspectes de mensonge, & les hommes ne pourroient trouver dans l'Ecriture sainte aucune certitude de foy pour les conduire à leur salut.

Mais parce que l'on ne sçauroit douter de la verité de l'Ecriture, je reconnoissois en JESUS-CHRIST non seulement le corps d'un homme & une ame sensitive, mais aussi une ame raisonnable, qui compose avec le corps la nature entiere de l'homme: Et quoy que je ne creusse pas que cet homme fust uny à la personne du Verbe, je croyois neanmoins qu'il avoit de tres-grands avantages sur tout le reste des hommes, possedant avec éminence les plus excellentes qualitez dont la nature humaine soit capable, & participant d'une plus haute & plus parfaite maniere à la sagesse eternelle.

Quant à Alipe, il pensoit que dans la creance qu'ont les Catholiques que Dieu s'est revestu d'une chair humaine, ils tenoient qu'il n'y a en JESUS-CHRIST que la divinité & la chair de l'homme, & nullement l'esprit & l'ame de l'homme. C'est pourquoy estant tres-persuadé que l'on ne sçauroit sans avoir une ame raisonnable faire toutes les choses qu'on a écrites de luy, il se portoit avec peine à embrasser la foy de l'Eglise. Mais ayant appris que cette opinion estoit l'heresie des Apolinaristes, il embrassa avec joye la foy Catholique qui la condamne.

I. Pour ce qui est de moy, je confesse que je n'ay appris que quelque temps aprés luy quelle difference il y a dans le mystere de l'Incarnation entre

la verité catholique & la fausseté de la creance de Photin. Surquoy il faut avoüer que les contestations des heretiques servent à faire connoistre encore beaucoup plus clairement quels sont les sentimens de vostre Eglise, & quelle est la saine doctrine. Aussi est-ce sans doute pour cette raison, qu'il est necessaire qu'il y ait des heresies, afin que la foiblesse & la legereté des vns fasse éclater davantage la constance & la fermeté des autres.

CHAPITRE XX.

Que les livres des Platoniciens l'avoient rendu plus sçavant, mais aussi plus vain ; & qu'il luy avoit esté avantageux de les lire avant l'Ecriture.

MAIS ces livres des Philosophes Platoniciens que je lisois alors, m'ayant engagé à la recherche d'une verité détachée des corps & de la matiere, je vis par la lumiere de l'intelligence, que la beauté des choses visibles que vous avez creées estoit comme un tableau de vos beautez invisibles, lesquelles ne pouvant penetrer, je reconnus que ce qui m'empeschoit de les comprendre, estoit les tenebres dont mon ame estoit obscurcie. J'estois assuré que vous estes, & que vous estes infiny; sans que pour cela vous vous répandiez dans des espaces finis ou infinis J'estois assuré que vous seul aviez un estre veritable , parce que vous estes toûjours le mesme, sans estre sujet à aucune alteration, soit en changeant de lieu ou de qualitez. Et j'estois assuré que toutes les autres choses procedent de vous comme de leur source, par cette seule raison indubitable qu'elles sont, puis qu'elles ne sçauroient estre que par vous. J'estois assuré de toutes ces veritez, & je me trouvois neanmoins trop foible

pour pouvoir encore jouïr de vous.

Je discourois sur ce sujet, comme si je fusse déja devenu sçavant ; & toutefois si je n'avois cherché dans JESUS-CHRIST nostre Sauveur la voye qui conduit à vous, je me serois perdu dans toute cette science. Car estant encore tout plein de miseres & des peines de mes pechez, je voulois déja passer & pour docte & pour habile ; & non seulement je ne pleurois pas mes fautes, mais j'estois enflé d'orgueil par la vanité que me donnoit ma science prétenduë.

Car où estoit cette charité, qui pour bastir l'édifice de nostre salut, le fonde sur l'humilité qui est JESUS-CHRIST luy-mesme ? Et ces livres eussent-ils jamais esté capables de me l'enseigner ? Mais je croy que vous voulustes, mon Dieu, qu'ils me tombassent entre les mains avant que d'avoir leu avec attention vostre divine parole, afin que je ne pusse jamais oublier quels sentimens ils m'avoient donnez ; & que vos saintes Ecritures ayant ensuite humilié & adoucy mon esprit, & vostre main favorable ayant touché & guery les playes de mon ame, je fusse capable de remarquer quelle difference il y a entre la vaine confiance en ses propres forces, & l'humble reconnoissance de sa foiblesse, entre ceux qui sçavent où il faut aller, mais qui ne sçavent pas le chemin qu'ils doivent tenir, & ceux qui connoissent le chemin de nostre bienheureuse patrie, lequel ne nous y conduit pas seulement pour en avoir la veuë, mais nous en donne la possession & la jouïssance. Car si j'eusse commencé par vos livres sacrez à m'instruire de ce que je devois croire, & à gouster vos douceurs en me les rendant familiers, & que je fusse tombé ensuite dans la lecture de ces livres profanes, ils eussent possible détruit en moy le fondement de la pieté : ou si j'eusse conservé les mouvemens & les impressions salutaires

que j'avois tirées de vostre sainte parole, j'aurois esté capable de croire qu'on en peut concevoir de semblables en s'instruisant seulement dans les livres de ces Philosophes.

CHAPITRE XXI.

Qu'il trouva dans les Ecritures saintes l'humilité & la vraye voye du salut qu'il n'avoit point trouvée dans les livres des Platoniciens.

JE commençay donc alors à lire l'Ecriture sainte avec une ardeur extraordinaire, & à reverer ces paroles si venerables que vostre Esprit saint a dictées luy-mesme. Mais rien ne me touchoit tant que les Epistres de S. Paul; & je vis évanoüir en un moment toutes ces difficultez qui me faisoient croire qu'en quelques endroits il se contredisoit luy-mesme, & que ses paroles ne s'accordoient pas avec celles de l'ancienne Loy & des Prophetes. Je reconnus que ces Ecritures si pures & si simples ne sont animées que d'un mesme esprit & ne contiennent que les mesmes sens, & j'appris à les considerer avec une joye meslée de respect & de crainte.

Je connus d'abord que tout ce que j'avois lû de vray dans les livres profanes se rencontre dans ceux-cy : mais que ceux-cy nous l'enseignent en relevant la puissance de vostre grace, afin que celuy qui vous connoist ne se glorifie pas comme s'il n'avoit point receu non seulement cette connoissance, mais aussi le moyen de l'acquerir (puis qu'il n'a rien qu'il n'ait receu) que non seulement il soit excité à vous connoistre, ô mon Dieu, qui estes toûjours le mesme, mais aussi qu'il soit guery de ses pechez pour se rendre digne de vous posseder : & que celuy qui est encore tellement éloigné de vous

qu'il ne sçauroit vous appercevoir, ne laisse pas de marcher dans le chemin qui le peut conduire à vous, afin qu'il vous voye & qu'il vous possede.

Car encore que l'homme se plaise interieurement en la loy de Dieu, & desire de l'accomplir, comment s'affranchira-t-il du joug de cette autre loy qui est dans luy-mesme, & qui s'opposant à la loy de son esprit, le reduit sous l'esclavage de la loy du peché qui regne dans toutes les parties de son corps ? Car vous estes juste, mon Dieu, & ç'ont esté nos offenses, nos impietez & nos crimes qui vous ont obligé d'appesantir vostre main sur nous, & de nous livrer avec justice à ce premier des pecheurs & à ce roy de la mort, qui a persuadé à nostre volonté de se rendre coupable comme la sienne l'estoit devenuë en se separant de l'obeïssance qu'il vous devoit.

Que fera donc cet homme si miserable, & qui le délivrera de ce corps de mort, sinon vostre grace par JESUS-CHRIST nostre Seigneur, que vous avez de toute eternité engendré de vostre substance entant que Dieu, & creé dans le temps entant qu'homme, pour estre le chef & le guide de tous ceux qui marchent dans vos voyes, luy en qui le prince du monde n'a rien trouvé qui fust digne de mort, & n'a pas laissé neanmoins de répandre son sang innocent? Ce qui luy a fait perdre le droit qu'il a sur nous, & a effacé en nostre faveur l'arrest de nostre condamnation.

Ces Philosophes ne disent rien de ces mysteres dans leurs livres. Ils ne nous donnent point la connoissance de cette humble pieté qui ne se rencontre que dans le christianisme. Ils ne parlent point des torrens de larmes que les fidelles répandent en confessant leurs pechez ; du sacrifice que vous offre un cœur contrit & humilié ; du salut que vostre grande misericorde a accordé à vostre peuple ; de

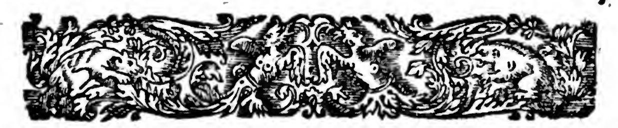
cette sainte cité, de cette celeste Jerusalem qui est vostre bienheureuse épouse; de ce gage de vostre S. Esprit que vous nous donnez dés icy-bas en nous donnant vostre grace, & de ce calice précieux qui enferme le prix de nostre redemption.

Personne ne chante dans ces livres comme le Roy Prophete chante dans les Pseaumes; Combien mon ame doit-elle estre assujettie à son Dieu, puis que c'est de luy seul qu'elle doit attendre son secours; puis qu'il est mon Dieu, mon refuge & mon protecteur, & qu'estant soûtenu de luy, rien au monde ne pourra jamais m'ébranler? Personne n'entend dans ces livres cette voix du Sauveur qui nous appelle & nous dit: Venez à moy vous tous qui estes affligez. Ces sçavans dédaignent d'apprendre de luy qu'il est doux & humble de cœur, parce que vous avez, mon Dieu, caché ces mysteres aux sages & aux sçavans du monde, & les avez seulement revelez aux humbles & aux petits.

Aussi y a-t-il grande difference entre appercevoir du haut d'une montagne inculte & sauvage la cité de paix, sans pouvoir, quelques efforts que l'on fasse, trouver en ces lieux deserts & inaccessibles un chemin pour y arriver, à cause qu'ils sont assiegez de tous costez par ces fugitifs du ciel; par ces Anges deserteurs du camp de Dieu, qui y dressent des embusches à tous les hommes sous la conduite de leur prince qui est un lion & un dragon tout ensemble, & entre marcher dans la voye qui conduit à cette heureuse patrie, sans crainte de faire aucune mauvaise rencontre, parce que le Roy du ciel daigne prendre le soin de la rendre si assurée, que ces esprits de tenebres qui ont abandonné l'armée celeste, n'osent exercer leurs brigandages dans ce chemin qu'ils fuyent, & qu'ils apprehendent comme leur estant un lieu de supplice. Ces veritez penetroient jusqu'au fond de mon ame par des voyes

secrettes & admirables, lors que je lisois celuy qui par son extrême humilité s'appelle le moindre de tous vos Apostres, & j'estois saisi d'étonnement en considerant la grandeur & les merveilles de vos ouvrages.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

LIVRE HUITIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Augustin se resout d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien, pour conferer avec luy touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser.

MON Dieu, que mon ame repasse en sa memoire les misericordes infinies que vous luy avez faites, & qu'elle vous en témoigne son ressentiment avec de tres-humbles actions de graces. Que vostre amour me perce & me penetre jusques dans la moüelle des os, & que je m'écrie dans l'admiration de vos bienfaits: Seigneur, qui est semblable à vous? Vous avez rompu mes liens, que je vous sacrifie à jamais un sacrifice de loüange. Je raconteray ce que vous avez fait pour les rompre; & tous ceux qui vous adorent diront aprés avoir entendu ce recit si merveilleux: Le Seigneur est vraiment

grand : il eſt admirable en ſes conſeils & en ſes œuvres : qu'il ſoit beny dans le ciel & dans la terre.

Vos paroles, mon Dieu, eſtoient profondement gravées dans mon cœur, & vous m'environniez de toutes parts : j'eſtois aſſuré de voſtre eternelle vie, quoy que la veuë que j'en avois, ne fuſt qu'à travers des ombres obſcures, & comme dans un miroir : je ne doutois plus que voſtre ſubſtance incorruptible ne fuſt la ſource de toutes les autres ſubſtances ; & je ne deſirois plus d'avoir une plus grande certitude de vous, mais ſeulement eſtre davantage affermy en vous. Toutefois pour ce qui eſtoit de moy, j'eſtois encore dans l'incertitude, & ne ſçavois à quoy me reſoudre touchant le reglement de ma vie. Il me faloit purifier mon cœur du vieux levain dont il eſtoit infecté : & quoy que je fuſſe bien aiſe de voir que le Sauveur eſt luy-meſme la voye qui me conduit au ſalut, je ne pouvois encore neanmoins marcher dans ces ſentiers ſi étroits qu'il nous a marquez.

Eſtant donc en cet eſtat, vous me miſtes dans l'eſprit qu'il ſeroit bon que j'allaſſe vers Simplicien, que je conſiderois comme voſtre fidelle ſerviteur, dans lequel on voyoit reluire voſtre grace ; & j'avois appris que s'eſtant dés ſa jeuneſſe conſacré à voſtre ſervice, il avoit toûjours vécu dans une tres-grande pieté. Il eſtoit alors déja fort âgé, ce qui me donnoit ſujet de croire, comme il eſtoit tres-veritable, qu'ayant paſſé tant d'années dans la pratique des vertus, il s'eſtoit rendu ſçavant en la vie ſpirituelle par une ſi longue experience : ainſi je me reſolus de luy découvrir toutes les agitations de mon ame, afin que ſelon les diſpoſitions où j'eſtois, il m'enſeignaſt le chemin qu'il jugeroit eſtre le plus propre pour me faire marcher dans vos voyes : car parmy cette multitude de perſonnes qui rempliſſoient voſtre Egliſe, je voyois que l'un marchoit

d'une sorte & l'autre de l'autre.

Je souffrois avec déplaisir & comme un pesant fardeau d'estre encore dans les engagemens du siecle : Car l'esperance d'acquerir du bien & de l'honneur ne m'excitoit plus comme auparavant à supporter une si fâcheuse servitude. Ces objets, mon Dieu, ne me touchoient plus en comparaison de vos celestes douceurs, & de la beauté de vostre eternelle demeure, pour laquelle je commençois d'avoir de l'amour, mais j'estois encore tres-fortement attaché par la passion d'avoir une femme. Aussi est-il vray que l'Apostre ne me défendoit pas de me marier, quoy qu'il nous exhorte à un estat plus parfait, en témoignant qu'il souhaiteroit que tous les hommes fussent en cela semblables à luy.

Mais comme j'estois tres-foible, je choisissois ce qui avoit le plus de rapport à ma foiblesse; & par cette seule consideration je demeurois en tout le reste dans la langueur & dans le chagrin de tant de soins qui me dévoroient, dautant que le mariage auquel mon inclination me portoit avec une si grande violence, traisnoit aprés soy, comme des suites necessaires, diverses incommoditez que je ne voulois point souffrir. J'avois appris de la bouche de celuy qui est la verité mesme; Qu'il y a des Eunuques qui se sont eux-mesmes rendus tels pour gagner le royaume du ciel; mais il ajoûte que celuy qui sera capable de comprendre cela, le comprenne.

Ce n'est qu'ignorance & que folie dans tous les hommes qui ne possedent pas la veritable science de Dieu, & que la connoissance des choses qui leur paroissent si belles, n'a pû faire monter jusqu'à celle du souverain estre. Je n'estois plus alors dans cette erreur; j'en estois sorty : & considerant le témoignage universel de toutes vos creatures, ô mon Createur, j'avois trouvé dãs vôtre sein vôtre Verbe,

qui n'eſt qu'un meſme Dieu avec vous & avec le ſaint Eſprit, & par lequel vous avez creé toutes choſes.

Il y a dans le monde une autre ſorte d'impies qui connoiſſent Dieu, & qui neanmoins ne le glorifient pas comme Dieu; ni ne luy rendent pas les actions de graces qui luy ſont deuës. J'eſtois auſſi tombé dans ce malheur; mais mon Dieu, voſtre main ſecourable m'en retira, & mit mon ame en eſtat de recouvrer ſa ſanté, parce que vous avez dit à l'homme: Apprens que la pieté eſt la vraye ſageſſe, & ne deſire point de paroiſtre ſage: car ceux qui ſe ſont eſtimez ſages ſont devenus fous. Ainſi j'avois déja trouvé cette perle precieuſe que je devois acquerir en vendant tout mon bien pour l'acheter; mais je ne m'y pouvois reſoudre.

CHAPITRE II.

Simplicien luy raconte la converſion d'un celebre Profeſſeur en Rhetorique à Rome nommé Victorin.

J'ALLAY donc trouver Simplicien qui eſtoit pere ſpirituel de l'Eveſque Ambroiſe, lequel il avoit baptiſé & que ce grand Prelat aimoit & honoroit veritablement comme ſon pere. Je luy racontay les diverſes agitations & les égaremens de mon ame. Et lors que je luy dis que j'avois lû quelques livres des Platoniciens, que Victorin qui eſtoit autrefois Profeſſeur en Rhetorique dans Rome, & que l'on m'avoit aſſuré eſtre mort Chreſtien, avoit traduits en latin, il me témoigna beaucoup de joye de ce que je n'avois point lû les ouvrages de ces autres Philoſophes, qui ne s'arreſtant qu'aux ſeules choſes corporelles, ſans porter plus loin leurs connoiſſances, ſont pleins de menſonges & de tromperies; au

lieu que ceux des Platoniciens tendẽt par tous leurs raisonnemens à élever l'esprit à la connoissance de Dieu & de son Verbe eternel. Et puis pour m'exhorter à l'amour de l'humilité de JESUS-CHRIST qui est cachée aux sages du monde, & revelée seulement aux humbles, il me remit sur le discours de la conversion de ce mesme Victorin qu'il avoit connu tres-particulierement estant à Rome. Et je ne veux pas passer sous silence ce qu'il m'en dit, parce qu'il peut beaucoup servir à faire connoistre les loüanges qui sont deuës aux merveilles de vostre grace. Il me raconta donc comme ce sçavant vieillard, qui excelloit dans toutes les belles sciences, qui avoit lû tant de livres des Philosophes, qui en avoit porté des jugemens si solides, qui les avoit éclaircis par les lumieres de son esprit, qui estoit le maistre fameux de tant de Senateurs illustres, qui par la haute reputation que ses leçons publiques luy avoient acquise, avoit merité qu'on luy élevast une statuë dans la principale place de Rome, ce que les hommes du siecle tiennent à si grand honneur, & qui jusqu'à cet âge avoit adoré les idoles & participé à ces mysteres sacrileges, pour lesquels toute la noblesse & tout le peuple, à la reserve d'un tres-petit nombre, avoient alors une si violente passion, qu'ils mettoient mesme au nombre des dieux l'aboyeur Anubis, & ces autres monstres qui avoient autrefois tenu le party des ennemis des Romains cõtre Neptune, Venus, & Minerve, & ausquels neanmoins Rome faisoit des sacrifices aprés les avoir vaincus. Il me racontoit, dis-je, comme ce mesme Victorin, qui avoit défendu durant tant d'années ces divinitez abominables avec une bouche qui ne respiroit que la terre, n'avoit point eu de honte en sa vieillesse de s'assujettir comme un enfant à la puissance de JESUS-CHRIST; d'estre lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du baptesme; de soû-

mettre sa teste altiere à l'humble jour de l'Evangile, & d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu, qui avez abaissé les cieux & en estes descendu, qui avez frappé les montagnes & les avez embrasées: par quelles douceurs & par quels attraits estes-vous entré dans cette ame, & vous en estes-vous rendu le maistre? Il lisoit avec attention, à ce que me rapportoit Simplicien, la sainte Ecriture, & tous les livres des Chrestiens qu'il pouvoit trouver, & s'efforçoit avec un extrême soin d'en penetrer l'intelligence: Puis il disoit à Simplicien, non pas devant le monde, mais en particulier & en secret, comme à son amy: Sçachez que maintenant je suis Chrestien. A quoy il luy répondoit: Je n'en croiray rien, & ne vous considereray point comme tel, jusqu'à ce que je vous voye dans l'Eglise de JESVS-CHRIST. Victorin se mocquoit de cette réponse, & disoit: Sont-ce donc les murailles qui font les Chrestiens? Et luy repetant souvent qu'il estoit Chrestien, Simplicien rapportoit toûjours la mesme chose, & Victorin continuoit toujours à s'en mocquer, & à parler avec raillerie de ces murailles. Car il craignoit de déplaire à ses amis, qui estoient de superbes adorateurs des demons, & jugeoit que leur haine fondant sur luy du haut de ce comble des dignitez temporelles, où ils estoient élevez dans cette puissante Babylone, comme des cedres du Liban que la main du Seigneur n'avoit point encore brisez, elle seroit capable de l'accabler.

Mais lors qu'en lisant & en priant avec ardeur il se fut rendu plus fort dans la foy, il apprehenda d'estre desavoüé par JESUS-CHRIST en presence de ses saints Anges, s'il craignoit de le confesser à la veue des hommes; & connut qu'il se fust rendu coupable d'un tres-grand crime, s'il eust rougy de faire une profession publique des myste-

rez sacrez, dans lesquels vostre Verbe s'est humilié, luy qui n'avoit pas rougy de reverer publiquement les mysteres abominables & sacrileges des demons superbes, ausquels il avoit ajoûté foy en se rendant leur superbe imitateur. Ainsi ayant une sainte honte de trahir la verité, il perdit cette malheureuse honte qu'il avoit d'abandonner le mensonge: & tout d'un coup, lors que Simplicien y pensoit le moins, il luy dit: Allons à l'Eglise, car je veux estre Chrestien. Simplicien transporté de joye l'y accompagna à l'heure mesme: & aussi-tost qu'il eut esté instruit dans les principes de nostre religion, il donna son nom pour estre écrit avec ceux qui devoient estre regenerez en JESUS-CHRIST par les eaux sacrées du Baptesme. Rome fut remplie d'étonnement, & l'Eglise de réjoüissance. Les superbes estoient en fureur: ils fremissoient de rage, & ils sechoient de dépit: mais vostre serviteur, mon Dieu, mettoit toute son esperance en vous, & ne consideroit plus ni les vanitez, ni les folies trompeuses du siecle.

Lors que l'heure fut venuë de faire la profession de foy, que ceux qui doivent estre baptisez ont accoûtumé de faire à Rome en certains termes qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils prononcent d'un lieu éminent en presence de tous les fidelles, les Prestres proposerent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi que c'estoit la coûtume de le proposer à ceux que l'on jugeoit pouvoir estre touchez de crainte par une pudeur & une timidité naturelle. Mais il aima mieux faire cette action en public qu'en particulier: & certes avec grande raison. Car s'il n'avoit pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence dont il ne pouvoit tirer aucun bien veritable pour son ame, ni d'avoir une troupe de Payens & d'insensez pour témoins de ses discours & de ses paroles; à combien plus forte raison devoit-

il faire une profession publique de la religion salutaire qu'il embrassoit, & ne pas craindre vos humbles enfans lors qu'il prononceroit vostre parole dans vostre Eglise ?

Lors donc qu'il fut monté au pupitre pour faire sa profession de foy, tous ceux qui le connoissoient, commencerent à le nommer avec un bruit confus de réjoüissance (& y avoit-il là quelqu'un qui ne le connust ?) On entendit ce mot de Victorin sortir avec joye comme une voix sourde de la bouche des assistans. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure ; & le desir de l'entendre parler le fit cesser aussi-tost. Il recita le Symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les fidelles qui estoient presens, eussent voulu comme l'enlever pour le mettre dans le fond de leur cœur, & ils l'enlevoient en effet en l'aimant & en se réjoüissant de la grace si particuliere que Dieu luy faisoit. Leur joye & leur amour estoient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassoient & l'emportoient en quelque sorte dans eux-mesmes par une douce & une sainte violence.

CHAPITRE III.

D'où vient que l'on ressent tant de joye de la conversion des pecheurs.

MON Dieu, d'où vient que les hommes se réjoüissent davantage de la conversion d'une ame qui sembloit desesperée, ou qui estoit dans un extrême peril, que si l'on avoit toûjours esperé son salut, ou qu'elle n'eust pas esté dans un si grand danger de se perdre ? Vous mesme qui estes le Pere des misericordes, vous vous réjoüissez davantage d'un penitent, que de quatre-vingt dix-neuf justes

qui n'ont point besoin de penitence. Et il est vray que nous ne sçaurions apprendre sans une extrême consolation, quel est le contentement que reçoivent les Anges de voir le Pasteur rapporter sur ses épaules la brebis qui s'estoit égarée, & avec combien de joye l'on remet dans vos tresors la dragme qui estoit perduë, les voisines de la femme qui l'a retrouvée s'en réjoüissant avec elle. Et quand on lit dans vostre Eglise ce qui est dit de vostre jeune fils; qu'il estoit mort & qu'il est ressuscité; qu'il estoit perdu & qu'il a esté retrouvé; cette solemnelle réjoüissance qui se passe dans vostre maison arrache des larmes de nos yeux: car c'est en nous proprement & en vos Anges, que vous vous réjoüissez par la charité sainte qui nous fait saints: puis que pour ce qui est de vous, vous estes toûjours le mesme, & vous connoissez toûjours d'une mesme sorte les choses qui ne sont pas toûjours ni d'une mesme maniere.

Qu'est-ce donc qui se passe dans une ame, lors qu'elle se réjoüit davantage d'avoir recouvré ce qu'elle aimoit que si elle l'avoit toûjours possedé? Car il n'est pas besoin de nous mettre en peine de prouver cette verité, à laquelle ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux rend un témoignage si illustre. Un Empereur victorieux triomphe: & il n'auroit pas vaincu s'il n'avoit point combattu: plus le peril qu'il a couru dans le combat a esté grand, & plus il ressent de joye dans son triomphe. La tempeste agite un vaisseau & le menace du naufrage: tous ceux qui y sont embarquez tremblent dans l'effroy d'une mort prochaine: le ciel & la mer se calment, & alors ces voyageurs se réjoüissent avec excés, parce qu'ils avoient craint avec excés. Une personne qui nous est chere est malade, & son poux fait assez connoistre quelle est la grandeur de son mal; tous ceux qui souhai-

tent ſa gueriſon, ne ſont pas moins malades d'eſprit qu'il l'eſt de corps : il commence à ſe mieux porter ; mais n'ayant pas recouvré ſes forces il ne peut encore marcher ; & toutefois l'on reſſent beaucoup plus de joye que lors qu'il eſtoit auparavant dans ſa vigueur, & dans une ſanté parfaite.

Nous ne joüiſſons pas meſme des plaiſirs de cette vie ſans nous y préparer par quelques peines que nous ne souffrons point par ſurpriſe & malgré nous : mais parce que nous les avons recherchées, & que nous ſommes bien aiſes de les ſouffrir. Nous ne prendrions point de plaiſir à boire ni à manger, ſi nous n'avions reſſenty auparavant l'incommodité de la ſoif & de la faim : ce qui fait uſer de viandes ſalées à ceux qui aiment le vin avec excés, afin que leur alteration s'augmentant & devenant plus picquante, le plaiſir de l'éteindre en beuvant leur ſoit plus ſenſible. Et de là vient auſſi que l'on met de l'intervalle entre les fiançailles & les nopces ; de peur que ſi le mary n'avoit deſiré avec ardeur durant quelque temps d'épouſer celle qui luy a eſté fiancée, il euſt moins d'affection pour elle, eſtant auſſi-toſt devenuë ſa femme. Ainſi, & dans la volupté infame & criminelle ; & dans les plaiſirs permis & licites ; & dans une amitié honneſte & toute pure ; & dans cet enfant prodigue qui eſtant mort a recouvré une vie nouvelle, & qui eſtant perdu s'eſt retrouvé, nous voyons toûjours que le mal précede la joye, & que les plus grandes joyes ſont celles qui ſuccedent aux plus grands maux.

Mon Seigneur & mon Dieu, d'où vient donc que vous eſtant vous-meſme à vous-meſme le ſujet d'une eternelle joye, & quelques-unes de vos creatures joüiſſant ſans ceſſe d'une parfaite felicité par le bonheur de voſtre preſence, cette partie

inferieure de l'univers est sujette à de si grands changemens, & se trouve tantost dans la défaillance & tantost dans l'accroissement; tantost dans la guerre & tantost dans la paix? Est-ce la condition de leur estre? & les avez-vous créez ainsi, lors que depuis le plus haut des cieux jusqu'au centre de la terre: depuis le commencement jusques à la fin des siecles, depuis l'Ange jusqu'au vermisseau, & depuis le premier des mouvemens jusqu'au dernier, vous avez placé toutes sortes de biens chacun en son propre lieu, & fait dans les temps qui y estoient les plus propres tous ces admirables ouvrages qui sont partis de vos mains? O que vous estes élevé dans les choses les plus élevées! Que vous penetrez profondement les plus profondes! Vous ne vous éloignez jamais de vos creatures, & cependant nous avons tant de peine à vous retrouver & à retourner à vous.

CHAPITRE IV.

Pourquoy on se doit davantage réjoüir de la conversion des personnes celebres & illustres dans le monde.

SEIGNEUR, agissez en nous par vostre grace: réveillez-nous: rappellez-nous; échauffez-nous: élevez-nous: enflammez-nous: & faites-nous sentir vos douceurs, afin que sans differer davantage nous vous aimions & courions vers vous. Qui peut nier qu'il ne s'en trouve plusieurs que vous tirez d'un plus grand déreglement, & d'un abysme plus profond que n'est celuy dont vous avez tiré Victorin, lesquels s'approchant de vous sont éclairez de vostre divine lumiere, laquelle ils

ne sçauroit recevoir sans recevoir en mesme temps le bonheur de devenir vos enfans? Mais s'il s'en rencontre qui soient moins connus dans le monde, ceux mesmes qui les connoissent les voyant convertis en reçoivent une moindre joye. Car lors qu'on se réjouït avec plusieurs, la joye de chacun en particulier est beaucoup plus grande, parce que l'on s'échauffe & que l'on s'enflamme les uns les autres. De plus, ceux qui sont connus de plusieurs, ouvrent aussi par leur exemple le chemin du salut à plusieurs : & l'autorité de leurs personnes rendant leurs actions considerables, il s'en trouve beaucoup qui les veulent suivre. C'est pourquoy ceux mesmes qui ont esté convertis avant eux, se réjouïssent extraordinairement de leur conversion, parce qu'ils prévoyent qu'elle sera suivie de celle de beaucoup d'autres.

Ce n'est pas que dans vostre maison, Seigneur, les riches soient préferez aux pauvres, ou les nobles à ceux qui ne le sont pas; puis qu'au contraire vous avez choisi dans le monde les choses les plus foibles pour confondre les plus fortes, & vous estes servy des plus viles, & des plus méprisables, & de celles qui ne sont rien comme si elles estoient quelque chose, afin d'aneantir celles que l'on croit estre quelque chose. Toutefois celuy-là mesme qui se disoit estre le moindre de vos Apostres, & par la bouche duquel vous avez fait entendre ces paroles, aprés avoir domté par les armes de la foy l'orgueil du Proconsul Paul, & l'avoir soûmis au joug si doux & si agreable de JESUS-CHRSIT, en le rendant par ce moyen simple sujet du Roy du ciel, d'officier qu'il estoit auparavant du Roy de la terre, il quitta le nom de Saul & prit celuy de Paul pour marque d'une si grande victoire. Car il est sans doute

doute que nous remportons un plus grand trophée du demon, lors que nous surmontons celuy qu'il possede avec plus d'empire, & par lequel il en possede un plus grand nombre. Or il possede davantage les superbes, à canse de la vanité que leur donne leur noblesse; & il en possede par eux plusieurs autres, à cause du pouvoir que leur autorité donne à leur exemple.

Ainsi plus on avoit de plaisir à considerer que l'esprit de Victorin avoit servy au demon comme d'une citadelle imprenable, & sa langue comme d'un dard non moins fort que penetrant, dont il avoit tué tant d'ames; plus il estoit raisonnable, Seigneur, que vos enfans se réjoüissent de ce que nostre Roy avoit enchaisné le fort, & de ce que ses armes luy estant ravies, elles avoient esté purifiées, consacrées à vostre honneur, & renduës utiles pour vostre service à toutes sortes de bonnes œuvres.

CHAPITRE V.

Il décrit excellemment la force & la tyrannie que l'habitude du peché exerçoit sur luy.

LORS, mon Dieu, que Simplicien vostre serviteur m'eut rapporté ce que je viens de dire de Victorin, je me sentis touché d'un ardent desir de l'imiter: aussi estoit-ce le dessein qui l'avoit porté à m'en faire le recit: & lors qu'il ajoûta que l'Empereur Julien ayant fait un Edit, par lequel il défendoit aux Chrestiens d'enseigner les lettres humaines, & particulierement la Rhetorique, il se soûmit à cette loy, aimant mieux abandonner la profession de parler en public, que de manquer de fidelité à vostre parole eternelle,

qui rend les langues des enfans éloquentes ; il me sembla que s'estant montré si genereux en cette rencontre, il n'auroit pas d'autre part esté moins heureux d'avoir trouvé une occasion si favorable de ne travailler plus desormais que pour vous seul.

Je soûpirois, mon Dieu, aprés cette liberté de ne penser plus qu'à vous : mais je soûpirois estant encore attaché, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui estoit plus dure que le fer. Le demon la tenoit en sa puissance ; il en avoit fait une chaisne, & il m'en avoit lié. Car en se déreglant dans la volonté, on s'engage dans la passion ; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude ; & en ne resistant pas à l'habitude, on s'engage à la necessité de demeurer dans le vice. Ainsi cette suite de corruption & de desordres, comme autant d'anneaux enlassez les uns dans les autres formoit cette chaisne, avec laquelle mon ennemy me tenoit captif dans une cruelle servitude. J'avois bien une volonté de vous servir avec un amour tout pur, & de joüir de vous, mon Dieu, en qui seul se trouve une joye solide & veritable : mais cette volonté nouvelle qui ne faisoit que de naistre, n'estoit pas capable de vaincre l'autre qui s'estoit fortifiée par une longue habitude dans le mal. Ainsi j'avois deux volontez, l'une ancienne & l'autre nouvelle, l'une charnelle & l'autre spirituelle qui se combattoient, & en se combattant déchiroient mon ame.

De cette sorte je comprenois par ma propre experience ce que j'avois lû, que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit, & l'esprit à ceux de la chair. C'estoit moy-mesme qui formois en mesme temps ces deux desirs : & neanmoins c'estoit plus moy qui me portois au bien que je commençois d'aimer, que ce n'estoit moy-mesme qui

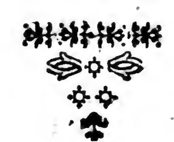
me portois au mal que je haïssois. Car il sembloit que j'eusse moins de part dans ces desordres, puis que je les souffrois plûtost malgré moy que je ne m'y portois volontairement. Mais neanmoins c'estoit moy-mesme qui avois rendu ma mauvaise habitude si forte contre moy-mesme ; & ainsi mon mal estoit volontaire dans son principe, puis qu'encore que j'eusse voulu pour lors n'estre plus en cet estat, je m'y estois neanmoins reduit par ma propre volonté. Ainsi j'estois veritablement coupable ; & je meritois tres-justement d'estre puny.

Je n'avois plus alors l'excuse qui me faisoit croire auparavant, que l'incertitude où j'estois de la connoissance de la verité, estoit ce qui m'empeschoit de renoncer à tous les interests du monde, pour ne penser plus qu'à vous servir. Car quoy que j'en eusse alors une connoissance tres-assurée ; neanmoins estant encore esclave de mes passions, j'apprehendois de me donner tout entier à vostre service ; & je craignois autant de me voir dégagé de tous ces empeschemens, comme on doit craindre d'y estre engagé.

Ainsi comme il arrive dans les songes, je sentois que le fardeau du siecle m'accabloit agreablement : & les pensées que j'avois pour vous ; mon Dieu, estoient semblables aux efforts de ceux qui desirant de s'éveiller, sont surmontez par le sommeil, & retombent dans leur assoupissement : Car bien qu'il n'y ait personne qui veüille toûjours dormir, & que chacun demeure d'accord avec raison qu'il est beaucoup meilleur de veiller, il arrive souvent neanmoins que l'on ne fait pas les derniers efforts pour s'éveiller, lors qu'on se sent pressé d'une grande envie de dormir ; parce qu'encore qu'on voulust bien ne plus dormir, & qu'il soit temps de se lever, on se laisse aller neanmoins à la douceur

& aux charmes du sommeil. De mesme je ne doutois plus qu'il ne valust mieux me jetter entre les bras de vostre amour, que de me laisser emporter à ma passion dereglée. Mais j'approuvois l'un, & je suivois l'autre : L'un estoit victorieux dans mon esprit ; & l'autre tenoit encore ma volonté dans ses chaisnes. Ainsi je ne sçavois que vous répondre lors que vous me disiez : Eveillez-vous vous qui dormez ; levez-vous d'entre les morts, & JESUS-CHRIST vous éclairera : Et quand vous me faisiez voir en tant de manieres que vous ne me disiez rien que de veritable, je me trouvois convaincu par la verité, & ne sçavois du tout que vous répondre sinon des paroles d'un homme paresseux & endormy : A cette heure : Tout à cette heure : Laissez-moy un peu : Encore un moment. Mais ce tout à cette heure ne venoit jamais ; & ce moment duroit toûjours.

En vain je me plaisois en vostre loy, selon l'homme interieur, puis qu'une autre loy qui estoit dans ma chair combattoit celle qui estoit dans mon esprit, & me reduisoit sous la servitude de la loy du peché, qui estoit en moy. Car la loy du peché est la violence de la coustume qui entraisne l'esprit, & le tient captif malgré luy ; mais justement neanmoins puis qu'il s'est assujetty luy-mesme à la tyrannie de sa passion. Miserable que je suis ! Qui me délivrera donc du corps de cette mort, sinon vostre grace par JESUS-CHRIST nostre Seigneur ?



CHAPITRE VI.

Potitien luy raconte la vie de saint Antoine; & comme deux Officiers de l'Empereur ayant lû la vie de ce Saint avoient renoncé au monde.

MON Dieu & mon Redempteur qui avez esté tout mon secours, je veux aussi dire pour la gloire de vostre nom de quelle sorte vous avez rompu les liens qui m'attachoient si étroitement à l'amour des femmes, & m'avez affranchy des soins épineux des affaires temporelles. Mes inquietudes ordinaires s'augmentoient tous les jours de plus en plus: Je soûpirois continuellement vers vous; & j'allois aussi souvent en vostre Eglise que ces occupations, sous le poids desquelles je gemissois, pouvoient le permettre.

Alipe estoit avec moy, & ayant exercé trois diverses fois l'office d'Assesseur à Milan, il n'avoit point alors d'employ; mais il attendoit en repos quelque occasion de pouvoir vendre ses avis & ses conseils, comme je vendois mes leçons pour apprendre à bien parler; s'il est vray que les instructions que l'on en donne soient capables de rendre éloquens ceux qui les reçoivent. Quant à Nebride il s'estoit engagé sur nostre priere à faire quelques leçons des lettres humaines en la place de Verecconde citoyen de Milan & le plus intime de tous nos amis, lequel l'ayant desiré avec passion, & usant du pouvoir de l'amitié nous avoit conjurez de ne luy pas refuser quelqu'un d'entre nous qui fust capable de luy donner ce soulagement, dont il avoit alors un tres-grand besoin, à cause de son indisposition.

Ce ne fut donc pas le desir du gain qui porta

Nebride à prendre cet employ, puis que sa connoissance dans les belles lettres estoit si grande qu'il eust pû en exercer de plus importans, s'il l'eust voulu. Mais comme il n'y avoit point au monde un amy qui le surpassast en affection & en tendresse pour ses amis, le desir de nous obliger ne luy put permettre de nous refuser cette priere. Son extrême prudence le portoit à éviter d'estre connu des personnes les plus éminentes dans le siecle, parce qu'il ne vouloit point s'engager en des inquietudes d'esprit, & qu'il vouloit au contraire le conserver libre pour avoir plus de loisir de mediter, de lire ou d'entendre quelque chose de ce qui regarde la veritable sagesse.

Un jour donc qu'il estoit absent, je ne me souviens pas pourquoy, un Gentilhomme d'Afrique, nommé Potitien qui estoit en grand credit à la Cour de l'Empereur, nous vint trouver Alipe & moy, je ne sçay sur quel sujet, ni ce qu'il desiroit. Nous nous assismes pour nous entretenir, & Potitien ayant apperceu un livre qui estoit devant nous sur un damier, il le prit & l'ayant ouvert il fut surpris de voir que c'estoit les Epistres de S. Paul, parce qu'il croyoit que c'estoit quelqu'un de ces livres qui regardoient ma profession. Il se mit ensuite à me regarder & à soûrire avec témoignage de joye, comme s'étonnant de voir que je n'avois devant moy que ce seul livre: Car il estoit Chrestien & vostre fidelle serviteur, mon Dieu, il se prosternoit souvent en vostre presence dans l'Eglise, & y faisoit de frequentes & de longues oraisons. Aprés que je luy eus avoüé que je m'occupois avec tres-grand soin à cette lecture, il commença à nous parler d'Antoine solitaire d'Egypte, dont le nom qui estoit si celebre & si illustre parmy ceux qui font profession de vous servir, nous avoit jusques alors esté inconnu. Ce qu'ayant remarqué, il s'ar-

resta davantage sur ce discours, & ne pouvoit assez s'étonner de voir que nous ignorions ce qu'il nous racontoit de ce grand serviteur de Dieu.

Ces effets si merveilleux de vostre grace, qui estoient certifiez par tant de témoins irreprochables, & arrivez depuis si peu de temps, & presqu'en nos jours dans la Religion veritable & dans l'Eglise Catholique, nous remplissoient d'admiration. Et ainsi nous estions touchez d'un égal étonnement; nous d'apprendre des choses extraordinaires, & luy de ce qu'elles nous estoient inconnuës. Il nous parla ensuite de cette grande multitude de Monasteres; de la sainte maniere de vivre de ces saints Anacoretes, dont les vertus répandent une odeur qui vous est si agreable, & de cette merveilleuse & divine fecondité des deserts, dont nous ne sçavions chose quelconque, & nous ignorions mesme que hors les murailles de Milan il y avoit une maison pleine de Solitaires tres-vertueux, qui estoient nourris par l'Evesque Ambroise.

Potitien continuant son discours, & nous l'écoutant attentivement, il dit: Qu'un jour que la Cour estoit à Treves, & que l'Empereur s'occupoit aprés disner à voir les jeux qui se faisoient dans le Cirque, luy & trois de ses amis allerent pour se divertir en des jardins proche la ville, où s'estant mis sans dessein à se promener deux à deux, l'un avec luy, & les deux autres ensemble, & s'estant ainsi séparez: ces deux derniers sans sçavoir où ils alloient, entrerent dans une petite maison de quelques-uns de vos serviteurs, mon Dieu, qui estant pauvres d'esprit, estoient du nombre de ceux à qui le royaume du ciel appartient; & là ils trouverent un livre où la vie de S. Antoine estoit écrite.

L'un d'eux commença à la lire, à l'admirer, à s'échauffer, à mediter en soy-mesme d'embrasser une pareille vie, de quitter le service de l'Empe-

reur, & de ne servir que vous seul, (car ils estoient du nombre de ceux qu'on appelle Agens dans les affaires du Prince.) Puis estant soudain devenu tout remply d'un amour divin & d'une sainte confusion, il entra en colere contre soy-mesme, & jettant les yeux sur son amy, il luy dit : Dites-moy, je vous prie, à quoy desirons-nous de parvenir par tant de travaux & tant de peines ? Que cherchons-nous ? Quel est nostre but dans l'exercice de nos charges ? Toute nostre esperance peut-elle aller plus loin dans la Cour qu'à nous faire aimer de l'Empereur ? Et en cela mesme qu'y a-t-il d'assuré, & qui ne soit sujet à plusieurs dangers? Par combien de perils arrive-t-on à une fortune qui est encore environnée de plus grands perils ? Et de plus quand est-ce que nous y arriverons ? Au lieu que si je veux, je me feray aimer de Dieu dés cette heure.

Il luy dit ces paroles estant agité des mouvemens & des troubles que luy causoit l'enfantement de sa vie nouvelle. Et recommençant à lire, vous le changiez dans le fond du cœur où vous voyïez ce qui se passoit, & son ame se détachoit des affections du monde, comme il parut peu aprés. Car en lisant & en roulant les flots de son esprit en luy-mesme, il jettoit des soûpirs & des sanglots ; & enfin il choisit & embrassa le meilleur party, & estant déja à vous il parla ainsi à son amy : Je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos esperances, & que j'ay resolu de servir Dieu, & de commencer dés ce mesme moment sans attendre davantage, & en ce mesme lieu sans aller plus loin. Si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite, au moins ne vous y opposez pas. A quoy l'autre répondit, qu'il ne le vouloit point abandonner dans une entreprise si sainte, & dans l'esprit d'une si haute recompense. Et

ainsi

ainsi tous deux estant deslors à vous, mon Dieu, ils commencerent à édifier cette tour dont il est parlé dans l'Ecriture, en prenant resolution de quitter toutes choses pour vous suivre.

Potitien & celuy qui se promenoit avec luy dans un autre endroit du jardin estant arrivez en ce lieu-là, & les y ayant trouvez, leur dirent qu'il estoit temps de se retirer, parce que la nuit s'approchoit. Mais eux leur ayant déclaré leur dessein, & de quelle sorte ils y estoient entrez & s'y estoient affermis, ils les prierent de ne les troubler pas dans leur resolution s'ils n'en vouloient pas prendre une semblable. Ceux-cy ne sentant aucun changement dans leur ame, pleurerent toutefois leur malheur, & se réjouïrent de la grace que Dieu avoit faite à leurs amis, puis se recommanderent à leurs prieres, & ayant toûjours leurs affections panchées vers la terre s'en retournerent au palais. Les autres élevant leurs cœurs au ciel, demeurerent dans cette petite maison: Et à leur imitation deux filles à qui ils estoient fiancez, aprés avoir appris ce changement, vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Potitien.

VOILA ce que Potitien nous raconta. Mais vous, Seigneur, pendant qu'il me parloir ainsi, vous me rameniez à moy-mesme. Et parce que j'avois pris plaisir à m'aveugler, & que j'avois comme mis un bandeau sur mes yeux pour ne me point voir, vous me retiriez de cet aveuglement

volontaire, & m'exposiez à ma propre veuë, afin que je visse combien j'estois laid, sale, difforme, & couvert de taches & d'ulceres. Je le vis donc, & j'en eus horreur. Mais en quel lieu eusse-je pû m'enfuir pour me dérober à moy-mesme? Que si je m'efforçois de détourner ma pensée de mes pechez, vous vous serviez des paroles de Potitien dans la suite de sa narration, pour m'opposer de nouveau moy-mesme à moy-mesme, & me representer à mon esprit tel que j'estois, afin que je visse dans ce miroir toute la corruption de ma vie, & qu'elle me devinst odieuse & insupportable. Ce n'est pas que je l'ignorasse auparavant; mais quoy que je la connusse je la dissimulois, je l'oubliois & je fermois les yeux pour ne la point voir: Au lieu qu'alors, plus je me sentois touché d'un ardent amour pour ces Chrestiens, dont j'entendois raconter des mouvemens de pieté si saints & si salutaires, & qui s'estoient mis entierement entre vos mains pour recevoir leur guerison, plus en me comparant à eux, je concevois une horrible aversion de moy-mesme de ce que j'avois passé tant de temps, & peut-estre plus de douze années, depuis qu'en lisant à l'âge de dix-neuf ans l'Hortense de Ciceron, j'avois esté touché de l'amour de la sagesse, & differois toûjours de renonçer à des plaisirs purement terrestres pour travailler à la chercher, quoy que non seulement sa possession, mais sa seule recherche soit préferable à tous les tresors, à toutes les couronnes, & à toutes les voluptez de la terre.

Mais miserable que j'estois, & plus miserable qu'on ne sçauroit dire, je vous avois demandé dés ma premiere jeunesse qu'il vous plust me rendre chaste, & je vous avois dit dans ma priere Donnez-moy, s'il vous plaist, Seigneur, la chasteté & la continence; mais non pas si-tost. Car

je craignois d'estre exaucé aussi-tost, & que vous ne me guerissiez trop promtement de cette passion forte, & de cette ardente maladie de l'impureté, dont j'aimois mieux voir le feu brûler en moy que non pas s'éteindre. Je m'estois engagé ensuite dans des chemins égarez en me laissant emporter aux superstitions sacrileges des Manichéens. Je ne les tenois pas neanmoins pour des veritez constantes, & les préferois seulement aux veritez Catholiques. lesquelles je combattois avec animosité au lieu de les rechercher avec pieté.

Je differois donc de jour en jour de renoncer à toutes les esperances du siecle pour ne suivre que vous, mon Dieu, & je croyois ne le faire qu'à cause que je ne voyois rien d'assuré à quoy je me pusse arrester. Mais enfin le jour arriva, auquel je me vis moy-mesme tout à nud & à découvert, & auquel ma conscience me fit ces reproches : Où és-tu ma langue ? Toy qui disois que tu ne voulois pas te décharger du fardeau de la vanité, pour suivre une verité qui ne t'estoit point connuë ? Elle t'est connuë maintenant, & neanmoins ce fardeau t'accable encore : au lieu que d'autres qui ne se sont pas tant tourmentez que toy pour chercher la verité, & qui n'y ont pas employé l'étude de dix années & davantage, se sont non seulement déchargez de ce pesant poids, mais ont comme pris des ailes pour s'envoler vers le ciel.

Ainsi durant que Potitien nous parloit de la sorte que j'ay dit, je me sentois déchirer le cœur, & j'estois remply d'une horrible confusion. Son discours estant finy, & ayant fait ce qu'il desiroit touchant le sujet pour lequel il estoit venu, il s'en alla. Alors rentrant dans moy-mesme, que ne dis-je point contre moy-mesme ? avec quels aiguillons & quelles pointes de reproches ne picquay-je point,

& n'exciray-je point mon ame, afin qu'elle me suivist dans l'effort que je faisois pour vous suivre? Et neanmoins elle resistoit. Elle resistoit, & elle ne s'excusoit pas. Tous ses argumens estoient renversez. Elle n'avoit plus de raisons à m'alleguer. Il ne luy restoit qu'une apprehension muette, & elle craignoit comme la mort, de voir arrester le cours de ses longues & de ses vicieuses habitudes, qui en la consumant peu à peu le faisoient mourir.

CHAPITRE VIII.

Dans cette violente agitation, il se retire dans un jardin avec Alipe.

DANS ce violent combat qui se passoit dans moy-mesme, & par lequel je livrois de si violens assauts à mon ame dans le plus profond de mon cœur, n'ayant pas l'esprit moins troublé que le visage, je me tournay vers Alipe, & m'écriay: Que faisons-nous? Que dites-vous de ce que nous venons d'entendre? Les ignorans ravissent le ciel; & nous avec toute nostre science, sommes si stupides & si hebetez, que nous demeurons toûjours ensevelis comme des bestes dans la chair & dans le sang. Est-ce à cause qu'ils nous précedent dans la voye de Dieu que nous avons honte de les suivre? & ne devons-nous pas plûtost rougir de honte de n'avoir pas mesme le courage de les suivre? Je luy dis quelques paroles semblables; & le transport où j'estois m'emporta aussi-tost hors d'auprés de luy: Et luy cependant demeuroit dans le silence estant tout estonné & me regardant. Car je ne parlois pas d'une maniere ordinaire, & mon front, mes jouës, mes yeux, la couleur de mon visage &

le ton de ma voix estoient comme un langage vivant & visible, qui faisoit beaucoup mieux connoistre que mes paroles ce qui se passoit dans mon ame.

Il y avoit dans le logis un petit jardin dont nous nous servions comme de tout le reste de la maison, parce que nostre hoste à qui elle appartenoit n'y demeuroit pas. Le trouble qui m'agitoit m'y avoit mené afin de n'estre interrompu de personne dans le violent combat où j'estois entré contre moy-mesme, jusqu'à ce qu'il se terminast où vous sçaviez, mon Dieu, & que je ne sçavois pas. J'estois transporté d'une heureuse & salutaire fureur: Je me trouvois comme à l'agonie d'une mort qui devoit me faire passer à la vie; & connoissant le mal qui estoit en moy, je ne connoissois pas le bien qui estoit sur le point d'entrer en sa place.

Je m'en allay donc dans ce jardin, où Alipe me suivit à l'heure-mesme, sçachant que je ne me tenois pas moins estre en secret lors qu'il estoit avec moy, que lors que j'estois tout seul; & ne pouvant se resoudre à me quitter, me voyant en cet estat. Nous nous assismes au lieu le plus éloigné de la maison. Et aussi-tost je me mis dans un fremissement d'esprit, & fus troublé d'une violente indignation contre moy-mesme, de ce que je ne me soûmettois pas à vos volontez, & ne m'unissois pas à vous, mon Dieu, lors que toutes les puissances de mon ame me crioient que je devois m'attacher entirement à vos ordres, & sembloient m'élever dans le ciel par les loüanges qu'elles vous donnoient. Mais on ne va à vous ni sur des vaisseaux, ni sur des chariots, ni en marchant durant mesme un aussi petit espace de chemin qu'il y avoit depuis la maison d'où nous estions partis, jusqu'au lieu où nous estions assis. Car non seulement y aller, mais mesme y arriver, n'est autre chose qu'y

vouloir aller : mais le vouloir fortement & pleinement, & non pas tourner de costé & d'autre une volonté malade & languissante, dont une partie qui s'éleve vers le ciel, combat contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin je considerois que durant les violentes agitations que me donnoit ce retardement de l'execution de mon desir, je faisois une infinité de mouvemens du corps que les hommes voudroient bien faire quelquefois sans le pouvoir, soit qu'ils n'ayent point de bras, ou qu'ils les ayent enchaînez ou affoiblis de langueur, ou rendus inutiles par quelque autre empeschement. Si je me suis tiré les cheveux, si j'ay frappé mon front : si j'ay embrassé mes genoux avec mes mains, je l'ay fait parce que je le voulois, & je pouvois aussi le vouloir & ne le pas faire, si les parties de mon corps capables de ce mouvement n'eussent pas esté en estat de m'obeïr. J'ay donc fait plusieurs actions où le vouloir & le pouvoir n'estoient pas une mesme chose. Et cependant je ne faisois pas alors ce que je desirois avec une passion sans comparaison plus grande que toutes ces actions, & ce que j'aurois pû faire aussi-tost que je l'aurois voulu, parce qu'il estoit impossible que le voulant je ne le voulusse pas. De sorte que la volonté & la puissance n'estoient en cela qu'une mesme chose : & vouloir faire ce que j'avois dans l'esprit estoit le faire. Il ne se faisoit pas toutefois ; & mon corps obeïssoit plus facilement à la plus foible volonté de mon ame, lors qu'elle luy commandoit de se mouvoir, que mon ame n'obeïssoit à elle-mesme en la chose du monde qu'elle vouloit avec plus d'ardeur, & qui se devoit accomplir dans la seule volonté.



CHAPITRE IX.

Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui se veut convertir à Dieu.

QUELLE est la cause d'un effet si prodigieux, & comment une chose si étrange peut-elle arriver ? Faites-le moy connoistre, Seigneur, par vostre bonté, & permettez que je sonde & que je penetre les playes les plus cachées, & les punitions les plus secretes des enfans d'Adam, pour voir si je pourray découvrir ce que je cherche. Quelle est donc la cause de cet effet si prodigieux & si étrange ? Mon esprit commande à mon corps ; & il trouve dans le corps une promte obeïssance. Mon esprit commande à soy-mesme ; & il trouve en soy-mesme une forte resistance. Mon esprit commande à ma main de se mouvoir ; & elle obeït avec tant de facilité & de promtitude, qu'à peine peut-on distinguer le commandement d'avec l'execution. L'esprit est neanmoins un esprit, & la main un corps. L'esprit commande à l'esprit de vouloir une chose. Celuy qui commande, n'est point different de celuy qui obeït, & neanmoins on ne luy obeït pas. D'où vient ce prodige si étrange ? Il commande, dis-je, de vouloir une chose ; il le commande à luy-mesme ; & il ne le commanderoit pas s'il ne le vouloit pas : & cependant ce qu'il commande ne se fait pas.

Mais c'est qu'il ne le veut qu'à demy : & qu'ainsi il ne le commande qu'à demy. Car son commandement n'a de force qu'autant que sa volonté a de plenitude ; & autant que sa volonté est imparfaite, autant l'execution de son commandement est defectueuse. Et certes, puis que ce n'est

pas une volonté étrangere, mais elle-mesme qui commande à elle-mesme de vouloir, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement, lors que ce qu'elle commande ne s'accomplit pas. Car si elle estoit pleine & entiere, elle ne se commanderoit pas de vouloir, puis qu'elle voudroit déja. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuïlle en partie, & qu'en partie elle ne veuïlle pas; mais c'est que l'ame est malade; & qu'encore qu'elle soit soûlevée par la verité, elle ne se peut relever entierement à cause des mauvaises habitudes qui l'accablent. Ainsi il y a deux volontez en cette ame, parce qu'aucune des deux n'est pleine & entiere, & que ce qui manque à l'une, est ce qui fait à l'autre.

CHAPITRE X.

Il refute l'erreur des Manichéens qui croyoient que les deux volontez contraires venoient de deux natures contraires qui estoient en l'homme.

EXTERMINEZ de devant vostre face, mon Dieu, comme les présomptueux & les imposteurs meritent de l'estre, ceux qui voyant qu'il se rencontre dans nos déliberations deux volontez opposées, osent assurer qu'il y a en nous deux esprits de deux natures differentes, l'une bonne & l'autre mauvaise: au lieu que ce sont eux qui sont veritablement mauvais, lors qu'ils ont de si mauvais sentimens, & peuvent devenir bons s'ils entrent dans une creance conforme à la verité, & s'ils s'y soûmettent en telle sorte que vostre Apostre leur puisse dire: Vous avez esté autrefois remplis de tenebres: mais maintenant vous estes remplis de lumiere en nostre Seigneur. Car lors qu'ils veulent estre remplis de lumiere, non en nostre Seigneur,

mais en eux-meſmes, en croyant que la nature de l'ame eſt la meſme choſe que Dieu, ils deviennent remplis de plus épaiſſes tenebres, dautant que par un orgueil épouventable ils s'éloignent infiniment de vous qui eſtes la veritable lumiere, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Prenez donc garde, Manichéens, à ce que vous dites. Rougiſſez de honte. Approchez-vous de Dieu pour eſtre illuminez de ſa grace, & n'eſtre plus ſujets deſormais à tomber dans une telle confuſion.

Lors que je déliberois de la ſorte pour me reſoudre enfin à ſervir mon Dieu & mon maiſtre, ſelon la penſée que j'en avois depuis ſi long-temps, j'eſtois moy-meſme celuy qui le vouloit & qui ne le vouloit pas. J'eſtois ſans doute l'un & l'autre. Car je ne le voulois pas pleinement, & je ne m'y oppoſois pas pleinement. Ce qui faiſoit que je diſputois ainſi en moy-meſme, & me tourmentois moy-meſme. Mais bien que ce tourment arrivaſt contre mon gré, il ne faiſoit pas voir neanmoins qu'il y euſt deux eſprits differens en moy; & il montroit ſeulement la peine que le mien ſouffroit pour punition de mes offenſes. Ainſi ce n'eſtoit pas moy qui me cauſois cette peine, mais le peché qui eſtoit en moy par le juſte chaſtiment d'un autre peché plus libre & plus volontaire que javois contracté comme enfant d'Adam.

Et certes s'il y avoit en nous autant de natures contraires que nous avous de volontez qui ſe combattent, il n'y en auroit pas ſeulement deux, mais pluſieurs. Lors que quelque Manichéen délibere s'il ira en leur aſſemblée ou au theatre, ces heretiques s'écrient: Voilà deux natures differentes, l'une bonne qui le veut mener à l'aſſemblée, & l'autre mauvaiſe qui veut l'empeſcher d'y aller. Car autrement, diſent-ils, d'où pourroit proceder cette contrarieté de volontez qui ſe combattent de

la ſorte? Et moy je dis qu'elles ſont toutes deux mauvaiſes, tant celle qui le veut conduire en leur aſſembleé, que celle qui l'en veut empeſcher pour le mener au theatre. Je veux neanmoins qu'ils croyent bonne celle qui conduit vers eux. Mais s'il arrive que quelqu'un de nous ſentant en luy-meſme deux volontez oppoſées, délibere s'il ira au theatre ou à noſtre Egliſe, ſans ſçavoir à quoy ſe reſoudre, ne ſeront-ils pas bien empeſchez de trouver ce qu'ils auront à dire en cette rencontre? Car il faut ou qu'ils confeſſent (ce qu'ils ne veulent en aucune ſorte) qu'on peut aller à noſtre Egliſe par le mouvement d'une volonté qui eſt bonne, comme y vont ceux qui profeſſent noſtre religion, & qui participent à ſes myſteres: ou qu'ils ſe perſuadent qu'il ſe rencontre dans un meſme homme deux mauvais eſprits & deux mauvaiſes natures, qui conteſtent & qui combattent enſemble: Et qu'ainſi ce qu'ils ont accuſtumé de dire qu'il y a ſeulement une nature bonne & l'autre mauvaiſe, ne ſe trouve pas veritable: ou bien il faut qu'ils ſe rendent à la verité, & qu'ils avoüent que lors que quelqu'un délibere, ce n'eſt qu'une meſme ame qui eſt agitée par des volontez differentes.

Qu'ils ne nous diſent donc plus lors qu'ils voyent dans une meſme perſonne deux volontez qui ſe contrarient, que ce ſont deux eſprits differens qui procedent de deux ſubſtances contraires, & de deux principes oppoſez, l'un bon, & l'autre mauvais, leſquels conteſtent ainſi enſemble. Car vous, mon Dieu, qui eſtes la verité meſme, vous avez en horreur une opinion ſi déteſtable, & vous les convainquez de menſonge; puis que la meſme choſe arrive dans les volontez differentes, leſquelles ſont toutes mauvaiſes: comme quand quelqu'un délibere s'il fera mourir un homme, ou par

le poison ou par le fer : s'il usurpera cet heritage ou cet autre, ne les pouvant usurper tous deux : s'il se servira de son argent pour acheter un plaisir infame, ou s'il le gardera par avarice : s'il ira au cirque, ou au theatre, lors qu'on y represente des spectacles en mesme temps. Ou (pour ajoûter dans ce dernier exemple un troisiéme sujet de doute :) s'il ira dérober quelque chose dans une maison pendant que l'occasion s'en offre : Ou enfin (pour y joindre encore un quatriéme sujet de doute :) s'il ira commettre un adultere l'occasion s'en offrant aussi : Si, dis-je, toutes ces choses se rencontrent dans un mesme moment, & qu'on les desire toutes en mesme temps, quoy qu'on n'en puisse accomplir qu'une. Car ces differentes volontez & mesme davantage, qui peuvent se rencontrer en mesme temps dans ce grand nombre d'objets que l'on aime, partagent & déchirent le cœur en se combattant les uns les autres : Et toutefois les Manichéens ne disent pas qu'il y ait un si grand nombre de differentes substances.

Et la mesme chose arrive en ce qui est des volontez qui sont bonnes. Car je leur demande : S'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'Apostre : s'il n'est pas bon de prendre plaisir à chanter les saints Cantiques ; & s'il n'est pas bon de prendre plaisir à expliquer l'Evangile. Ils me répondront sans doute, que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles nous plaisent également, & en mesme temps, ne sont-ce pas trois diverses volontez qui partagent nostre cœur, lors que nous déliberons, laquelle de ces choses nous devons le plustost embrasser ? Car elles sont toutes bonnes, & se combattent l'une l'autre jusqu'à ce que nous en ayons choisi une, vers laquelle nostre volonté divisée en tant de differentes affections se porte enfin toute entiere.

De mesme lors que la consideration d'un bonheur qui est eternel éleve nos esprits vers le ciel, & que le plaisir d'un bien passager les rabaisse vers la terre : ce n'est qu'une mesme ame qui veut l'un des deux; mais qui ne le veut pas d'une volonté pleine & entiere. C'est pourquoy elle est déchirée par de cuisans déplaisirs ; la verité luy faisant préferer & desirer l'un, & ses mauvaises habitudes l'empeschant de se pouvoir séparer de l'autre.

CHAPITRE XI.

Comme d'un costé les voluptez tâchoient de le retenir & que de l'autre la chasteté l'attiroit à elle.

VOILA les foiblesses & les tourmens dans lesquels j'estois. Je m'accusois moy-mesme beaucoup plus aigrement qu'à l'ordinaire; & je me tournois & me roulois dans mes liens jusqu'à ce que j'en fusse tout dégagé, & que les moindres chaisnons de cette chaisne ausquels je tenois un peu, & qui m'attachoient encore assez pour m'empescher d'estre libre, fussent tous rompus. Vous me pressiez, mon Dieu, dans le fond du cœur par une sévere misericorde, & redoubliez les sentimens de ma confusion & de ma crainte, dont vous vous serviez comme d'aiguillons pour m'exciter à sortir de cette malheureuse negligence, en me faisant voir d'un costé qu'il estoit honteux d'y demeurer, & en me faisant apprehender de l'autre, que si je n'achevois de rompre ce qui restoit de ma chaisne, elle ne se renoüast & ne m'attachast plus fortement que jamais.

Car je disois en moy-mesme du plus profond de mon ame : Ne differons pas davantage. Convertissons-nous tout à cette heure : & par ces paroles

je m'avançois dans l'execution de mon dessein. Je l'accomplissois presque & je ne l'accomplissois pas neanmoins. Je ne retombois pas toutefois dans mes anciennes passions ; mais j'en estois encore proche, & semblois reprendre haleine. Je faisois ensuite de nouveaux efforts, & je touchois & embrassois presque déja le bien que je desirois ; & neanmoins je ne le touchois ni ne l'embrassois pas encore, puis que je n'estois pas entierement resolu de mourir à la mort pour vivre à la vie ; le mal qui m'estoit tourné en habitude ayant plus de pouvoir sur moy, que le bien auquel je n'estois pas accoustumé. Et plus le moment de ma conversion s'approchoit, plus je sentois ma frayeur se redoubler : mais cette frayeur suspendoit seulement l'execution de mon dessein sans pouvoir me divertir ni m'en faire retourner en arriere.

Ces niaiseries & ces folles vanitez qui estoient mes anciennes amies me retenoient, & me tirant comme par la robe de ma chair, me disoient d'une voix basse: Voulez-vous nous abandonner? Sera-ce dés ce moment que vous nous quitterez pour jamais? Et ce mesme moment vous ostera-t-il pour jamais la liberté de faire cette action ou cette autre? Que vostre misericorde, mon Dieu, efface de la memoire de vostre serviteur ce qu'elles me figuroient, & ce que j'ay exprimé sous ces noms d'une action ou d'une autre. Quelles ordures & quelles infamies ne representoient-elles point à mon esprit? Je les entendois beaucoup moins toutefois qu'à demy, non comme s'opposant hardiment à moy & venant à ma rencontre, mais comme parlant entre leurs dents derriere moy. Et lors que je m'en allois, elles me tiroient comme à la dérobée pour m'obliger à les regarder. Ainsi quoy qu'elles ne pussent m'arrester, elles ne laissoient pas de me retarder & de me rendre plus lent à secoüer & à rompre entie-

rement ces chaînes qui m'attachoient encore à elles, pour passer avec vistesse où vostre grace m'appelloit. Car cette violente habitude me disoit : Pensez-vous pouvoir vivre sans elles ?

Mais elle ne me disoit plus cela que foiblement, parce que du costé vers lequel je portois mes yeux, & où je craignois de passer, la chasteté se presentoit à moy avec un visage plein de majesté & de douceur, & joignant à un modeste soûris des caresses sans affeteries, afin de me donner la hardiesse de m'approcher d'elle, elle étendoit pour me recevoir & pour m'embrasser ses bras charitables, entre lesquels je voyois tant de personnes qui me pouvoient servir d'exemple. Il y avoit un grand nombre de jeunes garçons & de jeunes filles, des hommes & des femmes de tous âges, des veuves venerables, & des vierges arrivées jusqu'à la vieillesse. Et cette excellente vertu n'est pas sterile, mais feconde dans ces bonnes ames : puis qu'elle est mere de tant de celestes délices qu'elle conçoit de vous, mon Dieu, qui estes son veritable & son saint époux.

Elle se mocquoit de moy, mais d'une mocquerie propre à me donner du courage, comme si elle m'eust dit : Croyez-vous ne pouvoir faire ce que font ces hommes & ces filles ? & l'ont-ils pû par eux-mesmes ? N'est-ce pas par la puissance de leur Dieu & de leur Seigneur ? C'est luy qui m'a donnée à eux. Trouvez-vous étrange que vous tombiez, si vous croyez pouvoir vous soûtenir de vous-mesme ? Jettez-vous entre les bras de Dieu & ne craignez point. Il ne se retirera pas afin de vous laisser tomber. Jettez-vous y hardiment, il vous recevra & vous guerira. Alors je rougissois en moy-mesme de ce que j'écoutois encore le murmure de ces niaiseries dont j'ay parlé, & demeurois ainsi dans l'incertitude ; lors qu'il me sembla que la chasteté continuoit à me dire : Fermez l'oreille

aux discours impurs de vostre chair toute terrestre afin de la mortifier. Elle vous represente des plaisirs, mais ces plaisirs sont-ils comparables à ceux qui se trouvent dans l'accomplissement de la loy de vostre Dieu ? Ce combat qui se passoit dans mon cœur, n'estoit que de moy-mesme contre moy-mesme. Et Alipe qui estoit toûjours prés de moy, attendoit sans me rien dire quelle seroit la fin de cette agitation extraordinaire.

CHAPITRE XII.

Comme aprés avoir entendu une voix du ciel, il fut miraculeusement converty par la lecture d'un passage de saint Paul.

APRE'S qu'une profonde meditation eut tiré des plus secrets replis de mon ame, & exposé à la veuë de mon esprit toutes mes miseres & tous mes égaremens, je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempeste qui fut suivie d'une grande pluye de larmes, & afin de la pouvoir verser toute entiere avec les gemissemens dont elle estoit accompagnée, je me levay & me separay d'Alipe, jugeant que la solitude me seroit plus propre pour pleurer tout à mon aise, & je me retiray assez loin & à l'écart, afin de n'estre point troublé mesme par la presence d'un si cher amy.

Voilà l'estat où j'estois, dont il s'apperceut. Car je croy que j'avois dit quelque parole d'un ton de voix, qui témoignoit assez que j'estois tout prest de fondre en larmes. Ainsi je me levay ; & luy tout remply d'étonnement, demeura au mesme lieu où nous estions assis. Je me couchay par terre sous un figuier : Je ne sçaurois dire en quelle maniere ; & ne pouvant plus tenir mes larmes, il en sortit de mes yeux des fleuves & des torrens, que

vous receustes comme un sacrifice agreable. Je vous dis plusieurs choses ensuite, sinon en ces mesmes termes, au moins en ce mesme sens : Seigneur, jusques à quand? Jusques à quand serez-vous en colere contre moy ? Oubliez s'il vous plaist mes iniquitez passées. Car je connoissois bien que c'estoient elles qui me retenoient. Et c'estoit ce qui me faisoit dire avec une voix lamentable: Jusques a quand? Jusques à quand remettray-je toûjours au lendemain ? Pourquoy ne sera-ce pas tout à cette heure? Pourquoy mes ordures & mes saletez ne finiront-elles pas dés ce moment ?

Comme je parlois de la sorte; & pleurois tres-amerement dans une profonde affliction de mon cœur, j'entendis sortir de la maison la plus proche une voix comme d'un jeune garçon ou d'une fille qui disoit & repetoit souvent en chantant: PRENEZ ET LISEZ : PRENEZ ET LISEZ. Je changeay soudain de visage, & commençay à penser en moy-mesme, si les enfans ont accoûtumé de chanter en certains jeux quelque chose de semblable; & il ne me souvint point de l'avoir jamais remarqué. Ainsi j'arrestay le cours de mes larmes, & me levay sans pouvoir penser autre chose, sinon que Dieu me commandoit d'ouvrir le livre des Epistres de saint Paul, & de lire le premier endroit que je trouverois : Car j'avois appris que saint Antoine estant un jour entré dans l'Eglise lors qu'on lisoit l'Evangile, avoit écouté & receu comme particulierement adressées à luy ces paroles qu'on en lisoit : Allez, vendez tout ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres, vous aurez un tresor dans le ciel : Et venez & me suivez. Et que par cet oracle qu'il entendit, il fut dans le mesme moment converty à vous.

Je retournay donc aussi-tost vers le lieu où Alipe estoit assis, parce que j'y avois laissé les Epistres de saint Paul lors que j'en estois party. Je pris le livre:

Je

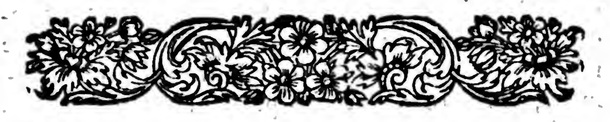
Je l'ouvris, & dans le premier endroit que je rencontray, je lûs tout bas ces paroles sur lesquelles d'abord je jettay les yeux : Ne vivez pas dans les festins & dans l'yvrognerie, ni dans les impudicitez & les débauches, ni dans les contentions & les envies : mais revestez-vous de nostre Seigneur JESUS-CHRIST, & ne cherchez pas à contenter vostre chair selon les plaisirs de vostre sensualité. Je n'en voulus pas lire davantage ; & aussi n'en estoit-il pas besoin, puis que je n'eus pas plûtost achevé de lire ce peu de lignes, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumiere qui le mit dans un plein repos, & dissipa toutes les tenebres de mes doutes.

Puis ayant marqué cet endroit du livre avec le doigt ou je ne sçay quelle autre marque, je le fermay, & avec un visage tranquille je fis entendre à Alipe ce qui m'estoit arrivé. Luy de son costé me découvrit ce qui se passoit en luy & que j'ignorois. Il desira de voir ce que j'avois lû. Je le luy monstray ; & considerant avec attention ce qui suivoit dans ce passage à quoy je n'avois pas pris garde, il trouva ces mots : Assistez celuy qui est foible dans la foy. Ce qu'il prit pour luy, & me le déclara aussitost. Ainsi il se trouva fortifié par cette exhortation, du S. Esprit ; & sans hesiter ni retarder, il se joignit à moy par une bonne & sainte resolution fort convenable à ses mœurs, qui depuis long-temps avoient esté sans comparaison plus pures & plus reglées que les miennes.

De là nous allâmes trouver ma mere, & luy ayant dit ce qui estoit arrivé, elle s'en réjoüit. Nous luy contâmes ensuite de quelle sorte tout s'estoit passé : Et elle en fut ravie. Elle tressailloit de joye, & loüoit vos misericordes, Seigneur, dont la bonté toute-puissante prend plaisir à surpasser par la profusion de ses graces, non seulement nos demandes & nos desirs, mais mesme aussi nos pensées. Car elle

voyoit que vous luy aviez beaucoup plus accordé pour moy, qu'elle n'avoit accoustumé de vous demander par ses gemissemens & par ses larmes; puis que vous m'aviez converty à vous d'une telle sorte, que je ne pensois plus à me marier, & renonçois pour jamais à toutes les esperances du siecle, pour demeurer ferme dans cette regle de la foy, où vous luy aviez revelé tant d'années auparavant que je serois avec elle Ainsi vous changeastes ses pleurs en une joye beaucoup plus grande qu'elle n'avoit osé desirer, & d'une maniere beaucoup plus chaste & qui luy estoit plus agreable, que si elle eust vû naistre les enfans qu'elle me souhaittoit dans un legitime mariage.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE NEUVIE'ME.

Il loüé Dieu de l'avoir fait renoncer avec joye à tous les vains plaisirs de la terre.

MON Dieu, je suis vostre serviteur : je suis vostre serviteur & le fils de vostre servante : C'est vous qui avez rompu mes liens; & je vous en dois offrir un sacrifice de loüange. Que mon cœur & que ma langue vous loüent, & que toutes les puissances de mon ame vous disent : Seigneur, qui est semblable a vous? Qu'ils vous le disent. Et vous Seigneur répondez, s'il vous plaist, en disant à mon ame : Je suis ton Sauveur. Qui estois-je? helas! Et quel estois je? Quel mal ne voyiez-vous point dans mes actions? Ou si ce n'estoit dans mes actions, dans mes paroles? ou si ce n'estoit dans mes paroles, dans mes desirs & dans mes pensées? Mais vous, Seigneur, dont la miseri-

corde & la bonté n'a point de bornes, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort dans lequel je m'estois plongé si profondement, & vostre main toute-puissante a fait sortir du fond de mon cœur un abysme de corruption : Et ce changement merveilleux que vous fistes en moy, ne consistoit en autre chose, qu'à faire que je ne voulusse plus ce que je voulois auparavant, & que je voulusse ce que vous vouliez.

Où estoit donc durant tout ce temps mon libre arbitre ? & de quel endroit secret & caché a-t-il esté rappellé en un moment pour faire, ô mon JESUS, qui estes mon refuge & mon redempteur, que je baissasse la teste sous vostre joug si aimable, & les épaules sous le fardeau si leger de vostre loy? Combien tout à coup trouvay-je de douceur & de plaisir à renoncer aux plaisirs des vains amusemens du monde, & combien ressentis-je de joye à quitter ce que j'avois tant d'apprehension de perdre ? Car vous qui estes le seul vray & souverain plaisir capable de remplir une ame, vous rejetiez loin de moy tous ces faux plaisirs ; & en mesme-temps vous entriez en leur place, vous qui estes plus doux & plus agreable que toutes les voluptez, mais non à la chair & au sang : qui estes plus éclatant qu'aucune lumiere, mais plus caché que ne sont les secrets les plus cachez ; & qui estes plus élevé que tous les honneurs, mais non aux yeux de ceux qui s'élevent en eux-mesmes. Mon esprit estoit déja delivré des cuisans soucis que donnent l'ambition, l'amour du bien, & le desir de se plonger dans la fange des voluptez infames & criminelles : & je commençois à ressentir la douceur de m'entretenir avec vous, mon Dieu, qui estes toute ma lumiere, toutes mes richesses & tout mon salut.

CHAPITRE II.

Ayant resolu de quitter sa profession, il differe d'executer son dessein jusqu'aux vacations qui estoient proches.

JE resolus en vostre presence, mon Dieu, de me retirer doucement & sans éclat de la profession que je faisois d'enseigner la Rhetorique, afin que les jeunes gens qui ne pensoient à rien moins qu'à s'instruire dans vostre loy pour acquerir cette paix que la charité répand dans les ames; mais dont la folle ambition n'avoit autre but que d'apprendre à bien déguiser la verité pour demeurer victorieux en ces guerres qui se passent dans le barreau, n'achetassent plus de moy des armes pour servir à leur fureur.

Il arriva fort à propos qu'il ne restoit que tres-peu de jours jusqu'aux vacations qu'on donne durant les vendanges. Ce qui me fit resoudre d'avoir patience, afin de ne me retirer qu'au temps que l'on a accoustumé de discontinuer les leçons publiques, & de ne me plus exposer en vente à l'avenir, moy qui avois l'honneur d'avoir esté racheté par vous. Voilà le dessein que je fis en vostre presence, lequel je ne communiquay qu'à mes plus intimes amis; & je resolus avec eux de n'en parler à personne, encore que lors que nous sortions ainsi de cette vallée de larmes, & que nous chantions un cantique de joye à vostre loüange, vous nous eussiez armez de flêches perçantes & de charbons enflâmez pour nous défendre contre ces langues trompeuses, qui sous pretexte de nous conseiller pour nostre bien, s'opposent à nos bonnes resolutions, & qui font des hommes ce qu'elles font des viandes qu'elles consomment en les aimant.

Vous avez blessé mon cœur avec des flêches de

vostre amour. Vos paroles estoient comme autant de traits qui le perçoient : & les exemples de ceux de vos serviteurs que vous aviez rendu de tenebreux tout éclatans de lumiere, & de morts vivans, se presentoient continuellement à ma pensée, m'enflâmoient d'ardeur de vous servir, & m'empeschoient de tomber dans la tiedeur, & la negligence qui m'eust pû faire pancher vers les choses basses. Ils m'enflâmoient, dis-je, de telle sorte, que ces vents de contradiction excitez par ces langues artificieuses au lieu d'éteindre le feu que je ressentois dans l'ame, ne pouvoient servir qu'à l'accroistre.

Mais parce que la gloire de vostre nom estant répanduë dans toute la terre, il ne se pouvoit faire qu'il ne se trouvast des gens de bien, qui loüassent la resolution que je prenois de tout quitter pour vous servir ; il me sembloit qu'il y auroit eu quelque vanité à ne pas attendre les vacations qui estoient si proches, & à quitter avant ce temps une profession publique exposée à la veuë de tout le monde; puis que cette retraite si promte auroit donné sujet à chacun de jetter les yeux sur moy, & de publier que j'aurois voulu affecter par cette precipitation de me rendre considerable. Or il n'estoit pas de la prudence que je donnasse lieu à tant de jugemens temeraires & à de mauvais discours, en donnant sujet aux hommes de blâmer une aussi bonne action que celle que je voulois faire, & de rechercher par quel esprit je la faisois.

De plus, dés ce mesme esté, mon poumon avoit commencé à s'affoiblir, & à ne pouvoir plus supporter l'excessif travail des leçons publiques. Car il ne me permettoit plus de respirer qu'avec beaucoup de difficulté, & les douleurs que j'y sentois, joint que je ne pouvois plus former une voix nette & qui se fist entendre de loin, témoignoient assez qu'il estoit malade. Cet accident d'abord m'avoit mis

en peine, parce que je me voyois presque obligé par necessité d'abandonner entierement un exercice si penible, ou au moins de le discontinuer pour quelque temps, si je pouvois guerir de cette indisposition & recouvrer la santé. Mais aussi-tost que je fus dans une volonté pleine & parfaite de m'employer tout entier dans le loisir & dans le repos à la contemplation de vos grandeurs, ô mon Dieu, vous sçavez que je commençay mesme à ressentir de la joye de ce que cette excuse qui n'estoit pas fausse me pourroit servir, pour adoucir le mécontentement de ceux qui par la consideration de l'utilité de leurs enfans, ne pouvoient sonffrir que je fusse libre.

Estant donc remply de cette joye, j'attendois avec patience que ce reste de temps s'écoulast. Je ne sçay s'il y avoit encore bien vingt jours: mais je sçay bien que j'eus beaucoup de peine à les passer, parceque je n'avois plus cette passion de paroistre dans le monde, laquelle avoit accoustumé de porter une partie du poids dont j'estois chargé; & qu'ainsi estant reduit à le porter seul, j'en serois demeuré accablé si la patience n'eust succedé à l'ambition que j'avois auparavant. Peut-estre, mon Dieu, que quelqu'un de vos serviteurs & de mes freres dira, que je ne sçaurois m'excuser de ce qu'estant deslors dans une entiere resolution de vous servir, j'aye pû m'asseoir encore sur la chaire du mensonge, quand ce n'auroit esté que durant une heure: & je suis prest de l'avoüer. Mais vous, Seigneur, qui estes tres-misericordieux, ne m'avez-vous pas pardonné ce peché avec tant d'autres si horribles & si funestes, que vous m'avez remis dans les eaux sacrées du Baptesme?



CHAPITRE III.

De l'heureuse mort de deux de ses amis, Vereconde & Nebride, dont le premier luy avoit presté sa maison des champs pour s'y retirer.

NOSTRE bonheur apporta une affliction incroyable à Vereconde, parce qu'estant arresté au siecle par plusieurs liens qui l'y attachoient tres-étroitement, il se voyoit prest d'estre privé de nostre compagnie. Il n'estoit pas encore chrestien : & bien que sa femme fust du nombre des fidelles, c'estoit l'un des plus grands obstacles qui l'empeschoient de nous suivre dans le chemin où nous entrions, parce qu'il ne vouloit se faire Chrestien qu'à une condition avec laquelle il ne pouvoit l'estre, qui estoit de quitter sa femme pour renoncer generalement à toutes choses, & se donner tout à Dieu.

Il nous offrit avec beaucoup de bonté une maison qu'il avoit aux champs, pour y demeurer durant tout le temps que nous passerions en ces quartiers. Vous ne laisserez pas, Seigneur, cette action sans recompense lors de la resurrection des justes, quoy qu'il vous ait déja plû luy payer le principal de cette dette, puis qu'estant tombé dans une grande maladie durant nostre absence & depuis nostre arrivée à Rome, il se fit Chrestien, & passa de cette vie à une meilleure. Ainsi vous eustes pitié non seulement de luy, mais aussi de nous, qui aurions esté touchez d'une douleur insupportable, si en nous souvenant de tant de témoignages d'affection que nous avions receus de cet amy, nous n'eussions pas eu sujet de croire qu'il estoit du nombre de vos élûs.

Nous vous rendons graces, Seigneur, de ce que nous

nous sommes à vous, & de ce qu'il vous plaist nous le témoigner par les assistances & les consolations que vous nous donnez. Ainsi, mon Dieu, nous esperons de la fidelité de vos promesses, qu'en recompense de ce qu'il nous presta sa maison des champs nommée Cassiaque, où aprés avoir esté agitez des inquietudes du siecle nous trouvasmes un heureux repos en vous, vous le ferez joüir des beautez de vostre jardin du ciel qui est toûjours verd & fleurissant, de vostre paradis de délices eternelles; puis que vous luy aviez pardonné ses pechez lors qu'il estoit encore sur la terre, & que vous l'aviez étably dans vostre Eglise sur cette montagne sainte qui est si fertile & si abondante. Voilà de quelle sorte Vereconde s'affligeoit alors sur nostre sujet.

Quant à Nebride il se réjoüissoit avec nous de ce changement. Car bien qu'il ne fust pas encore chrestien, & qu'il fust tombé dans le piege de cette erreur pernicieuse qui luy faisoit croire que la chair de vostre Fils unique n'estoit qu'un fantôme, il s'en estoit enfin retiré, & recherchoit la verité avec une merveilleuse ardeur: mais il n'avoit receu encore aucun des Sacremens de vostre Eglise. Quelque temps aprés ma conversion, & que j'eus esté regeneré par le Baptesme, il embrassa aussi la foy Catholique & s'en retourna chez luy en Afrique, où il vous servoit dans une parfaite chasteté & continence avec toute sa famille qu'il avoit renduë Chrestienne. Vous l'avez, Seigneur, affranchy des liens du corps; & il est aujourd'huy vivant dans le sein d'Abraham vostre Patriarche.

Quoy que puisse estre ce sein d'Abraham, c'est là qu'est vivant Nebride mon cher amy, & que vous avez rendu vostre fils adoptif, mon Dieu, d'esclave affranchy qu'il estoit auparavant. Car en quel autre lieu pourroit estre une telle ame? Il vit donc en ce lieu bienheureux sur le sujet duquel il me fai-

ſoit autrefois tant de queſtions, à moy qui avois ſi peu de lumiere & de ſuffiſance pour le ſatisfaire. il n'approche plus ſon oreille de ma bouche : mais il approche la bouche de ſon ame de cette ſource eternelle qui eſt vous-meſme ; & là il deſaltere ſa ſoif en beuvant autant qu'il veut de cette divine ſageſſe, & joüiſſant d'une felicité qui ne finira jamais. Je ne croy pas toutefois qu'il s'enyvre de telle ſorte dans ce torrent de délices qu'il m'oublie ; puis que vous-meſme, Seigneur, qui eſtes cette ſource adorable dans laquelle il boit, ne m'oubliez pas.

Voilà donc l'eſtat dans lequel nous eſtions. Nous conſolions Vereconde, qui ſans rien diminuër de ſon amitié pour nous, ne pouvoit voir noſtre changement qu'avec beaucoup de triſteſſe, & nous l'exhortions de ſervir Dieu dans la condition du mariage où il eſtoit engagé. Et quant à Nebride, nous attendions qu'il nous ſuiviſt comme il pouvoit, en eſtant ſi peu éloigné, & ſur le point de le faire à tout moment. Lors qu'enfin ces jours ſe paſſerent ; ces jours qui nous paroiſſoient ſi longs & en ſi grand nombre, à cauſe de la paſſion que nous avions de joüir de cette heureuſe liberté dans laquelle nous aurions tout loiſir de chanter avec David du fond de noſtre ame : Mon cœur ne parle qu'à vous, mon Dieu : Je ne cherche qu'un regard favorable de vos yeux ; & je ne chercheray jamais autre choſe.



CHAPITRE IV.

Il se retire en la maison des champs de Verecende. Des livres qu'il fit alors. Des mouvemens de pieté qu'il ressentit en lisant les Pseaumes: & comme il fut guery par miracle d'un grand mal de dents.

ENFIN le jour arriva auquel je quittay entierement & par effet la profession d'enseigner la rhetorique, comme je l'avois déja quittée en esprit, & que vous dégageastes ma langue comme vous aviez déja dégagé mon cœur. Ainsi plein de joye, & vous benissant, mon Dieu, je m'en allay à Cassiaque avec ma mere & Alipe, & quelques autres de mes amis. On peut voir par les livres que j'y composay ensuite des conferences que j'eus avec ces plus intimes de mes amis, & par ceux que je fis dans les disputes que j'eus seul avec moy-mesme devant vous, à quoy j'employois la science qu'il vous avoit plû me donner, & que j'avois toute consacrée à vostre service, mais qui ressentoit encore quelque chose de la vanité de l'Ecole; ainsi qu'il arrive à ceux qui aprés avoir couru long-temps ne laissent pas de souffler encore, lors mesme qu'ils se reposent pour reprendre haleine. Et l'on peut voir par mes lettres ce que j'écrivis à Nebride qui estoit absent. Je n'ay pas assez de loisir pour rapporter en particulier toutes les insignes faveurs dont vous me comblastes alors; & d'ailleurs je me haste de passer à des choses plus importantes.

Mon souvenir me rappelle à vous, mon Dieu: & ce m'est une consolation incroyable de pouvoir reconnoistre en vostre presence avec quels perçans aiguillons vous penetrâtes mon cœur pour le domter, de quelle sorte vous abaissastes les montagne

& applaniſtes les collines de mes penſées vaines & orgueilleuſes : vous redreſſâtes mes voyes obliques & égarées: vous adouciſtes ce qu'il y avoit d'âpre & de rude en mon naturel ; & de quelle ſorte vous aſſujettiſtes Alipe cet autre moy-meſme ſous le joug de voſtre Fils unique noſtre Sauveur, dont il ne pouvoit ſouffrir auparavant que je meſlaſſe le nom dans mes écrits, parce qu'il aimoit mieux que mon ſtyle ſe ſentiſt de l'élevement des Cedres de la philoſophie & de l'éloquence, leſquels voſtre main depuis a briſez en moy, que de l'humilité & de la baſſeſſe des herbes de l'Evangile & de l'Egliſe qui ſont ſalutaires aux ames & mortelles aux ſerpens.

Quels cris pouſſois-je vers vous, mon Dieu, dans cette maiſon où je m'eſtois retiré à la campagne, lors que n'eſtant encore que novice en voſtre veritable & pur amour, & ſeulement catechumene, je liſois avec Alipe qui l'eſtoit auſſi, les Pſeaumes de ce Roy prophete, ces Cantiques animez d'une foy vive, & ces chanſons toutes ſaintes qui banniſſent des ames l'eſprit d'orgueil & de vanité ? Ma mere s'eſtoit jointe à nous en cette retraite, ayant dans un corps de femme une foy maſle & genereuſe, une tranquillité & une paix d'eſprit digne de ſon âge, une affection de mere, & une pieté vraiment chreſtienne.

Quels cris, dis-je, ne pouſſois-je point auſſi vers vous, mon Dieu, en liſant ces Pſeaumes ? Combien m'embraſoient-ils de voſtre amour ? Combien me ſentois-je brûler d'un ardent deſir de les chanter s'il m'euſt eſté poſſible par toute la terre, afin de confondre l'orgueil des hommes ? Mais ne ſe chantent-ils pas par toute la terre ; & y a-t-il un lieu dans l'univers qui ne ſe ſente de voſtre chaleur ?

De quel mouvement d'indignation & de colere n'eſtois-je point touché contre les Manichéens ? Et d'autre part quelle compaſſion n'avois-je point

d'eux, voyant qu'ils ignoroient les mysteres enfermez dans vos Ecritures saintes; qu'ils ne connoissoient point ces remedes de leurs playes; & qu'ils rejettoient avec une fureur de malades & de phrenetiques l'antidote qui estoit capable de les guerir? J'eusse desiré qu'ils eussent esté en quelque lieu auprés de moy sans que je sceusse ni qu'ils y fussent, ni qu'ils m'écoutassent, & qu'ils eussent vû mon visage & entendu mes paroles lors que je lisois le quatriéme Pseaume de David dans la retraite où j'étois, afin qu'ils fussent témoins des mouvemens qu'il excita dans mon ame. Et j'eusse desiré, je le repete, qu'aprés que j'en eus lû ce premier verset: O Dieu qui estes ma justice, vous m'avez exaucé lors que je vous ay invoqué, & vous m'avez fait respirer dans l'affliction: ayez pitié de moy, Seigneur, & écoutez ma priere, ils m'eussent entendu sans que je sceusse qu'ils m'entendissent, & sans avoir sujet de croire que je disse à cause d'eux ce que je dis ensuite de ces paroles; estant tres-veritable, que je n'eusse pas dit les mesmes choses, ni en la mesme maniere si j'eusse crû estre vû ou écouté d'eux. Et quand j'aurois dit les mesmes choses, ils ne les auroient pas receuës de la mesme sorte, que s'ils avoient vû que je parlois seul & à moy-mesme en vostre presence, selon que j'y estois poussé par les plus sinceres & les plus tendres affections de mon cœur.

J'estois en mesme temps glacé de crainte & enflâmé d'esperance, & tout transporté de joye dans la veuë de vostre misericorde & de vostre bonté paternelle: & tous ces mouvemens interieurs sortoient au dehors par mes pleurs & par mes soûpirs, lors que vostre saint Esprit en s'adressant à nous, nous dit ces paroles: Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurcy? Pourquoy aimez-vous la vanité & cherchez-vous le mensonge? Car j'avois aimé la vanité, j'avois cherché le men-

songe, & vous aviez déja, Seigneur, glorifié vostre saint en le ressuscitant des morts, & en le plaçant à vostre droite, d'où il nous devoit envoyer selon ses promesses le consolateur & l'esprit de verité : & il l'avoit déja envoyé ; mais je ne le sçavois pas.

Il l'avoit envoyé, parce que déja il avoit esté glorifié en ressuscitant des morts & en montant dans le ciel. Car auparavant cela le S. Esprit n'avoit pas encore esté donné, parce que JESUS-CHRIST n'avoit pas esté encore glorifié. Ainsi le Prophete crie : Jusques à quand aurez-vous le cœur endurcy? Pourquoy aimez-vous la vanité & cherchez-vous le mensonge? Sçachez que Dieu a glorifié son saint. Il crie : Jusques à quand? Il crie : Sçachez. Et moy sans que je le sceusse, j'ay aimé si long-temps la vanité, & j'ay cherché le mensonge. C'est pourquoy je ne pouvois sans tembler entendre que ces paroles s'adressent à ceux qui sont tels, que je me souvenois d'avoir esté si long-temps ; puis qu'il n'y avoit eu que vanité & que mensonge en ces fantômes que j'avois pris pour la verité. Et dans la douleur de mon souvenir, je dis plusieurs choses avec tant de force & de vehemence, que je souhaiterois qu'elles eussent esté entenduës par ceux qui aiment encore la vanité & qui cherchent le mensonge. Car peut-estre en auroient-ils esté fortement touchez, peut-estre auroient-ils vomy le poison qui les étouffe : & vous les auriez exaucez, Seigneur, lors qu'ils vous auroient adressé leurs cris, parce que celuy qui implore vostre misericorde pour nous, est mort pour nous d'une mort réelle & veritable.

Je lisois dans la suite de ce Pseaume ; Mettez-vous en colere, & ne pechez point. Et de quelle sorte, mon Dieu, estois-je touché par ces paroles, ayant appris déja par le mouvement de vôtre grace à me mettre en colere contre moy-mesme, à cause de mes fautes passées pour ne les commettre plus à

l'avenir ? Et ma colere estoit juste, puis que ce n'estoit point une autre nature de la region des tenebres qui pechoit en moy, comme le disent ces heretiques qui ne se mettent point en colere contre eux-mesmes, & qui amassent des tresors de colere pour le jour de vostre colere, lors que vous paroistrez assis sur le trône de vostre justice.

Déja les biens que j'aimois, n'estoient plus exterieurs ; & les yeux de mon corps ne les cherchoient plus dans ce soleil materiel & sensible. Car ceux qui veulent chercher hors d'eux-mesmes leurs contentemens & leurs délices, se dissipent & répandent dans la recherche des choses visibles & temporelles ; & leurs esprits affamez ne font autre chose que s'en representer les images & se repaistre de ces fantômes. Qu'ils seroient heureux s'ils pouvoient s'ennuyer de cette faim, & dire ensuite : Qui nous monstrera les biens veritables ? Et que nous leur répondissions, & qu'ils l'entendissent : La lumiere de vostre visage, Seigneur, est répanduë dessus nous. Car nous ne sommes pas la lumiere qui illumine tout homme venant au monde ; mais nous sommes illuminez par vous, afin qu'aprés avoir esté par nous-mesmes enfans de tenebres, nous devenions par vous enfans de lumiere.

O ! s'ils pouvoient voir cette lumiere interieure & eternelle dont je commençois de goûter la connoissance, & que j'avois un déplaisir sensible de ne leur pouvoir monstrer, quand mesme ils m'eussent dit : Qui nous monstrera les vrais biens ? Parce qu'il leur est impossible de les connoistre pendant qu'ils sont éloignez de vous, & qu'ils continuent de s'attacher de telle sorte aux choses visibles, qu'ils semblent avoir mis tout leur cœur & tout leur esprit dans leurs yeux. Car dans ce secret de mon ame où je m'estois mis en colere contre moy-mesme, où j'avois esté touché jusques dans le fond du cœur, &

où je vous avois offert un sacrifice; en détruisant d'une part mon ancienne corruption, & vous offrant de l'autre avec une sainte confiance en vostre misericorde, le commencement du renouvellement de mon ame, vous aviez commencé, Seigneur, à me faire goûter vos douceurs & vos délices, & à me combler de joye. Ainsi je poussois des cris au dehors en lisant ces saintes paroles dont je ressentois l'effet au dedans, & je ne desirois plus m'enrichir de l'abondance des biens terrestres, en devorant par un desir insatiable les choses sujettes au temps, & estant moy-mesme devoré par le temps, dautant que je trouvois dans vostre eternité tres-simple un autre froment, un autre vin, & une autre huile que ceux d'icy-bas.

Lors que je lisois le verset suivant, je jettois un grand soûpir du plus profond de mon cœur, & m'écriois : Je seray en paix; je seray en paix, lors que je seray en Dieu. Ce sera dans luy-mesme que je prendray mon sommeil & mon repos. O bienheureuses paroles ! A quoy j'adjoûtois : Qui sera capable de nous resister lors que cette autre parole sera accomplie: La mort a esté engloutie par la victoire? Vous estes, Seigneur, cet estre admirable qui ne change point : En vous seul je trouve le repos qui fait oublier toutes les peines, parce que nul autre n'est égal à vous, & qu'il seroit inutile d'acquerir tout ce qui n'est pas ce que vous estes. Voilà, Seigneur, le fondement de la solide esperance dans laquelle il vous a plû m'affermir.

Je lisois ainsi ce Pseaume avec ardeur, & j'eusse bien voulu pouvoir faire quelque chose pour toucher les oreilles sourdes de ces morts, dont j'avois esté l'un des pires lors que je m'élevois avec une opiniâtreté & un aveuglement étrange, contre vos saintes Ecritures si pleines de la douceur d'un miel celeste & si éclatantes de vostre lumiere : Et je se-

chois de douleur en penſant aux écrits contraires à ces divins livres, lors que je me ſouvenois de tout ce qui s'eſtoit paſſé en ces temps que j'avois ſi inutilement employez.

Mais je n'ay pas oublié & ne veux pas auſſi paſſer ſous ſilence la rigueur avec laquelle vous me châtiaſtes, & la promtitude admirable de voſtre aſſiſtance que je ſentis. Vous me tourmentiez alors par un mal de dents. Et quand il fut arrivé à un tel excés que je ne pouvois plus parler, il me vint en penſée d'avertir tous ceux de mes amis qui eſtoient preſens de vous prier pour moy, mon Dieu qui eſtes la ſource de toutes les graces. Ce que j'écrivis ſur des tablettes & leur donnay à lire. Nous ne fûmes pas plûtoſt à genoux pour commencer nos prieres que ma douleur s'évanoüit. Mais quelle douleur, mon Dieu, & comment s'évanouït-elle? J'en fus épouventé, je le confeſſe. Car je n'avois de ma vie rien éprouvé de ſemblable. Cet effet ſi miraculeux grava profondement dans mon cœur le pouvoir de voſtre divine volonté: & ma foy m'en donnant de la joye, je loüay voſtre ſaint nom. Mais cette foy ne me permettoit pas d'eſtre ſans inquietude dans le ſouvenir de mes pechez, qui ne m'avoient pas encore eſté remis par le ſaint Bapteſme.

CHAPITRE V.

Il renonce à la profeſſion d'enſeigner la Rhetorique. Saint Ambroiſe luy conſeille de lire Iſaïe.

LES vacations eſtant finies, je fis ſçavoir à ceux de Milan qu'ils euſſent à chercher un autre Profeſſeur en Rhethorique qui leur vendiſt des paroles, parce que j'avois reſolu de me conſacrer tout

entier à voſtre ſervice, & que meſme ſans cela une douleur de poitrine m'empeſchoit de pouvoir continuer davantage l'exercice de cette profeſſion. Je fis auſſi connoiſtre par mes lettres à voſtre ſaint Pontife Ambroiſe quelles avoient eſté mes erreurs paſſées; & dans quelles diſpoſitions je me trouvois, afin qu'il luy plûſt de me conſeiller ce que je devois principalement lire de vos Ecritures, pour me bien preparer à recevoir une auſſi grande grace qu'eſt celle du ſacré Bapteſme. Sur quoy il m'ordonna de lire le Prophete Iſaïe, ayant jugé comme je croy que cette lecture m'eſtoit fort propre, à cauſe que c'eſt celuy de tous les Prophetes qui parle le plus clairement des veritez de l'Evangile, & de la vocation des Payens. Mais ne pouvant rien comprendre à ce que j'en lûs d'abord, & m'imaginant que tout le reſte me ſeroit auſſi obſcur, je le quittay pour le reprendre, lors que je ſerois plus exercé dans le langage de voſtre Ecriture ſainte.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le Bapteſme à Paſques, ſix ou ſept mois aprés ſa converſion, avec Alipe & ſon fils Adeodat. Admirable eſprit de cet enfant.

LORS que le temps fut venu de m'enroller dans voſtre milice ſacrée, nous quittaſmes la campagne pour retourner à Milan, & Alipe voulut auſſi renaiſtre en vous avec moy. Il eſtoit déja remply d'une humilité qui le rendoit digne de participer à vos Sacremens; & il faiſoit ſouffrir à ſon corps de ſi rudes penitences pour le domter, que par une action d'auſterité inoüye, il eut le courage de marcher nuds pieds durant les glaces dans cette province de l'Italie. Nous menaſmes auſſi mon fils

nommé Adeodat, qui estoit un fruit de mon peché; mais auquel il vous avoit plû de donner des inclinations excellentes. Il avoit alors environ quinze ans; & son esprit estoit déja si fort avancé, qu'il surpassoit celuy de plusieurs graves & sçavans hommes.

Je publie en cela vos faveurs & vos bienfaits, & vous en rends graces, mon Dieu, vous qui estes le Createur de toutes choses, & qui pouvez si facilement reparer tous nos défauts. Car il n'y avoit rien de moy en cet enfant que mon peché. Que si je prenois le soin de le nourrir en vostre crainte, cela mesme venoit de vous; puis que c'estoit vous & nul autre qui me l'aviez inspiré. Je confesse donc vos bienfaits, Seigneur, & vous en rends graces. Je composay alors un livre en forme de dialogue, qui porte pour titre: Du Maistre, où luy & moy parlons ensemble: & vous sçavez que toutes les pensées qui y sont écrites sous le nom de celuy avec qui j'y parle sont entierement de luy, quoy qu'il n'eust alors que seize ans. Et j'ay vû plusieurs choses de cet enfant qui estoient encore plus admirables. La grandeur de son esprit m'étonnoit. Et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable de faire de tels chef-d'œuvres & de si grandes merveilles?

Vous l'enlevastes bien-tost du monde: ce qui fait que la joye que je ressens en me souvenant de luy, n'est traversée d'aucune crainte; parce que je n'ay rien à apprehender, ni pour les fautes de son enfance, ni pour les pechez qu'il a pû commettre en sa jeunesse, puis qu'ils luy ont tous esté remis par le Baptesme. Estant donc entré avec nous en vostre grace, nous le joignismes aussi avec nous dans nostre dessein pour l'élever en vostre sainte discipline. Et aussi-tost que nous eusmes esté tous trois baptisez, l'inquietude que nous donnoit le

souvenir de nostre vie passée s'évanoüit. Je ne pouvois en ces premiers jours me rassasier de la consolation nompareille que je recevois en considerant quelle est la profondeur de vos conseils en ce qui regarde le salut des hommes. Combien versay-je de pleurs par la violente émotion que je ressentois lors que j'entendois dans vostre Eglise chanter des hymnes & des cantiques à vostre loüange ? En mesme temps que ces sons si doux & si agreables frappoient mes oreilles, vostre verité se couloit par eux dans mon cœur : elle excitoit dans moy des mouvemens d'une devotion extraordinaire : elle me tiroit des larmes des yeux ; & me faisoit trouver du solagement & des délices mesme dans ces larmes.

CHAPITRE VII.

D'où vint à Milan la coustume de chanter à l'Eglise. Saint Ambroise trouve par revelation les corps de saint Gervais & de saint Prothais. Miracles faits par ces corps.

IL n'y avoit pas long-temps que cette coûtume qui console & qui éleve les esprits à Dieu estoit en usage dans l'Eglise de Milan, où les fidelles la pratiquoient avec grande affection, & joignoient leurs cœurs à leurs voix dans ces saints cantiques. Car un an seulement auparavant ou un peu plus, l'Imperatrice Justine mere du jeune Empereur Valentinien estant tombée dans l'heresie des Ariens, & persecutant vostre serviteur Ambroise, tout le peuple plein de zele resolut de mourir avec son Evesque, & passoit pour ce sujet les nuits ẽtieres dãs l'Eglise. Ma mere vostre servante estoit des pre-

mieres à veiller, & prenant beaucoup de part à cette affaire de Dieu, ne vivoit que d'oraisons. Et quant à nous, quoy que la chaleur de vostre esprit n'eust pas encore fondu les glaces de nostre cœur, nous ne laissions pas neanmoins d'estre fort touchez de voir la ville dans cet étonnement & dans ce trouble. Ce fut en cette rencontre que pour empescher que le peuple ne s'ennuyast d'un si long & si penible travail, on ordonna qu'on chanteroit des Hymnes & des Pseaumes selon l'usage de l'Eglise d'Orient. Depuis ce jour, cette coûtume continuë de s'observer, non seulement dans l'Eglise de Milan, mais dans plusieurs autres, & presque dans toutes les Eglises du monde, qui se sont portées à imiter une si sainte action.

En ce mesme temps vous revelastes en songe à ce saint Evesque, en quel lieu reposoient les corps des Martyrs Gervais & Prothais, que vous aviez gardez depuis tant d'années comme dans le tresor de vostre secret, & conservez sans se corrompre, afin de les découvrir au besoin pour arrester la fureur d'une femme, mais d'une femme qui estoit Imperatrice & mere de l'Empereur. Ces corps ayant donc ainsi esté trouvez & tirez du lieu où ils estoient, lors qu'on les portoit dans la grande Eglise avec l'honneur qui leur estoit deu, non seulement les possedez estoient délivrez, & les demons en sortant hors de leur corps confessoient la puissance de ces Saints ; mais un bourgeois de Milan tres-connu dans toute la ville, & qui estoit aveugle depuis fort long-temps, ayant demandé & appris quel estoit le sujet de cette joye qui causoit un si grand bruit parmy le peuple, il se leva, & pria celuy qui le conduisoit de le mener au lieu où étoient ces saintes Reliques. Y estant arrivé & ayant obtenu permission de toucher avec un linge le cercueil où estoient les corps de ces Saints dont la

mort vous est précieuse, il n'eut pas plûtost porté ce linge à ses yeux, qu'ils s'ouvrirent à l'heure-mesme. Ce grand miracle se répandit de tous côtez; fit retentir par tout vos loüanges, & bien qu'il n'eust pas assez de force pour guerir l'esprit de cette Princesse ennemie des Catholiques, & la ramener dans la veritable creance, il en eut assez neanmoins pour arrester la fureur avec laquelle elle les persecutoit.

Je vous rends graces, mon Dieu, d'avoir rappellé dans ma memoire le souvenir d'un évenement si important: que j'avois oublié de rapporter en son lieu. Cependant quoy que ces parfums répandissent alors une odeur si douce & si agreable, je ne courois point aprés vous: & c'est ce qui depuis me faisoit redoubler mes pleurs parmy les Hymnes & les Cantiques que l'Eglise chantoit à vostre loüange, ayant si long-temps soûpiré pour vous connoistre, & commençant enfin à respirer l'air de vostre esprit & de vostre grace autant qu'on le peut faire dans ce corps mortel, dans cette maison de bouë & de chaume.

CHAPITRE VIII.

Retournant en Afrique, il perd sa mere à Ostie. Il rapporte quelle avoit esté l'éducation de cette sainte femme.

COMME vous avez accoûtumé, Seigneur, de porter ceux qui sont dans les mesmes sentimens à vovloir demeurer ensemble, vous fistes qu'Evode, qui alors estoit encore jeune & de la mesme ville que moy, vint demeurer avec nous. Il estoit du nombre de ces officiers que l'on nomme Agens des affaires de l'Empereur; & ayant

esté converty & baptisé avant nous, il avoit renoncé à la cour & à tout le service qu'on rend aux hommes pour ne penser plus qu'à vous servir. Ainsi nous estions ensemble : nous avions tous resolu de mener ensemble une vie parfaite : nous n'estions en peine que de chercher un lieu qui fust propre à l'execution de nostre dessein : nous retournions ensemble en Afrique. Et lors que nous fusmes arrivez à Ostie où le Tibre entre dans la mer, ma mere mourut.

Je passe plusieurs choses, parce que je desire d'abreger. Recevez s'il vous plaist, mon Dieu, les confessions que je vous fais, & les actions de graces que je vous rends, non seulement par mes paroles, mais aussi dans mon silence, de tant de faveurs innombrables que j'ay receuës de vostre bonté. Mais je ne puis taire ce que mon esprit conçoit touchant vostre servante qui m'avoit conceu dans ses flancs, afin de me faire naistre en cette vie temporelle, & dans son cœur afin de me faire renaistre pour l'eternelle. Je ne la loüeray d'aucun bien dont elle-mesme ait esté la source, mais seulement des dons que vostre grace luy a départis; puis qu'elle ne s'estoit pas faite elle-mesme, & ne s'estoit pas élevée elle-mesme dans son enfance. C'estoit vous, mon Dieu, qui l'aviez formée, & lors que son pere & sa mere la mirent au monde, ils ne sçavoient pas quelle elle seroit : mais la doctrine de vostre CHRIST, & la conduite de vostre Fils unique, l'instruisirent en vostre crainte dans une maison fidelle, & qui estoit l'une des mieux reglées de vostre Eglise.

Quand elle parloit de la maniere dont elle avoit esté élevée, elle ne se loüoit pas tant du soin de sa mere, que de celuy d'une servante qui estoit si extremement âgée qu'elle avoit porté son pere entre ses bras, lors qu'il estoit encore enfant, ainsi que

des filles déja grandes ont accoustumé de porter ceux qui sont en ce petit âge, & qui vivoit dans une telle crainte de Dieu, que sa vertu aussi bien que sa vieillesse avoient porté le maistre & la maistresse de cette maison toute chrestienne à la respecter, & à luy donner la conduite de leurs filles. Elle s'en acquitoit avec un extrême soin. Et comme lors qu'il estoit necessaire elle les reprenoit avec force usant d'une sainte séverité, elle les instruisoit aussi avec beaucoup de discretion & de prudence. Car hors les heures où elles mangeoient tres-sobrement à la table de leur pere, quelque violente soif qu'elles eussent, elle ne leur permettoit pas seulement de boire de l'eau, les empeschant de prendre cette mauvaise coustume, & leur disant cette parole pleine de sagesse : Maintenant vous beuvez de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en vostre puissance : mais lors que vous serez mariées, & que vous serez maistresses des caves & des celliers, vous ne tiendrez compte de l'eau, & vous conserverez cette coustume de boire.

Par ces sages remontrances & par l'autorité qu'elle prenoit sur l'esprit de ces jeunes filles, elle arrestoit les desirs inconsiderez qui sont ordinaires en cet âge, & leur apprenoit à regler tellement leur soif selon les regles de la temperance, qu'elles s'estoient accoustumées peu à peu à n'avoir pas mesme le desir de faire ce qu'elles sçavoient ne pouvoir faire honnestement. Neanmoins, mon Dieu, ma mere vostre servante me contoit, que nonobstant tous les soins de cette bonne femme, il s'estoit glissé dans son cœur une inclination à boire du vin : & qu'ainsi lors que selon la coustume son pere & sa mere luy commandoient comme à une fille tres-sobre d'aller à la cave tirer du vin, ayant remply le pot avec lequel elle puisoit dans la cuve, elle en goustoit un peu du bout des lévres

lévres avant que de le verser dans la bouteille, n'en pouvant prendre davantage à cause qu'elle y sentoit de la repugnance. Car elle ne le faisoit pas par un amour qu'elle eust pour le vin, mais par je ne sçay quels excés & mouvemens gais & libres qui s'élevent des boüillons & de la chaleur de la jeunesse, & qui ont besoin d'estre reprimez dans l'esprit de ceux de cet âge par l'autorité des personnes qui les gouvernent.

Or comme en méprisant les petites fautes on tombe insensiblement dans de plus grandes, il arriva qu'ajoûtant chaque jour encore un peu à ce peu de vin qu'elle prenoit, elle se laissa emporter de telle sorte à cette mauvaise coustume, qu'elle en beuvoit presque des coupes toutes pleines avec avidité & avec plaisir. Où estoit alors cette vieille femme si vigilante? Qu'estoient devenuës toutes ces défenses si séveres? & quel pouvoir eussent-elles eu de guerir cette maladie cachée, si vostre grace qui est le remede de nos maux ne veilloit sur nous? Car lors que son pere & sa mere & tous ceux qui avoient soin de sa nourriture estoient absens, vous, mon Dieu, qui estes toûjours present, qui nous avons créez, qui nous appellez à vostre service, & qui par l'entremise mesme des méchans, faites du bien aux ames pour les sauver, & les retirez de leurs défauts par la conduite de vostre providence, & par la lumiere efficace de vostre esprit, que fistes-vous alors, Seigneur? de quel moyen usastes-vous pour remedier à cette imperfection de ma mere; & de quelle sorte l'en délivrastes-vous entierement? Vous vous servistes d'un reproche tres-picquant & tres-outrageux que luy fit une autre personne, ainsi que d'un fer salutaire pour retrancher tout d'un coup cette corruption qui s'estoit formée dans son ame. Une servante qui avoit accoûtumé de la suivre quand elle alloit à la

cave disputant un jour avec sa petite maistresse, ainsi qu'il arrive quelquefois, & estant toutes deux seules, elle luy reprocha ce defaut avec une insolence insupportable en l'appellant une beuveuse de vin pur. Ce qui fut comme un aiguillon qui la picqua de telle sorte, qu'elle reconnut aussi-tost cette difformité dans sa vie, la condamna, & s'en corrigea, tant il est vray qu'au lieu que nos amis nous entretiennent souvent dans le vice par leurs flateries, nos ennemis nous servent souvent à nous corriger de nos fautes par leurs reproches. Mais vostre justice ne les traite pas selon les biens que vous avez faits par eux : mais selon le mal qu'ils ont voulu faire. Car cette servante dans sa colere n'avoit nul dessein de corriger ma mere de ce defaut, mais seulement de la picquer. Ce qui fit qu'elle ne luy dit cette parole qu'en secret, soit que le temps & le lieu où leur dispute arriva en fussent la cause, où peut-estre la crainte qu'elle eut que si elle en parloit devant quelqu'un, son maistre & sa maistresse ne la chastiassent de ce qu'elle avoit découvert si tard cette faute de leur fille.

Mais vous, mon Dieu, qui conduisez avec une admirable sagesse tout ce qui se passe dans le ciel & dans la terre : qui reglez les dereglemens du monde, & donnez tel cours qu'il vous plaist au torrent impetueux de la malice des hommes pour la faire servir à vos desseins eternels, vous vous servistes de la passion de l'une, & de la maladie de son ame, pour guerir la passion & le mal de l'autre. Ce qui fait bien voir que lors que nous reprenons une personne d'une faute avec dessein de luy donner lieu de s'en corriger ; & qu'elle s'en corrige en effet par nos remontrances, c'est à vous seul que nous en devons attribuer toute la gloire, & non pas à la force de nos paroles.

CHAPITRE IX.

De la conduite admirable de ſainte Monique envers ſon mary, & dans tout le reſte de ſa vie.

MA mere ayant donc eſté nourrie dans une grande honneſteté & dans une grande retenuë, & plûtoſt ſoûmiſe par vous à ſes parens, que non pas par eux à vous, lors qu'elle fut en âge d'eſtre mariée, elle obeït comme à ſon maiſtre au mary qui luy fut donné, & travailla de tout ſon pouvoir pour vous l'acquerir, mon Dieu, en luy parlant de vous par la pureté de ſes mœurs, dont vous vous ſerviez pour la rendre belle à ſes yeux, & l'obliger de l'aimer avec reverence, & de joindre ſon admiration à ſon eſtime. Elle ſouffrit ſes infidelitez avec tant de douceur & de patience, qu'elle ne luy en fit jamais de reproches. Car elle attendoit l'effuſion de voſtre miſericorde ſur luy, & que venant à croire en vous, la grace du ſaint Bapteſme le rendiſt chaſte. Comme il eſtoit de tres-bon naturel & tout plein d'affection, il eſtoit auſſi extrêmement promt, & elle eſtoit accouſtumée à ne luy reſiſter jamais, ni par ſes actions, ni par la moindre de ſes paroles, lors qu'il eſtoit en colere. Mais quand il eſtoit revenu à luy, & qu'elle le jugeoit à propos; elle luy rendoit raiſon de ſa conduite, s'il eſtoit arrivé qu'il ſe fuſt emporté inconſiderément contre elle.

Lors que pluſieurs des principales Dames de noſtre ville, dont les maris eſtoient beaucoup plus doux que mon pere, portoient meſme ſur le viſage les marques des coups qu'elles en avoient receus, & que dans les entretiens qu'elles avoient quelquefois enſemble, elles attribuoient ce mauvais

traitement aux débauches de leurs maris; elle leur disoit: Attribuez-le plûtost à vostre langue: & leur representoit comme en riant avec beaucoup de sagesse, que dés le moment qu'elles avoient entendu lire leur contract de mariage, elles l'avoient dû considerer comme un titre qui les rendoit servantes de leurs maris, & qu'ainsi se souvenant de leur condition, elles ne devoient pas s'élever contre leurs maistres. Sur quoy ces Dames qui sçavoient combien mon pere estoit violent, ne pouvoient assez admirer que l'on n'eust jamais entendu dire ni que personne se fust apperceu; que Patrice eust frappé sa femme, ou qu'il y eust eu entre eux durant un seul jour le moindre mauvais ménage. Et lors qu'elles luy demandoient confidemment comme cela se pouvoit faire, elle leur rendoit raison de sa conduite selon que je viens de le rapporter. Et celles qui l'observoient en reconnoissoient l'utilité par experience, & la remercioient de son bon avis, au lieu que celles qui ne l'observoient pas estoient toûjours maltraitées & asservies.

Elle gagna ainsi de telle sorte par ses devoirs joints à sa patience & à sa douceur, l'esprit de sa belle mere, que les faux rapports de quelques servantes avoient au commencement aigry contre elle, qu'elle découvroit d'elle-mesme à son fils la malice de ces personnes qui troubloient ainsi leur union, & le prioit de les chastier. Et lors que mon pere suivant la volonté de sa mere, & pour maintenir l'ordre dans sa famille & y conserver la paix, eut chastié ces servantes aussi séverement qu'elle le pouvoit desirer, elle déclara que toutes celles qui pensant luy plaire luy diroient quelque mal de sa belle-fille, se devoient promettre d'elle de semblables recompenses. Ainsi n'y en ayant une seule qui osast plus y penser, elles vescurent toûjours depuis dans une parfaite amitié.

Mon Dieu qui m'estes si bon, vous aviez aussi fait cette grace particuliere à vostre servante dans le sein de laquelle vous m'avez creé, que lors que l'occasion s'en offroit elle travailloit avec tant de soin à mettre la paix entre les personnes qui se vouloient mal, qu'encore qu'elles luy dissent des deux costez l'une contre l'autre des choses outrageuses, & telles que la colere dans sa premiere chaleur a accoutumé de les produire, lors que l'aigreur de la haine se décharge contre une ennemie en presence d'une amie par des paroles offensantes & injurieuses, elle ne rapportoit neanmoins rien de l'une à l'autre que ce qui pouvoit servir à les reconcilier.

J'estimerois cecy peu de chose, si je n'éprouvois avec beaucoup de regret, que par je ne sçay quelle horrible contagion des pechez qui se répandent de toutes parts, il y a un nombre infiny de personnes qui ne rapportent pas seulement à ceux qui sont en colere les choses que ceux qu'ils haïssent, ont dites contre eux estant en colere, mais qui y ajoûtent mesme ce qu'ils n'ont point dit ; au lieu qu'au contraire un esprit qui a tant soit peu d'humanité, ne doit pas se contenter de ne point exciter ni accroistre les inimitiez des hommes en leur faisant de tels rapports, mais il doit mesme s'efforcer de les éteindre en parlant bien des uns aux autres. C'est ainsi que faisoit ma mere, parce que vous l'aviez instruite comme son maistre interieur & celeste dans le fond du cœur. Enfin la sage conduite dont elle usa envers son mary fut si puissante, qu'elle le gagna tout à vous sur la fin de sa vie. Et estant devenu chaste en devenant Chrestien, il ne luy donna point sujet aprés qu'il eut embrassé la foy, de pleurer en luy les mesmes desordres qu'elle avoit soufferts de luy avec tant de patience lors qu'il estoit encore infidelle.

Elle estoit aussi servante de vos serviteurs : & tous ceux d'entre eux qui la connoissoient vous loüoient, vous honoroient, & vous aimoient beaucoup en elle, parce que la sainteté de sa vie leur faisoit assez connoistre que vous estiez present dans son cœur. Car selon ce que saint Paul desire des plus saintes veuves, elle n'avoit eu qu'un mary : Elle n'avoit pas moins rendu d'assistance à son pere & à sa mere qu'elle en avoit receu d'eux : Elle avoit gouverné sa famille avec une tres-grande pieté : Elle avoit rendu par ses bonnes œuvres des témoignages d'une vertu exemplaire : Elle avoit élevé ses enfans avec grand soin, les enfantant de nouveau autant de fois qu'elle les voyoit s'éloigner de vous : Et enfin quelque temps avant sa mort, lors que nous autres qui sommes vos serviteurs, mon Dieu, puis que vous nous permettez bien de prendre ce nom, vivions tous ensemble, aprés avoir receu le Baptesme dans une union dont vostre divin amour estoit le lien, elle eut autant de soin de nous tous, que si nous eussions tous esté ses enfans, & elle eut autant de soûmission pour nous tous, que si chacun de nous eust esté son pere.

CHAPITRE X.

Discours que saint Augustin eut avec sa mere touchant l'eternelle felicité.

LE jour s'approchant que ma mere devoit passer à une meilleure vie ; & ce jour vous estant connu, Seigneur, encore que nous l'ignorassions, il arriva comme je croy, par la secrette conduite de vostre sagesse, que nous nous trouvasmes seuls elle & moy appuyez sur une fenestre qui regardoit dans le jardin de la maison où nous logions

à Oſtie, qui eſt le lieu où le Tybre entre dans la mer, & où en nous éloignant du bruit enſuite du travail d'un long chemin, nous nous préparions pour nous embarquer.

Eſtant donc ſeuls, nous nous entretenions avec une extrême conſolation; & en oubliant tout le paſſé pour ne penſer plus qu'aux biens avenir, nous agitions en voſtre preſence qui eſtes l'immuable verité, quelle ſera l'eternelle vie des bienheureux, cette vie que nul œil n'a jamais veuë, que nulle oreille n'a jamais entenduë, & que l'eſprit de l'homme n'a jamais compriſe: & les bouches de non cœurs s'ouvroient avec avidité vers les celeſtes eaux de voſtre ſainte fontaine, de cette fontaine de vie qui eſt en vous-meſme, afin qu'en eſtant arroſez autant que nous en eſtions capables, nous puſſions en quelque ſorte comprendre une choſe ſi élevée.

Et noſtre diſcours ſe terminant à cette conſideration: Que la plus grande volupté des ſens dans le plus grand éclat de beauté & de ſplendeur qui ſe puiſſe imaginer parmy les choſes corporelles, non ſeulement n'eſtoit pas digne d'entrer en parallele avec cette vie toute divine, mais ne meritoit pas ſeulement d'eſtre nommée, lors qu'il s'agit d'une choſe ſi éminente, nous nous élevâmes vers cette immuable felicité par les mouvemens d'une affection violente: nous traverſâmes l'une aprés l'autre toutes les choſes corporelles, & ce ciel meſme d'où le ſoleil, la lune, & les étoiles répandent leur lumiere ſur la terre: nous allâmes encore plus avant en vous conſiderant, en parlant de vous, & en admirant vos ouvrages: nous entrâmes dans nos ames, & paſſâmes outre pour arriver dans l'abondance inépuiſable de cette heureuſe region, où la verité eſt la viande incorruptible dont vous repaiſſez eternellement vos Saints & vos Elûs,

& où la vie eſt cette ſageſſe qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a eſté, & tout ce qui ſera jamais, cette ſageſſe qui n'eſt point creée, mais qui eſt telle qu'elle a toûjours eſté, & qu'elle ſera toujous, ou pour mieux dire, qui n'a point eſté, & qui ne ſera point, mais qui eſt ſimplement, parce qu'elle eſt eternelle, car ce n'eſt pas eſtre eternel que d'avoir eſté, & devoir eſtre.

En parlant ainſi de cette vie ſi heureuſe, & en la recherchant avec ardeur, nous nous élevaſmes juſqu'à la ſentir & à la gouſter en quelque ſorte par un promt élancement de noſtre cœur : puis ſoûpirant de n'en pouvoir encore joüir autant que nous euſſions voulu, il ne nous reſta autre choſe que d'y demeurer unis par cet eſprit, dont nous avons receu les premices ; noſtre propre foibleſſe nous faiſant bien-toſt retourner aux paroles exterieures, & au ſon de cette voix qui ſe forme dans cette bouche. Et qu'y a-t-il en cela de ſemblable à voſtre parole eternelle, mon Dieu, qui en demeurant immuable ne vieillit jamais, & renouvelle toutes choſes ?

Nous diſions donc : S'il ſe trouvoit une ame exemte des impreſſions que les ſentimens du corps luy donnent ; qui ne fuſt point remplie des images de ce qui eſt ſur la terre, ſous les eaux & dans l'air ; qui n'euſt aucune penſée des cieux ni d'elle-meſme, mais qui ſans ſonger à ſoy paſſaſt hors de ſoy, & pour qui tous les ſonges, toutes les images qui rempliſſent l'imagination, toutes les voix, tous les ſignes, & tout ce qui ne fait que paſſer s'évanoüiſt entierement : car ſi quelqu'un écoute ces choſes, elles luy diront toutes : Nous ne nous ſommes pas faites nous-meſmes, mais nous tenons l'eſtre de celuy qui ſubſiſte eternellement. Si donc toutes ces choſes ſe taiſent aprés nous avoir parlé de la ſorte, & nous avoir rendus attentifs à

écouter

écouter celuy de qui elles tiennent l'estre, & que luy seul nous parle, non plus par elles, mais par luy-mesme, en sorte que nous entendions sa parole, non par une langue mortelle, ni par la voix d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par l'enigme d'une parabole; mais que luy-mesme que nous aimions en elles, nous parle sans elles: Comme à present nostre ame s'éleve par le vol impetueux de sa pensée jusqu'à cette sagesse eternelle, qui possede un estre immuable au dessus de toutes choses: Si cette sublime contemplation continuë, & que toutes les autres veuës de l'esprit qui sont d'une nature entierement differente estant cessées, celle-là seule absorbe l'ame, & la comble d'une joye toute interieure & toute divine; & que la vie eternelle soit semblable à ce ravissement en Dieu que nous venons d'éprouver pour un moment, & aprés lequel nostre ame soûpire encore: ne seroit-ce pas là l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture: Entrez dans la joye de vostre Seigneur: Et quand sera-ce que nous recevrons un bonheur si incomprehensible? Sera-ce lors que nous ressusciterons, comme parle l'Apostre; mais que nous ne serons pas tous changez?

Nous nous entretenions dans ces pensées, quoy que non pas en ces mesmes termes. Et vous sçavez, mon Dieu, qu'ensuite de cette conference, comme tout ce qu'il y a de charmant & d'agreable dans le monde, ne nous sembloit digne que de mépris, elle me dit: Mon fils, je vous avoüe que pour ce qui est de moy, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de ms plaire, & je ne sçay plus ce que je fais, ni pourquoy j'y demeure davantage, puis que je n'ay plus rien à y esperer. Car la seule chose qui me faisoit un peu desirer de vivre, estoit de vous voir Chrestien & Catholique avant ma mort. Dieu a plus fait, puis qu'il ne m'a

pas ſeulement accordé une telle grace, mais auſſi celle de vous voir devenu entierement ſon ſerviteur par le mépris que vous faites pour l'amour de luy de tous les biens & de toutes les felicitez de ce monde. Que fais-je donc icy davantage?

CHAPITRE XI.

Mort de ſainte Monique, qui demande à ſes enfans des prieres pour elle aprés ſa mort.

JE ne me ſouviens pas bien de la réponſe que je luy fis: mais environ cinq jours aprés elle tomba malade d'une fiévre, durant laquelle il luy prit une foibleſſe qui luy fit perdre pour un peu de temps toute connoiſſance. Nous y couruſmes: mais elle revint auſſi-toſt; & nous voyant mon frere & moy debout auprés d'elle, elle nous demanda comme une perſonne qui venoit de loin: Où eſtois-je? Et puis nous voyant dans l'étonnement & dans la triſteſſe, elle ajoûta: Vous enterrerez icy voſtre mere; ſur quoy je ne répondis rien, & retins mes larmes: Mais mon frere ayant dit quelque choſe qui témoignoit qu'il euſt ſouhaité pour ſa conſolation particuliere qu'elle fuſt plûtoſt morte en ſon païs, que non pas dans un païs étranger, elle le regarda d'un regard ſévere, comme le reprenant des yeux de ce qu'il eſtoit dans ces penſées: Et puis s'adreſſant à moy, elle me dit: Voyez ce qu'il vient de me dire: & nous parlant enſuite à tous deux, elle ajoûta: Enterrez ce corps où vous voudrez ſans vous en mettre en aucune peine: La ſeule choſe que je vous demande, eſt de vous ſouvenir de moy à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous ſoyez.

Nous ayant ainsi fait entendre sa pensée selon qu'elle en estoit capable en cet estat, elle se tût; & sa maladie se redoublant, elle souffroit beaucoup de douleur. Alors considerant en moy-mesme, ô Dieu invisible, ces faveurs que vous répandez comme des semences dans le cœur de ceux qui vous sont fidelles, & qui produisent ensuite de si admirables fruits, j'estois remply de consolation, & vous rendois graces en me souvenant de la passion si violente que ma mere avoit auparavant pour sa sepulture, laquelle elle avoit choisie & préparée auprés de celle de son mary, à cause qu'ayant vécu ensemble dans une extrême union, elle desiroit (comme l'esprit humain est peu capable des choses divines) d'ajoûter à ce bonheur, que les hommes pussent dire un jour qu'aprés avoir traversé la mer, & estre retourné d'un si grand voyage, elle avoit eu ce bien que d'estre réünie encore aprés la mort avec son mary dans le mesme tombeau, & que le corps, ou plûtost la terre de l'un & de l'autre, fust couverte d'une mesme terre.

Et parceque je ne sçavois pas depuis quel temps ce vuide de son cœur, pour parler ainsi, avoit esté remply de la plenitude de vostre grace; je me réjoüissois avec une secrette admiration de ce qu'elle me l'avoit découvert en cette sorte: Quoy que d'ailleurs il avoit assez paru, qu'elle n'avoit plus aucun desir de mourir en son païs, lors qu'estant avec moy à cette fenestre elle me dit: Que fais-je plus icy davantage? J'appris aussi quelque temps aprés qu'en ce mesme lieu d'Ostie dans un autre discours qu'elle eut avec quelques-uns de mes amis, auquel je ne me trouvay pas present, elle leur parla avec la mesme ouverture de cœur qu'une mere parle à ses enfans, du mépris de cette vie, & du bonheur de la mort. Surquoy estant

étonnez de voir dans une femme une si grande vertu, qui estoit, mon Dieu, l'effet de vostre misericorde sur elle, & luy ayant demandé si elle n'apprehendoit point d'estre enterrée en un lieu si éloigné de son pays: On n'est jamais loin de Dieu, répondit-elle, en quelque lieu du monde que l'on puisse estre: & je n'ay pas sujet d'apprehender qu'au jour du jugement il soit en peine de trouver mon corps pour le ressusciter avec tous les autres. Ainsi cette ame si religieuse & si sainte fut separée de son corps le neuviéme jour de sa maladie, en la cinquante-sixiéme année de son âge, & en la trente-troisiéme du mien.

CHAPITRE XII.

De l'affliction qu'il ressentit de la mort de sa mere, quoy qu'il fist tous ses efforts pour la moderer.

LORS qu'elle fut morte, je luy fermay les yeux, & en mesme temps je me sentis frappé d'une douleur qui me perça jusques dans le fond du cœur, laquelle se voulant répandre au dehors par des ruisseaux de larmes, je commandois avec une violence extrême à mes yeux de les faire rentrer au dedans; & je ne souffrois pas peu de peines dans ce grand combat de moy-mesme contre moy-mesme. Aussi-tost qu'elle eut rendu le dernier soûpir, mon fils Adeodat jetta un grand cry, & commença à pleurer; mais sur ce que nous l'en reprîmes tous, il se tût.

Il se passa quelque chose de semblable dans mon cœur, où ce qu'il y avoit de foible, & qui tenoit de l'enfance se laissant aller aux pleurs, estoit reprimé par la force de la raison, & se taisoit. Car nous ne croyïons pas qu'il fust juste d'accompagner

ses funerailles de larmes, de plaintes, & de soûpirs, parce que l'on s'en sert d'ordinaire pour déplorer le malheur des morts, & comme leur entier ancantissement : au lieu que la mort de ma mere n'avoit rien de malheureux, & qu'elle estoit encore vivante dans la principale partie d'elle-mesme. C'est dequoy nous estions assurez, & par la pureté de ses mœurs, & par la sincerité de sa foy, & par des raisons tres-constantes & indubitables.

Qu'est-ce donc qui m'affligeoit de telle sorte jusques dans le fond de l'ame, sinon la playe toute nouvelle qui venoit de m'arracher en un moment, & avec tant de douleur le bonheur si doux & si agreable que j'avois de vivre avec elle ? J'avouë que je recevois une tres-grande consolation de ce que mesme dans sa derniere maladie elle se loüoit si fort de mes soins & de mes devoirs, & témoignoit de les avoir si agreables, qu'elle me nommoit son bon fils, & disoit avec des sentimens de tendresse toute extraordinaire qu'elle n'avoit jamais entendu sortir de ma bouche la moindre parole qui luy pust déplaire. Mais, mon Dieu, qui nous avez tous créez, quelle comparaison y avoit-il entre les respects que je luy rendois, & les extrêmes soins qu'elle avoit de moy ? Et ainsi parce qu'en la perdant, je perdois une si grande consolation, mon ame demeuroit blessée, & je sentois comme déchirer cette vie composée de la sienne & de la mienne, qui auparavant n'en faisoient qu'une.

Aprés donc qu'on eut arresté les pleurs de mon fils, Evode prit un Pseautier, & se mit à chanter ce Pseaume : Je chanteray, Seigneur, vos misericordes & vos jugemens : A quoy nous répondismes tous. La mort de ma mere ayant esté sceuë dans la ville, plusieurs Chrestiens & quantité de femmes de pieté nous vinrent trouver ; & ceux qui avoient accoûtumé de s'occuper par charité aux

enterremens des morts prenant soin des funerailles, je me retiray en un lieu où je pouvois estre avec bienseance en la compagnie de ceux qui estimoient ne me devoir pas laisser seul en cet estat.

Je leur tins à tous un discours conforme au sujet qui nous avoit assemblez, & j'adoucissois par vostre verité, comme par un baûme & un remede divin, la douleur violente que vous me voyïez souffrir. Eux cependant m'écoutoient avec grande attention ; & ne sçachant pas la peine que je cachois dans le fond du cœur, ils s'imaginoient que j'estois entierement insensible. Mais m'approchant de vostre oreille, mon Dieu, où nul d'eux ne pouvoit m'entendre, je me reprochois la foiblesse de mon ressentiment, & me faisois violence pour essayer d'arrester le cours de mon extrême affliction, qui se rallentissoit un peu, & recommençoit ensuite avec la mesme impetuosité qu'auparavant, non pas toutefois jusques à me faire répandre des larmes, ni à me faire changer de visage ; mais j'éprouvois quelle estoit la peine de renfermer ainsi toute ma tristesse dans mon cœur. Et parce que j'avois un sensible déplaisir de ce que les accidens humains, qui par l'ordre de la nature & par l'estat de nostre condition mortelle doivent arriver necessairement, faisoient une si forte impression sur mon esprit, je ressentois de la douleur de voir que je me laissois emporter à la douleur : & ainsi j'estois consumé par une double tristesse.

Le corps estant porté à l'Eglise, j'allay & revins sans répandre une seule larme : car je ne pleuray point durant les prieres qu'on fit, lors que le corps estant mis auprés de la fosse ; on offrit pour elle selon la coûtume avant que de l'enterrer, le sacrifice de nostre redemption. Je ne pleuray point, dis-je, durant ces prieres : mais durant toute la journée j'estois accablé d'affliction dans le fonds de l'a-

me, & ayant l'esprit plein de trouble, je vous supplios avec instance de vouloir guerir ma douleur: & vous ne le faisiez pas, afin comme je le croy de me faire connoistre par cette épreuve, quel est le pouvoir de la coustume sur les esprits mesmes qui ne se repaissent plus des vanitez de ce monde.

Je m'avisay d'aller au bain pour adoucir la violence de mon déplaisir, ayant oüy dire que ce nom luy a esté donné par les Grecs, à cause qu'il chasse les inquietudes de l'esprit: Mais ô mon Dieu, qui estes le pere des orphelins, je confesse en presence de vostre misericorde qu'y estant allé, je n'en sortis pas moins affligé que j'estois en y entrant; & que la sueur de mon corps n'emporta pas avec soy l'amertume de mon cœur.

M'estant endormy, je trouvay à mon réveil que ma douleur estoit fort diminuée: & comme j'estois seul dans mon lit, je me souvins de ces vers de vostre serviteur Ambroise, que je venois d'éprouver si veritables:

Grand Dieu dont le pouvoir par un art sans pareil
Regle des feux du ciel l'inconstante carriere:
Qui fais briller le jour d'une vive lumiere,
Et répans sur la nuit les charmes du sommeil;
Afin qu'un doux repos se glissant dans nos veines
Délasse le corps foible aprés ses longs travaux,
Que de l'ame abbatuë il enchante les maux,
Et luy fasse oublier ses plus cuisantes peines.

Mais je rentrois peu à peu dans mes premiers sentimens sur le sujet de vostre servante, mon Dieu, & me representant sa maniere de vie si religieuse envers vous, & qui par une sainte douceur estoit si obligeante envers moy; & me voyant privé tout d'un coup d'une telle consolation, je me resolus

de pleurer en voſtre preſence à cauſe d'elle, & pour elle ; à cauſe de moy, & pour moy : Je donnay cours à mes larmes que j'avois juſques alors retenuës, & leur permis de ſe répandre tout à leur aiſe, afin de ſoulager mon cœur. Ainſi je trouvay du repos, parce que cela ſe paſſoit en voſtre preſence, & non pas devant un homme ſuperbe, qui peut-eſtre auroit mal jugé de mes pleurs.

Seigneur, je vous confeſſe toutes ces choſes : Je vous les confeſſe par écrit. Les liſe qui voudra, & les interprete comme il voudra. Que ſi quelqu'un trouve que j'ay eu tort de pleurer un peu ma mere que mes yeux conſideroient comme morte, elle qui m'avoit pleuré durant tant d'années pour me faire vivre devant vos yeux, qu'il ne ſe mocque pas de moy ; mais s'il a beaucoup de charité, qu'il pleure plûtoſt pour mes pechez en voſtre preſence, mon Dieu, qui eſtes le pere de tous les freres de JESUS-CHRIST.

CHAPITRE XIII.

Il prie pour ſa mere morte.

MAINTENANT que mon cœur eſt guery de cette playe, où l'on euſt pû croire que la chair & le ſang avoient trop de part, je répands, Seigneur, en voſtre preſence des larmes bien differentes de celles que je répandois alors : & ces larmes procedent de l'apprehenſion où je me trouve, quand je conſidere les grands perils auſquels ſont expoſées toutes les ames qui meurent dans cet eſtat miſerable des enfans d'Adam. Car encore que ma mere euſt receu une nouvelle alliance en JESUS-CHRIST, & qu'avant qu'eſtre ſeparée de ſon corps, elle ait veſcu de telle ſorte que

l'on doive loüer vostre nom en considerant la pureté de sa foy & de ses mœurs : Je n'oserois dire neanmoins que depuis que vous l'eustes regenerée par le baptesme, il ne soit sorty de sa bouche aucune parole qui fust contraire à vos saints commandemens. Et cependant vostre Fils, qui est la verité mesme, dit; que si quelqu'un appelle son frere fol, il sera coupable du feu eternel. Et malheur aux hommes, quelque loüable que soit leur vie, si vous les voulez juger dans la severité de vostre justice. Mais parce que vous n'examinez pas nos pechez avec rigueur, nous esperons avec confiance de trouver quelque lieu de pardon dans vostre bonté. Et pour ce qui est de nos merites, quiconque en a de veritables, que fait-il autre chose lors qu'il vous les offre, que vous rendre ce qu'il a receu de vous? Helas! si les hommes consideroient bien qu'ils sont hommes, avec quelle profonde humilité goûteroient-ils la verité de cette parole : Que celuy qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur.

Laissant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mere, pour lesquelles je vous rends graces avec joye, ô Dieu de mon cœur, qui estes mon unique loüange, & ma veritable vie, je vous supplie d'accorder le pardon que je vous demande de ses pechez, en faveur de ce puissant remede de toutes nos playes qui a esté attaché à une Croix, & qui estant assis à vostre droite, intercede sans cesse pour nous. Je sçay qu'elle a usé de misericorde, & qu'elle a pardonné de tout son cœur les fautes qu'on a commises contre elle : C'est pourquoy je vous supplie, mon Dieu, de luy pardonner celles qu'elle a commises contre vous. Et si durant tant d'années qu'elle a vécu depuis son baptesme elle est tombée dans quelques pechez; pardonnez-les luy, Seigneur, pardonnez-les luy je vous prie, & ne traitez pas avec elle en juge sévere. Que vostre cle-

mence l'emporte ſur voſtre juſtice, puis que vos paroles ſont veritables, & que vous avez promis de faire miſericorde à ceux qui auront uſé de miſericorde. Je ſçay qu'ils ne l'auroient pû faire ſi vous ne leur aviez donné le pouvoir, vous, qui ſelon la parole de voſtre Ecriture, avez pitié de celuy dont il vous plaiſt d'avoir pitié, & faites grace à celuy à qui il vous plaiſt de faire grace.

Je croy, mon Dieu, que vous luy aurez déja accordé la faveur que je vous demande: mais neanmoins daignez recevoir le ſacrifice volontaire que je vous offre pour elle. Car le jour de ſa mort eſtant proche, elle ne penſa point à faire enſevelir ſon corps ſomptueuſement, ni à la faire embaûmer avec grand ſoin: Elle ne deſira point auſſi d'avoir un tombeau particulier, ni ne ſe ſoucia pas meſme d'eſtre enterrée en ſon païs: Elle ne nous recommanda rien de toutes ces choſes; mais ſeulement qu'on ſe ſouvinſt d'elle à voſtre Autel, où elle avoit aſſiſté avec une devotion ſi particuliere durant tous les jours de ſa vie, & d'où elle ſçavoit que l'on diſtribuë aux fidelles la victime ſainte; dont le ſang a effacé cette ſedule, où noſtre condamnation eſtoit écrite, & a triomphé de noſtre ennemy, qui tenoit un compte ſi exact de nos pechez pour nous les reprocher devant vous; mais qui n'a pû rien trouver à redire en cet Agneau ſans tache, qui a eſté l'auteur de noſtre victoire. Qui luy pourra rendre le ſang ſi pur & ſi innocent qu'il a répandu pour nous? Qui luy rendra le prix dont il nous a rachetez, afin de nous tirer des mains de noſtre ennemy? C'eſt, mon Dieu, à ce Sacrement de noſtre redemption que voſtre ſervante avoit attaché ſon ame avec le lien d'une foy ſincere.

Que perſonne ne l'arrache donc de voſtre ſainte protection. Que ni le lion ni le dragon ne ſe mette point entre vous & elle, ſoit par force ou

par artifice : car elle ne répondra pas qu'elle est innocente, de peur qu'un accusateur si artificieux ne la convainque de mensonge, mais elle répondra que ses dettes luy ont esté remises par celuy à qui personne ne sçauroit rendre ce qu'il a payé pour nous sans le devoir. Qu'elle jouïsse donc d'une heureuse paix avec son mary, avec lequel & aprés lequel elle n'en a jamais eu d'autre, & à qui elle s'est soûmise, afin de le gagner à vous, & rendre ainsi feconde par sa patience la grace que vous aviez mise en elle.

Inspirez, Seigneur mon Dieu, à vos serviteurs qui sont mes freres, & à vos enfans qui sont mes maistres, & que je veux servir de mon cœur, de ma voix & de ma plume : inspirez, dis-je, à tous ceux qui liront cecy, de se souvenir à vostre autel de Monique vostre servante, & de Patrice son mary, par lesquels vous m'avez fait naistre en ce monde en la maniere que vous seul sçavez, & que je ne sçay pas moy-mesme : qu'ils se souviennent avec une affection charitable de ces deux personnes, que j'ay eu pour pere & pour mere dans cette vie qui passe si-tost ; que j'ay eu pour freres à l'égard de vous qui estes nostre pere ; & de l'Eglise Catholique qui est nostre mere ; & qui seront mes concitoyens en l'eternelle Jerusalem, en cette ville bienheureuse, dont l'amour fait soûpirer vostre peuple durant son pelerinage depuis le temps qu'il en est party jusqu'à ce qu'il y retourne. Et ainsi ma mere pourra recevoir plus abondamment par les prieres de plusieurs, par celles que je vous adresse, & par les confessions que je vous fais, le dernier témoignage d'affection qu'elle à desiré de moy.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

LIVRE DIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

N'avoir de joye ni d'esperance qu'en Dieu.

QUE je vous connoisse, ô mon Dieu, que je vous connoisse ainsi que je suis connu de vous. Entrez dans mon ame, unique force de mon ame, & rendez-la si pure par vostre souveraine pureté qu'elle soit toute remplie & toute possedée de vous, & qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. C'est là le but de mes esperances : c'est là le mouvement qui anime mes paroles : c'est là le sujet de toutes mes joyes, de toutes mes veritables & mes legitimes joyes. Car pour toutes les autres choses de la vie, les unes meritent d'autant moins d'estre pleurées, qu'on les pleure davantage, & les autres sont d'autant plus déplorables qu'on les pleure moins. Mais puis que j'apprens de vostre

parole sainte que vous aimez la verité, & que celuy qui marche selon ses regles, se presente librement à la lumiere, je viens reconnoistre la verité, non seulement devant vous par une confession secrette que je vous fais dans mon cœur où vous lisez mes pensées; mais encore devant les hommes par une confession publique que je fais dans cet écrit en presence de ceux qui le liront.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que se confesser à Dieu.

ET comment, Seigneur, vous pourrois-je cacher quelque chose quand je ne voudrois pas vous la confesser, puis que vos yeux percent jusques dans le fond de l'abysme des consciences, & y voyent tout à nud & à découvert? Certes je ne me cacherois qu'à moy-mesme, & non pas à vous. Mais encore que ma confession vous soit superfluë, elle vous est agreable: & parce que je vous témoigne par les gemissemens de mon cœur combien je me déplais à moy-mesme, vous reluisez dans mon ame, vous faites qu'elle vous trouve aimable, qu'elle vous aime, qu'elle vous desire; afin que je rougisse de moy-mesme, que je renonce à moy-mesme, & que je me donne tout à vous; & qu'ainsi que rien ne peut vous plaire dans moy que ce qui m'est venu de vous & non pas de moy, rien ne me plaise aussi dans moy-mesme que ce qui ne sera pas de moy, mais de vous.

Ainsi, Seigneur, en quelque estat que je sois, je suis parfaitement connu de vostre divine majesté, & c'est avec fruit neanmoins que je me confesse à elle. Ce que je ne fais pas par des paroles sensibles que ma langue forme au dehors, ni par la voix qui sort

de ma bouche, mais par ces paroles ſecrettes & ſpirituelles que l'ame forme au dedans de ſoy, & par ces cris qui ſortent du fond du cœur, dont vos oreilles divines entendent parfaitement le langage. Car lors que je fais le mal, c'eſt me confeſſer à vous que de me déplaire en moy-meſme; & lors que je fais le bien, c'eſt me confeſſer à vous que de n'attribuer pas ce bien à moy-meſme. Auſſi, mon Dieu, nous apprenons des oracles de vos Ecritures que vous répandez vos benedictions ſur le juſte; mais que ceſt aprés que vous avez répandu voſtre grace en luy pour le rendre juſte de pecheur qu'il eſtoit auparavant.

Lors donc, Seigneur, que je me preſente devant vos yeux pour vous confeſſer mes miſeres & vos miſericordes, je le fais en ſilence, & je ne le fais pas en ſilence. Je le fais en ſilence, parce que ma langue demeure muette, & je ne le fais pas en ſilence, parce que mon cœur vous parle, & que mon affection eſt éloquente. Car je ne dis rien de bon aux hommes que vous n'ayez oüy auparavant dans le ſecret de mon cœur où je parle à vous, & vous n'entendez rien de moy dans le ſecret de mon cœur, que vous-meſme ne m'ayez dit auparavant par voſtre ſaint Eſprit qui m'inſtruit & qui me parle.

CHAPITRE III.

Du deſſein qui le portoit à découvrir dans cette derniere partie de ſes Confeſſions, non plus ce qu'il avoit eſté avant ſa converſion & ſon bapteſme; mais ce que la grace de Dieu l'avoit fait eſtre depuis.

MAIS puis-je tirer quelque avantage de faire entendre mes confeſſions aux hommes, comme ſi c'eſtoit les hommes qui puſſent guerir toutes

mes langueurs ? Ne voyons-nous pas qu'ils sont d'ordinaire aussi curieux de sçavoir la vie d'autruy, que negligens de corriger la leur propre ? Pourquoy donc desirent-ils tant d'apprendre de moy quel je suis, eux qui se mettent si peu en peine d'apprendre de vous quels ils sont ? Et d'où sçavent-ils que je leur dis la verité lors qu'ils m'entendent ainsi parler de moy-mesme, puis qu'il n'y a point d'homme au monde qui connoisse ce qui se passe dans l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en luy ? Mais ils vous entendent lors que vous leur parlerez d'eux-mesmes, ils ne pourront pas pretendre que vous n'estes pas veritable dans vos paroles. Car qu'est-ce que vous écouter lors que vous nous parlez de nous-mesmes, sinon connoistre veritablement quels nous sommes ? Or qui est l'homme qui connoissant clairement la verité d'une chose osera la desavoüer comme un mensonge, si ce n'est que luy-mesme veüille mentir contre sa propre connoissance ?

Mais parce que la charité fait tout croire à ceux qu'elle unit si étroitement ensemble qu'ils ne sont plus qu'un cœur & qu'une ame, je me confesse à vous de telle sorte, ô mon Dieu, que les hommes me puissent entendre. Et quoy qu'il me soit impossible de leur faire connoistre avec certitude que mes confessons sont veritables, il me suffit qu'elles soient creuës par ceux que la charité rend persuadez de la verité de mes discours. Cependant, Seigneur, vous qui estes le medecin interieur de mon ame, faites-moy connoistre, je vous prie, quelle peut estre l'utilité de ces Confessions que je m'en vas faire en ces derniers livres. Car pour ce qui regarde celles que j'ay faites auparavāt des crimes que vous m'avez remis, & que vous avez couverts par vostre bonté, afin de me rendre heureux en me faisant participer à vostre esprit, & en changeant mon ame

par la foy & par le baptesme, le fruit qu'on en peut tirer est, qu'elles servent à toucher le cœur de ceux qui les lisent & les entendent, à les empescher de tomber dans le sommeil & l'assoupissement du desespoir, qui leur persuaderoit qu'ils ne peuvent sortir de leurs habitudes corrompuës, & à les réveiller en les faisant entrer dans l'amour de vostre misericorde, & ressentir la douceur de vostre grace qui donne de la force aux plus foibles en leur faisant reconnoistre leur foiblesse. Les justes mesmes apprennent avec plaisir les pechez passez des personnes qui ne les commettent plus, non que les pechez leur puissent plaire; mais parce qu'ils se réjoüissent de voir que ceux qui avoient esté autrefois pecheurs cessent de l'estre.

Quel fruit donc, Seigneur mon Dieu, puis-je recueillir de ce qu'outre la confession que ma conscience vous fait tous les jours, s'appuyant davantage sur vostre misericorde que sur sa propre innocence, je veux encore confesser aux hommes par cet écrit, non ce que j'estois autrefois, mais ce que je suis aujourd'huy? Car quant à l'histoire de ma premiere vie que j'ay rapportée dans les livres precedens, je ne puis ignorer le fruit que les autres & moyen peuvent tirer, & je l'ay remarqué cy-dessus. Mais plusieurs tant de ceux qui me connoissent, que de ceux qui ne me connoissent pas, & ont seulement oüy parler de moy, ou aux autres ou à moyméme, desirent de sçavoir quel je suis au tẽps où j'écris ces Confessions. Et parce que leurs oreilles ne peuvent sans que je leur parle entendre la voix de mon cœur, où je suis tel qu'il vous a plû de me rẽdre par vostre grace, ils veulent sçavoir par ma propre bouche ce que je suis dans le fond de l'ame, où leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs esprits ne sont capables de penetrer. Et sans estre asseurez si ce que je diray est veritable, ils sont disposez à le croire, parce que

que la charité qui les rend bons, leur persuade que je ne ments pas, lors que je leur parle de moy-mesme; & c'est elle qui estant en eux ajoûte foy à ce que je dis.

CHAPITRE XI.

Suite des avantages de cette sorte de Confession, par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvoit estre en luy de bon & de mauvais.

MAIS pourquoy desirent-ils ce recit de moy? Est-ce qu'ils veulent se réjouïr avec moy, lors qu'ils apprendront combien je m'approche de vous par le don de vostre grace, & prier pour moy lors qu'ils sçauront combien je me trouve retardé dans ce chemin par le poids de ma misere? Je veux bien découvrir l'estat de mon ame à ceux qui sont dans ces sentimens. Car ce ne m'est pas peu d'avantage, mon Dieu, que plusieurs vous rendent graces du bien qu'il vous a plû de me faire, & que plusieurs vous offrent leurs prieres; afin qu'il vous plaise de m'en faire encore. Que la charité fraternelle aime donc en moy ce qu'elle y doit aimer selon vostre ordre & selon vos regles, & qu'elle plaigne en moy ce qu'elle y doit plaindre selon vostre mesme ordre & vos mesmes regles. Mais que ce soit l'esprit d'un frere qui agisse de la sorte à mon égard, & non pas l'esprit d'un étranger, ni celuy des enfans du siecle dont la bouche est remplie de mensonge, & dont les mains sont soüillées de crimes. Que ce soit, dis-je, l'esprit d'un frere, qui approuvant le bien que je fais s'en réjouït pour l'amour de moy, & improuvant le mal que je fais, s'en afflige pour l'amour de moy, parce qu'en l'un & en l'autre, soit qu'il approuve ou qu'il improuve mes actions, il m'aime toûjours.

C'est à ceux-là que je veux bien me faire connoistre, afin qu'ils se réjoüissent de mes biens & qu'ils gemissent de mes maux. Mes biens sont vos ouvrages & vos dons, soit dans la nature, soit dans la grace : mes maux sont mes propres pechez, & les effets de vos jugemens sur moy. Qu'ils se consolent dans la veuë des uns ; qu'ils soûpirent dans la veuë des autres ; & que leurs cœurs estant comme de sacrez & de vivans encensoirs fassent monter jusques à vostre trône les celestes parfums des cantiques de leurs actions de graces, & des gemissemens de leur charité.

Et vous, Seigneur, recevez s'il vous plaist agreablement cette odeur sainte de vostre saint temple. Ayez compassion de moy selon la grandeur de vostre misericorde, & pour la gloire de vostre nom. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé en moy, & consumez & détruisez ce qu'il y a encore d'imparfait en moy. Ainsi le fruit que je tire en me confessant de cette sorte & en marquant, non quel j'ay esté, mais quel je suis, est que je ressens une secrette joye mélée de crainte, & une secrette douleur mélée d'esperance, en parlant de moy devant vous, & devant tous ceux des enfans des hommes qui croyent en vous, qui prennnent part à ma joye, qui sont sujets comme moy à la necessité de la mort, qui sont citoyens du ciel & étrangers dans la terre comme je le suis, qui me precedent, qui m'accompagnent, & qui me suivent dans le voyage de cette vie.

Ils sont tous mes freres & vos serviteurs : mais vous avez voulu qu'ils fussent vos enfans & mes maistres ; & vous m'avez obligé de leur rendre toute sorte de service si je veux vivre avec vous de vostre esprit & de vous mesme. Et vostre Fils qui est vostre Verbe ne s'est pas contenté de me servir de maistre par ses paroles, il a voulu encore me servir de guide par son exemple. C'est ce que je tâche d'imiter

dans ma charge par mes discours & mes actions. C'est ce que je fais sous l'ombre favorable de vos ailes, quoy qu'avec un extrême peril, mais qui me seroit encore plus redoutable si je ne me consolois en ce qu'estant couvert de vos ailes ; mon ame vous demeure assujettie, & ma foiblesse vous est connuë.

Il est vray que je ne suis encore qu'un enfant ; mais j'ay un pere qui vit toûjours : J'ay un tuteur qui est capable de me proteger & de me défendre. Car celuy dont j'ay receu la vie, est le mesme dont je reçois toute sorte de protection. Et qui est celuy-là, mon Dieu, sinon vous qui estes seul tout mon bien, qui estes seul tout-puissant, & qui estiez avec moy lors mesme que je n'estois pas encore avec vous ? Je découvriray donc l'estat present de mon ame à ceux que vous me commandez de servir, sans que je veüille neanmoins me juger moy-mesme, & me voyant dans cette disposition, ils me croiront.

CHAPITRE V.

Que l'homme ne se connoist pas entierement soy-mesme.

IL n'y a que vous, Seigneur, qui me connoissiez parfaitement. Car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sçache ce qui se passe dans luy ; & que ce secret soit impenetrable à tout le reste des hommes, il y a neanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit mesme ne connoist pas. Mais vous, Seigneur, penetrez dans les replis les plus cachez de son ame, parce que vous le connoissez comme l'ouvrier connoist son ouvrage. Et bien que me considerant en vostre presence j'entre dans le mépris de moy-mesme, & me regarde comme

n'estant que terre & que cendre, je sçay neanmoins quelque chose de vous que je ne sçay pas de moy-mesme. Car encore que je ne puisse maintenant vous voir face à face, mais seulement comme dans un miroir & sous des voiles, & que pendant que je suis éloigné de vous, vous ne me soyez pas si present que je le suis à moy-mesme; neanmoins je ne laisse pas de sçavoir que rien n'est capable de vous nuire : mais je ne sçay pas à quelles tentations je suis, ou ne suis pas capable de resister.

Toute mon esperance consiste en ce qu'estant fidelle en vos promesses, vous ne souffrez pas que nous soyons tentez au delà de ce que nos forces peuvent porter, mais vous nous en faites sortir par vostre grace en nous donnant par elle moyen de de les soûtenir. Je confesseray donc ce que je connois & ce que j'ignore de moy-mesme, puis que je ne connois ce que j'en connois que par la lumiere que vous m'en donnez; & j'ignoreray toûjours ce que j'en ignore jusqu'à ce que les tenebres qui sont dans mon ame soient changées en un midy sans nuages par l'éclat de vostre gloire.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'estoit point en doute qu'il n'aimast Dieu, & qu'on apprend à le connoistre en considerant toutes les choses creées.

SEIGNEUR je vous aime: & ce n'est point avec doute, mais avec certitude que je sçay que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par vostre parole; & aussi-tost je vous ay aimé. Le ciel & la terre & tout ce qu'ils contiennent, me disent aussi de toutes parts, que je suis obligé de vous aimer; & ils ne cessent point de le dire à tous les hommes;

afin qu'ils ſoient inexcuſables, s'ils y manquent. Mais il faut que vous faſſiez beaucoup davantage pour avoir pitié de celuy dont il vous plaiſt d'avoir pitié, & pour faire miſericorde à celuy auquel il vous plaiſt de faire miſericorde. Car autrement le ciel & la terre parlent en vain & publient inutilement vos loüanges, puis qu'ils ne parlent qu'à des ſourds.

Or qu'eſt-ce que j'aime lors que je vous aime? Ce n'eſt ni tout ce que ces lieux enferment de beau, ni tout ce que les temps nous preſentent d'agreable. Ce n'eſt ni cet éclat de la lumiere qui donne tant de plaiſir à nos yeux, ni la douce harmonie de la muſique, ni l'odeur des fleurs & des parfums; ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptez de la chair.

Ce n'eſt rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu, & j'aime neanmoins une lumiere, une harmonie, une odeur, une viande délicieuſe, & une volupté quand j'aime mon Dieu. Mais cette lumiere, cette harmonie, cette odeur, cette viande, & cette volupté ne ſe trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cete partie de moy-meſme qui eſt toute interieure & toute inviſible, où mon ame voit briller au deſſus d'elle une lumiere que le lieu ne renferme point, où elle entend une harmonie que le temps ne meſure point, où elle ſent une odeur que le vent ne diſſipe point, où elle goûte une viande qui en nourriſſant ne diminuë point; & enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable dont la joüiſſance ne dégouſte point.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Et qu'eſt-ce que cela? Je l'ay demandé à la terre, & elle m'a répondu: Ce n'eſt pas moy: & tout ce qu'elle contient m'a fait auſſi la meſme réponſe. Je l'ay demandé à la mer, aux abyſmes, aux poiſſons, & à tous les animaux qui ſe promenent dans l'eau,

& ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas vostre Dieu : Cherchez-le au dessus de nous. Je l'ay demandé à l'air que nous respirons, & il m'a répondu aussi bien que tous ses oiseaux : Anaximene s'est trompé : Car nous ne sommes pas Dieu. Je l'ay demandé au ciel, au soleil, à la lune & aux étoiles ; & ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens, & leur ay dit : Puis que vous n'estes pas mon Dieu, apprenez-moy au moins, je vous prie, quelque chose de luy ; & ils s'écrierent tous d'une voix : C'est luy qui nous a créez.

Le mouvement de mon cœur dans cette recherche, a esté la voix par laquelle je leur ay fait cette demande : & leur beauté a esté comme la langue muete par laquelle ils m'ont fait cette réponse. Je suis revenu enfin en moy-mesme, & me suis dit : Qui es-tu ? Et j'ay répondu à moy-mesme : Je suis homme : car je suis composé de corps & d'ame, dont l'un est exterieur & visible, & l'autre interieure & invisible. Auquel des deux devois-je plûtost m'adresser pour chercher mon Dieu que j'avois déja cherché par tous les estres corporels depuis la terre jusqu'au ciel, & aussi loin que j'avois pû envoyer les rayons de mes yeux, ainsi que des messagers pour en apprendre des nouvelles ?

Mais l'ame cette partie interieure estoit sans doute la plus propre pour s'en informer. Car tous ces messagers exterieurs s'adressoient à elle, qui estoit comme dans son tribunal & dans son siege, pour juger de toutes ces réponses que le ciel, la terre & tout ce qu'ils contiennent m'avoient faites, en me disant : Nous ne sommes pas vostre Dieu, & c'est luy qui nous a faits. L'homme interieur connoist ces choses par l'homme exterieur : & c'est ainsi que moy qui suis cet homme interieur, & un esprit élevé au

dessus du corps, les ay connuës par les sens de ce corps qui m'environne.

J'ay interrogé ensuite tout l'univers sur le sujet de mon Dieu; & il m'a répondu: Je ne le suis pas, & c'est luy qui m'a creé. Mais cette mesme machine du monde ne paroist-elle pas à tous ceux qui ont des yeux? D'où vient donc qu'elle ne tient pas à tous le mesme langage? Car il est sans doute que les animaux grands & petits la peuvent voir; mais ils ne sçauroient l'interroger dautant qu'ils n'ont point de raison en eux qui soit établie par dessus leurs sens, & à qui ils puissent rapporter ce qu'ils apperçoivent; au lieu que les hommes sont capables de faire ces questions, afin de comprendre les invisibles beautez de Dieu par les choses visibles qu'il a creées. Mais comme ils s'attachent à ces creatures, l'amour qu'ils ont pour elles les soûmet à elles, & fait que leur estant ainsi soûmis, ils ne peuvent plus en juger.

Or elles ne répondent en la maniere que je viens de dire sur les demandes qui leur sont faites, qu'à ceux qui sont en estat de juger de leurs réponses. Car quoy qu'elles ne changent point de langage, parce que leur langage n'est autre chose que leur nature, & qu'elles ne paroissent point d'une maniere differente à celuy qui ne fait que les voir, & à celuy qui en les voyant les interroge; neanmoins en leur paroissant à tous deux d'une mesme sorte, elles sont muettes pour l'un & elles parlent à l'autre; ou pour mieux dire, elles leur parlent à tous, mais elles ne sont entenduës que de ceux qui consultent la verité au dedans d'eux-mesmes, sur ce qu'ils apprennent d'elles au dehors par l'entremise de leurs sens: car la verité me dit: Le ciel, ni la terre, ni aucun de tous les corps qui sont dans le monde n'est ton Dieu, & leur nature le fait voir à tous ceux qui la considerent, puis qu'il n'y a point de corps qui ne soit

moindre en l'une de ses parties qu'en son tout. C'est pourquoy, ô mon ame (car c'est à toy que je parle) tu ne peux douter que tu ne sois beaucoup plus excellente que le corps, puis que c'est toy qui le soûtiens & qui l'animes : ce que nul corps ne peut faire à légard d'un corps. Or ton Dieu est la vie mesme de ta vie.

CHAPITRE VII.

Dieu ne peut estre connu par les sens.

QU'EST-CE donc que j'aime quand j'aime mon Dieu ? Et qui est celuy qui est si fort élevé au dessus de la plus haute partie de mon ame ? Je veux par elle m'élever jusques à luy ; je veux passer au delà de cette puissance par laquelle je suis uny à mon corps, & qui aime toutes ses parties. Car je ne sçaurois connoistre mon Dieu par elle, puis que si elle estoit capable de cette haute connoissance, les chevaux & les mulets qui sont sans raison, pourroient connoistre Dieu comme moy, ayant comme moy cette puissance qui donne aussi la vie à leurs corps.

Il y a aussi une autre puissance par laquelle je communique non seulement la vie, mais le sentiment à ce corps que Dieu m'a donné, & par laquelle je commande à mon œil, non pas d'entendre mais de voir ; & à mon oreille non pas de voir, mais d'entendre ; & ainsi à chacun de mes autres sens en particulier, ce qui est propre à sa fonction & à son office : car dans cette diversité d'action que produit chacun d'eux, cest mon esprit seul qui agit par eux. Je ne m'arresteray point non plus à cette puissance que les chevaux & les mulets ont comme moy, puis qu'ils ont l'usage des sens du corps.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De la force & de l'étenduë de la memoire.

JE passeray donc au delà de ces puissances naturelles qui sont en moy pour m'élever comme par degrez vers celuy qui m'a creé, & je viendray à ces larges campagnes, & à ces vastes palais de ma memoire où sont renfermez les tresors de ce nombre infiny d'images qui y sont entrées par les portes de mes sens. C'est là que nous conservons aussi toutes nos pensées en y ajoûtant ou diminuant, ou changeant quelque chose de ce que nous avons connu par les sens, & generalement tout ce qui y a esté mis comme en dépost & en reserve, & que l'oubly n'a point encore effacé & ensevely.

C'est là où je demande que l'on me tire de ce tresor ce que je desire; & soudain quelques-unes de ces especes en sortent & se presentent à moy: d'autres se font chercher plus long-temps & different davantage à venir; comme si on les tiroit avec peine du fond de quelques replis cachez: d'autres sortent en foule; & bien que ce ne soit pas elles que je cherche ni que je demande, elles se produisent elles-mesmes & semblent dire: N'est-ce point nous que vous cherchez? Mais je les repousse comme de la main de mon esprit & les éloigne de ma memoire, jusques à ce que la chose que je desire se découvre & sorte du lieu où elle estoit cachée pour se presenter à moy. Il y en a d'autres qui sans interrompre leur suite viennent avec facilité dans le mesme ordre que je les demande; & les premieres faisant place aux autres se retirent pour revenir toutes les fois que je le voudray: ce qui arrive lors que je recite par cœur quelque chose.

Dans ce mesme tresor de ma memoire, je conserve distinctement & sans aucune confusion toutes les especes qui selon leurs divers genres y sont entrées, chacune par la porte qui leur est propre, comme la lumiere, toutes les couleurs & toutes les figures des corps par les yeux; tous les sons par les oreilles; toutes les odeurs par le nez; toutes les saveurs par la bouche; & par l'attouchement répandu dans tout le corps, tout ce qui est dur ou mol, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou leger, soit qu'il entre dans nous, ou bien que nous le touchions. Ce grand magazin de la memoire reçoit toutes ces especes pour nous les representer quand nous en avons besoin: chacune d'elles y entre par la porte qui luy est particuliere & elle les conserve dans ses divers plis & replis, qui sont si secrets & si cachez que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ce ne sont pas neanmoins les choses mesmes qui y entrent, mais seulement leurs images qui sont toûjours prestes à se representer à nostre esprit quand il veut s'en souvenir.

Qui seroit celuy qui pourroit dire de quelle sorte toutes ces images & toutes ces especes ont esté formées, encore que l'on remarque assez par quel sens elles ont esté apportées & données en garde à la memoire? Car lors que je suis dans l'obscurité & dans le silence, je retire si je veux des couleurs de ma memoire, & distingue le noir d'avec le blanc, & ainsi toutes les autres couleurs qu'il me plaist, sans que les sons se jettent à la traverse, ni me viennent troubler lors que je considere ce que j'ay appris par la veüe: & neanmoins ces sons sont aussi dans ma memoire, & comme cachez dans d'autres replis, que si je veux qu'ils se presentent à moy, ils le font aussi-tost. Et d'autre part, encore que je ne remüe pas la langue, & que je ne fasse aucune action de la gorge, je chante autant qu'il me plaist,

ſans que ces images des couleurs qui ſont auſſi dans ma memoire, viennent non plus ſe jetter à la traverſe, ni m'interrompre lors que j'en tire cet autre treſor qui y eſtoit entré par les oreilles. Et je me ſouviens en la meſme ſorte quand il me plaiſt de toutes les autres choſes qui m'ont eſté apportées par les autres ſens & placées dans ma memoire: car ſans que je faſſe aucun uſage de l'odeur, je diſcerne la ſenteur des lis d'avec celle des violettes, & ſans que je goûte ni que je touche rien, je préfere par mon ſouvenir le miel au vin cuit; & ce qui eſt poly à ce qui eſt rude. Tout cecy ſe paſſe en moy-meſme dans ce grand palais de ma memoire.

C'eſt-là que le ciel, la terre, la mer, & tout ce que j'ay pû y remarquer s'offrent à moy auſſi-toſt que je veux, hormis les choſes que j'ay oubliées. C'eſt là que je me rencontre moy-meſme, & que je me repreſente le temps, le lieu, les autres circonſtances de ce que j'ay fait, & les diſpoſitions dans leſquelles j'eſtois lors que je faiſois ces actions: c'eſt là que je conſerve les images des choſes que j'ay connuës par experience, & que j'ay cruës ſans les avoir éprouvées par le rapport qu'elles avoient avec celles que j'ay éprouvées, & qu'en conferant toutes ces experiences paſſées les unes avec les autres, je forme des jugemens de ce qui peut arriver & de l'eſperance qu'on en doit avoir: & comme ſi toutes ces choſes m'eſtoient preſentes, je dis en moy-meſme dans ce vaſte eſpace de mon eſprit remply de tant d'images diverſes: Je feray cecy ou cela; il en arrivera cecy ou cela: ô ſi cecy ou cela pouvoit arriver! Dieu ne permette pas s'il luy plaiſt que cecy ou cela arrive. Et lors que je parle de la ſorte, les images de toutes les choſes dont je parle, s'offrent à moy dans ce riche treſor de ma memoire, & je n'en pourrois du tout rien dire ſi elles n'eſtoient preſentes.

Que cette puiſſance de ma memoire eſt grande,

mon Dieu! Qu'elle est grande ! ses plis & replis s'étendent à l'infiny : & qui est capable de les penetrer jusques au fond ? Neanmoins c'est une faculté de mon ame & qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connoistre ce que je suis ; & ainsi il paroist que nostre esprit n'a pas assez d'étenduë pour se comprendre soy-mesme ; & cependant où peut estre cette partie de luy-mesme qu'il ne comprend pas ? N'est-elle pas en luy & non hors de luy ? Pourquoy donc ne sçauroit-il la comprendre ?

J'avouë que tout cecy me remplit d'admiration & d'étonnement. Les hommes admirent la hauteur des montagnes, l'agitation des flots de la mer, la vaste étenduë de l'ocean, le cours des fleuves, & le mouvement des astres : & ils ne pensent point à eux-mesmes, & n'admirent pas ce qui est si admirable, que lors que j'ay parlé de toutes ces choses, je ne les voyois pas de mes yeux, & que neanmoins je n'en aurois pas parlé si je ne voyois audedans de moy dans ma memoire, & dans une aussi grande étenduë que si je les voyois au dehors & réellement, les montagnes, les flots, les fleuves & les astres que j'ay veus, & l'ocean que je ne connois que par le rapport d'autruy. Et cependant lors que je les ay veus, je ne les ay point comme enlevez avec les yeux pour les faire entrer dans moy : & ils n'y sont point en effet, mais seulement leurs especes & leurs images ; & je sçay par lequel de mes sens toutes ces impressions se sont faites dans mon esprit.

CHAPITRE IX.

De la memoire que nous avons des sciences.

MAIS cette vaste étenduë de ma memoire ne conserve pas seulement les especes de toutes les choses dont je viens de parler : mais elle contient

aussi tout ce que j'ay appris des sciences, & que je n'ay point encore oublié; & elle le garde comme dans des lieux secrets & particuliers bien differens des lieux ordinaires où les corps sont renfermez : & elle ne conserve pas seulement les images de ces connoissances, mais les connoissances mesmes. Car tout ce que je sçay de ces sciences, comme ce que c'est que la Grammaire, ce que c'est que la Logique, & combien il y a d'especes de questions, est de telle sorte dans ma memoire, qu'elle n'a pas laissé ces choses au dehors pour n'en recevoir que les images, & qu'elles ne se sont pas évanouïes aprés s'estre fait entendre ainsi que la voix, qui aprés avoir frappé nos oreilles, laisse comme une trace & une marque de soy, par laquelle lors mesme qu'elle ne resonne plus, on s'en ressouvient comme si elle resonnoit encore : ou comme l'odeur qui en passant & en se dissipant en l'air, fait une telle impression dans l'odorat, qu'il en porte dans la memoire une image que nous y retrouvons toutes les fois que nous en rappellons le souvenir : ou comme la viande qui encore qu'elle n'ait plus de saveur lors qu'elle est dans nostre estomac, semble en conserver encore dans nostre memoire : ou comme ce que nous touchons, qui bien qu'ensuite éloigné de nous, ne laisse pas de se representer à nostre memoire. Car toutes ces choses n'entrent pas dans elle, mais elle en reçoit seulement les images avec une incroyable promtitude, & les place comme dans des cellules avec un ordre admirable, d'où par une maniere qui n'est pas moins merveilleuse, nous les retirons en nous en ressouvenant.



CHAPITRE X.

Que les ſciences ſont dans la memoire ſans y eſtre entrées par les ſens.

LORS que j'entens dire que l'on peut faire ſur chaque choſe trois ſortes de queſtions ; ſçavoir ſi elle eſt; ce qu'elle eſt ; & quelle elle eſt, je retiens bien dans ma memoire les images des ſons qui ont formé ces paroles ; & je ſçay qu'aprés avoir paſſé dans l'air avec bruit, ils ſe ſont évanouïs. Mais je n'ay connu par aucun de mes ſens les choſes que ces ſons ſignifient, ni ne les ay jamais vû ailleurs que dans mon eſprit ; & ce ne ſont point leurs images, mais elles-meſmes que j'ay receuës & enfermées dans ma memoire afin de les y conſerver. Qu'elles diſent ſi elles le peuvent, de quelle ſorte elles y ſont venuës : car bien que je faſſe une reveuë de toutes les portes de mon corps, je n'en ſçaurois trouver une ſeule par où elles ſoient entrées.

Mes yeux me diſent : Si elles ſont colorées, nous vous en avõs fait le rapport. Mes oreilles me diſent: Si elles ont rendu quelque ſon, c'eſt nous qui vous les avons fait connoiſtre. Mon nez me dit : Si elles ont eu de l'odeur, je leur ay ſervy de paſſage. Mon palais me dit : Si elles n'ont point de ſaveur, ne m'en demandez point de nouvelles. Et mes mains me diſent : ſi elles ne ſont point corporelles, nous ne les avons pas touchées; & ainſi nous n'avons eu garde de vous en donner avis. D'où donc, & par où ſont-elles entrées dans ma memoire ? Certes je ne ſçay. Car lors que je les ay appriſes, je ne m'en ſuis pas rapporté à l'eſprit d'un autre, mais je les ay remarquées dans le mien propre, & j'ay connu qu'elles eſtoient vrayes, & je les luy ay données

comme en dépoſt pour me les garder, & me les rendre toutes les fois que je les voudrois. Elles eſtoient donc en moy auparavant meſme que de les avoir appriſes, mais ce n'eſtoit peut-eſtre pas dans ma memoire qu'elles eſtoient. Comment donc, & pourquoy les ay-je reconnuës lors que l'on me les a dites, & ay-je répondu : Cela eſt ainſi : ce que vous dites eſt veritable; ſinon parce qu'elles eſtoient déja dans ma memoire, mais ſi reculées & ſi à l'écart, ainſi que dans des antres profonds, que ſi quelqu'un ne m'euſt fait aviſer de les en tirer, je n'y aurois poſſible jamais penſé ?

CHAPITRE XI.

Que les ſciences s'acquierent en raſſemblant les notions qui eſtoient comme diſperſées dans noſtre eſprit.

AINSI, apprendre les ſciences dont nous n'avons pas receu les images par les ſens, mais que nous conſiderons dans noſtre eſprit ſans aucunes images comme elles ſont en elles-meſmes, n'eſt autre choſe que raſſembler par noſtre penſée les choſes qui eſtoient éparſes deçà & delà ſans aucun ordre dans noſtre memoire, & faire en ſorte en les bien conſiderant, qu'au lieu qu'elles y eſtoient cachées & comme égarées & negligées, elles ſoient toûjours preſtes de ſe preſenter à nous ſans peine, lors que nous voudrons tant ſoit peu y appliquer noſtre eſprit.

Et combien ma memoire conſerve-t-elle de choſes ſẽblables qui ſont déja toutes trouvées & preſtes de s'offrir à moy à chaque moment, ce que l'on appelle avoir appris quelque ſcience ? Que je demeure durant un temps conſiderable ſans les repaſſer par mon eſprit, elles s'écoulent & s'enfoncent de

nouveau de telle ſorte dans les replis les plus profonds & les plus cachez de ma memoire, qu'il faut que je les en tire encore par une nouvelle meditation, comme ſi je ne les en avois jamais tirées, & qu'étant éparſes çà & là; je les raſſemble dans ce meſme lieu, puis qu'elles n'ont point d'autre demeure, afin de les pouvoir connoiſtre. D'où vient que dans la langue latine le mot qui ſignifie penſer, ne veut dire autre choſe dans ſon origine que raſſembler, quoy qu'eſtant devenu propre aux actions de l'eſprit, il ne ſerve plus à marquer toute ſorte de raſſemblement pour parler ainſi : mais celuy-là ſeulement qui ſe fait par la penſée.

CHAPITRE XII.

De la memoire que nous avons des Mathematiques.

LA memoire contient auſſi les raiſons & les regles innombrables des nombres & des dimenſions que l'arithmetique & la geometrie nous enſeignent, dont elle n'en a receu aucune par l'operation des ſens corporels, puis qu'elles n'ont ni couleur, ni ſon, ni odeur, ni ſaveur, ni rien qui puiſſe eſtre touché. J'ay bien entendu le ſon des paroles qui les ſignifient lors que l'on en a parlé : mais ce ſon & ces connoiſſances ſont deux choſes toutes differentes. Car ces paroles ont un autre ſon lors qu'elles ſont grecques que lors qu'elles ſont latines; au lieu que ces regles & ces raiſons de Mathematique ne ſont ni grecques ni latines, ni d'aucune langue.

J'ay vû des lignes tirées par d'excellens maiſtres qui eſtoient ſi délicates, que les filets des toiles des araignées ne le ſont pas davantage : mais ces autres lignes que je forme dans mon eſprit ſont toutes

differentes de celles-cy, & ne sont nullement des images de celles qui sont sensibles à nos yeux. Et celuy-là les connoist & les comprend, qui sans avoir nulle pensée d'aucun corps les connoist interieurement en se les representant dans son esprit. J'ay aussi apperceu par tous mes sens corporels le nombre des choses que nous comptons: Mais ces autres nombres dont nous nous servons pour compter, sont bien d'une autre nature, & ne sont pas les images des nombres sensibles, mais beaucoup plus excellens qu'eux. Que si celuy qui ne les comprend pas se mocque de moy, comme si ce que j'en dis n'estoit que des resveries, j'auray pitié de son ignorance qui le porte à se mocquer de ce qu'il ne connoist pas.

CHAPITRE XIII.

De quelle sorte la memoire retient les choses, & comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit.

J'AY toutes ces choses dans ma memoire, & je n'ay pas oublié la maniere dont je les ay apprises, non plus que tant de mauvais raisonnemens que j'ay entendu faire au contraire, lesquels encore qu'ils soient faux, il ne laisse pas neanmoins d'estre veritable que je m'en souviens; & il me souvient aussi que j'ay sceu discerner dans ces disputes la verité d'avec le mensonge.

Je m'apperçois bien aussi qu'il y a difference entre ce discernement du vray d'avec le faux, comme je le puis faire maintenant, & le souvenir de l'avoir fait fort souvent, en repassant souvent ces choses par mon esprit. Ainsi je me souviens de les avoir souvent comprises. Et si je les comprens à cette heure, je mettray encore cette intelligence

comme en garde & comme en dépost dans ma memoire, afin de me pouvoir souvenir cy-aprés de l'avoir euë maintenant. Je me souviens donc de m'estre souvenu, tout de mesme que si je me ressouviens dans quelque temps des choses dont j'ay pû maintenant me souvenir, ce sera par le moyen & par la puissance de ma memoire que je m'en ressouviendray.

Ma memoire conserve aussi les diverses passions de mon esprit, non pas en la mesme maniere qu'elles sont en luy lors qu'il les ressent, mais en une autre maniere fort differente & conforme au pouvoir qu'elle a de conserver les images & les especes des choses. Car je me souviens sans estre gay, d'avoir esté dans la joye; sans estre triste d'avoir esté dans la tristesse; sans estre touché de crainte, d'avoir esté dans la crainte; & sans rien desirer, d'avoir eu des desirs tres-violens. Et au contraire il arrive quelquefois que je me souviens avec joye d'avoir esté triste; & avec tristesse d'avoir esté dans la joye.

CHAPITRE XIV.

De quelle sorte l'esprit se souvient avec joye des choses tristes.

Il n'y a pas neanmoins tant de raison de s'étonner que l'ame se souvienne avec joye des peines que le corps a souffertes avec douleur, puis que l'ame & le corps sont deux choses differentes. Mais il y a sujet d'admirer que la memoire estant une mesme chose que l'esprit, l'esprit soit gay lors qu'il se souvient de sa tristesse passée, & que la memoire ne soit pas triste, encore qu'elle conserve le souvenir de cette tristesse. Or il paroist que la memoire est une mesme chose que l'esprit, puis que lors que

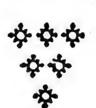
nous commandons à quelqu'un d'apprendre quelque chose par cœur, nous luy disons : Faites en sorte de mettre cela dans vostre esprit : & quand nous oublions quelque chose, nous disons : Je ne l'avois pas dans l'esprit : Cela s'est effacé de mon esprit ; donnant ainsi à nostre memoire le nom d'esprit.

Cecy estant de la sorte, d'où vient donc que lors que je me souviens avec joye de ma tristesse passée, la joye est dans mon esprit, & la tristesse dans ma memoire : & que l'esprit se réjouïssant de la joye qui est en luy, la memoire ne s'attriste pas de la tristesse qui est en elle ? Est-ce que la memoire n'est pas une partie & l'une des puissances de l'esprit ? Mais qui oseroit soûtenir une telle erreur ? Il faut donc dire que la memoire est comme l'estomac de l'esprit ; & que la joye & la tristesse ressemblent à des viandes douces ou ameres, qui lors qu'elles passent dans la memoire, y sont comme les viandes dans l'estomac, où elles peuvent bien demeurer, mais sans avoir aucune saveur. J'avouë qu'il seroit ridicule d'établir une entiere ressemblance entre ces deux choses ; mais elles ne sont pas toutefois entierement dissemblables.

Or quand je dis qu'il y a quatre passions de l'ame, le desir, la joye, la crainte, & la tristesse, c'est de ma memoire que je tire cette connoissance : & lors que je discours sur ce sujet, soit en les divisant selon leurs diverses especes, ou en les definissant selon leur genre & leurs differences, c'est de ce mesme tresor que je tire tout ce que j'en dis, sans toutefois que lors que je discours de ces passions par le souvenir que m'en fournit ma memoire, je sois troublé par le trouble qu'elles apportent dans l'ame. Et il est sans doute que je n'aurois pû par mon souvenir les tirer ainsi

de ma memoire, si elles n'y eussent esté auparavant que je les en eusse tirées.

N'est-ce point, que comme les animaux en ruminant font revenir de leur estomac à leur bouche la nourriture qu'ils ont prise, nous ramenons de la mesme sorte par nostre souvenir les choses qui sont dans nostre memoire? Mais si cela est, d'où vient que celuy qui en discourt & par consequent qui s'en souvient, ne ressent point dans sa pensée, qui semble estre en cette rencontre comme la bouche de son ame, ni la douceur de la joye, ni l'amertume de la tristesse? Est-ce que l'ame est en cela differente du corps; la comparaison que l'on fait de l'un avec l'aure ne pouvant pas revenir en tout? Car qui est celuy qui pourroit se resoudre à parler de semblables sujets, si toutes les fois que nous proferons ces mots de tristesse & de crainte nous estions necessairement obligez de nous attrister & de craindre? Nous n'en parlerions pas neanmoins si elles n'estoient dans nostre memoire, & si nous n'y trouvions non seulement les images que le son de ces mots y a imprimeées par le moyen de nos sens, mais aussi les notions des choses mesmes qui n'y sont entrées par aucunes des portes de ces sens corporels, mais que nostre esprit mesme par l'experience qu'il a tirée de ses propres passions a confiées à nostre memoire, ou qu'elle a retenuës par elle-mesme sans qu'elles luy ayent esté confiées.



CHAPITRTE XV.

Des diverses manieres dont les choses qui sont absentes sont representées dans la memoire.

MAIS qui pourroit dire que cette impression qui se fait dans la memoire s'y fait par les images des choses, ou sans aucunes images ? Car lors que je nomme une pierre, ou que je nomme le soleil il est sans doute que leurs images sont aussi presentes à ma memoire, encore que les choses qu'elles me representent soient éloignées de mes sens. Je nomme la douleur du corps sans que cette douleur soit presente, puis que je n'en ressens aucune ; & neanmoins si son image n'estoit presente à ma memoire, je ne sçaurois ce que je dirois, & je ne pourrois dans mes discours distinguer la douleur d'avec le plaisir. Je nomme la santé du corps lors que je suis sain : & il est sans doute qu'en cette sorte la chose mesme dont je parle se trouve presente : & toutefois si son image n'estoit point dans ma memoire, je ne pourrois nullement me souvenir de ce que signifie ce mot de santé : & lors qu'on le profere devant des malades ils ne sçauroient pas non plus ce qu'il voudroit dire, si par la puissance de la memoire, ils n'avoient gravé dans leur esprit cette mesme image de la santé, bien qu'ils soient alors sans santé. Je nomme les nombres dont nous nous servons pour compter : & aussi-tost, non pas leurs images, mais eux-mesmes se trouvent presens dans ma memoire. Je nomme l'image du soleil, & elle est dans ma memoire, puis que ce n'est pas l'image de l'image, mais l'image mesme, laquelle se represente à moy aussi-tost que je m'en souviens. Je nomme la memoire, & je

connois ce que je nomme : mais où le connois-je ſinon dans ma propre memoire ? Et comment eſt-ce qu'elle eſt preſente à ſoy-meſme ſinon par ſoy meſme, & non pas ſeulement par ſon image ?

CHAPITRE XVI.

La memoire ſe ſouvient meſme de l'oubly.

MAIS lors que je prononce ce nom d'oubly, & que je connois auſſi ce que je nomme, comment le pourrois-je connoiſtre ſi je ne m'en ſouvenois ? Je ne dis pas du ſon de ce mot, mais de la choſe qu'il ſignifie, laquelle ſi j'avois oubliée, il ne ſeroit pas en mon pouvoir de connoiſtre ce que ſignifieroit cette parole. Ainſi lors que je me ſouviens de la memoire, elle ſe preſente auſſi-toſt à moy par elle-meſme : & lors que je me ſouviens de l'oubly, & l'oubly & la memoire ſe preſentent auſſi-toſt à moy : la memoire qui fait que je me ſouviens, & l'oubly qui fait que je ne me ſouviens pas de quelque choſe.

Mais qu'eſt-ce que l'oubly ? Eſt-ce autre choſe qu'un manquement de memoire ? Comment eſt-ce donc qu'il ſe preſente pour me faire ſouvenir de luy, puis que ſa nature eſt de faire que je ne me ſouvienne point lors qu'il eſt preſent ? Que ſi c'eſt par la memoire que nous retenons les choſes dont nous nous reſſouvenons, & que nous ne puiſſions, lors que nous entendons proferer le mot d'oubly, connoiſtre ce que ce mot ſignifie ſi nous ne nous ſouvenons de l'oubly ; il s'enſuit que l'oubly ſe conſerve dans la memoire, & qu'ainſi la preſence de ce qui fait que nous oublions, nous eſt quelquefois neceſſaire pour nous empeſcher d'oublier. Et ne peut-on pas inferer de là, que lors que nous

nous ſouvenons de l'oubly il n'eſt pas luy-meſme dans noſtre memoire, mais ſeulement par ſon eſpece & par ſon image, puis que s'il y eſtoit par luy-meſme, il feroit que nous l'oublirions au lieu de nous en ſouvenir ?

Qui eſt donc celuy qui ſera capable de penetrer & de comprendre en quelle ſorte cela ſe paſſe ? J'avouë, Seigneur, que j'y trouve une extrême difficulté ; & c'eſt dans la recherche de moy-meſme que je la trouve. Je ſuis devenu à moy-meſme une terre ingrate, que l'on s'employe inutilement à cultiver avec beaucoup de travail & de ſueur. Car je ne m'efforce point maintenant de découvrir quelle eſt l'étendüe des plaines du ciel. Je ne meſure point les diſtances qui ſe rencontrent entre les aſtres ; & je ne recherche point quel eſt le poids ſur lequel la terre eſt balancée. Il n'y a pas ſujet de s'étonner ſi tout ce que je ne ſuis pas ſe trouve eſtre éloigné de moy : mais c'eſt moy-meſme qui me ſouviens des choſes dont je me ſouviens : c'eſt moy-meſme, puis que c'eſt mon eſpit qui s'en ſouvient : Et qui peut eſtre plus proche de moy que moy-meſme ? Je ne comprens pas toutefois quelle eſt la puiſſance de ma memoire encore que ſans elle je ne pourrois me nommer moy-meſme.

Que puis-je donc dire eſtant aſſuré comme je ſuis, que je me ſouviens de mon oubly ? Diray-je que ce dont je me ſouviens ne reſide pas dans ma memoire ? Ou bien diray-je qu'il eſt neceſſaire que l'oubly ſoit dans ma memoire pour m'empeſcher d'oublier ? L'un & l'autre ne ſeroit-il pas tres-ridicule ? Comment auſſi pourrois-je dire que lors que je me ſouviens de l'oubly, c'eſt l'image de cet oubly, & non pas l'oubly meſme, qui eſt conſervée dans ma memoire ? Comment le pourrois-je dire, puis que lors que l'image de quelque choſe s'imprime dans nôtre memoire, il eſt neceſſaire que la choſe

mesme nous soit presente, afin que cette image s'y imprime. Car c'est ainsi que je me souviens de Carthage & de tous les autres lieux où j'ay esté: C'est ainsi que je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ay veuës, & de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté; & c'est ainsi que je me souviens de la santé & de la maladie que j'ay éprouvées dans mon corps. Quand toutes ces choses m'estoient presentes, ma memoire en a conceu des images que je pusse considerer & repasser dans mon esprit, lors que je voudrois me ressouvenir de ces objets dans leur éloignement & dans leur absence.

Que si c'est par son image & non par luy-mesme que l'oubly se conserve dans ma memoire, il faloit donc qu'il fust present afin que ma memoire pust concevoir cette image: Or de quelle sorte l'oubly estant present gravoit-il cette image dans ma memoire, puis qu'il efface par sa presence les choses mesmes qu'il trouve déja imprimées dans nostre memoire? Toutefois bien qu'il soit tres-difficile de comprendre & d'expliquer de quelle maniere cela arrive, je suis tres-asseuré que je me souviens de mon oubly, quoy que ce soit luy qui efface les images des choses dont nous nous ressouvenons.

CHAPITRE XVII.

Que la memoire est une chose admirable. Mais qu'il faut encore chercher Dieu au dessus d'elle.

MON Dieu, cette puissance de la memoire est prodigieuse, & je ne puis assez admirer sa profonde multiplicité qui s'étend jusqu'à l'infiny. Or cette memoire n'est autre chose que l'esprit: & je

je suis moy-mesme cet esprit. Que suis-je donc, ô mon Dieu ? Qui suis-je, moy qui vous parle, sinon une nature qui épouvante ceux qui la considerent bien dans l'incroyable varieté de ses operations, & dans la vaste étenduë de ses puissances ?

Voilà que je me promene dans les campagnes de ma memoire, dans ces antres, pour parler ainsi, & ces cavernes innombrables qui sont pleines d'un nombre infiny d'infinis genres de choses, soit qu'elle les conserve par leurs especes, comme il arrive en tout ce qui regarde les corps ; ou par leur presence, comme en ce qui est des arts, ou par je ne sçay quelles marques, comme en ce qui est des affections de l'ame que la memoire retient, lors mesme que l'esprit ne les souffre plus, quoy que tout ce qui est dans ma memoire soit dans l'esprit. Je me promene, dis-je ; & je vole en quelque sorte avec la pensée par toutes ces choses, que je penetre autant que je puis, en les considerant tantost d'une maniere & tantost d'une autre, sans pouvoir jamais y trouver aucune fin, tant est grande la puissance de la memoire, & tant est grande la puissance de la vie dans un homme vivant, quoy que mortel.

Mon Dieu qui estes ma veritable vie, que feray-je donc ? Je passeray aussi au delà de cette puissance qui est en moy, & que l'on nomme memoire, & j'iray plus outre afin d'arriver jusqu'à vous, qui estes cette agreable lumiere aprés laquelle mon ame soûpire. Que me répondez-vous à cela, Seigneur ? Je monteray donc plus haut que mon esprit pour aller à vous qui estes si élevé au dessus de moy, & je passeray au delà de cette puissance qui est en moy, & que l'on appelle memoire, afin d'atteindre jusques à vous autant qu'on y peut atteindre, & de m'unir à vous autant que l'on s'y peut unir : car les bestes & les oiseaux ont aussi de la memoire,

puis qu'autrement ils ne pourroient retrouver ni leurs tanieres, ni leurs nids, ni s'accoûtumer à plusieurs autres choses ausquelles ils s'accoûtument, n'estant pas possible qu'ils s'y accoûtumassent si ce n'estoit par le moyen de la memoire.

Je veux donc passer au delà de cette puissance de l'ame, afin d'arriver jusques à celuy qui m'a rendu different des bestes, & qui par l'intelligence qu'il m'a donnée, m'a élevé au dessus des oiseaux du ciel. Je passeray au delà de ma memoire : mais où vous trouveray-je, ô ineffable douceur, dont rien ne nous peut ravir la possession ? Où vous trouveray-je ?

CHAPITRE XVIII.

Que pour retrouver une chose que l'on a perduë, il faut en avoir conservé la memoire.

SI je vous trouve, mon Dieu, hors de ma memoire, il faut donc que je vous aye oublié. Et comment vous puis-je trouver si je ne me souviens pas de vous ? Cette femme de l'Evangile qui avoit perdu sa dragme, alluma une lampe pour la chercher ; & elle ne l'auroit pas trouvée si elle ne s'en fust pas souvenuë : car comment aprés l'avoir retrouvée eust-elle sceu que ce l'estoit si elle en eust perdu la memoire ? Je me souviens d'avoir cherché plusieurs choses que j'avois perduës, & de les avoir retrouvées. Mais comment ay-je pû sçavoir que je les avois retrouvées, sinon parce que quand j'en cherchois quelqu'une, & que l'on me disoit : Est-ce cela ? ou est-ce cecy ? je répondois toûjours : Ce ne l'est pas, jusqu'à ce que l'on me presentast ce que je cherchois. De sorte qu'il est visible, que si je n'en eusse conservé la memoire, on me l'au-

roit en vain presenté, puis que je ne l'aurois pas retrouvé pour cela, parce que je ne l'aurois pas reconnu. Ce qui arrive toûjours en la mesme sorte, quand nous cherchons quelque chose que nous avons perduë, & que nous la recouvrons.

Cela neanmoins ne paroist pas si étrange au regard des choses qui s'éloignent de nostre veuë sans s'éloigner de nostre memoire, comme il arrive en ce qui est des corps visibles, parce qu'alors nous en conservons l'image au dedans de nous, & la cherchons jusques à ce que nous la revoyïons : & quand nous l'avons trouvée, nous la reconnoissons par le moyen de cette image que nous en avions conservée en nostre memoire : Car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avions perdu, si nous ne le reconnoissons ; & nous ne sçaurions le reconnoistre, si nous ne nous en souvenons. Ainsi ce qui estoit perdu à l'égard de nos yeux, s'estoit conservé dans nostre memoire.

CHAPITRE XIX.

Comment on retrouve ce que l'on a oublié.

MAIS lors que la memoire mesme perd quelque chose, comme il arrive quand nous l'oublions & que nous le cherchons pour nous en ressouvenir ; où le cherchons-nous, sinon dans nostre memoire ? Et lors qu'elle nous offre une autre chose, nous la rejettons jusqu'à ce qu'elle nous represente ce que nous cherchons : & quand elle nous le represente, nous disons: Voilà ce que je cherchois : Ce que nous ne dirions pas si nous ne le reconnoissions ; & nous ne le reconnoistrions pas si nous ne nous en souvenions. Nous l'avions

oublié neanmoins, mais non pas entierement ; & nous nous ſervions du ſouvenir que nous en avions en partie, pour chercher l'autre partie que nous avions oubliée, parce que noſtre memoire ſentoit bien qu'elle ne ſe repreſentoit pas toutes les choſes qu'elle avoit accouſtumé de ſe preſenter en meſme temps, & qu'ayant en quelque ſorte la meſme peine qu'un homme qui voulant marcher ne peut remuer qu'une de ſes jambes, elle faiſoit tous ſes efforts pour retrouver ce qui luy manquoit.

Ainſi lors que nous voyons de nos yeux, ou que nous nous repreſentons dans noſtre eſprit une perſonne qui nous eſt connuë, s'il arrive que nous ayons oublié ſon nom, & que nous le cherchions, nous rejettons tous les autres noms qui n'ont nulle liaiſon avec l'idée de cette perſonne, parce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe repreſenter avec elle ; & nous ne ſommes point contens juſques à ce que nous ayons retrouvé celuy dont l'image avoit accouſtumé d'accompagner dans noſtre memoire celle de cette perſonne. Mais d'où eſt-ce que ce nom peut venir pour s'offrir à nous, ſinon de noſtre memoire, puis que lors meſme que nous le reconnoiſſons quand quelqu'un nous en a averty, il ne ſçauroit proceder que d'elle ? Car nous ne le reconnoiſſons pas comme nouveau ; mais noſtre ſouvenir fait que nous demeurons d'accord que c'eſt le nom que nous cherchions ; au lieu qu'on nous en avertiroit inutilement, s'il eſtoit du tout effacé de noſtre memoire. Ainſi nous ne pouvons pas dire avoir du tout oublié ce que nous nous ſouvenons d'avoir oublié ; & nous ne pourrions pas chercher ce que nous aurions perdu, ſi nous l'avions entierement oublié.

CHAPITRE XX.

Que chercher Dieu, c'est chercher la vie bienheureuse, & que tous les hommes la desirant, il faut qu'ils en ayent quelque connoissance.

QUAND je vous cherche mon Dieu, je cherche la vie bienheureuse, & je vous chercheray afin que mon ame vive, puis que c'est de vous que mon ame tire sa vie, comme c'est de mon ame que mon corps tire la sienne. De quelle sorte est-ce donc que je cherche la vie bienheureuse? Car je ne puis pas dire que je la possede, jusqu'à ce que je puisse dire : Je n'ay plus rien à desirer, & que j'aye un veritable sujet de le dire. Comment la cherché-je? Est-ce par mon souvenir, comme si je l'avois oubliée, & que je me souvinsse neanmoins de l'avoir oubliée? Ou est-ce par un desir d'apprendre une chose qui m'est inconnuë, soit que je ne l'aye jamais sceuë, ou que je l'aye oubliée de telle sorte, que je ne me souvienne pas mesme de l'avoir oubliée?

N'est-ce pas cette vie bienheureuse qui est desirée si generalement de tous les hommes sans en excepter un seul? Mais qui en a donné la connoissance à ceux qui la souhaitent avec tant d'ardeur? où l'ont-ils veuë pour l'aimer d'une telle sorte? Il faut sans doute que nous l'ayons en nous-mesmes en quelque maniere, quoy qu'il y ait une autre maniere, selon laquelle on ne la sçauroit posseder sans estre heureux. Il y en a aussi qui ne sont heureux qu'en esperance; & ceux-là possedent cette vie dont je parle en un degré beaucoup inferieur à ceux qui sont déja heureux en effet : mais ils sont neanmoins de beaucoup meilleure condition que

ceux qui ne la possedent ni en effet ni en esperance. Et neanmoins si ces derniers ne l'avoient en eux-mesmes en quelque façon que ce puisse estre, ils n'auroient pas ce grand desir d'estre heureux que l'on ne sçauroit douter qu'ils n'ayent.

Je ne sçaurois dire en quelle maniere ils connoissent cette vie heureuse, & en ont une certaine idée : Et je voudrois bien sçavoir si cette idée est dans la memoire. Que si elle y est, il semble qu'il faudroit que nous eussions esté autrefois heureux. Or comment l'aurions-nous esté ? Seroit-ce chacun en particulier, ou seulement tous en general dans ce premier homme, qui a esté le premier pecheur, dans lequel nous sommes tous morts, & duquel nous sommes tous nez miserables ?

Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'estant en peine que de sçavoir si la vie bienheureuse est dans la memoire : Car nous ne l'aimerions pas si nous ne la connoissions point : Il n'y a personne qui en l'entendant nommer ne confesse qu'il la desire: Et ce n'est pas le son de cette parole qui nous plaist, puis que lors qu'un Grec l'entend nommer en Latin, il n'y prend aucun plaisir, parce qu'il ignore ce que cette parole signifie : au lieu que nous y prenons plaisir ; tout de mesme qu'un Grec y en prendroit s'il l'entendoit nommer en Grec, parce que la chose en soy, que les Grecs, que les Romains, & que toutes les autres nations de diverses langues desirent avec tant d'ardeur d'acquerir, n'est ni Grecque ni Latine : Elle est donc connuë à tous les hommes, puis que si l'on pouvoit par un mesme mot que tous entendissent, leur demander s'ils voudroient bien estre heureux, ils répondroient sans doute qu'ils le veulent : ce qu'ils ne feroient pas si la chose mesme qui est signifiée par ce nom, n'estoit gravée dans leur memoire.

CHAPITRE XXI.

De quelle ſorte la vie bienheureuſe peut eſtre dans la memoire.

CELUY donc qui ſe ſouvient de la vie bienheureuſe que l'on nomme felicité, s'en ſouvient-il de la meſme ſorte que celuy qui a vû Carthage ſe reſſouvient de Carthage? Non, puis que la felicité n'eſtant pas un corps, elle n'eſt pas ſenſible à nos yeux. Ou bien s'en ſouvient-il en la meſme maniere que nous nous ſouvenons des nombres? Nullement; puis que ceux qui les connoiſſent ne cherchent point de les poſſeder d'une maniere plus particuliere; au lieu qu'encore que nous ſçachions ce que c'eſt que la felicité, & que la connoiſſance que nous en avons nous la faſſe aimer, nous ne laiſſons pas de deſirer de l'acquerir afin d'eſtre heureux.

Ou bien s'en ſouvient-il comme nous nous ſouvenons de l'éloquence? Non certes. Car encore que pluſieurs qui ne ſont pas éloquens ſe ſouviennent de l'éloquence auſſi-toſt qu'ils en entendent proferer le nom, & qu'ils deſirent meſme de l'acquerir, (ce qui fait voir qu'ils en ont quelque connoiſſance) neanmoins cela vient de ce qu'ayant connu par les ſens du corps d'autres perſonnes éloquentes, le plaiſir qu'ils y ont pris, les a portez à deſirer de l'eſtre auſſi, quoy qu'il ſoit vray qu'ils n'auroient point reſſenty ce plaiſir, ſi l'experience qu'ils en ont euë par les ſens, n'avoit réveillé dans leur eſprit une certaine connoiſſance interieure de la beauté de cet art, comme ils n'auroient point deſiré de l'acquerir, s'il ne leur avoit donné du plaiſir. Mais nul ne nos ſens ne nous peut

faire appercevoir & remarquer en d'autres personnes la vie bienheureuse.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de la joye ? Cela pourroit estre : car encore que je sois triste, je me souviens de ma joye passée : de mesme qu'estant miserable je me souviens d'une vie heureuse, quoy que je n'aye jamais par aucun de tous mes sens ni vû, ni entendu, ni senty, ni gousté, ni touché la joye que j'ay euë, mais que je l'aye seulement ressentie dans mon esprit, lors que je me suis réjoüy, & qu'ensuite la connoissance que j'en ay se soit gravée dans ma memoire en telle sorte que je puis quand je veux m'en souvenir, quelquefois avec dégoust, & quelquefois avec plaisir, selon la diversité des choses dont je me souviens de m'estre réjoüy : Car je me souviens avec horreur de ces plaisirs honteux qui m'ont autrefois donné de la joye ; & lors que ma memoire me represente quelques-unes de mes actions bonnes & loüables, le desir que j'aurois d'en faire encore de semblables, fait que si l'occasion ne s'en offre point, je me souviens avec tristesse de ma joye passée.

Mais en quel lieu & en quel temps ay-je connu par experience que ma vie estoit heureuse, afin de pouvoir me la representer, l'aimer & la desirer ? Et ce desir d'estre heureux ne m'est pas commun avec peu de personnes seulement, puis que tous desirent de l'estre, & tous les hommes ne se rencontreroient pas dans une volonté si déterminée & si absoluë de cette felicité, s'ils n'en avoient une connoissance tres-certaine.

Or d'où vient que si l'on demande à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre, il pourra arriver que l'un répondra qu'il veut y aller ; & l'autre qu'il ne le veut pas. Mais si on leur demande s'ils desirent d'estre heureux, ils répondront aussi-tost &

sans

ſans heſiter qu'ils le ſouhaitent de tout leur cœur, encore qu'il n'y ait point d'autre raiſon qui porte l'un à vouloir aller à la guerre, & qui empeſche l'autre d'y vouloir aller, ſinon le deſir d'eſtre heureux. Cela ne procede-t-il point de ce que l'un mettant ſon plaiſir en une choſe & l'autre en une autre, ils s'accordent toutefois dans le deſir d'eſtre heureux, comme ils s'accorderoient lors qu'on leur demanderoit s'ils deſirent d'avoir des ſujets de joye, & cette joye eſt ſans doute ce qu'ils nomment felicité? Que ſi l'un l'acquiert d'une maniere, & l'autre d'une autre, ce n'eſt toûjours neanmoins qu'à cette felicité que tous deſirent de parvenir, afin d'eſtre dans le contentement & dans la joye: Et parce qu'il n'y a perſonne qui dans le cours de ſa vie n'ait reſſenty quelque joye, il reconnoiſt l'image que ſa memoire luy en repreſente toutes les fois qu'il entend proferer ce nom de felicité.

CHAPITRE XXII.

Que la felicité conſiſte dans la veritable joye qui ne ſe trouve qu'en Dieu.

MAIS, ô mon Dieu que j'adore, ne ſouffrez pas que voſtre ſerviteur ſe laiſſe jamais porter à croire que toutes ſortes de joyes ſoient capables de nous rendre heureux: Car cela n'appartient qu'à cette joye qui n'eſt point connüe des méchans, mais de ceux qui vous ſervent ſans intereſt, dont vous-meſme eſtes la joye, & c'eſt en cela que conſiſte la vie bienheureuſe de ſe réjoüir en vous, par vous, & pour l'amour de vous: C'eſt en cela qu'elle conſiſte, & il n'y en a point d'autre. Ceux qui en cherchent d'autre cherchent auſſi une autre

joye ; mais qui ne peut estre que fausse & trompeuse : Et quoy qu'il en soit, il est impossible que leur volonté ne soit attirée au moins par quelque ombre & quelque image de joye.

CHAPITRE XXIII.

Que tous les hommes aimant naturellement la verité, leurs interests & leurs passions font qu'ils la haïssent, lors qu'elle leur est contraire.

IL semble donc qu'il n'est pas vray que tous veuillent estre heureux, puis que ceux qui ne cherchent pas leur contentement en vous, en quoy seul consiste la vie bienheureuse, ne desirent pas en effet la vie bienheureuse. Dirons-nous que tous la desirent ; mais que la chair combattant contre l'esprit, & l'esprit contre la chair, ils ne font pas ce qu'ils voudroient pouvoir faire ; & qu'ainsi ils retombent dans les joyes du monde, qu'ils sont capables de se procurer à eux-mesmes ; & ils s'en contentent, parce qu'ils ne peuvent gouster les vrayes joyes : & ils ne le peuvent, parce qu'ils ne le veulent pas aussi fortement qu'il seroit necessaire pour le pouvoir.

Car je leur demande à tous, duquel des deux ils aiment mieux se réjoüir, ou de la verité ou du mensonge ? Surquoy ils ne hesiteront non plus à me répondre, qu'ils aiment mieux se réjoüir de la verité, comme ils ne font point difficulté d'avoüer qu'ils desirent d'estre heureux, parce que la vie bienheureuse consiste à se réjoüir de la verité. Et cette joye est celle que l'on prend en vous qui estes la verité mesme ; qui estes ma lumiere, mon salut & mon Dieu. Tous desirent cette vie ; tous desirent sans doute cette vie qui est seule bienheu-

reuſe tous la deſirent ; & tous deſirent de ſe réjouïr de la verité.

J'en ay vû pluſieurs qui vouloient bien tromper les autres, mais je n'ay jamais vû perſonne qui vouluſt bien luy-meſme eſtre trompé. Où eſt-ce donc qu'ils ont connu cette vie bienheureuſe, ſinon où ils ont connu la verité, laquelle ils aiment auſſi, puis qu'ils ne veulent pas eſtre trompez, & lors qu'ils aiment la vie bienheureuſe, qui n'eſt autre choſe que la joye de la verité, ils aiment auſſi ſans doute la verité, & ils ne l'aimeroient pas s'il n'y en avoit quelque idée dans leur memoire ?

Pourquoy donc ne ſe réjouïſſent-ils pas de cette verité, & ne ſont-ils pas heureux ? C'eſt parce que ces autres choſes qui rempliſſent davantage leur eſprit, ont beaucoup plus de pouvoir de les rendre miſerables, que cette foible connoiſſance que leur memoire conſerve de la verité n'en a de les rendre heureux. Car il reſte encore ſelon la parole du Fils de Dieu, quelque petite lumiere dans l'eſprit des hommes. Qu'ils marchent ; qu'ils marchent donc pendant qu'elle les éclaire, de peur que les tenebres ne les ſurprennent.

Mais ſi tous les hommes aiment la vie bienheureuſe, qui n'eſt autre choſe que la joye de la verité ; d'où vient que cette meſme verité cauſe de la haine, & que lors que vos ſerviteurs la leur annoncent ils deviennent leurs ennemis ? C'eſt que l'on aime tellement la verité, que tous ceux qui aiment autre choſe qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment ſoit la verité. Et dautant qu'ils ne voudroient pas eſtre trompez, ils ne veulent pas auſſi qu'on les puiſſe convaincre de l'eſtre. Ils aiment la verité lors qu'elle leur montre ſa lumiere ; & ils la haïſſent lors qu'elle fait voir leurs defauts. Car ne voulant pas eſtre trompez, & voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle ſe découvre

à eux ; & ils la haïssent quand elle les découvre eux-mesmes. Et Dieu permet au contraire par un juste chastiment, qu'elle les fait connoistre pour ce qu'ils sont, quelques efforts qu'ils fassent pour l'empescher, & qu'elle leur demeure inconnuë, quoy qu'ils s'efforcent de la connoistre.

C'est ainsi que l'esprit de l'homme tout foible, tout aveugle, tout soüillé, & tout corrompu qu'il est, veut bien se cacher, mais ne veut pas que rien soit caché pour luy : & il arrive par un évenement tout contraire, que la verité le connoist, & qu'il ne connoist pas la verité. Neanmoins quelque miserable qu'il soit, il aime mieux se réjouïr des choses vrayes que des fausses. Ne sera-t-il donc pas bienheureux lors que sans qu'aucun déplaisir le trouble, il se réjouïra seulement de cette verité par qui toutes choses sont veritables ?

CHAPITRE XXIV.

Que la connoissance que nous avons de Dieu se conserve aussi dans nostre memoire.

VOus voyez, mon Dieu, combien je me suis promené dans cette vaste étenduë de ma memoire pour vous chercher, sans que j'aye pû vous trouver hors d'elle. Car je n'ay rien trouvé de tout ce qui vous regarde, que ce qui m'en a esté representé par mon souvenir depuis le temps que j'ay commencé à vous connoistre, parce que depuis ce jour je ne vous ay jamais oublié.

Aussi-tost que j'ay trouvé la verité, j'ay trouvé mon Dieu qui est la verité mesme, laquelle je n'ay point oubliée depuis qu'une fois je l'ay connuë. Ainsi depuis ce moment que je vous ay connu, mon Dieu, vous estes toûjours demeuré dans

ma memoire, où je vous trouve lors que je me souviens de vous, & trouve en vous ma consolation & ma joye. Ce sont là mes saintes délices dont vous m'avez favorisé par vostre misericorde, ayant pitié de mon indigence & de ma misere.

CHAPITRE XXV.

Dans quelle partie de nostre memoire Dieu se rencontre.

MAIS, Seigneur, en quel lieu de ma memoire demeurez-vous? En quel lieu y avez-vous étably vostre sejour? Quel logement y avez-vous basty pour vous recevoir? Quel sanctuaire vous y estes-vous consacré? Je ne puis douter que vous ne favorisiez ma memoire de vostre presence, mais ma difficulté est de comprendre en quelle partie d'elle vous demeurez. Car lors que je me suis souvenu de vous, j'ay passé au delà de toutes ces puissances qui nous sont communes avec les bestes, parceque je ne vous trouvois point parmi les images des choses qui sont corporelles. Je suis allé de là jusques dans cette puissance de ma memoire, à qui je donne en garde toutes les affections de mon esprit, & je ne vous y ay point aussi trouvé. Je suis entré jusques dans le lieu que mon esprit tient aussi dans ma memoire, car l'esprit se souvient aussi de soy-mesme, & je ne vous ay point non plus trouvé, parce que comme vous n'estes point une image corporelle, ni une passion de l'esprit, telles que sont la joye, la tristesse, le desir, la crainte, le souvenir, l'oubly, & toutes les autres choses semblables; vous n'estes pas non plus mon esprit, puis qu'estant Dieu vous estes le Seigneur & le Maistre de mon esprit.

Toutes ces choses sont sujettes à changement:

mais vous comme estant immuable, vous demeurez toûjours élevé au dessus de toutes choses, & daignez vous abaisser jusques à demeurer dans ma memoire depuis que je vous ay connu. Mais pourquoy m'arresté-je à chercher en quel lieu d'elle vous demeurez, comme s'il y avoit des lieux en elle? Il me suffit de sçavoir que vous y demeurez, puis que je me souviens de vous depuis le temps que j'ay commencé à vous connoistre, & que c'est en elle que je vous trouve toutes les fois que je m'en souviens.

CHAPITRE XXVI.

Dieu est la verité que tous les hommes consultent.

OU est-ce donc que je vous ay trouvé, mon Dieu, afin que je vous pusse connoistre, puis que vous n'estiez pas dans ma memoire avant que je vous eusse connu? Où ay-je pû vous connoistre & vous trouver, sinon en vous-mesme au dessus de moy? Il n'y a point de lieux ni d'espaces entre vous & nous: il n'y en a point sans doute, & nous ne laissons pas toutefois de nous reculer & de nous approcher de vous. Comme vous estes l'eternelle verité, vous rendez par tout vos oracles à tous ceux qui vous consultent: vous répondez en mesme temps à toutes les diverses demandes que l'on vous fait: vous y répondez tres-clairement; mais tous ne vous entendent pas clairement. Tous ont recours à vous pour sçavoir ce qu'ils desirent d'apprendre; mais ils ne reçoivent pas toûjours les réponses qu'ils desirent. Et celuy-là seul merite d'estre mis au rang de vos fidelles ministres, qui ne desire pas d'entendre de vous ce qui est conforme à sa vo-

lonté, mais plûtost de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaira de luy faire entendre.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.

QUE j'ay commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne & si nouvelle! Que j'ay commencé tard à vous aimer! Vous estiez au dedans de moy: mais helas! j'estois moy-mesme au dehors de moy-mesme. C'estoit en ce dehors que je vous cherchois. Je courois avec ardeur aprés ces beautez perissables qui ne sont que les ouvrages & les ombres de la vostre, cependant que je faisois perir miserablement toute la beauté de mon ame, & que je la rendois par mes desordres toute monstreuse & toute difforme. Vous estiez avec moy, mais je n'estois pas avec vous. Car ces beautez qui ne seroient point du tout si elles n'estoient en vous, m'éloignoient de vous. Vous m'avez appellé: vous avez crié, & vous avez ouvert les oreilles de mon cœur en rompant & en brisant tout ce qui me rendoit sourd à vostre voix. Vous avez frapé mon ame de vos éclairs: vous avez lancé vos rayons sur elle, & vous avez chassé toutes les tenebres qui la rendoient aveugle au milieu de vostre lumiere mesme. Vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums, & j'ay commencé à ne respirer que vous, & à soûpirer aprés vous; j'ay gousté la douceur de vostre grace, & me suis trouvé dans une faim & dans une soif de ces délices celestes. Vous m'avez touché, & je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la joüissance de vostre eternelle felicité.

CHAPITRE XXVIII.

De la misere de cette vie.

LORS que je seray uny à vous dans toutes les puissances & toutes les parties de mon ame, je ne sentiray plus de travaux ni de douleur, & ma vie sera toute vive & toute pleine de vie, lors qu'elle sera toute pleine de vous. Car au lieu de rendre l'ame plus pesante en la remplissant, vous la rendez au contraire plus active & plus legere. Et ce qui fait que je suis encore à charge à moy-mesme, c'est que je ne suis pas entierement remply de vous.

Les vaines joyes qui meriteroient d'estre pleurées, combattent dans mon esprit avec les heureuses tristesses dont nous nous devrions réjoüir, & je ne sçay de quel costé tourne la victoire. Helas! Seigneur, ayez pitié de moy. Les mauvaises tristesses combattent dans mon esprit avec les joyes saintes, & je ne sçay de quel costé tourne la victoire. Helas! Seigneur, ayez pitié de moy: Faites misericorde à celuy qui en a tant de besoin. Vous voyez que je ne vous cache point mes playes. Vous estes medecin, & je suis malade. Vous estes tout plein de misericorde; & je suis tout plein de misere. Et qu'est-ce que toute la vie que nous menons sur la terre, sinon une perpetuelle tentation?

Qui est celuy qui souhaite & qui aime les afflictions & les peines? Aussi vous voulez seulement qu'on les souffre, & ne commandez pas qu'on les aime. Nul n'aime les maux qu'il souffre, quoy qu'il aime la souffrance de ces maux. Car encore qu'on se réjouïsse de souffrir ce qu'il faut souffrir, on auroit neanmoins plus de joye de n'avoir rien à souffrir. Dans l'adversité je souhaite la prosperité; &

dans la prosperité j'apprehende l'adversité. Peut-on trouver un estat qui soit comme un milieu entre ces deux differens estats & où nostre vie ne soit point sujette à tentation ? Deux raisons rendent malheureuses les prosperitez du siecle: l'une, de ce qu'elles sont accompagnées de la crainte de l'adversité, l'autre, de ce qu'elles nous corrompent par la joye qu'elles nous causent. Et trois raisons rendent malheureuses les adversitez du siecle : La premiere, de ce qu'on y desire la prosperité : la seconde, de ce que la mauvaise fortune est elle-mesme difficile à supporter ; & la troisiéme, de ce qu'elle fait assez souvent succomber nostre patience. Et ainsi n'est-il pas vray de toutes parts que la vie des hommes sur la terre est une tentation continuelle ?

CHAPITRE XXIX.

Ne s'appuyer que sur la grace de Dieu.

C'EST pourquoy, mon Dieu, toute mon esperance n'est fondée que sur la grandeur de vôtre misericorde. Donnez-moy la grace d'accomplir ce que vous me commandez ; & commandez-moy ce que vous voudrez. Vous me commandez d'estre continent. Je sçay, dit le Sage, que nul ne peut estre continent, s'il n'a receu la continence par un don particulier de Dieu. Et c'est déja un degré de sagesse que de sçavoir de qui l'on doit attendre ce don. C'est la continence qui nous ramene à cette unité suprême dont nous nous estions éloignez pour nous répandre dans la multiplicité des creatures. Car celuy-là vous en aime moins, qui aime quelque chose avec vous qu'il n'aime pas pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toûjours & ne vous éteignez jamais ! Charité qui estes

mon Dieu, embrasez-moy de vos flâmes. Vous me commandez d'estre continent : donnez-moy la grace d'accomplir ce que vous me commandez, & commandez-moy ce que vous voudrez.

CHAPITRE XXX.

Il s'examine sur les trois tentations, de la volupté, de la curiosité, & de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, & traite premierement de ce qui regarde la chasteté.

VOus me défendez, mon Dieu, de me laisser emporter aux desirs de la chair, à la convoitise des yeux, & à l'ambition du siecle. Vous avez défendu les amours illegitimes, & vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage, quoy que vous l'ayez permis : & dautant que vous m'avez fait cette grace, j'ay accomply en cela vostre volonté avant mesme que d'avoir esté appellé au ministere de vostre Eglise, & à la dispensation de vos Sacremens.

Mais parce que les images de mes desordres passez sont encore vivantes dans ma memoire, où mes longues habitudes les ont si profondement gravées, elles se presentent souvent à moy. Et bien que lors que je veille elles n'ayent aucune force sur mon esprit, elles en ont tant neanmoins dans mes songes, qu'elles ne me portent pas seulement jusques à y prendre plaisir, mais mesme jusques à une espece de consentement & d'action. Et l'illusion de ces vains fantosmes a tant de pouvoir sur mon esprit & sur mon corps, que de fausses visions me persuadent lors que je dors, ce que de veritables objets ne sçauroient me persuader lors que je veille. Seigneur mon Dieu, ne suis-je pas alors ce que j'estois auparavant ? Et comment se peut-il donc

faire qu'il y ait une aussi grande difference entre moy-mesme & moy-mesme, comme il y a entre ce moment auquel je m'endors, & celuy auquel je m'éveille ?

Où est alors cette raison qui dans le temps que je veille resiste à de semblables tentations, & demeure ferme sans estre touchée de ces objets, lors qu'eux-mesmes se presentent à elle ? S'enferme-t-elle lors que je ferme les yeux ? S'endort-elle avec mes sens corporels ? Et comment arrive-t-il donc que souvent nous resistons mesme dans nos songes à ces attraits impudiques, & que nous souvenant de nos saintes resolutions nous demeurons dans une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces mauvaises illusions? Toutefois lors que le contraire arrive, & qu'aprés nous estre éveillez, nous avons examiné nostre conscience, & trouvé qu'elle ne nous reproche rien sur ce sujet, nous connoissons qu'à parler selon la verité, nous n'avons pas fait ce que nous sçavons avec beaucoup de déplaisir s'estre fait en nous, en quelque maniere qu'il se soit fait. Dieu tout-puissant, vostre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guerir toutes les infirmitez de mon ame, & d'éteindre par une grace surabondante ces mouvemens d'impudicité que je souffre durant mon sommeil ?

Seigneur, vous augmenterez, s'il vous plaist, de plus en plus les misericordes dont vous m'avez favorisé jusques icy, afin que mon ame estant dégagée des filets de la concupiscence elle me suive pour aller vers vous ; afin qu'elle ne se revolte pas contre elle-mesme, & afin qu'aussi-bien dans mes songes que lors que je veille, non seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales à de semblables impuretez, jusqu'à produire un effet sensible dans le corps ; mais qu'elle n'y consente en aucune sorte. Car estant tout-

puiſſant comme vous eſtes, & pouvant faire des choſes incomparablement plus difficiles que tout ce que nous ſçaurions ni vous demander ni comprendre, vous n'aurez pas peine à faire que non ſeulement en cette vie, mais en l'âge que j'ay maintenant, mes actions ſoient ſi pures & ſi chaſtes, meſme quand je dors & durant mes ſonges, que je n'aye pas la moindre inclination à ce que je viens de dire, quand elle ſeroit ſi foible, qu'un ſeul clin d'œil ſeroit capable de l'arreſter.

Maintenant je ne crains point de vous dire comme à mon bon maiſtre; quel je ſuis encore dans cette ſorte de miſere. Je me réjouïs avec une joye meſlée de crainte des faveurs que vous m'avez faites: je ſoûpire pour celles qui me manquent, & j'eſpere que vous accomplirez en moy l'effet de vos graces, juſques à ce que tous mes ſens tant interieurs qu'exterieurs, ſoient dans une pleine paix avec vous, & que la mort ſoit entierement vaincuë par la victore que vous me ferez emporter ſur elle.

CHAPITRE XXXI.

De la volupté qui ſe rencontre dans le boire & dans le manger : & des bornes que la temperance chreſtienne y preſcrit.

IL y a une autre miſere que nous rencontrons chaque jour; & je ſouhaiterois qu'elle fuſt ſeule: car nous ſommes tous les jours obligez de reparer par le boire & par le manger les ruines de noſtre corps, juſques à ce que vous détruiſiez le ventre & les viandes, comme dit l'Apoſtre, lors que par un raſſaſiement admirable vous éteindrez ma faim & ma ſoif, & reveſtirez ma chair corruptible

d'une incorruptibilité eternelle. Mais maintenant ce besoin m'est agreable, & je combats contre le plaisir que j'y trouve afin qu'il ne m'emporte pas: je me fais une guerre continuelle par les jeûnes & par l'abstinence, reduisant souvent mon corps en servitude; mais il faut aprés cela que ce soit le plaisir qui fasse cesser mes douleurs. Car la faim & la soif sont une espece de douleur, puis qu'elles brûlent & qu'elles tuënt aussi-bien qu'une fiévre ardente, si les alimens comme un remede favorable ne viennent à nostre secours. Mais parce qu'ils se trouvent toûjours prests, vous ayant plû de consoler nostre misere par les faveurs sans nombre que nous recevons de vostre bonté, qui a fait que la terre, l'air & les eaux, nous fournissent toutes les choses dont nous avons besoin, ces malheureuses necessitez nous passent pour des délices.

Surquoy vous m'avez appris, Seigneur, à ne rechercher des alimens que comme je ferois des remedes, & à en user de la mesme sorte. Mais lors que je passe de l'incommodité de la faim au soulagement que me donne le manger, la concupiscence me dresse des embusches sur ce passage. Car ce passage est accompagné de volupté, & il n'y en a point d'autre par où nous puissions passer pour arriver à ce soulagement que la necessité nous oblige de rechercher. Et quoy que le soûtien de la vie soit la seule chose qui oblige de boire & de manger, ce plaisir dangereux vient à la traverse, & paroist d'abord comme un serviteur qui suit son maistre; mais souvent il fait des efforts pour passer devant, afin de me porter à faire pour luy ce que je n'avois dessein de faire que pour la seule necessité. Et ce qui sert à nous tromper en cela, c'est que la necessité n'a pas la mesme étenduë que le plaisir, y ayant souvent assez pour le necessaire, lors qu'il y en a peu pour l'agreable. Et souvent aussi nous sommes incertains,

si c'est encore le besoin que nous avons de soûtenir nostre vie qui nous porte à continuer de manger, ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte. Nostre ame infortunée se plaist dans une telle incertitude, & elle se prépare d'y trouver des excuses pour se défendre. Elle se réjouït de ce qu'il est difficile de déterminer ce qui suffit aux besoins du corps, afin que le prétexte de la santé luy serve de voile pour satisfaire sans scrupule à la passion de la volupté.

Je m'efforce continuellement, Seigneur, de resister à cette tentation : j'implore le secours de vôtre main toute-puissante, & je vous represente les agitations de mon esprit, parce que je ne sçay pas bien encore ce que je dois faire en ces rencontres. J'entens vostre voix qui me dit : Ne vous laissez point emporter à la gourmandise ni à l'yvrognerie. Je suis tres-éloigné de l'yvrognerie, & j'espere qu'avec vostre assistance je ne feray jamais si malheureux que de m'y laisser aller. Mais quelquefois la gourmandise, c'est à dire, le plaisir de manger & de boire me surprend. Vous aurez s'il vous plaist pitié de moy, afin que cela n'arrive point : car nul ne peut estre sobre si vous ne luy en faites la grace. Vous accordez beaucoup de choses à nos prieres, & si nous avons receu quelque bien avant mesme que de vous avoir prié, nous ne laissons pas de l'avoir receu de vous. Et mesme de ce que nous sçavons de qui nous l'avons receu, c'est vous qui nous l'avez fait connoistre. Je n'ay jamais esté sujet à l'yvrognerie : mais j'ay connu des yvrognes que vous avez rendu sobres. C'est donc vous qui avez fait, que ceux qui ne l'ont jamais esté, ne l'ont point esté, & que ceux qui l'ont esté, ne le sont plus ; de mesme que c'est vous qui avez fait que les uns & les autres ont sceu à qui ils avoient cette obligation.

J'ay entendu aussi une autre de vos paroles : Ne

vous laissez point emporter à la concupiscence, & détournez-vous de la volupté qui se presente à vos yeux. Vous m'avez fait la grace d'entendre aussi cette autre parole qui m'a extremement touché le cœur : Soit que nous mangions, nous n'en aurons rien de plus ; soit que nous ne mangions pas, nous n'en aurons rien de moins. Ce qui veut dire, que ni l'une de ces deux choses ne me rendra heureux, ni l'autre ne me rendra malheureux. J'ay entendu aussi cette autre parole : J'ay appris à me contenter de l'estat où je me trouve : Je sçay comment il faut vivre dans l'abondance, & de quelle sorte il faut souffrir la necessité : & je puis tout en celuy qui me fortifie. Voilà comme parle un soldat de la milice celeste, & non pas comme nous autres qui ne sommes que poussiere. Mais souvenez-vous, Seigneur, que si nous sommes poussiere, c'est de la poussiere que vous avez formé l'homme ; & que cet homme s'estant perdu par sa faute, vous l'avez retrouvé par vostre grace. Et celuy-là mesme dont j'admire ces paroles que vous luy avez inspirées ne pouvoit rien de luy-mesme non plus que nous, puis qu'il estoit poussiere aussi bien que nous. Je puis tout, dit-il, en celuy qui me fortifie. Fortifiez-moy, Seigneur, afin que je puisse ce que je ne puis par moy-mesme. Donnez-moy la grace d'accomplir ce que vous me commandez ; & commandez-moy ce que vous voudrez. Ce grand Apostre confesse qu'il n'a rien qu'il n'ait receu, & que c'est en vous qu'il se glorifie de ce dont il se glorifie. J'ay entendu un autre de vos serviteurs qui vous demande la mesme grace. Détournez loin de moy, dit-il, les desirs de la gourmandise : Par où il paroist, mon Dieu, qui estes la sainteté mesme, que lors que l'on accomplit ce que vous commandez, c'est vous qui nous le faites accomplir par vostre grace.

Vous m'avez aussi appris, vous qui estes mon

bon Pere, que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs; mais qu'il y a du peché à user des viandes avec le scandale du prochain : Que toutes vos creatures sont bonnes; Qu'il ne faut rien refuser de ce qui peut estre mangé avec action de graces; Que ce n'est pas la viande qui nous rend recommandables à Dieu; Que personne ne nous doit juger par le manger & par le boire; Que celuy qui mange ne doit pas mépriser celuy qui ne mange pas, & que celuy qui ne mange pas ne doit pas condamner celuy qui mange. J'ay appris toutes ces choses : Je vous en rends graces; & je vous en loüe, Seigneur, qui m'avez voulu en cela servir de maître, en frapant à mes oreilles & en éclairant mon cœur. Delivrez-moy mon Dieu, de toutes sortes de tentations.

Je ne crains pas qu'il y ait de l'impieté dans les viandes; mais j'apprehende l'impureté de la gourmandise. Je sçay qu'il a esté permis à Noé de manger de tous les animaux qui estoient bons à manger. Je sçay qu'Elie mangea de la chair, & que S. Jean dans son admirable abstinence n'a pas esté soüillé pour avoir mangé des sauterelles. Je sçay au contraire qu'Esaü a perdu son droit d'aisnesse pour avoir mangé des lentilles; & que David s'est accusé d'avoir desiré de boire de l'eau, & que JESUS-CHRIST qui est nostre Roy n'a pas esté tenté avec de la chair, mais avec du pain. Aussi le peuple dans le desert ne merita pas d'estre reprouvé de Dieu, à cause simplement qu'il desira de manger de la chair; mais parce que ce desir le fit murmurer contre son Seigneur & contre son Maistre.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre l'excés qui se peut glisser dans le mãger & le boire. Car ce n'est pas une chose que je me puisse resoudre une fois pour toutes de retrancher entierement, ainsi que je l'ay pû faire pour

pour ce qui regarde les femmes : il faut en cecy donner un frein à ſon appetit par un juſte temperament entre le trop & le trop peu. Et qui eſt celuy, Seigneur, qui ne s'emporte pas quelquefois au delà des bornes de la neceſſité? Quel qu'il ſoit, il eſt bien parfait, & doit bien glorifier voſtre ſaint nom. Pour moy je ne ſuis pas tel : car je ſuis un pecheur : mais je ne laiſſeray pas neanmoins de glorifier vôtre nom, & de me conſoler de cette eſperance, que celuy qui a vaincu le monde, & qui me conſidere comme l'une des parties les plus foibles & les plus infirmes de ſon corps, intercede envers vous pour mes pechez, parce que vos yeux ne dédaignent pas de regarder ce qu'il y a encore d'imparfait dans le corps de voſtre Egliſe, & d'écrire tous vos ſerviteurs dans voſtre livre.

CHAPITRE XXXII.

Des odeurs ; & qu'il n'y a rien d'aſſuré en cette vie.

JE ne me mets pas beaucoup en peine de ce qui regarde le plaiſir qui ſe rencontre dans les odeurs. Lors qu'elles ſont éloignées de moy, je ne les recherche point, & quand elles ſe preſentent à moy, je ne les rejette pas, eſtant neanmoins tout preſt d'en eſtre privé pour jamais. Il me ſemble que cela eſt ainſi : mais peut-eſtre que je me trompe : car l'vn de nos plus déplorables aveuglemens, eſt de connoiſtre ſi peu ce que nous pouvons, que noſtre eſprit lors qu'il s'examine ſur ſes propres forces, trouve qu'il ne doit pas aiſément ajoûter foy à ſoy-meſme, parce qu'il ignore le plus ſouvent ce qui eſt caché dans luy, ſi l'experience ne le luy découvre. Et perſonne ne ſe doit tenir aſſuré en cette vie, qui eſt une tentation continuelle, ne ſçachant pas

si comme de méchant il a pû devenir bon, de bon il ne deviendra point méchant. Vostre misericorde est l'unique esperance, l'unique confiance, & l'unique promesse assurée dont on ne sçauroit douter.

CHAPITRE XXXIII.

Du plaisir de l'ouye, & l'utilité du chant de l'Eglise.

LES charmes de l'oreille m'attachoient & me captivoient beaucoup davantage : mais vous m'en avez dégagé, mon Dieu, & m'avez délivré de de cette attache. J'avouë neanmoins que je trouve encore du plaisir dans les chants animez de vostre parole quand ils sont meslez avec l'harmonie d'une voix douce & sçavante en la musique ; mais je ne m'y arreste pas de telle sorte, que je ne m'en retire quand il me plaist. Ils semblent toutefois avoir quelque droit de me demander que je les reçoive avec les sentences de l'Ecriture, qui sont comme leur vie & leur ame, & que je leur donne une place honorable dans mon cœur, en quoy j'ay peine à garder la moderation.

Car il me semble que quelquefois je leur défere davantage que je ne devrois, sentant mon esprit plus ardemment touché de devotion par ces saintes paroles lors qu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'estoient pas ; & j'éprouve que par je ne sçay quelle secrette sympatie toutes les diverses passions de nostre esprit ont du rapport avec les divers tons de la voix & du chant qui les excitent & les réveillent. Mais le plaisir de l'oreille qui ne devroit pas affoiblir la vigueur de nostre esprit, me trompe souvent lors que le sens de l'ouye n'accompagne pas la raison de telle sorte qu'il se contente de la

ſuivre : & qu'au lieu de ſe ſouvenir que ce n'a eſté que pour l'amour d'elle qu'on luy a fait la faveur de le recevoir, il veut entreprendre de la preceder & de la conduire. Ainſi je peche ſans y penſer ; mais aprés je m'en apperçois.

Quelquefois voulant eſtre trop ſur mes gardes pour éviter cette tromperie, je peche par un excés de ſeverité, lors que je deſire de voir pour jamais éloigner de mes oreilles, & de celles de l'Egliſe, tous les chants harmonieux dont on a accoûtumé de chanter les pſeaumes de David, & que j'eſtime plus utile ce que je me ſouviens d'avoir ſi ſouvent oüy dire de ſaint Athanaſe Patriarche d'Alexandrie, qu'il les faiſoit chanter avec ſi peu d'inflexion de voix, que celuy qui les recitoit, ſembloit plûtoſt parler que chanter.

Mais d'autre part, quand je me ſouviens des larmes que les chants de voſtre Egliſe me firent répandre au commencement de ma converſion, & qu'encore maintenant je me ſens touché non pas par le chant, mais par les choſes qui ſont chantées, lors qu'elles le ſont avec une voix nette & diſtincte, & du ton qui leur eſt plus propre, je rentre dans l'opinion que cette coûtume eſt tres-utile. Ainſi je balance entre le peril qu'il y a de rechercher le plaiſir, & l'experience que j'ay fait de l'avantage que l'on reçoit de ces choſes, & me ſens plus porté, ſans neanmoins prononcer ſur cela un arreſt irrevocable, à approuver que la coûtume de chanter ſe conſerve dans l'Egliſe; afin que par le plaiſir qui touche l'oreille, l'eſprit encore foible s'éleve dans les ſentimens de la pieté. Toutefois lors qu'il arrive que le chant me touche davantage que ce que l'on chante, je confeſſe avoir commis un peché qui merite châtiment ; & j'aimerois alors beaucoup mieux n'avoir point entendu chanter.

Voilà les diſpoſitions dans leſquelles je me trouve

ſur ce ſujet. Pleurez avec moy, & pleurez pour moy, vous qui étudiez à regler ſi bien le dedans de voſtre ame qu'on en voit l'effet dans vos actions. Car quant à ceux qui n'ont pas ce ſoin, ces choſes ne les touchent point. Et vous, mon Seigneur & mon Dieu, aux yeux duquel j'ay expoſé mes langueurs, & tout ce que j'ay moy-meſme bien de la peine à découvrir, exaucez-moy, regardez-moy, ayez pitié de moy, & gueriſſez-moy.

CHAPITRE XXXIV.

Des plaiſirs de la veuë.

IL ne me reſte plus à parler que des plaiſirs de ces yeux terreſtres dont je veux confeſſer toutes les fautes; & je deſire que les oreilles de voſtre ſaint temple, ces oreilles fraternelles & charitables les écoutent. Ainſi j'acheveray le diſcours de toutes les tentations de la volupté de la chair, qui me perſecutent cependant que je ſoûpire, & que je ſouhaite d'entrer en la poſſeſſion de cette heureuſe demeure que vous me preparez dans le ciel.

Les yeux aiment la diverſité des beaux objets, & les couleurs vives & agreables. Mais que ces objets n'arreſtent point mon ame: Que Dieu ſeul l'arreſte, luy qui a creé toutes ces choſes, & qui les a creées toutes bonnes. Mais c'eſt luy ſeul qui eſt mon unique bien & non pas elles. Ces objets lors que je veille & durant le jour, frappent mes yeux, & ne me donnent point de tréves comme les ſons m'en donnent aſſez ſouvent, ſoit que je n'en entende point d'harmonieux, ſoit que je n'en entende aucun, comme il arrive quelquefois, lors que je me trouve dans un grand ſilence. Car la lumiere, cette reine des couleurs qui ſe répand ſur tout ce que nous voyons

me flate durant le jour par mille divers attraits, lors mesme que je pense à autre chose, & que je ne prends pas garde à elle : Elle se glisse si avant dans nous & nous devient si agreable, que s'il arrive qu'elle nous soit tout d'un coup ravie, nous la recherchons avec ardeur, & nostre esprit demeure triste si nous en sommes privez pour long-temps.

O lumiere que voyoit Tobie, lors qu'estant aveugle des yeux du corps, il enseignoit à son fils le veritable chemin de la vie; & sãs s'égarer jamais, marchoit devant luy avec les pieds de la charité ! O lumiere que le Patriarche Isaac, quoy que son âge eust appesanty & fermé les yeux charnels de son corps, ne laissa pas de voir des yeux spirituels de son ame, lors qu'il merita, non de benir ses enfans en les connoissant ; mais de les connoistre en les benissant ! O lumiere que voyoit Jacob, lors que la vieillesse luy ayant aussi fait perdre la veuë, son cœur éclairé par la grace luy fit prevoir en la personne de ses enfans la fecondité du peuple à venir, & croiser mysterieusement les mains sur ses petits-fils, non selon que Joseph luy marquoit au dehors, mais selon ce que luy-mesme discernoit au dedans.

Voilà quelle est la veritable lumiere; l'unique lumiere ; & tous ceux qui la voyent & qui l'aiment, ne sont tous ensemble qu'une mesme chose. Au contraire cette lumiere corporelle dont je parlois, répand dans la vie du siecle une malheureuse douceur, & mille attraits dangereux qui la rendent agreable à ses aveugles amans. Mais ceux qui sçavent en tirer des sujets de vous loüer, ô Dieu createur de toutes choses, la font servir à vostre gloire, au lieu de se perdre par elle, comme font les autres, dans l'assoupissement & le sommeil de leurs ames. C'est ainsi que je desire d'estre.

Je resiste aux tromperies des yeux, de peur qu'ils n'arrestent mes pieds, qui commencent, ô mon

Dieu, à marcher dans vos saintes voyes. J'éleve vers vous mes yeux invisibles, afin que vous retiriez mes pieds des filets qui les engagent. Vous les en dégagez souvent, parce que souvent ils s'y prennent. Vous ne cessez point de les en tirer, parce qu'en toutes rencontres je me trouve arresté dans les pieges qui me sont tendus de toutes parts, & que vous qui estes la garde d'Israël, ne dormez ni ne sommeillez jamais.

Combien les hommes par tant de differens arts & de differens ouvrages ont-ils ajoûté d'attraits à ces tentations qui nous charment par les yeux, soit dans les habits ou dans les meubles, dans les peintures & autres choses pareilles, où ils vont beaucoup au delà des bornes de la necessité & d'une moderation raisonnable, & mesme de ce qui peut servir à la representation des choses de pieté, s'attachant ainsi au dehors aux ouvrages de leurs mains; & abandonnant au dedans celuy dont ils sont l'ouvrage, & effaçant en eux-mesmes les traits de cet ouvrage divin? De moy, mon Dieu, qui estes toute ma gloire, cela mesme m'est un sujet de chanter un cantique à vostre gloire, & d'offrir à celuy qui me sanctifie un sacrifice de loüange.

Car je sçay que ces beautez qui passent de l'esprit dans les mains ingenieuses des artisans, procedent de cette beauté qui est au dessus de nos esprits, & vers laquelle mon ame soûpire nuit & jour. Ces artisans & ceux qui sont passionnez de ces beautez exterieures, tirent de cette beauté premiere l'idée qui les leur fait agréer: mais ils n'en tirent pas la lumiere qui leur apprendroit à en bien user: Elle y est; & toutefois ils ne l'y apperçoivent pas, & ne voyent pas qu'ils n'ont point besoin de passer plus outre, mais seulement de conserver toutes leurs forces pour vostre service, sans les dissiper en les employant à de vains plaisirs qui ne produisent que de l'ennuy.

Et moy-mesme qui parle ainsi & qui fais cedi[l] cernement, je ne laisse pas de tomber dans le pieg[e] de ces beautez visibles, qui ne sont que de foibles crayons de vostre invisible & souveraine beauté. Mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retirez, dautant que vostre misericorde est toûjours presente à mes yeux. Ainsi je me laisse prendre parce que je suis pauvre & miserable; & vous me délivrez, parce que vous estes bon & misericordieux: vous le faites quelquefois sans que je m'en apperçoive, parce que j'estois tombé sans y penser, & quelquefois aussi avec douleur, parce que j'avois déja quelque attache.

CHAPITRTE XXXV.

De la seconde tentation qui est la curiosité.

A CETTE tentation il s'en joint une d'une autre sorte qui est en toutes manieres plus perilleuse. Car outre cette concupiscence de la chair qui se rencontre dans tous les plaisirs des sens, & de ces voluptez qui se font aimer avec tant de passion par ceux qui s'éloignent de vous, il y a dans l'ame une passion volage, indiscrete & curieuse, qui se couvrant du nom de science, la porte à se servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair, mais pour faire des épreuves & acquerir des connoissances par la chair. Et parce qu'elle consiste en un desir de connoistre, & que la veuë est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connoissance; le saint Esprit l'a appellée la concupiscence des yeux.

Car encore qu'il n'y ait proprement que les yeux qui voyent, nous ne laissons pas neanmoins d'user de ce terme en parlant des autres sens, lors que

C'eſt cette maladie qui a fait trouver ce que l'on voit avec admiration dans les ſpectacles : C'eſt elle qui nous poſſede à la recherche des ſecrets cachez de la nature qui ne nous regardent point, qu'il eſt inutile de connoiſtre, & que les hommes ne veulent ſçavoir que pour les ſçavoir ſeulement : C'eſt elle qui fait qu'il ſe trouve auſſi des perſonnes, qui pour ſatisfaire à ce malheureux deſir de tout connoiſtre ont recours à la magie : Et c'eſt elle enfin qui dans la religion meſme oſe tenter Dieu, en luy demandant des prodiges & des miracles par le ſeul deſir d'en voir ; & non pour l'utilité qui en doive naiſtre.

O mon Dieu, mon Sauveur, combien par voſtre aſſiſtance & par voſtre grace ay-je fait de retranchemens en mon cœur dans cette vaſte foreſt pleine de tant d'embuſches & de dangers ? Et neanmoins le cours de noſtre vie ſe trouvant inceſſamment environné & aſſiegé de tous coſtez d'un ſi grand nombre de perils de cette ſorte, quand eſt-ce que j'oſeray dire que nulle de ces choſes ne me rend attentif à la regarder, & ne me fait point tomber dans une vaine curioſité ? Il eſt vray que le plaiſir du theatre ne me touche plus ; que je ne me ſoucie point de connoiſtre le cours des aſtres ; que je n'ay jamais conſulté les ombres des morts ; & que j'abhorre toutes ces pactions ſacrileges qui ſe font avec les demons. Mais, Seigneur mon Dieu, auquel je dois ſervir avec humilité & ſimplicité, quels efforts cet immortel ennemy des hommes ne fait-il point par ſes tentations & par ſes ruſes, afin de me porter à vous demander quelque miracle ? Je vous conjure par JESUS-CHRIST noſtre Roy & par noſtre chere patrie, cette celeſte Jeruſalem qui eſt toute pure & toute chaſte, que comme j'ay eſté fort éloigné juſques icy de conſentir à cette tentation, je le ſois toûjours de plus en plus.

Mais lors qu'il arrive, mon Dieu, que j'implore vostre assistance pour la santé de quelqu'un, ma fin est alors fort differente de celle que j'aurois si c'estoit la curiosité qui me poussast. Et comme en cela vous ne faites que ce qu'il vous plaist, vous me faites aussi la grace, & j'espere que vous me la ferez toûjours, de recevoir de bon cœur tout ce qui arrive. Neanmoins qui pourroit dire en combien de legeres occasions & de choses de neant nous sommes tous les jours tentez par la curiosité, & combien souvent nous y succombons? Combien de fois arrive-t-il que lors qu'on nous conte des choses frivoles nous les souffrons d'abord par tolerance, afin de ne pas choquer les esprits foibles, & qu'ensuite nous nous portons peu à peu à les écouter avec plaisir? Je ne vas plus voir dans le cirque courir un chien aprés un lievre: mais si passant par hazard dans une campagne j'y rencontre une chose semblable, elle me divertira peutestre de quelque grande pensée & m'attirera vers elle, non pas en me contraignant de quitter mon chemin pour pousser mon cheval de ce costé-là, mais en portant mon cœur à le suivre. Et si en me faisant voir ma foiblesse, vous ne me faites promtement connoistre que je dois mesme dans cette rencontre trouver des sujets d'élever mon esprit vers vous, ou la mépriser entierement & passer outre, je demeure comme immobile dans ce vain amusement.

Que diray-je aussi de ce qu'estant quelquefois assis dans la maison, un lezard qui prend des mouches, ou une araignée qui les enveloppe dans ses filets me donne de l'attention? Quoy que ces animaux soient petits, cet amusement n'est il pas le mesme qu'en des choses plus importantes? Je passe delà à vous loüer, ô mon Dieu, qui avez creé toutes choses, & qui les ordonnez avec une sagesse si admirable: mais ce n'est pas par là qu'a commen-

té mon attention ; & il y a grande difference entre ſe relever promtement, & ne tomber pas. Toute ma vie eſt pleine de telles rencontres, & tout mon eſprit conſiſte en voſtre extrême miſericorde. Car lors que noſtre eſprit ſe remplit de ces fantômes, & qu'il porte ſans ceſſe avec ſoy une infinité de vaines penſées, il arrive delà que nos prieres meſmes en ſont ſouvent troublées & interrompuës, & que lors qu'eſtant en voſtre preſence nous nous efforçons de vous faire entendre la voix de nôtre cœur, une action de telle importance eſt traverſée par des imaginations frivoles, qui viennent de je ne ſçay où, ſe jetter comme à la foule dans noſtre eſprit. Eſtimerons-nous que cela ſoit peu de choſe ? & ſurquoy devons-nous nous appuyer, que ſur l'eſperance que nous avons que voſtre miſericorde qui a commencé à nous changer, achevera ſon ouvrage ?

CHAPITRE XXXVI.

De la troiſiéme tentation, qui eſt l'orgueil. Comment on peut deſirer legitimement d'eſtre craint & aimé des hommes.

VOus ſçavez, Seigneur, combien vous m'avez changé, vous qui avez commencé par me délivrer de la paſſion de la vengeance, pour vous rendre enſuite favorable à me pardonner auſſi mes autres pechez, à guerir toutes mes langueurs, & à retirer mon ame du deſordre où elle eſtoit, afin de me couronner par voſtre compaſſion & par vôtre miſericorde, & combler mes ſouhaits de toutes ſortes de biens. C'eſt vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte de vos jugemens, & m'avez ſoûmis avec douceur à voſtre ſaint joug, que je porte à cette heure & qui me ſemble leger, parce

que vous l'aviez ainsi promis, & que vous avez accomply vostre promesse. Et en effet il estoit leger lors mesme que j'apprehendois de m'y soûmettre, mais je ne le sçavois pas.

Dites-moy je vous prie, mon Dieu, vous qui seul regnez sans orgueil, parce que vous estes le seul veritable Seigneur qui n'en reconnoist point d'autre. Dites-moy je vous supplie si je suis délivré, où si je pourray l'estre en toute ma vie de cette troisiéme sorte de tentation, qui nous porte à vouloir estre craints & aimez des homme, sans autre dessein que d'en recevoir une joye qui n'est pas une veritable joye. Cette vie n'est que misere, & la vanité n'est qu'une honteuse folie. De là vient principalement que l'on ne vous aime, & que l'on ne vous craint pas avec la pureté que l'on devroit. C'est pourquoy vous resistez aux superbes, & donnez vostre grace aux humbles: vous tonnez sur la teste des ambitieux du siecle, & les fondemens des montagnes tremblent.

Ainsi parce qu'il est necessaire pour maintenir la societé humaine, que ceux qui sont en dignité comme nous, soient aimez & craints des hommes, l'ennemy de nostre veritable bonheur, & qui tend ses pieges par tout, nous presse & nous crie: Courage, courage, afin qu'embrassant avec trop d'ardeur les témoignages d'amour & de respect que l'on nous rend, nous soyons surpris sans y penser, & que cessant d'établir nostre joye dans l'amour de la verité, nous la mettions dans les mensonges & les tromperies des hommes, en prenant plaisir à estre aimez & estre craints, non pas pour l'amour de vous, mais au lieu de vous: & qu'ainsi le demon nous rendant semblables à luy, il nous entraisne avec luy, non pour vivre ensemble dans l'union de la charité, mais pour estre compagnons de son supplice, luy qui a mis son trône sur l'Aquilon, afin d'avoir

pour des esclaves ceux qui par des voyes égarées entreprennent à son imitation de se rendre égaux à vous, & ainsi tombent dans les tenebres & dans la froideur opposée à vostre amour.

Quant à nous, Seigneur, qui sommes vostre petit troupeau; nous voicy en vostre presence. Prenez possession de nos ames, & couvrez-nous de vos ailes, afin que nous soyons en assurance sous vostre divine protection. Vous estes toute nostre gloire: ne soyons aimez qu'à cause de vous, ni craints que parce que nous portons vostre parole. Celuy qui veut estre loüé des hommes quand vous le blâmez, ne sera pas défendu des hommes lors que vous le jugerez, ni arraché par eux d'entre vos mains lors que vous le condamnerez. Or quand le pecheur n'est point loüé de ses injustes desirs, ni beny à cause de ses mauvaises actions, mais qu'on louë seulement un homme à cause de quelque grace que vous luy faites, s'il prend davantage de plaisir à estre loüé, qu'à posseder cette grace qui fait qu'on le louë, il se trouve que lors qu'on le louë vous le blâmez, & que celuy qui louë est meilleur que celuy qui est loüé, parce que l'un revere en l'homme le don de Dieu, & l'autre fait plus d'estime de la loüange qui n'est que le don d'un homme, que de la grace qui est le don de Dieu mesme.

CHAPITRE XXXVII.

Il déclare quelle estoit la disposition de son ame touchant le blâme & la loüange.

SEIGNEUR, nous sommes tous les jours & sans relâche éprouvez par ces diverses tentations: la langue des hommes nous est tous les jours ce que la fournaise est à l'or; & vous nous commandez

d'estre en cela comme en tout le reste dans la moderation & la retenuë. Donnez-nous la grace d'accomplir ce que vous nous commandez, & commandez-nous ce que vous voudrez. Vous sçavez combien mon cœur pousse de soupirs vers vous sur ce sujet, & combien mes yeux versent de ruisseaux de larmes. Car j'ay peine à discerner combien je suis moins engagé que je ne l'estois dans cette corruption, & je crains extrêmement pour mes pechez cachez que vos yeux connoissent, & que les miens ne connoissent pas.

Dans les autres sortes de tentations j'ay quelque moyen de m'examiner: mais dans celle-cy je n'en ay presque point. Car en ce qui regarde les plaisirs des sens, & la vaine curiosité de sçavoir, je discerne bien jusques à quel point j'ay gagné sur mon esprit de reprimer mes passions quand je suis privé de ces choses, ou par ma propre volonté, ou par leur absence, parce qu'alors je m'interroge moy-mesme, & je reconnois si je suis peu ou beaucoup touché de ne les posseder plus. Et quant aux richesses que l'on ne desire que pour satisfaire à une, à deux, ou à toutes les trois de ces passions, si nostre esprit ne peut discerner par luy-mesme s'il les méprise lors qu'il les possede, il peut l'éprouver en les quittant.

Mais pour nous priver de toutes loüanges, & éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mesmes, devons-nous mal vivre, ou mesme nous abandonner à de si grands dereglemens, qu'il n'y ait un seul de tous ceux qui nous connoissent qui ne nous ait en horreur? Quelle plus grande folie pourroit-on dire ou s'imaginer? Que si la loüange a toûjours esté & doit toûjours estre la compagne de la bonne vie & des bonnes mœurs, nous ne devons non plus abandonner cette suite de la bonne vie, qu'abandonner la bonne vie mesme.

Et cependant ce n'eſt que quand les choſes nous manquent,que nous pouvons reconnoiſtre s'il nous ſeroit facile ou difficile de ſouffrir d'en eſtre privez.

Dequoy me confeſſeray-je donc à vous, mon Dieu, dans cette ſorte de tentation; ſinon de ce qu'il eſt vray que je reſſens quelque joye des loüanges que l'on me donne; mais que j'en reſſens beaucoup davantage de la verité qui me ſemble donner un juſte ſujet à ces loüanges,que non pas des loüanges meſmes. Car ſi j'avois le choix, ou d'eſtre loüé de tout le monde eſtant extravagant ou tres-ignorant en toutes choſes; ou d'en eſtre blâmé eſtant ſage & rres-inſtruit de la verité, je ſçay bien lequel des deux je choiſirois.

Toutefois je voudrois bien que le témoignage que les autres portent en ma faveur, n'augmentaſt point la ſatisfaction que je reçois du bien qui peut eſtre en moy. Je Confeſſe neanmoins, non ſeulement qu'il l'augmente, mais que le blâme la diminuë: Et lors que je m'afflige de ce defaut, il ſe preſente à mon eſprit des excuſes pour le défendre. C'eſt à vous, Seigneur, à juger quelles elles peuvent eſtre, puis que pour moy je ne ſçay qu'en dire. Car à cauſe que vous nous avez commandé non ſeulement la continence, qui nous monſtre ce que nous devons ne pas aimer: mais auſſi la juſtice qui nous apprend ce que nous devons aimer; & que ne nous contentant pas que nous ayons de l'amour pour vous, vous voulez auſſi que noſtre charité s'étende juſques à noſtre prochain, il me ſemble que ſouvent je me réjouïs de ſon avancement; ou de l'eſperance qu'il en donne lors que je prens plaiſir aux loüanges de celuy à qui vous avez fait comprendre ce qui merite d'eſtre loüé dans les hommes; & qu'au contraire je m'afflige pour ſon intereſt, lors que je voy qu'il blâme ce qu'il n'entend point ou ce qui eſt bon.

Je me fâche mesme quelquefois de mes propres loüanges, soit que l'on fasse cas en moy des choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne meritent de l'estre. Mais que sçay-je si ce sentiment ne procede point de ce que je ne puis souffrir que celuy qui me loüe ait une opinion de moy differente de celle que j'en ay moy-mesme? Non qu'en cela je sois touché de son interest; mais parce que ces mesmes bonnes qualitez qui me plaisent en moy, me sont encore plus agreables lors qu'elles plaisent aussi aux autres: Car c'est en quelque maniere ne me loüer pas que de ne loüer pas l'opinion que je porte de moy-mesme, ainsi qu'il arrive lors qu'on loüe en moy les choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y louë davantage celles qui m'y plaisent le moins.

Ne me connois-je donc point moy-mesme en cela? Je voy bien en vous, Seigneur, qui estes la verité, que je ne dois estre touché des loüanges que l'on me donne qu'à cause de l'utilité de mon prochain, & non pas à cause de moy. Mais je ne sçay pas si j'en use de la sorte. Et en cela je vous connois mieux, ô mon Dieu, qui estes la verité eternelle, laquelle m'apprend que je dois estre dans cette disposition, que je ne me connois moy-mesme pour sçavoir si j'y suis. Je vous conjure donc, mon Dieu, de me faire voir moy-mesme à moy-mesme, afin que j'avoüe & que je montre à mes freres qui pourront vous prier pour moy, les playes que je découvriray dans mon ame.

Je veux passer encore plus avant à examiner le fond de mon cœur. Si ce n'est que par la consideration de l'utilité de mon prochain, que je prens plaisir d'estre loüé; pourquoy ressens-je moins le blâme injuste qu'on luy donne, que celuy que je reçois? Pourquoy suis-je plus touché lors que l'on médit

de moy, que lors qu'avec aussi peu de raison l'on médit d'un autre en ma presence ? Diray-je que j'en ignore aussi la cause ? & useray-je encore de ce moyen afin de me tromper moy-mesme, & faire voir devant vous que je ne suis veritable, ni dans mon cœur ni dans mes paroles ?

Seigneur, éloignez de moy cette folie, de peur que mes propres discours ne soient comme l'huile dont le pecheur voudroit huiler ma teste par ses flateries. Je suis pauvre & miserable ; & tout ce que j'ay de meilleur, c'est que gemissant en secret je me déplais à moy-mesme, & recherche vostre misericorde jusques à ce que je me corrige de mes defauts, & que par un parfait renouvellement j'arrive à cette heureuse paix que l'œil du superbe ne connoist point.

CHAPITRE XXVIII.

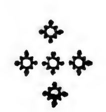
Combien la vaine gloire est dangereuse.

NOs paroles & nos actions quand elles éclatent devant les hommes, donnent sujet à une tentation tres-perilleuse par l'amour de la loüange, qui s'efforce d'attirer des applaudissemens recherchez pour faire estimer en nous quelque qualité avantageuse, & lors que je condamne cela dans moy, je reconnois qu'en cela mesme que je le condamne, ce que je condamne s'y peut rencontrer : Car il arrive souvent que ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire, se glorifient de ce mépris avec encore plus de vanité : & ainsi ce n'est plus du mépris de la vaine gloire qu'ils se glorifient, puis que ce n'est pas la mépriser, que de se glorifier de ce mépris dans le cœur.

CHAPITRE XXXIX.

De la complaisance en soy-mesme.

NOUS avons encore en cette espece de tentation un autre mal au dedans de nous : C'est la vanité de ceux qui sont dans la complaisance d'eux-mesmes, quoy qu'ils ne plaisent pas aux autres, ou que mesme ils leur déplaisent, & qu'ils ne se soucient pas de leur plaire. Car en se plaisant à eux-mesmes, ils vous déplaisent beaucoup, mon Dieu, non seulement lors qu'ils se glorifient des choses qui ne sont pas bonnes comme si elles l'estoient; mais aussi lors qu'ils se glorifient des graces que vous leur avez faites, comme s'ils ne les tenoient pas de vous, ou comme si les tenant de vous ils les avoient obtenues par leurs merites; ou lors mesme que croyant les tenir de vostre pure bonté & sans les avoir meritées, ils ne les possedent pas dans la joye d'une union sainte avec leurs freres, mais leur envient les mesmes graces, estant bien-aises d'avoir sujet de se preferer aux autres. Dans tous ces dangers & autres semblables, vous voyez, mon Dieu, les apprehensions de mon cœur, & je reconnois que si ces playes ne me causent pas tant de mal, c'est plûtost que vostre main les guerit à mesure que je les reçois, que non pas que je ne les reçoive point.



CHAPITRE XL.

Il reprend tout ce qu'il a traité dans ce livre, & premierement comme il a recherché Dieu dans toutes les creatures & dans soy mesme.

SEIGNEUR, qui estes l'eternelle verité, avez-vous jamais manqué de marcher avec moy, & de m'instruire de ce que j'avois à fuir ou à rechercher, lors que je vous ay rapporté le mieux que j'ay pû mes pensées les plus secrettes, & que j'ay eu recours a vostre assistance touchant ma conduite? J'ay consideré le plus attentivement qu'il m'a esté possible par mes sens exterieurs toutes les parties du monde. J'ay tâché de découvrir dans moy-mesme toutes les fonctions & les puissances de cette vie qui m'anime, & de passer jusques à la connoissance de mes propres sens. De là je suis entré dans les diverses étenduës des replis de ma memoire, qui par tant de manieres admirables sont pleins d'une innombrable multitude de differentes images; je les ay considerées, & j'en suis demeuré tout épouvanté.

Mais aprés avoir fait cette reveuë generale de toute la nature & de moy-mesme, j'ay reconnu que tout ce que j'en comprenois, estoit par vostre lumiere & vostre assistance; & que vous n'estiez, mon Dieu, aucune de toutes ces choses; & que moy-mesme je n'estois pas vous non plus qu'elles, bien que ce fust moy qui les découvrois, qui les remarquois toutes l'une aprés l'autre, qui m'efforçois de les distinguer entre elles, & de les estimer chacune en particulier selon leur dignité & leur excellence, qui recevois les unes par l'entremise des sens, qui en examinois d'autres que je trouvois

dans moy-mesme sans y estre venuës d'ailleurs, qui remarquois le nombre & la diversité des sens qui m'en avoient fait leur rapport, & qui lors que ma memoire estoit remplie de ces tresors en maniois les uns, mettois les autres comme en reserve, & retirois de leurs replis ceux dont je me voulois servir.

Non, Seigneur, je ne suis point ce que vous estes, quoy que je fasse toutes ces choses : la puissance par laquelle je les fais, n'est point ce que je cherche, lors que je cherche mon Dieu : car vous estes cette lumiere immuable que je consultois sur toutes choses, pour sçavoir si elles estoient, quelles elles estoient, & l'estime que j'en devois faire : & j'écoutois sur cela vostre parole interieure qui m'instruisoit, & me servoit de regle & de loy : & c'est ce que je fais souvent : c'est où je trouve du repos, & un plaisir ineffable. Et tout le temps qui me peut rester de libre, aprés avoir satisfait aux occupations où la necessité m'engage, je le donne à cette sainte & innocente volupté.

Or dans toutes ces choses que mon esprit considere en consultant vostre eternelle lumiere, je ne trouve aucun lieu assuré pour mettre mon ame, si ce n'est en vous qui pouvez seul rassembler tout ce qui s'est dissipé en moy parmy la multitude des creatures, & faire qu'il n'y ait plus rien qui s'éloigne jamais de vous. Quelqufois, Seigneur, vous me faites entrer dans des sentimens si extraordinaires, & joüir dans le plus secret de mon ame d'une certaine douceur si grande & si merveilleuse, que si vous permettiez qu'elle receust son entier accomplissement en moy, elle passeroit à je ne sçay quoy qui ne seroit plus cette vie, tant ce bonheur seroit extrême ; mais je retombe dans les miseres de l'estat déplorable où nous vivons par le poids de ce corps mortel. Je me trouve emporté comme par le torrent des choses qui nous environnent tous les

jours. Je me sens engagé dans ces liens, & je verse beaucoup de larmes; mais je ne laisse pas pour cela d'y demeurer toûjours engagé: tant il est difficile de resister au poids de la coûtume qui nous entraisne. Je puis demeurer en cet estat, & je ne le veux pas: je voudrois en estre délivré, & je ne le puis. Ainsi de tous costez je suis miserable.

CHAPITRE XLI.

Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.

J'AY consideré toutes les langueurs où le peché a reduit mon ame en m'examinant sur les trois passions d'où naissent tous les desordres des hommes, la volupté, la curiosité, & l'orgueil: & j'ay imploré le secours de vostre main toute-puissante pour trouver quelque esperance de salut dans une si grande misere. Car ayant vû l'éclat de vostre gloire avec un cœur blessé & des yeux malades, j'ay dit tout éblouÿ d'une si grande lumiere: Qui est celuy qui peut porter sa veuë jusques-là? Et j'ay esté rejetté bien loin de la splendeur de vostre face. Vous estes la verité qui preside sur toutes choses: & mon avidité insatiable a fait que je ne vous ay pas voulu perdre; mais que j'ay voulu posseder aussi avec vous ce qui n'est que mensonge & que vanité, comme les menteurs veulent tout ensemble, & sçavoir la verité, & la déguiser aux autres par leurs mensonges. Mais par cette conduite, Seigneur, je vous ay perdu, parce que vous ne pouvez souffrir qu'on veüille vous posseder avec le mensonge.



CHAPITRE XLII.

Des Platoniciens qui ont eu recours aux demons, comme à des mediateurs entre Dieu & les hommes.

QUI pouvois-je trouver qui fust capable de me reconcilier avec vous? Devois-je avoir recours aux Anges? Et de quelles prieres, de quelles ceremonies me faloit-il user pour cela? Je sçay que plusieurs s'efforçant de retourner à vous, & ne le pouvant d'eux-mesmes, ont tenté une telle voye, & se laissant emporter à la curiosité & au desir d'avoir des visions extraordinaires, ils ont merité de tomber dans l'illusion. Car ils vous cherchoient avec le faste & la vanité d'une science presomptueuse, pensant plûtost à s'élever par de hautes connoissances, qu'à s'humilier par la reconnoissance de leurs pechez. Et ainsi par la ressemblance de leur cœur avec celuy des demons, ils ont eu pour compagnons & pour associez de leur orgueil les puissances de l'airqu'ils ont attirées, & qui les ont trompez par la magie, lors que cherchant un mediateur pour estre purifiez, ils en ont rencontré un qui estoit bien éloigné de le pouvoir estre veritablemnt, puis que c'estoit le diable qui se transformoit en un Ange de lumiere.

Et ce qui a beaucoup servy à tromper ces superbes, c'est qu'il n'estoit pas comme eux revestu d'un corps de chair: car ils estoient mortels & pecheurs: & vous, Seigneur, auquel ils cherchoient avec orgueil de se reconcilier, estes immortel & sans peché. Or il faloit que le mediateur entre Dieu & les hommes, eust quelque chose de semblable à Dieu, & quelque chose de semblable aux hommes, afin que n'estant pas entierement sem-

blable aux hommes, il ne fust pas trop éloigné de Dieu, & que n'estant pas entierement semblable à Dieu, il ne fust pas trop éloigné des hommes, & par consequent incapable de leur servir de mediateur. Ainsi ce faux mediateur par lequel vos secrets jugemens permettent que l'orgueil des superbes soit trompé comme ils le meritent, a une chose commune avec les hommes, sçavoir le peché: & dautant qu'il n'est pas revestu d'un corps mortel, il veut faire croire qu'il en a une autre commune avec Dieu, sçavoir l'immortalité: mais parce que la mort est la recompense du peché, & que le peché luy est commun avec les hommes, il sera condamné aussi-bien qu'eux à une mort eternelle.

CHAPITRE XLIII.

Que JESUS-CHRIST *est nostre seul veritable Mediateur. De la peusée qu'il avoit euë de se retirer dans le desert.*

MAIS le veritable madiateur que vous avez fait connoistre aux humbles par vostre secrette misericorde, & que vous avez envoyé, afin de les instruire à l'humilité par son exemple: Ce Mediateur entre Dieu & les hommes, J. C. homme, devant paroistre entre le juste immortel & les pecheurs mortels, s'est fait voir mortel & juste; mortel avec les hommes, & juste avec Dieu; afin que la vie & la paix estant les recompenses de la justice, par la justice qu'il avoit commune avec Dieu, il ruinast dans les pecheurs qu'il rendroit justes, la mort qu'il a bien voulu avoir commune avec eux. C'est luy qui a esté prédit aux Saints des siecles passez, afin qu'ils fussent sauvez par

la foy de sa passion qui devoit arriver, ainsi que nous le sommes par la foy de sa passion déja arrivée. Et c'est en tant qu'homme qu'il est Mediateur, puis qu'entant que Verbe il ne le peut estre, parce qu'il est égal à Dieu, & que c'est un Dieu residant en Dieu, qui avec son Pere & le S. Esprit n'est qu'un mesme Dieu.

Jusqu'à quel excés nous avez-vous donc aimez, ô Pere tout bon & tout misericordieux, puis que vous n'avez pas épargné vostre Fils unique; mais l'avez livré à la mort pour le salut des pecheurs? Jusqu'à quel excés nous avez-vous aimez, nous pour qui celuy qui n'a point cru ravir vostre gloire en se publiant égal à vous, s'est rendu obeïssant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix; luy qui estant le seul libre entre les morts avoit la puissance de quitter son ame & de la reprendre; qui pour nous s'est offert à vous comme vainqueur & comme victime, & qui n'a esté vainqueur que parce qu'il a esté victime; qui pour nous s'est offert à vous comme sacrificateur & sacrifice; & qui n'a esté sacrificateur que parce qu'il a esté sacrifice; qui d'esclaves que nous estions, nous a rendus vos enfans par la naissance qu'il tire de vous, & par son assujettissement aux hommes. C'est en luy que j'établis avec raison la ferme esperance que j'ay conceuë, que vous guerirez toutes mes langueurs, par luy qui est assis à vostre droite, & qui implore vostre misericorde pour nous. Car sans cela je me laisserois emporter au desespoir. Il est vray que mes foiblesses sont tres-grandes & en tres-grand nombre: Elles le sont, je l'avouë; mais le remede que vous pouvez y donner, est encore beaucoup plus grand & plus puissant.

Nous eussions pû croire que vostre Verbe estoit trop éloigné de nous pour avoir aucune alliance avec nous, & ainsi desesperer de nostre salut, s'il

ne

ne se fust point fait chair, & n'eust point demeuré parmy nous. Estant épouvanté de la multitude de mes pechez & accablé sous le poids de mes miseres, j'avois pensé en moy-mesme, & comme resolu de m'enfuir en quelque desert; mais vous m'en avez empesché, & m'avez rassuré en disant: JESUS-CHRIST est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mesmes, mais à celuy qui est mort pour eux.

Je remets donc, Seigneur, entre vos mains le soin de tout ce qui me regarde, afin que je vive, & que je considere les merveilles de vostre loy. Vous connoissez mon ignorance & ma foiblesse: instruisez-moy, & guerissez-moy. Cet adorable Mediateur vostre Fils unique dans lequel sont cachez tous les tresors de la sagesse & de la science, m'a racheté par son sang: Je ne crains point les calomnies des superbes, parce que je connois quel est le prix de la victime offerte pour ma rançon: Je mange son corps: Je boy son sang: Je les distribuë aux autres; & parce que je suis encore pauvre, je desire d'estre rassasié de ce pain celeste avec ceux qui le mangent & en sont rassasiez, sçachant que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront point à publier ses loüanges.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN

LIVRE ONZIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoy nous nous confessons à Dieu qui nous connoist mieux que nous-mesmes.

ESTANT eternel comme vous estes, ô mon Dieu! ignorez-vous ce que je dis? ou faut-il que vous attendiez la revolution des temps pour voir ce qui se fait dans le temps? Pourquoy donc vous rapporté-je ainsi tant de choses? Ce n'est pas certes pour vous en donner la connoissance; mais c'est pour allumer vostre amour de plus en plus dans mon cœur & dans le cœur de ceux qui liront cecy, afin que vous disions tous ensemble: Que le Seigneur est grand & admirable!

Je l'ay déja dit, & je le redis encore: c'est l'amour que je vous porte, & le desir d'exciter ce mesme amour dans le cœur de tous les hommes qui m'oblige d'en user comme je fais. Ainsi nous ne

laissons pas de prier, quoy que celuy qui est la Verité nous ait dit : Que nostre Pere celeste connoist ce qui nous est necessaire avant mesme que nous le luy demandions. Nous redoublons donc nostre affection envers vous, en vous confessant nostre misere & vostre misericorde, afin que vous acheviez de nous délivrer comme vous avez commencé, & qu'ainsi nous cessions d'estre malheureux en nous-mesmes, & devenions heureux en vous. Car vous nous appellez a estre pauvres d'esprit, à estre doux, à verser des larmes, à estre affamez & alterez de la justice, à estre misericordieux, purs de cœur, & pacifiques. Ainsi je vous ay fait entendre plusieurs choses comme je l'ay pû, & l'ay voulu, parce que vous avez voulu le premier que je vous offrisse une confession de loüange comme à mon Dieu, & que je reconnusse que vous estes bon, & que vos misericordes s'étendent dans tous les siecles.

CHAPITRE II.

Il demande lumiere à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Ecritures.

COMMENT ma plume seroit-elle capable d'écrire tant de saintes inspirations, de salutaires frayeurs, de favorables consolations, & de secrettes conduites par lesquelles il vous a plû m'amener jusqu'au rang que vous avez voulu que je tinsse dans vostre Eglise, en me donnant la charge de prescher vostre parole, & de dispenser vos Sacremens à vostre peuple ? Mais quand je serois capable de les rapporter toutes par ordre, les moindres momens me sont si chers que je ne sçay comment je pourrois trouver le loisir.

Car il y a long-temps que je desire avec ardeur de mediter vostre sainte loy, & de vous

confeſſer en la meditant, quelles ſont mes connoiſſances & mes ignorances ; de quelle ſorte vous avez commencé à éclairer les yeux de mon ame ; & quelles tenebres y reſtent encore & y reſteront toûjours juſqu'à ce que la force toute-puiſſante de voſtre grace détruiſe entierement ma foibleſſe. Je ne veux employer à autre choſe les heures que j'auray libres aprés avoir ſatisfait aux beſoins du corps, aux relâches neceſſaires de l'eſprit, au ſervice que nous devons au prochain, & à celuy-meſme que nous ne luy devons pas, & que nous ne laiſſons pas de luy rendre.

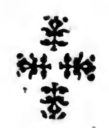
Seigneur mon Dieu, ſoyez attentif à ma priere : & que voſtre miſericorde exauce le deſir de mon cœur, puis que l'ardeur qui l'agite ne regarde pas mon ſeul intereſt ; mais auſſi celuy des autres à qui la charité fraternelle luy fait deſirer d'eſtre utile. Vous voyez dans le fond de mon ame qu'il eſt ainſi : Faites-moy donc la grace que je vous ſacrifie tout le ſervice que je vous puis rendre par mes penſées & par mes paroles : Donnez-moy ce que vous avez agreable que je vous offre : Car je ſuis pauvre & miſerable ; & vous répandez vos richeſſes ſur tous ceux qui vous invoquent, vous qui ſans eſtre inquieté d'aucun ſoin, daignez prendre tant de ſoin de nous. Retranchez de mon eſprit & de ma langue toute ſorte d'erreur & de menſonge : Que vos ſaintes Ecritures ſoient mes chaſtes & innocentes délices : Que je ne ſois point trompé en elles, & que je ne trompe point les autres par elles. Seigneur mon Dieu, qui eſtes la lumiere des aveugles, & la force des foibles ; & qui devenez enſuite la lumiere des clair-voyans, & la force des forts, parce que vous les rendez clair-voyãs & forts, d'aveugles & de foibles qu'ils eſtoiẽt auparavant ; regardez mon ame, & écoutez les cris qu'elle jette du plus profond de ſa miſere : Car ſi

vos oreilles ne l'entendent dans cet abyſme, & ſi elles ſe détournent d'elle, où ira-t-elle, & à qui s'adreſſera-t-elle ?

Le jour & la nuit ſont à vous, & les momens volent & s'enfuient comme il vous plaiſt. Accordez-moy quelques-uns de ces momens pour pouvoir mediter les ſecrets de voſtre loy, & ne fermez pas cette ſainte porte à ceux qui frappent pour y entrer; puis que ce n'eſt pas en vain que vous avez voulu que l'on ait écrit ce grand nombre de livres voilez de tant de myſteres. Ces foreſts ſacrées n'ont-elles pas des cerfs qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paiſſent, qui s'y repoſent, & qui y ruminent ? O mon Dieu, achevez d'illuminer mon eſprit, & de me relever ces connoiſſances. Voſtre parole eſt toute ma joye, & elle m'eſt plus agreable que toutes les voluptez de la terre : Donnez-moy donc ce que j'aime. Car il eſt vray que je l'aime; & c'eſt vous qui me l'avez feit aimer : Ne laiſſez point, Seigneur, vos dons imparfaits, & ne m'abandonnez pas, puis que je ſuis comme une plante que vous avez produite, qui a beſoin que vous l'arroſiez en la favoriſant de vos graces. Que je reconnoiſſe, mon Dieu, tenir de vous tout ce que j'apprendray de vos ſaintes Ecritures : Que j'écoute la voix de vos loüanges : Que mon ame étanche ſa ſoif, en ſe rempliſſant des eaux divines de voſtre ſageſſe, & que je conſidere les merveilles de voſtre loy depuis ce temps auquel vous creaſtes le ciel & la terre juſques à ce Royaume eternel, où nous regnerons tous dans voſtre ſainte Jeruſalem.

Seigneur, ayez pitié de moy, & exaucez mon ſouhait, puis qu'il me ſemble qu'il n'a pour fin rien de terreſtre; qu'il ne cherche ni l'or ni l'argent, ni les pierres précieuſes, ni les meubles magnifiques ni les honneurs, ni la puiſſance, ni les

voluptez des ſens, ni meſme les choſes neceſſaires au corps durant cette vie voyagere que nous paſſons dans le monde, & qui ſelon vos promeſſes nous doivent eſtre données comme par ſurcroiſt, lors que nous cherchons voſtre royaume & voſtre juſtice. Voyez, mon Dieu, d'où procede mon deſir. Les impies m'ont raconté leurs pluſirs : mais ils n'ont rien qui égale voſtre loy. Voilà, Seigneur d'où procede mon deſir. Regardez-le, Pere tout-puiſſant : Conſiderez-le & approuvez-le. Faites par voſtre miſericorde que je trouve grace en voſtre preſence, afin que les ſecrets de vos ſaintes Ecritures me ſoient découverts, lors que je m'efforceray de les entendre. Je vous en conjure par noſtre Seigneur JESUS-CHRIST voſtre Fils, l'homme de voſtre droite, & le fils de l'homme que vous avez étably mediateur entre vous & nous, & par lequel vous nous avez cherchez lors que nous ne vous cherchions pas encore, & nous avez cherchez afin que nous vous cherchaſſions: Je vous en conjure par voſtre Verbe eternel par lequel vous avez creé toutes choſes, du nombre deſquelles je ſuis : Je vous en conjure par voſtre Fils unique par lequel vous avez appellé à voſtre connoiſſance tous les fidelles, & les avez adoptez pour vos enfans, du nombre deſquels il vous a plû de me mettre : Et je vous en conjure par celuy qui eſt aſſis à voſtre droite, qui ſans ceſſe vous prie pour nous, & en qui ſont cachez tous les treſors de la ſageſſe & de la ſcience. C'eſt luy que je cherche dans vos ſaintes Ecritures. Moyſe a écrit de luy : il le dit luy-meſme dans l'Evangile : Et il eſt la verité meſme.



CHAPITRE III.

Il prie Dieu de luy faire entendre ce que Moyse a écrit de la creation du ciel & de la terre.

FAITES-moy donc la grace, Seigneur, d'écouter & de comprendre de quelle sorte au commencement vous avez creé le ciel & la terre. Moyse l'a écrit; & aprés l'avoir écrit il s'en est allé: il a quitté le monde pour passer d'icy à vous; & ainsi je ne le sçaurois plus voir. Car si je pouvois le voir je m'adresserois à luy, je le supplierois & le conjurerois en vostre nom de m'expliquer les choses qu'il a écrites, & je serois tres-attentif à ses paroles. Que si elles estoient Hebraïques elles frapperoient en vain mes oreilles, puis qu'elles ne pourroient toucher mon esprit; & si elles estoient Latines, j'entendrois bien ce qu'il voudroit dire: mais comment sçaurois-je qu'il diroit vray? Et quand bien je le sçaurois, seroit-ce de luy que je le sçaurois? Nullement: mais il faudroit que ce fust la verité mesme, qui sans l'aide d'aucun langage, soit Hebraïque, soit Grec, soit Latin, soit Barbare, sans se servir des organes de la bouche & de la langue, & sans employer le son d'aucunes syllabes me dist au dedans de moy, & dans le plus secret de ma pensée: Moyse vous dit la verité. Et aussi-tost je dirois avec certitude & hardiment à ce saint homme: Vous dites la verité. Mais maintenant que je ne puis l'interroger, je m'adresse à vous, ô mon Dieu, qui estes la verité eternelle, de laquelle estant remply il n'a rien dit que de veritable: & je vous conjure de me pardonner mes pechez, & de me faire entendre par vostre grace ce que vostre grace luy a fait écrire.

CHAPITRE IV.

Les creatures reconnoissent Dieu pour leur Createur.

LE ciel & la terre sont donc : & ils crient qu'ils ont esté creez : car ils sont sujets à changer. Or tout ce qui est & qui n'a point est creé, n'a rien en soy qui auparavant n'ait esté, & c'est en cela que consiste le changement d'avoir quelque chose en soy qui auparavant n'y ait point esté. Ils crient aussi : Nous ne nous sommes pas créez nous-mesmes ; mais nous sommes, parce que nous avons esté créez. Nous n'estions donc pas avant que d'estre créez, pour avoir pû nous créer nous-mesmes. Et l'évidence de ces choses est comme la voix avec laquelle ils nous parlent. Vous avez donc fait, Seigneur, le ciel & la terre. Car vous estes beau ; & ils sont beaux : vous estes bon ; & ils sont bons : vous estes ; & ils sont. Mais ce qu'ils ont de beauté, de bonté, & d'estre, est d'une maniere si fort au dessous de vous qui estes leur Createur, qu'en les comparant à vous, on ne peut plus dire, ni qu'ils soient beaux, ni qu'ils soient bons, ni mesme qu'ils soient. Nous sçavons cela, mon Dieu, & nous vous rendons graces de ce que nous le sçavons ; & nostre science n'est qu'ignorance si on la compare avec la vostre.

CHAPITRE V.

Que le monde a esté creé de rien.

MAIS de quelle sorte, mon Dieu, avez-vous creé le ciel & la terre ? & de quelles machines

chines vous estes-vous servy pour faire un si grand ouvrage ? Car vous n'avez pas agy en cela comme un artisan, qui en se servant d'un corps pour former un autre corps, luy donne telle figure que bon luy semble, selon l'idée qu'il en conçoit, & qu'il en voit en luy-mesme par un regard interieur de son esprit, qui n'auroit pas cette puissance si vous ne l'aviez creé luy-mesme.

Ainsi l'ouvrier donne une nouvelle forme à une matiere qui estoit déja, & qui estoit capable de la recevoir, comme le potier à la terre, le Sculpteur au marbre, le Menuisier au bois, l'Orfevre à l'or, & les autres artisans de mesme, chacun sur les matieres sur lesquelles ils travaillent. Mais, Seigneur, d'où ces matieres auroient-elles tiré leur estre, si vous ne les aviez point faites ? C'est vous qui avez formé le corps de l'ouvrier; qui avez creé l'ame, laquelle remuë comme il luy plaist les membres de ce corps; qui estes l'auteur de la matiere sur laquelle il travaille, de l'esprit qui le rend capable de travailler avec art, & de considerer dans luy-mesme ce qu'il execute au dehors, & de tous ses sens corporels par le moyen desquels ce qu'il fait passe de son imagination à son ouvrage, & qui luy rapportent ce qu'il a fait, afin qu'il consulte la verité qui préside dans son ame, pour sçavoir s'il est bien fait. Toutes ces choses, Seigneur, vous loüent, comme estant le Createur de toutes choses.

Mais, mon Dieu, comment les avez-vous faites ? Comment avez-vous fait le ciel & la terre ? Certes vous n'avez pas creé le ciel & la terre, ni dans le ciel, ni dans la terre, ni dans l'air, ni dans les eaux, puis que toutes ces choses sont comprises dans le ciel & dans la terre. Vous n'avez pas non plus creé tout ce grand univers dans l'univers, parce qu'avant qu'il fust creé il n'y avoit point de place dans laquelle on le pûst créer pour

luy donner l'estre. Vous n'aviez rien entre les mains dont vous pûssiez former & le ciel & la terre. Car d'où seroit venuë cette matiere dont vous pûssiez former quelque chose, si auparavant vous ne l'aviez faite elle-mesme, puis que vostre estre est la cause de tous les estres? Il faut donc conclure que vous avez dit, que ces choses fussent faites, & qu'elles ont esté faites; & qu'ainsi c'est par vostre seule parole qu'elles ont esté creées.

CHAPITRE VI.

De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde.

MAIS de quelle sorte avez-vous parlé, lors que vous avez creé le monde? A-ce esté en la mesme maniere que vous fistes entendre du haut des nuës cette voix qui dit: C'est là mon fils bien-aimé? Car cette voix fut formée, & elle ne dura qu'un certain temps: Elle commença, & elle finit: Chacune de ses syllabes resonna dans l'air, & puis elles passerent toutes, la seconde aprés la premiere, la troisiéme aprés la seconde, & toutes les autres ensuite, jusques à ce que la derniere eust esté entenduë, & que le silence eust succedé à cette derniere: Ce qui fait clairement connoistre que le mouvement temporel d'une creature servant à vôtre eternelle volonté a exprimé ces paroles. C'est pourquoy ces mesmes paroles qui n'ont esté que passageres, ayant esté rapportées par les oreilles du corps à l'ame, qui est intelligente, & qui tient les oreilles de son esprit attentives à écouter vostre parole eternelle, elle les a comparées avec vostre Verbe divin, avec cette parole ineffable que vous produisez dans un eternel silence, & a dit: Il y a une grande & tres-grande difference entre l'un &

l'autre. Car ces paroles passageres sont beaucoup au dessous de moy, & ne sont pas mesme, puis qu'elles passent & qu'elles s'enfuient; au lieu que la parole de mon Seigneur & de mon Dieu est infiniment élevée au dessus de moy, & subsiste eternellement.

Que si ç'avoit esté avec des paroles resonnantes & passageres que vous eussiez dit que le ciel & la terre fussent faits, & que vous eussiez en cette sorte creé le ciel & la terre, il faudroit qu'avant qu'ils eussent esté créez, il y eust eu déja quelque creature corporelle dont les mouvemens temporels eussent pû servir à former cette voix dans le temps. Or il n'y avoit aucun corps avant que le ciel & la terre fussent créez : ou s'il y en avoit quelqu'un, il faudroit que c'eust esté vous qui l'eussiez formé ; & qu'ainsi vous eussiez formé sans proferer aucunes paroles passageres ce qui vous devoit servir pour en proferer, & pour dire que le ciel & la terre fussent faits. Car quoy qu'eust pû estre ce qui auroit servy à produire de semblables paroles, il seroit impossible qu'il eust esté, si ce n'estoit vous qui l'eussiez fait. Quelles paroles auriez-vous donc employées, mon Dieu, pour former le corps qui devoit servir à produire ces paroles ?

CHAPITRE VII.

Le Verbe divin qui est le Fils de Dieu est eternel comme son Pere.

VOUS nous appellez donc à d'autres pensées : & lors que nous entendons dire que vous avez parlé pour faire le ciel & la terre, vous voulez que nous portions nostre esprit à l'intelligence de ce Verbe qui est en vous, & qui est comme

vous ; de cette parole qui se dit eternellement, & par qui eternellement toutes choses sont dites. Car ce n'est point comme dans nos discours ordinaires, où aprés qu'une chose a esté dite, il s'en dit une autre, afin que toutes puissent estre dites : mais là toutes les choses sont dites eternellement, & elles le sont toutes ensemble. Autrement il y auroit des temps & des changemens en Dieu ; & ainsi il ne joüiroit point d'une veritable eternité, ni d'une veritable immortalité. Je sçay, mon Dieu, que cela est ainsi. Je le sçay tres-assurément, & je vous rends grace de m'avoir donné cette connoissance. Et tout homme qui n'est point ingrat & rebelle à la lumiere, ne peut qu'il ne reconnoisse une verité si claire, & qu'il n'en benisse vostre saint nom.

Ouy, Seigneur, nous sçavons certainement, que c'est une espece de mort ou de naissance de cesser d'estre ce que l'on estoit, ou de devenir ce que l'on n'estoit pas encore : & ainsi vostre Verbe estant veritablement immortel & eternel, il n'y a rien dans luy qui se retire, & qui s'éloigne pour faire place à une autre chose. C'est donc par vostre Verbe qui est eternel comme vous, que vous dites eternellement & tout ensemble tout ce que vous dites : & tout ce que vous dites qui soit fait, est fait. Vous n'employez que vostre seule parole pour le faire ; & neanmoins toutes les choses que vous faites par vostre seule parole qui est eternelle, & qui comprend tout en mesme temps, ne sont pas produites toutes ensemble ni de toute eternité.

CHAPITRE VIII.

Le Verbe eternel est le principe des choses temporelles, & l'unique Maistre qui nous instruit de la verité.

MON Seigneur & mon Dieu, dites-moy je vous prie, comment cela se peut faire. Je le comprens en quelque maniere; mais je ne sçay comment l'expliquer, sinon en disant que tout ce qui commence d'estre, & puis cesse d'estre, commence & cesse alors d'estre, quand cette raison eternelle connoist qu'il a dû commencer & cesser d'estre, quoy qu'en elle rien ne commence & rien ne cesse. Cette raison eternelle est vostre Verbe principe de toutes choses, lequel parle dans le fond de nostre cœur. Sa voix lors qu'il estoit dans un corps mortel nous l'a ainsi fait entendre dans l'Evangile, & a préparé au dehors les oreilles des hommes, afin qu'ils crûssent en luy, & le cherchassent interieurement pour le trouver dans l'eternelle verité, où ce bon Maistre & le seul Maistre veritable de nos ames enseigne tous ses disciples.

C'est là, que j'entens, Seigneur, vostre divine voix qui me dit: Que celuy-là seul parle veritablement à nous, lequel nous enseigne: & que quant à celuy qui nous parle sans nous enseigner, c'est tout de mesme que s'il ne nous parloit point. Or qui est celuy qui nous enseigne que la verité immuable? Et lors mesme que nous sommes instruits par une creature muable, c'est pour nous conduire à cette verité immuable qui est vostre Verbe, par lequel, lors que nous l'écoutons attentivement, nous sommes veritablement instruits & remplis d'une extrême joye d'entendre la voix de l'Epoux, qui nous réünit au principe dont nous avons

esté tirez. Et il paroist bien qu'il est nostre veritable principe, puis que s'il ne demeuroit toûjours ferme, nous ne sçaurions où retourner, lors que nous nous serions égarez. Ainsi quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est par la connoissance de la verité que nous en revenons : & il nous instruit afin de nous la faire connoistre, parce qu'il est le principe qui nous parle.

CHAPITRE IX.

En quelle maniere le Verbe parle à nostre cœur.

LORS donc, Seigneur, qu'il est dit que vous avez creé au commencement le ciel & la terre; cela se peut entendre que vous les avez créez par ce principe, par vostre Verbe, par vostre Fils, par vostre puissance, par vostre sagesse, & par vostre verité. Vous les fistes en parlant & en agissant d'une maniere merveilleuse : mais qui sera capable de la comprendre ? Qui sera capable de l'exprimer? Quelle est cette lumiere qui m'éclaire quelqufois de ses rayons, & qui en frappant mon cœur sans le blesser, me fait trembler & m'embrase tout ensemble : me fait trembler dans la confusion que j'ay de voir que je luy suis si dissemblable; & m'embrase d'amour quand je considere en quoy je luy suis dissemblable ?

C'est la sagesse, c'est la sagesse mesme qui m'éclaire de la sorte, & qui dissipe les nuages de mon ame, lesquels me couvrent de nouveau lors que se détournant de cette lumiere divine, & rentrant dans l'obscurité, elle succombe sous le poids de ses miseres. Car sa vigueur est tellement abattuë dans l'extremité où je me trouve reduit, que je ne suis pas seulement capable de supporter mon bon-

heur, jusques à ce qu'aprés avoir eu compassion de mes pechez, vous me fassiez la grace, mon Dieu, de me guerir dans mes langueurs, en retirant ma vie de la corruption où elle est plongée, en me couronnant par vostre misericorde, & en rassasiant mes desirs par l'abondance de vos faveurs, afin de renouveller ma jeunesse ainsi que celle de l'Aigle. C'est dans cette esperance que consiste maintenant nostre salut, & l'effet de vos divines promesses. Que celuy-là qui le peut, vous entende parler interieurement dans luy : Pour moy je m'appuyeray sur la certitude immuable de vostre oracle pour m'écrier avec confiance, Seigneur que vos œuvres sont admirables ! vous avez fait toutes choses avec une sagesse infinie : C'est elle qu'elles ont pour principe ; & c'est par ce principe que vous avez creé le ciel & la terre.

CHAPITRE X.

De ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le ciel & la terre.

CEUX-là ne sont-ils pas encore dans l'aveuglement du vieil homme, qui demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le ciel & la terre? Car, disent-ils, s'il demeuroit sans rien faire, pourquoy n'a-t-il pas toûjours continué à demeurer ainsi sans agir, comme il y estoit toûjours demeuré auparavant? Que s'il y a eu en Dieu quelque nouveau mouvement, & quelque nouvelle volonté qui l'ait porté à donner l'estre à une creature qu'il n'avoit point encore creée, comment peut-on trouver une veritable eternité, où il se forme une volonté qui n'estoit point auparavant? Car la volonté de Dieu n'est pas une creature, mais elle est

avant toutes les creatures, puis que rien ne seroit creé si la volonté du Createur ne précedoit cette creation : Il s'ensuit donc que la volonté de Dieu est sa substance mesme. Or s'il est arrivé quelque chose dans la substance de Dieu qui ne fust pas auparavant, on ne peut pas dire avec verité que cette substance soit eternelle. Si donc la volonté de Dieu a eternellement voulu qu'il y eust une creature, pourquoy cette creature n'a-t-elle pas aussi esté eternelle.

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection : Que l'eternité de Dieu ne se mesure pas par le temps.

O Sagesse de Dieu & lumiere de nos ames, ceux qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore, & ne connoissent pas encore en quelle maniere se font les choses qui se font par vous & dans vous. Ils s'efforcent de comprendre vostre sagesse eternelle : mais en mesme temps leur esprit roule toûjours en soy-mesme les images de ces mouvemens qui font le passé & l'avenir ; & ainsi ils ne peuvent avoir qu'une vaine & fausse idée de ce qui est eternel.

Qui est celuy qui arrestera cet esprit volage, afin qu'il demeure un peu dans un estat ferme, & qu'il contemple un peu la splendeur de cette eternité toûjours immuable, pour la comparer avec les temps qui ne s'arrestent jamais, & voir comme il n'y a point du tout de comparaison ; puis qu'au lieu que la durée du temps ne se forme que de plusieurs mouvemens passagers, & qui ne sçauroient passer tous ensemble, l'eternité au contraire n'a rien en soy qui se passe, mais que tout y est

present : ce qui ne se rencontre point dans le temps, dont il n'y en a nul où tout soit present, puis que tout le passé est chassé par l'avenir, & que tout l'avenir succede au passé ; au lieu que tout le passé & tout l'avenir sont formez, & accomplissent leur cours par la puissance de cette eternité qui ne cesse jamais d'estre presente.

Qui arrestera, dis-je, l'esprit de l'homme afin qu'il demeure ferme, & qu'il considere de quelle sorte cette eternité qui n'est ni passée ni future, forme tous les temps passez & futurs en demeurant toûjours immobile ? Mais ma plume & ma langue sont-elles capables d'exprimer par mes paroles des choses si grandes & si relevées ?

CHAPITRE XII.

Ce que Dieu faisoit avant la creation du monde.

MAINTENANT je veux répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant que d'avoir creé le monde. Et je ne veux pas employer pour cela la réponse de celuy qui se servit d'une raillerie pour éluder une question qui l'embarrassoit en disant : Qu'il préparoit des supplices à ceux qui auroient la curiosité de s'enquerir de ce qui passe leur intelligence. Autre chose est de sçavoir ce qu'on doit dire dans la verité & autre chose de railler. C'est pourquoy je ne fais point cette réponse ; & j'aimerois mieux avoüer franchement que j'ignore ce que j'ignore, que de donner lieu par une semblable réponse de se mocquer de celuy qui auroit fait une question trop relevée, & de loüer celuy qui y auroit tres-mal répondu.

Je dis donc, mon Dieu, que vous estes le Createur de toutes les creatures ; & que si on les com-

prend toutes ſous ces noms du ciel & de la terre, je ne crains point d'aſſurer, qu'auparavant que vous fiſſiez le ciel & la terre vous ne faiſiez rien. Car ſi vous euſſiez fait quelque choſe, qu'euſſiez-vous pû faire autre choſe que des creatures ? Et je ſouhaiterois de ſçavoir avec autant de certitude tout ce que je deſire de ſçavoir pour en faire un bon uſage, comme je ſçay qu'aucune creature ne ſe faiſoit avant qu'elle ſe fiſt.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a point eu de temps avant la creation du monde.

QUE ſi quelque eſprit leger & volage ſe laiſſant aller aux imaginations de ſa fantaiſie, & ſe figurant une infinité de ſiecles paſſez, s'étonne de voir qu'eſtant comme vous eſtes le Dieu tout-puiſſant, le Createur & le Conſervateur de toutes choſes, & l'admirable ouvrier qui avez formé le ciel & la terre, vous n'ayez point entrepris un ſi grand ouvrage durant cette innombrable multitude de ſiecles qui l'ont précedé ; qu'il rentre un peu dans luy-meſme, & qu'il conſidere combien le ſujet de ſon étonnement eſt peu raiſonnable. Car puis que vous eſtes l'auteur & le createur de tous les ſiecles, comment les ſiecles innombrables qu'il s'imagine, auroient-ils pû ſe paſſer ſi vous ne les aviez créez ? Ou quel temps auroit-il pû y avoir, s'il n'avoit eſté formé par vous ? Ou comment ſe ſeroit-il paſſé s'il n'avoit jamais eſté ?

Puis donc que vous eſtes le Createur de tous les temps ; s'il y en a eu quelqu'un avant que vous euſſiez fait le ciel & la terre, comment peut-on dire que vous demeuriez alors ſans rien faire, puis qu'au

moins vous faisiez ce temps : & ainsi il ne se peut point faire qu'il se soit passé du temps avant que vous fissiez le temps. Que s'il n'y a point eu de temps qui ait précedé le ciel & la terre, pourquoy demande-t-on ce que vous faisiez alors, veu qu'il n'y avoit point d'alors où il n'y avoit point de temps, & que ce ne peut estre par le temps que vous précedez le temps, puis que si cela estoit vous ne précederiez pas tous les temps ; mais vous précedez tous les temps passez par l'éminence de vostre eternité toûjours presente, & vous estes élevé au dessus de tous les temps à venir parce qu'ils sont à venir, & qu'ils ne seront pas plûtost venus qu'ils seront passez ; au lieu que vous estes toûjours le mesme, & que vos années ne cesseront jamais d'estre.

Vos années ne vont ni ne viennent, ainsi que les nostres vont & viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables & permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succedent, parce qu'elles ne passent point ; mais les nostres ne seront toutes entierement accomplies que lors qu'elles se seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour ; & vostre jour n'est pas tous les jours, mais aujourd'huy, parce que vostre jour present ne fait point place à celuy du lendemain, & ne succede point à celuy d'hier ; & ce jour present dont je parle est l'eternité. Ainsi vous avez engendré dans une eternité égale à la vostre celuy auquel vous avez dit : Je vous ay engendré aujourd'huy. Vous avez donc fait tous les temps par vostre puissance : vous précedez tous les temps par vostre eternité ; & il n'y a point eu de temps dans lequel on ait pû dire ; il n'y avoit point de temps.

CHAPITRTE XIV.

Des trois differences qui se rencontrent dans le temps.

IL n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puis que vous aviez fait le temps : & nuls temps ne vous sont coëternels, puis que vous demeurez toûjours en mesme estat, au lieu que s'ils y demeuroient, ils cesseroient d'estre des temps. Qu'est-ce donc que le temps ? Qui le pourra dire clairement, & en peu de mots ? Et qui sera capable de le bien comprendre lors qu'il en voudra parler ? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps, & dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir dans nos discours : & lors que nous en parlons, nous entendons sans doute ce que nous disons, & entendons aussi ce que les autres en disent quand ils nous en parlent.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sçay bien ; mais si on me le demande, & que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore. Je puis neanmoins dire hardiment que je sçay, que si rien ne se passoit, il n'y auroit point de temps passé ; que si rien n'avenoit, il n'y auroit point de temps avenir ; & que si rien n'estoit, il n'y auroit point de temps present. En quelle maniere sont donc ces deux temps, le passé, & l'avenir, puis que le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore ? Et quant au present, s'il estoit toûjours present, & qu'en s'écoulant il ne devinst point un temps passé, ce ne seroit plus le temps, mais l'eternité. Si donc le present n'est un temps que parce qu'il s'écoule & devient un temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a autre cause de son estre, sinon qu'el-

le ne sera plus ? De sorte que nous ne pouvons dire avec verité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'estre plus.

CHAPITRE XV.

En quoy consiste la mesure du temps.

NOus disons neanmoins qu'un temps est long ou qu'il est court ; & nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple ; nous disons du temps passé, qu'il y a long-temps, lors qu'il y a plus de cent ans qu'une chose est passée, & du temps avenir, qu'il y a encore long-temps, lors qu'une chose ne doit arriver que cent ans aprés, comme au contraire nous disons du temps passé : qu'il y a peu de temps, lors qu'il n'y a que dix jours que cela est passé ; ou du temps avenir, que c'est dans peu de temps, lors que cela doit arriver dans dix jours. Mais comment une chose qui n'est point peut-elle estre longue ou courte ? Or le passé n'est plus, & l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas lors que nous parlons du passé : Ce temps-là est bien long ; mais il a esté bien long. Et lors que nous parlons de l'avenir, ne disons pas : Ce temps-là est bien long ; mais ce temps-là sera bien long.

Seigneur mon Dieu qui estes la lumiere de mon ame, vostre verité ne se mocquera-t-elle pas icy de la simplicité & de la folie des hommes ? Car ce temps passé que nous disons avoir esté long, l'a-t-il esté lors qu'il estoit déja passé, ou quand il estoit encore present ? Il pouvoit seulemẽt sans doute estre long, lors qu'il estoit quelque chose qui pust estre long. Or le passé n'estant déja plus, il ne pouvoit plus aussi estre long, puis qu'il n'estoit plus du tout. Ne disons donc pas : Le passé a esté long, puis que

nous ne voyons pas qu'il l'ait pû estre, dautant que dés le moment qu'il a esté passé, il n'a plus esté. Mais disons : Ce temps present a esté long, parce que lors qu'il estoit present il estoit long, à cause qu'il n'estoit pas encore passé au non-estre, & qu'ainsi c'estoit une chose qui pouvoit estre longue ; au lieu qu'aprés qu'il a esté passé, il a cessé d'estre long en cessant d'estre.

Voyons donc, ô mon ame, si le temps present peut estre long. Car tu es capable de connoistre & de mesurer son étenduë. Que me répondras-tu? Diras-tu que cent années presentes sont un long-temps? Considere auparavant si ces cent années peuvent estre presentes. Car si c'est la premiere de ces cent années qui fasse son cours, cette année est bien presente, mais les qutre-vingt dix-neuf sont à venir, & par consequent ne sont point encore. Que si c'est la seconde année qui s'écoule, il y en a une déja passée, une presente, & toutes les autres sont à venir : & si nous choisissons celle qu'il nous plaira de ces cent années entre la premiere & la derniere, & que nous la considerions comme presente, toutes celles qui la precedent sont passées, & toutes celles qui la suivent sont à venir : tellement que ces cent années ne sçauroient estre presentes.

Mais, voy, mon ame, si cette année que nous disons qui roule & se passe, peut estre elle-mesme presente. Si elle est dans le premier de ses mois, tous les autres sont encore à venir. Si elle est dans le second, le premier est déja passé & les autres ne sont pas encore venus. Ainsi l'année qui fait son cours n'est pas toute presente non plus que les autres : & si elle n'est pas toute presente, ce n'est pas une année presente, puis que l'année est composée de douze mois, dont celuy qui court est present, & les autres sont passez ou à venir. Ce mois mesme qui court n'est pas present, mais seulement un de ses jours,

tous les autres estant à venir, si c'est le premier ; & tous les autres estant passez, si c'est le dernier. Que si c'est un jour du milieu du mois, les uns sont déja passez, & les autres ne sont pas encore venus.

Voilà donc ce temps present, que nous trouvions estre le seul que nous pûssions appeller long, reduit à peine dans l'espace d'un seul jour. Mais examinons encore ce jour, & nous trouverons qu'il ne peut estre tout present, puis qu'il ne s'accomplit que par les heures de la nuit & du jour, qui toutes ensemble font le nombre de vingt-quatre, dont la premiere est suivie de toutes les autres, la derniere les suit, & chacune de celles qui sont entre deux en ont qui l'ont precedée, & d'autres qui viennent aprés elle.

Mais cette mesme heure n'estant composée que de momens fugitifs, tout ce qui s'est déja écoulé d'elle est passé, & ce qui en reste est à venir. Si donc on peut concevoir quelque temps qui ne puisse estre divisé en aucunes parties quelque petites qu'elles puissent estre, c'est là seulement ce que l'on doit nommer un temps present : & ce temps present passe du futur au passé avec une si extrême rapidité, qu'il n'a pas la moindre étenduë par le moindre retardement. Car s'il en avoit on le pourroit diviser en passé & en avenir.

Le present n'a donc aucune étenduë : Et ainsi où est le temps que nous puissions appeller long? Sera-ce le temps avenir? Non certes. Car nous n'avons garde de le nommer long, puis qu'il n'est pas seulement encore, & que pour estre long il faudroit qu'il fust; mais nous disons : Il sera long. Et quand donc le sera-t-il ? ce ne sçauroit estre pendant qu'il sera avenir, puisque n'estant pas encore il ne sçauroit estre long. Que si l'on dit qu'il sera long, lors que de futur qu'il est il commencera d'estre ce qu'il n'est pas, & qu'il deviendra present, afin

qu'ayant l'estre il devienne long, nous voyons que le temps present crie à haute voix par tout ce que j'ay rapporté cy-dessus, qu'il ne sçauroit estre long.

CHAPITRE XVI.

Quel temps se peut & ne se peut pas mesurer.

TOUTEFOIS, Seigneur, nous remarquons bien les intervalles des temps, & en les comparant ensemble nous disons que les uns sont plus longs, & que les autres sont plus courts. Nous sçavons aussi mesurer de combien un temps est plus long ou plus court que l'autre; & nous répondons lors qu'on nous en demande la difference, que l'un est le double de l'autre, ou le triple, ou bien qu'il luy est égal. Mais nous ne mesurons que les temps qui passent, & à mesure que nous les voyons passer. Or comment pourroit-on mesurer les temps passez, puis qu'ils ne sont plus; ou les temps avenir, puis qu'ils ne sont pas encore, si ce n'est qu'on voulust dire qu'on puisse mesurer ce qui n'est point? Lors donc que le temps se passe, on peut s'en appercevoir & le mesurer; mais aussi-tost qu'il est passé on ne sçauroit plus le mesurer; puis qu'il n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Où est le passé & l'avenir.

JE n'assure rien, mon Dieu & mon Pere: ce ne sont que des doutes que je propose. Assistez-moy s'il vous plaist, & soyez mon guide dans cette recherche. Qui seroit celuy qui oseroit dire qu'il n'y a pas trois temps, le passé le present, & l'avenir, ainsi

ainsi que nous l'avons appris estant encore tout petits, & que nous l'enseignons aux enfans: mais qu'il n'y a que le temps present, à cause que les deux autres ne sont point? Ou bien dira-t-on qu'ils sont aussi; mais que le temps, lors que de futur il devient present, sort de quelque lieu caché: & se va cacher dans quelque autre, lors que de present il devient passé? Car si les choses futures ne sont pas encore, où peuvent les avoir veuës ceux qui les predisent, puis qu'on ne sçauroit voir ce qui n'est pas? Et ceux qui racontent les choses passées ne pourroient pas non plus les raconter, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit. Or si elles n'estoient point en tout, on ne pourroit du tout les appercevoir. Il faut donc que le passé & l'avenir soient en quelque sorte.

CHAPITRE XVIII.

En quelle sorte le temps passé & l'avenir sont presens.

SEIGNEUR, qui estes toute mon esperance, permettez-moy je vous prie d'approfondir encore davantage cette difficulté, sans que je sois troublé dans l'attention d'esprit que j'y apporte. Je desire de sçavoir où sont les choses futures & les passées, si l'on peut dire qu'elles sont. Que si cette connoissance est au dessus de moy, au moins je suis asseuré qu'en quelque lieu qu'elles soient, elles n'y sont ni futures ni passées, mais presentes, puis que si elles y sont futures, elles n'y sont pas encore, & que si elles y sont passées, elles n'y sont plus. En quelque lieu donc qu'elles soient, & quelles qu'elles puissent estre, elles n'y sont que presentes. Ainsi lors qu'on nous raconte des choses passées, si on les rapporte selon la verité, on les tire de la memoire, non pas les choses mesmes qui sont passées, mais

les paroles qu'on a conceuës des images de ces mesmes choses, qui en passant par nos sens ont imprimé dans nostre esprit comme leurs traces & leurs vestiges. Car mon enfance, laquelle n'est plus, est dans le temps passé qui n'est plus aussi. Mais lors que je m'en souviens, & que j'en raconte quelque chose, c'est sans doute dans le temps present que je considere son image, parce qu'elle est encore dans ma memoire.

J'avouë, mon Dieu, que j'iguore si c'est de la mesme sorte que l'on predit l'avenir, l'image de ce qui n'est point encore estant déja, & se presentant à nostre esprit. Mais je sçay bien que nous prevenons souvent par nostre pensée nos actions avenir, & que cette premeditation est presente, encore que l'action que nous premeditons ne le soit pas, parce que'elle n'est pas encore avenuë, & qu'elle ne sera que quand nous aurons entrepris & commencerons de faire cette action que nous avions premeditée, parce qu'alors elle ne sera plus future, mais presente.

En quelque sorte donc qu'arrive ce présentiment secret des choses futures, on ne sçauroit voir que ce qui est. Or ce qui est déja, n'est point avenir, mais present. Ainsi lors qu'on dit que l'on voit les choses futures, ce ne sçauroit estre elles-mesmes, puis qu'elles ne sont pas encore; mais c'est peut-estre leur cause ou leur signe que l'on voit lesquels sont déja. Ainsi ce qui donne moyen de prédire les choses avenir, n'est pas à venir, mais present à ceux qui le voyent, & qui s'en servent pour concevoir l'avenir: comme aussi la pensée dont ils les conçoivent est déja dans leur esprit, quoy que ce qu'ils conçoivent & qu'ils prédisent ne soit pas encore.

Entre un si grand nombre de choses qui m'en peuvent fournir des exemples, je veux icy en rapporrer un. Lors que j'apperçoy l'aurore, je prevoy

aussi-tost que le soleil se va lever : Ce que j'apperçois est present, & ce que je predis est avenir, non pas le soleil qui est déja, mais son lever qui n'est pas encore : & je ne pourrois le predire, si je ne l'imaginois dans mon esprit, ainsi que je fais maintenant lors que j'en parle. Mais cette aurore mesme laquelle je voy dans le ciel n'est pas le lever du soleil, encore qu'elle le precede, ni cette imagination que je conçois dans mon esprit n'est pas non plus ce lever; mais ce sont ces deux choses lesquelles sont presentes, qui me font predire le lever du soleil qui est avenir. Par consequent les choses futures ne sont point encore : & si elles ne sont point encore, elles ne sont point : & si elles ne sont point, elles ne peuvent en aucune sorte estre veuës; mais elles peuvent estre predites par les choses presentes qui sont déja & qui sont veuës.

CHAPITRE XIX.

Il prie Dieu de luy faire comprendre en quelle maniere les hommes connoissent les choses avenir.

MON Dieu, vous qui estes le souverain Monarque de toutes les creatures; apprenez-moy je vous prie en quelle maniere vous faites donc connoistre aux hommes les choses futures. Car c'est vous qui les avez fait cõnoistre à vos prophetes. Quelle est cette maniere par laquelle vous, pour qui il n'y a rien qui soit avenir, faites cõnoître les choses futures; ou pour mieux dire, faites connoistre ce qu'il y a de present des choses futures; puis qu'il est impossible de faire connoistre ce qui n'est point. J'avoüe que cette maniere est si élevée au dessus de moy, que la pointe de mon esprit ne peut penetrer jusques-là : Je suis incapable d'y at-

teindre par soy-mesme ; mais il me sera facile par vostre assistance, si vostre lumiere m'est favorable & daigne éclairer les yeux de mon ame.

Chapitre XX.

Quels noms il faut donner aux differences du temps.

Ce qui me paroist maintenant avec certitude, & que je connois tres-clairement, c'est que les choses futures & les passées ne sont point, & qu'à proprement parler on ne sçauroit dire qu'il y ait trois temps, le passé, le present, & le futur : mais peut-estre on pourroit dire avec verité, qu'il y a trois temps, le present des choses passées, le present des choses presentes, & le present des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs, un souvenir present des choses passées, une attention presente des choses presentes, & une attente presente des choses futures. Si c'est ainsi qu'on l'entend, je voy trois temps, & je confesse qu'il y en a trois. Neanmoins que l'on dise si l'on veut, comme on a accoûtumé de le dire improprement, qu'il y a trois temps, le passé le present, & l'avenir. Qu'on le dise si on veut, je ne m'en soucie point, je ne m'y oppose point, je ne le trouve point mauvais ; pourvû toûtefois qu'on entende ce que l'on dit, & qu'on ne s'imagine pas que ce qui est avenir est déja, ni que ce qui est passé soit encore. Car il est sans doute qu'il y a fort peu de choses dont nous parlions proprement, & qu'il y en a plusieurs dont nous parlons improprement ; mais on ne laisse pas neanmoins de comprendre ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI.

De quelle sorte on peut mesurer le temps.

J'AY déja dit que nous mesurons les temps qui se passent, afin de pouvoir dire : Ce temps-cy est le double de l'autre, ou bien : Ce temps-cy est égal à l'autre ; & ainsi de toutes les autres parties du temps dont nous pouvons parler en les mesurant: ce qui fait voir que nous mesurons les temps lors qu'ils se passent. Que si quelqu'un me demande comment je le sçay, je répons que je le sçay, parce que nous les mesurons, & que nous ne sçaurions mesurer les choses qui ne sont point, ainsi que les passées & les futures ne sont point. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps present, puis qu'il n'a point d'étenduë ? Nous le mesurons lors qu'il passe ; & nous ne le mesurons point lors qu'il est passé, puis qu'il n'est plus pour pouvoir estre mesuré.

Mais quand nous le mesurons, d'où, par où, & où passe-t-il ? D'où sinon du futur ? Par où, sinon par le present ? Et où, sinon dans le passé ? Ainsi il va de ce qui n'est point, par ce qui n'a aucune étenduë, dans ce qui n'est déja plus. Que mesurons-nous donc sinon le temps dans quelques-uns de ses espaces ? Car ce n'est qu'en distinguant les espaces du temps que nous disons qu'ils sont simples, doubles, triples, égaux, & ainsi du reste. Mais de quel espace nous servons-nous pour mesurer le temps lors qu'il passe ? Est-ce du futur d'où il passe ? mais nous ne sçaurions mesurer ce qui n'a point encore d'estre. Est-ce du present par où il passe ? mais nous ne sçaurions mesurer ce qui n'a point d'étenduë. Est-ce du passé où il passe ? mais comment mesurerons-nous ce qui n'est plus ?

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

MON esprit brusle d'ardeur de comprendre un si grand enigme, Seigneur qui estes mon Dieu & mon bon pere, je vous conjure par JESUS-CHRIST de ne m'en refuser pas l'intelligence. Ne refusez pas à mon extrême desir de penetrer une question si cachée & si ordinaire tout ensemble; mais faites que vostre misericorde comme une lumiere favorable éclaircisse toutes les difficultez qui s'y rencontrent, afin que je les puisse comprendre. Qui puis-je consulter sur ce sujet, & à qui puis-je plus avantageusement confesser mon ignorance qu'à vous, qui n'avez pas desagreable l'ardeur si violente qui me presse d'acquerir l'intelligence de vos saintes Ecritures ? Donnez-moy, Seigneur, ce que j'aime. Car je confesse que je l'aime; & c'est vous qui me l'avez fait aimer. Accordez-moy cette grace, vous qui estes ce bon pere qui ne donnez rien que de bon à vos enfans : accordez-la moy, je vous supplie, puisque j'ay entrepris de le connoistre, & que je ne le puis si vous-mesme ne me découvrez ce qui est caché à mes yeux.

Je vous conjure par JESUS-CHRIST, par ce nom du Saint des Saints, que personne ne me trouble dans cette recherche. Je croy : & c'est pour cela que je parle; & je ne vis que par l'esperance que j'ay de contempler les délices de mon Sauveur & de mon Maistre. Vous avez reduit mes jours à l'estat mortel & perissable du vieil homme, & ils s'écoulent, & je ne sçaurois dire comment. Nous avons sans cesse ces mots dans la bouche : le temps & les temps: Combien celuy-cy a-t-il esté de temps

à parler ? Combien cet autre a-t-il esté de temps à faire cela ? Qu'il y a long-temps que je n'ay vû une telle chose ! Cette syllabe qui est longue a le double du temps de cette autre qui est breve. Nous disons ces choses & les entendons dire aux autres : on sçait ce que nous voulons dire quand nous parlons de la sorte ; & nous sçavons aussi ce que les autres veulent dire. Il n'y a rien de plus clair & de plus ordinaire que tout cela : & il n'y a rien en mesme temps qui soit plus obscur, & qui ait plus besoin d'une nouvelle recherche pour en acquerir une parfaite connoissance.

CHAPITRE XXIII.

Ce que c'est que le temps.

J'AY entendu dire une fois à un homme fort sçavant, que le temps n'est autre chose que le mouvement du soleil, de la lune, & des autres astres ; mais je n'ay pû estre de son sentiment. Car pourquoy les mouvemens de tous les autres corps de la nature ne seront-ils pas aussi-bien le temps comme ceux-là ? Et pourquoy si les cieux & tous les astres cessoient de continuer leurs cours, & que la rouë d'un potier tournast à son ordinaire, ne formeroit-elle pas un temps selon lequel nous mesurerions tous ces tours, & dirions qu'ils seroient tous égaux : ou si cette rouë tournoit tantost plus viste & tantost plus lentement, que les uns seroient plus longs, ou les autres plus courts ? & lors que nous dirions ces choses, ne seroit-ce pas aussi dans le temps que nous parlerions ? Et de ce qu'entre les syllabes des mots que nous profererions, il y en auroit quelques-unes qui seroient longues, & les autres breves, ne seroit-ce pas parce que nous aurions

employé plus de temps à prononcer les unes que non pas les autres ? Mon Dieu, faites la faveur aux hommes d'observer dans une petite chose les notions communes & generales des choses qui servent à faire connoistre les plus grandes & les plus petites.

Je sçay qu'il y a des flambeaux celestes, & des astres qui nous marquent les saisons, les temps, les ans, & les jours. Je ne conteste point cette verité, & je ne voudrois pas dire aussi, que le tour de cette rouë du potier fust ce mesme temps que nous appellons le jour : mais il ne s'ensuit pas de là que ce ne soit pas un temps. Que ce philosophe le croye s'il veut. Pour moy, je desire de comprendre en quoy consiste proprement la nature du temps par lequel nous mesurons les mouvemens des corps, & disons, (par exemple) que ce mouvement est deux fois plus long que l'autre. Ainsi puis que nous appellons un jour, non seulement cet espace de temps que le soleil employe à demeurer sur la terre, selon laquelle maniere de parler on distingue le jour de la nuit, mais aussi son tour tout entier de l'orient à l'orient, selon lequel nous disons que tant de jours se sont passez, comprenant dans ce nombre les nuits mesmes que l'on ne compte point separément. Puis, dis-je, que le jour s'accomplit par le mouvement & par le tour du soleil d'orient en orient, je demande si c'est le mouvement qui fait le jour : ou si c'est le retardement & l'espace du temps dans lequel ce mouvement s'accomplit ; ou bien si c'est l'un & l'autre. Car si c'est le premier, & que le mouvement fasse le jour, le jour seroit donc, encore que le soleil eust achevé sa carriere dans un aussi petit espace de temps qu'il en est besoin pour former une heure. Si c'est le second, il n'y auroit donc point de jour, si entre le lever du soleil & un autre lever de ce mesme astre, il n'y avoit pas davantage de

de temps qu'il en faut pour fournir une heure, & qu'il fust besoin que le soleil fist vingt-quatre fois son tour pour former un jour. Que si c'est l'un & l'autre, sçavoir le mouvement & le temps que le soleil demeure à passer, on n'appelleroit point un jour le tour du soleil, s'il s'achevoit tout entier durant l'espace d'une heure ; & on ne pourroit pas dire non plus qu'il se fust passé un jour, si le soleil cessant de marcher il s'écouloit autant de temps que cette planette a accoûtumé d'en employer d'un matin à l'autre pour faire entierement son tour.

Je ne m'arresteray donc pas maintenant à rechercher ce que c'est qu'on nomme le jour ; mais ce que c'est que le temps par lequel en mesurant le tour du soleil, nous dirions qu'il auroit esté accomply en moins de temps de la moitié qu'il n'auroit accoûtumé, s'il arrivoit qu'il l'eust achevé dans l'espace de douze heures. Et comparant ces deux temps ensemble, nous dirions que l'un est le double de l'autre, quoy que le soleil fist quelquefois en l'un, & fist aussi quelquefois en l'autre son tour entier d'orient en orient. Que personne donc ne me dise que les mouvemens des corps celestes forment les temps. Car le soleil s'estant arresté à la priere de Josué, afin de luy donner le loisir de remporter une entiere & pleine victoire, le temps ne laissa pas de courir encore que cet astre fust arresté, puis que ce combat se continua & finit durant cet espace de temps qui estoit necessaire pour l'achever. Je reconnois donc par là que le temps n'est qu'une certaine étenduë ; mais le voy-je en effet & en verité, ou m'imaginé-je seulement que je le voy ? C'est à vous, mon Dieu, qui estes la verité & la lumiere de me le faire connoistre.

CHAPITRE XXIV.

Le temps est ce avec quoy nous mesurons les mouvemens des corps.

ME commandez-vous, mon Dieu, d'estre de l'avis de celuy qui diroit que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps ? Non certes, vous ne me le commandez pas. Je sçay bien que nul corps ne se meut que dans le temps. J'entens vostre verité qui me le dit, mais je ne l'entens point qui me dise que ce mouvement des corps soit le temps. Vous ne le dites point sans doute. Car lors que je voy mouvoir un corps, je mesure par le temps la durée de son mouvement depuis qu'il a commencé jusques à ce qu'il ait cessé de se mouvoir. Que si ne l'ayant point vû lors qu'il a commencé & continué de se mouvoir je ne puis remarquer quand il a cessé son mouvement, il n'est pas en ma puissance de le mesurer, si ce n'est peut-estre depuis le temps que j'ay commencé jusques à celuy que j'ay cessé de le voir mouvoir. Et si ce mouvement dure beaucoup, je me contente de dire que ce temps a esté bien long : mais je ne dis pas de combien il a esté, parce que quand nous disons de combien il a esté, nous le disons par comparaison à un autre, comme quand nous disons qu'il est égal, ou qu'il est le double d'un autre, & ainsi du reste. Que si nous pouvions remarquer les espaces des lieux d'où le corps qui se meut, ou au moins ses parties s'il tourne en rond, commencent & cessent de se mouvoir, nous pourrions dire dans combien de temps le mouvement de ce corps ou de quelqu'une de ses parties se seroit fait depuis le lieu où il auroit commencé jusqu'à celuy auquel il auroit finy.

Aussi le mouvement du corps estant une chose differente de ce que nous mesurons quand nous recherchons la durée de ce mouvement ; qui ne voit laquelle de ces deux choses doit plûtost estre appellée le temps ? Car encore que le corps se mouve quelquefois diversement, & quelquefois demeure immobile, nous ne mesurons pas seulement son mouvement, mais aussi le temps qu'il a cessé de se mouvoir, & disons : Il s'est arresté durant autant de temps qu'il s'estoit mû : & ainsi plus ou moins, selon ce que nous l'avons mesuré en effet, ou croyons l'avoir mesuré. Le mouvement du corps n'est donc pas le temps.

CHAPITRE XXV.

Il s'adresse à Dieu.

JE vous confesse, mon Dieu, que je ne connois pas encore ce que c'est que le temps : & je vous confesse aussi que je sçay bien que c'est dans le temps que je dis cecy ; qu'il y a déja long-temps que je parle du temps ; & que ce long-temps n'est autre chose qu'un intervalle de temps. Mais comment sçay-je cela, puis que je ne sçay pas ce que c'est que le temps ? N'est-ce point que j'ignore de quelle sorte se pourroit bien expliquer ce que je sçay ? Helas! miserable que je suis, j'ignore mesme ce que j'ignore. Seigneur, me voicy en vostre presence, vous sçavez que je ne mens pas, & que ma bouche ne vous dit rien que ce qui est dans mon cœur. Mon Dieu, allumez ma lampe, & éclairez mes tenebres.

CHAPITRE XXVI.

Si c'est par le temps que nous mesurons le mouvement des corps. Comment nous pouvons mesurer le temps mesme.

NE suis-je pas veritable, mon Dieu, lors que je dis en vostre presence que je mesure les temps? Mais comment se peut-il faire que je les mesure, & que je ne connoisse pas ce que je mesure? Je mesure le mouvement du corps dans le temps: & le temps ne le mesuré-je point? Et comment pourrois-je mesurer le mouvement du corps? Comment pourrois-je dire combien il dure, & combien il luy faut de temps pour arriver d'un lieu à l'autre, si je ne mesurois le temps dans lequel il fait ce mouvement?

Mais comment est-ce que je mesure le temps mesme? Est-ce par un temps plus court que nous mesurons un temps plus long, ainsi que nous nous servons d'une coudée pour mesurer une longue piece de bois, & que nous mesurons par la durée d'une syllabe breve la durée d'une syllabe longue, & disons ensuite qu'elle a le double de l'autre? C'est aussi en la mesme sorte que nous mesurons la longueur d'un poëme par celle des vers qui le composent, & la longueur des vers par celle des pieds, & la longueur des pieds par celle des syllabes, & la longueur des syllabes qui sont longues par la durée des syllabes qui sont breves, & non pas selon l'étenduë que ces syllabes ont sur le papier. Car si on les mesuroit ainsi, ce seroit mesurer le lieu & non pas le temps. Mais lors que les paroles passent en les prononçant, nous disons que ce poëme est bien long, parce qu'il est composé de tant de vers; que

ces vers sont bien longs, parce qu'ils sont composez de tant de pieds; que ces pieds sont bien longs, parce qu'ils sont composez de tant de syllabes; & que cette syllabe est longue parce qu'elle a le double d'une breve.

Mais on ne determine pas pour cela un certain espace de temps, puis qu'il se peut faire qu'un petit vers demeure plus long-temps à se prononcer, si on le prononce lentement, que non pas un long que l'on prononce plus viste. Ce qui arrive de la mesme sorte en ce qui est d'un poëme, d'un pied, & d'une syllabe. Ainsi il me semble que le temps n'est autre chose qu'une certaine étenduë. Mais où se trouve cette étenduë? Certes je ne sçay, si ce n'est dans l'esprit mesme. Car dites-moy, mon Dieu, je vous prie, qu'est-ce que je mesure lors que je dis indefiniment: ce temps est plus long que l'autre, ou definiment: ce temps est le double de l'autre? C'est sans doute le temps que je mesure; je le sçay bien: mais ce n'est pas l'avenir, puis qu'il n'est pas encore arrivé: ce n'est pas le present, puis qu'il n'a aucune étenduë; & ce n'est pas le passé, puis qu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure? sont-ce les temps qui se passent, & non pas les temps passez? C'est ce que j'avois dit cy-dessus.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte nous mesurons le temps.

COURAGE, mon ame, redouble ton attention & tes efforts. Dieu est nostre aide & nostre secours: c'est luy qui nous a créez, & nous ne nous sommes pas créez nous-mesmes. Jette tes yeux vers l'endroit où la verité commence à luire & à se faire paroistre. Imagine-toy qu'une voix corporelle

commence à se faire entendre ; qu'elle continuë à se faire entendre, & puis qu'elle cesse, & que le silence luy succede : alors cette voix est passée, & ce n'est plus une voix : elle estoit avenir avant qu'elle se fist entendre : & comme elle ne pouvoit alors estre mesurée, parce qu'elle n'estoit pas encore, elle ne le sçauroit estre maintenant, à cause qu'elle n'est plus. Elle pouvoit donc estre mesurée pendant qu'elle resonnoit, parce qu'elle estoit, & qu'ainsi on la pouvoit mesurer ; mais en ce temps-là mesme elle n'estoit pas ferme & stable, puis qu'elle marchoit & passoit. Et ne seroit-ce point pour cette mesme raison qu'on pouvoit plûtost la mesurer, veu qu'en passant de la sorte elle s'étendoit dans quelque espace de temps qui donnoit moyen de la mesurer : car le present n'a aucun espace ?

Si elle se pouvoit donc alors mesurer, imagine-toy, mon ame, qu'une autre voix commence de resonner, & qu'elle resonne encore par un son continué & qui n'est point interrompu. Mesurons-la donc durant qu'elle resonne encore, puis que lors qu'elle cessera de resonner elle sera passée, & ne sera plus pour pouvoir estre mesurée. Mesurons-la donc, afin de dire quelle sera son étenduë. Mais elle resonne encore, & on ne la sçauroit mesurer que depuis le temps qu'elle a commencé jusques à celuy qu'elle cessera de resonner, puis que nous ne mesurons cet intervalle que depuis un certain commencement jusques à une certaine fin, & qu'ainsi la voix qui n'est pas encore finie ne sçauroit se mesurer en sorte que nous puissions dire si elle est ou longue ou breve, si elle est égale à une autre, si elle n'a duré que la moitié d'autant, ou deux fois autant, ou quelque chose semblable. Mais lors qu'elle sera finie elle ne sera plus. Comment pourrons-nous donc la mesurer ? Nous mesurons toutefois les temps ; & cependant nous ne mesurons pas ceux

qui ne ſont point encore arrivez, ni ceux qui ſont déja paſſez, ni ceux qui n'ont aucune étenduë, ni ceux qui n'ont point de bornes. Nous ne meſurons donc ni les temps avenir, ni les paſſez, ni les preſens, ni ceux qui paſſent; & nous meſurons toutefois les temps.

Ce vers latin, *Deus creator omnium*, qui eſt composé de huit ſyllables, en a alternativement une breve & une longue: & ainſi la premiere, la troiſiéme, la cinquiéme, & la ſeptiéme qui ſont breves, ſont ſimples, au regard de la ſeconde, de la quatriéme, de la ſixiéme; & de la huitiéme qui ſont longues. Chacune de ces longues contient deux fois autant de temps que chacune de ces breves. Je le remarque en les prononçant: j'aſſure qu'il eſt ainſi; & on connoiſt manifeſtement & ſenſiblement qu'il eſt ainſi en effet. Autant que je puis eſtre aſſuré d'une choſe par mes ſens, il me ſemble que je le ſuis lors que je meſure une ſyllabe longue par une breve, & que je ſçay qu'elle a le double de l'autre. Mais lors qu'elles reſonnent l'une aprés l'autre, ſi la breve eſt la premiere & que la longue la ſuive, de quelle ſorte arreſteray-je cette ſyllabe breve pour m'en ſervir à meſurer celle qui eſt longue afin de connoiſtre qu'elle luy eſt double, puis que cette ſyllabe longue ne commencera à reſonner qu'aprés que la breve aura ceſſé de ſe faire entendre? Je ne meſure pas meſme cette ſyllabe longue lors qu'elle eſt preſente, puis que je ne la meſure ſinon aprés qu'elle eſt finie, & que quand elle eſt finie elle eſt paſſée. Qu'eſt-ce donc que je pourray meſurer? Où eſt cette ſyllabe breve dont je me ſers pour meſurer la longue? Où eſt cette ſyllabe longue que je puiſſe meſurer? Elles ont toutes deux rendu leur ſon lors qu'on les a prononcées: elles s'en ſont envolées: elles ſont paſſées elles ne ſont plus. Je les meſure neanmoins: & autant qu'on ſe peut fier à

l'experience de ses propres sens je répons hardiment, qu'en ce qui est de l'espace du temps l'une est simple, & l'autre est double : ce que je ne sçaurois dire que lors qu'elles sont déja passées & finies. Ce n'est donc pas elles-mesmes que je mesure, puis qu'elles sont passées & ne sont plus ; mais je mesure quelque chose qui est dans ma memoire, & qui y demeure fortement gravé.

Ainsi c'est dans toy, mon ame, que je mesure les temps. Ne m'importune point en demandant de quelle sorte cela se fait, & ne t'embarrasse point toy-mesme par mille diverses imaginations : C'est en toy, dis-je, que je mesure l'impression que les choses qui passent font dans toy, & qui y demeure aprés qu'elles sont passées. C'est cette impression que je mesure & qui est presente, & non pas les choses qui sont passées & qui l'ont formée. C'est-elle que je mesure lors que je mesure les temps : & par consequent ou je ne mesure point les temps, ou ces temps ne sont autre chose que ces impressions qui se forment dans ma memoire.

Mais nous mesurons mesme les silences, & disons que le silence a autant duré que ce son. Et comment cela se peut-il faire, sinon par l'attention que nous faisons dans nostre pensée au temps que cette voix a duré, de mesme que si elle resonnoit encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence par le temps que le bruit auroit duré. C'est pourquoy aussi sans proferer aucunes paroles, & sans ouvrir seulement la bouche, nous proferons en nous-mesmes des poëmes, des vers, & quelque discours que ce puisse estre, & en concevons toutes les mesures & tous les rapports que les mots & les syllabes ont les uns aux autres, tout de mesme que si nous les prononcions à haute voix. Tellement que si quelqu'un se propose de soûtenir en parlant le ton de sa voix,

il resout dans son esprit combien il la veut faire durer, il détermine dans le silence cet intervalle de temps, & le donne en garde à sa memoire, puis commence à proferer cette voix, laquelle se fait entendre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme qu'il s'estoit proposé, ou pour mieux dire, elle s'est fait entendre & se fera entendre, puis que ce qui en est déja passé s'est fait entendre, & que ce qui en reste se fera entendre. Ainsi elle s'acheve lors que l'attention presente de nostre esprit fait que l'avenir devient passé, & que le passé s'augmente d'autant que l'avenir diminuë, jusques à ce qu'estant entierement écoulé, il n'y ait plus rien que de passé.

CHAPITRE XXVIII.

C'est par l'esprit que nous mesurons les temps.

MAIS comment le futur qui n'est pas encore peut-il s'amoindrir ou s'écouler? Ou comment le passé peut-il croistre, puis que déja il n'est plus, si ce n'est parce que dans l'esprit qui opere cet effet il se rencontre trois choses, sçavoir l'attente, l'attention, & le souvenir: de sorte que ce qu'il attend devient l'objet de son attention presente, pour n'estre plus ensuite que l'objet de son souvenir? Qui pourroit nier que les choses futures ne sont pas encore? & toutefois l'attente des choses futures est dans nostre esprit. Qui pourroit nier que les choses passées ne sont plus? & toutefois la memoire des choses passées demeure dans nôtre esprit. Et enfin qui pourroit nier que le temps present n'a point d'étenduë, puis qu'il passe en un moment? & toutefois nostre attention demeure, & c'est par elle que ce qui n'est pas encore se haste d'arriver pour n'estre plus. Ainsi le temps avenir ne se peut pas

dire estre long : mais un long-temps avenir n'est autre chose qu'une longue attente du temps futur. Il n'y a point aussi de long-temps passé puis qu'il n'est plus : mais un long-temps passé n'est autre chose qu'un long souvenir du temps passé.

Par exemple, je veux reciter un pseaume que je sçay par cœur. Avant que de le commencer mon attention s'étend à tout ce pseaume ; mais lors que je l'ay commencé, autant de versets que j'en ay dits & qui sont passez deviennent l'objet de ma memoire, & cetce action de mon ame se separe comme en deux parties, dont l'une est memoire au regard de ce que j'en ay dit, & l'autre est comme une preparation & une attente au regard de ce que j'en ay encore à dire. Mais mon attention par laquelle doit traverser, pour parler ainsi, ce qui est encore à venir & à reciter afin qu'il devienne passé, est toûjours presente, & plus j'avance dans ce recit, plus ce qui n'estoit que dans l'attente diminuë, & ce qui doit estre dans le memoire s'augmente, jusqu'à ce que cette attente qui regardoit l'avenir estant finie, il ne reste plus rien dans toute cette action que pour la memoire laquelle regarde le passé. Or ce qui arrive dans le recit de tout ce pseaume, arrive aussi dans chacune de ses parties & dans chacune de ses syllabes : Il arrive aussi dans un recit de plus longue haleine dont ce pseaume pourroit n'estre qu'une partie : Il arrive dans toute la vie de l'homme, dont toutes les actions qu'il fait sont des parties, & il arrive dans tous les siecles des enfans des hommes, dont toutes les vies des hommes ne sont aussi que des parties.

CHAPITRE XXIX.

De l'attention que nostre ame doit avoir pour s'unir à Dieu.

MAIS dautant, mon Dieu, que vostre misericorde est preferable à toutes les vies, je vous confesse que ma vie n'est qu'une dissipation continuelle dans laquelle vostre main fovorable m'a recueilly par le moyen de JESUS-CHRIST mon Seigneur, par le moyen de ce fils de l'homme mediateur entre vous qui estes un, & nous qui sommes plusieurs, & qui en mille diverses manieres nous laissons emporter à une infinité de choses, afin que comme il m'a uny à luy, je m'unisse aussi à vous par luy, & que me détachant de cette multiplicité des jours dans lesquels je vivois selon le vieil homme, je me rejoigne à l'unité souveraine, & oublie toutes les choses passées, non pour me porter à celles qui sont à venir & qui passeront comme ont fait les autres, mais pour m'attacher à celles qui sont devant moy & qui subsistent toûjours, afin que demeurant ferme dans elles, au lieu de m'écouler avec elles je poursuive sans cesse ma course, non par une vague dissipation d'esprit, mais par une application stable vers cette palme à laquelle vous nous appellez dans le ciel, où j'entendray retentir les cantiques de vos loüanges, & vous contempleray dans vostre joye ineffable, qui ne connoist ni l'avenir, ni le passé, parce qu'elle est immuable & toûjours presente.

Mais maintenant mes années se passent dans les gemissemens & dans les douleurs : & au lieu que vous, Seigneur, qui estes mon bon pere & toute ma consolation, jouïssez d'une eternité bienheureuse, je suis devenu par mon pé-

ché sujet à la vicissitude & aux impressions des temps, dont j'ignore l'ordre & les suites ; & mes pensées qui sont comme les entrailles de mon ame sont déchirées par mille differens troubles qui les agitent, & les agiteront toûjours jusques à ce qu'estant purifié par le feu de vostre amour, je m'unisse à vous de telle sorte que je ne sois plus qu'une mesme chose avec vous.

CHAPITRE XXX.

Il monstre de nouveau que c'est une question ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le monde.

C'EST alors, Seigneur, que je seray ferme & immuable en vous & en vostre verité, qui est la forme qui m'a donné l'estre ; & je ne seray plus tourmenté de ces importunes questions des hommes, qui par une maladie qui est la peine de leur peché ont plus de curiosité de sçavoir, que de capacité de comprendre, & demandent ce que Dieu faisoit avant qu'il eust creé le ciel & la terre : ou comment il s'est avisé de faire quelque chose, veu qu'auparavant il n'avoit jamais rien fait.

Faites-leur la grace, mon Dieu, de mieux penser à ce qu'ils disent, & de reconnoistre qu'on n'use point de ce terme de jamais où il n'y a point de temps. Car en disant que vous n'aviez jamais rien fait, que dit-on autre chose sinon que vous n'aviez rien fait en aucun temps? Qu'ils voyent donc qu'il n'a pû y avoir aucun temps si vous ne l'aviez creé: & qu'ainsi ils cessent de parler avec si peu de lumiere; mais qu'au contraire ils portent leurs pensées vers les choses qui sont devant eux estant toûjours stables & permanentes, & qu'ils comprennent que

vous qui estes le Createur eternel de tous les temps estes avant tous les temps ; & que tous ces temps, ni aucunes autres creatures, s'il s'en rencontre quelques-unes qui les ayent précedez, ne vous sont point coëternels.

CHAPITRE XXXI.

La difference qu'il y a entre les connoissances de Dieu & celles des hommes.

SEIGNEUR, mon Dieu, combien est profond l'abysme de vostre secret, & combien m'en suis-je éloigné par les malheureuses suites de mes pechez ! Guerissez, je vous prie, les yeux de mon ame, & faites que j'aye la joye d'appercevoir vostre lumiere. Certes s'il y avoit un esprit qui fust remply d'une si grande science & d'une telle connoissance de l'avenir, que toutes les choses passées & les futures luy fussent aussi connuës que m'est un Pseaume, il faut avoüer que cet esprit seroit non seulement admirable, mais qu'il le seroit jusques à donner de l'étonnement, puis qu'il verroit aussi clair dans tout ce qui est des siecles passez & des siecles à venir, comme lors que je chante un Pseaume je voy clairement quelle partie j'en ay déja dite, & ce qui m'en reste à dire. Mais ne permettez pas, s'il vous plaist, Seigneur, qu'il m'entre dans la pensée que vous qui estes le Createur des corps & des ames, connoissez en cette sorte toutes les choses futures & les passées : vous les connoissez d'une maniere incomparablement plus merveilleuse, & qui nous est incomparablement plus cachée. Car au lieu que l'esprit & l'imagination de celuy qui chante ou qui écoute chanter un Pseaume qu'il sçait, ressentent divers mouvemens, & se partagent en quel-

que ſorte par l'attente des vers qui reſtent encore à reciter, par le ſouvenir de ceux qui ont déja eſté recitez, il ne vous arrive rien de ſemblable, mon Dieu, qui eſtes le ſouverain Createur de nos eſprits, parce que vous eſtes vraiment eternel, & par conſequent incapable de quelque changement que ce puſſe eſtre.

Comme donc dés le commencement vous avez connu le ciel & la terre ſans aucune varieté de connoiſſance, vous avez de meſme dés le commencement creé le ciel & la terre ſans aucune difference d'action. Que celuy qui peut comprendre ces choſes confeſſe voſtre grandeur; & que celuy qui ne les ſçauroit comprendre ne laiſſe pas de la confeſſer. O combien eſtes-vous élevé, mon Dieu! & neanmoins les humbles de cœur ſont voſtre maiſon & voſtre temple. Car c'eſt vous qui relevez ceux qui ſont tombez, & qui empeſchez de tomber ceux dont vous eſtes l'élevation.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE DOUZIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté qu'il y a de connoistre la verité.

SEIGNEUR, dans la pauvreté où mon ame est reduite durant cette vie, mon esprit estant excité par les paroles de vostre Ecriture sainte, enfante beaucoup de pensées dont il desire d'estre éclaircy. C'est pourquoy il arrive souvent que plus nostre intelligence est bornée dans la connoissance des choses, & plus elle se répand dans la multitude des paroles, parce qu'on en employe davantage à rechercher la verité qu'à la trouver ; que l'on est plus long-temps à demander qu'à obtenir ; & qu'il y a plus de peine à frapper à une porte, qu'à recevoir ce que l'on nous donne lors qu'elle est ouverte. Mais nous nous appuyons sur vostre promesse : Et qui nous en pourroit ravir l'effet ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Nous sçavons

que vous avez dit : Demandez, & vous recevrez : cherchez, & vous trouverez ; frappez à la porte, & elle vous sera ouverte. Car celuy qui demande reçoit : celuy qui cherche trouve : & on ouvre à celuy qui frappe. Ce sont vos promesses, mon Dieu : & qui pourroit craindre d'estre trompé quand la verité mesme fait des promesses ?

Chpitre II.

Qu'il y a deux sortes de cieux, l'un corporel & l'autre spitituel.

MA langue confesse humblement à vostre haute Majesté, que vous avez creé le ciel & la terre. J'entens ce ciel que mes yeux voyent au dessus de moy, & cette terre sur laquelle marchent mes pieds, & de laquelle a esté tiré le limon dont mon corps a esté formé. C'est vous sans doute qui avez creé & ce ciel & cette terre. Mais, mon Dieu, où est ce ciel du ciel dont le Prophete nous parle, lors qu'il nous dit dans le Pseaume : Le Seigneur s'est reservé le ciel du ciel, & a donné la terre en partage aux enfans des hommes ? Où est, dis-je, ce ciel qui ne se voit point, & en comparaison duquel tout ce qui se voit n'est que de la terre ? Car toute cette masse corporelle que nous voyons, n'a pas une égale beauté dans toutes ses parties, & principalement dans les plus basses comme est nostre terre : Mais le ciel mesme qui couvre cette terre que nous habitons, ne peut passer que pour une terre au regard de ce ciel du ciel : & l'on peut dire avec verité, que ces deux grands corps de la nature, le ciel & la terre, ne sont que terre, si on les compare à cet autre ciel que je ne sçay comment exprimer, qui appartient seulement à Dieu, & non point aux enfans des hommes.

Chap.

CHAPITRE III.

Des tenebres qui estoient répanduës sur la face de l'abysme.

MAIS il est dit, que cette terre estoit invisible, deserte, & informe, & qu'il y avoit comme une espece de profond abysme sur lequel il ne reluisoit aucune lumiere, parce que tout cela n'avoit encore aucune beauté. Et c'est pourquoy vous avez fait écrire à Moyse, que les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme. Or que sont les tenebres sinon l'absence de la lumiere? Et ainsi, comme si la lumiere eust esté deslors, elle n'eust pû estre que répanduë sur les choses qui auroient esté éclairées par elle: ce que l'Ecriture dit que les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme ne signifie autre chose, sinon qu'il n'y avoit point de lumiere. Les tenebres donc estoient sur l'abysme, parce que la lumiere n'y estoit pas: de mesme qu'il y a du silence où il n'y a point de bruit. Car que veut dire autre chose, tout est en silence en ce lieu-là, sinon qu'il n'y a point de bruit en ce lieu-là? N'est-ce pas vous, mon Seigneur, qui avez enseigné cette verité à cette ame qui vous parle? N'est-ce pas vous qui m'avez appris, qu'avant que vous eussiez formé cette matiere sans forme, & que vous en eussiez distingué & separé toutes les parties selon l'ordre que nous y voyons, elle n'estoit rien de particulier, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Ce n'estoit pas toutefois un pur neant, mais c'estoit une certaine chose informe qui n'avoit aucune beauté.

CHAPITRE IV.

De la matiere premiere.

COMMENT donc auroit-on pû la nommer pour la faire comprendre en quelque maniere à ceux qui ont l'esprit pesant, sinon en se servant pour cela de quelque nom qui fust dans l'usage commun & orninaire? & qu'auroit-on sceu trouver dans toutes les parties du monde qui ait plus de rapport avec une chose informe que la terre & que l'abysme; puis qu'estant dans le plus bas & dans le dernier degré des creatures, elles sont beaucoup moins belles que toutes les autres qui leur sont superieures, & qui sont si excellentes & si éclatantes de lumiere? Pourquoy donc ne croirons-nous pas, que l'Ecriture s'accommodant à la foiblesse des hommes, a voulu appeller du nom de terre invisible & sans forme cette matiere informe que vous aviez creée dépourveuë de toute beauté, pour vous en servir ensuite à en faire un monde si beau & si admirable?

CHAPITRE V.

Quelle estoit cette matiere premiere.

LORS que nostre pensée & nostre imagination s'efforce de rechercher ce que nos sens peuvent comprendre sur le sujet de cette terre invisible & sans aucune forme, & que nous nous disons à nous-mesmes : ce n'est pas une forme intelligible & spirituelle comme est la vie, & comme est la justice considerées dans leur source qui est Dieu

mesme, puis que c'est la matiere dont les corps ont esté formez. Et ce n'est pas non plus une chose qui soit sensible, puis qu'on ne sçauroit rien appercevoir ni remarquer en ce qui est invisible & sans nulle forme. Lors, dis-je, que l'esprit de l'homme parle de la sorte en soy-mesme de cette matiere premiere, qu'il sçache qu'on la connoist en l'ignorant, & qu'on l'ignore en la connoissant, parce que tout ce qu'on peut sçavoir d'elle est plûtost ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est.

CHAPITRE VI.

Erreur des Manichéens touchant la matiere premiere; & comme il la faut concevoir.

SEIGNEUR, s'il faut que ma langue & ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris sur le sujet de cette matiere premiere, j'avoüe qu'en entendant autrefois nommer ce nom par ceux qui m'en parloient sans y rien comprendre, & n'y comprenant rien non plus qu'eux, je me l'imaginois avec un nombre infiny de formes diverses; & ainsi, l'imagination que j'en avois estoit tres-fausse. Mon esprit rouloit & se representoit en luy-mesme des figures & des formes hideuses, horribles, & confuses; mais qui ne laissoient pas d'estre des figures & des formes: & je nommois neanmoins cette matiere informe, non parce que je crûsse qu'elle n'eust aucune forme, mais parce que je pensois qu'elle en eust de si extraordinaires & de si étranges, que s'il se fust presenté devant moy quelque chose de semblable, mes yeux en auroient eu horreur, & la foiblesse qui est naturelle aux hommes auroit fait que je ne l'aurois pû voir

ſans trouble : Ainſi ce que je m'imaginois de la ſorte, n'eſtoit pas tant informe par la privation de toute ſorte de forme & de beauté, que par la comparaiſon que j'en faiſois avec des choſes plus belles & plus agreables. Cependant ma raiſon me faiſoit bien voir, que ſi je voulois m'imaginer une choſe entierement informe, je devois la conſiderer comme dénuée de tout ce qui a la moindre apparence & la moindre trace de quelque forme que ce ſoit : mais je ne le pouvois pas, parce qu'il m'eſtoit plus facile de croire qu'une choſe qui eſtoit ſans aucune forme n'eſtoit point du tout, que de m'en imaginer une du tout informe, & qui eſtant comme un milieu entre le neant & une forme parfaite ne fuſt preſque rien.

C'eſt pourquoy je ne m'arreſtay plus à mon imagination, qui ne me pouvoit repreſenter que des corps tout formez, parce qu'elle eſt pleine de leurs images, & qu'elle les change & les diverſifie comme il luy plaiſt ; mais je portay mon attention vers les corps meſmes, & conſideray de plus prés cette mutabilité qui les fait ceſſer d'eſtre ce qu'ils eſtoient, & commencer d'eſtre ce qu'ils n'eſtoient pas. Alors je commençay à entrevoir que ce paſſage d'une forme à une autre ſe faiſoit par je ne ſçay quoy d'informe qui n'eſtoit pas un pur neant : mais je deſirois de le connoiſtre avec certitude, & non pas ſeulement en avoir quelque conjecture & quelque ſoupçon.

Que ſi je vous propoſe, mon Dieu, & de vive voix & par écrit tout ce que vous m'avez découvert ſur le ſujet d'une queſtion ſi obſcure, qui ſera celuy de tous ceux qui le liront qui aura aſſez de patience & aſſez d'attention pour le comprendre? Mon eſprit neanmoins ne laiſſera pas de vous rendre l'honneur qui vous eſt dû, & de vous remercier par un cantique de loüange des choſes qu'il

ne sçauroit exprimer. Il est donc vray que la mutabilité de toutes les choses muables, est capable de toutes les formes que ces choses sujettes à changement peuvent recevoir. Mais qu'est-ce que cette mulabilité ? Est-ce un esprit ? Est-ce un corps ? ou quelque espece de l'un & de l'autre ? Certes je dirois s'il estoit permis, que c'est un neant, qui tout ensemble est & n'est pas : & toutefois il faloit qu'elle fust en quelque sorte pour estre capable de recevoir ces formes visibles & si agreables.

CHAPITRE VII.

Que Dieu a creé d'abord le ciel, c'est à dire les substances spirituelles qui joüissent de son eternité ; & la terre, c'est à dire la matiere premiere dont tous les corps ont esté tirez.

MAIS d'où cette matiere premiere, en quelque sorte qu'elle fust, pouvoit-elle avoir tiré son origine, sinon de vous de qui toutes choses procedent en quelque maniere qu'elles soient, quoy qu'elles se trouvent d'autant plus éloignées de vous qu'elles vous sont plus dissemblables (car ce n'est pas dans la distance des lieux que cet éloignement consiste ?) Ainsi, mon Dieu, qui n'estes point tantost une chose & tantost une autre, ni tantost d'une maniere & tantost d'une autre; mais qui estes toûjours & immuablement le mesme, qui estes le Saint des Saints, le Seigneur & le Dieu tout-puissant, par ce principe qui est en vous, par vostre sagesse qui est née de vostre substance, vous avez creé quelque chose, & l'avez creée de rien.

Car vous avez creé le ciel & la terre, non pas de vostre substance, puis qu'ils auroient esté égaux à vostre Fils unique, & par consequent à vous, &

qu'il n'y auroit point d'apparence que ce qui n'est pas en vous fust égal à vous. Or il n'y avoit nulle autre chose hors de vous, mon Dieu, unité suprême & ineffable Trinité, dont vous l'eussiez pû former, & partant vous avez fait de rien le ciel & la terre, c'est à dire quelque chose d'excellent, & quelque chose qui n'est presque rien, parce que vous estes tout-puissant & tout bon pour pouvoir faire toutes sortes de biens. Ainsi vous avez fait ce ciel dans un excellent degré de bonté, & vous avez fait la terre dans le plus bas degré de l'estre. Vous estiez, & il n'y avoit nulle autre chose dont vous eussiez pû faire le ciel & la terre, l'un qui approche de vous, & l'autre qui approche du neant : l'un qui n'a que vous au dessus de luy, & l'autre qui n'a rien au dessous d'elle.

CHAPITRE VIII.

La matiere premiere a esté faite de rien ; & d'elle ont esté faites toutes choses.

MAIS ce ciel, Seigneur, est celuy que vous vous estes reservé. Et quant à cette terre que vous avez donnée aux enfans des hommes pour la voir & pour la toucher, elle n'estoit pas du commencement telle que nous la voyons, & que nous la touchons à cette heure, parce qu'elle estoit invisible & informe. Et vostre Ecriture ajoûte ensuite, que les tenebres estoient répandües sur la face de l'abysme, c'est à dire qu'il y avoit un abysme, sur lequel il n'y avoit aucune lumiere, & beaucoup moins qu'il n'y en a maintenant au fond de l'abysme : Car l'abysme de ces eaux qui sont à present visibles, a dans ses gouffres les plus profonds quelque éclat de beauté qui accompagne sa nature, &

qui se rend sensible en sa maniere aux poissons & aux autres animaux qui se retirent dans ses antres. Mais tout ce que l'Ecriture a marqué par ce mot d'abysme n'estoit quasi qu'un neant, parce qu'il estoit tout-à-fait informe : c'estoit neanmoins quelque chose, puis qu'il pouvoit estre formé. Ainsi vous avez fait le monde, Seigneur, d'une matiere toute informe que vous avez creée de rien, n'estant elle mesme presque rien, pour vous en servir à former tous ces grands ouvrages qui sont le sujet de l'admiration des hommes.

Et en effet qui peut assez admirer ce ciel corporel que vous creastes le second jour aprés avoir fait la lumiere, en disant qu'il fust fait, & il le fut aussi-tost ? Ce firmament qui divise les eaux d'avec les eaux, & que vous nommastes ciel, mais le ciel de cette terre & de cette mer que vous fistes le troisiéme jour en donnant une forme visible à cette matiere informe que vous aviez creée avant qu'il y eust aucun jour. Vous aviez aussi avant qu'il y eust aucun jour fait déja le ciel, puis qu'il est dit que dés le commencement vous avez creé le ciel & la terre : mais le ciel est le ciel de celuy que nous voyons ; c'est à dire un ciel intelligible & spirituel, qui est tellement élevé au dessus du ciel sensible qu'il peut estre appellé son ciel. De mesme cette terre que vous aviez faite estoit une matiere informe, puis qu'elle n'estoit ni visible ni formée, & que les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme. C'est donc de cette terre invisible & deserte : c'est de cette matiere informe : c'est de ce presque rien que vous avez fait toutes les choses par lesquelles ce monde inconstant subsiste & ne subsiste pas. Et c'est dans ce monde que la mutabilité commence à paroistre, & que l'on y peut remarquer & compter les temps, parce qu'ils naissent des changemens qui arrivent dans les choses, selon que

ces formes qui ont eu pour matiere cette terre invisible dont j'ay parlé, s'alterent ou se changent en elles.

CHAPITRE IX.

Que le ciel creé au commencement marque les creatures spirituelles unies à l'eternité de Dieu : & la terre la matiere premiere : & que ni l'un ni l'autre n'est sujet au temps.

C'EST pourquoy le S. Esprit qui a conduit la plume de vostre serviteur Moyse nous apprend, que vous avez fait au commencement le ciel & la terre : mais il ne parle point de temps, ni de jours ; dautant que ce ciel du ciel que vous fistes dés le commencement est une creature intelligente, qui quoy que nullement coëternelle à vostre nature infinie qui subsiste en trois personnes, participe neanmoins de telle sorte à vostre eternité par le bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse, que la douceur ineffable de ce contentement divin arrestant sa mutabilité naturelle, & l'attachant inseparablement à vous sans qu'elle ait jamais souffert la moindre défaillance, elle n'a rien que de stable, & d'élevé au dessus de la vicissitude des temps. L'Ecriture n'a pas non plus compté entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par jours cette terre invisible & informe, parce que rien n'arrive ni ne se passe où il n'y a ni forme ni ordre : & où ces changemens ne se trouvent point, il n'y a ni jours ni intervalle de temps.



CHAPITRE X.

Il prie Dieu de luy faire connoiſtre la verité.

O Verité qui eſtes la lumiere de mon ame, que ce ſoit vous, & non pas mes tenebres qui me parlent. Je me ſuis laiſſé emporter dans ces malheureuſes viciſſitudes des choſes mortelles & paſſageres, & elles m'ont remply l'eſprit de tenebres : mais cela meſme m'a ſervy pour vous aimer. Je me ſuis égaré ; & dans mon égarement je me ſuis ſouvenu de vous. J'ay entendu derriere moy voſtre voix qui me commandoit de retourner ; & j'ay eu peine de l'entendre à cauſe du bruit & du tumulte que mes pechez faiſoient dans moy-meſme. Voicy maintenant que je reviens tout hors d'haleine & tout en ſueur, pour me rafraiſchir dans vôtre ſainte fontaine. Que perſonne ne m'en empeſche, Seigneur, j'en boiray ; & je vivray. Car mon ame n'eſt pas elle-meſme la vie dont elle vit. Elle a bien pû dans ſes deſordres ſe donner la mort à ſoy-meſme, mais c'eſt en vous ſeul qu'elle recouvre la vie. Parlez-moy, inſtruiſez-moy. J'ay crû vos ſaintes Ecritures : & leurs paroles m'ont paru remplies de myſteres bien profonds.

CHAPITRE XI.

Diverſes veritez que Dieu luy avoit fait connoiſtre tres-clairement.

VOUS m'avez déja dit, Seigneur, d'une voix puiſſante, & en parlant aux oreilles de mon cœur, que vous eſtes ſeul eternel & immortel,

parce que vous ne changez jamais ni par aucune nouvelle forme, ni par aucun mouvement, & que vostre volonté n'est jamais diverse en divers temps. Car une volonté qui ne seroit pas toûjours la mesme, ne seroit pas immortelle. Cette verité me paroist clairement en vostre presence; & je vous supplie qu'elle me paroisse toûjours de plus en plus, & que sous l'ombre de vos ailes je demeure avec humilité dans la connoissance que vous m'en donnez. Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur, que c'est vous qui avez creé toutes les natures & les substances qui ne sont pas ce que vous estes, & qui ne laissent pas toutefois d'estre; & qu'il n'y a rien qui ne vous ait pour auteur que ce qui n'est point, & le mouvement de la volonté qui s'éloigne de vous qui estes souverainement, pour se porter à ce qui est moins que vous, parce que ce mouvement est une défaillance & un peché: Comme aussi que nul peché ne vous peut nuire, ni troubler l'ordre de vostre empire, soit dans les premieres, soit dans les dernieres de vos creatures. Cette verité me paroist clairement en vostre presence; & je vous prie qu'elle me paroisse toûjours de plus en plus, & que sous l'ombre de vos ailes je demeure avec humilité dans la connoissance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur, que mesme cette creature ne vous est pas coëternelle, laquelle n'a point d'autre volonté que la vôtre, & qui se remplissant sans cesse de vous dans cette union chaste & permanente qui l'attache à vostre eternité, ne ressent en aucun temps ni en aucun lieu les changemens ausquels sa nature la rend sujette; mais jouïssant toûjours de vostre presence qui est l'unique objet de son amour & de

toutes ses affections, sans avoir d'avenir qu'elle doive attendre, ni de passé dont il ne luy reste plus que le souvenir, ne souffre jamais aucune alteration, & ne ressent rien de la vicissitude des temps. O combien est heureuse cette creature (s'il y en a une qui soit telle) en s'attachant ainsi à vostre immuable felicité! O combien est-elle heureuse de vous avoir toûjours pour son Roy qui habite eternellement en elle, & pour son soleil qui l'illumine sans cesse! Je ne voy rien qui à mon avis doive plûtost estre appellé le ciel du ciel appartenant au Seigneur que des creatures semblables à celles-là, qui sont le temple de vostre gloire, & qui jouïssent de vos délices sans aucune défaillance qui les fasse jamais pancher vers un autre objet. Voilà, dis-je, ce qu'on peut nommer le ciel du ciel, ces pures intelligences que le lien d'une paix divine rassemble dans une unité parfaite, comme estant les citoyens de vostre ville sainte qui est dans les cieux, ou plûtost qui est élevée au dessus de tous les cieux. C'est de là que nostre ame doit comprendre combien l'exil malheureux où son peché l'a fait releguer la tient éloignée de sa veritable patrie: & elle le comprend assez si elle commence déja à ressentir cette soif ardente qui fait soûpirer vers vous; si les larmes sont devenuës son pain ordinaire, lors qu'on luy demande à toute heure où est ton Dieu? Et si elle ne recherche & ne demande autre chose sinon de demeurer en vostre maison durant tous les jours de sa vie. Or qui est sa vie sinon vous? Et ainsi qui sont les jours de sa vie sinon les vostres, c'est à dire vostre eternité, puis que vous n'avez point d'années qu'eternelles & qui ne passent jamais, parce que vous estes toûjours le mesme?

Que l'ame donc qui en est capable, juge par là de quelle sorte vostre eternité s'étend infiniment au delà de tous les temps; puis que vostre maison,

c'eſt à dire cette nature intelligente qui ne s'eſt point éloignée de vous, quoy qu'elle ne vous ſoit pas coëternelle, n'eſt ſujette à aucun des changemens qu'apportent les temps, parce qu'elle n'a ceſſé & ne ceſſera jamais de s'unir à vous avec une fidelité & une coſtance inviolable. Cette verité me paroiſt clairement en voſtre preſence; & je vous prie qu'elle me paroiſſe toûjours de plus en plus, & que ſous l'ombre de vos ailes je demeure avec humilité dans la connoiſſance que vous me donnez.

J'apperçois d'une autre part je ne ſçay quoy d'informe en ces changemens qui arrivent dans les choſes viles & baſſes. Mais qui oſeroit me dire, à moins que de s'égarer dans les penſées vaines & chimeriques de ſon eſprit, que s'il n'y avoit plus aucune eſpece ni aucune forme, & qu'il ne demeuraſt que cette ſeule matiere toute informe & toute nuë qui ſert de ſujet aux changemens des choſes corporelles, lors qu'elles paſſent d'une forme à une autre, elle peut faire les viciſſitudes des temps? Non certes, elle ne les pourroit faire, parce qu'il n'y a point de temps où il n'y a point de varieté de mouvemens: & il n'y a point de varieté de mouvemens où il n'y a aucune forme ſelon laquelle cette varieté ſe puiſſe faire.

CHAPITRE XII.

Des creatures qui ſont ſujettes au temps; & de celles qui n'y ſont point aſſujetties.

APRE'S avoir conſideré toutes ces choſes autant que vous m'en avez fait la grace, autant que vous m'avez porté à vous en demander l'intelligence, & autant qu'il vous a plû de me l'accor-

der lors que je vous l'ay demandée, je trouve deux choſes que vous n'avez point aſſujetties au temps, quoy qu'elles ne vous ſoient pas coëternelles ; l'une ſi excellente & ſi belle, qu'encore que de ſa nature elle puſt changer, elle ne change pas neanmoins; mais ſans ceſſer jamais de vous contempler, & ſans éprouver un ſeul moment d'alteration elle jouït de voſtre eternité immuable : & l'autre ſi baſſe & ſi informe, que ne pouvant en aucune ſorte changer d'une forme en une autre pour paſſer du repos au mouvement, ou du mouvement au repos, elle ne peut auſſi eſtre aſſujettie au temps. Mais, mon Dieu, vous ne l'avez pas laiſſée en cet eſtat, puis qu'ayant creé dés le commencement & avant qu'il y euſt aucun jour, ce ciel & cette terre dont j'ay parlé, vous avez enſuite donné une forme à ce qui n'en avoit point.

Car l'écriture voulant inſtruire peu à peu & par degrez ceux qui ne ſçauroient comprendre, qu'une choſe puiſſe eſtre privée de toute ſorte de forme ſans eſtre neanmoins reduite au neant, dit que la terre eſtoit inviſible & deſerte, & que les tenebres eſtoient répanduës ſur la face de l'abyſme, afin de marquer ſous ces voiles cette matiere informe dont Dieu ſe devoit ſervir pour former un autre ciel, une terre viſible parfaitement bien ornée, des eaux belles & agreables, & tout le reſte que nous apprenons avoir eſté fait enſuite dans la conſtruction merveilleuſe de tout ce grand univers, non plus avant les jours, mais en divers jours, parce que toutes ces choſes ſont telles, qu'elles ſont ſujettes à la viciſſitude des temps à cauſe des changemens ordinaires & ſi reglez de leurs mouvemens & de leur nature.



CHAPITRE XIII.

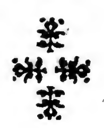
Des creatures spirituelles; & de la matiere informe.

LORS que j'entens, mon Dieu, vostre Ecriture qui dit: Dieu crea au commencement le ciel & la terre: or la terre estoit invisible & informe, & les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme; & que je ne voy point qu'il soit dit en quel jour vous les avez créez, cela me fait croire que par ce ciel vous avez voulu marquer le ciel du ciel, le ciel intelligible qui sont les Esprits bienheureux, dont la connoissance consiste à voir les choses tout d'une veuë, & non pas en partie ni en enigme, ou comme dans un miroir, mais d'une maniere toute parfaite, par cette claire vision dans laquelle ils vous voyent face à face, qui n'estant point tantost d'une sorte & tantost d'une autre, mais toûjours la mesme, n'est point sujette à la vicissitude des temps. Et cette terre invisible & informe n'y peut estre sujette aussi, puis qu'il faudroit pour cela qu'elle fust tantost d'une maniere & tantost d'une autre; au lieu que n'ayant nulle forme elle ne peut estre ni d'une maniere ni d'une autre. Je pense donc que c'est à cause de ces deux choses, dont l'une a esté formée d'abord & ornée d'une merveilleuse beauté, & l'autre estoit sans aucune forme & sans aucun ornement, que vostre Ecriture, sans parler d'aucun jour, dit que Dieu créa au commencement le ciel & la terre. Car elle ajoûte aussi-tost de quelle terre elle entend parler. Et ce quelle dit ensuite, qu'àu second jour le firmament fut creé & appellé ciel, fait assez connoistre qui est cet autre ciel dont elle avoit déja parlé sans marquer de jour auquel il eust esté fait.

CHAPITRE XVI.

De la profondeur des saintes Ecritures.

QUE la profondeur de vos Ecritures est admirable ! Leur surface comme pour nous attirer à les lire, se presente agreablement à nous, qui ne sommes que des enfans en ce qui regarde leur intelligence; mais leur profondeur, mon Dieu, est tout-à-fait merveilleuse. Je ne sçaurois la considerer qu'avec effroy; mais un effroy de respect, & un tremblement d'amour. J'ay une haine violente contre ses ennemis. O si vous vouliez, afin qu'ils ne le fussent plus, les tuer par vostre épée à double tranchant, que je prendrois grand plaisir de les voir en cette sorte mourir à eux-mesmes pour vivre à vous ! Il y en a d'autres qui ne blâmant pas, mais faisant au contraire profession de réverer les livres de Moyse me diront seulement, que l'esprit de Dieu qui a fait écrire ces choses par Moyse son serviteur, n'a pas voulu que l'on entendist ces paroles selon que je les entens, mais selon qu'eux les entendent. Surquoy voicy la réponse que je leur fais : & vous, Seigneur, qui estes le Dieu de nous tous, serez, s'il vous plaist, le Juge de ce differend.



CHAPITRE XV.

Diverses veritez qu'on doit supposer comme constantes dans les sens differens qu'on peut donner aux premieres paroles de la Genese.

ACCUSEREZ-vous de fausseté ce que la verité mesme en parlant aux oreilles de mon cœur, m'a dit d'une voix si puissante touchant la veritable eternité du Createur, en m'apprenant que sa substance ne change point par le temps, & que sa volonté n'est point separée de sa substance ; ce qui fait qu'il ne veut point tantost cecy, & tantost cela ; mais que tout ce qu'il veut, il le veut une seule fois, tout à la fois, & toûjours ; non pas à diverses reprises, tantost une chose, & tantost une autre : De sorte qu'il n'arrive jamais qu'il veuïlle ce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il ne veuïlle plus ce qu'il vouloit auparavant, parce qu'une telle volonté seroit changeante, & que tout ce qui est changeant n'est pas eternel : Or nostre Dieu est eternel. Comme aussi ce qui m'a esté dit aux oreilles de mon cœur, que l'attente des choses à venir se change en une veuë presente lors qu'elles sont arrivées ; & que cette veüe se change en memoire lors qu'elles sont passées : Or toute connoissance sujette à changement est muable, & tout ce qui est muable n'est pas eternel ; mais nostre Dieu est eternel. C'est pourquoy toutes ces veritez jointes ensemble m'apprennent que mon Dieu, le Dieu eternel, n'a pas produit ses creatures par une nouvelle volonté, & que sa connoissance n'a rien qui soit sujet à la loy du temps.

Que direz-vous à cela vous qui combattez le sens que j'ay donné aux paroles de l'Ecriture ? Ces

choses sont-elles fausses ? Non, disent-ils. Quoy donc ? N'est-il pas vray que toutes les natures, soit qu'elles ayent déja leur forme & leur beauté, soit qu'elles ne soient encore qu'une matiere capable de la recevoir, ne tiennent leur estre que de celuy qui est souverainement bon, parce qu'il est le souverain estre ? Nous ne nions pas aussi cela, répondent-ils. Quoy donc ? voulez-vous nier qu'il y ait quelque creature si élevée & si unie par un chaste amour au vray Dieu, & au Dieu veritablement eternel, qu'encore qu'elle ne luy soit pas coëternelle, elle ne se separe & ne se retire jamais de luy pour tomber dans les changemens des temps ; mais se repose toûjours dans l'heureuse & parfaite contemplation de sa seule nature divine ? Car vous aimant, Seigneur, autant que vous le commandez, vous vous montrez à elle, & vous remplissez ses desirs d'une telle sorte qu'elle ne se détourne jamais de vous, non pas mesme pour se tourner vers soy-mesme. C'est là la maison du Seigneur, qui n'est ni terrestre ni celeste, c'est à dire de la nature de ces cieux visibles & corporels ; mais qui estant toute spirituelle, & participant à vostre eternité demeurera à jamais sans le moindre déchet & la moindre défaillance. Vous l'avez établie pour tous les siecles des siecles : vous avez ordonné qu'elle fust ainsi, & rien ne peut abolir vostre ordonnance. Elle ne vous est pas neanmoins coëternelle, mon Dieu, parce qu'elle n'est pas sans commencement, puis qu'elle a esté creée. Il est vray neanmoins que nous ne trouvons point de temps qui la précede, selon ce qui est dit dans vostre Ecriture, que la sagesse a esté creée avant toutes choses : Je ne dis pas, mon Dieu, cette sagesse qui vous a pour pere, qui vous est entierement égale & coëternelle, par laquelle toutes choses ont esté creées, & qui est le principe par lequel vous avez fait le ciel & la terre ;

mais je parle de cette ſageſſe creée qui eſt une nature intelligente, & qui par la contemplation de voſtre lumiere eſt toute lumiere: car elle porte auſſi le nom de ſageſſe, encore qu'elle ſoit creée. Mais autant qu'il y a de difference entre la lumiere qui illumine & celle qui eſt illuminée, il y en a autant entre cette ſageſſe qui creée & celle qui eſt creée: de meſme que la juſtice qui juſtifie eſt bien differente de celle qui eſt un effet de la juſtification: Car nous ſommes auſſi nommez voſtre juſtice, puis qu'un de vos ſerviteurs dit, que CHRIST s'eſt fait peché pour nous, afin qu'en luy nous devinſſions la juſtice de Dieu. Il y a donc une ſageſſe qui a eſté creée avant toutes choſes, ſçavoir ces eſprits & ces intelligences celeſtes qui compoſent voſtre ville ſainte, cette ville qui eſt noſtre mere ſelon voſtre Apoſtre, qui eſt la femme libre dont nous ſommes les enfans, & qui eſt eternelle dans les cieux. Mais dans quels cieux, ſinon dans ces cieux des cieux qui vous loüent, dans ce ciel du ciel qui appartient au Seigneur?

Mais encore que nous ne trouvions point de temps qui precede cette ſageſſe; puis qu'eſtant la premiere de toutes les creatures elle précede la naiſſance du temps; l'eternité du Createur ne laiſſe pas de la préceder, parce que c'eſt de luy qu'elle a tiré ſon origine, quoy que ce n'ait pas eſté dans le temps, puis que le temps n'eſtoit pas encore. C'eſt pourquoy elle procede tellement de vous, mon Dieu, qu'elle eſt neanmoins entierement differente de vous, & non pas vous-meſme: Car encore que nous ne trouvions aucun temps, ni avant elle ni en elle, parce qu'elle eſt en eſtat de contempler toûjours voſtre face, & qu'elle n'en détourne jamais ſes regards, ce qui la rend exemte de tout changement, ſa nature toutefois en eſt capable, & ainſi elle pourroit s'obſcurcir & ſe refroidir, ſi la gran-

deur de mon amour ne l'unissoit si étroitement à vous, qu'en estant sans cesse éclairée, & sans cesse embrasée comme dans un plein midy, il ne se peut faire qu'elle ne luise & qu'elle ne brûle toûjours.

O admirable maison! ô palais étincelant de lumiere, que j'ay d'amour pour vos incomparables beautez, pour ce bienheureux sejour où reside la gloire de mon Dieu, qui est tout ensemble l'ouvrier qui vous a basty, & le Roy qui vous habite. Je soûpire continuellement aprés vous dans mon pelerinage sur la terre. Je dis à celuy qui vous a formé qu'il me veuïlle aussi posseder en vous, puis qu'il m'a fait aussi-bien que vous. J'avouë que je me suis égaré comme une brebis perduë : mais j'espere que mon Pasteur, qui est celuy-là mesme qui vous a creé, me reportera sur ses épaules dans vostre eternelle demeure.

Que dites-vous maintenant, ô vous à qui je parlois; qui combattez l'intelligence que je donne aux paroles de Moyse, & qui croyez neanmoins qu'il a esté un fidelle serviteur de Dieu, & que ses livres sont les oracles du S. Esprit? Cette ville sainte composée des Esprits bienheureux n'est-elle pas la maison de Dieu? Je ne dis pas coëternelle à sa divinité, mais eternelle dans les cieux autant qu'elle est capable de l'estre; & ne seroit-ce pas en vain que vous chercheriez en elle les changemens que le temps apporte, puis qu'il est impossible de les y trouver, ce qui a pour felicité une union stable & permanente avec Dieu, estant au delà de l'étenduë & de la durée des siecles, qui coulent sans cesse? Elle l'est, répondent-ils. Qu'est-ce donc que vous voulez accuser de fausseté de toutes les choses que mon ame a dites, en s'écriant vers mon Dieu, au mesme temps qu'elle entendoit au dedans de soy une voix interieure qui luy

en haut vers la Jerusalem celeste ; pour y avoir continuellement presente à mon esprit cette Jerusalem ma chere patrie, cette Jerusalem ma chere mere, & vous qui estes son roy, son soleil, son pere, son protecteur, son époux, ses chastes & immuables délices, sa parfaite joye, son bonheur inconcevable ; & enfin qui luy estes toutes choses, parce que vous estes le seul vray & souverain bien. Et je ne cesseray jamais jusqu'à ce que vous rassembliez toutes les puissances de mon ame, qui est dissipée par la varieté de tant d'objets, & que ses langueurs ont reduite à un estat si difforme, pour la faire rentrer dans la paix de cette chere mere qui possede les premices de mon esprit, dont je tire toutes les lumieres & toute la certitude de mes connoissances, & que vous, mon Dieu, de qui je tiens mon salut, la rendiez belle & inébranlable dans toute l'eternité.

Quant à ceux qui ne combattent pas ces veritez, & qui demeurent d'accord avec nous que ces livres saints écrits par vostre serviteur Moyse doivent avoir parmy les hommes une autorité inviolable, mais qui trouvent à redire aux explications que j'ay données, écoutez je vous prie, Seigneur, ce que j'ay à leur dire, & soyez s'il vous plaist, l'arbitre entre nous pour juger si ce sont les pensées que j'ay euës en meditant vostre parole qui sont déraisonnables, ou si c'est leur censure qui est injuste.



CHAPITRE XVII.

Que l'on peut entendre plusieurs choses par ces noms du ciel & de la terre.

ENCORE, disent-ils, que tout cela soit veritable, Moyse neanmoins n'entendoit pas parler de ces deux choses, lors qu'estant inspiré du saint Esprit il a dit que Dieu crea au commencement le ciel & la terre : il n'a pas entendu par ce nom de ciel cette creature spirituelle & intelligente qui jouït incessamment de la veuë de Dieu, ni par le nom de terre cette matiere sans forme. Et qu'a-t-il donc entendu ? Ce que nous disons, répondent-ils. Et quoy ? leur demandé-je. Par le nom du ciel & de la terre, repartent-ils, Moyse a voulu premierement marquer en general & en peu de mots tout ce monde visible, afin de distinguer ensuite en particulier selon le nombre des jours dont il parle toutes les choses qu'il a plû au saint Esprit de comprendre generalement sous les noms du ciel & de la terre. Car le peuple Juif estoit si grossier & si charnel, que Moyse ne jugeoit pas à propos de leur parler d'autres ouvrages de Dieu que de ceux qui sont visibles & corporels. Mais ils avoüent que par cette terre invisible & sans ordre, & par cet abysme couvert de tenebres, dont ensuite toutes les choses que nous voyons & qui sont connuës à tous les hommes ont esté faites durant les six jours, on peut entendre avec raison cette matiere informe dont j'ay parlé.

Que si d'autres disent que cette mesme confusion d'une matiere informe a esté premierement appellée du nom du ciel & de la terre, parce que ç'a esté d'elle qu'a esté formé ce monde visible

avec toutes les natures qui s'y font voir si clairement à nos yeux, & que l'on appelle d'ordinaire du nom du ciel & de la terre. Que si quelques autres disent encore qu'on peut avec assez d'apparence appeller du nom du ciel & de la terre tous les estres tant invisibles que visibles : & qu'ainsi toutes les creatures que Dieu a faites par sa sagesse, qui est le principe de toutes choses, sont comprises sous ces deux noms. Mais que parce qu'estant faites de rien & non pas de la propre substance de Dieu ; puis qu'elles ne sont pas une mesme chose que luy, elles sont toutes natuellement muables & sujettes au changement, aussi bien celles qui ne changent point, comme sont ces bienheureuses intelligences que Dieu a choisies pour son eternelle maison, que celles qui changent, comme est le corps & l'ame de l'homme, la matiere encore informe, mais capable de recevoir diverses formes, dont devoient estre formez le ciel & la terre, c'est à dire, cette double creature, l'une invisible & l'autre visible, a esté appellée une terre invisible & sans ordre, & un abysme sur lequel les tenebres estoient répanduës, avec cette distinction, que ce mot de terre invisible & sans ordre marque particulierement la matiere corporelle avant qu'elle eust receu aucune forme, & celuy d'abysme sur lequel les tenebres estoient répanduës, la matiere spirituelle avant que vostre sagesse l'eust illuminée, & arresté le cours de cette inconstance qui luy estoit naturelle.

Et enfin quelques autres pourront encore dire, que lors que nous lisons dans la Genese, Dieu crea, au commencement le ciel & la terre ; l'Ecriture n'entend point par ces mots ces natures invisibles & visibles entant que déja formées & selon qu'elles ont receu la perfection de leur estre ; mais qu'elle a nommé ainsi cette matiere informe qui n'estoit

que comme un commencement des ouvrages que Dieu vouloit faire, parce qu'ils en pouvoient estre tirez & formez, & que ces deux creatures, l'une spirituelle & l'autre corporelle, qui estant maintenant disposées avec un ordre admirable portent le nom de ciel & de terre, estoient dés lors dans elle, quoy que tres-confusément & sans estre distinguées ni par les qualitez ni par les formes qui les rendent maintenant si belles & si agreables.

CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut sans faillir entendre en diverses manieres l'Ecriture sainte.

VOILA ce qu'on peut dire sur ce sujet : Mais aprés avoir entendu & consideré toutes ces choses, je me garderay bien d'entrer en des contestations de paroles qui ne servent, selon vostre Apostre, qu'à troubler ceux qui nous écoutent ; au lieu que vostre loy édifie ceux qui en sçavent faire bon usage, parce qu'elle a pour fin la charité qui naist d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foy sincere & veritable. Et nostre divin Maistre sçait quels sont les commandemens dans lesquels il a renfermé toute la loy, & tous les Prophetes. C'est pourquoy, mon Dieu qui estes la lumiere des yeux de mon ame, tant que je seray dans ces pensées qui nourrissent dans mon cœur le feu de vostre amour, que m'importe-t-il que par ces paroles l'on puisse entendre diverses choses, pourvû qu'elles soient toutes veritables ? Que m'importe-t-il si ma pensée est differente de celle qu'un autre croit que Moyse a euë les écrivant ? Il est vray que nous nous efforçons quand nous lisons quelque livre de trouver ce qu'a voulu dire celuy qui en est l'auteur, & lors

lorsque nous le croyons veritable nous n'oserions pas nous imaginer qu'il ait rien dit de ce que nous connoissons ou estimons estre faux : mais quoy que chacun tâche de trouver dans l'Ecriture sainte le mesme sens, que celuy qui l'a écrite a voulu exprimer en l'écrivant, quel mal y a-t-il si quelqu'un l'entend en un sens que vous qui estes la lumiere de tous les esprits clair-voyans & instruits de la verité luy faites voir estre veritable, quoy que ce ne soit pas celuy de l'auteur, qui n'ayant pû aussi en avoir que de veritable n'a pas eu dessein neanmoins de marquer celuy-là par ses paroles ?

CHAPITRTE XIX.

Veritez claires & indubitables sur ce sujet.

CAR il est vray, mon Dieu, que vous avez creé le ciel & la terre. Il est vray que vostre sagesse a esté le principe par lequel vous avez fait toutes choses. Il est vray que ce monde visible a pour ses deux grandes parties le ciel & la terre; & qu'ainsi toutes les natures creées peuvent estre renfermées en abregé sous ces deux mots. Il est vray que tout ce qui est muable peut estre consideré comme informe & comme imparfait, ou à cause de la forme d'où il tire sa perfection & sa beauté, ou à cause des changemens & des alterations qu'il souffre. Il est vray que ce qui est uny de telle sorte à un estre immuable qu'il ne change point, quoy qu'il soit muable de sa nature, n'est point sujet aux revolutions des temps. Il est vray que ce qui est informe & qui se peut dire n'estre presque rien, ne peut aussi y estre sujet. Il est vray qu'une chose dont une autre est faite, peut en une certaine maniere de parler porter par avance le nom de la chose qui

en est faite, & qu'ainsi cette matiere informe dont le ciel & la terre ont esté formez a pû estre appellée du nom du ciel & de la terre. Il est vray que de toutes les choses qui ont quelque forme il n'y en a nulles qui approchent tant de ce qui est informe que la terre & que l'abysme. Il est vray que c'est vous, mon Dieu, duquel procedent toutes choses, qui avez fait non seulement tout ce qui est creé & formé, mais aussi tout ce qui peut estre creé & formé. Et enfin il est vray que tout ce qui a esté formé d'une matiere informe, a premierement esté informe, & depuis a esté formé.

CHAPITRE XX.

Diverses explications de ces premieres paroles du livre de la Genese : Dieu crea au commencement le ciel & la terre.

De toutes ces veritez qui ne sont mises en doute par aucun de ceux à qui vous avez fait la grace d'ouvrir les yeux de l'ame pour les connoistre; comme ils croyent tous fermement que Moyse vostre serviteur n'a rien dit que dans un esprit de verité, l'un en choisit une, & dit : que Dieu crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire que Dieu par son Verbe qui luy est coëternel, fit des creatures intelligibles ou spirituelles, & d'autres sensibles ou corporelles. Un autre en choisit une autre, & dit : que Dieu crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire, que Dieu par son Verbe qui luy est coëternel, fit toute la grande masse de ce monde corporel, & toutes les diverses creatures & les divers estres qu'il contient, & dont nous avons connoissance.

Un autre en choisit une autre, & dit : que Dieu

crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire que Dieu par son Verbe qui luy est coëternel, fit la matiere informe des creatures spirituelles & corporelles. Un autre en choisit une autre, & dit: que Dieu crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire que Dieu par son Verbe qui luy est coëternel, crea la matiere informe des creatures corporelles, dans laquelle estoient alors confusément le ciel & la terre, qui ont depuis receu la forme & la distinction que nous voyons dans cette grande machine de l'univers. Un autre en choisit une autre, & dit: que Dieu crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire que Dieu dans le commencement de ses ouvrages fit une matiere informe qui contenoit confusement le ciel & la terre, lesquels en ayant esté tirez & formez, paroissent maintenant à nos yeux avec toutes les choses qu'ils enferment.

CHAPITRE XXI.

Que l'on peut aussi entendre diversement ces paroles de la Genese: Or la terre estoit alors invisible, sans ordre & sans forme.

DE mesme pour ce qui regarde l'intelligence des paroles qui suivent, entre plusieurs de ces veritez dont j'ay parlé, l'un en choisit une, & dit: que la terre estoit invisible & sans ordre, & que les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme, c'est à dire, que cette masse corporelle que Dieu avoit faite estoit la matiere de toutes les choses corporelles, mais qui n'avoit encore aucun ordre, aucune forme, ni aucune lumiere. Un autre en choisit une autre, & dit: que la terre estoit invisible & informe, & que les tenebres estoient répandües sur la face de l'abysme, c'est à dire que

ce tout qu'on appelle maintenant le ciel & la terre n'estoit encore qu'une matiere informe & tenebreuse dont devoient estre faits ce ciel corporel, & cette terre corporelle avec toutes les choses qu'ils contiennent, & que nos sens corporels connoissent. Un autre en choisit une autre, & dit que la terre estoit invisible & informe, & que les tenebres estoient répandües sur la face de l'abysme, c'est à dire que ce tout qu'on a nommé le ciel & la terre estoit encore une matiere informe & tenebreuse, dont devoient estre faits le ciel intelligible que l'on nomme autrement le ciel, & la terre, c'est à dire tout ce qui a un estre & une autre nature corporelle, sous lequel nom est aussi compris le ciel corporel : & qu'ainsi les creatures tant invisibles que visibles, devoient toutes estre formées de cette matiere informe & tenebreuse.

Un autre en choisit une autre, & dit : que l'Ecriture n'a point entendu la matiere informe par les noms du ciel & de la terre ; mais qu'aprés avoir dit que Dieu crea au commencement le ciel & la terre, c'est à dire les creatures spirituelles & corporelles, elle a voulu marquer ensuite la matiere informe dont Dieu les avoit faites par ces mots de terre invisible & sans ordre, & d'abysme tenebreux. Un autre enfin en choisit une autre, & dit que par ces paroles: Or la terre estoit invisible & informe, & les tenebres estoient répanduës sur la face de l'abysme, l'Ecriture a voulu marquer qu'il y avoit déja une matiere informe, dont le ciel & cette terre, qu'elle avoit dit auparavant avoir esté créez de Dieu, ont esté formez, c'est à dire toute cette grande masse corporelle du monde divisée en deux parties, la superieure & l'inferieure, avec toutes les creatures qu'elles contiennent.

CHAPITRE XXII.

Qu'il peut y avoir eu des choses qui ont esté creées de Dieu, quoy que l'Ecriture ne parle point de leur creation dans la Genese.

QUE si quelqu'un oppose à ces deux dernieres opinions, que si l'on ne doit pas entendre cette matiere informe par le nom du ciel & de la terre, il y aura donc quelque chose que Dieu n'aura pas fait, & dont il se sera servy pour faire le ciel & la terre, puis que l'Ecriture ne nous rapporte point que Dieu ait fait cette matiere, si ce n'est qu'elle soit marquée par les noms du ciel & de la terre, ou par le seul nom de terre lors qu'il est dit, que Dieu crea au commencement le ciel & la terre: & ainsi quand le saint Esprit auroit voulu entendre la matiere informe par ces mots de terre invisible & sans forme, nous serions toûjours obligez d'entendre par cette terre celle que l'Ecriture nous apprend avoir esté creée de Dieu, lors qu'elle nous dit: Que Dieu crea au commencement le ciel & la terre.

Ceux qui voudront soûtenir ces deux dernieres opinions, ou l'une d'elles, pourront répondre à cela: Nous ne nions pas que cette matiere informe n'ait esté faite de Dieu unique auteur de toutes les creatures, qui considerées toutes ensemble composent un tout excellemment bon. Car comme nous disons que ce qui a déja receu son estre & sa forme est un plus grand bien, nous avoüons aussi que ce qui est seulement capable de recevoir cet estre & cette forme, est un bien, quoy que ce soit un moindre bien. Et quant à ce que l'Ecriture ne dit point que Dieu ait fait cette matiere informe

dont il s'agit, elle ne dit pas non plus qu'il ait fait plusieurs autres choses, comme les Cherubins, les Seraphins, & ces autres esprits celestes, les Trônes, les Dominations & les Puissances dont l'Apostre parle distinctement, encore qu'il soit manifeste & indubitable que Dieu les a tous creez.

Que si dans ces paroles ; Dieu fit le ciel & la terre, on veut que toutes choses soient comprises, que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'esprit de Dieu estoit porté? Car si l'on pretend qu'elles soient comprises sous le nom de terre, comment peut-on donc entendre par ce nom de terre une matiere sans forme, puis que nous voyons reluire tant de beauté dans les eaux? Et si on l'entend de cette sorte, pourquoy donc est-il écrit que le firmament a esté formé de cette mesme matiere informe & nommé ciel, & qu'il n'est pas écrit que les eaux en ayent esté formées, quoy qu'elles ne soient plus informes & invisibles, puis que nous les voyons couler avec une beauté si admirable? Que si elles ont receu cette beauté lors que Dieu dit: Que les eaux qui sont sous le firmament soient assemblées en un mesme lieu, & qu'en les assemblant il les ait formées, que dirons-nous des eaux qui sont au dessus du firmament, puis qu'elles n'auroient pas merité de recevoir une place si honorable si elles eussent esté encore informes, & que nous ne voyons point dans l'Ecriture par quelle maniere elles ont esté formées?

Ainsi comme il est visible que le livre de la Genese peut avoir omis que Dieu ait creé de certaines choses, dont on ne sçauroit douter toutefois à moins que de renoncer à la lumiere de la foy, & à celle de la raison, que Dieu ne les ait creées: & comme il seroit ridicule de s'imaginer que ces eaux dont nous venons de parler soient coëternelles à Dieu, parce que l'Ecriture nous apprend seulement qu'elles sont, sans nous dire quand elles ont com-

mencé d'estre : pourquoy par la mesme raison & par l'instruction que la verité nous en donne, ne croirons-nous pas aussi que Dieu a creé de rien cette matiere informe, que la mesme Ecriture nomme une terre invisible & deserte, & un abysme tenebreux ; & qu'ainsi elle ne luy est pas coëternelle, encore que la mesme Ecriture ne rapporte point quand elle a esté creée ?

CHAPITRE XXIII.

Deux diverses sortes de doutes dans l'explication de l'Ecriture : L'un de la verité des choses : L'autre du sens des paroles.

APRE'S avoir ainsi examiné & consideré ces choses autant que ma foiblesse que vous connoissez, & que je vous confesse, mon Dieu, l'a pû permettre, il me semble qu'il peut naistre deux sortes de difficultez lors qu'une chose nous est rapportée par de fidelles interpretes de la verité : l'une de la verité des choses ; & l'autre du sens auquel celuy dont on considere les paroles a voulu qu'elles fussent prises. Car il y a beaucoup de difference entre s'informer de la verité en ce qui regarde la nature des choses creées, & rechercher ce que Moyse l'un des plus grands de vos serviteurs a voulu qu'on entendist par ces paroles.

Quant à la premiere difficulté : Que tous ceux-là se retirent loin de moy qui s'imaginent de sçavoir des choses qui sont entierement fausses. Et quant à la seconde : Que tous ceux-là se retirent aussi loin de moy qui s'imaginent que Moyse ait pû dire des choses fausses. Mais que je sois pour jamais, mon Dieu, uny en vous avec ceux qui se nourrissent de vostre verité dans l'étenduë de la cha-

rité ; que je me réjouïsse en vous avec eux ; & que nous considerions tous ensemble les paroles de vos saintes Ecritures, pour chercher & pour apprendre dans les pensées de vostre serviteur quelles ont esté les vostres que sa plume nous a rapportées.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens veritables quel est celuy que Moyse a eu dans l'esprit.

MAIS qui est celuy de nous qui entre tant d'interpretations veritables que l'on peut donner à ces paroles, selon ce qu'elles sont diversement entenduës par ceux qui en recherchent l'intelligence, aura le bonheur de rencontrer de telle sorte la veritable pensée de Moyse, qu'il ose dire avec autant de hardiesse, que dans cette narration il a entendu & voulu faire entendre telle chose, comme il assure hardiment que l'interpretation qu'il luy donne est veritable, soit que Moyse l'ait euë dans l'esprit, ou qu'il ne l'y ait pas euë ?

Quant à moy, mon Dieu, qui suis du nombre de vos serviteurs, qui ay fait vœu de vous offrir comme un sacrifice ces Confessions que je vous fais par écrit, & qui vous conjure par vostre misericorde de me faire la grace de pouvoir accomplir mon vœu, je suis bien éloigné de cette pensée : & pouvant dire tres-assurément que vous avez fait generalemēt toutes choses, tant invisibles que visibles, par vostre Verbe qui est immuable, je n'ay garde d'assurer de mesme, que Moyse n'a voulu entendre autre chose que cela, lors qu'il a écrit que Dieu crea au commencement le ciel & la terre. Car au lieu que je voy tres-clairement dans la lumiere de vostre

vostre verité que ce que je viens de dire est veritable, je ne puis pas de mesme voir dans l'esprit de Moyse si ç'a esté sa pensée lors qu'il a écrit ces paroles, puis qu'il a pû par ce mot de commencement & de principe n'entendre pas le Verbe, qui est le principe des creatures, mais simplement le commencement de la creation; & qu'il a pû aussi entendre par les noms du ciel & de la terre, non aucune nature parfaite & accomplie, soit spirituelle ou corporelle, mais l'une & l'autre encore imparfaite & informe. Je voy bien qu'en l'un ou en l'autre de ces deux sens il n'y a rien qui blesse la verité; mais je ne voy pas aussi clairement quel est celuy que Moyse a plûtost eu dans l'esprit, encore que je sois tres-assuré, que quoy qu'un si grand personnage ait entendu par ces paroles, soit l'un de ces deux sens, soit quelque autre que je n'ay point marqué, ce qu'il a voulu dire ne peut estre que tres-veritable, ni les termes dont il s'est servy que tres-propres à expliquer sa pensée.

CHAPITRE XXV.

Contre ceux qui déterminent trop hardiment, qu'entre plusieurs sens qui ne contiennent rien que de veritable, c'est le leur, & non pas celuy des autres qui est le vray sens de l'Ecriture.

QUE personne donc ne m'importune plus en me disant: La pensée de Moyse n'a pas esté celle que vous dites, mais celle que je dis. Car s'il se contentoit de me demander d'où je sçay que le sens que je donne aux paroles de Moïse est son veritable sens, je n'aurois point sujet de m'en offenser, & je me servirois peut-estre des mesmes réponses que j'ay faites cy-dessus, ou je m'étendrois mesme davantage s'il

estoit plus difficile à satisfaire. Mais lors qu'il soûtient que c'est ce qu'il dit, & non pas ce que je dis, que Moyse a voulu entendre, quoy qu'il ne nie pas que ce que nous disons tous deux ne soit veritable: O mon Dieu, qui estes la vie des pauvres & des humbles, & dans le sein duquel il n'y a que paix & éloignement de toute contestation, versez de la douceur dans mon ame, afin que je supporte avec patience ceux qui me tiennent ce langage, & qui me parlent si hardiment, non parce qu'ils sont prophetes, & qu'ils ont lû dans l'esprit de vostre serviteur ce qu'ils me disent, mais parce qu'ils sont superbes: non parce qu'ils connoissent les pensées de Moyse, mais parce qu'ils aiment les leurs; & qu'ils les aiment, non à cause qu'elles sont veritables, mais à cause simplement qu'elles viennent d'eux: Car si cela n'estoit, ils aimeroient aussi les pensées des autres lors qu'elles sont conformes à la verité, comme j'aime ce qu'ils disent lors qu'ils disent vray, non à cause qu'ils le disent, mais à cause qu'il est vray; & en cette qualité ils ne doivent plus se l'attribuër comme une chose qui leur soit propre: C'est pourquoy s'ils n'aiment leur opinion que parce qu'elle est veritable, ils la doivent considerer comme estant également à eux & à moy, puis qu'il n'y a rien de veritable qui ne soit commun à tous les amans de la verité.

Lors donc qu'ils assurent que leur opinion & non pas la mienne est conforme aux sentimens de Moyse, cela me déplaist, & je ne le puis souffrir, parce qu'encore que cela fust, neanmoins la hardiesse avec laquelle ils le soûtiennent, ne peut venir que de temerité & d'orgueil, & non pas de science & de lumiere. C'est pourquoy, Seigneur, vos jugemẽs sont terribles: & parce que la verité n'est ni à moy, ni à celuy-là, ni à cet autre, mais que vous nous appellez tous à haute voix pour la posseder

également, vous nous avertissez avec menaces de ne prétendre pas de l'avoir chacun en particulier : si nous ne voulons en estre privez. Car quiconque veut avoir en propre ce que Dieu propose à tous pour en jouïr en commun, & s'attribuer en particulier ce qui est un bien general, perd le droit qu'il pouvoit pretendre à ce bien commun, pour estre reduit à n'avoir plus que ce qui luy est propre ; c'est à dire, que la verité se retire de luy, & qu'il ne luy demeure que le mensonge ; puis que selon la parole de l'Evangile, celuy qui parle avec mensonge parle de soy-mesme.

Mon Dieu, qui estes un Juge infiniment juste & la verité mesme, écoutez je vous prie la réponse que je fais à celuy qui se plaist ainsi à contredire. Car c'est en vostre presence que je parle, & en la presence de tous mes freres qui font un bon usage de vostre loy en la rapportant à la charité comme à sa veritable fin : écoutez je vous prie ma réponse, & voyez si elle vous sera agreable. Voicy donc ce que j'ay à luy dire avec une douceur fraternelle, & dans un esprit de paix.

Si nous demeurons tous deux d'accord que ce que vous dites est veritable, & que ce que je dis l'est aussi, dites-moy, je vous prie, où le voyons-nous ? Je ne le voy point sans doute dans vous, ni vous dans moy ; mais nous le voyons tous deux dans l'immuable verité qui est au dessus de nous. Puis donc que nous ne contestons point sur le sujet de cette lumiere de nostre Dieu qui luit clairement à nos ames ; pourquoy disputons-nous de ce qui peut estre de la pensée d'un homme laquelle nous ne sçaurions voir de la mesme sorte que l'on voit cette verité immuable, puis que quand Moyse auroit esté de nostre temps, & nous auroit dit quelle auroit esté sa pensée, nous ne pourrions pas mesme la voir, mais

nous ajoûterions seulement foy à ses paroles ?

Souvenons-nous donc de l'avis que saint Paul donne à ses disciples, de ne s'enfler point d'orgueil les uns contre les autres sur le sujet de ceux par le ministere desquels ils avoient esté instruits de la verité. Aimons le Seigneur nostre Dieu de tout nostre cœur, de toute nostre ame, & de toute l'étenduë de nostre esprit, & nostre prochain comme nous-mesmes, puis que toutes les pensées & les sentimens qu'a eu Moyse en écrivant ces saints livres, n'ont eu pour fin que ces deux commandemens de l'amour, si ce n'est que nous voulions croire que Dieu soit menteur, en concevant une autre opinion de son ministere que celle qu'il nous en a luy-mesme donnée. Voyez donc, je vous supplie, si parmy ce grand nombre d'interpretations differentes & tres-veritables que l'on peut donner à ses paroles, il n'y auroit pas de la folie à determiner hardiment quelle a esté celle de toutes, selon laquelle Moyse les a entenduës, & de blesser par des contestations dangereuses cette mesme charité qui luy a fait dire toutes les choses que nous tâchons d'expliquer.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il est digne de l'Ecriture sainte d'enfermer sous les mesmes paroles plusieurs sens.

MON Dieu, qui m'élevez lors que je suis dans l'humilité & dans la bassesse, & qui me soulagez lors que je suis dans les travaux & dans les peines, qui daignez entendre mes Confessions, & me pardonnez mes offenses; je sçay que vous me commandez d'aimer mon prochain comme moy-mesme; & qu'ainsi je ne dois pas moins croire que Moyse vôtre tres-fidelle serviteur eust receu de vous

une moindre grace que celle que j'eusse desiré moy-mesme de recevoir si j'estois nay en mesme-temps que luy, & que vous eussiez voulu vous servir de mon esprit & de ma plume pour écrire ces livres divins, qui devoient estre si utiles à tous les peuples, & étouffer par ce comble d'autorité auquel vous les avez élevez, les fausses & les orgueilleuses doctrines des hommes.

Si j'avois donc esté en la place de Moyse, comme cela auroit pû estre si vous aviez voulu, mon Dieu, puisque nous avons tous esté tirez d'une mesme masse, & que l'homme n'est rien qu'entant qu'il vous plaist de vous souvenir de luy: si j'avois, dis-je, esté en sa place, & que vous m'eussiez commandé d'écrire les livres de la Genese, j'aurois desiré que vous m'eussiez donné une maniere de m'exprimer si temperée & si admirable, que ni ceux qui ne pourroient pas encore comprendre de quelle sorte Dieu a creé toutes choses, ne refusassent pas d'ajoûter foy à mes paroles pour les trouver trop élevées & trop disproportionnées à la portée de leur esprit; & que ceux qui le peuvent comprendre, quelque verité qui leur vinst en l'esprit sur ce sujet, la trouvassent comprise dans ce peu de paroles de vostre serviteur; & si quelque autre en voyoit une autre dans la lumiere de la verité immuable, il la trouvast de mesme marquée par ces mesmes paroles.

CHAPITRE XXVII.

Abondance de l'Ecriture sainte dans les divers sens qu'elle enferme.

CAR de mesme qu'une source, quoy que renfermée dans un fort petit espace, est plus abondante & fournit à plus de ruisseaux dequoy couler

& s'étendre dans un long cours, qu'aucun de tous ces ruisseaux qui tirant d'elle son origine traverse tant de païs: ainsi le discours de vos Ecrivains sacrez qui doit fournir à une infinité de personnes dequoy parler de la verité, en contient en peu de mots des sources inépuisables, d'où chacun tire & exprime par des discours plus étendus ce qu'il y peut remarquer de vray & de solide, l'un une chose, & l'autre une autre.

Il y en a qui lisant ces premieres paroles de la Genese touchant la creation du monde, se representent Dieu comme un homme, ou comme quelque grand corps d'une puissance infinie, qui par une nouvelle & soudaine revolution a produit hors de soy-mesme, c'est à dire selon leur imagination grossiere dans des espaces éloignez de luy, deux vastes corps, le ciel & la terre, l'un superieur, & l'autre inferieur, dans lesquels toutes choses sont comprises. Et lors qu'il est rapporté que Dieu a dit; que telle chose soit faite, & elle fut faite, ils s'imaginent qu'il a employé pour cela des paroles sensibles qui ont eu leur commencement & leur fin, dont le son a duré quelque temps, & puis s'est passé; & qu'aussi-tost aprés qu'elles ont esté prononcées, ce qu'elles commandoient qui fust produit a soudain esté produit. C'est ainsi qu'ils entendent bassement les paroles mysterieuses de vostre Ecriture, ou en quelque autre maniere qui ait du rapport à la façon ordinaire d'agir des hommes. Mais comme ils sont comme de petits enfans, & du nombre de ces personnes animales dont parle saint Paul, qui ne peuvent rien comprendre que de charnel & sensible, le saint Esprit par ces expressions si simples & si communes, ausquelles il a daigné se rabaisser dans vos Ecritures, soûtient leur foiblesse comme une bonne mere porte son enfant dans son sein: & cependant ils se fortifient heureusement dans cette

creance ſalutaire, que Dieu ſeul eſt le createur de toutes ces natures, dont l'admirable varieté frappe leurs ſens de toutes parts. Que s'il s'en rencontre quelqu'un qui mépriſant ces paroles comme trop baſſes & trop populaires, oſe par une foibleſſe ſuperbe ſortir de ce ſaint berceau où il doit eſtre nourry, helas que ſa cheute ſera grande! Ayez-en pitié, mon Dieu, de peur que ce petit oiſeau qui n'a point encore de plumes ne ſoit foulé aux pieds des paſſans, & envoyez un de vos ſaints Anges pour le reporter dans ſon nid afin qu'il vive & qu'il y demeure juſques à ce qu'il puiſſe voler.

CHAPITRE XXVIII.

De divers ſens que l'on peut donner à l'Ecriture ſainte.

QUANT aux autres pour qui ces paroles ne ſont plus un nid, mais un jardin tout couvert d'arbres fruitiers, ils volent avec joye de branche en branche; ils y appercevoient des fruits cachez, ils chantent en les cherchant, & les cueillent avec plaiſir: Car en liſant ou en entendant ces paroles, ils connoiſſent, mon Dieu, que voſtre eternelle ſtabilité eſt élevée au deſſus de tous les temps paſſez & futurs, quoy qu'il n'y ait aucune de toutes les creatures ſujettes aux loix du temps que vous n'ayez creée.

Ils ſçavent que voſtre volonté eſtant une meſme choſe que vous, ce n'a point eſté en changeant de volonté, ni en prenant une reſolution nouvelle, laquelle vous n'euſſiez pas auparavant que vous avez creé le monde. Ils ſçavent que vous l'avez creé, non pas en produiſant de voſtre ſubſtance une reſſemblance parfaite de vous-meſme, comme lors que vous avez engẽdré la ſageſſe eternelle qui eſt vôtre

image accomplie & la forme originale dont tous vos ouvrages empruntent ce qu'ils ont de beau, mais en tirant du neant une dissemblance informe capable d'estre formée par cette mesme sagesse, qui vous representant parfaitement, est le modelle divin selon lquel vous faites tout ce que vous faites. Ils sçavent qu'ayant ainsi imprimé dans chaque creature la forme particuliere de son estre, vous avez fait qu'elles vous ont toutes pour fin comme pour principe, & que chacune d'elles se rapporte à vous autant qu'elle en est capable selon sa nature: de sorte qu'elles composent toutes ensemble un tout excellemment bon, soit que les unes demeurent proches de vous dans une stabilité bienheureuse, soit que les autres s'en éloignant par degrez, & estant sujettes aux vicissitudes des temps & des lieux, servent par les changemens, qu'elles font ou qu'elles souffrent à composer cette belle & agreable harmonie de l'univers. Ces personnes intelligentes voyent toutes ces choses, & s'en réjouïssent dans la lumiere de vostre verité, laquelle seule les leur fait comprendre selon qu'ils en sont capables.

Ainsi l'un considerant ce qui est dit à l'entrée de la Genese du commencement ou du principe par lequel Dieu a fait les choses, jette les yeux sur la sagesse eternelle, comme sur le principe que le saint Esprit a voulu marquer par ce mot; puis qu'elle-mesme s'est bien voulu donner ce nom, en disant aux Juifs dans l'Evangile: Je suis le principe qui vous parle. Un autre en considerant ces mesmes paroles entend par ce mot de commencement ou de principe, le commencement de toutes les choses creées, & pretend que ce que l'Ecriture dit; Dieu a fait au commencement le ciel & la terre, est la mesme chose que si elle eust dit, Dieu a fait premierement le ciel & la terre. Mais entre ceux qui les entendent de vostre sagesse eternelle, comme

ayant esté le principe par lequel vous avez fait le ciel & la terre, l'un croit, que ces mots du ciel & de la terre marquent la matiere informe dont le ciel & la terre ont esté tirez : L'autre, les natures mesmes toutes distinctes & toutes formées: Un autre, l'une formée, sçavoir la nature spirituelle marquée par le ciel; l'autre informe, sçavoir la matiere corporelle marquée par la terre.

Et quant à ceux qui par ces noms du ciel & de la terre entendent une matiere encore informe, dont le ciel & la terre devoient ensuite estre formez, ils ne l'entendent pas tous d'une mesme sorte, mais les uns l'entendent de ce qui peut estre informe dans les creatures tant spirituelles que corporelles, & les autres l'entendent seulement de cette matiere, dont devoit estre formée toute cette grande masse corporelle de l'univers qui dans sa vaste étenduë comprend tous les estres sensibles & qui s'offrent à nos yeux.

Mais ceux-là mesmes qui croyent que ce sont des creatures déja formées & ordonnées qui sont appellées du nom du ciel & de la terre, ne l'entendent pas d'une mesme sorte : car les uns comprennent sous ces deux noms les creatures invisibles & les visibles, & les autres les visibles seulement, c'est à dire ce ciel lumineux que nous voyons, & cette terre tenebreuse avec toutes les choses qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXIX.

En combien de sortes une chose peut estre avant l'autre.

MAIS celuy qui pretend que ces paroles; Dieu a fait au commencement le ciel & la terre, ne veulent dire autre chose sinon qu'il les a faits

premierement & avant toutes choses, ne peut entendre par ces mots du ciel & de la terre, sinon la matiere dont le ciel & la terre, c'est à dire toutes les creatures tant spirituelles que corporelles ont esté formées. Car s'il entendoit les natures déja formées & toutes accomplies, on luy pourroit demander: Si c'est-là ce que Dieu a fait premierement, qu'est-ce donc qu'il a fait depuis? & ne trouvant point que Dieu ait rien creé depuis la creation de l'univers, il ne sçauroit que répondre à celuy qui le presseroit d'expliquer comment l'on peut dire que Dieu a creé premierement le ciel & la terre, puis qu'il n'a rien creé depuis.

Que s'il dit, que Dieu a creé premierement la matiere informe du ciel & de la terre, & qu'en suite il a donné la forme à cette matiere, il évitera cette absurdité: mais il faut aussi qu'il prenne garde à bien distinguer ce qui precede par l'eternité; ce qui precede par le temps; ce qui precede selon l'ordre de l'intention; & ce qui precede selon l'origine. Par l'eternité, comme Dieu precede toutes choses: par le temps, comme la fleur precede le fruit: selon l'ordre de l'intention, comme le fruit precede la fleur: & selon l'origine, comme le son precede le chant. Et de ces quatre façons, dont une chose en precede une autre, la seconde & la troisiéme sont tres-faciles à comprendre; mais les deux autres tres-difficiles. Car, mon Dieu, combien est-il rare & difficile de voir & de contempler vôtre eternité, qui demeurant toûjours immuable fait toutes les choses qui sont muables, & par consequent les precede?

Et qui peut-on trouver aussi qui ait l'esprit si subtil & si penetrant, qu'il comprenne sans une tres-grande difficulté de quelle maniere le son precede le chant? qui est que le chant n'estant autre chose qu'un son formé & harmonieux, il ne peut pas estre

sans le son, quoy que le son puisse bien estre sans le chant, parce qu'une chose peut estre sans estre formée, au lieu que ce qui n'est point du tout ne peut pas estre formé. Ainsi la matiere precede les choses qui en sont faites, non qu'elle agisse & quelle fasse les choses, puis que c'est plûtost elle sur laquelle on agit, & que l'on fait estre ce qu'elle n'estoit pas: non aussi qu'elle les precede dans l'ordre du temps, puis que nous ne commençons pas par des sons informes que nous reduisions aprés en chant, ainsi que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent. Car ces sortes de matieres precedent sans doute selon le temps les formes des choses qui en sont faites; mais il n'en est pas de mesme du chant dont on entend le son lors qu'il est chanté, & qui pour estre formé avec harmonie ne commence pas par se faire entendre imparfaitement. Car ce qui a presentement resonné passe, sans qu'il en reste rien qu'on puisse reprendre afin d'en former un chant: ce qui fait voir que ce chant consiste & est renfermé dans ce son, & que ce son est sa matiere, puis que c'est le son mesme qui estant reglé & formé avec harmonie devient un chant. Ainsi comme je disois, cette matiere qui est le son precede cette forme qui est le chant: mais elle ne la precede pas comme feroit une cause qui auroit la puissance de la produire; puis que ce n'est pas le son qui par son art produise le chant; mais que le son luy-mesme dépend de l'ame du Musicien qui le produit par les organes du corps afin d'en former le chant. On ne sçauroit dire aussi que le son precede le chant de quelque espace de temps, puis qu'ils se forment ensemble, ni qu'il le precede par le choix que nous en faisons, puis qu'il n'est pas plus excellent que le chant, lequel n'est pas seulement un son, mais un son agreable & harmonieux: & ainsi il ne le peut preceder que d'origine, en ce

qu'on ne forme point & qu'on ne regle point un chant pour le faire devenir son, mais qu'au contraire on forme & on regle un son pour le faire devenir chant.

Que ceux qui le pourront entendre, comprennent par cet exemple que la matiere de toutes choses a esté premierement creée & appellée du nom de ciel & de terre, parce que le ciel & la terre en ont esté faits, & que ce que l'on dit qu'elle a esté premierement creée n'est pas à l'égard du temps, puis qu'il n'y a point de temps en une chose informe, n'y ayant que les formes des choses qui fassent qu'il y ait des temps : & ainsi pour ce qui est du temps la matiere dont le ciel & la terre ont esté faits, n'a point precedé le ciel & la terre. Et neanmoins pour la faire comprendre, on en parle comme si elle les avoit precedez par le temps mesme, quoy que dans l'ordre de l'intention elle soit la derniere de tous les estres, puis qu'il est sans doute que les choses qui sont formées sont beaucoup plus excellentes que les informes. Et enfin elle-mesme a esté precedée par l'eternité du Createur, qui l'a tirée du neant pour en former quelque chose.

CHAPITRE XXX.

Que ceux qui expliquent l'Ecriture sainte le doivent faire en esprit de charité.

MON Dieu qui estes la verité mesme, accordez tant de diverses opinions toutes veritables, & faites-nous misericorde, afin que nous puissions faire un bon usage de vostre loy, en la rapportant à sa fin qui est une charité pure & sincere. Que

ſi quelqu'un me demande laquelle de toutes ces opinions j'eſtime avoir eſté celle de Moyſe voſtre fidelle ſerviteur, je ne ſerois pas auſſi ſincere que je le dois eſtre dans ces Confeſſions que je fais en voſtre preſence, ſi je n'avoüois franchement que je n'en ſçay rien : mais je ſçay bien que toutes ces penſées ſelon leſquelles l'on peut diverſement expliquer ces paroles de l'Ecriture ſont veritables, excepté celles des hommes groſſiers & charnels dont j'ay parlé, qui ne conçoivent rien des choſes divines que ſelon les images corporelles dont leur eſprit eſt remply ; quoy que ceux-là meſme qui ſont comme des enfans dont on a ſujet d'eſperer qu'ils s'avanceront dans l'intelligence, trouvent cependant cet avantage dans vos Ecritures ſaintes, qu'ils ne ſont point effrayez par ces paroles qui expriment des choſes ſi hautes & ſi merveilleuſes en termes ſi bas & ſi ſimples, & comprennent tant de veritez en ſi peu de mots.

Mais quant à nous tous qui dans les divers ſens que nous donnons à ces paroles n'en donnons que de veritables, que devons-nous faire ſi c'eſt la verité meſme, aprés laquelle noſtre cœur ſoûpire, & non pas la vanité de nos penſées, ſinon de nous unir enſemble par les liens d'une charité ſincere, de vous aimer de tout noſtre cœur, vous qui eſtes la ſource meſme de la verité, & de porter ce reſpect à voſtre ſerviteur qui eſtant remply de voſtre Eſprit ſaint nous a donné ces ſaints livres, que nous ne doutions point que lors qu'il les a écrits il n'ait eu dans l'eſprit, ſelon l'inſpiration qu'il en a receuë de vous, les ſens les plus divins & les plus recommandables, ſoit pour la lumiere de la verité, ſoit pour le fruit & l'utilité.

✣✣

CHAPITRE XXXI.

Que l'on peut croire que Moyse a entendu tous les sens veritables qui se peuvent donner à ses paroles.

AINSI lors que quelqu'un dit que sa pensée est celleque Moyse a euë dans l'esprit, & qu'un autre au contraire assure que non, mais que c'est la sienne, je me persuade que je suis en cela plus religieux qu'eux, si je leur demande : pourquoy ils ne croyent pasqu'il a eu l'une & l'autre dans l'esprit, si l'une & l'autre est veritable. Et si l'on peut trouver à ces paroles un troisiéme sens, ou un quatriéme, ou quelque autre que ce soit, qui soit conforme à la verité, pourquoy ne croirons-nous pas qu'ils ont tous esté vûs par celuy dont Dieu s'est servy pour écrire de telle sorte ces livres saints qu'ils fussent proportionnez à l'intelligence de tant de personnes, qui les devoient entendre en ces sens divers, & tous neanmoins veritables ?

Pour moy, je dis hardiment & du fond du cœur, que si j'écrivois quelque chose qui dust avoir une autorité suprême ; j'aimerois mieux l'écrire en telle maniere que toutes les veritez que l'on pourroit trouver touchant les choses dont j'écrirois, pussent estre entenduës par mes paroles, que d'y expliquer si clairement une seule pensée veritable, qu'il ne restast plus de lieu à toutes les autres dans lesquelles il n'y auroit rien de faux qui me pust blesser. Je ne veux donc pas, mon Dieu, estre si hardy que de juger temerairement qu'un si grand saint n'eust pas receu de vous cette faveur : il a sans doute entendu, & a eu dans l'esprit en écrivant ces paroles tout ce que nous avons pû y remarquer de veritable, comme aussi tout ce que

nous n'avons pû ou ne pouvons encore y remarquer, & qui toutefois s'y peut remarquer.

CHAPITRE XXXII.

Que tous les sens veritables que l'on peut donner aux paroles de l'Ecriture, ont esté prévûs par le S. Esprit.

ENFIN, Seigneur, qui n'estes pas comme nous de chair & de sang, mais le vray Dieu, quand l'esprit de l'homme n'auroit pas connu toutes les veritez qui sont comprises dans ces paroles, vostre Esprit saint qui est celuy qui me doit mener dans la terre des vivans, pouvoit-il ignorer ce que vous aviez dessein de reveler un jour à ceux qui les devoient lire ; quoy que celuy qui les a écrites ne les ait peut-estre entendües qu'en l'un de tant de sens veritables qu'elles peuvent recevoir ? Que s'il est ainsi, la pensée que Moyse a eüe dans l'esprit, sera sans doute la plus excellente de toutes. Et quant à nous, mon Dieu, ou faites-nous la grace de la connoistre, ou enseignez-nous-en telle autre qu'il vous plaira, afin qu'en l'une ou en l'autre de ces deux manieres, & soit que vous nous découvriez la mesme verité que vous avez découverte à Moise, ou qu'à l'occasion de ces paroles vous nous en découvriez quelque autre, ce soit vous-mesme qui nourrissiez nos ames, & non pas l'erreur & le mensonge qui les repaissent.

Seigneur mon Dieu, considerez, je vous supplie, combien de choses j'ay écrites sur ce peu de vos paroles. Et quel temps & quelle force me faudroit-il si je voulois examiner de la sorte toutes vos saintes Ecritures ? Permettez-moy donc, s'il vous plaist, de me resserrer davantage en les méditant en vostre presence ; & faites que dans les

diverses pensées qui s'offrent à mon esprit, & qui s'y pourroient encore offrir en plus grand nombre, j'en choisisse quelqu'une selon que vous me l'inspirerez, qui soit veritable, qui soit certaine, & qui soit utile à l'édification des ames, afin que dans cette confession sincere que je vous fais, si je me rencontre dans le mesme sentiment qu'a eu vostre serviteur Moyse, comme c'est à quoy je dois tendre, je vous rende graces de m'avoir fait si heureusement réüssir; & que si je ne m'y rencontre pas, je ne laisse pas de dire sur le sujet de ses paroles ce que vostre verité m'aura voulu faire dire, comme c'est elle qui luy a inspiré à luy-mesme ce qu'il luy a plû.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE TREIZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu nous prévient par ses bienfaits ; & n'agit en nous que par sa pure bonté.

JE vous invoque, mon Dieu, source de misericorde, qui m'avez creé, & qui vous estes souvenu de moy lors que je vous avois oublié. Je vous invoque afin qu'il vous plaise de vous loger dans mon ame, que vous préparez à vous recevoir par l'ardeur que vous luy inspirez de le desirer. N'abandonnez pas maintenant celuy qui vous invoque, vous qui m'avez prévenu auparavant que je vous eusse invoqué ; & qui me pressant par tant de diverses manieres avez redoublé vos inspirations, afin que je vous entendisse de loin, que je me convertisse, & qu'estant appellé par vous je vous appellasse à mon aide. Vous avez, Seigneur, effacé tous mes pechez, afin de ne me point traiter selon que le meritoient tant

d'actions criminelles par lesquelles je vous ay offensé ; & vous avez prévenu toutes mes bonnes œuvres, en me les faisant faire par vostre grace dont je m'estois rendu si indigne, afin de me traiter selon le bien que vous aviez mis en moy, vous dont les mains m'ont creé, parce que vous estiez avant que je fusse & que je n'estois pas, pour pouvoir recevoir l'estre de vous : cependant je l'ay receu, & j'en jouïs par vostre bonté qui a prevenu tout ce que vous m'aviez fait estre ; & tout ce dont vous m'avez fait. Car vous n'aviez point besoin de moy, & je ne suis pas tel, mon Dieu & mon Seigneur, que le bien qui est en moy vous puisse apporter quelque utilité. Si je vous rends quelque service, ce n'est pas afin de vous soulager comme si vous vous lassiez en travaillant, ou que vostre puissance en fust moindre lors qu'elle seroit secondée de mes devoirs, ou que ceux dont je m'acquitte envers vous fussent semblables aux soins que l'on prend de labourer une terre qui demeureroit sterile si elle n'estoit point cultivée : mais vous voulez que je vous serve, parce que tout mon bien est de vous servir : vous voulez que je sois à vous, parce que je ne puis trouver de bonheur qu'en vous, comme c'est de vous seul que je tiens l'estre qui me rend capable de jouïr de ce bonheur.

CHAPITRE II.

Toutes les creatures tiennent leur estre de la pure bonté de Dieu.

TOUTES vos creatures ne subsistent que par la plenitude de vostre bonté, qui a voulu en les creant donner l'estre à un bien qui pouvoit proceder de vous, quoy qu'il vous fust inutile & qu'il

n'eust rien d'égal à vous. Car quel service vous ont rendu le ciel & la terre, pour meriter que vous les creassiez par vostre parole eternelle, qui est le principe de toutes les creatures ? Que les creatures tant spirituelles que corporelles que vous avez creées par vostre sagesse, me disent ce qu'elles ont fait pour meriter de recevoir d'elle cet estre mesme imparfait & informe, chacune en son genre, l'un spirituel & l'autre corporel. Et quoy que ce commencement d'estre soit encore fort défectueux, & les tienne fort éloignées de vostre divine ressemblance: neanmoins puis que la creature spirituelle quelque informe qu'elle soit, est plus excellente que le corps du monde le plus beau & le mieux formé, & que la corporelle aussi quelque informe qu'elle soit, est toûjours plus excellente que le neant ; que vous ont-elles fait, Seigneur, pour meriter d'estre au moins en cet estat, auquel elles seroient toûjours demeurées, si ce mesme Verbe & cette mesme sagesse ne les avoit rappellées à vostre unité, & ne leur avoit donné une forme qui les rend si belles, qu'ainsi qu'elles procedent de vous qui estes souverainement bon, elles sont aussi toutes ensemble excellemment bonnes ?

Qu'est-ce que la matiere corporelle avoit merité de vous pour estre mesme invisible & informe, puis qu'elle ne pouvoit mesme estre telle que parce que vous l'aviez faite, & que n'estant point elle ne pouvoit meriter de vous que vous luy fissiez la faveur de luy donner l'estre ? Et qu'avoit aussi merité de vous cette creature spirituelle encore imparfaite, pour estre, quoy qne tenebreuse & flottante, quoy que semblable à un abysme & si dissemblable à vous, si par le mesme principe qui est vostre Verbe, elle n'avoit esté ramenée vers le divin auteur de son estre qui l'ayant illuminée l'a fait devenir une lumiere, non pas égale à ce Verbe,

mais qui a du rapport à la beauté de cette forme originale de toutes choses laquelle est égale à vous? Car comme en un corps ce n'est pas une mesme chose d'estre & d'estre beau, puis qu'autrement il n'y en pourroit avoir de laids: Ainsi dans un esprit creé ce n'est pas la mesme chose d'estre, & d'estre sage, puis qu'autrement il seroit immuable dans la sagesse; au lieu qu'il luy est necessaire de s'attacher incessamment à vous, mon Dieu, afin de ne perdre pas en s'en éloignant la lumiere qu'il a acquise en s'en approchant, & de ne retomber pas dans une vie semblable à un abysme tenebreux. Car nous qui tenons aussi rang selon l'ame entre vos creatures spirituelles, n'avons-nous pas esté autrefois tenebres dans cette sorte de vie, lors que nous nous sommes détournez de vous qui estes nostre lumiere? Et ne travaillons-nous pas encore tous les jours à dissiper les restes de cette obscurité jusques à ce que nous devenions vostre justice par vostre Fils unique nostre Seigneur, & soyons rendus semblables aux montagnes de Dieu aprés avoir esté l'objet de vos jugemens ainsi qu'un profond abysme?

CHPITRE III.

Tout procede de la pure grace de Dieu.

QUANT à ces paroles que vous prononçastes au commencement de la creation de l'univers: Que la lumiere soit faite, & elle fut faite: il me semble qu'on les peut entendre de vostre creature spirituelle, qui avoit déja une certaine sorte de vie que vous pouviez illuminer. Mais comme elle n'avoit pû meriter de vous de recevoir cette vie qui fust capable d'estre illuminée, aussi ne pouvoit

elle l'ayant receuë meriter que vous l'illuminassiez. Car estant ainsi imparfaite elle n'auroit pû vous plaire si elle ne fust devenue claire & lumineuse, nan pas estant elle-mesme la lumiere, mais en contemplant vostre divine lumiere qui l'illumine, & en s'y attachant pour jamais, afin qu'elle ne dûst ce qu'elle a de vie, & le bonheur de sa vie, qu'à vôtre seule & unique grace, qui par un heureux changement l'a réünie à ce qui est incapable de changer jamais; c'est à dire à vous, mon Dieu, puis que vous seul possedez cet avantage, parce que vous seul estes veritablement, & qu'en vous il n'y a point de difference entre vivre & vivre heureux, parce que vous estes à vous-mesme vôtre propre beatitude.

CHAPITRE IV.

Dieu a fait les creatures par la plenitude de sa bonté; & non par le besoin qu'il eust d'elles.

QUE manqueroit-il donc, mon Dieu, à vostre felicité qui consiste toute en vous-mesme, encore que toutes ces creatures ne fussent point, ou qu'elles demeurassent dans leur imperfection, puis que vous ne les avez pas creées par le besoin que vous eussiez d'elles, mais par la plenitude de vostre bonté; & que vous ne les avez pas ramenées à la perfection de leur estre pour accomplir par elles vostre bonheur? Mais comme vous estes tout parfait, leur imperfection vous déplaist, & vous les voulez rendre parfaites afin qu'elles vous puissent plaire, & non pas pour en tirer de l'avantage comme si estant imparfait vous aviez besoin de leur perfection pour estre rendu parfait: Car vostre saint Esprit estoit porté sur les eaux, & n'estoit pas porté

par elles comme y prenant son repos, luy qui fait reposer en soy ceux sur qui il se repose. Mais vôtre volonté immuable & eternelle, & qui seule suffit à soy-mesme estoit portée sur cette vie que vous aviez creée, & en qui ce n'est pas la mesme chose que de vivre & de vivre heureusement, puis qu'elle ne laisse pas de vivre, encore qu'elle soit flottante & couverte de tenebres, & qu'elle ait besoin de se convereir à celuy de qui elle tient son estre, afin de chercher de plus en plus à vivre dans la source de la vie, & à voir la lumiere dans sa lumiere pour estre renduë toute parfaite, toute éclatante, & toute heureuse.

CHAPITRE V.

De la Trinité.

IL me semble que j'apperçois comme en enigme la Trinité qui est vous-mesme, mon Dieu, lors que je voy, Pere tout puissant, que vous avez fait par le principe qui est vostre sagesse née de vous, & qui vous est égale & coëternelle, c'est à dire que vous avez fait par vostre Fils le ciel & la terre. Or j'ay parlé fort au long de ce ciel du ciel, de cette terre invisible & informe, & de cet abysme tenebreux, qui auroit esté sujet à tant d'égaremens & de défaillances dans sa nature spirituelle encore informe, s'il n'eust esté réüny à celuy de qui il tenoit cette vie défectueuse qu'il avoit, & si estant éclairé de luy il n'en eust receu une nouvelle vie si belle & si éclatante, qu'il a esté fait le ciel de ce ciel visible, lequel fut creé ensuite & placé entre les eaux. Ainsi par ce nom de Dieu je connoissois déja le Pere qui a fait toutes ces choses, & par le nom de principe je connoissois aussi le

Fils par lequel il les a faites. Mais croyant, comme je le croyois, que mon Dieu estoit une Trinité, je cherchois d'en trouver la preuve dans les Ecritures saintes, lors que j'y ay vû que son Esprit estoit porté sur les eaux. Voilà la Trinité que j'adore, & que je reconnois pour mon Dieu, le Pere, le Fils, & le S. Esprit, tous trois un seul Createur de toutes les creatures.

CHAPITRE VI.

Pourquoy il est dit que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux.

MAIS, ô mon Dieu, qui estes ma veritable lumiere, permettez, s'il vous plaist, que mon esprit, qui ne peut m'enseigner de luy-mesme que la fausseté & le mensonge, s'approche de vous pour y trouver la verité qu'il recherche. Dissipez les tenebres qui l'environnent, & dites-moy, je vous en conjure, par la charité qui est la mere de tous les fidelles; dites-moy, je vous supplie, pourquoy aprés que vostre Ecriture sainte a nommé ce ciel, cette terre invisible & informe, & ces tenebres qui estoient répanduës sur la face de l'abysme, elle nomme ensuite vostre Esprit? Est-ce qu'il estoit necessaire pour le marquer de dire qu'il estoit porté sur quelque chose; & qu'ainsi il faloit auparavant parler de la chose sur laquelle il estoit porté? Car il n'estoit porté ni sur le Pere ni sur le Fils; & l'on n'auroit pas pû dire qu'il auroit esté porté, s'il n'avoit esté porté sur quelque chose. Mais pourquoy faloit-il qu'on en parlast en ces termes?



CHAPITRE VII.

Des effets du ſaint Eſprit.

QUE celuy qui voudra penetrer dans la raiſon de ce myſtere ſuive s'il peut de la pointe de l'eſprit le vol de voſtre Apoſtre, ſoit lors qu'il dit: Que voſtre charité eſt répanduë dans nos cœurs par le S. Eſprit qui nous eſt donné; ſoit lors qu'il nous inſtruit des choſes ſpirituelles, & qu'il nous enſeigne la voye ſureminente de l'amour; ſoit enfin lors qu'il fléchit les genoux devant voſtre Majeſté pour nous obtenir la grace de connoiſtre la ſcience ſureminente de la charité de JESUS-CHRIST. Et quand il aura bien conſideré toutes ces choſes, il comprendra pourquoy dés le commencement cet Eſprit ſureminent d'amour & de charité eſtoit porté ſur les eaux.

Mais à qui parleray-je, & en quels termes parleray-je du poids de la cupidité qui nous precipite dans l'abyſme, & de la puiſſance de la charité qui nous en retire par voſtre eſprit qui eſtoit porté ſur les eaux? A qui parleray-je, & en quels termes parleray-je pour faire comprendre comment nous tombons, & comment nous nous relevons? Car il n'y a point de lieux dans leſquels nous tombions, & d'où nous nous relevions: & ainſi qu'y a-t-il de plus ſemblable & de plus diſſemblable tout enſemble? Ce ſont nos affections: ce ſont nos amours: c'eſt la corruption de noſtre eſprit qui ſe laiſſe tomber dans cet abyſme par l'amour des ſoins de la terre: & c'eſt la ſainteté de voſtre Eſprit qui nous en retire, & nous éleve vers le ciel par l'amour de la ſeule veritable & eternelle tranquillité, afin que nous élevions en haut noſtre cœur vers vous, où reſide

reside cet esprit adorable qui est porté sur les eaux, & que nous arrivions à la jouïssance de ce bonheur sureminent, lors que nostre ame au partir de cette vie sera sortie de ces eaux des affections du monde qui n'ont rien de ferme ni de solide.

CHAPITRE VIII.

L'unique bonheur des Anges & des hommes vient de leur union avec Dieu.

L'ESPRIT angelique & l'ame de l'homme se sont éloignez de vous, & ont fait voir par leur chûte quel est ce profond abysme de tenebres où seroient tombées toutes les creatures spirituelles, si dés le commencement vous n'eussiez fait la lumiere en disant, qu'elle fust faite; & qu'ainsi tous ces bienheureux esprits de vostre celeste Jerusalem qui demeurent dans l'obeïssance qu'ils vous devoient, ne se fussent attachez à vous pour trouver leur repos dans vostre Esprit saint, qui est porté immuablement sur toutes les choses muables. Autrement ce ciel du ciel mesme ne seroit qu'un abysme tenebreux estant laissé à luy-mesme; au lieu que maintenant il est lumiere par la lumiere du Seigneur. Et vous faites assez voir par la miserable inquietude de ces esprits qui se sont éloignez de vous, & qui estant dépoüillez de cette robe lumineuse dont vous les aviez revestus sont retombez dans leurs tenebres, quelle est l'excellence de la creature raisonnable, & combien vous l'avez faite grande & relevée, puis que tout ce qui est moins que vous ne suffit pas pour la rendre heureuse; & qu'ainsi elle ne sçauroit trouver sa felicité dans elle-mesme. Car c'est vous qui, comme estant nostre Dieu, illuminerez nos tenebres: C'est vous seul

qui nous revestirez de lumiere, & qui rendrez nos tenebres aussi éclatantes que le soleil l'est en son midy.

Donnez-vous à moy, mon Dieu, donnez-vous à moy, car je vous aime: Et si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage. Je ne sçaurois juger combien il me manque d'amour pour en avoir assez, afin de me jetter avec ardeur entre vos bras, & ne m'en separer jamais jusqu'à ce que ma vie soit toute cachée dans la lumiere de vostre visage. Tout ce que je sçay, c'est que par tout ailleurs qu'en vous je ne trouve que du dégoust & de la misere, non seulement hors de moy-mesme, mais aussi dans moy-mesme; & toute abondance qui n'est pas mon Dieu, m'est une veritable indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoy il est dit seulement du S. Esprit qu'il estoit porté sur les eaux.

MAIS le Pere ou le Fils n'estoient-ils point aussi portez sur les eaux? Car si c'estoit en la maniere qu'un corps est dans un lieu, le S. Esprit ne pouvoit y estre porté non plus que le Pere & le Fils. Que si c'est par l'éminence de la divinité, qui estant immuable est au dessus de tout ce qui est muable, le Pere, le Fils, & le S. Esprit estoient donc tous trois portez sur les eaux. Pourquoy donc cela a-t-il seulement esté dit de vostre S. Esprit? Pourquoy n'a-t-il esté dit que de luy seul, comme si ce qui n'est point un lieu eust esté un lieu? C'est sans doute parce qu'il est dit aussi de luy seul que c'est vostre don. Or c'est dans ce don que nous trouverons nostre repos: C'est en luy que nous joüirons

de vous, mon Dieu, qui estes ce repos veritable de nos ames, & nostre veritable centre.

C'est où l'amour nous éleve : & vostre Esprit saint qui est la bonté mesme nous retire des portes de la mort. Nous n'avons besoin pour arriver à un si grand bien que d'une bonne volonté : & c'est elle qui nous fera jouïr de cette paix divine qui surpasse toutes nos pensées. Le corps tend à son lieu par son propre poids : & le poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui luy est propre. Le feu tend en haut ; & la pierre en bas, à cause que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. L'huile versée dans l'eau s'éleve au dessus de l'eau ; & l'eau versée dans l'huile s'enfonce au dessous de l'huile, parce que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. Toutes les choses qui sont tirées de leur ordre sont agitées & inquietes, & ne trouvent leur repos que lors qu'elles rentrent dans l'ordre. Mon poids est mon amour : & en quelque lieu que j'aille, c'est luy qui m'y porte. C'est par vostre S. Esprit qui est vostre don que nous sommes enflâmez & portez en haut : il nous embrase, & nous le suivons. Nous montons vers le ciel par une sainte élevation de nostre cœur, & nous chantons le Cantique mysterieux des degrez. Vostre feu divin, ce feu qui n'est qu'amour & que charité nous embrase, & nous le suivons. Nous nous élevons en haut pour aller jouïr de la paix de la Jerusalem celeste ; & mon ame est ravie d'entendre dire : Nous irons à la maison du Seigneur. C'est la où cette bonne volonté, qui n'est autre chose que vostre amour, nous a établis ; & nous n'avons rien à souhaiter que d'y demeurer eternellement.



CHAPITRE X.

Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

BIENHEUREUSE est la creature qui n'a jamais esté que dans cet estat, quoy que par soy-mesme elle n'y fust jamais arrivée, si aussi-tost qu'elle fut faite, vostre S. Esprit, qui est vostre don, & qui est porté sur toutes les choses muables, ne l'eust élevée dans ce moment à cet éminent degré de bonheur où il vous a plû de l'appeller en disant ; que la lumiere soit faite, & elle fut faite. Car quant à nous il y a de la distinction & de l'intervalle entre le temps auquel nous n'estions que tenebres, & celuy auquel nous sommes devenus lumiere ; au lieu qu'en ce qui regarde ces creatures intellectuelles, l'Ecriture dit seulement ce qu'elles auroient esté si Dieu ne les avoit point illuminées. Elle parle d'elles comme si elles avoient esté auparavant flottantes & environnées de tenebres, pour nous apprendre que ce n'est point par elles-mesmes qu'elles n'ont point esté telles, mais seulement parce qu'estant unies à vous, qui estes la souveraine & immuable lumiere, elles sont devenuës lumiere, au lieu que d'elles-mesmes elles n'auroient esté que tenebres. Que celuy qui peut comprendre ces hautes veritez les comprenne : & que celuy qui est incapable de les comprendre, vous en demande l'intelligence. Car pourquoy s'adresser à moy, & me presser de leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent entendre par eux-mesmes, comme si j'avois le pouvoir d'illuminer les hommes, & de faire ce qui est reservé à cette lumiere veritable qui illumine tous les hommes qui viennent au monde ?

CHAPITRE XI.

Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité.

QUI est celuy qui est capable de comprendre la toute-puissante Trinité? Et toutefois qui est l'homme qui n'en parle, encore qu'il ne la comprenne pas? Certes il y en a peu qui sçachent ce qu'ils disent lors qu'ils en parlent: & neanmoins ils ne laissent pas de contester & de disputer sur ce sujet, quoy que ce soit un mystere qui ne se peut bien connoistre que dans la tranquillité & la paix de l'ame. Mais je voudrois que les hommes considerassent attentivement en eux-mesmes ces trois choses, l'estre, le connoistre, & le vouloir. Je sçay bien qu'elles sont tres-éloignées & tres-differentes de la sainte Trinité: mais je les propose seulement afin qu'ils s'exercent à les méditer, & qu'ils découvrent & reconnoissent la distance infinie de cette imparfaite copie avec son divin original. Qu'ils considerent donc en eux l'estre, le connoistre, & le vouloir. Car je suis, je connois, & je veux. Je suis ce qui connoist & ce qui veut: je connois que je suis & que je veux; & je veux estre & connoistre.

Je voudrois qu'ils considerassent comme nostre ame est inseparable de ces trois choses, & comme elles ne font toutes trois ensemble qu'une mesme ame, une mesme vie, & une mesme nature intelligente & raisonnable; que cependant il ne laisse pas d'y avoir entre elles de la distinction, quoy que cette distinction ne fasse pas qu'elles puissent jamais estre separées. Que celuy qui est capable de le comprendre le comprenne: Au moins n'y a-t-il personne qui ne se puisse representer soy-mesme

à soy-mesme. Que chacun prenne donc garde à ce qui se passe dans luy, qu'il le considere, & qu'il me le dise

Mais lors qu'il aura fait quelque consideration & quelques reflexions sur ce sujet, qu'il ne s'imagine pas pour cela d'avoir compris quelle est cette essence immuable si élevée au dessus de tout ce qui est, & qui est immuablement, qui connoist immuablement, & qui veut immuablement. Car qui est celuy qui sera capable de concevoir, qui pourra exprimer en quelque sorte, & qui aura la temerité d'assurer, si c'est à cause que ces trois choses, estre, connoistre, & vouloir se trouvent en Dieu, qu'il y a en luy une trinité de personnes? ou si elles se trouvent toutes trois en chaque personne? ou enfin si c'est l'un & l'autre, la trinité des personnes estant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu; & neanmoins chaque personne les possedant toutes trois, parce que l'unité feconde de cet estre souverain fait par une maniere ineffable & incomprehensible, qu'avec simplicité & multiplicité tout ensemble, il est, il se connoist, & jouït immuablement de soy-mesme, comme dans un cercle infiny qui n'a point de bornes.

CHAPITRE XII.

Dieu fait en formant l'Eglise ce qu'il a fait en creant le monde.

PASSE plus outre ma foy dans la confession de cette auguste & adorable Trinité, & dis au Seigneur ton Dieu: Saint, Saint, Saint, mon Seigneur & mon Dieu, Pere, Fils, & S. Esprit: c'est en vostre nom que nous sommes baptisez: & c'est en vostre nom, Pere, Fils, & S. Esprit, que nous

baptisons. Car ce n'est pas seulement en creant cet univers, mais aussi en formant l'Eglise, qui est le monde nouveau, que vous avez fait par JESUS-CHRIST vostre Fils un ciel & une terre, c'est à dire les spirituels & les parfaits, & ceux qui sont encore charnels & imparfaits. Ainsi nostre terre avant que d'avoir receu la forme qu'une doctrine toute celeste luy a donnée estoit invisible & informe, & nous estions ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, parce que vous avez chastié l'homme pour son peché, & que vos jugemens sont comme un profond abysme.

Mais parce que vostre saint Esprit estoit porté sur les eaux, vostre misericorde ne nous a pas abandonnez dans cette misere. Vous nous avez dit : Que la lumiere soit faite, en disant: Faites penitence, car le Royaume des cieux s'approche : Faites penitence; & que la lumiere soit faite. Et parce que nostre ame estoit dans l'affliction & dans le trouble, nous nous sommes souvenus de vous Seigneur, au bord du Jourdain par la grace que vostre Fils qui est cette montagne sainte, laquelle estant aussi élevée que vous s'est abaissée pour l'amour de nous, a fait découler dans nos ames. Ainsi nos tenebres nous ont fait horreur : nous nous sommes convertis à vous : la lumiere a esté faite; & comme autrefois nous n'estions que tenebres, nous sommes maintenant lumiere au Seigneur.

CHAPITRE XIII.

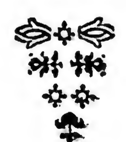
Que nostre renouvellement n'est point parfait tant que nous sommes en cette vie.

CE n'est encore neanmoins que par la foy, & non pas en voyant Dieu face à face que nous

sommes maintenant lumiere, puis que c'est par l'esperance que nous acquerons le salut, & que l'esperance qui verroit ce qu'elle espere ne seroit pas esperance. C'est encore un abysme qui appelle un autre abysme selon les paroles du Pseaume, mais qui l'appelle au bruit de vos eaux; ceux qui instruisent les charnels & les imparfaits, qui sont proprement cet abysme, estant eux-mesmes encore un abysme, parce qu'ils ne sont pas entierement parfaits. C'est pourquoy l'Apostre mesme qui dit à quelques-uns de ceux qu'il avoit instruits, qu'il ne leur avoit pû parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes charnelles, reconnoist qu'il n'est pas encore arrivé au lieu où il aspiroit. Il oublie tout le passé pour ne porter ses pensées que vers l'avenir : il gemit sous le poids de la misere qui l'accable; & son ame est alterée du desir qu'elle a de joüir du Dieu vivant, comme un cerf soûpire aprés l'eau des claires fontaines. Il est pressé de voir son ame couverte de cette maison eternelle qui l'attend dans les cieux, au lieu de cette maison de terre qui l'environne maintenant; & il s'écrie : Quand y arriveray-je ? Et cependant, quoy que selon cela il tienne encore quelque chose de la qualité d'abysme, il appelle & il instruit un autre abysme plus profond, en disant : Gardez-vous bien de vous conformer au siecle, mais reformez-vous en entrant dans un nouvel esprit. Ne soyez pas comme des enfans sans intelligence, mais soyez comme des enfans, n'ayant non plus de malice qu'eux : & quant à l'intelligence, soyez comme des hommes parfaits.

Il dit aussi aux Galates : O fous & insensez que vous estes, qui vous a ensorcelez de la sorte ? Mais c'est le bruit de vos eaux que cet abysme fait entendre : c'est à dire que ce n'est point sa voix, mais la vostre, mon Dieu, qui avez envoyé d'enhaut

vostre saint Esprit par celuy qui est monté dans le ciel, & qui a ouvert les digues des torrens de ses faveurs, afin de combler de joye par le débordement de ses eaux divines vostre sainte & bienheureuse cité. C'est aprés elle que soûpiroit ce saint Apostre, ce fidelle amy de l'Epoux. Et quoy qu'il portast déja en soy les prémices de l'esprit, neanmois gemissant en luy-mesme dans l'attente de l'adoption divine, qui devoit mettre son corps aussi bien que son ame dans une liberté parfaite, il soûpiroit aprés vostre ville sainte. Comme il estoit membre de l'Eglise sacrée qui est l'Epouse de JESUS-CHRIST, il avoit de la jalousie pour cette divine Epouse. Comme il estoit amy de l'Epoux, il estoit jaloux de ses interests, & non pas des siens propres. Et ainsi c'est par la voix de vos torrens, selon le langage du Pseaume, & non par la sienne propre qu'il appelle un autre abysme, sçavoir les imparfaits de vostre Eglise, par lesquels il craint dans le transport de son zele, que comme le serpent trompa Eve par sa finesse & par sa malice, il ne corrompe de mesme leur esprit, en les portant à violer la chasteté que nous devons conserver inviolable à nostre Epoux vostre Fils unique. O combien éclatante sera la lumiere de sa beauté toute celeste, lors que nous le verrons face à face & tel qu'il est en sa gloire, & que toutes nos larmes seront essuyées, ces larmes qui me sont devenuës mon pain ordinaire le jour & la nuit, lors qu'on me dit sans cesse: Où est vostre Dieu?



CHAPITRE XIV.

L'ame est soûtenuë par l'esperance.

ET moy-mesme souvent je m'écrie : Où estes-vous, mon Dieu, où estes-vous ? Et je respire un peu en vous, lors que mon ame se répand en elle-mesme par la joye qu'elle ressent de confesser vostre grandeur, & de publier vos loüanges. Mais elle ne laisse pas d'estre encore triste, parce qu'elle retombe bien-tost dans ses foiblesses & qu'elle devient un abysme, ou pour mieux dire, elle reconnoist qu'elle est encore un abysme. Lors qu'elle est en cet estat, la foy que vous m'avez donnée pour conduire mes pas parmy ces tenebres, luy dit : Pourquoy és-tu triste, mon ame, & pourquoy me troubles tu ? Espere en Dieu, dont la parole est un flambeau allumé pour te conduire : Espere & persevere jusques à ce que la nuit mere des impies soit passée, & que la colere du Seigneur le soit aussi. C'est cette colere dont nous estions les enfans, lors que nous estions autrefois tenebres ; & nous portons encore les restes de ces tenebres dans ce corps mort par le peché jusques à ce que le jour vienne à paroistre, & que les ombres soient dissipées.

Espere en Dieu : Je me tiendray present, Seigneur, devant vous au point du jour, & en contemplant vos grandeurs je les publieray sans cesse : je me tiendray devant vous au point du jour, & ainsi je verray mon Dieu, le Dieu de mon salut, qui a vivifié nos corps mortels par le S. Esprit qui habite en nous, & qui par sa misericorde estoit porté sur les replis les plus cachez de nos ames toutes tenebreuses & toutes flottantes. C'est par luy que nous avons receu dans le pelerinage de cette vie la

promesse & le gage d'estre desormais lumiere : c'est par luy que nous sommes sauvez dés icy-bas par l'esperance, & que d'enfans de la nuit & des tenebres que nous estions auparavant, nous devenons enfans du jour & de la lumiere. C'est vous seul, mon Dieu, qui dans la certitude des choses humaines pouvez faire la distinction des uns & des autres, parce que vous seul penetrez le fond de nos cœurs, & appellez la lumiere jour, & nommez les tenebres nuit. Car qui peut sinon vous mettre de la difference entre nous, & qu'avons-nous que nous n'ayons point receu de vous, nous qui avons esté tirez d'une masse pour estre des vases consacrez à vostre honneur, dont d'autres ont esté tirez pour estre des vases de deshonneur & d'ignominie ?

CHAPITRE XV.

Il compare l'Ecriture au firmament ; & les Anges aux eaux qui sont au dessus du firmament.

QUEL autre sinon vous, mon Dieu, a étably au dessus de nous un firmament d'autorité en nous donnant vos saintes & divines Ecritures ? Il est dit du ciel qu'il sera plié comme un livre, & qu'il est maintentenant étendu sur nos testes comme une peau. Et vous sçavez, Seigneur, vous sçavez comment vous revestistes les hommes de peaux, lors que le peché les rendit mortels : & ainsi cela nous marque que c'est par le ministere des hommes que vous nous avez donné vos Ecritures, & que mesme leur autorité s'est augmentée par leur mort. Vous avez donc étendu comme une peau le firmament des Livres sacrez qui contiennent ces paroles pleines d'une conformité si admirable,

lesquelles vous nous avez données pour loix établies au dessus de nos testes, par l'entremise des hommes. Car l'autorité si puissante contenuë dans ces paroles qu'ils nous ont annoncées de vostre part, s'est étenduë aprés leur mort avec beaucoup plus de force sur tout ce qui est sous le ciel qu'il ne l'avoit esté durant leur vie, parce que vous n'aviez pas encore alors étendu comme une peau le ciel de ces saintes Ecritures, & n'aviez pas répandu de tous costez cette haute reputation qu'ils ont acquise par leur mort.

Faites-nous la grace, Seigneur, de voir ce ciel qui est l'ouvrage de vos mains : dissipez de devant nos yeux les nuages dont vous le couvrez. C'est là où vous donnez ces instructions qui inspirent la sagesse aux humbles. Accomplissez, Seigneur, vostre loüange par la bouche des enfans qui ne sçavent pas parler, & qui sont encore à la mammelle. Car nous ne connoissons point d'autres livres qui comme ceux-là détruisent l'orgueil, & détruisent l'ennemy de vostre grace lequel en défendant ses pechez resiste à sa reconciliation avec vous. Je n'ay jamais entendu, mon Dieu, de discours qui fussent si purs & si chastes, qui me persuadassent de telle sorte de vous confesser toutes mes fautes, qui m'assujettissent avec douceur à me soumettre à vostre joug, & qui m'invitassent à vous reverer, & à vous servir purement par le seul motif de vostre amour. Faites-moy la grace, ô Pere tout bon & tout-puissant, que je les entende ; & accordez cette faveur à la soûmission que je leur rends, puis que vous ne les avez établis si solidement que pour le bonheur de ceux qui s'y soûmettent.

Il y a d'autres eaux au dessus de ce firmament : & ces eaux sont, comme je croy, ces esprits immortels qui sont exemts de toutes les corruptions de la terre. Que ceux-là loüent vostre nom, Seigneur,

Que ces hierarchies de vos Anges qui ſont élevées au deſſus des cieux chantent inceſſamment voſtre grandeur, eux qui ne ſont point obligez de conſiderer ce firmament de vos ſaintes Ecritures pour entendre vos paroles en les y liſant, puis qu'ils voyent toûjours vôtre viſage, & que ſans l'aide des ſyllabes & des mots qui ont beſoin de temps pour ſe faire entendre, ils liſent dans vous-meſme ce que voſtre eternelle volonté deſire d'eux : ils le liſent, ils l'embraſſent, & ils l'aiment. Ils liſent toûjours ; & ce qu'ils liſent ne paſſe jamais, parce que c'eſt l'immuable ſtabilité de vos conſeils qu'ils liſent ſans ceſſe, & qu'ils ne liſent que pour l'embraſſer & pour l'aimer. Leur livre ne ſe ferme point & ne ſe fermera jamais, parce que vous leur eſtes vous-meſme ce livre, & que vous le ſerez eternellement : & vous les avez placez au deſſus de ce firmament que vous avez étably au deſſus de la foibleſſe des peuples qui ſont ſur la terre, c'eſt à dire au deſſus des Ecritures que vous avez données par une bonté & une miſericorde infinie, ayant voulu vous faire connoiſtre à nous par des paroles paſſageres & temporelles, vous qui avez creé les temps. Car voſtre miſericorde, Seigneur, eſt dans le ciel, & voſtre verité s'éleve juſqu'aux nuées: or les nuées paſſent, mais le ciel demeure: les predicateurs de voſtre parole qui ſont ces nuées, paſſent de cette vie en une autre ; mais voſtre Ecriture ſainte qui eſt ce ciel, s'étend ſur tous les peuples juſques à la fin des ſiecles.

Le ciel meſme & la terre paſſeront, mais voſtre parole, Seigneur, ne paſſera point. Car la peau ſera pliée, & l'herbe ſur laquelle elle eſt étenduë paſſera avec toute ſa beauté ; au lieu que voſtre parole qui eſt voſtre Verbe ſubſiſte eternellement. Maintenant que nous ne le voyons qu'à travers l'obſcurité des nuées, qui ſont les predicateurs qui

mesme par soy-mesme, elle ne peut aussi se rassasier elle-mesme d'elle-mesme. Car comme nous verrons la lumiere dans vostre lumiere, ainsi la source de la vie ne se trouve qu'en vous seul.

CHAPITRE XVII.

De quelle sorte on peut entendre la creation de la mer & de la terre.

QUI est celuy qui a rassemblé en un mesme lieu, & comme uny en un mesme corps toutes les eaux ameres qui sont les enfans de ce siecle? Car encore qu'elles soient agitées par une innombrable diversité de soins, elles ne laissent pas d'avoir toutes un mesme but qui est la felicité temporelle & passagere de cette vie. Et qui seroit celuy-là sinon vous, Seigneur, qui avez commandé que les eaux se rassemblassent en un mesme lieu, & que la terre seche & alterée de vostre grace vinst à paroistre? Ouy, Seigneur, cette mer vous appartient: c'est vous qui l'avez faite, comme ce sont vos mains qui ont fait paroistre la terre, puis que ce n'est pas l'amertume des volontez, mais l'amas des eaux qui porte le nom de mer. Car c'est vous qui reprimez les desirs déreglez des ames, qui prescrivez les bornes jusqu'où ces eaux turbulentes & agitées peuvent arriver, & qui faites que leurs flots impetueux se rompent & se brisent en eux-mesmes. Ainsi c'est vous qui formez la mer du monde, non que vous soyez l'auteur de ces desordres, mais parce que c'est vous qui les reglez par l'ordre de cet empire absolu que vous avez sur toutes choses.

Mais quant à ces ames alterées de vostre grace, qui sont toûjours exposées à vos yeux divins, & que vous avez separées d'avec cette mer par une fin

toute differente qu'elles se proposent qui est vostre amour, vous les arrosez en secret d'une douce pluye, afin que cette terre porte ses fruits, & elle les porte, & en suite de vos commandemens nostre ame produit à son Dieu & à son maistre des œuvres de misericorde selon son espece, faisant voir l'amour qu'elle porte à son prochain par le secours qu'elle luy donne en ses necessitez temporelles, & conservant en soy la semence qui luy fait aimer son semblable, parce que nostre compassion à secourir les affligez procede du sentiment que nous avons de nostre prepre misere, qui fait que nous les assistons en la mesme sorte que nous voudrions qu'ils nous assistassent si nous en avions le mesme besoin, non seulement aux choses faciles qui sont comme des herbes qui viennent de semence; mais aussi par la force d'un puissant secours, qui est comme un arbre qui porte des fruits; c'est à dire en arrachant d'entre les bras des puissans par une assistance genereuse ceux qu'ils oppriment, & en les mettant à couvert de leur violence sous l'abry d'une juste & vigoureuse protection.

CHAPITRE XVIII.

Que les justes se peuvent comparer à des astres : & de la difference des dons de Dieu.

JE vous conjure, Seigneur, qu'en cette sorte, & selon ce que vous agissez si puissamment dans les ames en les rēplissant de joye & de force pour vous servir, la verité naisse de la terre, & la justice nous regarde du haut du ciel, & qu'il se fasse des astres dans le firmament. Partageons nostre pain avec les pauvres; Recevons dans nos maisons ceux qui n'ont point de retraite : Revestons les nuds; & ne méprisons

prisons pas ceux qui sont d'une mesme nature que nous.

Aprés que ces fruits seront nez en nostre terre, prenez plaisir, Seigneur, à les regarder, afin que nous fassions éclater en sa saison la lumiere que vous nous aurez donnée, & que par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres nous nous rendions dignes d'estre élevez à la connoissance de vostre parole de vie, pour passer dans les délices de vostre contemplation, & que nous paroissions dans le monde comme des astres attachez au firmament de vos saintes Ecritures.

C'est là que vous nous apprenez à connoistre la difference qu'il y a entre les choses intelligibles & les sensibles, comme entre le jour & la nuit, ou entre les ames, dont les unes se plaisent aux choses intelligibles, & les autres aux sensibles, afin que ce ne soit plus seulement vous qui dans le secret de vostre connoissance, comme avant la creation du firmament, divisiez la lumiere d'avec les tenebres; mais que ceux qui sont animez de vostre Esprit, & qui par l'infusion de vostre grace dans le monde, sont placez & rangez par ordre dans ce mesme firmament, éclairent aussi la terre, fassent la distinction d'entre le jour & la nuit, & marquent la difference des temps, parce que l'ancienne loy est passée pour faire place à la nouvelle, que nostre salut est plus proche que lors que nous avons commencé de croire, que la nuit a cedé au jour qui s'est approché, & que vous benirez l'année & la couronnerez de vos biens, lors que vous envoyerez des ouvriers dans vostre moisson où d'autres ont déja travaillé quand elle a esté semée, & que vous en envoyerez aussi dans une autre moisson qui ne se recueillira qu'à la fin des siecles.

Ainsi vous accomplissez les vœux du juste, & vous benissez ses jours. Mais quant à vous vous estes

toûjours le mesme, & vous conservez & mettez en seureté dans vos années, qui ne finiront jamais, nos années volantes & passageres. Car par vôtre conseil eternel vous distribuez en certains temps sur la terre les biens celestes : vous donnez à l'un par vostre Esprit la parole de sagesse, qui ressemble à un soleil au regard de ceux qui se plaisent à voir la claire lumiere de la verité, comme dans la naissance d'un beau jour : vous donnez à un autre par le mesme Esprit, la parole de science, qui est comme l'astre de la nuit : à un autre la foy : à un autre le pouvoir de guerir les maladies : à un autre le don des miracles : à un autre celuy de prophetie : à un autre celuy de discerner les esprits : à un autre celuy des langues. Et toutes ces diverses graces sont comme autant d'étoiles formées par un seul & mesme Esprit, qui distribuë ses dons à chacun comme il luy plaist, & fait reluire & éclater ses étoiles pour le bien & l'avantage de vos élûs.

Mais il y a tant de difference entre cette lumiere de sagesse qui se rencontre dans le plein jour dont j'ay parlé, & entre cette parole de science, (dans laquelle sont compris tous les sacremens ou signes sacrez que Dieu a changez selon les temps comme une lune) & ces autres dons que j'ay mis au rang des étoiles, que ces derniers ne sont en comparaison du premier, que le commencement d'une nuit. Mais ils sont necessaires à ceux à qui vostre grand serviteur Paul n'a pu parler comme à des hommes spirituels, mais seulement comme à des hommes charnels, luy qui sçavoit parler le langage de la sagesse avec les parfaits.

Car l'homme terrestre qui est petit en JESUS-CHRIST, & comme un enfant à la mammelle, ne doit pas estre tout-à-fait abandonné de lumiere dans la nuit où il est encore, mais il faut qu'il se contente de la clarté de la lune & des étoiles, jusques

à ce qu'il soit assez fort pour manger des viandes solides, & que ses yeux soient assez fermes pour regarder le soleil. Vous, mon Dieu, qui estes la sagesse infinie, vous nous instruisez ainsi dans le firmament de vos saintes Ecritures, afin que nous discernions toutes choses par une contemplation admirable, quoy que nous ne voyons encore sinon au travers des figures, & qu'estant sujets à la loy du temps, nous soyons renfermez dans les bornes des ans & des jours.

CHAPITRE XIX.

Moyens d'arriver à la perfection.

MAIS auparavant, dit le Seigneur, lavez-vous, nettoyez-vous ; & purifiez vos ames de toutes leurs taches, afin que n'estant plus soüillez de la corruption du peché, vous paroissiez devant mes yeux ainsi qu'une bonne terre : Apprenez à faire de bonnes œuvres : Rendez justice à l'orphelin ; & maintenez le droit de la veuve, afin que cette terre de vos cœurs produise des herbes en abondance, & des arbres fertiles en fruits. Venez & que je vous instruise, dit le Seigneur, afin de vous rendre des astres dans le firmament du ciel, & que vous éclairiez la terre.

Ce riche de l'Evangile demanda au bon maistre ce qu'il devoit faire pour acquerir la vie eternelle. Que ce bon maistre qu'il croyoit n'estre qu'un homme, & qui est bon parce qu'il est Dieu, luy dise: Que s'il veut arriver à la vie, il faut qu'il observe les commandemens ; qu'il fuye la corruption du peché ; qu'il ne soit ni homicide, ni adultere, ni larron, ni faux témoin, afin de paroistre ainsi qu'une bonne terre, & que de là naisse le respect envers les

parens, & la charité envers le prochain. J'ay fait toutes ces choses, répondit-il.

Et d'où procedent donc tant d'épines si cette terre porte de bons fruits ? Va, arrache ces buissons épais de l'avarice : vends tout ce que tu possedes, donne-le aux pauvres, & tu seras comblé de bien, & auras un tresor dans le ciel ; & suy le Seigneur si tu veux estre parfait, & du nombre de ceux qu'il instruit dans la divine sagesse, luy qui connoist la distinction qu'il faut apporter entre le jour & la nuit, & qui te la fera aussi connoistre, afin que tu trouves place entre les astres du firmament : Ce qui n'arrivera jamais, si ton cœur n'y est : & ton cœur n'y sera jamais, si ton tresor n'y est, ainsi que tu l'as appris de ce bon maistre. Mais cette terre sterile s'attrista de ce langage, & les épines étoufferent la semence de la parole de Dieu.

Quant à vous, race choisie, ames saintes, qui estes les foibles du monde, vous qui avez tout abandonné pour suivre vostre Seigneur ; allez aprés luy, & confondez les puissans du siecle : Que vos pieds purs & sans tache marchent aprés vostre maistre ; & reluisez dans le firmament, afin que les cieux annoncent sa gloire en mettant difference entre la lumiere des parfaits, qui ne le sont pas encore neanmoins autant que les anges ; & les tenebres des imparfaits & des petits, qui ne laissent pas de luy estre chers. Luisez sur toute la terre, & que ce jour tout enflâmé des rayons de ce soleil qui est au dessus des cieux annonce au jour, c'est à dire aux parfaits, la parole de sagesse ; & que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit, c'est à dire aux petits & imparfaits, la parole de science.

La lune & les étoiles luisent dans la nuit ; & la nuit ne les obscurcit pas, puis qu'au contraire elles l'illuminent autant qu'elle est capable d'estre illuminée. Car comme si Dieu eust dit : Que des astres

soient créez dans le firmament du ciel ; lors qu'il luy plût de former l'Eglise, on entendit soudain un grand bruit venant d'enhaut tel qu'un tourbillon violent, & l'on vid comme des langues de feu, qui en se divisant s'arresterent sur la teste de chacun de ceux qui estoient presens : Ainsi des Astres ayant la parole de vie furent créez dans le firmament du ciel. Courez par tout, feux sacrez, feux admirables. Car vous estes la lumiere du monde, & n'estes pas cachez sous le boisseau. Celuy auquel vous estes unis & qui est monté dans le ciel vous y fait monter aprés luy : Courez donc, & faites-vous connoistre à toutes les nations du monde.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles de la Genese : Que les eaux produisent les reptiles & les oiseaux.

FAITES aussi, astres saints, que la mer conçoive ; qu'elle soit feconde en bonnes œuvres, & que les eaux produisent les reptiles des ames vivantes. Car en separant ce qui est pur & precieux d'avec ce qui est impur, vous estes devenus comme la bouche de Dieu ; & c'est par vous qu'il a dit ; Que les eaux produisent non pas des ames vivantes ainsi que la terre, mais des reptiles, des ames vivantes & des oiseaux volans sur la terre. Car vos Sacremens, mon Dieu, se sont répandus par les œuvres des saints vos fidelles serviteurs, & se sont coulez à travers les flots des tentations de ce siecle, afin d'instruire les peuples dans la connoissance de vostre nom, & les renouveller par le baptesme.

Il s'est fait ainsi de grandes merveilles comme de grandes baleines ; & la voix de vos ambassadeurs a volé sur toute la terre, sous le ciel & le firmament

de vostre Ecriture sainte, qu'ils se proposoient comme une autorité inviolable sous la protection de laquelle ils voloient de quelque costé qu'ils allassent. Car il n'y a point de nation ni de païs qui n'ait entendu leur voix, puisque le son de leurs paroles a passé jusqu'aux extremitez du monde par la force & par l'étenduë que vous leur avez donnée en les benissant.

Ne me trompay-je point en parlant ainsi ? & ne confonday-je point des choses distinctes en attribuant aux mesmes personnes les connoissances claires qui appartiennent au firmament, & les œuvres corporelles qui se font dans cette mer agitée du monde qui est sous ce mesme firmament ? Mais nous voyons que les choses dont les connoissances sont certaines & bornées, & qui ne peuvent se multiplier comme par une espece de generation, telles que sont les lumieres de la sagesse & de la science, produisent plusieurs operations corporelles toutes differentes, dont les unes procedent des autres, se multiplient par vostre benediction, mon Dieu qui consolez quand il vous plaist le dégoust que nous avons de la foiblesse & de l'imperfection de nos sens mortels, en faisant qu'une mesme chose que nostre esprit ne comprend que d'une sorte, soit neanmoins exprimée & figurée en diverses manieres par des signes corporels.

Ce sont donc les eaux qui ont produit ces choses, mais par vostre parole, c'est à dire, que ce sont les peuples qui dans les besoins où ils se sont trouvez reduits par l'éloignement de vostre eternelle verité, ont donné l'origine à ces signes corporels, mais par vostre Evangile. Ces eaux ont poussé hors d'elles-mesmes toutes ces choses, parce que l'amertume dans laquelle elles languissoient a esté cause qu'elles en ont procedé par le moyen de vostre parole divine.

Or elles sont toutes belles, dautant que c'est vous qui les avez faites. Mais vous estes incomparablement plus beau, ô divin auteur de toutes choses. Que si Adam par sa cheute ne s'estoit point éloigné de vous, on n'auroit point veu sortir de luy comme une eau salée & amere, toute cette race des hommes dont la curiosité n'a point de bornes, dont la vanité s'emporte à tout vent, & dont l'intemperance n'a jamais d'arrest. Et ainsi il n'auroit pas esté necessaire que ceux qui dispensent vostre verité employassent corporellement & sensiblement tant de paroles allegoriques & tant de signes mysterieux, pour travailler à la conversion de tant de peuples infidelles figurez par ce grand amas d'eaux ameres, d'où sont sortis les poissons & les oiseaux.

C'est ce que j'entends maintenant par les poissons & les oiseaux, sçavoir les premiers moyens dont on se sert pour instruire les hommes, & les assujettir aux sacremens corporels. Mais aprés cela ils ne pourroient passer plus outre pour s'avancer vers le salut, si leurs ames ne recevoient une nouvelle vie par vostre Esprit, afin de s'élever comme par degrez encore plus haut; & si aprés cette premiere grace que les paroles prononcées dans le baptesme leur ont procurée, elles n'aspiroient à la perfection des vertus.

CHAPITRTE XXI.

Interpretation allegorique des animaux terrestres.

AINSI ce n'est plus une mer profonde, mais c'est une terre qui estant separée par vostre parole des eaux ameres de cette mer, produit non pas des reptiles des ames vivantes & des oiseaux, mais une ame qui est vivante, puis qu'elle n'a plus besoin

du baptesme comme les payens, & comme elle-mesme en avoit besoin lors qu'elle estoit encore ensevelie sous les eaux de cette mer, parce qu'on ne sçauroit plus entrer au royaume du ciel que par cette mer depuis le temps que vous l'avez établie pour y entrer. Et cette ame dont je parle ne cherche point pour se fortifier dans la foy, de voir des merveilles extraordinaires : elle n'est point du nombre de ceux qui ne sçauroient croire s'ils ne voyent des prodiges & des miracles, parce qu'estant déja une terre fidelle, elle est separée des eaux de cette mer que l'infidelité rend ameres, & que le don des langues & autres semblables ne sont pas donnez pour l'édification des fidelles, mais des infidelles.

Cette mesme terre que vous avez fondée en l'élevant au dessus de l'eau, n'a point besoin de cette espece d'oiseaux que les eaux ont produite par vostre Verbe. Faites-luy, mon Dieu, entendre vostre parole, cette parole que vos Apostres qui sont vos ambassadeurs ont annoncée. Car tout ce que nous pouvons faire, est de raconter les merveilles qu'ils operent : mais c'est vous qui operez en eux, afin qu'ils puissent produire une ame vivante.

C'est cette terre mystique qui l'a produite, puis qu'elle est cause que vos ministres produisent ces effets en elle, ainsi que cette mer qui est l'infidelité, a esté la cause de ces reptiles des ames vivantes dont j'ay parlé, & des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel, dont cette mesme terre n'a plus maintenant de besoin, encore que sur cette table que vous avez preparée pour les fidelles, elle mange ce poisson mysterieux tiré du milieu de cette mer, & qui en a esté tiré pour nourrir la terre : & les oiseaux dont j'ay parlé qui procedent de cette mer, ne laissent pas de se multiplier sur la terre.

Car encore que l'infidelité des hommes ait esté

la premiere cause de faire annoncer l'Evangile, ceux qui portent cette divine parole ne laissent pas d'exhorter aussi les fidelles, & de répandre tous les jours sur eux mille & mille benedictions. Mais il est sans doute que l'ame vivante tire son origine de cette terre, puis qu'il ne sert qu'aux fidelles de renoncer à l'amour du siecle, pour faire revivre en vous leur ame qui estoit morte, mon Dieu, en vivant dans les délices mortelles. Je dis mortelles : Car il n'y a que vous seul qui soyez les veritables & immortelles délices d'un cœur pur & chaste.

Que vos ministres, Seigneur, cultivent donc cette terre, qui sont les fidelles, d'une autre maniere qu'ils n'ont agy envers les payens figurez par ces eaux d'infidelité, ausquels en preschant vostre parole ils parloient par des miracles, & ne leur proposoient les mysteres que comme voilez & couverts d'obscuritez, afin que l'ignorance qui est la mere de l'admiration les remplist d'étonnement, en voyant des merveilles si extraordinaires, & dont ils ne pouvoient comprendre la cause. Car c'est ainsi qu'il faut donner entrée dans la foy aux enfans d'Adam, qui vous ayant oublié se cachent pour éviter vostre presence, & deviennent un abysme. Que vos ministres, dis-je, cultivent vos fidelles, ainsi qu'une bonne terre separée du gouffre de cet abysme ; & que leur vie soit si parfaite & si sainte, qu'elle leur serve d'exemple & les excite à les imiter.

Car on ne doit pas seulement les écouter, mais il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, lors qu'ils disent : Cherchez le Seigneur, & vostre ame sera vivante, & fera que cette terre produira une ame vivante. Ne vous conformez pas au siecle, & n'y prenez point de part, afin que vostre ame vive en le fuyant, comme elle mourroit en le recherchant. Renoncez à la fierté naturelle de l'orgueil, aux molles voluptez de la chair, & à la curiosité qui prend

faussement le nom de science, afin que vos passions soient semblables à des bestes farouches apprivoisées, à des animaux domptez, & à des serpens sans venin. Car ces choses nous figurent les mouvemens de l'ame; le faste de la vanité, le plaisir de l'impureté, & le venin de la curiosité estant des mouvemens d'une ame morte, mais qui n'est pas tellement morte qu'elle soit privée de tout mouvement, parce que comme elle meurt en s'éloignant de la source de la vie, elle se trouve emportée par le torrent du siecle auquel elle se conforme.

Or vostre parole, mon Dieu, est la source de la vie eternelle laquelle ne s'écoule point. C'est pourquoy vos saintes Ecritures nous défendent de nous en éloigner, lors qu'elles nous disent: Ne vous conformez pas au siecle, afin que nostre terre estant renduë feconde par cette source de vie elle produise une ame vivante, une ame chaste & pure, qui suive les enseignemens de vostre divine parole, selon que vos saints Evangelistes nous l'ont enseignée, en imitant les imitateurs de vostre CHRIST. Et c'est ainsi que l'on peut entendre ces termes de la Genese, selon son espece, parce que les hommes se portent facilement à imiter leurs semblables, & ceux pour qui ils ont de l'affection. C'est pourquoy JESUS-CHRIST s'est voulu faire homme, afin de nous pouvoir dire: Soyez semblables à moy, puis que je suis semblable à vous.

Ainsi les bestes farouches deviendront bonnes estant apprivoisées, & faisant connoistre leur bonté par la douceur de leurs actions. Car vous avez donné ce precepte: Faites toutes vos actions avec douceur, & vous serez aimé de tout le monde. Les autres animaux deviendront bons, estant si moderez qu'ils ne se trouveront pas mieux pour avoir dequoy se nourrir, ni plus mal pour en manquer: & enfin, les serpens aussi deviendront bons, n'ayant

point de venin pour faire mal, mais de la prudence pour s'empescher d'en recevoir; & ne considerant les secrets & les beautez de la nature, qu'autant qu'il est necessaire pour comprendre par les choses temporelles celles qui sont eternelles. Car ces passions de l'ame qui sont ces animaux, servent à l'Esprit lors que nous les empeschons de s'emporter à des impetuositez & à des saillies qui nous pourroient donner la mort; & qu'ainsi elles deviennent bonnes.

CHAPITRE XXII.

Une ame renouvellée par la grace tire sa conduite de Dieu.

VOILA de quelle sorte, mon Dieu & mon Createur, lors que nous retirons nos affections de l'amour du siecle qui nous faisoit mourir en vivant; & que nostre ame commence de vivre en vivant bien, & en accomplissant cette parole de vostre Apostre: Ne vous conformez pas au siecle, il arrive ce que vous dites ensuite par le mesme Apostre: mais reformez-vous en nouveauté d'esprit: ce qui n'est plus estre fait selon son espece, comme il est dit en parlant des bestes, parce qu'en ce degré plus élevé de vertu & de sainteté l'on ne s'attache point à l'imitation des hommes qui nous ont precedé, & on ne prend point pour regle de la bonne vie ce que des hommes, quoy que meilleurs que nous, nous pourroient prescrire par leur autorité particuliere. Car il n'a pas esté dit: Que l'homme soit fait selon son espece: mais faisons l'homme à nostre image & ressemblance, afin que nous puissions nous mesmes par la lumiere de vostre grace reconnoistre quelle est vostre volonté. Et c'est pour cela que ce mesme dispensateur de vos mysteres ne voulant pas que

ceux qu'il avoit engendrez par l'Evangile demeurassent toûjours comme de petits enfans qu'il fust obligé de nourrir de lait, & de tenir entre ses bras comme une nourrisse, il leur dit: Reformez-vous en nouveauté d'esprit, pour connoistre la volonté de Dieu, & sçavoir discerner ce qui est bon, ce qui luy est plus agreable, & ce qui est entierement parfait. C'est aussi pour cela mesme que vous n'avez pas dit: Que l'homme soit fait, mais, Faisons l'homme; & que vous n'avez pas dit; selon son espece, mais, à nostre image & ressemblance. Car estant renouvellé en esprit, & connoissant luy-mesme vostre verité, il n'a pas besoin d'un homme qui la luy montre, afin de se rendre imitateur d'une creature semblable à luy; mais vous-mesme l'enseignant, il connoist de luy-mesme quelle est vostre volonté, & discerne ce qui est bon, ce qui vous est agreable, & ce qui est parfait: & vous le rendez capable de voir la Trinité de vostre unité, & l'unité de vostre Trinité: d'où vient qu'ayant esté dit au pluriel: Faisons l'homme, il est dit ensuite au singulier: Et Dieu fit l'homme. Et ayant esté dit au pluriel, A nostre image, il est dit aprés au singulier: A l'image de Dieu. Ainsi l'homme est renouvellé pour estre rendu capable de la connoissance de Dieu selon l'image de celuy qui l'a creé: & cet homme spirituel juge de toutes les choses dont on peut juger, sans qu'il puisse estre jugé de personne.

CHAPITRE XXIII.

De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

OR quand nous lisons dans l'Ecriture que l'homme spirituel juge de tout, cela veut dire que sa puissance s'étend sur tous les poissons de la mer, sur tous les oiseaux du ciel, sur tous les animaux

tant apprivoisez que farouches, sur toute la terre, & sur tous les reptiles qu'elle contient : ce qu'il fait par cette intelligence qui le rend capable de comprendre ce qui est de l'esprit de Dieu, de laquelle s'estant éloigné lors qu'il estoit élevé dans un si haut point d'honneur ; il est devenu semblable aux animaux qui sont sans raison.

Ainsi, mon Dieu, parce que nous sommes l'ouvrage de vos mains, & que vous nous avez créez dans les bonnes œuvres, non seulement ceux qui president spirituellement sur les autres, mais aussi ceux qui leur sont spirituellement soumis, jugent spirituellement. Je dis tous ceux qui sont spirituels, soit qu'ils soient établis sur les autres, ou bien qu'ils leur soient soûmis ; parce qu'ainsi qu'en creant l'homme vous l'avez fait masle & femelle, vous en usez de la mesme sorte en ce qui est de vostre grace spirituelle, quoy que selon le sexe du corps il n'y ait ni masle ni femelle, comme l'on n'y distingue point le Juif d'avec le payen, ni l'esclave d'avec le libre. Neanmoins ils exercent tous un jugement spirituel, quoy que leur pouvoir ne s'étende pas jusques à juger des pensées spirituelles qui luisent dans le firmament, c'est à dire des dons de l'esprit de Dieu, comme est l'intelligence & la science des choses divines. Car il n'appartient pas aux hommes de juger de ce qui doit avoir une autorité si sublime. Ils ne doivent pas aussi s'établir juges de vos saintes Ecritures, encore qu'il s'y trouve quelque obscurité ; puis qu'au contraire nous devons y soûmettre nostre esprit, & tenir pour tres-certain que ce que les yeux de nostre ame ne sont pas capables d'y penetrer est tres-veritable. Et ainsi l'homme, quoy que spirituel & renouvellé dans la connoissance de Dieu, selon l'image de celuy qui l'a creé, doit se rendre executeur de la loy, & non pas juge de la loy.

Il ne ſçauroit non plus juger de la difference qu'il y a entre les hommes ſpirituels, & ceux qui ſont encore charnels, lors qu'il n'a pû connoiſtre par leurs actions, ainſi que les arbres ſe connoiſſent par leurs fruits, quels ils ſont dans le fond du cœur: mais ils ne ſçauroient ſe cacher à vos yeux, mon Dieu, & avant meſme que vous euſſiez creé le firmament, c'eſt à dire que vous les euſſiez fait eſtre ce qu'ils ſont par voſtre grace, vous ſçaviez déja quels ils eſtoient, vous les aviez ſeparez d'avec les autres, & les aviez déja appellez dans voſtre ſecret.

L'homme, quoy que ſpirituel, ne juge point non plus de ce grand nombre de perſonnes engagées dans le trouble & les agitations du ſiecle. Car pourquoy jugeroit-il de ceux qui ſont hors l'Egliſe, comme dit S. Paul, puis qu'il ignore qui ſont ceux d'entre eux qui doivent goûter un jour la douceur de voſtre grace, & qui ſont ceux qui doivent demeurer pour jamais dans l'amertume de l'impieté ?

L'homme que vous avez formé à voſtre image n'a donc point receu la puiſſance de juger ni ces aſtres du firmament, ni meſme ce firmament dont la connoiſſance nous eſt cachée, ni ce jour, ni cette nuit que vous avez faits avant la creation du ciel, ni le ramas des eaux, qui porte le nom de mer : mais il a ſeulement receu la puiſſance de juger les poiſſons de la mer, les oiſeaux du ciel, les animaux, toute la terre, & tout ce qui rampe ſur la terre.

Ainſi il juge & approuve ce qu'il connoiſt eſtre bon, & condamne & rejette ce qu'il voit eſtre mauvais, ſoit en la ſolemnité des ſacremens que reçoivent ceux que voſtre miſericorde attire à ſon ſervice des eaux ameres de l'infidelité & du ſiecle; ſoit en la ſolemnité de ce myſtere adorable qui nous preſente ce poiſſon myſterieux tiré du fond de la mer, que la terre fidelle mange dans la ſainte Euchariſtie; ſoit dans les paroles & les diſcours de pie-

té, qui doivent estre soûmis à l'autorité de vos saintes Ecritures, comme estant figurez par les oiseaux qui volent dessous le ciel, lors que l'on expose, que l'on explique, & que l'on fait entendre au peuple les veritez divines, lors qu'on le benit & que l'on invoque vostre nom par des prieres vocales & exterieures, afin que le peule puisse répondre, Ainsi soit-il. Les tenebres de l'abysme de ce siecle, & l'aveuglement de nostre esprit, qui pendant qu'il est enfermé dans ce corps mortel ne sçauroit penetrer les pensées, sont cause qu'il faut crier de la sorte aux oreilles du corps, & employer la voix pour se faire entendre. Ainsi quoy que ces oiseaux, qui sont les paroles dont on se sert pour annoncer vostre verité, se multiplient sur la terre, ils ne laissent pas neanmoins de tirer leur origine des eaux.

L'homme spirituel juge aussi & approuve ce qui est bon, & improuve ce qui est mauvais, selon ce qu'il en peut connoistre par les sens du corps dans les mœurs & dans les œuvres des fidelles. Il juge des aumosnes comme des fruits que produit la terre: des affections comme des animaux apprivoisez; & de tout ce qu'il trouve de loüable dans la chasteté, dans les jeusnes & dans les saintes pensées, autant qu'elles paroissent au dehors par les effets exterieurs. Car ce jugement de l'homme spirituel s'étend à toutes les choses dans lesquelles il a le pouvoir de corriger & de reprendre.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoy Dieu a beny l'homme, les poissons, & les oiseaux, & non pas les autres creatures.

MAIS d'où vient, mon Dieu, & quel est ce secret & ce mystere, que vous benissez les hommes afin qu'ils croissent, qu'ils multiplient, &

qu'ils remplissent la terre? Ne nous voulez-vous point faire comprendre par là quelque autre chose? Et pourquoy n'avez-vous pas beny de la mesme sorte ni la lumiere que vous avez nommée jour, ni le firmament du ciel, ni le soleil, ni la lune, ni les étoilles, ni la terre, ni la mer? Certes je dirois, mon Dieu qui nous avez créez à vostre image, que vous avez voulu accorder particulieremet à l'homme cette faveur de vostre benediction, si je ne voyois que vous avez beny de la mesme sorte les poissons & les baleines, afin qu'ils crussent & multipliassent, & qu'ils remplissent les eaux de la mer, & si vous n'aviez aussi beny les oiseaux afin qu'ils multipliassent sur la terre.

Je dirois aussi que cette benediction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient & qui conservent leur espece par la generation, si je voyois qu'elle eust esté donnée aux plantes, aux arbres, & aux animaux de la terre. Mais il ne leur a point esté dit non plus qu'aux serpens: Croissez & multipliez, encore que toutes ces choses se multiplient & se conservent par la generation aussi bien que les poissons, que les oiseaux, & que les hommes, & qu'elles conservent ainsi leurs especes.

Diray-je donc, ô eternelle verité, & qui estes la lumiere de mon ame, que ces paroles ont esté dites inutilement & sans dessein? Ne permettez pas, mon Dieu qui estes le pere & la source de la pieté, que vostre seviteur ait cette pensée; mais encore que je n'entende pas ce que vous avez voulu signifier par cette maniere de parler, que ceux qui sont meilleurs que moy, c'est à dire plus intelligens, le comprennent, mon Dieu, chacun selon la capacité que vous luy en avez donnée, & que la confession que je vous fais de mon ignorance sur ce sujet soit agréable devant vos yeux, puis que je demeure toûjours dans cette ferme creance que vous n'avez

pas en vain parlé de la sorte, & je ne craindray point de dire ce qui me vient sur cela en la pensée. Car la chose est vraye en soy, & je ne voy rien qui m'empesche d'expliquer de la sorte les paroles figurées de vos Ecritures. Je sçay que les signes corporels nous representent en diverses sortes ce qui n'est entendu par l'esprit qu'en une mesme maniere; & qu'au contraire l'esprit entend en diverses manieres ce que les signes corporels ne luy representent que d'une sorte: comme par exemple, l'amour de Dieu & du prochain qui est exprimé corporellement & sensiblement par tant de divers signes, par tant de langues differentes, & par d'innombrables façons de parler en chaque langue, n'est entendu que d'une mesme sorte par l'esprit: Et c'est en cette matiere que les poissons croissent & se multiplient dans les eaux. Mais considerez de plus, qui que vous soyez qui lisez cecy; considerez, dis-je, qu'encore que l'Ecriture ne dise qu'en une mesme maniere & par ces seules paroles: Dieu crea au commencement le ciel & la terre, on ne laisse pas neanmoins de les entendre diversement, non en leur donnant des sens qui contiennent de la fausseté & de l'erreur; mais par les diverses manieres qu'il y a de les entendre sans blesser la verité. Et c'est ainsi que la posterité des hommes croist & se multiplie.

Car si nous considerons, non pas allegoriquement, mais proprement la nature des choses, ces paroles: Croissez & multipliez, conviennent à tout ce qui est produit de semence. Mais si au contraire nous les interpretons figurément ainsi que j'estime que ç'a esté plûtost l'intention de l'Ecriture, qui n'attribuë pas en vain cette benediction aux seuls poissons & aux hommes, nous trouverons bien de la multitude dans les creatures spirituelles & corporelles, comme dans le ciel & dans la terre; dans les ames des justes & des injustes, comme dans la

lumiere & les tenebres ; dans les saints auteurs par qui Dieu nous a dispensé ses loix , comme dans le firmament étably au milieu des eaux ; dans la societé des peuples qui se laissent emporter à l'aigreur de leurs passions , comme dans une mer salée; dans les affections des ames pieuses , comme dans une terre feconde ; dans les œuvres de misericorde qui s'exercent en cette vie , comme dans les plantes qui procedent de semence , & dans les arbres qui portent fruit ; dans les dons spirituels qui paroissent & qui éclatent pour l'utilité du prochain , comme dans le soleil & dans la lune ; & dans les passions bien reglées , comme dans une ame vivante. Nous trouverons , dis-je , sans doute dans toutes ces choses , multitude , abondance , & accroissement. Mais nous ne trouvons que dans les paroles sensibles & dans les pensées de lesprit , cette augmentation & cette multiplicité , qui fait qu'une mesme chose est dite en diverses sortes , & qu'une seule énonciation est entenduë en plusieurs manieres. Ainsi parce que c'est la profonde misere des hommes qui sont devenus tout charnels par le peché , qui est cause de la multiplication des signes corporels : & qu'au contraire la multiplication des sens & des pensées vient de la fecondité de la raison, l'un a esté marqué par la multiplication des poissons qui se fait dans les eaux , & l'autre par la multiplication des hommes. Ce qui me fait croire , mon Dieu , que vous avez dit aux uns & aux autres : Croissez & multipliez ; nous donnant , comme je pense , par cette benediction le pouvoir d'exprimer en diverses sortes ce que nostre esprit ne comprend qu'en une maniere , & d'entendre en plusieurs manieres ce que nous trouvons d'obscur dans vostre Ecriture , encore qu'il ne soit énoncé que d'une sorte.

C'est ainsi que les eaux de la mer se remplissent

de poissons par les diverses manieres dont les veritez divines sont exprimées : & c'est ainsi que la posterité des hommes remplit la terre ; & cette terre est l'ame du juste, qui fait paroistre par son zele à chercher les veritez divines, qu'elle a esté separée des eaux ameres de l'infidelité pour devenir une terre seche, & que la raison domine sur elle, comme Dieu dit à l'homme, qu'il domineroit sur la terre.

CHAPITRTE XXV.

Les fruits de la terre se doivent entendre allegoriquement des œuvres de pieté.

SEIGNEUR mon Dieu, je veux aussi dire quelle est ma pensée sur les paroles de vostre Ecriture sainte qui suivent celles dont j'ay parlé ; & je le diray sans crainte, parce que je ne diray rien que de vray, & que ce que vous m'avez inspiré, & que vous avez voulu que j'entendisse par ces paroles. Car comme vous estes la verité mesme, & que tout homme est menteur, je ne sçaurois croire que je dise vray, sinon lors que vous & nul autre m'inspirerez ce que je dois dire. Puis donc que quiconque parle de luy-mesme ne peut dire que des mensonges, je ne parleray que par vous, afin de parler veritablement.

Je considere donc, mon Dieu, que vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graine & de semence, & qui sont répanduës dans toute la terre, & tous les arbres qui portent des fruits qui conservent leur espece par leur pepin ou par les noyaux qu'ils enferment, & que ce n'est pas seulement à nous que vous avez donné ces choses pour nourriture, mais aussi à tous les oi-

ſeaux du ciel, à tous les animaux de la terre, & aux ſerpens meſmes, mais non point aux poiſſons & aux baleines.

Or je diſois que ces fruits de la terre figurent par allegorie les œuvres de miſericorde, qui procedant d'une terre fertile & feconde ſoulagent noſtre prochain dans les neceſſitez de cette vie. Telle eſtoit la terre du pieux Oneſiphore, à toute la maiſon duquel vous fiſtes miſericorde, à cauſe du ſoulagement & de l'aſſiſtance qu'il donnoit à voſtre grand ſerviteur Paul, & parce qu'il n'avoit point eu honte de le reverer dans ſes chaiſnes. Les fidelles & les diſciples qui luy apporterent de Macedoine dequoy le ſecourir dans ſes beſoins firent auſſi la meſme choſe, & rapporterent les meſmes fruits: & nous voyons de quelle ſorte ce grand Apoſtre plaint le malheur de quelques autres chreſtiens, qui comme des arbres ſteriles manquerent de porter le fruit qui luy eſtoit dû, lors qu'il dit: Perſonne ne m'aſſiſta la premiere fois que je fus obligé de me défendre, mais tous m'abandonnerent: je prie Dieu qu'il le leur pardonne. Car cette aſſiſtance eſt deuë aux miniſtres de la parole de Dieu, de qui nous recevons l'inſtruction & l'intelligence des divins myſteres: Elle leur eſt deuë en cette qualité, comme les fruits de la terre ſont deſtinez à la nourriture des hommes: elle leur eſt deuë comme eſtant des ames vivantes, lors qu'ils nous propoſent par leurs bonnes œuvres les exemples que nous devons imiter pour vivre dans toute ſorte de pureté & de vertu: Et enfin elle leur eſt deuë comme à des celeſtes oiſeaux, parce que la benediction que Dieu donne à leurs paroles fait multiplier les fidelles ſur la terre, & que le bruit de leur voix s'eſt fait entendre juſqu'aux extremitez du monde.

CHAPITRE XXVI.

Que le fruit des œuvres de misericorde est dans la bonne volonté.

OR ces fruits de misericorde & de charité ne nourrissent & ne rassasient proprement que ceux qui en ressentent une sainte joye : mais ceux qui n'ont pour Dieu que leur ventre n'ont garde de la ressentir. Car de la part mesme de ceux qui font ces aumônes, ce n'est pas ce qu'ils donnent, qui est le fruit, mais l'esprit avec lequel ils le donnent. C'est pourquoy quand je considere cet Apostre qui ne pensoit qu'à servir Dieu, & non pas à satisfaire à son ventre, je voy qu'elle estoit la cause de sa joye, lors qu'il receut par Epaphrodite ce que les Philippiens luy envoyoient : je le voy, & ne sçaurois trop m'en réjouïr avec luy : je voy, dis-je, quel est le fruit de sa joye ; & il n'y a que cette joye qui le remplisse & le rassasie. Car il dit en parlant avec verité : Je me suis réjoüy infiniment au Seigneur de ce que vostre affection envers moy a commencé comme à refleurir, non qu'elle ait jamais cessé d'estre dans vostre cœur, mais la tristesse & l'ennuy l'avoient empeschée de paroistre. Ces Philippiens ayant donc esté si abattus de tristesse, que comme des branches seches & arides ils avoient cessé de produire le fruit d'une si bonne œuvre, il se réjouït non pour soy de ce qu'ils l'avoient assisté dans son besoin, mais pour eux-mesmes de ce que leur charité avoit recommencé à pousser ses fruits. C'est pourquoy il ajoûte : Ce que je ne dis pas, parce qu'il me manque quelque chose ; puis que j'ay appris à me contenter de l'estat où je me trouve ; je sçay vivre dans le besoin ; je sçay vivre dans l'abondance : je

suis accoûtumé à tout, & à tous évenemens : je sçay estre rassasié & avoir faim : je sçay estre dans l'abondance, & souffrir la necessité : & il n'y a rien que je ne puisse en celuy qui me fortifie.

Dequoy donc vous réjouïssez-vous, ô grand Paul ? Dequoy vous réjouïssez-vous ? Dequoy vous nourrissez-vous, ô homme divin, que la connoissance de Dieu a renouvellé à l'image de celuy qui vous a creé ? O ame vivante & remplie de tant de vertus ! ô langue qui comme un oiseau volez par toute la terre pour annoncer ses sacrez mysteres ! car c'est à de semblables ames qu'une telle nourriture est deuë. Dites-nous donc, je vous prie, dequoy vous nourrissez-vous ? De joye, me répondra-t-il. Car écoutons ce qu'il dit ensuite : Certes vous avez tres-bien fait de prendre part à mes souffrances. Il se réjouït donc, & se nourrit de ce qu'ils ont fait ce bien ; & non pas de ce qu'il a eu quelque relâche dans ses souffrances luy qui chantoit avec le Psalmiste: Vous avez fait respirer mon cœur dans l'affliction ; & qui estant soûtenu de vous par le courage que vous luy donniez, sçavoit se conduire avec une égale vertu & dans l'abondance & dans la necessité. Car vous sçaviez, dit-il aux Philippiens, que lors qu'au partir de Macedoine j'ay commencé à annoncer l'Evangile, nulle autre Eglise n'a eu communication avec moy en ce qui est de donner & de recevoir, que vous seuls qui m'avez envoyé deux diverses fois à Thessalonique les choses dont j'avois besoin.

Il se réjouït donc de ce qu'ils ont recommencé à faire ces bonnes œuvres : il se réjoüit de les voir porter de nouveaux fruits ; & de ce que le champ de leur ame reprenoit son ancienne fertilité. Mais n'est-ce point à cause de l'avantage qu'il en reçoit, puis qu'il dit qu'ils luy ont envoyé ces charitez pour s'en servir dans son besoin ? N'est-ce point,

dis-je, pour ce ſujet qu'il s'en réjoüit? Non certes. Et comment le ſçavons-nous? par ce que luy-meſme ajoûte : Non pas que je me ſoucie de ce que vous m'avez donné; mais parce que je deſire que vos ames produiſent des fruits en abondance.

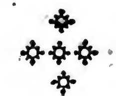
J'ay appris de vous, mon Dieu, à mettre diſtinction entre le don & le fruit. Le don eſt la choſe meſme que donne celuy qui nous aſſiſte dans nos beſoins, comme peut eſtre l'argent, la nourriture, le breuvage, le veſtement, le couvert, & toute autre ſorte d'aſſiſtance. Le fruit eſt la bonne & ſincere volonté de celuy qui donne. Car noſtre divin Maiſtre ne nous dit pas ſeulement : Celuy qui reçoit un Prophete : mais il ajoûte, en qualité de Prophete : ni celuy qui reçoit un homme juſte : mais il ajoûte, en qualité d'homme juſte, l'un recevra la recompenſe du Prophete, & l'autre celle de l'homme juſte Il ne dit pas ſeulement : Celuy qui donnera un verre d'eau froide au moindre de ceux qui ſont à moy : mais il ajoûte : en qualité de mon diſciple. Et c'eſt ſur cela qu'il dit enſuite : En verité je vous dis qu'il ne perdra pas ſa recompenſe.

Dans tous ces exemples, le don eſt de recevoir un Prophete, de recevoir un homme juſte, & de donner un verre d'eau froide à un diſciple : & le fruit eſt de faire ces actions en conſiderant ces perſonnes en qualité de Prophete, de juſte, & de diſciple. Elie recevoit de la veuve le fruit dont il eſtoit nourry, parce qu'elle ſçavoit qu'elle nourriſſoit un homme de Dieu, & que c'eſtoit pour cela qu'elle le nourriſſoit; mais il ne recevoit du corbeau que le don dont il eſtoit nourry: Et ce n'eſtoit pas l'homme interieur qui eſtoit nourry de ce qu'apportoit ce corbeau; mais ſeulement l'exterieur, comme c'eſtoit luy ſeul qui ſeroit tombé dans la défaillance faute de cette nourriture.

CHAPITRE XXVII.

Ce qui est signifié par les poissons & par les baleines.

JE diray donc en vostre presence, Seigneur, ce que vous m'avez fait voir estre conforme à la verité. Lors que les hommes ignorans & infidelles, qui ne peuvent estre regenerez ni amenez à l'Eglise que par les premiers des Sacremens & la grandeur des miracles, que j'estime estre marquez par les poissons & les baleines, se portent à donner la nourriture corporelle à vos enfans, ou à les assister dans quelques autres besoins de la vie presente : comme ils ignorent la cause qui les doit porter à ces actions, & quelle en doit estre la fin, ils ne les nourrissent point en effet, quoy qu'ils nourrissent leurs corps ; & ceux qu'ils assistent ne sont point nourris par eux, parce que ceux-là ne leur donnent point cette assistance par une intention qui soit bonne & sainte, & que ceux-cy ne se réjoüissent point de leurs dons, sçachant qu'ils sont encore infructueux. Or l'esprit ne se nourrit que de ce qui luy donne du contentement & de la joye : C'est pourquoy ces poissons & ces baleines n'ont garde de se repaistre de ces viandes que la terre ne sçauroit produire qu'aprés avoir esté purifiée de l'amertume de ses eaux salées.



CHAP.

CHAPITRE XXVIII.

Pourquoy Dieu dit que toutes les creatures qu'il avoit faites estoient extrêmement bonnes.

VOus vistes, mon Dieu, toutes les choses que vous aviez faites, & vous les trouvastes fort bonnes. Nous les voyons aussi, & les trouvons telles. Quant à chacun de vos ouvrages en particulier, ayant dit qu'il fust fait, & ayant esté fait, vous avez consideré celuy-cy ou celuy-là, & avez trouvé qu'il estoit bon. J'ay remarqué qu'il est écrit par sept fois, que vous avez trouvé que ce que vous aviez fait estoit bon; & qu'il est dit à la huitiéme qu'aprés avoir consideré toutes les choses que vous aviez faites, non seulement vous les aviez trouvées bonnes, mais fort bonnes par le rapport qu'elles avoient toutes ensembles. Car chacune d'elles en particulier n'estant que bonne, elles se sont trouvées extrêmement bonnes, lors qu'elles ont esté considerées toutes ensemble. C'est ce qui se voit aussi par la beauté des corps qui sont beaux, parce qu'un corps composé de toutes ses parties est incomparablement plus beau que chacune de ces parties qui le composent avec une proportion si admirable, encore que chacune d'elles en particulier soit belle.

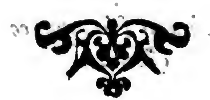
CHAPITRE XXIX.

Comment Dieu a vû huit fois, que ce qu'il avoit fait estoit bon.

J'AY consideré avec attention s'il estoit vray que vous eussiez vû sept ou huit fois que vos œuvres

estoient bonnes, puis qu'elles vous estoient agreables; & je n'ay point trouvé que dans vostre maniere de voir les choses, il y ait aucuns temps selon lesquels je pusse comprendre que vous avez vû autant de diverses fois les choses que vous avez faites. Surquoy j'ay dit: O mon Dieu, vostre Ecriture sainte n'est-elle pas veritable, puis que vous qui estes veritable, & la mesme verité l'avez dictée à celuy qui l'a écrite? Pourquoy me dites-vous donc que dans vostre maniere de voir les choses il ne se rencontre aucun temps, & que vostre Ecriture me dit que vous avez vû en chaque jour les choses que vous aviez faites, & les aviez trouvées bonnes; de sorte qu'en ayant compté le nombre j'ay trouvé que ç'a esté tant de fois?

Or parce que vous estes mon Dieu, vous me répondez & criez d'une voix si forte aux oreilles interieures de vostre serviteur, qu'elle surmonte ma surdité, & me fait entendre ces paroles: O homme, ce que mon Ecriture dit, c'est moy qui le dis; mais elle le dit temporellement, au lieu qu'il ne se rencontre point de temps en ce qui est dit par mon Verbe, parce qu'il subsiste dans une eternité égale à la mienne: de mesme je voy les choses que vous voyez par mon esprit, comme je dis celles que vous dites par ce mesme esprit. Mais encore que vous les voyïez dans le temps, je ne les voy pas dans le temps: tout de mesme qu'encore que vous les disiez dans le temps, je ne les dis pas dans le temps.



CHAPITRE XXX.

Contre les resveries des Manichéens.

SEIGNEUR mon Dieu, vous avez fait distiller dans mon ame une goutte de la liqueur si douce & si précieuse de vostre verité, & j'ay connu qu'il y a quelques personnes qui osent trouver à redire à vos ouvrages, quoy qu'ils soient si excellens & si admirables. Ils disent que vous en avez fait plusieurs par necessité, comme les cieux & les astres; & que vous ne les avez pas composez d'une matiere que vous ayez creée, mais d'une matiere qui l'estoit déja & qui procedoit d'ailleurs, laquelle vous avez seulement rassemblée, & en avez basty & formé ces globes étincelans de lumiere, ainsi que des murailles, & des remparts que vous avez élevez aprés avoir remporté la victoire de vos ennemis, afin de leur oster le moyen de pouvoir à l'avenir se revolter contre vous.

Ils ajoûtent qu'il y a d'autres choses que vous n'avez point faites & formées, comme tous les corps revestus de chair, tous les petits animanx, & toutes les plantes attachées à la terre par leurs racines: Mais qu'un esprit qui n'a point esté creé par vous, qui est d'une autre nature que vous, & qui vous est opposé a formé & produit toutes ces choses dans les plus basses parties du monde. Ces insensez tiennent ces discours, dautant qu'ils ne connoissent pas par vostre esprit quelles sont vos œuvres, & qu'ils ne vous connoissent point en elles.

CHAPITRE XXXI.

Les gens de bien approuvent tout ce qui est agreable à Dieu.

MAIS quant à ceux qui voyent ces choses par vostre esprit, c'est vous qui les voyez par eux; & ainsi lors qu'ils voyent qu'elles sont bonnes, c'est vous qui voyez qu'elles le sont. C'est vous qui nous plaisez en toutes les choses qui nous plaisent à cause de vous, & qui en nous prenez plaisir à tout ce qui nous plaist par vostre esprit: Car qui est l'homme qui connoisse ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est dans luy-mesme? Ainsi il n'y a que l'esprit de Dieu, qui connoisse ce qui est de Dieu. Aussi, dit l'Apostre, nous n'avons point receu l'esprit du monde, mais l'esprit qui procede de Dieu, afin que nous connoissions quelles sont les graces que Dieu nous a faites: Ce qui m'oblige de dire à son imitation: Certes personne ne peut connoistre les choses qui sont de Dieu, sinon l'esprit de Dieu-mesme.

Comment sçavons-nous donc nous-mesmes quelles sont les choses qui nous sont données de Dieu? On me répondra, parce que nous ne le sçavons que par son esprit; & ainsi il est toûjours vray qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui le sçait. Car comme il est dit avec verité dans l'Eglise à ceux qui parloient par l'esprit de Dieu: Ce n'est pas vous qui parlez: on peut dire de mesme à ceux qui sçavent quelque chose par l'esprit de Dieu: Ce n'est pas vous qui le sçavez. De mesme l'on peut fort bien dire à ceux qui voyent par l'esprit de Dieu qu'une chose est bonne: Ce n'est pas vous qui le voyez. Et ainsi en tout ce que l'esprit de Dieu leur fait voir estre bon, ce n'est pas eux, mais c'est Dieu qui voit qu'il est bon,

Il se trouve donc en cela trois choses differentes. La premiere est, lors que quelqu'un estime que ce qui est bon soit mauvais, comme font ceux dont j'ay parlé. La seconde est, lors qu'un homme voyant par luy-mesme ce qui est bon en reconnoist la bonté, comme il y en a plusieurs à qui vos creatures plaisent à cause qu'elles sont bonnes, sans que vous leur plaisiez neanmoins en elles, parce qu'ils aiment mieux joüir d'elles que joüir de vous. Et enfin la derniere est, lors qu'un homme voyant qu'une chose est bonne, c'est Dieu-mesme qui le voit en luy, parce que c'est Dieu-mesme que l'on aime dans son ouvrage : & que nous ne le sçaurions aimer que par le S. Esprit qu'il nous a donné, puis que comme dit l'Apostre, la charité de Dieu est répanduë dans nos cœurs par le saint Esprit qui nous est donné, & par lequel nous voyons que tout ce qui est en quelque maniere que ce puisse estre, est bon, dautant qu'il procede de celuy qui n'est pas en quelque maniere, mais qui est absolument l'estre mesme.

CHAPITRE XXXII.

Il fait un abregé de tous les ouvrages de Dieu dans la creation du monde.

JE vous rends graces, mon Dieu, de tous les ouvrages merveilleux que vous avez faits. Nous voyons le ciel & la terre, soit que l'on entende par là les deux parties du monde corporel, la superieure & l'inferieure, ou que l'un nous marque la nature spirituelle, & l'autre la corporelle. Nous voyons que pour l'ornement de ces deux parties qui composent ou toute la machine de cet univers, ou generalement toutes les creatures, la lumiere a

esté faite & divisée des tenebres. Nous voyons le firmament du ciel, soit que ce firmament soit le premier corps du monde, & qu'il soit placé entre ces eaux superieures qui sont toutes spirituelles, & ces eaux inferieures qui sont toutes corporelles ; ou bien que ce soit cet espace & cette étenduë de l'air qui porte aussi le nom de ciel dans laquelle volent les oiseaux, & qui est comprise entre les eaux que les vapeurs élevent au dessus d'eux, & qui forment ces douces rosées qui tombent durant la nuit, lors mesme que le temps est serein & sans nuages, & entre ces autres eaux qui estant plus grossieres & plus pesantes coulent & flotent sur la terre.

Nous voyons dans les campagnes de la mer la beauté de cette grande multitude d'eaux ainsi rassemblées. Nous voyons la terre ferme, soit qu'elle soit encore informe, ou que déja elle soit formée afin d'estre renduë visible & capable de produire des herbes & des plantes. Nous voyons les astres briller sur nos testes. Nous voyons que le soleil suffit seul à former le jour : Que la lune & les étoiles éclairent la nuit dans ses tenebres ; & que tous ensemble ils distinguent & marquent les temps. Nous voyons cet humide élement dont j'ay parlé, estre fecond en poissons dont il y en a d'une grandeur prodigieuse, & en diverses sortes d'oiseaux, parce que la vapeur de l'eau épaissit le corps de l'air, afin de le rendre plus capable de soustenir le vol des oiseaux du ciel.

Nous voyons que toute la surface de la terre est parée de ce grand nombre d'animaux qu'elle nourrit ; & que l'homme comme ayant esté creé à vostre image regne sur eux par le pouvoir que luy donne cette divine ressemblance, qui n'est autre chose que l'intelligence & la raison : Et que tout de mesme que dans nostre ame il y a une partie dominante qui agit par jugement & par déliberation,

& une autre qui est soûmise & qui obeït ; ainsi la femme ayant esté creée pour l'homme, quoy qu'elle ait dans l'esprit une intelligence raisonnable pareille à la sienne, neanmoins en ce qui est du corps son sexe l'assujettit à l'homme, comme la partie qui nous porte à agir & où se forment les passions, doit estre soûmise à la raison, & emprunter d'elle la lumiere qui la regle dans ses actions. Nous voyons, dis-je, toutes ces choses. Nous voyons que chacunes d'elles sont bonnes, & que toutes ensemble sont tres-bonnes.

CHAPITRE XXXIII.

Que Dieu a creé le monde d'une matiere qu'il avoit creée au mesme temps.

QUE vos ouvrages vous louënt donc, Seigneur, afin de nous exciter à vous aimer ; & faites que nous vous aimions afin que vos ouvrages vous louënt, ces ouvrages qui ont dans le temps leur commencement & leur fin, leur naissance & leur mort, leur accroissement & leur défaillance, leurs beautez & leurs defauts ; & ainsi ils ont tous leur matin & leur soir, quoy que cela paroisse moins clairement dans les uns, & plus clairement dans les autres. Car ils ont tous esté faits de rien par vous, mais non pas de vous, ni d'aucune autre substance qui vous fust contraire ou qui eust esté auparavant, mais d'une matiere que vous aviez creée en mesme temps, puis que d'informe qu'elle estoit vous luy avez donné une forme, sans qu'il y ait eu le moindre intervalle de temps entre la creation de l'une & la formation de l'autre.

Ainsi encore qu'il y ait de la difference entre la mateire du ciel & de la terre, & la beauté de ce

mesme ciel & de cette mesme terre, vous avez neanmoins fait l'un & l'autre en mesme temps en tirant cette matiere d'un pur neant, & en tirant la beauté de cet univers de cette matiere qui estoit informe; & vous l'avez fait en telle sorte, que sans qu'il y ait eu un seul moment de retardement la forme a suivy la matiere.

CHAPITRE XXXIV.

Allegories de tout ce qui s'est passé dans la creation du monde.

J'AY aussi consideré ce que vous avez voulu figurer, lors qu'il vous a plû que toutes choses fussent faites ou écrites en la maniere que j'ay dit; & j'ay connu qu'estant bonnes separément, elles sont tres-bonnes toutes ensemble, & qu'elles subsistent dans vostre Verbe, dans vostre Fils unique; & qu'avant la naissance des temps, avant qu'il y eust ni matin ni soir le ciel & la terre estoient, parceque le chef & le corps de vostre Eglise estoient dans vostre predestination eternelle. Mais lors que vous avez commencé d'accomplir dans le temps ce que vous aviez ordonné avant tous les temps, (afin de rendre manifeste ce que vous avez tenu caché, & reformer nos desordres lors que nous estions accablez sous le poids de nos pechez, & que nous estant éloignez de vous pour nous précipiter dans un abysme de tenebres, vostre Esprit saint estoit comme suspendu au dessus de nous pour nous secourir dans le temps que vous aviez ordonné) vous avez justifié les impies; vous les avez separez d'avec les pecheurs; vous avez fondé & affermy l'autorité de vos saintes Ecritures, en l'établissant entre ceux qui par leur docilité à vos saintes instructions seroient

roient capables d'enseigner les autres par la superiorité que vous leur donneriez sur eux, & ceux qui leur seroient assujettis; & vous avez rassemblé en un mesme corps, par une conspiration dans les mesmes desseins, toute la multitude des infidelles, afin de faire paroistre les saintes affections des fidelles, qui produiroient pour vous plaire des œuvres de misericorde, en distribuant aux pauvres leurs biens terrestres pour acquerir les celestes.

Vous avez aussi fait reluire vos Saints comme des astres dans le firmament: vous avez mis des paroles de vie en leur bouche, & les avez fait éclater par les dons spirituels dont vous les avez favorisez, & par cette autorité si élevée que vous leur avez donnée sur tout le reste des hommes. Vous vous estes servy pour instruire les nations infidelles d'une matiere corporelle avec laquelle vous avez operé tant de mysteres, tant de miracles visibles, & fait former en gardant toûjours la soûmission à l'autorité de vos saintes Ecritures, tant de paroles sensibles dont la benediction s'est mesme répanduë sur les fidelles.

Vous avez par des affections chastes & pures, & par une parfaite continence formé dans ces mesmes fidelles une ame vivante; & avez de telle sorte assujetty leur esprit à vostre seule volonté, & l'avez rendu si indépendant de l'autorité des hommes, & si affranchy du besoin de les imiter, que vous l'avez renouvellé à vostre image & à vostre ressemblance. Vous avez assujetty à cette haute intelligence toutes les actions raisonnables, comme la femme est assujettie à son mary: & parce que les fidelles avoient necessairement besoin du secours de vos ministres pour avancer dans la vertu & arriver à la perfection, vous avez voulu que ces mesmes fidelles les assistassent dans leurs besoins temporels par des œuvres de misericorde qui

leur fussent utiles pour l'eternité. Nous voyons, Seigneur, toutes ces choses, & elles sont sans doute tres-bonnes : Nous les voyons, parce que vous les voyez dans nous, vous qui nous avez donné l'esprit par lequel nous sommes capables de les voir & de vous aimer en elles.

CHAPITRE XXXV.

Il demande à Dieu sa paix.

ENSUITE de tant de faveurs, donnez-nous, s'il vous plaist, mon Dieu, vostre paix, une paix tranquille, une paix du jour du Sabbat qui est un jour de repos, une paix qui soit comme un clair midy toûjours permanent & toûjours fixe sans estre suivy d'aucun soir. Car tout cet ordre si merveilleux & si admirable de tant de choses excellentes, passera aprés avoir accomply ce à quoy il a esté destiné, parce que comme il a eu un matin, il aura aussi un soir.

CHAPITRTE XXXVI.

Pourquoy le septiéme jour n'a point eu de soir.

OR le septiéme jour n'a point eu de soir ni de couchant, parce que vous l'avez sanctifié pour le faire subsister eternellement, afin que le repos que vous avez pris en ce jour aprés avoir fait tant d'admirables ouvrages, quoy qu'en les faisant vous soyez toûjours demeuré dans un plein repos, nous fist entendre par l'oracle de vostre Ecriture sainte, qu'aprés avoir accomply nos bonnes œuvres, qui ne sont bonnes que parce que ce sont

en nous des dons de vostre grace, nous devons aussi nous reposer en vous dans ce glorieux jour du *Sabbat* d'une vie eternelle & bienheureuse.

CHAPITRE XXXVII.

De quelle sorte Dieu se repose dans nous.

CE sera alors que vous vous reposerez en nous, mon Dieu, de la mesme sorte que vous operez maintenant en nous : & ce repos dont nous joüirons sera vostre repos, parce que ce sera vous qui nous en ferez joüir, comme les bonnes œuvres que nous faisons sont vos œuvres, parce que c'est vous qui nous les faites faire. Car pour ce qui est de vous, Seigneur, vous agissez sans cesse, & vous vous reposez sans cesse. Ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous voyez ce que vous voyez : Ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous agissez; & ce n'est pas seulement durant quelque temps que vous prenez du repos. Et cependant c'est vous qui nous faites voir ce que nous voyons dans le temps: C'est vous qui formez le temps mesme; & c'est vous qui nous faites avoir ce repos qui nous affranchira des loix du temps.

CHAPITRE XXXVIII.

De la difference qu'il y a entre la connoissance de Dieu & celle des hommes.

NOus voyons donc toutes ces choses que vous avez creées, parce qu'elles sont. Et au contraire, mon Dieu, c'est parce que vous les voyez,

qu'elles ſont. Nous voyons au dehors ce qu'elles ſont, & au dedans qu'elles ſont bonnes. Mais vous, vous les voyez dans vous-meſme lors qu'elles ſont faites, comme c'eſt dans vous-meſme que vous avez vû qu'il eſtoit à propos de les faire. Nous ſommes maintenant portez à faire le bien aprés que noſtre cœur en a conceu le deſſein par le mouvement de voſtre eſprit : mais auparavant nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant de vous : Au lieu que vous, mon Dieu, qui eſtes la ſouveraine & unique bonté, n'avez jamais ceſſé de bien faire. Nous faiſons par voſtre grace quelques bonnes œuvres ; mais elles ne ſont pas perpetuelles : Et aprés cela nous eſperons de joüir d'un parfait repos dans cette admirable ſanctification de vos élus. Mais vous qui eſtes le bien qui n'a beſoin de nul autre bien, vous eſtes toûjours dans le repos, parce que vous eſtes vous-meſme voſtre repos.

Qui eſt l'homme qui puiſſe donner l'intelligence de ces grandes veritez à un autre homme ? Qui eſt l'Ange qui la puiſſe donner à un Ange ? Et qui eſt l'Ange qui la puiſſe donner à un homme ? C'eſt à vous qu'il la faut demander, mon Dieu, c'eſt en vous qu'il la faut chercher, & c'eſt à voſtre porte qu'il faut frapper. C'eſt ainſi qu'on la recevra, c'eſt ainſi qu'on la trouvera, & c'eſt ainſi que l'on entrera. Ainſi ſoit-il.

FIN.

4 - 3 - 4



